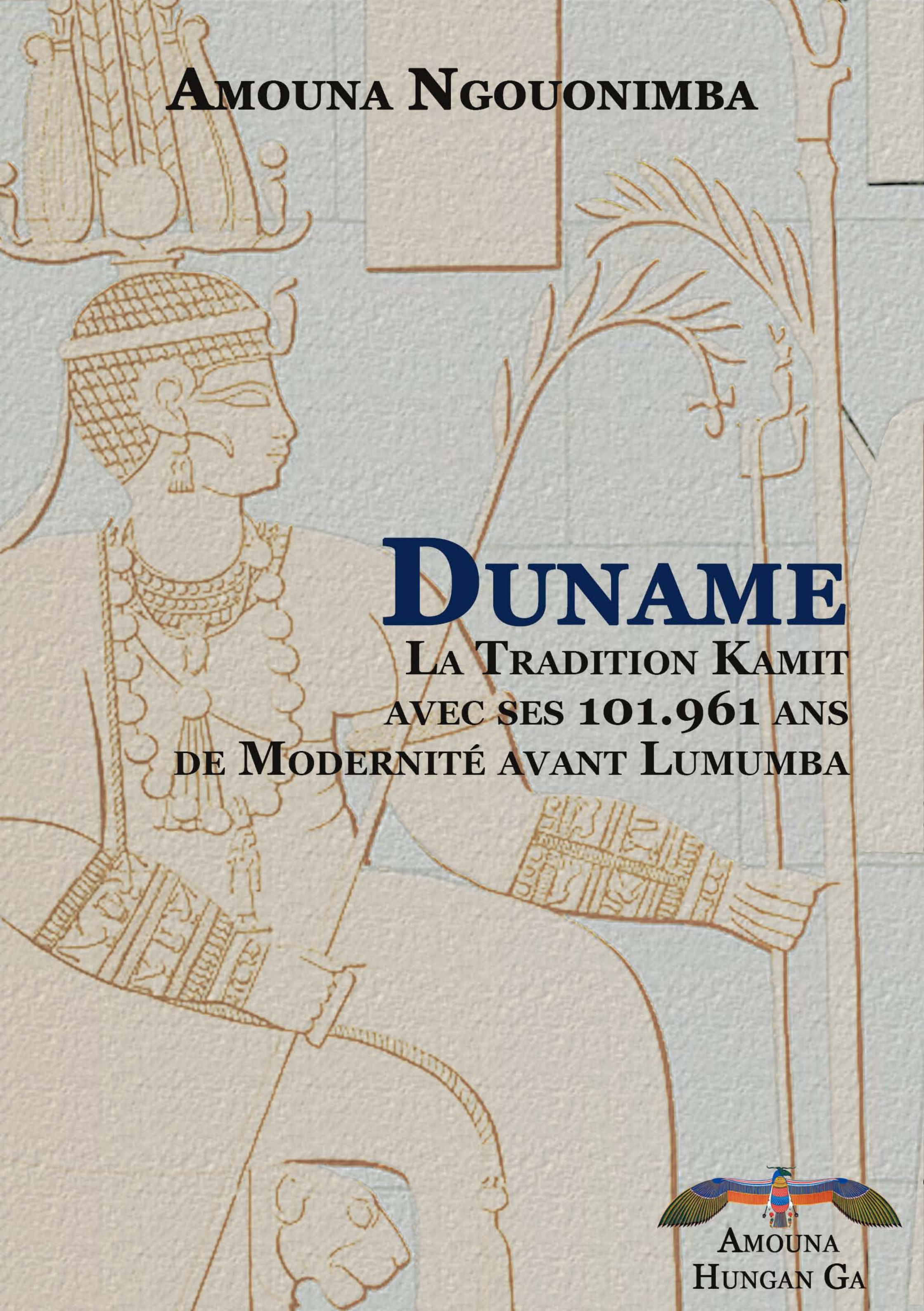


Amouna Ngouonimba

Duname

La Tradition Kamit avec ses 101.961 ans de Modernité avant Lumumba

Amouna Hungan Ga

Amouna Ngouonimba

DUNAME

La Tradition Kamit avec ses 101.961 ans de Modernite avant Lumumba.

Preface par le Doyen Messan Amedome-Humaly



ISBN 978-2-36272-003-1

Conception page couverture : SIMANGA.COM

Illustration couverture : Scène de couronnement de la Kandake
AMANISHIPALATA sur sa pyramide à Meroë (Soudan).

Achevé d'imprimer sur les presses de COPIE NET
3 bis, rue de l'Université, Poitiers.
Dépôt légal : 1e trimestre de l'an 51.

TABLE DES MATIERES

[1] Signifie « préface » en Eʋe.
[2] Signifie « introduction ».
[3] Signifie « préambule ».
[4] Signifie « partie », « chapitre » en Kongo-Lari.

[5] Signifie « postface ».
[6] Signifie « conclusion ».

ŊGƆGBENUEO

« Comme l'arbre, si nos racines sont
Bien enfouies, nous demeurerons éternels. »[7]

PAR LE DOYEN **MESSAN AMEDOME-HUMALY**

Voici un ouvrage qui nous arrive fort à propos pour témoigner que la Jeunesse Kamit commence à très bien assurer la relève, dans la droite ligne de **la Tradition telle qu'elle résulte de l'enseignement à l'Aveganme** (dit « Bois Sacré »), depuis les origines jusqu'à nos jours. Il met à notre portée à mon humble avis **les éléments programmatiques de la Troisième Renaissance Kamit** que doivent s'approprier, pour penser et agir ensemble, tous les Enfants de la Nation Kamit nés et à naître à partir de l'année 1961[8]. Ces éléments sont indispensables à tous les Kamit pour notre avenir immédiat et surtout pérenne au sens de la source d'un cours d'eau qui ne tarit pas pendant les périodes de sécheresse.

Un proverbe de notre Tradition rappelle que les bonnes paroles envoient toujours trouver leurs porteurs : « **Nya nyuie wo ɖɔ ame na glontɔ wo tegbe** ». De telles paroles sont justes dans la mesure où elles permettent d'éviter les erreurs, de faire des progrès et de réaliser des nouveautés dans la Culture. Sous cet aspect, la bonne parole[9] sert de commandement à son porteur ; ce qui veut dire

[7] Fulele Do Nascimento, **Maât Ma Muse**, page 56. Éditions Amouna Hungan Ga, l'an 51.
[8] Année de la mort du Fari Lumumba.
[9] **La bonne parole est celle des Ancêtres qui ont excellé** : ils ont su concevoir Se djɔdjɔɛ dji, sous la forme de **l'idéal humain**. « **Woa woe nya ale mia wɔ mi la nɔ agbsedji** ».

que celui-ci accepte d'être en service commandé. C'est en ce sens que le **facteur culturel** surdétermine tous les autres facteurs sociaux parmi lesquels il faut compter le **facteur anthropologique** et le **facteur épistémologique**. C'est en ce sens aussi que Kwamé Krumah enseigne qu'il faut agir en femme/homme de pensée et penser en femme/homme d'action. De nos jours, cette injonction est rarement suivie par les femmes et hommes politiques du monde entier, y compris ceux de Kemeta.

C'est donc avec beaucoup d'enthousiasme que j'ai constaté que le signataire du présent livre fait partie de ceux qui ont été à bonne école kamit : il s'appelle Amouna Ngouonimba. Et je peux témoigner qu'il n'est pas seul de sa génération dans ce cas, en attendant que se fassent connaître ceux qui n'ont pas encore rejoint son équipe. De ma génération, ceux qui ont été à la même école sont nés avant la dernière grande guerre civile eurasiatique où sont morts, pour la liberté du genre humain, beaucoup d'entre eux. Surtout ceux de la génération précédant la mienne. Ceux qui, comme moi, n'étaient pas majeurs à l'époque mais dont il reste encore vivants un peu plus d'un million aujourd'hui, ont retenu la leçon telle que Cheikh Anta Diop la formule en ces termes :

*« Si nous remontons à l'antiquité la plus haute, c'est des pays nègres que les documents nous obligent de partir pour expliquer **tous les phénomènes de civilisation**. »*[10]

C'est en cela que consiste la détermination par le facteur culturel. L'obligation dont il est question ici est une tâche inachevée et qui reste à poursuivre dans la mesure où le Grand Scribe Cheikh Anta Diop s'est contenté de rétablir la continuité historique à partir de ce qu'il était possible de faire accepter universellement à son époque, non sans entrouvrir la voie pour la

---

[10] Cheikh Anta Diop, **Nations Nègres et Culture. De l'antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique Noire d'aujourd'hui**. Page 230. Éditions Présence Africaine, 1979. Quatrième édition.

suite quand il précise que *« chose curieuse et sur laquelle on n'insiste pas, **l'écriture nubienne est plus évoluée que l'égyptienne**, tandis que cette dernière jusque dans ses phases hiératiques et démotiques, ne s'est jamais débarrassée complètement de son essence hiéroglyphique, **l'écriture nubienne est alphabétique**. »*[11]

L'alphabet dont il s'agit est en effet de très loin antérieur aux Medu Neter (hiéroglyphes), en tout cas beaucoup plus que ne le dira le colloque d'Aix-en-Provence du 15 au 17 décembre 2010 traitant de *« préhistoires de l'écriture [...] et émergence de l'écrit dans l'Égypte prédynastique. »*[12] La question se pose de savoir jusqu'à quand remonte cette période prédynastique, sinon à une période lointaine justement qualifiable de « nubienne ». Ce que les Contemporains de la Mère **Elisa** appelaient « Nuba » était à leur époque l'une des trois Régions qui constituaient les trois grandes divisions de Kemeta. Eux se trouvaient dans l'Ouest, dans la Région de « Gana », tandis qu'à l'Est se trouvait celle de « Somali ». La troisième partie ne pouvait donc se trouver qu'au Sud massivement, même en tenant compte de sa pointe triangulaire s'étendant vers la méditerranée et séparant les deux premières Régions de l'Ouest et de l'Est. C'est ce grand espace appelé **Nuba** qui avait pour Capitale **Ishango**, **notre Sanctuaire et le Lieu d'apparition de la Science** sous les formes connues jusqu'à nos jours et énumérées par Cheikh Anta Diop :

*« On connaît avec certitude les différentes invasions de race blanche qu'il y eut en Égypte – à l'époque historique – Hyksos (Scythes), Libyens, Assyriens, Perses. **Aucun de ces éléments n'a apporté un développement nouveau** aux mathématiques, astronomie, physique, chimie, médecine, philosophie, arts, organisation politique... »*[13]

---

[11] Idem, page 227.
[12] Sciences Humaines, N°221. Page 70, décembre 2010.
[13] **Nations Nègres et Culture**, page 231.

C'est de cela que doit traiter toutes recherches sur les préhistoires d'écriture.

Le passage de la préhistoire de l'écriture à l'histoire de l'écriture demande à être expliqué à partir du principe traditionnel suivant lequel l'humanité n'abandonne jamais le maintien de ce qu'elle a fait de meilleur. C'est par là que s'explique le fait que malgré toutes les tentatives d'invention de nouvelles écritures des origines jusqu'à nos jours, l'écriture alphabétique nubienne reste **la plus courante en raison de sa simplicité et de sa richesse pour toutes les langues du monde**. C'est ici qu'intervient le facteur anthropologique qui réside dans la famille : **tous les enfants d'une même mère parlent la même langue et s'estiment réciproquement comme des égaux capables d'agir ensemble**. Tout comme le facteur culturel permet d'accéder aux principes fondamentaux de la Raison répartis entre le rationnel (science) et le raisonnable (action), **le facteur anthropologique permet l'exercice du pouvoir qui consiste à diriger la Société**. La famille est donc le premier périmètre du cercle symbolique parce que l'égalité de traitement que la mère assure à ses enfants conduit à la définition suivant laquelle « **la Société est un cercle dont chacun de nous est le rayon** ». De là, cette définition s'étend aux enfants d'une même Waalde (classe d'âge), jusqu'à définir un lieu commun plus étendu que la famille, mais sur le plan uniquement symbolique, sous le terme de Raison, commune à tous les individus humains sans exception.

C'est en vertu de la Raison qu'existe l' « amitié basique », c'est-à-dire ce qui fait que ceux qui s'aiment parce qu'ils se connaissent et parlent le même langage arrivent à aimer tous les autres individus même sans les connaître. Dans ce contexte, **la Raison est la source de l'universalité** présente en chaque individu humain. Par conséquent, elle ne s'impose à personne à partir de l'extérieur mais peut s'appliquer dans tous les domaines où les calculs nous

permettent d'avoir une prise exacte sur la réalité. Remarquons en passant que, hors de cette prise sur les situations et les phénomènes, la Raison peut errer parce qu'elle ne s'occupe pas de ses propres intérêts. De là vient la nécessité du politique en tant qu'action pour **la sauvegarde de l'intérêt commun**.

De l'intérêt commun des enfants d'une même mère, nous sommes passés à l'intérêt commun des enfants d'une même terre pour aboutir aux intérêts communs de tous les enfants de la Terre. D'un niveau à l'autre, l'intérêt commun à défendre est resté d'ordre socioculturel. Le social, tout comme le culturel, exige une assise territoriale. **Le premier bien commun à défendre était donc non seulement les individus, mais surtout le territoire**. Et c'est dans la défense du territoire que consiste la politique puisqu'il est le lieu du travail commun qui ne peut se faire de façon viable qu'en temps de paix.

C'est à partir de là que s'explique le fait que dans la Tradition Kamit, la terre, le travail et la culture ne sont pas des marchandises mais ce qui permet de produire toute espèce d'objets, y compris les marchandises. Parmi ce qui, dans la Culture, ne constitue pas une marchandise, il y a la connaissance, c'est-à-dire ce qu'on peut donner aux autres sans s'en priver soi-même en aucune façon. Sur ce rapport, la connaissance est comme l'amour maternel dont chacun a sa part bien que chacun l'ait tout entier. Cela évoque une analogie avec un aspect du **Hahehe** (la Parentalité) suivant lequel chacun est entièrement sa mère, entièrement son père et entièrement lui-même. À son tour, cette analogie renvoie à la réalité généalogique ancestrale suivant laquelle nous sommes tous les Enfants de la même mère Esise, Frères et Sœurs de Hɔluvi et Héritières/Héritiers de Wosere. La connaissance qui est l'élément constitutif du facteur épistémologique ne consiste pas seulement dans la science. De la même façon que tout n'est pas marchandise mais que tout a un prix, de la même façon toute connaissance n'est pas une science

mais peut faire l'objet d'un traitement scientifique. Dans les deux cas, le facteur épistémologique permet **d'apprécier l'œuvre de chacun et d'estimer ce qu'il a ajouté au Patrimoine de l'Humanité**.

C'est compte tenu des trois facteurs culturel, anthropologique et épistémologique que l'Histoire reste toujours ouverte. C'est même très improprement qu'on parle de « préhistoire » puisque **notre Tradition définit l'individu humain comme un être essentiellement spirituel, c'est-à-dire politique**. Or l'histoire n'est autre que ce qui reste des Êtres Humains après leur mort, ce qui reste de leur activité politique. Par exemple, quand on parle de « préhistoire de l'écriture », il faut au moins préciser que ce n'est pas l'écriture qui a inauguré l'histoire, mais la lecture, la parole ; étant donné que tout écrit est une mesure de conservation de paroles en instance d'être prononcées. C'est sur ce point précis de la prononciation qu'intervient le problème de la langue. Pour être bref, disons que **la langue mère de toutes les langues**, y compris du Medu Neter (« pharaonique »), **est la langue d'Ishango où fut inventé le Djembe 101.961 ans avant Lumumba** et qui marque la date du début de la période moderne. Cette langue est celle du Djembe même, c'est-à-dire l'**Eʋe**, reconnaissable dans le nom donné aux joueurs de ce tambour encore de nos jours : le **Djembeƒola**. L'Eʋe n'est pas seulement une langue de l'Ouest de Kemeta puisqu'elle est classée parmi les langues « nigéro-congolaises » à partir de l'époque où les habitants de cette région de l'Ouest se disaient originaires du Kongo. Ils remontent par là à leur origine située au Sud de Kemeta, à leur lieu d'origine. C'est-à-dire en fait dans la Région des Grands Lacs dont le fleuve Kongo et le Nyili[14] ne sont

[14] **Nyili** est le nom kamit du fleuve aujourd'hui appelé « Nil ». Nyi = vache, bœuf ; li = est. Nyili veut dire : « on ne manque pas de bœufs » ; « pâturage abondant ». Nous comprenons mieux pourquoi Cheikh Anta Diop écrit que *« Le Nil était également représenté par un personnage androgyne. Amon est […] lié à l'idée d'humidité, à l'idée d'eau. Son attribut dans tous ces pays est le bélier. »* (Nations Nègres et Culture, page 209). Ce qui apparaît ici est la notion de « corne d'abondance ».

que des excroissances, tout comme l'Okawango. Est-ce d'ailleurs par hasard que **le plus grand homme politique de notre temps et des siècles à venir, Lumumba**, est apparu dans cette Région comme le Foyer Ardent qui éclaire le monde et réchauffe les cœurs ? Pour **réaliser le Testament que Lumumba** nous a laissé, la balle est dans nos mains :

« ***L'Afrique écrira sa propre histoire et elle sera au nord et au sud du Sahara une histoire de gloire et de dignité***. »

Quand nous disons que Kemeta prend du retard, cela peut étonner au vu de tous les atouts dont nous disposons. En fait, tout le monde ne prend pas le sens de ce mot (retard) dans l'acception kamit selon laquelle les peuples qui se reconnaissent à eux-mêmes un retard ne se comparent pas à d'autres peuples, mais jugent plutôt leur propre bilan du moment par rapport à leur réalité historique. Toute action commune implique par exemple un délai fixé d'après les conditions réelles de son aboutissement satisfaisant, et le retard créé par le manquement à l'effort nécessaire pour respecter ce délai constitue une erreur dont la réparation qui s'impose n'est pas négociable. Cette notion[15] (retard) s'applique dans l'Aveganme aux enfants plus rapides que la majorité des autres dans la maîtrise des matières enseignées. C'est à partir d'eux que s'est faite la découverte suivant laquelle nous ne mettons en œuvre, à chaque époque, qu'une infime partie de nos facultés créatrices, et que la condition pour faire mieux, et même s'apercevoir de l'intelligence de tous, **c'est tout juste un peu plus d'effort**.

MESSAN AMEDOME-HUMALY

[15] Le mot « notion » se dit **Nyati**, en Eʋe.

À la Gloire de nos Ancêtres, de la Génération présente et des Générations futures !

*

Tous les mots et toutes les expressions kamit employés le long de cet ouvrage sont en Eʋe Classique, sauf mention contraire. Les informations ici exposées au sujet de la Tradition nous proviennent de l'érudition de l'Aveganme à travers la Parole du Doyen Messan Amedome-Humaly, au cours notamment de mon initiation et de nos divers entretiens.

*

Mi sɔ gbe ne mia to
Mia do mia do mia wɔ nwa mia wɔ nwa
Mia wɔ nwa du wo na se ɖa
Mia wɔ nwa du wo na se kpwɔ
Katan ƒoto kala nye sukala
Toka ye nye sukala ntɔ

TRADUCTION :

Préparez-vous que nous puissions agir publiquement
Afin d'être présents sur l'agora,
Et agir pour attirer l'attention de tous les peuples
En réalisant des merveilles.
La société est comme un cercle
Dont chacun de nous est le rayon.
La société est vraiment comme un cercle.[16]

[16] Ceci est un chant traditionnel, calibré par l'acousmatique du Djembe, qui annonce les grands événements, les grands rassemblements.

« *[…]* ***Voilà encore une fois la preuve vivante de l'unité africaine !*** *[…] Nous sommes ici pour défendre l'Afrique, notre patrimoine, ensemble ! […] C'est ici en effet que se joue un nouvel acte de l'émancipation et de la réhabilitation de l'Afrique ! »*[17]

Parole du Fari LUMUMBA

Ce livre est une esquisse du Programme « Panafricain » qui reste à réaliser depuis au moins l'an 11 avant Lumumba, période de maturation du processus dit des « Indépendances ». La génération de l'année 1 avant Lumumba a commencé le travail, c'est-à-dire ceux qui ont eu au moins 20 ans à cette époque-là. Depuis, deux générations sont passées et le monde s'est beaucoup transformé. Il faut donc en tirer les conséquences pour mieux préciser les tâches à accomplir pour la troisième génération.

Le Programme est simple et clair. Il a été défini en une seule phrase par le Fari Lumumba, à savoir : « **L'Afrique écrira sa propre Histoire** ». Cela doit se faire en paroles et en actes ! Il faut par conséquent se mettre tout de suite à la tâche. Ça commence.

Il faut que Chacune/Chacun de nous apporte sa contribution en pensant en femme/homme d'actions et en agissant en femme/homme de pensée, comme le souligne si bien le Président Nkrumah.

L'enjeu essentiel de ce manuel répond **au besoin de construire un nouveau type d'État assis sur les fondements de notre longue Tradition plurimillénaire**. L'organisation de notre Société sur de telles bases est la seule garantie d'un fonctionnement harmonieux pour l'intérêt général. Il a été question de rassembler un ensemble de productions

[17] L. Kapita Mulopo, **P. Lumumba. Justice pour le héros**. Page 127. Éditions L'Harmattan, 1992.

intellectuelles foncièrement kamit afin de parvenir à dégager un concentré d'éléments susceptible de constituer un Projet Politique autour d'un concept directeur mobilisateur. C'est donc **un travail de conceptualisation qui a la particularité de ne s'appuyer qu'exclusivement sur la réflexion intellectuelle kamit** produite depuis des millénaires jusqu'à nos jours.

En effet, **Duname** en tant que concept directeur présenté ici, est le système politique qui nous permettra de vivre dans un État Moderne. La Modernité étant notre horizon politique, acquise autrefois depuis le temps de Wosere mais perdue de vue de nos jours, dans laquelle nous organiserons notre Société comme espace de libertés, de prospérité matérielle, de responsabilité politique, d'inventivité, de sciences, de techniques et de spiritualité. Voici donc une invitation à participer à une grande entreprise de reconstitution de notre tissu social, longtemps lésé depuis l'émergence des barbares venus d'Eurasie. À travers ce manuel, un projet politique est proposé pour reprendre l'initiative historique dans le cadre de notre Troisième Renaissance (**Uhem Mesut**). Une fois pour toute, nous nous éloignerons du mimétisme ambiant qui caractérise actuellement la classe politique africaine dans ses réflexes compulsifs d'asservissement conceptuel face à l'Eurasie.

Bâtir un nouveau type d'État incombe à résoudre le problème central actuel qui est l'absence d'État Moderne. État Moderne au sens de la Modernité décrite précédemment et dont le principe d'action qui rythme la Société, la **Maât**, imprime en chaque individu l'**Ubuntu**, l'humanité en nous qui est en équilibre avec les autres personnes ainsi que notre environnement. Tant qu'il n'y aura pas rétablissement de notre État Moderne, l'individu Kamit ne pourra se contenter que des réalisations de petite échelle sans pour autant parvenir à réaliser de grandes ambitions dans la mesure où l'accès à de meilleures ressources est le propre d'un État Moderne. **Seul un État Moderne donne à chacun les moyens de se réaliser et d'assurer l'intérêt collectif**.

De plus, l'intérêt de s'unir pour constituer un tel État n'obéit pas à des impératifs géopolitiques du moment, bien que

ces derniers aient leur pertinence mais sont toutefois éphémères au regard de la vie plurimillénaire d'un Peuple tel que le nôtre, mais à la nécessité de **souder les Enfants d'une même Famille** qui ont été séparés au fil du temps par des agressions conceptuelles eurasiatiques de toutes sortes (religions, systèmes politiques, etc.) avec des conséquences dramatiques que nous connaissons tous. Les prétendus États qui ont été mis à notre disposition et que nous utilisons actuellement, de par leur logique intrinsèque, n'ont jamais été conçus pour nous émanciper, ni garantir notre prospérité. Ces États apparus durant la Période d'Occupation et maintenus après les années dites d'Indépendance ont une logique de prédation, logique qui se manifeste contre nos intérêts individuels et collectifs. Par conséquent, **nous ne pouvons pas nous reconnaître dans ce type d'État qui cannibalise ses propres enfants**.

L'État, dans sa configuration actuelle, est un État cannibale dont la logique spécifique est celle de la prédation de sorte que toute initiative locale est et sera toujours automatiquement cannibalisée, à moins d'amoindrir l'impact de son sadisme en la soudoyant en permanence. Cet État qui mange ses enfants, les chasse de chez eux avec une violence inouïe de sorte que pour se réaliser, ceux-ci sont pour la plupart obligés de se réfugier dans des pays qui leur sont pourtant fondamentalement hostiles idéologiquement. Ainsi, nous ne pouvons pas nous réapproprier ce type d'État dont la cannibalisation des initiatives locales profite à des forces étrangères ennemies basées principalement en Eurasie.

Raison pour laquelle, il nous faut impérativement éviter ce type d'État et le remplacer par un autre ayant une tout autre logique, **une logique de transformation**. La logique de transformation est une logique qui permet à chaque individu d'avoir à sa disposition la logistique nécessaire dans tous les domaines afin de favoriser la transformation de ses potentialités en différentes réalisations, aussi grandes soient-elles. **Ce type d'État garantit la prospérité à chaque membre de la Société en se mettant à son service et en lui fournissant la logistique nécessaire afin de matérialiser ses ambitions**.

« *Notre intention est de* ***construire une société où les grands principes seront ceux de la justice sociale****.* »[18]

Wosadjefo KWAME NKRUMAH

Par conséquent, le type d'État qui nous convient et qui répond parfaitement à cette logique de transformation est caractérisé par le système politique qui est **Duname**. Duname vient de la phrase : « Nu si Duname » qui signifie littéralement « ce que la Société donne à l'individu ». Duname, c'est l'État qui appartient à chaque personne, à tous les Citoyens. **Il a été conçu pour que chacun possède une part du Patrimoine Traditionnel**. L'État dans le sens de Duname se définit comme une institution publique qui appartient à chaque personne individuellement. Autrement dit, **ce type d'État est le moteur et le garant des intérêts individuels et collectifs**.

Enfin, la logique de transformation de Duname se manifeste à travers le **principe de Mansine** qui veut que chacun, dans sa prise d'initiative, trouve à sa disposition toute la logistique nécessaire qui garantit sa prospérité dans la pleine expression de ses ambitions. À la lumière de tout ceci, Duname répond confortablement aux attentes de la nouvelle génération montante soucieuse de marquer sa présence et son avenir, dans la stricte continuité de leur propre trajectoire historique plurimillénaire parsemée de glorieux hauts faits depuis le temps de Wosere. Nous n'avons donc pas de leçons ni des conseils à recevoir de qui que ce soit et encore moins de ceux qui ont fait de leur monde, un monde d'illusions.

« *Par conséquent, il n'y a qu'un seul salut :* ***c'est la connaissance directe !*** *Et aucune paresse ne pourra nous dispenser de cet effort. Il faudra absolument acquérir la connaissance directe.* »[19]

Nunlonla CHEIKH ANTA DIOP

Ubuntu wetu !

NZWAMBA SIMANGA

[18] Kwame Nkrumah, **L'Afrique doit s'unir**, page 147. Éditions Payot, 1964.
[19] Extrait de la **Conférence de Niamey** (Niger), 1984.

QUESTIONS ACTUELLES : LE CLOS ET L'OUVERT

« "***People without the knowledge of their past history, origin and culture are like a tree without roots***." *MARCUS GARVEY* »[20]
« Un Peuple sans connaissance de son Histoire, de ses Origines et de sa Culture est comme un arbre sans racines. »

1° Y-a-t-il aujourd'hui des sociétés non traditionnelles et y en a-t-il qui n'aient jamais existé ?

On les définit par l'imitation et on dit que pour être moderne, il faut « *cesser d'imiter pour faire œuvre* » (Thomas Hobbes) : « ***Faire œuvre, c'est cesser d'imiter*** *pour engendrer, s'affranchir de l'autorité pour inventer, s'arracher aux pensées diverses ou aux expériences multiples pour imposer la nécessité féconde de l'acte rationnel* »[21]. C'est comme si l'on doit sortir de son corps avant de pouvoir penser juste. C'est en particulier méconnaître que **tout le corps humain est esprit**, donc **sacré**, et qu'il y a plusieurs sortes de sacré :

a) Ce qui **exige un respect inconditionnel** (sacré non religieux) ;

[20] Festival Panafricain de Musique. **Héritage de la musique africaine dans les Amériques et les Caraïbes**, page 32. Textes réunis par Alpha Noël Malonga et Kadima Nzuji Mukala. Éditions L'Harmattan, 2007.
[21] Michel Malherbe, **Thomas Hobbes ou L'œuvre de la raison**, page 21. Librairie philosophique J. Vrin, 1984, 2000.

b) Ce qui **culmine au plus haut degré d'excellence** ;
c) Ce qui **transcende l'humain** (sacré théologique).

À ce sujet, notre Tradition enseigne que **c'est à la suite de ce qu'ont fait les Ancêtres que nous agissons** :

*« **Imite tes ancêtres, et tes prédécesseurs**.*
On travaille… en tant que savant.
Vois, leurs paroles sont fixées par écrit.
Déroule, lis-les et imite les savants.
***C'est à partir de l'apprenti que se forme l'expert**. »*

Enseignement pour Merikare (4081-4011 avant Lumumba).

C'est la question de l'imitation et de l'apprentissage de la méthode. Autrement dit, le savoir ne suffit pas à lui seul. À cela, il faut ajouter le savoir-faire. Précisons que notre Tradition est perpétuation, trahison, transgression, transmission et traduction[22], et qu'elle est innovation permanente.

2° Y-a-t-il aujourd'hui dans le monde un individu humain qui puisse vivre sans tradition (Question de l' « Enfant Sauvage[23] ») ?

La personne humaine est un être parlant et ne peut parler et agir juste et efficacement (Unu Maâ) **que parmi ses semblables**. Toute langue est le résultat d'une transmission, un héritage collectif (Mate Mata).

[22] Confère notre ouvrage intitulé « **Nukplaɖaŋɖonya. L'Eveil du Génie Créateur et les Fondements de l'École Kamit** », aux Éditions Amouna Hungan Ga.
[23] Lire notamment l'ouvrage de Lucien Malson, intitulé « **Les enfants sauvages** », aux éditions Union Générale d'Éditions, 1964. En résumé, les Eurasiatiques ont cherché l' « enfant sauvage » à Kemeta, mais c'est dans l'Aveyron, en France donc, et plus largement en Eurasie, qu'on l'a retrouvé.

3° Le vivre-ensemble crée non seulement la réalité du potentiel biologique (phylogenèse) mais encore et surtout devient **la source spirituelle de toute création future** (ontogenèse). Sans l'écosystème culturel du Hahehe (sécurité, stimulation, apaisement, apprentissage, transmission), il ne peut y avoir ni longévité biologique ni bien-être humain des individus.

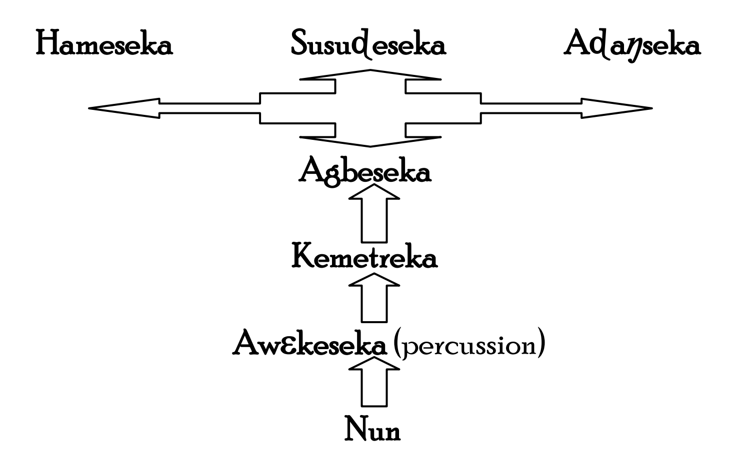
Notre étude apporte des réponses claires et concrètes à ces trois questions fondamentales. Ce que nous pouvons d'ores et déjà dire, c'est que **la Tradition (Xo**, en Eʋe**) se définit comme l'ensemble des bons résultats cumulés de l'expérience historique**. Par conséquent, chaque peuple possède sa tradition, et celle d'un peuple ne peut pas être celle d'un autre. Cette définition montre ce qu'il faut perpétuer, ce qu'il faut continuer à produire. Cette action de productivité de la plus-value est ce qu'il faut perpétuer. La façon de le faire dépend des événements qui ont amené l'expérience.

La traduction[24] signifie que la transmission ne se fait pas seulement en paroles, mais aussi dans les actes. Dans la traduction, on voit la singularité des résultats cumulés. Elle n'est pas seulement une démarche symbolique mais aussi une démarche réelle. Celui qui veut perpétuer doit savoir agir avec pédagogie, c'est-à-dire définir des étapes. La transgression consiste à fractionner les choses. À chaque niveau, on a le même programme, mais les choses vont en progressant. C'est à la fin de chaque parcours que les gens possèdent la totalité de ce qu'on veut atteindre. La réalité étant globale (systémique), on est obligé de fractionner (ce qui peut paraître comme une trahison). La tradition n'est pas académique. La transmission suppose qu'il y ait résultat.

[24] La version, qui se rapporte à l'action, consiste à traduire de sa langue maternelle ou nationale en langue dite étrangère ; et le thème, qui se rapporte à la connaissance, consiste à traduire de la langue dite étrangère à la langue maternelle ou nationale.

XIXE DJƆDJƆ NTINYA

La cosmologie se dit en Eʋe « Xixe djɔdjɔ ntinya ». Xixe = monde ; Djɔdjɔ = création ; nti = sur ; nya = connaissance, parole (Ntinya = récit). C'est dans ce sens que nous définissons **Xixe djɔdjɔ ntinya** comme **le récit de la création du monde**. Elle est la science des lois physiques de l'univers, de sa formation. Xixe djɔdjɔ ntinya décrit la formation de l'univers en sept points précis, exposant chacun une étape de cette formation. Les trois premiers points constituent **les conditions matérielles de l'existence humaine** ; les trois points suivants constituent **les conditions matérielles de l'épanouissement de chaque individu humain** ; le septième et dernier point représente **l'ère de l'Amenanyo** : l'Idéologie d'un Peuple est alors le point culminant de sa façon valable de voir le monde.



SCHEMA DES DIFFERENTS SYSTEMES

HAMESEKA : l’Être humain est un Être social. Nous partons de la famille puis de l’agglomération qui est un point de chute pour chacun. Avec l’Agbledede (agriculture), nos Ancêtres ont trouvé un instrument pour faciliter l’exercice du principe d’Accueil.

SUSUƉESEKA : c’est ce qui a besoin d’être modernisé à chaque époque. À chaque modernisation, il faut que le système soit cohérent. La méthode systémique (Sɔ Nublibɔ) est indispensable pour comprendre ce qui se trouve dans les systèmes idéologiques.

AƉAŊSEKA : c’est ce qui permet la recherche fondamentale. Ces systèmes consistent en la nécessité d’une recherche pure, fondamentale, désintéressée : cela signifie que nous avons bien les pieds à terre et que ce que nous faisons n’est pas terre à terre. Par conséquent, ce que nous produisons ne doit pas nuire à la terre. Ces systèmes, ce n’est donc pas ce qui permet de réaliser des produits, mais des catalyseurs destinés à diminuer le temps de réaction.

Su se te me, c’est la cause productrice de tous les effets dans un domaine de choses matérielles ou immatérielles. Su = cause, origine ; suse = principe générateur ; se = produire ; te = meule, poids ; me = dans, intérieur.
Systèmes sociaux = **Hameseka**. Systèmes artificiels = **Aɖaŋseka**. Systèmes idéologiques = **Susuɖeseka**. Systèmes vivants = **Agbeseka**. Systèmes chimiques = **Kemetreka**. Systèmes physiques = **Awɛkeseka** (awɛke = nature ; seka = ensemble des lois).

✓ PREMIER POINT

Au début, **tout était sous forme minérale**, ce qui a été appelé l’ « eau abyssale » : le **Nun**. En effet, toutes les cellules du vivant étaient identiques (molécules identiques). À cette étape de

la formation de l'univers, le vivant constituait tout corps pur naturel caractérisé par sa structure et sa composition chimique comportant des éléments utiles. En d'autres termes, la cellule est à l'origine de la vie et la constitue pour toujours (le concept de pérennité de la vie). La Tradition enseigne que *« Avant la création du monde, avant le commencement de toute chose, il n'y avait rien, sinon UN ÊTRE. Cet Être était un Vide sans nom et sans limites, mais c'était un Vide vivant, couvant potentiellement en lui* ***la somme de toutes les existences possibles****. »*[25]

Le mot « Nun », c'est comme dans le mot « Vodunun » : il constate la cause de tout ce qui existe, ce qui **fait** que **quelque chose** existe. Par exemple dans l'énoncé qui dit « Dje nun gbe » (« prends l'initiative ! »), il y a le mot « nun » qui veut dire qu'**il n'y a pas de création à partir de rien** : *« Le néant n'est pas rien ! »*[26]. « Nun » signifie donc « potentialité », « virtualité ». Dans le schéma des systèmes ci-dessus, les systèmes sociaux précèdent les systèmes artificiels, c'est-à-dire virtuels.

Le Nun peut être défini comme **la première matière première**. L'analyse étymologique de Nun donne : Nu = chose ; N = Nɔɖi = préexistant. Littéralement : la chose préexistante, ce qui a préexisté à toute autre chose.

Le Professeur Obenga rappelle, au sujet du Nun, que « *Leur pensée est d'une radicalité exceptionnelle : avant la naissance de [...] l'Univers [...], il n'y a ni Dieu-Créateur, ni Néant, ni Chaos,* ***mais le Noun (Nnw)****, c'est-à-dire Cela qui ne ressemble à rien de connu, d'édifié. Une eau abyssale, absolue, contenant déjà toute la matière première*[27] *[...], une sorte de conscience latente au sein de cette même eau primordiale. À l'origine donc, les anciens Égyptiens*

[25] Amadou Hampâté Bâ, **Contes des sages d'Afrique**, page 17. Éditions du Seuil, novembre 2004.
[26] Guy Boyo, **Les éléments et la Maât. Méthode d'une pensée mathématique. Outil de la créativité**. Page 28. Éditions Menaibuc, 2008.
[27] Le Nun est une sorte de placenta originel, une matrice contenant tous les éléments essentiels et nécessaires à la création, au même titre que l'enfant trouve dans le placenta de sa mère tous les éléments essentiels à sa nutrition et à son développement, à sa croissance.

posent la matière sous forme d'eau abyssale. Cette matière va prendre conscience d'elle-même, se manifester en tant que création, figure multiforme de tout ce qui est, de tout ce qui existe ou existera. […]

L'explication pharaonique de l'origine de la totalité de ce qui est, c'est-à-dire l'Univers ou de tout ce qui existe est étrangement actuelle du fait qu'elle pose dès le départ non Dieu ou le Chaos (les Ténèbres) mais ***la Matière****, sous forme d'eau inaugurale.*

De nos jours en effet l'une des explications fondamentales de l'origine de l'Univers est celle-ci : un fond électromagnétique diffus, vestige du commencement de l'Univers, indique que l'Univers a commencé par un état de densité infinie constitué de particules élémentaires libres. Il n'y avait pas de gravitation au commencement de l'Univers, seulement une matière de nature très différente de celle qui constitue notre Univers actuel. C'est l'ère purement radiative de l'Univers dominée par le rayonnement. L'Univers était véritablement opaque. L'équilibre thermique sera rompu entre le rayonnement et la matière à une température proche de 3000°K. Viendra alors l'ère dominée par la matière produite à partir du rayonnement, et l'expansion de l'Univers, l'éloignement des galaxies les uns des autres s'ensuivra. »[28]

Ce rayonnement, ne participe-t-il pas du maintien de la vie sur terre, à travers Ra (le Soleil) ?

Référons-nous également à la notion de **parthénogenèse** qui qualifie une reproduction dite « monoparentale » à partir d'un gamète femelle non fécondé, donc sans la présence de l'organisme mâle. Elle est un mode de reproduction sans fécondation dans lequel la descendance est assurée seulement par les gamètes femelles. Cette notion pourrait expliquer rationnellement la naissance du Nun à partir du lui-même ; le Nun étant la Matrice Originelle à l'origine de tout ce qui a existé, de tout ce qui existe et de tout ce qui existera. Cette notion nous permet par exemple de

[28] Théophile Obenga, **La Philosophie Africaine de la période pharaonique, 2780-330 avant notre ère**, page 30 à 31. Éditions L'Harmattan, 1990.

comprendre scientifiquement (facteur épistémologique) l'extrait suivant du *« Livre qui connaît les devenirs de Râ et le renversement d'Apâp »* :

« « [...] Ainsi parla le Seigneur de l'Univers :
Quand je me suis manifesté à l'existence, l'existant exista.
Je vins à l'existence sous la forme d'existence de l'Existant, qui est venu à l'existence, en la Première fois.
***Venu à l'existence sous le mode d'existence de l'Existant, j'existai donc**.*
Et ainsi l'existence vint à l'existence, car j'étais antérieur aux Dieux Antérieurs que je fis. [...]
Je fis tout ce que je désirais en ce monde et je me dilatai en lui,
Je nouai ma propre main, tout seul, avant qu'ils ne fussent nés,
Avant que je n'eusse craché Shou et expectoré Tefnout,
Je me servis de ma bouche et Magie fut mon nom.
C'est moi qui suis venu à l'existence en (mon) mode d'existence, quand je vins à l'existence sous le mode d'existence de l'Existant.
Je vins (donc) à l'existence dans l'ère antérieure et une foule de modes d'existence vinrent à l'existence dès (ce) début.
(Car auparavant) aucun mode d'existence n'était venu à l'existence en ce monde.
Je fis tout ce que je fis, étant seul avant que personne d'autre (que moi) ne se fut manifesté à l'existence, pour agir en ma compagnie en ces lieux
J'y fis les modes d'existence à partir de cette force (qui est en moi),
J'y créai dans le Noun étant (encore) somnolent et n'ayant encore trouvé aucun lieu où me dresser
(Puis) mon cœur se montra efficace, le plan de la création se présenta devant moi, et je fis tout ce que je voulais faire, étant seul.
***Je conçus des projets en mon cœur, et je créai un autre mode d'existence, et les modes d'existence dérivés de l'Existant furent multitude**. » »*[29]

Le Nun est pour ainsi dire « ***Le Feu des origines*** »[30], pour emprunter l'expression de monsieur Dongala.

[29] Yoporeka Somet, **L'Afrique dans la Philosophie. Introduction à la philosophie africaine pharaonique**. Page 62. Éditions Khepera, 2005.

Du Nun surgiront **les terres émergées**. Il est question ici de la sédimentation du minéral ; autrement dit, les cellules identiques du vivant entreront dans un processus naturel de dissociation (c'est la dialectique de l'un et du multiple), de formation de dépôt de matières minérales. Les terres émergées, par opposition aux terres submergées, c'est ce que nous appelons **Gebe**.
Be = ce qui est ; **Ge** = tombé. Ce qui est tombé vient d'un ailleurs auquel nous donnons par hypothèse le nom de ciel (Djiƒo). Les réalités matérielles observables sont donc Ra (le Soleil) et son système (Galaxie) dont fait partie le Globe terrestre.

Le Professeur Mubabinge Bilolo souligne que « *la plupart des textes qui parlent de l'œuf ou de la plante postulent la* « ***préexistence de la terre dans l'eau*** » *et dans beaucoup de cas, l'entrée en jeu de la plante ou de l'œuf est postérieure à l'émersion ou* ***l'émergence de la terre****.* »[31]

L'Unité Culturelle faisant, « *Selon les Bambara (Mali, Afrique de l'Ouest), la terre a dans son ensemble la forme d'un œuf, et la disposition* ***en rond*** *des candidats à l'initiation rappelle la configuration, la géométrie de l'œuf initial. [...]* »
La séparation du ciel (Nout) et de la terre (Geb) par l'air (Shou) est encore liée au mythe de l'œuf primordial [...]. »[32]

De cette manière, nous disons par exemple que « *Doumounna couva l'Œuf merveilleux et le nomma Botchio'ndé. Quand cet Œuf cosmique vint à éclore, il donna naissance à vingt êtres fabuleux qui constituaient la totalité de l'univers visible et invisible [...].* »[33]

---

[30] Emmanuel Dongala Boundzéki, **Le Feu des origines**. Éditions Le Serpent à Plumes, 2001.
[31] Mubabinge Bilolo, **Les cosmo-théologies philosophiques de l'Égypte antique**, **problématiques-prémisses herméneutiques-et-problèmes majeurs**, page 125. Vol. 1. Éditions Menaibuc, 2003. Publications universitaires africaines, 1986.
[32] Théophile Obenga, **La Philosophie Africaine de la période pharaonique**, page 44.
[33] Amadou Hampâté Bâ, **Contes des sages d'Afrique**, page 18 et 19. Éditions du Seuil, novembre 2004.

- ✓ **Troisieme point**

Cette troisième étape est marquée par **l'apparition du Vivant**, vivant qui se caractérise lui-même par la différenciation cellulaire. L'évolution des cellules a mué vers la complexité du fait de l'activité interne de la matière : la matière étant une source d'énergies. Ce que nous appelons « activité de la matière » n'est rien d'autre que le concept[34] connu sous le nom de KHEPER, c'est-à-dire le devenir, le mouvement, la transformation. De la sorte, *« Le phénomène appelé radiation et la mécanique ondulatoire de la théorie des quanta supposent indubitablement que la matière a originellement le pouvoir de se mouvoir seule, même au sens qui exige autre chose qu'un changement de propriétés. Si la matière est sujette à une émission spontanée, il y a mouvement puisqu'il y a émission de particules, et il y a mouvement indépendant puisque cette émission est spontanée. »*[35]

Précisons cette citation en rappelant que le terme « spontanée » contredit les principes de la thermodynamique (se référer également au concept de cercle factoriel) dans la mesure où **il n'y a pas de génération spontanée**. Le premier principe de la thermodynamique est le **principe de la conservation de l'énergie** : rien ne se perd. C'est l'énergie qui est à l'origine de l'activité de la matière. Le deuxième principe est celui de **la dégradation de l'énergie** (entropie). Le troisième principe est la **loi du rendement**. Ce qu'on appelle « perte d'énergie » est simplement un dégagement de chaleur.

C'est dans ces conditions que les plantes et les animaux feront respectivement leur apparition sur terre, ainsi que toutes les autres merveilles de la Nature. Cette question de bon sens est d'ailleurs clairement énoncée par un adage traditionnel qui dit :

---

[34] Le mot « concept » se dit **Nyata**, en Eʋe.

[35] Kwame Nkrumah, **Le Consciencisme. Philosophie et idéologie pour la décolonisation et le développement, avec une référence particulière à la Révolution africaine**, page 124. Éditions Payot, 1964.

« **La vache mange l'herbe, moi (Être humain) je mange la vache** ». La conséquence à déduire de cette proposition est que sans l'herbe (la plante), la vache (l'animal) qui est par nature herbivore n'aurait pas pu se nourrir, donc vivre et survivre. Cela implique logiquement la déduction selon laquelle les plantes ont précédé les animaux sur terre, constituant ainsi les conditions d'existence et de subsistance des animaux. La pertinence de cet adage est du reste reprise dans l'éloge que le Fari A Ke He Na Ató fera à son époque de la Nature :

*« […] **Le Grand Hymne à Aton** […]*

L'univers entier se livre à son travail […]
***Tout bétail est satisfait de son herbe** […]*
Arbres et herbes verdissent […]
Les oiseaux s'envolent de leurs nids […]
Leurs ailes (déployées) en adoration de ton ka […]
Toutes les bêtes se mettent à sauter sur (leurs) pattes […]
Tous ceux qui volent et tous ceux qui se posent […] »[36]

Tous les textes reflètent correctement la pertinence de notre conception scientifique des choses. *« Soulignons pour terminer que la plupart des textes qui parlent de l'œuf ou de la plante postulent la « préexistence de la terre dans l'eau », et dans beaucoup de cas, **l'entrée en jeu de la plante ou de l'œuf est postérieure** à l'émersion ou l'émergence de la terre. »*[37]

✓ QUATRIEME POINT

L'évolution du Vivant a donné naissance au Muntu (l'Être humain). En effet, **la complexité de la maturation des cellules**

[36] Théophile Obenga, **La Philosophie Africaine de la période pharaonique**, page 84 à 85.
[37] Mubabinge Bilolo, **Les cosmo-théologies philosophiques de l'Égypte antique**, page 125.

donnera naissance à l'espèce humaine. Ce point est clairement énoncé dans la Tradition en ces termes :

« Alors, il préleva une parcelle sur chacune des vingt créatures existantes. Il les mélangea, puis, soufflant dans ce mélange une étincelle de son propre souffle igné, il créa un nouvel Être : Neddo, l'Homme. ***Synthèse de tous les éléments de l'univers*** *[…] »*[38]

L'Histoire des Bantu (Êtres humains) n'est qu'un prolongement de l'Histoire de la vie qui est apparue il y a plus de quatre (4) milliards d'années avant Lumumba. **Les Bantu sont la complexité par excellence**, de par l'Esprit Humain. La complexité du Muntu se conçoit mieux puisqu'il est la « <u>synthèse</u> de tous les éléments de l'univers » ; ce qui fait de lui un être exceptionnel, une branche de la vie à part, une merveille à part entière.

De fait, tous les êtres sont faits de cellules. Cependant, ce sont les combinaisons de ces différentes cellules qui différencient les uns des autres. Ce qui différencie le Muntu des autres animaux, c'est la proportion (volume) et la complexité interne de son cerveau. En effet, plus il y a une activité cérébrale intense, plus les cellules du cerveau humain se suppriment et **se renouvellent très rapidement**, faisant de lui une merveille, c'est-à-dire un génie, un créateur. Comme le rappellent différentes études, *« L'homme n'est pas apparu d'un seul coup tel qu'il est maintenant : il a progressé pendant des centaines de milliers d'années pour arriver […] à son stade actuel de <u>développement du cerveau</u>. Des débuts à nos jours, il a évolué aussi sur le plan de la culture […]. »*[39]
Cette condition propre à l'Être humain explique d'ailleurs les trois points suivants du Xixe djɔdjɔ ntinya.

---

[38] Amadou Hampâté Bâ, **Contes des sages d'Afrique**, page 19. Éditions du Seuil, novembre 2004.
[39] E. Maquet, I.B. Kaké, J. Suret-Canale, **Histoire de l'Afrique centrale, des origines au milieu du 20e siècle**, page 15. Éditions Présence Africaine, 1971.

« Or un grand nombre des actions des animaux, à en juger d'après ce qui se voit, sont tout à fait comparables à celles des hommes. »[40]

À ce stade, **l'Être humain prend conscience de lui-même** (apparition de la conscience humaine) et découvre sa capacité de penser et d'agir. Il se découvre (prise de conscience) animal, conformément au quatrième point du Xixe djɔdjɔ ntinya, et refuse d'être un animal comme les autres (remise en cause de l'animalité de l'Être humain). C'est à partir de ce moment que les Bantu se définiront comme des « **Anu ba nuba** », c'est-à-dire « **ceux qui ne sont pas des choses (Anu) et sont les premiers (nuba) à valoir plus que toute chose (le Kamit)** » : c'est ce que la Mère enseigne à ses Enfants. Anu = « a » privatif + nu (chose) ; Ba = valeur ajoutée (ce qui est différent du « ka » qui est la valeur intrinsèque) ; Nuba = nu(g)ba = premier, qui vaut plus que tout le reste. La remise en cause de l'animalité du Muntu se traduit d'ailleurs clairement dans l'Enseignement traditionnel. En effet, *« Un autre proverbe, souvent cité par le Nzonzi, précise ce qui relève strictement du comportement des hommes :*
Mbwa mbwa, muntu muntu *: « les affaires des animaux sont celles des animaux,* ***les affaires des hommes sont celles des hommes !*** *» »*[41]

C'est alors que le Kamit créera par exemple la Société qui, bien qu'étant dans la Nature, n'est pas la Nature (remise en cause du donné naturel par les Bantu), et se définira dorénavant comme un « Être politique », c'est-à-dire un être capable à la fois de penser et d'agir : c'est l'expression du concept de Susuɖeɖe. *« Si l'homme est fondamentalement un, si, par conséquent, l'action tient objectivement compte de ce fait,* ***elle doit être guidée par des principes****. On peut formuler les principes directeurs à un degré de généralité tel qu'ils deviennent autonomes. »*[42]

[40] Kwame Nkrumah, **Le Consciencisme**, page 130.
[41] Olivier Bidounga, **Le *Kimuntu*, source de la sagesse Kongo,** page 1. Article recueilli sur le site www.angouleme.fr/kimuntu/IMG/pdf/kimuntu.pdf, 2009.
[42] Kwame Nkrumah, **Le Consciencisme**, page 146. Éditions Payot, 1964.

Le Kamit se définit comme un Être social, fait d'une pluralité, et conçoit l'unité de cette pluralité comme non-donné dans la Nature et la situe dans ce qui, **en lui-même**, est au-dessus de tout : Re. C'est ainsi que notre Arbre Généalogique mentionne que Hɔlugan, aussi appelé *« Neddo, l'Homme primordial,* ***reçut le don de l'Esprit et la Parole****. »*[43]

Dans le cadre du cinquième (5e) point définissant Xixe djɔdjɔ ntinya, les Kamit en sont venus à faire du chiffre 5 un symbole : c'est la raison pour laquelle par exemple le Vendredi (5e jour de la semaine) est sacré. Le « 5 » représente encore les cinq points de la Xɔ Atógo (Pyramide) : quatre bases et un sommet ; ou les cinq fonctions du Hahehe.

✓ SIXIEME POINT

Le Muntu se découvre comme Créateur (Thaumaturge, c'est-à-dire un Faiseur de merveilles, un Génie-créateur). Il est parvenu à maturité (phylogénique) avant de prendre conscience de sa propre spiritualité en créant Re (Dieu) pour se faire ensuite créer par Lui. De là à se dire créer à l'image de Re, il n'y a qu'un seul pas qui est fait vers Ra (le Soleil) qui éclaire le Monde entier. Autrement dit, si Re est Créateur et nous a créés à son image, nous avons pour mission de continuer la création en faisant en sorte que l'activité de la matière permette de rendre autosuffisante toute source de vie végétale et animale.

La mission de continuation de la création explique par exemple pourquoi *« [...] L'homme fit [...] deux découvertes d'une importance capitale : celles de l'agriculture et de l'élevage [...] Désormais, les hommes seront capables de subsister grâce aux plantes cultivées, et aux animaux domestiques [...]. De nouveaux modes de vie seront ainsi rendus possibles. [...]*

[43] Amadou Hampâté Bâ, **Contes des sages d'Afrique**, page 19. Éditions du Seuil, novembre 2004.

La poterie fut inventée [...] : elle facilite la cuisson des aliments, le transport de l'eau et la conservation des grains.
[...] L'homme a découvert les métaux, ce qui lui a permis de perfectionner ses outils. »[44]

✓ SEPTIEME POINT

Le Muntu accède à la Raison. Il se découvre comme autonomie, comme possession de lui-même. Il est un Être rationnel et raisonnable ; cela nous emmène à l'excellence dans tous les domaines, en bien comme en mal d'ailleurs comme l'enseigne la Tradition en ces termes :

« ***Synthèse de tous les éléments de l'univers****, les supérieurs comme les inférieurs, réceptacle par excellence de la Force suprême en même temps que confluent de toutes les forces existantes, bonnes ou mauvaises [...] »*[45]

L'Être humain est parvenu à maturité, il a atteint l'âge de raison. À partir de 7, nous avons par exemple les 7 jours de la semaine ; le mandat électoral de 7 ans ; la périodicité de 7 ans d'une waalde (classe d'âge), les 7 Principes du Kemeta Djiɖuɖu Susu (Philosophie Politique Kamit), etc. Somme toute, nous comprenons à partir de tout cela pourquoi *« Le* ***Kimuntu*** *revêt ainsi une philosophie et un art de vivre liés essentiellement à la parole, celle que pratique le Nzonzi [...], lequel a recours le plus souvent aux proverbes...*
Le premier dit :

Kimuntu tshi Yidika Muntu *: « c'est le Kimuntu qui fait l'homme », sous-entendu qui lui donne un contenu :* ***intelligence, dignité, envergure, créativité****... »*[46]

[44] E. Maquet, I.B. Kaké, J. Suret-Canale, **Histoire de l'Afrique centrale**, page 17 et 18.
[45] Amadou Hampâté Bâ, **Contes des sages d'Afrique**, page 19. Éditions du Seuil, novembre 2004.
[46] Olivier Bidounga, **Le Kimuntu, source de la sagesse Kongo,** page 1. Article, 2009.

SUSUƉEƉE

« *J'en parle comme d'un agent de transformation par lequel tout ce qui était ancien devient neuf, entraînant une transformation des attitudes, croyances, valeurs, et comportements. Elle est ressentie partout, et elle est présente partout. Une nouvelle réalité est invoquée, une nouvelle vision est introduite. En fait, c'est la première et la seule vision pour les Africains ; c'est simplement une redécouverte. Nos yeux deviennent neufs, ou plutôt, ce que nous voyons devient plus clair.*
Ce qui est tout d'abord suggéré ici, c'est ***l'existence d'un Système Culturel Africain*** *[...].* »[47]

Susuɖeɖe, c'est l'éveil. Quand nous dormons, c'est là que s'élabore la Pensée. **Quand nous dormons, nous trouvons toutes les formes d'excellence**. Dans le sommeil, nous saisissons tous les aspects des choses, en bien comme en mal. Au réveil, il faut tâcher de ne se rappeler que des aspects positifs. Dans ce sens, « *L'éveil signifie conscience et, plus, conscience de la liberté. Car la liberté contient tous les progrès.* »[48]

Susuɖeɖe, c'est comment **s'élever de la base vers le sommet**, en passant par différentes étapes (c'est la gestion de la pluralité). Elle marche toujours dans les sentiers battus. Et c'est dans les interstices de ces sentiers que nous découvrons toujours du nouveau. C'est dans l'examen de plus en plus fin des sentiers

[47] Molefi Kete Asante, **L'Afrocentricité**, page 10. Traduction Ama Mazama. Éditions Menaibuc, 2003.
[48] Jean Baptiste N'Tandou, **L'Afrique mystifiée**, page 126. Éditions L'Harmattan, 1986.

battus (et non dans l'aventure) que nous trouvons du nouveau. Dans notre Tradition, penser n'est pas réfléchir. Réfléchir, c'est se tourner vers l'arrière. **Penser, c'est se rendre compte (de quelque chose), au sens où nous faisons un examen de conscience**. La réflexion est au service de Susuɖeɖe, et non l'inverse. Penser, c'est concevoir, s'apercevoir, saisir. Susuɖeɖe inclut toutes les autres matières qui sont de ce fait à son service. L'action, c'est la création. Elle n'est pas du domaine de la science. Les artistes font de la création : ce sont des intellectuels. **Penser et agir doivent coïncider, c'est-à-dire que nous devons tenir parole**. Pour tenir parole, nous nous en donnons les moyens (obligation de moyens mais pas de résultat).

Ce qui caractérise Susuɖeɖe, c'est l'indissociabilité de la Connaissance et de l'Action. Autrement dit, le Leader est à la fois **femme et homme** de pensée et d'action, une personne qui pense ce qu'elle fait ! En effet, *« Ni l'action ni la pensée ne sont bonnes en soi, elles doivent se renforcer. »*[49]

1- L'UNITE DE SUSU ET DE KETE

Dans notre Tradition, il est dit que **l'Être humain est un Être essentiellement spirituel** ; c'est-à-dire **d'abord un Être politique**, à la fois capable de Kete (action) et de Susu (pensée). En d'autres termes, **le Leader Kamit est une personne qui ne sépare pas la pensée de son action**. Il s'approprie comme idéal une injonction de nécessité qui est : « **il faut penser ce que nous faisons !** » Par conséquent, quand nous disons que notre Tradition se définit intégralement comme action, cela signifie qu'il ne faut pas séparer **Nuyeye ɖoɖo**[50] (l'invention) de **Nuyeye fiɔfiɔ**[51] (l'innovation). C'est donc dans la conformité de nos actes avec nos paroles que consiste Susudede. Celle-ci réside prioritairement dans le Djiɖuɖu Susu (Philosophie Politique) dont

[49] Molefi Kete Asante, **L'Afrocentricité**, page 179.
[50] Nuyeye = chose nouvelle ; ɖoɖo = fabriquer. L'invention n'est pas la découverte. « Inventer » se dit : Ɖonuyeye.
[51] Nuyeye = chose nouvelle ; fiɔfiɔ = montrer, mettre à disposition. « Innover » se dit : Fiɔnuyeye.

il faut connaître chacun des principes. Les principes de Susu et de Kete apparaissent clairement dans l'énoncé suivant de Kwame Krumah lorsqu'il dit que *« [...] Les révolutions sont le fait d'hommes,* ***d'hommes qui pensent en hommes d'actions et agissent en hommes de pensée*** *»*[52].

2- AMENANYO ET AGBESE DJINƆNƆ (MODE DE PRODUCTION)

Susuɖeɖe, dans le cadre du Kemeta Agbese djinɔnɔ (le mode de production kamit : l'Ablɔɖeha), ne renvoie pas seulement à l'individu, mais surtout à sa Communauté. Or cette perspective n'appartient qu'à notre Culture, même si toutes les cultures peuvent en adopter la définition suivant la forme « **nu nti nya lonlon** »[53], autrement dit : « la philosophie est l'amour du savoir ». *« Selon la définition proposée par le philosophe africain Mubabingue Bilolo, « du point de vue africain,* ***la philosophie est mrwt-n-mꜣct [Mérout-en-maât]*** *« l'amour de la vérité » ; vérité prise au sens de ce qui est vrai, de la connaissance, de la justice, de la solidarité, de la rectitude [...]. L'amoureux de la maât est ḥm-n-mꜣct [hèm-en-maât] « serviteur-de-la-maât ». »*[54] En effet, *« [...] on enseigne la maîtrise d'un art, d'une technique, d'une science ; l'enseigné a appris : il devient apprenti ou disciple [...]. »*[55]

Dans la Tradition, l'amour du savoir n'implique pas le savoir comme finalité puisque **c'est la personne humaine seule qui puisse être prise pour finalité**. Ce qui n'est pas une personne est tout le reste que nous appelons des choses. La relation entre les personnes et les choses n'est définie que par la personne humaine. Il n'y est question par conséquent que de l'**Amenanyo** (le **Bien-être humain**). C'est pourquoi, en langue kamit, le mot pour le dire est **Agbese**.

---

[52] Kwame Nkrumah, **Le Consciencisme**, page 37 à 38. Éditions Payot, 1964.

[53] Cela n'est pas à confondre avec la « sagesse » qui est la découverte de la spiritualité de l'être humain (**Amenti nya**). Lonlon, c'est également la Volonté ! Il est donc question d'un état d'esprit à incarner.

[54] Yoporeka Somet, **L'Afrique dans la philosophie. Introduction à la philosophie africaine pharaonique**. Page 48. Éditions Khepera, 2005.

[55] Théophile Obenga, **L'Égypte, la Grèce et l'École d'Alexandrie. Histoire interculturelle dans l'Antiquité. Aux sources égyptiennes de la philosophie grecque**. Page 222. Éditions L'Harmattan/Khepera, 2005.

En termes actuels, **l'Amenanyo signifie le niveau de savoir atteint par l'humanité ou un groupe de Bantu à notre époque.** Ce n'est donc pas une réalité individuelle mais une réalité collective. C'est dans ce sens que pour un pays donné, on parle aujourd'hui de « l'indice de développement humain » pour situer le point où l'humanité (ou une fraction de la communauté humaine) est arrivée maintenant dans le cadre de **Nkumekɔkɔ** : notre concept de Civilisation.

Agbese = la loi du vivre-ensemble (agbe = vie ; se = loi à respecter. Agbese signifie mot à mot : la loi du respect de la vie. Djinɔnɔ = rester fidèle ; c'est l'état. Kemetabe Agbese = Philosophie Kamit.

3- La Pedagogie comme travail sociologique

Initialement, le Bien-être s'entend analogiquement au sens mathématique de mise en évidence de la viabilité d'une formule. **Du point de vue de l'individu, le Bien-être est son épanouissement, c'est-à-dire l'exploitation effective d'une potentialité humaine**. C'est de ce point de vue que se définit **la pédagogie en tant que méthode d'éducation des enfants**, sans y inclure **la formation qui est un processus commun d'adaptation** tout au long de la vie concernant par conséquent à la fois les enfants et les adultes. La « formation continue » s'entend partout dans ce sens. C'est donc très réducteur d'appliquer à un individu ou à un groupe d'individus le terme de « développement » pris uniquement sous sa signification économique. L'insertion de l'individu, au sens global incluant l'économique, le social et le culturel, s'appelle socialisation.

4- L'Individu humain comme realite vegetale

Du point de vue de la complexité, c'est-à-dire selon Sɔ Nublibɔ (la méthode dite systémique), **l'Amenanyo est le résultat des conditions d'apparition et de réalisation des prérogatives humaines qui constituent Se djɔdjɔɛ dji : l'état**

de droit. Les problèmes relatifs à ces deux conditions préalables sont résolus en termes d'**arbres** à partir des réalités des temps géologiques et historiques : **Xomedjiti** ou **Xome Kati** (Arbre Généalogique), **Nunyati**[56] (Arbre de la Science) et **Agbeti**[57] (Arbre de Vie), diversement interprétables selon le degré de chaque Peuple dans le cadre de Nkumekɔkɔ. **L'Arbre de la Science**[58] **est situé en Pays Bantu dans le domaine de la pédagogie depuis Djesefɔ** (il y a 4561 ans avant Lumumba) selon nos sources écrites, bien que son origine remonte très loin avant le Fari Khe Wɔ Ƒe Se (Khe = celui qui ; Wɔ = fait ; Ƒe = respecter ; Se = le droit). Notre Arbre Généalogique est **universellement** connu et appelé « **Enea de nyiɖe**[59] **(eye) ewo** », c'est-à-dire sous forme de plan à neuf tableaux depuis le Nun jusqu'à Hɔluvi.

Le Nun forme le premier tableau occupant l'espace du ***Tsanaƒu gbantɔ la*** : l'Océan Primordial. Le deuxième plan n'est pas unique comme le premier mais double, comprenant **les conditions d'apparition de l'humanité** : Gebe (la Terre) et son environnement autour du Soleil : Nuto (le Ciel). À ce sujet, un adage dit : « **Ɖeka me wɔ nu aɖeke o, ve ye wɔ nusianu** » ; autrement dit : « **Un c'est rien, deux c'est tout !** » Ce qui signifie que nous vivons dans le système d'une totalité (Nublibɔ) qui ne se laisse aborder que selon la méthode qui lui est inhérente : Sɔ Nublibɔ.

La diversification de ce système a produit la génération des parents symbolisée par les deux couples de jumeaux[60] masculins

---

[56] Nunya = science. Nu = chose, Nya = connaissance. La science se rapporte aux choses : c'est ce qui permet de saisir les choses. Ti = arbre. Nunyati, c'est ce qui sert de point de départ (Mate Mata), c'est le postulat.
[57] Agbe = la vie.
[58] L'Être humain est un végétal, un arbre. Or la Connaissance, la Science, se trouve dans l'Être humain. L'Arbre de la Science est non seulement l'Aveganme (le Bois Sacré) ; c'est aussi l'Être humain lui-même en tant que Détenteur de la Force Spirituelle : le Ka.
[59] Nyiɖe signifie : être ou devenir quelqu'un (d'important).
[60] Lorsque nous parlons de jumeaux, nous évoquons les enfants d'une même mère dans la mesure où tous les enfants sont considérés par la mère comme **des égaux** ! Le mot « jumeau » n'est pas à prendre littéralement. La gémellité est justifiée par le fait que la Terre-Mère a produit les premiers Bantu. Leur mère (symbolique), c'est donc l'ancêtre-mère commune : Gebe dont ils sont les enfants. Si nous ne comprenons pas cette notion de gémellité d'un point de vue symbolique, nous ne comprendrons pas non plus pour quelle raison la Tradition consacre un jour de naissance propre à chacun de nos Ancêtres de l'Arbre généalogique.

et féminins avec d'une part Wosere et Seti, et d'autre part Esise et Ne Fá Etɔ Ya Se ; couples de jumeaux liés entre eux par l'Ancêtre primordial de Hɔluvi : Hɔlugan. Nous sommes tous les Kamit issus de cette même origine en tant que sœurs et frères de Hɔluvi. C'est pourquoi toutes les potentialités humaines qui font de nous des Êtres essentiellement spirituels sont symbolisées par le **chiffre 7** qui, encore aujourd'hui dans le domaine pédagogique, indique l'âge de raison (7 ans). C'est pourquoi « *Dans de nombreuses sociétés initiatiques négro-africaines, **le symbolisme du nombre 7 est au centre des cérémonies** rituelles.* »[61] Auparavant, ce symbole servait dans le domaine cosmologique à définir le nombre de jours dans la semaine (7), puis le calendrier en termes de nombre de semaines dans l'année (52). Mais sur le plan sociologique, au niveau du cercle social qui comprend les parents et les enfants, **la femme se hisse au sommet du leadership** en gagnant deux (2) points sur l'homme, ce qui donne neuf (9) pour déterminer les neuf (9) tableaux de l'Enea de nyiɖe (eye) ewo. C'est à ce sujet qu'on dit : « **celui qui éduque un homme élève un individu, et celui qui éduque une femme forme une société** ».

En fait, dans la vie terrestre, nous sommes tous des enfants et tous les Ancêtres sont nos parents en termes de sociabilité. C'est la raison pour laquelle notre Tradition s'appelle la « **Fréquentation des Ancêtres** ». Celle-ci consiste en une sorte de prière qui est faite sur un lieu historique. Par exemple, le rite d'inhumation permettait de prier sur les tombes avant la construction des temples, depuis Hɔluvi dont il s'est agi de célébrer l'anniversaire.

Les six (6) personnes de l'Enea de nyiɖe (eye) ewo et ce qui les précède (1) font que Hɔluvi est sept (7) comme tous individus mâles après lui : **7**, symbole de la Raison (7 x 6 = 42 Préceptes de la Maât). Le chiffre neuf (9) de l'Enea de nyiɖe (eye) ewo symbolise

[61] Oscar Pfouma, **L'Harmonie du monde. Anthropologie culturelles des couleurs et des sons en Afrique depuis l'Egypte ancienne**. Page 73. Éditions Menaibuc, 2000.

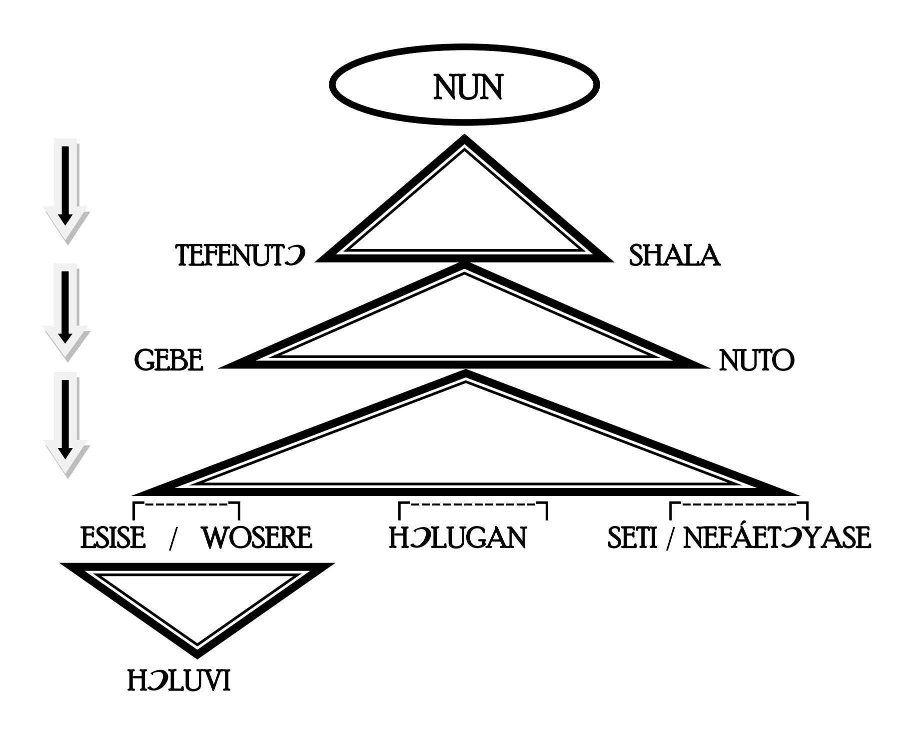
notre régime politique, la **Nɔgbɔnu (maternalité) de MAÂT**. La divinité de la Mère de tous est devenue dans la Tradition l'héritage de toutes les mères potentielles, de sorte que le garçon compte pour **7** (sept) et la fille pour **9** (neuf[62]). Même de cette façon, MAÂT-WU (l'Être Suprême) reste toujours **Tɔhonɔ** (qu'il faudrait traduire par la Mère Toute-Puissante) où Tɔho veut dire « la Toute-Puissance » guerrière ou virilité.
La proposition « Enea de nyiɖe (eye) ewo » renvoie au principe du Xixe djɔdjɔ ntinya selon lequel « **l'unité n'est pas dans la nature ni dans la société puisque c'est ce à quoi nous aspirons** ».

Ene = quatre (4) : il s'agit ici des quatre éléments conditionnant l'existence de l'humanité, à savoir la terre, l'eau, le feu et l'air : *« Il y a des réalités irréductibles, des éléments primordiaux qui sont ce qu'ils sont pour autant qu'ils soient ce qu'ils sont : l'eau, le feu, l'air, etc. »*[63] ; **De** = suffit (pour tout faire) ; **Nyiɖe** = neuf (le chiffre 9, mais aussi dans le sens de « nouveau »), ce qui fait l'un ; **Ewo** = dix (le « wo » est la première lettre de l'alphabet sous le règne des Fari, lettre qui symbolise l'explosion qui aurait inauguré l'histoire et l'expansion de l'univers). D'où : 1 c'est rien, 2 c'est tout (puisque ça peut faire le 3e). De même que 2 x 2 = 4 et 2 x 4 = 8 suggère le 9e ou 3 x 3 ; après cela, on parvient à ce à quoi on aspire (l'unité), c'est-à-dire 10 (deka nu = unité de chose). L'unité n'est pas dans la Nature ni dans la Société ; c'est ce à quoi nous aspirons[64] comme le dit le Président Nkrumah. D'où le slogan : « L'Afrique doit s'unir » ! Autrement dit, Kemeta ne doit faire qu'un !

L' « Enea de Nyiɖe (eye) ewo » signifie que les Kamit ont été les premiers à avoir des Autorités Politiques. Par Autorité Politique,

[62] Le « 7 » signifie que le Muntu est né commeun « **Être rationnel** » (7e point de la cosmologie). Cela s'applique tant au garçon qu'à la fille, qui sont égaux jusqu'à la puberté où la femme devient « 9 », donc gagne « 2 » points supplémentaires sur l'homme, à cause notamment de sa **menstruation qui la rend plus rapide que l'homme** (confère aussi le chapitre intitulé « Srondegban et Banga »). Les « 2 » points viennent du fait de l'efficacité dans l'action, la vitesse de réparation de la femme : c'est **le produit de l'effort de reproduction de soi-même**. C'est aussi pour cette raison que l'identification se fait tout de suite à la mère : c'est Esise qui ressuscite Wosere.
[63] Théophile Obenga, **La Cuvette Congolaise. Les hommes et les structures**, page 145. Éditions Présence Africaine, 1976.
[64] Les Bantu ont remis en cause le donné naturel.

nous entendons celle ou celui qui montre le chemin : **Mfumu**, en Kikongo !



XOME KATI

EXPLICATIONS DES NOMS DES ANCETRES DE LA XOME KATI ET DE CERTAINS PRINCIPES :

Une Maxime nous enseigne ceci : « ***nkɔ le na ame siame kple nu siame nti*** », autrement dit : « *il y a un nom pour chaque personne et pour chaque chose* ».

1° **Wo si Re se** = Toi que Re a écouté et exaucé. « Wo » = Toi ; « Si » = qui ; « Re » = Re ; « Se » = écouter, exaucer.
Wo se Re = Toi qui as écouté Re, autrement dit : Toi qui as entendu la voix de Re, Toi qui as obéi à Re. Le nom « Wosere » se retrouve encore de nos jours à différents endroits de Kemeta et

sous diverses formes. Par exemple, « ***Osere*****,** ***Osséré*** *: nom propre mbochi. Wasar : nom propre sérère. Séri : nom propre néyo (baoulé). »*[65]

2° **Esi Se amlimanu gɔme** = Celle qui a compris comment faire des merveilles.
Dans « Esi », le « si » n'a pas le même sens que dans « Wo si Re se ». Le « si » ici indique le féminin (Nɔgbɔnu) par opposition au « u » (= « w » dans « wo si Re se » ou « Wo se Re ») qui préfixe ou suffixe le masculin. Un garçon qui s'appelle Dansu aura comme double féminin Dansi. « Amlimanu » signifie « merveilles ». « Gɔme » signifie : sens, signification, compréhension.

3° **Hɔlugan** = Hɔ Lu ==> Hɔ = Xɔ = recevoir, qui a reçu ; Lu = le sacre, l'onction ; Gan = grand, ancien, sacré.
Hɔlugan = Héritier du Savoir Ancien.

4° **Seti-Heti (xo)**, dans lequel « ti » = arbre.
Seti = arbre de vie ; Heti = arbre épineux. Seti-Heti = Guide des chemins vers l'eau : le Maître des Oasis, Celui qui trouve l'eau (**madzi**, en Sena) même là où on ne s'y attend pas. Seti-Heti (xo) signifie mot à mot : arbre de vie à plant épineux. Les épineux comme le cactus et les plantes grasses poussent dans les régions arides ou escarpées (difficiles d'accès) et symbolisent la bénédiction. Mais l'épineux de Heti est un arbre à épines comme le plant de Rose et à bois par contre très dur.

5° **Ne Fá Etɔ Ya Se** : Ne = Toi qui ; Fá etɔ ya = calme le vent (aya) du malheur au-dessus de la mer. Autrement dit, Celle qui sait calmer la tempête : la Consolatrice.
Etɔ ya = vent venu de la mer ;
Ya = aya (comme dans Gbaya ==> gbe = refuser ; aya = malheur : je refuse le malheur) = vent, souffrance, douleur, malheur. Le vent est ce à quoi on s'expose dangereusement comme le tsunami, l'ouragan, etc.

[65] Théophile Obenga, **Origine commune de l'Égyptien ancien, du Copte et des langues négro-africaines modernes. Introduction à la linguistique historique africaine.** Page 335. Éditions L'Harmattan, 1993.

À travers son nom, nous comprenons mieux pourquoi c'est elle qui consolera sa sœur Esise à la mort de son époux, Wosere.

6° **Hɔluvi** : Hɔlu (cf. Hɔlugan) ; Vi = successeur.
Du couple primordial est né Hɔlugan qui est donc autochtone, c'est-à-dire le maître virtuel (spirituel) devenant matériel : enfant du ciel et de la terre. Hɔlugan a eu deux couples de jumeaux : deux sœurs (Esise et Ne fá etɔ ya se) et deux frères (Wosere et Seti). Du couple Wosere et Esise descend Hɔluvi. Dans le cadre matrilinéaire (Nɔha), Hɔlugan est l'oncle de Hɔluvi, c'est-à-dire le frère aîné d'Esise. Il est donc notre oncle à tous, comme Esise est notre mère à tous et Hɔluvi est notre frère à tous. Dans la Tradition, le frère du père est le père : Seti est donc le père de Hɔluvi. Contrairement à ce qui a pu se dire donc, le coupe Seti et Na Fá Etɔ Ya Se n'est pas stérile.

7° **Nuto** = la limite. Mot à mot, Nuto signifie le bord (to, comme dans « togo » qui signifie le « bord de la falaise ») des choses (nu).

8° **Shu** ou **Shala** = le feu créateur. Il a rapport au ciel : la chaleur monte (soleil). La rencontre de Shu et de Tefenutɔ provoquera la minéralisation.

9° **Tefenutɔ** = mot à mot le « lieu d'apparition des choses ». Tefe = lieu ; nu = chose ; tɔ = apparition, origine, émergence, là où ça apparaît. C'est de l'humidité (l'eau) que vient la vie. Il a rapport à la terre : l'eau (humidité) va vers le bas.

5- TRADITION ET INNOVATION

La Tradition Kamit est Tradition du Nuyeye fiɔfiɔ selon notre définition de la continuité historique énoncée en termes mathématiques où les variables ne prennent sens qu'à partir de constantes ou invariants. Par exemple, les langues persistent tout en évoluant à partir des **mêmes règles de formation**, de même que les fonctions sociales comme le Hahehe reposent toujours sur les cinq principes du Hahehe (sociabilité,

parentalité) en tant que **fonctions permanentes**. Il ne peut donc y avoir « histoire » sans gestion correcte des péripéties auxquelles il faut s'adapter pour survivre collectivement. Mais les péripéties ne sont pas seulement principalement des conséquences d'erreurs humaines. Elles résident aussi et surtout dans les conditions écologiques mouvantes ou immuables qui sont d'ordre géographique. La géographie est à cet égard une science stratégique au sens où il sert à faire la guerre (**Bila**, en Duala), même au sens de lutte contre les violences dans la Nature et dans la Société. **L'adaptation aux conditions géographiques se fait par leurs transformations en conditions historiques favorables** : c'est l'objet de la Géographie Sacrée qui permet d'éviter de créer des habitations en zones inondables ou sismiques. Si l'Être humain n'a pas eu ses origines n'importe où, ni l'Agbledede moderne qu'à partir du début du 14e millénaire avant notre ère[66], c'est qu'il y a de bonnes raisons de ce genre.
Nuyeye fiɔfiɔ, c'est mettre les choses nouvelles (Nuyeye ɖoɖo) à la disposition de tous.

6- POLITIQUE ET DROIT

Se djɔdjɔɛ dji date ainsi de l'époque de nos Aïeux Ata nunyatɔ ŋtɔ[67]. Selon notre définition, Se djɔdjɔɛ dji présuppose un degré suffisant de savoir pour distinguer la valeur humaine (**Amenu wɔna** = dignité) de ce qu'elle n'est pas. **Se djɔdjɔɛ dji définit les conditions du respect (Amebubu) de la Liberté de chacun des individus de sorte que celui-ci puisse être considéré comme unique en son genre mais solidaire de tous les autres**. « *La liberté est l'idéal pour lequel de tous les temps et à travers les siècles, des hommes ont su lutter et mourir !* »[68], nous enseigne le Fari Lumumba. La suite logique de notre propos s'éclaire maintenant par la restitution du sens kamit du **Sukalele** (la Solidarité) dans le contexte des principes du Djiɖuɖu Susu exprimés en sept (7) points comme suit :

---

[66] Ère qui est définie à partir de **la mort de Lumumba** : confère le chapitre sur les repères chronologiques.

[67] Ata = Ancêtre ; nunyatɔ : qui connaît les choses ; ŋtɔ = vraiment. Le premier Muntu est né moderne, et c'est lui qui peuplé le reste du monde.

[68] L. Kapita Mulopo, **P. Lumumba. Justice pour le héros**. Page 128. Éditions L'Harmattan, 1992.

1- Xixe godo la me lì ò

Le monde n'a pas d'extérieur.

2- Awɛkɛ me ye sukala la le

La société est dans la nature.

3- Akògò ye amesiame nye le eʃe ʃomevi la me

Chaque individu humain est unique en son genre.

4- Ɖe mi le <u>vo</u> ye mi le <u>du</u>[69]

C'est la réalité de nos différences qui constitue notre raison d'être ensemble.

5- Hamewɔɖi la dzɔna le gamedzi, alebe nuku adeke trɔ zuna ati aɖe ene

L'évolution sociale se fait dans le temps, comme chaque graine devient un arbre.

6- Tɔtrɔ nyowu la dzɔmɔnu tegbee, ele abena nuɖeviwo ɖo ŋse wu numaɖeviwo

Le meilleur changement est toujours possible parce que les forces positives l'emportent sur les forces négatives.

7- Azuma ye nye sukalele

La solution de tous les problèmes réside dans la solidarité.

De toute évidence, à la lumière de ces énoncés, la Tradition fait apparaître que la question essentielle de tous les Bantu en tant qu'Êtres politiques est le problème humain. En effet, ces principes supposent deux sortent de conditions constitutives d'un inconditionné défini comme personne humaine : **conditions de l'existence de l'humanité et conditions de l'épanouissement de chacun des individus humains**. La personne humaine, considérée comme un inconditionné, est la source même de Se djɔdjɔɛ dji.

[69] Ce qui donnera la composition du mot « Vodu » dans lequel « vo » signifie « différences » et « du » signifie « ensemble », « société ».

Pour l'essentiel, les deux conditions sont des conditions de Shu (chaleur) et de Tefenutɔ (humidité) figurant au deuxième niveau de l'Arbre Généalogique. Elles sont indissociables respectivement de Gebe (Terre) et de Nuto (Ciel). En d'autres termes, la personne n'existerait pas uniquement comme Être matériel (animal) mais surtout comme Être spirituel. **Un tel Être, du fait de son aspiration à la Maât (la Justice), est fondamentalement destiné à être un Juste** malgré toutes les déterminations conditionnelles et matérielles qui constituent des contraintes réelles.

Dans l'impossibilité de sortir des contraintes, la personne s'institue producteur de systèmes artificiels pour substituer des contraintes sociales (Liberté) aux contraintes naturelles (nécessités). Pour la personne (l'inconditionné), l'ensemble des conditions matérielles (terrestres) peuvent être perçues sous deux formes : les systèmes sociaux et les systèmes idéologiques. Ces trois réalités sont données une fois pour toutes depuis les Temps géologiques, en partant du Nun jusqu'aux premières terres habitées inaugurant les temps historiques où l'Être humain a cessé d'évoluer biologiquement. Il faut entendre par-là, en termes de Xixe djɔdjɔ ntinya, depuis le Nun jusqu'au Gebe et à Wosere.

Le Nun et le Gebe constituent le non-Moi qui contient le Moi en la personne de Wosere. C'est à partir de ces trois éléments qu'est concevable la **Xome Djinya** (Généalogie) sous la forme de l'« Enea de nyide (eye) ewo », sous la réserve que les trois plans qui séparent le Nun du Gebe se révèlent **sous la forme d'une découverte**[70] **de Re défini comme le Devenir définitif de Wosere**.

Il est rappelé que *« Osiris, d'abord Dieu de la végétation avant d'être garant de la résurrection humaine, est* ***l'âme double de Rê*** *; il est la manifestation nocturne qui incarne le mystère de la renaissance végétale dont les fêtes des récoltes,* ***partout*** *en Afrique,*

[70] La « découverte » se dit : **Nuyeye kpɔkpɔ**. Nuyeye = chose nouvelle ; kpɔkpɔ = voir. « Découvrir » se dit : **Kpɔnuyeye**.

(Nguon des Bamoun, Mpoo des Bakoko, etc.) renouvèlent le cycle agraire. »[71]

Donc Wosere est post-humain. Il a d'abord vécu comme Muntu et subsiste en tant que tel dans Hɔluvi, avant d'atteindre le statut définitif : celui du Dieu unique. En bref, il n'a été que l'incarnation de Re sur terre. Matériellement, Re est symbolisé par le Soleil (Ra) tandis que spirituellement, il est représenté par Wosere : Gardien de la Vie Éternelle et Détenteur des Clés du Djiƒofiadume : le Paradis Céleste, le Séjour des Ancêtres, dit Mbanza ya Zulu en Kikongo. Tout comme le Soleil éclaire le monde pour tous, Re répand ses bienfaits sur toutes les personnes de sorte que concrètement, **il n'y a pas de sélection à l'entrée ni pour le Djiƒofiadume ni pour le Have (École)** sous toutes ses formes.

Xixe djɔdjɔ ntinya inclut les conditions matérielles de l'existence humaine, mais en privilégiant l'analogie par rapport aux plantes : avant de bénéficier des effets de la lumière, le Muntu tire sa substance de l'environnement, tout comme la plante ; **il faut que le cerveau soit capable d'aller puiser dans son environnement les éléments dont il a besoin pour s'épanouir**.

8- COSMOLOGIE ET THEOLOGIE

La conséquence de ce qui précède est que la découverte de Re est post-Wosere, remontant donc à l'apparition de l'Ata nunyatɔ ŋtɔ dans les temps géologiques. De la même façon, notre cosmogonie résulte du Xixe djɔdjɔ ntinya dans la mesure où elle est le résultat de la création des mythes à partir de <u>personnes réelles</u> qui sont à la base du **Yewɔɛ** (le « Culte des Ancêtres ») dans le **Mawuntinya**[72] (la théologie). Nous sommes donc passés de l'âge scientifique à l'âge métaphysique avant d'aborder l'âge

---

[71] Mbog Bassong, **Les fondements de l'état de droit en Afrique précoloniale**, page 200. Éditions L'Harmattan, 2007.

[72] Mawuntinya : Mawu = Re ; Nti = à propos, sur ; Nya = parole, connaissance. Mawuntinya est la Parole sur Re, la Connaissance de Re.

théologique, sans que cette dernière remette en cause sa coexistence séparée avec les deux autres.

Dire que l'Être humain est un être essentiellement spirituel signifie **qu'il est devenu pour toujours un métaphysicien**, c'est-à-dire un Être qui se situe au-dessus des valeurs que sont ses conditions d'existence et de réalisation matérielle. Dans notre Tradition, la question fondamentale de la métaphysique est le problème de la rationalité, celui de la pensée se situant au-dessus de l'expérience immédiate donnée par la perception[73]. Les données de la perception sont en effet différentes des données de la conscience dans le sens où celles-ci relèvent de l'intime conviction : comment l'Être humain a-t-il pu se découvrir comme créateur de choses matérielles et immatérielles si ce n'est pas qu'il est à la fois matériel et immatériel ? C'est **la problématique de la transcendance** qui n'est pas seulement une question théologique. La corrélation entre le matériel et l'immatériel, entre l'humain et le divin dans l'Être humain comprend plusieurs niveaux qui vont de l'immanence à la transcendance.

La transcendance évoque un mouvement de progression (vers les sommets) du plus immédiat au plus lointain sur le plan vertical. Elle implique l'immanence, c'est-à-dire ce qui est ici et maintenant en tant qu'**invariant déterminé**. L'immanent est situé sur un plan horizontal par opposition à celui du transcendant qui est également un invariant. Entre l'invariant immanent et l'invariant transcendant, il y a le rapport du fini à l'infini. Comme **l'humanité n'abandonne jamais ce qu'elle a créé d'excellent**, ce qui se trouve sur un plan horizontal ne détermine que le point où nous en sommes arrivés après chaque étape d'ascension. Chacune des étapes affectant l'ensemble des vivants de l'humanité constitue un moment historique parmi d'autres passés et futurs.

---

[73] Percepts = ce qui peut être aperçu et fait. La perception est une vue dans l'espace, commune à tous les grands animaux et aux Bantu. L'aperception est une vue dans le monde, qui ne concerne que l'Esprit humain.

L'excellence exprime la possibilité de la perfection dans notre monde. L'effort pour l'atteindre dans un domaine donné indique la corrélation des deux sortes d'invariants qui lient l'immanence à la transcendance : ce qui se situe dans l'espace vertical détermine le rang d'une chose ou d'une personne à un niveau d'excellence sur l'échelle des valeurs. Ce qui est au sommet du dernier degré, comme le sommet d'une Xɔ Atógo par exemple, se situe dans la perspective de la transcendance. À ce niveau, une chose ou une personne est un invariant transcendant dans le sens du génial et de l'inédit comme par exemple battre un record sportif. Le génial est le fait du génie, **soit celui de l'esprit humain porté à son plus haut niveau de croissance dans l'activité pratique**. Le record sportif, le chef-d'œuvre artistique, le théorème mathématique sont des attributs de l'esprit créateur appelé « **Agɛ ye lo ye woè** » en Eʋe. L'**Aɖanumɔdji** (l'ingénierie) ou maîtrise des rapports entre l'immanent et le transcendant est le propre du génie. C'est une façon, entre autres, de désigner le **lien** que le Djiɖuɖu Susu établit indissolublement **entre** la connaissance et l'action. Susuɖeɖe ne se détache pas de la dynamique sociale et historique mais s'enrichit à chaque époque à partir des **effets cumulatifs** résultant des invariants humains initiaux restés toujours opérationnels et ceux qui proviennent des Nuyeye ɖoɖo, des Nuyeye Kpɔkpɔ et des Nuyeye fiɔfiɔ réalisées au cours de l'histoire humaine des origines à nos jours.

10- COMPLEXITE INDIVIDUELLE ET SIMPLICITE INTERCULTURELLE

L'ensemble des faits historiques ainsi déterminé constitue **le milieu humain, c'est-à-dire la Société** qui, tout en étant dans la Nature, n'est pas la Nature. *« Mais la Société, au contraire des processus bio-chimiques, n'échappe pas à l'influence humaine. L'homme est ce par quoi la Société parvient à l'être. »*[74], enseigne le Docteur Fanon.

[74] Frantz Fanon, **Peau noire, masques blancs**, page 8 à 9. Éditions du Seuil, 1952.

La Tradition décrit ce milieu en termes de quatre cercles de base se posant sur des supports toujours matériels[75] : les cercles social, symbolique, matériel et factoriel. Ces cercles s'enracinent donc dans notre Généalogie depuis l'Enea de nyiɖe (eye) ewo antique, sans se réduire à des idées spéculatives ni à une mythologie ou une cosmogonie qui soient de pures vues de l'esprit.

Ainsi, le cercle social renvoie-t-il aux valeurs et aux sources des ressources humaines qui font de nous **des héritiers spirituellement et matériellement riches**, c'est-à-dire créanciers à tous les points de vue en tant que descendants des Ancêtres. Quant au cercle symbolique, il se rapporte au postulat initial de notre mode de production, l'Ablɔɖeha, avec toutes les conséquences qui résultent de tout postulat en matière de connaissances ou suppléent à l'absence de celle-ci par la foi ; **la foi entendue comme confiance de chacun en soi-même, dans la Sukalele avec autrui**. Le cercle matériel **comprend les conditions indispensables de l'Amenanyo** que sont le Have (École), l'Aveganme (Bois Sacré ou Bois de l'Excellence) et les Amegbe la wo (Langues vivantes anciennes ou mortes). Enfin, c'est grâce au cercle factoriel que nous sommes avant tout des acteurs, **c'est-à-dire des créateurs et des auteurs**. Il consiste en ce qui entre dans **la transformation des matières premières** : l'action chimique qui évoque l'eau, tout comme l'action thermique pour la chaleur et l'action mécanique pour le mouvement assorti de degrés de liberté, et enfin le temps de réaction en dernière et quatrième position.

La quadrature du cercle poursuivie par les amateurs d'idées pures et de systèmes d'objets passifs s'avère effectivement impossible sans ces conditions. Elle cesse d'être impossible dans notre perspective de la pluralité qui fait la quadrature des cercles en considérant chacun de ceux-ci comme un angle du carré, qui correspond au tronc commun, même si les racines d'un arbre sont nombreuses de même que ses feuilles, ses fleurs et ses fruits (pluralité). C'est dans ce sens que le sixième principe du Djiɖuɖu Susu précise que « ***le meilleur changement est toujours***

[75] Tout symbole repose sur un support matériel, même ce qui est spirituel.

possible *[...]* ». Mais il faut d'abord avoir **le seul élément unitaire qui les rende possible** : l'**Arbre de l'Unité Politique**.

11- ANTERIORITE DE LA MODERNITE HISTORIQUE SUR LA MODERNITE GEOLOGIQUE

L'histoire du monde dans ces conditions ne se réduit pas à l'histoire des Bantu ; c'est dans ce sens qu'ils se situent dans une perspective spirituelle. **La spiritualité dans l'histoire humaine est une affaire essentiellement politique** dans la mesure où elle doit tenir compte de la totalité des éléments constitutifs du monde qui ne se réduisent pas aux éléments humains, mais rentrent dans le cadre d'une <u>humanisation de la Nature dans son ensemble</u>. C'est ainsi que le rapport au temps pour les Kamit des premières terres habitées remonte aux temps géologiques pour aboutir aux temps historiques. La liaison entre ces deux sortes de temps implique pour tous les Bantu une même injonction de nécessité qui détermine la chronologie. La chronologie, pour tout individu humain, contient pour chaque peuple son rapport aux Ancêtres appréhendés par la mesure du temps dans le cadre d'un calendrier : jours, semaines, mois, années, siècles, millénaires, etc. Dans ce cadre, **il n'y a pas de rupture dans la séparation entre les temps géologiques et les temps historiques**. C'est dans ce sens que la Tradition étudie les temps géologiques par périodes définies comme Antiquité, Moyen-âge et Modernité géologiques parallèlement aux temps historiques également répartis en Antiquité, Moyen-âge et Modernité historiques.

Le concept d'Antiquité englobe dans tous les cas tous les temps d'existence de l'humanité depuis les Ata Lantɔ : nos Ancêtres Incarnés. Cela veut dire que dans l'impossibilité de savoir avec précision autre chose que ce que la nature nous révèle, nous faisons un découpage qui fait commencer l'histoire géologique et humaine à partir du moment où les Kamit ont été capables de s'en apercevoir. Pour le faire dans l'objectivité la plus rigoureuse possible, il faut cependant s'appuyer sur des points de repère matériels incontestables.

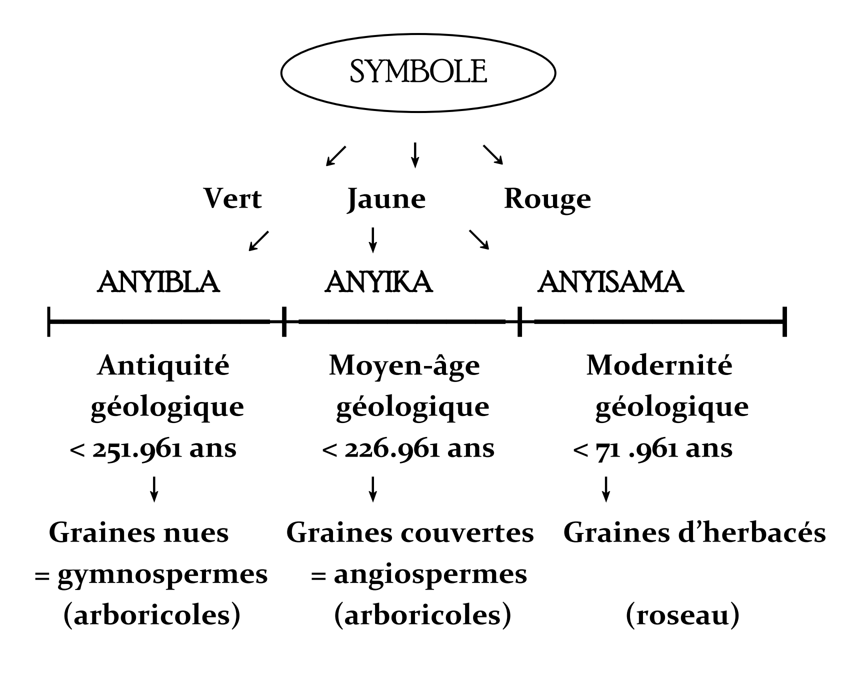
C'est ainsi que l'Antiquité géologique se réfère à l'apparition des arbres à graines nues 251.961 ans avant Lumumba d'après les données scientifiques actuellement disponibles. C'est la période dite de « Wosere » **symbolisée par la couleur verte**. Le Moyen-âge géologique survient 26.961 ans plus tard, soit à partir de 226.961 ans avec l'apparition des arbres à graines couvertes **symbolisée par la couleur jaune**. Le jaune renvoie au jaunissement des feuilles de l'arbre avant leur chute.
De l'Antiquité et du Moyen-âge géologique date le nom que nos Ancêtres ont alors donné à notre Continent dans son ensemble, à savoir : « **Atiwope** » ou « **Domaine des Arbres** » (aujourd'hui on parle d' « Éthiopie »). *« **Ces sept arbres bénis** produisaient à foison des fruits que l'on pouvait cueillir tout au long de l'année. »*[76]
Tout ce que la nature produisait alors comme arbres ne saurait parfaitement manquer d'être connu par nos Ancêtres, puisque leur survie en dépendait. Il fallait en effet distinguer parmi les graines en particulier et les produits de l'arbre en général ce qui est comestible de ce qui ne l'est pas, mais qui pouvaient et peuvent encore jouer des fonctions particulières du point de vue médical.
La même exploration de la nature végétale se poursuit dans la période de la Modernité géologique qui ne commencera que 71.961 ans avant Lumumba : c'était à partir de l'apparition des graines herbacées constitutives de la savane **avec pour symbole la couleur rouge**. Le rouge se réfère ici non seulement aux couleurs de la savane en cas de sécheresse mais surtout à la pénétration des rayons du soleil jusqu'au sol, de sorte que le désert, domaine de Seti, le Gardien des Oasis, est rouge par définition. Parmi les plantes de cette période, **le haricot** (**Ekunde**, en Herero) se fait remarquer par son abondance jusqu'à donner son nom à notre Continent tout entier sous le terme d'**Ayiguƒeto** (aujourd'hui on parle d' « Égypte »).
*« Citrouilles et **haricots** rampaient et se chevauchaient les uns les autres si généreusement qu'ils en venaient à recouvrir en toutes saisons les toits de chaume, au point d'empêcher la fumée de les traverser pour se répandre dans l'atmosphère. »*[77]

[76] Amadou Hampâté Bâ, **Contes initiatiques peuls**, page 30. Éditions Stock, 1994.
[77] Amadou Hampâté Bâ, **Contes initiatiques peuls**, page 31. Éditions Stock, 1994.

La conception du temps dans la Tradition va de l'antiquité géologique et historique à la modernité géologique et historique. Les temps géologiques et les temps historiques se chevauchent. Les voici représentés sur les croquis qui suivent.

- **AGBLEDJƆXO[79] ZANGAMEWO (LES TEMPS GEOLOGIQUES)**

Ils commencent aux alentours de 251.961 ans avant Lumumba par l'Anyibla et atteint son apogée aux alentours de 71.961 ans avant Lumumba avec l'Anyisama.



Anyibla ==> anyi = la terre, bla = antique (âge) ;
Anyika ==> anyi = la terre, ka = moyen (âge) (quarante) ;
Anyisama ==> anyi = la terre, isama = moderne (âge).

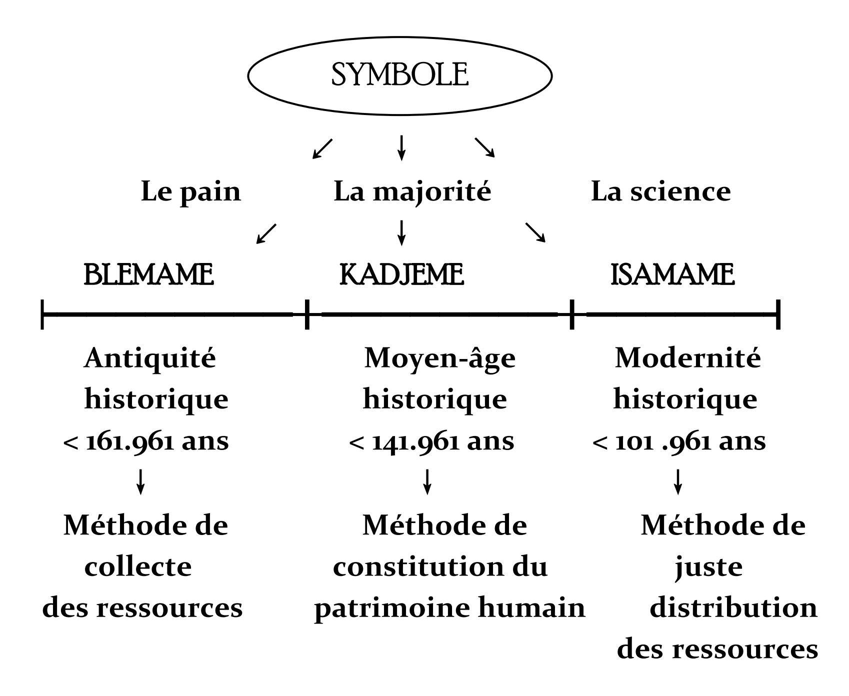
---

[78] Se référer également au document intitulé : **Les repères chronologiques : notre rapport au temps**, qui aborde cette question d'un point de vue scientifique et traditionnel. Conférencier : Messan Amedome-Humaly. Une initiative de Kheperu n Kemet. Réalisé en janvier 2010, à Poitiers. Source : http://uhem-mesut.com

[79] L'histoire de l'origine de la vie. Ça renvoie aux origines de la mise en valeur de la terre.

➢ AMETUXO ZANGAMEWO (LES TEMPS HISTORIQUES)

Ils commencent aux alentours de 161.961 ans avant Lumumba avec Blemame et atteint son apogée aux alentours de 101.961 ans avant Lumumba avec Isamame.



Blemame : c'est le moment où nous avons appris à **transformer** la farine, donc à faire du pain. Il se caractérise par la transformation des aliments avant de **les cuir**. À ce niveau, l'Être humain a commencé à s'émanciper de la nature. Ble = céréale. Ma = farine. Me = cuit.

Kadjeme : c'est la jeunesse du monde, de l'Humanité, le temps où nous sommes en pleine force qui ne cesse d'augmenter, en pleine possession de nous-mêmes. Cette période représente l'âge de la maturité. L'Être humain a acquis la maîtrise de tout faire en s'émancipant de la nature. Kadje = jeunesse. Me = dans.

Isamame : c'est le temps de la lumière, le temps où nous avons éclairé le monde entier en faisant usage de la science. Isama = lumière, Ame = individu humain. Autrement dit : Celui qui est

détenteur du Patrimoine Universel. L'héritage essentiel[80] dans la société est celle de notre mère. Isamame est le Patrimoine Universel, l'Héritage que nous a laissé notre Mère Esise. À partir d'ici, nous avons trouvé le moyen scientifique de définir la légitimité.

12- Temps historiques et chronologie

Bien avant la fin des temps géologiques en 71.961 ans avant Lumumba, les temps historiques ont commencé en 101.961 ans avant Lumumba, **identifiables par l'usage des mathématiques** dont l'apparition sous la forme écrite, selon le stade des découvertes actuelles, est marquée sur les bâtons d'Ishango 91.961 ans environ avant Lumumba.

« *L'Afrique berceau des mathématiques.*

Les plus anciens documents attestant de la naissance de la réflexion mathématique dans l'histoire de l'humanité ont été retrouvés en Afrique (géométrie, calcul). […] Ainsi, les fouilles archéologiques et l'examen des documents écrits révèlent que de tous temps (préhistoire, antiquité, Afrique impériale), les peuples africains ont toujours excellé dans la pratique des mathématiques. À ce titre, ***le plus ancien document révélant les premiers tracés géométriques de l'histoire de l'humanité ont été trouvé en 1990 sur une pierre gravée, dans la grotte de Blombos en Afrique du sud*** *[…]. Cet objet qui remonte à* ***80.000 ans*** *avant J.C., figure des triangles parfaitement tracés.* »[81], pouvons-nous apprendre au sujet des mathématiques à Kemeta.

Les signes marquants des temps historiques sont, à Blemame, **l'invention du pain** à partir de 161.961 ans avant Lumumba ; la découverte de l'âge de majorité juridique avec l'usage généralisé des symboles 21.961 ans plus tard, en 141.961 ans avant notre ère. La découverte de la majorité située à douze (12) ans en Kadjeme et la connaissance de la vie animale ont permis de

[80] Tatɔ = essentiel, fondamental, de première nécessité.

[81] J.P. Omotunde, **Les Humanités Classiques Africaines pour les enfants**, page 77. Volume 1. Éditions Menaibuc, 2006.

classer les Êtres humains hors du règne animal et à consacrer une attention particulière à l'étude du corps à commencer par l'anatomie et la psychologie. La mutation de la voix des garçons et le développement mammaire des filles ont permis de situer la majorité d'après Duname à douze (12) ans en pleine période du Ɖemɔtika.
La science pouvait dès lors jouer son rôle pour assurer la longévité des individus, sauf accident. La médecine, déjà à son apogée, permettait non seulement de soigner des maladies et de faire de nouvelles découvertes dans ce domaine, mais aussi de faire des opérations chirurgicales complexes comme la trépanation. À 12 ans, jeunes et vieux étaient considérés à égalité de droit. Cependant, **ce sont les jeunes qui prenaient l'initiative des principales actions avec le soutien des vieillards**. Le mot « Djembe » est apparu à cette époque pour la communication à distance et signifiait précisément : « dje nun gbe », c'est-à-dire « **prends l'initiative** » ! C'est ainsi qu'Isamame est apparue avec l'apogée de Ɖemɔtika et de Se djɔdjɔɛ dji 41.961 ans plus tard, en 101.961 avant Lumumba.

Déjà depuis plus de deux millions d'années, bien avant l'Anyibla, les individus humains étaient assez intelligents pour partir loin de Kemeta, du moins d'après les explications de Cheikh Anta Diop lors de sa conférence à Niamey en l'an 23. Nous savons, depuis l'an 11 avant Lumumba, qu'ils étaient passés en Amérique par le « Détroit de Béring » vers 12.961 ans avant notre ère comme le suggère le Professeur Diop : *« Il n'existe pas d'hommes fossiles indigène de l'Amérique : ce continent a été peuplé à partir de l'Asie, par le détroit de Behring. Tous les savants sont d'accord sur ce fait. »*[82] Mais **il y a longtemps qu'ils avaient acquis l'expérience de la vie sociale à Kemeta qui est le lieu exclusif des premières terres habitées**. C'est donc avant même l'invention et la diffusion de l'Agbledede moderne à Kemeta 11.961 ans au moins avant notre ère que **la science et Se djɔdjɔɛ dji étaient pleinement acquis chez les Kamit** longtemps devenus Nunyatɔ ŋtɔ, avant de devenir aujourd'hui l'objet essentiel des préoccupations de tous les peuples.

[82] Cheikh Anta Diop, **Civilisation ou Barbarie. Anthropologie sans complaisance**, page 56. Éditions Présence Africaine, 1981.

Même pour les terres plus proches de Kemeta que l'Amérique, notamment l'Eurasie, Nkumekɔkɔ ne pouvait commencer à régner qu'après la dernière glaciation alpine dite de « Würms » qui a duré de 101.961 ans à 11.961 ans avant Lumumba.
Comme le rappelle le Professeur Ki-Zerbo, *« Auparavant, dans le Nord de la planète, recouvert de calottes glacières, la vie était impossible ; il n'y a pas de traces humaines en Europe durant les plus hautes périodes. »*[83]
Les catastrophes naturelles survenues ailleurs décimaient les populations hors de Kemeta, de sorte que les survivants, parvenus au Berceau des Bantu et de Nkumekɔkɔ où les Kamit se regroupaient en groupe de pêcheurs, étaient obligés de réapprendre les langues kamit restées en place. C'est en ce sens que Merritt Rullen[84] parle de « sa » découverte d'une langue mère commune à l'humanité.
Le mot « Afrique » renvoie aux regroupements qui deviendront plus tard des agglomérations de pêcheurs sous le nom de « **Afrikiya** » ou « **Ifrikiya** » selon les régions. Plus récemment chez les Romains « Afer », « Afri », sert à désigner les « Africains », terme plus proche d'aujourd'hui que « **Kamit** » **désignant les habitants de Kemeta depuis Ishango jusque dans la période des Fari** il y a plus de 7961 ans. Entretemps, à l'époque de l'apparition des Hébreux et des Grecs, les Kamit eux-mêmes se nommaient « **Malinu** », c'est-à-dire **les Indomptables**. Ce qui a donné « Melanos » en grec. C'est la science poussée à son apogée qui a permis de définir tous les Êtres humains comme les « Enfants du Soleil » et protégés par une peau à base de mélanine. Aujourd'hui encore où on trouve les albinos sur tous les continents, la présence insuffisante de la mélanine constitue un problème de handicap.
« D'innombrables similitudes existent entre certaines civilisations de l'actuel ***Mali*** *et celle de l'Égypte pharaonique. Ainsi les mythes relatifs aux principaux animaux des panthéons soninkés et malinkés rappellent l'histoire des animaux sacrés (vautour, serpent, ibis, faucon, scarabée noir, sphinx, etc.) de l'Égypte ancienne. Par ailleurs, les traditions architecturales et*

[83] Joseph Ki-Zerbo, **À quand l'Afrique ?**, page 12. Entretien avec René Holenstein. Éditions de l'Aube, 2003/2004.
[84] **L'origine des langues. Sur les traces de la langue mère**. Éditions Belin, 1997.

astronomiques du centre du Mali sont elles aussi identiques à celles des temps pharaoniques. Nous disposons sur ce sujet de nombreuses traditions enregistrées sur bandes magnétiques et dont une partie sera publiée incessamment. »[85]

Pour couronner le tout, l'excellence sera apportée en 2775 avant Lumumba avec **l'invention de Duname par l'Aʋadada Elisa**, pour remédier aux insuffisances du Ɖemɔtika, même sous sa forme représentative, après les dérives autocratiques des Fari malgré le sursaut de Vedusi, la Renaissance dite « Wosere » étudiée par le Professeur Cheikh Anta Diop. Celui-ci est **le plus célèbre Nunlonla** (« Scribe ») de tous les temps, tandis que Kwame Krumah, **le Wosadjefo** (« Rédempteur »), en est le grand Prêtre, et Lumumba **le Fari**[86] **du Dunameƒe, le Grand Homme Politique des Temps présents et futurs**.

13- Conclusion

« ***La pensée africaine est aussi vieille que les peuples africains eux-mêmes***. »[87]

En conclusion, nous pouvons dire que Susuɖeɖe[88] est par définition contemporaine de l'apparition de l'humanité, faisant de

[85] Youssouf Tata Cissé/Wa Kamissoko, **La grande geste du Mali, des origines à la fondation de l'Empire**, page 257. Éditions Karthala-Arsan, 2000.

[86] Pour la compréhension savante du mot Fari, nous renvoyons le lecteur au travail scientifique du Professeur José Do Nascimento (Directeur de l'Arpema) sur cette question : **Le concept de Pharaon selon le lexique politique des langues africaines**. Quilombo n° 8, réalisé le 4 février 2011. Présenté par Nzwamba Simanga. Une initiative de Kheperu n Kemet (uhem-mesut.com).

[87] Paulin Hountondji. **Les textes fondamentaux**. Propos recueillis par Valérie Marin La Meslée. Le Point Hors-série n° 22, page 83. Avril-Mai 2009.

[88] Susu est liée à la raison. Desusu = penser.
En Lingala, le coq ou la poule se dit « Soso » ; en Munukutuba, cela se dit « Susu », et en Kikongo, cela se dit : Nsusu. Dans la Philosophie Kongo, il est fait mention que lorsqu'une personne mange beaucoup la tête du Nsusu (et du poisson également), Nsusu qui rappelle Susu ou Susuɖeɖe, elle sera intelligente. L'enseignement qui va avec cette mention est la suivante : tu mets un grain de maïs par exemple et un caillou qui a la même forme que le maïs dans un récipient. Si tu présentes le récipient à l'humain, celui-ci va se précipiter, souvent sans réfléchir (l'Être humain est un Être enseigné), sur la nourriture, prenant ainsi le risque d'avaler le caillou qu'il recrachera.

chacun de nous un être pensant, et par conséquent parlant puisqu'il ne peut y avoir de pensée sans son expression explicitement claire. **Elle se situe donc au-dessus du temps, de la même façon que Se djɔdjɔɛ dji est intemporel, c'est-à-dire valable hier comme aujourd'hui et demain.**
Susuɖeɖe est un trésor. Le trésor doit rester caché puisque c'est quelque chose de rare à trouver (cela ne veut pas dire que ça n'existe pas en abondance). Susuɖeɖe nous introduit dans le domaine des valeurs. Ce n'est pas la religion qui renvoie à la vie après la mort, mais c'est ce qui constitue le fondement de l'action des Bantu sur terre. Cette action est concrète, matérielle. Susuɖeɖe est directement politique ; tout le reste est réflexion : la morale par exemple.
Pensée = Susu (suka[89] = la raison : la raison éclaire le monde).
Réflexion = Soso (soka = la braise).
Le Susu est né du Soso, à l'origine. Le tort est de séparer l'enfant de sa mère, donc le Susu du Soso. Pourquoi séparer l'être de l'avoir ?

La sublimation de Susuɖeɖe s'exprime très clairement dans l'extrait d'un échange retranscrit par le Professeur Obenga, échange entre un Vieux détenteur du Savoir Ancestral et un Jeune avide de Savoir. Citons-le :

« *Nous prenons le risque d'exposer ici la pensée d'un vieux Mbochi de Mbondzi (Boundji), Mwɛnɛ Alomba, à travers la forme*

Contrairement à l'humain, le coq ou la poule va réfléchir et va choisir le grain de maïs, évitant ainsi de prendre le risque d'avaler le caillou qui peut être fatal. Le Nsusu est donc doté d'une intelligence.
Mentionnons également qu'au Kongo, il y a une communauté qui porte le nom de « ***Soso*** » (confère notamment l'ouvrage du Professeur Obenga, **Le Zaïre**, à la page 45), et qu'en Guinée, il y a également une communauté qui porte le nom de « ***Susu*** », les deux communautés évoquant la Pensée : Susu ou Susuɖeɖe. D'un point à l'autre de Kemeta donc, l'unité culturelle est évidente et nette, et toujours aussi vivace ! « Soso » = réflexion, rebond ; « so » comme dans la question « Afika ne so ? » = « D'où viens-tu ? »

[89] En Kikongo, Nsuka (Suka, en Munukutuba) signifie la « fin », l' « aboutissement ». Or quoi de plus abouti que la raison (suka) ? Le mot Nsiuka en Kikongo et Suka en Munukutuba désigne le « matin », c'est-à-dire le lever du soleil. Or Suka en Eʋe signifie la « raison », qui éclaire le monde. Le « So » de Soka signifie le « soleil » : l'Orient est rouge. La raison est donc comparable au soleil du matin qui éclaire le monde, par analogie.

littéraire et philosophique du dialogue. Celui-ci a lieu entre Alomba, qui n'a jamais été à l'école « nouvelle » et Opombo (raccourci en Opo), un jeune lycéen qui vient d'être brillamment reçu au baccalauréat (série philosophie-lettres), avec félicitations du jury. [...]

Opo : En réalité, qu'est-ce qui est ? (Yedi nde ?)

Alomba : Tout ce qui est. Ce qui est. Ce qui a été. Ce qui sera. En d'autres termes, l'être, l'avoir été et le devenir être (Yedi edi). Tout ce qui est, c'est la totalité absolue, l'Univers. Ce qui manque par exemple à notre monde n'est manquant que sur fond d'être, c'est-à-dire par rapport à ce qui est. En ce sens, le manquant n'est pas un absolu. Il fait au contraire partie de la totalité absolue à qui ne manque même pas le manquant, puisque la totalité absolue transcende ce qui est et ce qui n'est pas, et ce qui n'est pas l'est relativement à ce qui est.

Opo : Vous allez vite, maître ! Considérons une classe comme la totalité absolue. Les absents ne sont déclarés absents que par la présence des présents. Les élèves présents présentifient l'absence des élèves absents. La présence laisse être l'absence comme une réalité manquante. L'absence alors existe, mais du fait de la présence et par rapport à la réalité de la présence. Mais l'absence qui manque à la présence et la présence qui dénonce l'absence comme un manquant ne sont telles que par rapport à la classe qui est la totalité absolue, englobant à la fois la présence et l'absence (inscrits ; présents ; absents). Est-ce bien cela votre idée ?

Alomba : La chose vous a semblé difficile parce que vous aviez déjà compris. Votre difficulté était une marque de compréhension. Preuve ! Vous comprenez aussi que la possibilité d'être d'une chose implique nécessairement sa réalité d'être.

Opo : Vous introduisez quelque chose de nouveau, je pense. Mais passons pour le moment. Je voudrais savoir comment ce qui est est (yedi edi bo) ?

Alomba : Ce qui est est évidemment ce qui existe (yedi edi la idza). Une chose peut exister sans avoir à se manifester. Si elle existe, c'est qu'elle est. Le possible n'est pas en dehors de l'existence. L'être possible est en tant que possibilité. Il existe dans la totalité absolue.

Opo : « Ce qui existe », qu'est-ce à dire ? (idza nde ?).

Alomba : On peut être vivant, en vie ou mort, inerte. On peut être en tant que positif, négatif, contraire, réel, possible, animal, végétal, minéral, aérien, aquatique, terrestre, humain, idéal, chaud, froid, rouge, noir, blanc, jaune, grand, petit, moitié, entier, mâle, femelle, asexué, carré, circulaire, rectangulaire, triangulaire, fade, sucré, salé, ténébreux, lumineux, etc.

Opo : La totalité absolue est la croix des philosophes. Comment débrouiller tout cela ?

Alomba : On ne voit jamais, de ses yeux, un enfant grandir. On constate seulement qu'il a grandi. De ce fait, on établit une relation entre tel état et tel autre de la croissance de l'enfant pour se faire une idée de sa grandeur, de sa taille. La mesure de la hauteur de l'enfant se fait par rapport à ... C'est qu'on existe et on est en relation avec (idza la...). Tous les êtres sont liés les uns aux autres.

Opo : Vous ne voyez donc pas la possibilité d'un espace absolu et d'un temps absolu ?

Alomba : Puisque j'affirme que les êtres sont liés les uns aux autres (dans des systèmes déterminés), je supprime par le fait même l'absoluité de l'espace et du temps. Les divers aspects de la réalité sont reliés et se conditionnent mutuellement. Par exemple, le temps et l'espace ne sont pas dépourvus de rapports ni entre eux ni avec la matière. La matière et le mouvement ne sont non plus inséparables. Les connaissances humaines sont relatives en ce sens que l'être humain n'appréhende l'ensemble, la totalité absolue que par un de ses aspects, mais dans ces connaissances relatives il y a déjà une parcelle de la vérité absolue. Dans la totalité absolue, les éléments sont indissolublement liés. N'oubliez jamais cela, Opo. »[90]

[90] Théophile Obenga, **La Cuvette Congolaise. Les hommes et les structures**, page 141 à 144.

NKUMEKƆKƆ

« Conte, conté, à conter…
Es-tu véridique ?
Pour les bambins qui s'ébattent au clair de lune[91]*,*
Mon conte est une histoire fantastique.
Pour les fileuses de coton pendant les longues nuits
De la saison froide, mon récit est un passe-temps délectable.
Pour les mentons velus et les talons rugueux[92]*, c'est une véritable révélation.*
Je suis à la fois futile, utile et instructeur… »[93]

NEGATION	**= remise en cause :**		
du donné en général	**Civilisation**	Histoire	Politique
du donné naturel	**Culture**	Économie	École
de l'animalité de l'être humain	**Société** (droit)	Sciences	Éducation

[91] Le clair de lune se dit **Wɛsi**, en Mbochi.
[92] *« C'est-à-dire les gens d'âge et d'expérience, ceux dont les talons se sont usés à la marche… »*
[93] Amadou Hampâté Bâ, **Il n'y a pas de petite querelle**. **Nouveaux contes de la savane**. Page 5. Éditions Stock, 1999, 2000.

Les Bantu, c'est-à-dire les Êtres humains par excellence, sont nés à Kemeta, le Continent de l'abondance et Berceau de l'Humanité. Et avant d'en sortir pour peupler le reste du monde, ils ont inventé Nkumekɔkɔ qui est un facteur historique et qui est né de ce que nous appelons « l'Expérience humaine ». En effet, tout ce qui est humain a été découvert grâce à l'expérience, donc avant que l'Être humain ne sorte de Kemeta. Cette proposition est d'ailleurs mentionnée par le Professeur Ki-Zerbo lorsqu'il dit que « ***L'Afrique est le berceau de l'humanité***. *[...] Personne ne le conteste, mais beaucoup de gens l'oublient. [...]* ***L'Afrique a été le berceau d'inventions fondamentales, constitutives de l'espèce humaine pendant des centaines de milliers d'années***. »[94]

C'est à partir du moment où nous sommes parvenus à la découverte de l'Expérience humaine que l'Histoire de l'Humanité a réellement commencé. L'Être humain a appris à connaître (étude très approfondie) les plantes et les animaux avant d'inventer l'agriculture et l'élevage par exemple. L'ensemble des principes tirés des données recueillies durant cette longue et riche expérience constitue ce que nous appelons **Se djɔdjɔɛ dji**.
Nkumekɔkɔ, au sens de Susuɖeɖe, se définit comme **l'ensemble des valeurs que les Bantu ont créé pour que la Société soit dans la Nature**, conformément au second principe du Djiɖuɖu Susu qui précise que « Awɛkɛ me ye sukala la le » : « la société est dans la nature ». Dire que la société est dans la nature signifie que la société n'est pas un produit de la nature mais une création artificielle des Bantu.
Comme l'a enseigné le Président Kwame Nkrumah, « ***Toute société se trouve dans la nature***. *Elle cherche à agir sur la nature, à lui imposer les transformations qui en feront un milieu propre à lui permettre de mieux s'épanouir. Par là même, cette transformation du milieu modifie la société. Ainsi, la société confrontée à la nature se trouve prise dans le rapport entre*

[94] Joseph Ki-Zerbo, **A quand l'Afrique ?**, page 11. Éditions de l'Aube, 2003/2004.

transformation et développement. Ce rapport représente la tâche de l'homme à la fois en tant qu'être social et en tant qu'individu. »[95]

L'exemple typique de la transformation est le traitement du manioc qui, de source de poison, est devenu source de nutriment par le passage à l'eau qui élimine sa production de cyanure.

C'est d'ailleurs dans ce sens que Nkumekɔkɔ se définit comme **la négation du donné en général**. Refuser le donné, c'est-à-dire ce qui est, ce qui a précédé l'Être humain sur terre, signifie que l'humain a pris la décision d'inventer et d'innover : Se djɔdjɔɛ dji s'oppose à l'état de fait qui est le donné. Dans cette mesure, nous comprenons mieux pourquoi notre Tradition est tradition du Nuyeye fiɔfiɔ. Il est dit à ce sujet que *« L'innovation nous permet, et en fait nous demande de promouvoir de nouveaux thèmes et schémas, basés sur nos motifs culturels. »*[96] Cette prise d'initiative de Nuyeye ɖoɖo et de Nuyeye fiɔfiɔ constituera le « Patrimoine commun » (Se djɔdjɔɛ dji) de l'Humanité dont les Kamit sont les seuls Gardiens et Garants, et qui fait de tous les Bantu des Héritiers, des Légataires universels, c'est-à-dire **des Êtres matériellement et spirituellement riches**.

Cet ensemble de valeurs, c'est-à-dire Nkumekɔkɔ, donnera naissance à ce que nous appelons « **Se djɔdjɔɛ dji** », c'est-à-dire l'état de droit, qui précède l'existence même de l'État. « Se » = loi, justice, comme dans Sematawy qui signifie : « la justice ne porte pas le glaive » ; « Djɔdjɔɛ » = incarnation exacte de la loi légitime ; « dji » = la base, ce qui permet la permanence de ce qui a une validité universelle.

Puisque Nkumekɔkɔ est la remise en cause du donné en général, Susuɖeɖe affirme qu'**il n'existe qu'une seule Nkumekɔkɔ** au monde et pour toute l'humanité dans son ensemble, et non « plusieurs civilisations » comme le mentionne

[95] Kwame Nkrumah, **Le Consciencisme**, page 109 à 110. Éditions Payot, 1964.

[96] Molefi Kete Asante, **L'Afrocentricité**, page 181. Traduction d'Ama Mazama. Éditions Menaibuc, 2003.

abusivement la pensée européenne et occidentale en faisant la confusion entre Cultures et Nkumekɔkɔ. Dans le sens de Susuɖeɖe, tous les Êtres humains ont cette aptitude à remettre en cause le donné en général, et ils le font d'ailleurs depuis les origines. Par conséquent, le concept de Nkumekɔkɔ n'appartient pas à une fraction donnée de l'humanité, mais à toute l'humanité entière. Il est universel ! Nous ne pouvons par exemple pas parler d'une « civilisation kamit » et d'une « civilisation eurasiatique », mais de Nkumekɔkɔ tout simplement qui est propre à toute l'humanité.

Le concept de « **Nkumekɔkɔ** » se comprend tel quel : « Nkume » signifie le « visage », « Kɔkɔ » signifie « propre ». Nkumekɔkɔ[97] est donc le propre des gens qui se lavent le visage. Être civilisé, c'est utiliser l'eau pour se nettoyer (le visage notamment). L'eau est source de vie, symbole de la prospérité, de l'abondance. *« J'ai précédemment remarqué que les indigènes de cette partie de l'Afrique* ***sont très propres****. Cette pratique de convenances fondamentale faisait partie de notre religion, de ce fait, nous effectuions beaucoup de purifications et d'ablutions [...] »*[98], nous apprend ce témoignage à notre sujet.

Or le visage ne se lave pas n'importe comment : le Barbare le lave en employant des mouvements des mains allant dans tous les sens, méconnaissant de ce fait la transcendance, c'est-à-dire l'axe du mouvement vertical. Tandis que le Kamit exécute le mouvement inverse en le nettoyant du haut vers le bas puisque l'eau coule du haut vers le bas. « **Nku me kɔ ne ya** » signifie : « il est civilisé » (mot à mot : le visage lui est propre). Dans ce sens,

[97] **Le propre de Nkumekɔkɔ est également caractérisé par la cuisson des aliments** : l'Être humain cessera de manger du cru et cuira maintenant ses aliments avant consommation. Seuls les animaux qui ne possèdent pas la volonté et qui n'ont pas pu s'émanciper de la nature consomment du cru. Or la prise de conscience de l'Être humain par lui-même a révélé sa spiritualité. D'où la remise en cause du donné naturel : la société est dans la nature mais la société n'est pas la nature.

[98] Traduite et édité par Régine Mfoumou-Arthur, **Olaudah Equiano ou Gustavus Vassa l'Africain. La passionnante autobiographie d'un esclave affranchi**, page 29. Éditions abrégée. L'Harmattan, 2005.

Nkumekɔkɔ signifie que l'on reconnaît l'Être humain à son visage, plus précisément à la configuration de son visage. Se laver le visage, c'est se débarrasser des impuretés. L'idée selon laquelle les Eurasiatiques se lavent le visage à contre-sens est là pour témoigner du fait qu'ils ne sont pas propres, donc qu'ils ne se lavent pas. Or se laver, c'est la mise en pratique des principes de Nkumekɔkɔ. D'ailleurs, ce rapport à l'eau apparaît dans l'analyse du nom « Ptolémée » désignant les Gréco-romains :

« *Les quatre autres figures du texte supposé être Ptolemée ont déjà été analysées. La lecture en est donc possible.*

Voici ce que ça donne : « Kpetɔ le dzoxɔ me fafatsi ». Cette phrase dit ceci : - l'Adepte s'est lavé (purifié) avec l'eau froide du sanctuaire.

Il est intéressant de savoir que dans le couvent dit « Kpeto », il existe deux sortes d'eau de purification.

Il y a l'eau fraîche, pour les causes pacifiques, telles que la recherche de la paix, du bonheur, de la chance…

Il y a par ailleurs, l'eau qui, bien que fraîche, est dite ***eau chaude parce que servant pour arranger les causes terribles, tels les accidents, les meurtres, les blessures****…*

[…] Donc, si l'on examine de près la phrase prise pour Ptolemée, on constate, qu'en éliminant le signe du sanctuaire « dzoxɔ », le début de la phrase devient « kpetɔ le () me » ou « kpeto le () me ». Ce qui redonne – ptolemée-, pour un étranger qui ne peut prononcer –kp-. D'ailleurs, cette difficulté de prononciation, et certainement l'incompréhension de la phrase qui le concernait, expliquent pourquoi cet étranger a pu scinder la phrase qu'il a cru être un nom qu'on lui a attribué. […]

Ces notions évoquées, il est à présent possible de lire le texte en entier. Il dit ceci : « Kpetɔ le dzoxɔ me fafa tsi, tatɔ da kpeto kɔ dzi ». La traduction en français de ce texte est la suivante : L'Adepte

s'est purifié avec l'eau froide du couvent, le chef a transgressé le tabou du couvent.

Il faut voir par là que l'adepte, « kpetɔ », n'aurait pas dû se laver dans l'eau sacrée du couvent ; à moins que cet adepte n'eût droit plutôt à l'eau chaude, celle des cas chauds, qu'à l'eau froide, qui traite de choses pacifiques. Comme Ptolemée était étranger, il a dû être honoré du titre de « Kpetɔ », l'adepte du couvent « Kpeto », et certainement il ne remplissait pas toutes les conditions et exigences du lieu sacré ; le Maître du couvent a dû prendre sur lui de l'admettre à participer aux cérémonies de la purification, qui devaient lui être bénéfiques, s'il en avait été digne. »[99]

À Kemeta, tout « étranger », qui se dit **Amedjro** (ame = personne ; djro = désirer), est par définition **une personne désirable** sous réserve de mériter cet agrément par sa bonne foi amicale : s'il ne vient pas en ami, c'est qu'on ne peut pas compter sur lui. Or les Gréco-romains n'étaient que des prédateurs devenus usurpateurs à Kemeta. Nous comprenons dans quelle mesure l'invasion des Ptolémées fut une catastrophe pour notre Continent, si bien que leurs crimes et leur barbarie ne pouvaient être réparés que par une bonne douche à l' « eau chaude ».

Contrairement à Kemeta où tous les Kamit ont le visage propre, en Eurasie, nous pouvons apprendre que les bains « ***étaient rares et institutionnels*** *[…].* »[100] Cette réalité est encore évidente à notre époque puisque par exemple « *la question de la propreté est un sujet qui revient souvent entre Français et Américains ; ceux-ci trouvent souvent que* ***les premiers ne se lavent pas assez****, ceux-là étant persuadés que les Américains sont obsédés par les microbes. […] Dans cette optique, il ne faut pas s'étonner que les entreprises américaines aient* ***submergé le***

[99] D.A. Yawo Dohnani, **L'Ewe ou la langue des pyramides d'Égypte**, pages 30, 31, 33, 34. Publié en 1988, à Lomé, Togo.
[100] Bernard Sergent, **Les Indo-Européens, Histoire, Langues, Mythes**, page245. Éditions Payot et Rivages, 1995.

***marché de produits** destinés à éviter d'offenser son prochain en lui imposant **des odeurs désagréables**.*

*[...] Les Français prennent en moyenne **4,4 douches ou bain par semaine**, ce qui les place parmi les Européens qui se lavent le plus. (The economist, 1995, 56). »*[101] C'est pour cela que les Kamit appellent les Eurasiatiques : **Yevu**, que nous pouvons traduire par « les Pourris », car ils sont sales, ils ne se lavent pas généralement.

Tout ceci vient confirmer l'idée selon laquelle Nkumekɔkɔ n'est pas une exclusivité kamit, mais un ensemble de valeurs accessibles à toute l'humanité. C'est en ce sens que les ablutions sont passées de la signification de source de santé à celle de source de sainteté. Dans nos langues, « être sain » indique les deux significations qui peuvent se dire en français : « sain » et « saint » (Kɔkɔɛ). En Eʋe, « Nti kɔkɔɛ » veut dire « santé » ; et « Dji kɔkɔɛ » veut dire « cœur (est) sacré ». Raisons pour lesquelles les Fari font du cœur le siège de la conscience.

La question de l'eau ici est très importante puisque nos Ancêtres ont démontré par les mate mata, c'est-à-dire le calcul, la science, depuis Ishango, que l'Être humain en particulier vient de l'eau, le Nun, et que **le corps humain en est essentiellement constitué**. Par conséquent, l'eau sert au maintien de la santé physique, mentale et même spirituelle. Elle veille à la droiture du corps humain, à son équilibre : c'est la Maât. C'est la raison pour laquelle le *Ntima* (le cœur, en Kikongo) doit être propre, c'est-à-dire sain, pour être aussi léger que la plume de la Maât sur la balance de la Justice, puisque les pensées viennent du cœur comme le mentionne la Tradition. Ce que veut la Maât, c'est que le cœur soit léger, c'est-à-dire débarrasser des impuretés.

[101] Gilles Asselin et Ruth Mastron, **Français-Américains. Ces différences qui nous rapprochent.** Page 82. Alban Éditions, 2005.

« Ils savent que le serpent ordinaire n'est qu'une représentation du « Serpent » (DA), plus universel. Les plus Initiés[102] savent que la mer elle-même est le Serpent. Ils savent aussi que si la Déesse de l'eau fait du serpent un collier, c'est parce que le Dieu Unique lui a conféré le pouvoir sur les Eaux et sur tout ce qui existe dans l'EAU. Ils savent surtout que l'Eau domine tout et partout, que le ciel ou l'atmosphère est de l'Eau, que la terre est plongée dans l'Eau. Il serait intéressant de réfléchir aux nombreuses vertus de l'eau, qui éteint le feu, ronge tout, finit toujours par avoir raison de toute chose, avec la complicité du temps. Le comble est que si l'eau se sent vraiment menacée par la chaleur, elle prend une forme invisible ou insaisissable dite vapeur. Cette forme gazeuse est temporaire, jusqu'à ce que disparaisse la menace. Lorsqu'elle est liquide, elle se laisse facilement traverser par n'importe quoi, mais s'il le faut elle devient aussi solide que le roc. C'est elle qui constitue l'essentiel de la nourriture des êtres. »[103]

Susuɖeɖe ne confond pas le concept de Nkumekɔkɔ et celui de Sɔsrɔnunya, c'est-à-dire la Culture, qui ne constitue qu'un **ensemble des produits historiques de Nkumekɔkɔ**. En effet, si Nkumekɔkɔ est la négation du donné en général, Sɔsrɔnunya, elle, se définit comme la remise en cause du donné naturel. La société est dans la nature mais la société n'est pas la nature dans la mesure où elle est le produit de la création et de la créativité humaine. Nous définissons de la sorte **la société comme la remise en cause de l'animalité de l'Être humain**. Sɔsrɔnunya, qui est propre à chaque fraction de l'humanité, découle par conséquent de Nkumekɔkɔ. C'est pourquoi il est rappelé à juste titre que *« La culture, telle que la Kawaida la définit, est « synonyme de toutes les pensées et actions d'un peuple ou d'une société donnée, tout en mettant l'accent sur l'aspect idéologique – i.e., sur la vision qui guide la pratique sociale. » [...] Par ailleurs,*

---

[102] « Initiés » signifie : lucides, c'est-à-dire ceux qui voient (dans tous les sens du verbe).

[103] D.A. Yawo Dohnani, **L'Ewe ou la langue des pyramides d'Égypte**, page G. Publié en 1988.

*cette culture, définie au sens le plus large du terme, dote les Africains d'**une personnalité qui [...] leur est propre** [...]. »*[104] Dans ce sens, et contrairement à Nkumekɔkɔ, il existe « plusieurs cultures » humaines propres à chaque société donnée, cultures qui répondent chacune au mode de production (sociologie) de chaque société, c'est-à-dire le postulat structurel qui permet de résoudre les contradictions en son sein. Ainsi par exemple, nous pouvons parler de Culture Kamit et de Culture Eurasiatique.

Susuɖeɖe distingue deux niveaux de culture : la culture dans le sens académique, donc du Have (l'École), et qui porte le nom de « **Sukulununya** », et la culture en général, dans le sens des Mate Mata, c'est-à-dire le droit à la culture, et qui porte le nom de « **Sɔsrɔnunya** ». C'est ce qu'on appelle en Kikongo « **Kinkulu ki nsi** ».

Premièrement, en tant que concept (le concept englobe tout), la Culture s'étend (extension) à tout le champ des Mate Mata : c'est Sɔsrɔnunya. Sɔsrɔn, c'est ce qu'on est obligé d'apprendre. Par exemple, « Sɔsrɔn gbale » désigne le manuel (scolaire par exemple). Chaque domaine a son manuel. Le manuel est un aperçu.
Sɔsrɔnunya désigne le travail commun (systémique) du maître et de ses élèves (atelier). Le maître est un **Nufiala** (nu = chose, fia = montrer), c'est-à-dire celui qui montre les choses (faire voir l'invisible) ; et les élèves sont des **Nukplala** (nu = chose, kpla = apprendre), c'est-à-dire ceux qui apprennent des choses.

Deuxièmement, du point de vue de la compréhension, c'est-à-dire au sens restreint, la culture désigne la culture académique, c'est-à-dire ce qui s'apprend au Have. C'est là qu'on forme chacun pour sa mission. C'est dans ce sens que la culture

---

[104] Ama Mazama, **Kwanzaa ou la Célébration du Génie Africain**, page 10. Éditions Menaibuc, 2005.

prend le nom de Sukulununya : la culture individuelle. Quand on dit par exemple une « personne cultivée », on parle de Sukulununya.

Troisièmement, Sɔsrɔnunya et Sukulununya sont deux concepts corrélatifs bien que le premier soit au niveau constitutif selon la formule qui dit « **Sukulununya me su sɔsrɔnunya o** » : « la culture académique ne suffit pas pour la culture ». En conséquence, l'idée barbare selon laquelle Ɖemɔtika est un régime de l'individu isolé est une illusion. Cela contredit le fait que ni l'individu ni la société n'ont jamais existé en vase clos. Sukulununya est donc une infime partie de Sɔsrɔnunya.
Sɔsrɔnunya est une création sui generis de la société dès l'apparition de l'humanité. Le Have est une institution tardive conçue après la création de l'État. Il est donc plus abstrait que la culture, c'est-à-dire que Sukulununya est tirée de Sɔsrɔnunya. Le Have homologue ce qui résulte de l'Éducation Populaire. Par conséquent, **on ne peut pas enseigner à un Peuple**[105] **ce qui n'est pas sa propre création**. La Culture est essentiellement, comme toutes valeurs, une réalité endogène.

Comme nous allons le voir, la conception de Nkumekɔkɔ dans Susuɖeɖe n'est pas la même que dans la pensée eurasiatique. En effet, si Kemeta est le Berceau de Nkumekɔkɔ, il faut garder à l'esprit, avant toute chose, que l'humanité, en sortant de son Berceau, c'est-à-dire en s'écartant de **la Source**, en s'éloignant de Kemeta, appauvrira non seulement ses langues, mais aussi et surtout le sens de tous ces concepts scientifiquement et concrètement établis et définis avant la sortie de l'Être humain de ce Berceau. Ce qui explique par exemple pourquoi, des origines à nos jours, les langues kamit sont et resteront toujours plus savantes et plus riches en mots et en concepts que les langues eurasiatiques, et surtout plus nombreuses. Ce qui justifie par

[105] Un peuple se dit : **Duɖe**.

exemple qu'il y existe certains mots et concepts dans nos langues qui sont intraduisibles dans les langues eurasiatiques pour cause de pauvreté de celles-ci en vocabulaire et concepts. D'ailleurs, le mot « barbare » désigne **des gens qui parlent mal**, à savoir les Eurasiatiques : *« D'autre part, la racine Bar, signifie en valaf « parler rapidement » et Bar-Bar pourrait désigner un peuple qui parle une langue inconnue, donc un peuple étranger. »*[106] Cela peut expliquer par exemple pourquoi au Mali, à l'époque de l'Occupation, on appelait *« [...] la langue française [...]* ***ce dialecte de mange-mil*** *[...] »*, le « mange-mil » étant des *« petits oiseaux qui, une fois au repos,* ***gazouillent à tue-tête sans s'écouter mutuellement****. »*[107]

C'est dans cet état d'esprit d'appauvrissement des mots et des notions que les Eurasiatiques vont être amenés à confondre deux concepts différents : Nkumekɔkɔ et Sɔsrɔnunya. En effet, ce qu'ils appellent « civilisation » est en réalité la « culture ». La culture chez eux se définit comme un modèle de comportements (par exemple la monogamie) qui obéit à un principe.

Cinq points essentiels définissent la notion de Civilisation telle qu'appauvrie et conçue par les Eurasiatiques :

- La civilisation est <u>opposée à la barbarie</u> qui est définie par la violence dans la société.
- La civilisation est identifiée <u>à la paix dans la cité</u> grecque, donc à la « *Polis* » signifiant « Citoyen » en grec, c'est-à-dire « homme libre » par opposition à « esclave ».
- La civilisation est identifiée à la <u>rationalité</u> qui donne accès à la culture caractérisée par la politesse (polissage = finesse).

---

[106] Cheikh Anta Diop, **Nations Nègres et Culture**, page 104. Éditions Présence Africaine, 1979.
[107] Amadou Hampaté Bâ, **L'étrange destin de Wangrin ou Les Roueries d'un interprète africain**, page 26 et 368. Éditions 10/18, 1973/1992.

- Par extension, civilisé veut dire cultivé, en ce qui concerne l'individu. C'est dans ce sens qu'on parle d'une personne cultivée.
- Plus largement, la culture au troisième sens ici donné désigne l'ensemble des valeurs propres à une société donnée.

Nous constatons à travers cet exposé que Nkumekɔkɔ du point de vue kamit et du point de vue eurasiatique n'est strictement pas la même chose, et qu'elle est confondue avec la culture chez les Eurasiatiques. En analysant ces différents points, nous allons nous rendre à l'évidence que chez ces derniers, les énoncés ne correspondent pas aux comportements concrets : ce qu'ils disent ne correspond pas forcément à ce qu'ils font !

Pris dans son premier sens, la conception eurasiatique de Nkumekɔkɔ est définie par ce qui s'oppose à la barbarie (« baɖa baɖa » en Eʋe), d'où l'illustre titre de l'ouvrage du Professeur Cheikh Anta Diop : « **Civilisation ou Barbarie** ». Tout peut sembler clair ici sauf lorsque nous connaissons l'histoire de l'Eurasie. En effet, opposer la civilisation à la barbarie signifie tout bonnement que l'Eurasie se définit elle-même comme barbare de nature, c'est-à-dire violente, dans la mesure où le « contrat social » dans son mode de production délègue le monopole de la violence à l'État comme nous l'apprend Max Weber :

« Aujourd'hui, en revanche, il nous faut dire que l'État est cette communauté humaine qui, à l'intérieur d'un territoire déterminé (le « territoire » appartenant à sa caractérisation), ***revendique pour elle-même et parvient à imposer le monopole de la violence physique légitime****. Car ce qui est spécifique à l'époque présente est que tous les autres groupements ou toutes les autres personnes individuelles ne se voient accorder le droit à la violence physique que dans la mesure où l'État le tolère de*

leur part : ***il passe pour la source unique du « droit » à la violence****. […]*

De même que les groupements politiques qui l'ont précédé historiquement, ***l'État est un rapport de domination exercé par des hommes sur d'autres hommes, et appuyé sur le moyen de la violence légitime*** *(ce qui signifie : considérée comme légitime). »*[108]

Si l'État dispose de la prérogative de la violence, cela veut dire que l'État en Eurasie est barbare. Aussi, le mode de production eurasiatique ne mentionne clairement, dans ce système de pensée, que le seul point suivant lequel l'homme est un loup pour l'homme : *homo homini lupus*, en supprimant la suite non ignorée de Thomas Hobbes qui ajoute « *sed autem deus* » dans son « De Cive ». L'ensemble est en fait « *homo homini non solum lupus, sed autem deus* » : « l'homme n'est pas seulement un loup pour l'homme, mais surtout un dieu ». De ce fait, on établit le règne sans fin de la violence dans la société, donc de la barbarie : c'est la guerre de tous contre tous. Comment peut-on opposer la civilisation à la barbarie et se prétendre « civilisé » si l'on fait sans cesse l'apologie de la barbarie ? Or les Kamit, pour leur compte, sont en guerre contre la barbarie, c'est-à-dire la violence dans la société. D'où l'invention par exemple du « *Ɖ*emɔtika » qui est un outil pour lutter contre la violence. Dans cette acception kamit, le concept de Nkumekɔkɔ s'applique à tous et conformément à Susuɖeɖe.

Pris dans son second sens, l'interprétation de la notion eurasiatique de civilisation signifie clairement que même dans la société eurasiatique qui se dit « civilisée », il y a seulement certains individus qui sont civilisés et d'autres non, bien que faisant partie de cette même société. Puisque la société grecque

---

[108] Max Weber, **Le savant et le politique**, page 118 à 119. Une nouvelle traduction. Éditions La Découverte, 2003.

par exemple distingue les « hommes libres » qui sont les seuls à être « civilisés » et qui représentent le très petit nombre, et les « esclaves », la majorité de la population eurasiatique, qui ne le sont pas. Cette posture déviante expliquera encore pourquoi les Eurasiatiques excluront totalement les Kamit de leur notion de civilisation, dans la mesure où ceux-ci constituent pour eux, donc de leur propre point de vue, des « esclaves » : l'esclave n'a pas droit à la civilisation, selon la pensée eurasiatique.

Or que nous enseigne notre Tradition ? Elle affirme que tous les Bantu naissent libres et égaux, et doivent le demeurer (Se djɔdjɔɛ dji). Dans ce sens, Nkumekɔkɔ s'applique à tous, conformément à Susuɖeɖe, et se donne pour moyen la Justice : la Maât.

Aussi, toujours dans ce second sens, n'oublions pas qu'il existait plusieurs cités grecques. Or même entre cités grecques par exemple, ils distinguaient les « civilisées » des « non civilisées », puisqu'ils se faisaient la guerre entre eux, et bien qu'ils appartiennent, même en qualité d' « hommes libres », à la même nation. D'après leur propre définition donc, ils se considèrent eux-mêmes encore comme des barbares, des violents, puisqu'ils ne respectent pas leur propre principe : la paix dans la société grecque qui définit la « civilisation » chez eux, dans la mesure où ils se font la guerre (donc l'opposé de la paix) entre eux. Pire encore, il y a contradiction entre l'idée que seuls les « hommes libres » sont « civilisés » et le fait que seuls les ceux-ci ont le droit de porter des armes pour faire la guerre. De sorte que devient inapplicable pour eux-mêmes l'injonction commune à tous : « *fi la guerre entre les oiseaux de la volière* ». Finalement, la volière se réduit à la cité et ne s'étend pas à la nation grecque en particulier, et aux nations eurasiatiques en général. La même contradiction s'observe dans l'idée même de paix chez les barbares eurasiatiques, contradiction manifeste dans le principe romain qui dit : « si tu veux la paix, prépare la guerre » (*si vis pacem para*

bellum). C'est ainsi que dans les deux cas (de paix ou de guerre), d'une part ils ne prennent comme chefs (civil ou militaire) que des guerriers invaincus, et que d'autre part, tout homme qui sort du rang par sa supériorité devient indésirable et fait l'objet d'un ostracisme.

Dans son troisième et quatrième sens, la civilisation du point de vue eurasiatique signifie qu'elle est le propre des personnes cultivées, instruites. Or les sociétés eurasiatiques nourrissent le culte de l'ignorance ; ce qui fait que seule une infime partie de la population a le droit au savoir, à la connaissance, à la culture : l'élite. Par conséquent, l'autre partie de la population, la majeure partie qui compte ici pour quantité négligeable, en est exclue !
Or que nous enseigne notre Tradition ? Elle nous apprend que l'un des droits fondamentaux prescrits par Se djɔdjɔɛ dji est le droit à la culture ! Par conséquent, puisque l'Être humain est un Être enseigné, conformément aux exigences de la Maât, la culture doit être accessible à tous, sans exception ! Aussi, Se djɔdjɔɛ dji enseigne que tous les Bantu sont dotés de Suka (la raison, en Eʋe). Dans cette mesure, nous devons « ***Penser la rationalité comme exigence universelle****, inhérente à toutes les cultures par-delà leur diversité […]* »[109] Simplement, c'est l'exercice de la raison qui va varier d'un individu à un autre selon le test d'orientation et le temps de réaction (cercle factoriel). Cela est contraire à l'énoncé eurasiatique qui affirme que seuls les instruits possèdent la raison.

Dans son cinquième sens, nous nous apercevons clairement de la confusion entre la culture telle que définie par les Kamit et la civilisation, dans la pensée eurasiatique. Il n'est pas aisé, en effet, de distinguer laquelle d'entre ces deux notions répond réellement à sa définition. Aussi, ils ignorent que la

[109] Paulin J. Hountondji, **La rationalité, une ou plurielle?**, page 4. Éditions CODESRIA/UNESCO, 2007.

culture académique n'est pas grand-chose comparée à la culture en général : chez eux, seuls les personnes cultivées comptent.

Mais cet appauvrissement de concepts n'étonne guère puisque nous savons, depuis fort longtemps, ce que les Kamit pensent des Eurasiatiques : des personnes immatures ! En effet, *« […] nous savons, notamment d'après le témoignage de Platon, ce que les prêtres de Saïs, qui ont eu Solon pour étudiant, pensaient de celui-ci et des Grecs en générale. On lit dans le Timée ce témoignage qu'aurait rapporté Solon lui-même, au dire de Critias, un personnage de Platon : « […] Solon m'a raconté […] qu'ayant un jour interrogé sur les antiquités les prêtres les plus versés dans cette matière, il avait découvert que* ***ni lui, ni aucun Grec n'en avait pour ainsi dire aucune connaissance****. […]*
Alors un des prêtres, qui était très vieux, lui dit : « ***Ah ! Solon, Solon, vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfants. Vieux, pas un seul Grec ne l'est !*** *» Alors ayant entendu cela, Solon demanda : « Que veux-tu dire par là ? ».* ***Vous êtes tous jeunes d'esprit****, répondit le prêtre ; car* ***vous n'avez dans l'esprit aucune opinion ancienne fondée sur une vieille tradition et aucune science blanchie par le temps*** *». »*[110]

La conclusion que nous pouvons tirer de tout cela est que le concept de Nkumekɔkɔ est radicalement opposé à la notion eurasiatique de civilisation. Cette dernière chez les Eurasiatiques, comme nous l'avons vu, n'a pas une portée universelle, collective, puisque seule une partie de la population nationale, l'infime minorité, en bénéficie. Or Susuɖeɖe établit l'universalité de Nkumekɔkɔ qui est donc un attribut de l'humanité dans son ensemble. La définition kamit, claire et concise, est plus légitime, sur tous les plans, que celle des Eurasiatiques qui se montre

[110] Yoporeka Somet, **L'Afrique dans la philosophie. Introduction à la philosophie africaine pharaonique**. Page 39 à 40. Éditions Khepera, 2005.

appauvrie et ambiguë. Cette légitimité permet d'affirmer que **la Maât est le principe inaugural de Nkumekɔkɔ**. Le modèle par excellence que nous devons adopter, nous, les Kamit, et même l'humanité dans son ensemble, est par conséquent celui de nos Ancêtres puisque nous sommes leurs Héritiers et puisque leur définition est conforme à la Maât, aux exigences de l'humanité !

Somme toute, comme l'enseigne notre Tradition, « ***Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, les histoires de chasse continueront de glorifier le chasseur***. »[111]
Cet éclaircissement des concepts rend caduque, donc inopérant, **la prétendue « mission civilisatrice » des Eurasiatiques**, des Barbares du Nord, pour justifier leur Occupation et Pillage de Kemeta ! Et comme le souligne si clairement l'Illustre Poète Aimé Césaire, en décrivant l'attitude criminelle des Eurasiatiques (Européens et Arabes notamment) :

« *Aucun contact humain, mais des rapports de domination et de soumission qui transforment l'homme colonisateur en pion, en adjudant, en garde-chiourme, en chicote et l'homme indigène en instrument de production.*

À mon tour de poser une équation : ***colonisation*** *= chosification.*

J'entends la tempête. On me parle de progrès, de « réalisations », de maladies guéries, de niveaux de vie élevés au-dessus d'eux-mêmes.

Moi, je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, de cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties, d'extraordinaires possibilités supprimées.

On me lance à la tête des faits, des statistiques, des kilométrages de routes, de canaux, de chemins de fer.

---

[111] Bwemba-Bong, **Quand l'Africain était l'or noir de l'Europe. L'Afrique : actrice ou victime de la « traite des Noirs » ?** Tome 1, page 12. Éditions Menaibuc, 2005.

Moi, je parle de milliers d'hommes sacrifiés au Congo-Océan. Je parle de ceux qui, à l'heure où j'écris, sont en train de creuser à la main le port d'Abidjan. Je parle de millions d'hommes arrachés à leurs dieux, à leur terre, à leurs habitudes, à leur vie, à la danse, à la sagesse. […]

On me parle de civilisation, je parle de prolétarisation et de mystification. *»*[112]

Du fantasme de la « mission civilisatrice » en passant par l'illusion d'un prétendu *humanisme* et *universalisme* eurasiatiques, nous avons actuellement la continuité logique de toute cette idéologie qui s'incarne dans « ***l'illusion humanitaire*** », parmi tant d'autres concepts du même genre aussi creux. En effet, « *Ce ne sont pas ces individus dignes de notre admiration et de notre respect que je tiens à accuser avec vigueur, avec violence même. Ce sont* ***les politiques qui le plus souvent accaparent l' « humanitaire »*** *parce que le terme est plus respectable, pensent-ils, qu' « idéologie » ou « idée ».* ***Ce sont les grandes organisations, devenues pléthoriques, qui détournent la générosité*** *à des fins qui n'ont plus rien d'humanitaire. Ce sont les femmes et les hommes comme moi, comme vous, qui ne savent plus ce que signifie compassion, solidarité ou même effort !*

Et puis ce sont ***certains médias qui n'hésitent pas à travestir la vérité pour obtenir plus de publicité, plus d'audience****…*

Enfin, ce que je voudrais dénoncer avec le plus de force, ce sont ***les complicités croisées qui finissent par construire un mur d'irréalité, d'idéalisation****. La vérité s'en trouve métamorphosée, rien n'est vraiment faux, rien n'est vraiment juste, et chacun peut trouver son avantage aux dépens de la réalité.*

Ce sont ces pseudo-vérités que j'ai voulu mettre en lumière car à leur image, trop simple, voire simpliste, un idéal fait sur

[112] Aimé Césaire, **Discours sur le colonialisme, suivi de Discours sur la Négritude**, page 23 à 25. Éditions Présence Africaine, 2004.

mesure, accessible à tous sans effort, sans engagement… Un idéal « fast-food », prêt à consommer sans véritable passion et, plus grave, sans efficacité. Résultat : disparaissent dans les ravins de l'histoire des milliers d'enfants qui meurent de rougeole ou de choléra, simplement parce qu'ils n'ont pas accès aux médias ou aux politiques… ***Ces enfants sont les victimes de cet idéal nommé l' « humanitaire »****. […] »*[113]

Nous l'avons compris, il est question du syndrome du pyromane qui devient pompier : on met volontairement le feu à un édifice pour crier au feu et pour faire semblant de courir éteindre les flammes dans le seul but de se faire passer pour ce qu'on n'est pas : un héros. Et c'est dans cet ordre d'idées dénonçant la supercherie du mode de production eurasiatique qu'il faut comprendre la fabrication de toute pièce de la famine et des guerres actuellement dans le monde par les marchands de chimère eurasiatiques, comme il est rappelé ici :

« *À la fin du XIXe siècle, sur fond de colonisation et de décomposition des empires asiatiques,* ***les Européens ont imaginé une scène internationale inédite à l'échelle de la planète****. Dès 1917, avec Woodrow Wilson, les Américains ont conçu le grand récit qui s'y déroulerait –* ***la lutte du Bien (liberté) contre le Mal (tyrannie)*** *–, reprit successivement par Roosevelt (le Bien contre le fascisme), Truman (contre le totalitarisme) et aujourd'hui Bush (contre le terrorisme). La réélection de George Bush se fonde donc sur* ***un consensus ancien : l'idée d'une « destinée manifeste » de l'Amérique****.*

Cette « mission libératrice » des États-Unis n'est pas sans rappeler la « mission civilisatrice » des Européens de l'ère coloniale*. Mais, si la page du colonialisme est bel et bien tournée,* ***la notion de supériorité morale****, elle, n'a jamais complètement quitté l'esprit des Occidentaux. »*[114]

---

[113] Bernard Debré, **L'illusion humanitaire**, page 8. Éditions Plon, 1997.

[114] Karoline Postel-Vinay, **L'Occident et sa bonne parole. Nos représentations du monde, de l'Europe coloniale à l'Amérique hégémonique**. 4ème de couverture. Éditions Flammarion, 2005.

SE DJƆDJƆƐ DJI

« *« Souviens-toi !* ***Le souvenir est plein d'enseignements utiles*** *; dans ses replis, il y a de quoi désaltérer l'élite de ceux qui viennent boire. »*

Sidi Yaya cité par Es-Saadi dans le Tarikh es-Soudan.

« L'histoire dira un jour son mot… ***L'Afrique écrira sa propre histoire****. »*

Patrice ***Lumumba*** *(dans la dernière lettre à sa femme.)*

[…] ***En Afrique plus qu'ailleurs, nous marchons sur notre passé enfoui****. La majeure partie de l'histoire africaine est enterrée et pour interroger sérieusement le passé de ce continent, il faut descendre sous terre. Mais il ne faut pas y descendre sans guide ni en désordre, car «* ***quand on ne sait pas ce qu'on cherche, on ne comprend pas ce qu'on trouve*** *». »*[115]

Que nous apprennent les Mate Mata (la Science) ? Elles nous apprennent les énoncés suivants qui se déclinent en sept points :

1° **L'apparition de la vie, une fois pour toutes** : la vie n'a jamais disparu depuis son apparition sur terre. Cela a eu lieu il y a plus de quatre milliards d'années, sans l'Être humain.

[115] Joseph Ki-Zerbo, **Histoire de l'Afrique Noire. D'Hier à Demain**, page 9 et 39. Éditions Hatier, 1978.

2° **L'apparition de l'espèce humaine**[116] **(moderne) une fois pour toutes**, il y a plus de deux millions d'années : l'individu humain a le même génome que l'humanité qui ne descend donc pas d'une autre espèce.

3° Le lieu d'apparition humaine initiale et actuelle est Kemeta : **l'humanité est Kamit**.

4° La continuité historique de l'humanité à Kemeta fait **du Continent la source initiale et actuelle de toutes les valeurs**.

5° **La réalité historique est politique**, même matériellement (puisque toute géographie est devenue géographie humaine) à cause du fait que l'Être humain est un Être essentiellement spirituel, c'est-à-dire Créateur.

6° Dieu est vivant et source de vie : **Re est comme un Esprit à l'état pur**.

7° **Tout ce qui existe et qui pourra exister est du champ des possibles** qui sont susceptibles de se réaliser dans la sensibilité (affect), la perception (percept) et dans la pensée (concept).

« ***L'essentiel aujourd'hui et demain est que l'Afrique lise par elle-même et pour elle-même sa longue histoire continentale****. Une telle lecture est Renaissance Africaine, car on naît toujours dans un contexte historique.* ***On naît à sa propre mémoire culturelle et historique****. Demain est un autre monde, à condition d'avoir été et d'avoir pris conscience de ce passé. Nous sommes notre passé. Il faut dialoguer avec lui. Nous sommes notre présent. Il faut l'imaginer comme* ***un avenir grandiose, et le construire, beau, magnifique, glorieux****.* »[117]

---

[116] Il s'agit de l'Ata nunyatɔ ŋtɔ (dit « *sapiens sapiens* » dans le langage eurasiatique) apparu il y a plus de - 2.001.961 ans et qui, en l'an -1.801.961, constituait un groupe d'individus au nombre de 400000 d'après « L'Atlas de l'histoire de l'homme », au sous-titre « Les premières terres habitées », page 59. Par Andréa Dué et Renzo Rossi, aux éditions Hatier, janvier 1994.

[117] Théophile Obenga, **Pour le Congo-Brazzaville. Réflexions et propositions**. Page 34 à 35. Éditions L'Harmattan, 2001.

Les données de notre longue Mémoire Historique révèlent que *« Mbanzulu = muntu soit l'être humain ; le premier être humain. Le premier être humain est un zulu ; c'est-à-dire qu'il vient de l'extrême sud de Kemeta (Afrique). Zulu désigne le ciel ou l'excellence. Autrement dit,* ***le premier être humain est l'être humain par excellence. C'est le Kamit****. Zulu : au-dessus de tout. Le corps du Kamit contient tout ce qu'il y a le monde. De même que Kemeta contient toutes les richesses du monde. C'est à Kemeta que les conditions d'apparition de l'humanité sont réunies. »*[118]

Kemetablibɔtɔnu (dit « Panafricanisme ») signifie que l'Humanité est Kamit. C'est-à-dire que tout ce qui est bon pour l'humanité a été découvert et conçu à Kemeta par les Kamit avant que l'Être humain n'en sorte. Autrement dit, c'est à Kemeta, le Continent béni, que toutes les conditions matérielles et immatérielles étaient réunies pour aboutir à l'**Amenu amewɔkpɔ** (ame = individu humain ; nu = chose ; amenu = humain ; amewɔkpɔ = expérience), autrement dit à l'Expérience humaine. Tout ce qui est humain a été découvert grâce à l'Expérience, donc avant que l'Être humain ne sorte de son Lieu d'Origine. **C'est lorsque nous sommes parvenus à la découverte de l'Expérience humaine que l'Histoire de l'Humanité a commencé**.

« « *[…] Le savoir est une lumière qui est en l'homme.* ***Il est l'héritage de tout ce que les ancêtres ont pu connaître et qu'ils nous ont transmis*** *en germe, tout comme le baobab est contenu en puissance* ***dans sa graine****. » […]*

L'étude de la terre, des eaux, de l'atmosphère et de tout ce qu'elles contiennent en tant que manifestations de vie, ***constitue***

[118] Kimbembe Nsaku Sêngele, **Ntangu Yi Fweni/Voici venu le temps. Contribution de la Cosmologie et de la Spiritualité Kôngo à la Renaissance Kamit**. Page 48. Éditions Amouna Hungan Ga, l'an 50 de l'ère Lumumba.

l'ensemble des ***connaissances humaines****, légué par la tradition. Mais la plus grande de toutes les « histoires », la plus développée, la plus signifiante, c'est* ***l'histoire de l'homme lui-même****, qui se trouve au sommet des « animés mobiles ».*

C'est la connaissance de l'homme et l'application de cette connaissance dans la vie pratique qui fait de l'homme un être « supérieur » dans l'échelle des vivants. Alors seulement peut-on dire qu'il est dans l'état de « neddaaku » (peul) ou de « maayaa » (bambara), c'est-à-dire dans l'état d'homme complet. »[119]

Le Muntu a appris à connaître les plantes et les animaux avant d'inventer l'agriculture et l'élevage. L'ensemble des données recueillies durant cette expérience est la source de Se djɔdjɔɛ dji. L'Expérience signifie que **les Bantu ont sélectionné tout ce qui était bon pour l'humanité**.

« Se djɔdjɔɛ dji » : « Se » = loi, justice, comme dans Sematawy ; « Djɔdjɔɛ » = incarnation exacte de la loi légitime ; « dji » = l'état, la base, ce qui permet la permanence de ce qui a une validité universelle. « Se djɔdjɔɛ » signifie mot à mot « la loi de la liberté », par opposition aux « lois de la nature » que les Kamit ont commencé à étudier. « Se djɔdjɔɛ », c'est la « loi de la société », c'est **la loi que nous aimons**, c'est-à-dire qui découle de notre propre volonté. Le mot pour dire « volonté » est le même pour dire « amour » en Eʋe, c'est « Lonlon ». La phrase « Se dji mi do ha » signifie : « c'est d'après des lois que nous construisons la société »[120] (cela se rapporte aux systèmes artificiels, c'est-à-dire les objets fabriqués par l'Être humain comme la société). Quand on dit « construire », c'est donc dans le sens de créer puisque le Kamit est un Artiste comme le mentionne la citation suivante :

« En fang, nous avons : efona, « statue », « idole », « fétiche », « image ». C'est le résultat du travail du mba, « sculpteur », qui

[119] Hampâté Bâ, **Aspects de la civilisation africaine**, page 22 et 24. Éd. Présence Africaine, 1972.
[120] **C'est d'après les principes que nous agissons**, nous enseigne la Tradition !

taille et informe (ba) la matière, le bois. Et la statue réalisée (efona) ressemble (fôna) au portrait (efôna) d'un ancêtre divinisé, d'un chef, d'un esprit. ***L'œuvre d'art est ici un symbole, éminemment****. Ainsi, une statue est un lieu de rencontre de plusieurs éléments : rencontre de la matière et de l'outil, rencontre de l'objet réalisé et des puissances qu'il incarne, rencontre du passé et du présent, rencontre de l'identité culturelle et d'une société qui vit alors son « moi » pour s'accomplir. […] Le sculpteur nègre est un artiste qui donne au bois la forme de l'esprit dans la matière. Et les Zulu appellent avec raison l'artiste-sculpteur : umfanakisi, yemifanekiso, c'est-à-dire* ***celui qui est habile à faire voir l'Identique lui-même****. »*[121]

Ensuite seulement, viendra très tardivement la création de l'État à travers le droit positif qui n'est que la généralisation abusive d'une coutume propre à une ère culturelle historiquement donnée. Or on ne fait pas des lois pour accommoder les faits ; nous ne légiférons pas sur les faits : **Se djɔdjɔɛ dji s'oppose à l'état de fait**. Se djɔdjɔɛ dji est ce qui ne peut être retenu qu'en étant renouvelé (kheperu).

Le Muntu est apparu il y a 2.001.961 d'années avant Lumumba ; **il est né à l'extrême sud de Kemeta**. Comme le précise Cheikh Anta Diop, *« il semble de plus en plus évident que c'est en Afrique même que l'humanité a pris naissance. C'est en effet,* ***en Afrique du Sud qu'on a trouvé, jusqu'ici, le plus important stock d'ossements humains****. Bien qu'il ne soit pas l'endroit qui ait été le plus fouillé, c'est le seul point du monde où les ossements trouvés permettent de* ***reconstituer l'arbre généalogique de l'humanité depuis les origines jusqu'à nos jours, sans interruption*** *[…]. »*[122]

Par la suite, les Bantu vont remonter par la « Vallée des Grands Lacs » pour peupler l'ensemble du Continent de

[121] Théophile Obenga, **Les Bantu**, page 259. Éditions Présence Africaine, 1985.
[122] Cheikh Anta Diop, **Nations Nègres et Culture**, page 120. Editions Présence Africaine, 1979.

l'abondance. Nous avons connu la neige éternelle (Ruwenzori, Kilimandjaro, Kenya), mais avons su que ce n'est pas ce qui donne la vie. C'est la raison pour laquelle les Kamit iront dans la vallée. La première vallée explorée pour parvenir à la totalité de l'Expérience, c'est le **fossé tectonique du lac Nyasa**. « Nyasa » signifie : la parole pérenne, la parole qui est ancienne et moderne. Le fossé tectonique, c'est ce qu'on appelle le rift, c'est-à-dire le fond de la vallée. Le mot « Eʋe » veut dire « fossé tectonique », mais désigne également la langue d'Ishango qui est antérieure aux Fari, et l'ensemble des habitants de Kemeta. Les Bantu sont issus du fossé tectonique, de la vallée.

Eʋegbe = l'Eʋe, la langue Eʋe, les gens de la vallée, les gens du fleuve ou de la mer (nous voyons ici l'importance du Nun (l'eau) dans la Tradition : toute nouveauté vient de l'eau). Eʋeviwo = les Eʋe, les Peuples Eʋe, ceux qui parlent l'Eʋe. Eʋe = la vallée, la plaine, la rive, le rift, le fossé. « Eʋeviwo » désigne tous les Êtres humains qui sont restés à Kemeta des origines jusqu'à aujourd'hui, donc les Kamit dans leur ensemble. C'est la Nation[123] Kamit, c'est-à-dire tous les Kamit des origines à nos jours.

L'Être humain est un animal à sang chaud. Quand il s'est rendu dans le froid en Eurasie, il a commencé à perdre sa quantité en mélanine. En effet, **plus on s'éloigne de la Source, Kemeta, plus il y a appauvrissement** : *« Lorsqu'on se décide de retourner vers le centre (ngó), il se produit des changements positifs. Plus on s'éloigne de Nkenge, plus on est soumis à une force désordonnée et chaotique. »*[124] Cet appauvrissement se vérifie tant sur le plan physique que sur le plan spirituel.
C'est ainsi que ceux qui se sont éloignés de Kemeta ont perdu le sens de Se djɔdjɔɛ dji, donc des réalités humaines, et ont également subi un appauvrissement au niveau des langues. Ce qui

[123] La Nation se dit « Dukɔ ».
[124] Kimbembe Nsaku Sêngele, **Ntangu Yi Fweni/Voici venu le temps.** Page 155.

fait qu'il n'y a qu'une seule espèce humaine avec des niveaux de maturité différents qui tendent à se rapprocher, notamment dans la science, grâce à la convergence des « moments historiques ».

L'eau vient de la source, donc de la terre. Pour que l'eau soit pure, il faut créer des sources artificielles : les puits. L'eau pure vient de la source ! La création des puits entraînera la création de la poulie et le forage. Le puits a l'avantage d'être couvert : cela protège contre la pollution. Le limon, comme l'eau, est un minéral à l'état solide : l'engrais.
L'expérience du fossé tectonique a été de découvrir qu'il y a de l'eau sous terre (dans le désert également) et de la protéger contre la pollution. L'eau des puits et celle des sources viennent de l'eau souterraine (nappes phréatiques), d'où sa pureté. L'eau de pluie a la même origine par analogie à l'atmosphère qui constitue pour ainsi dire une nappe phréatique supratectonique. Pour que l'Être humain soit comme un poisson dans l'eau (pure), il faut donc que la nappe phréatique et l'atmosphère restent saines. De là vient l'idée d'écologie étendue à toute la terre comme étant le même écosystème pour tous les Bantu.

2. SE DJƆDJƆE DJI ET NOTRE EXPERIENCE HISTORIQUE

Se djɔdjɔɛ dji est tout ce qui établit un apogée, un sommet, en tout ce qui concerne les Êtres humains et la société. Se djɔdjɔɛ dji et notre Culture **coïncident avec la mort suivie de la Résurrection de Wosere**. L'instauration et l'assise de Se djɔdjɔɛ dji correspondent à trois événements :

1° **La mort de Wosere**. Cette mort a été violente, et l'enseignement que nous en avons tiré est l'interdiction des mutilations, le respect de l'intégrité physique et mentale de l'individu ; d'où résulte l'exigence de sécurité que nous appelons **blibonɔnɔ**.

2° **Wosere a laissé un héritier qui est notre frère** : Hɔluvi. Ce qui fait de nous des Légataires Universels. Nous sommes par conséquent spirituellement riches grâce à la Résurrection de Wosere, et matériellement riches grâce à la naissance de Hɔluvi.

3° **L'invention et l'apogée du Ɖemɔtika** qui a contribué aux exigences de l'abolition de la violence.

Ces trois événements constitueront des ressources capitales pour l'organisation sociale et la source de Se djɔdjɔɛ dji à travers :

- L'affirmation de la dignité humaine (le niveau de la morale) ;
- L'affirmation de l'intégrité corporelle : le corps humain est sacré. C'est la sacralité de la lutte pour l'intégrité corporelle. C'est une affaire politique (le niveau du droit et de la médecine) ;
- La compétition qui est du ressort de la politique (le sport) ;
- La Maât qui est la Constitution humaine (la Justice) ;
- La science (Mate Mata).

3. AMENU WƆNA : LA DIGNITE HUMAINE

L'impératif est une proposition prenant la forme d'un commandement, en général donné à soi-même. Il existe deux sortes d'impératifs : les impératifs hypothétiques qui contiennent les **principes de l'habileté** et le **conseil de prudence**, et l'impératif catégorique (universalité humaine) qui contient le **principe inconditionnel de l'action humaine**. Nous partons donc de la pluralité pour tendre à l'unité. Avec les principes hypothétiques[125], si tu veux faire ou arriver à ceci, il faut faire cela. C'est la méthode pour agir efficacement. Or il existe plusieurs façons d'agir, d'après le principe de la liberté. Il s'ensuit que si

[125] Hypothétique = ça dépend de ce que tu veux faire.

nous sommes libres, nous sommes également différents : c'est le Vodu (quatrième principe du Djiɖuɖu Susu). Au niveau de l'habilité, nous visons l'**excellence**. « Exceller » se dit : « Nɔ agbese dji » (mot à mot : rester sur les principes). La prudence nous montre le chemin de la compréhension (Esise amlimanu gɔme).

Si je suis mon propre maître, l'autre aussi est son propre maître. C'est le **principe d'égalité**. Par conséquent, lorsque nous voulons agir ensemble, nous nous asseyons et discutons ensemble à égalité, entre maîtres. Cette vision des choses exclut de facto l'idée du leader providentiel et charismatique dans Susuɖeɖe où nous nous situons.

La liberté est **le refus de la soumission** et implique la justice. Raison pour laquelle nous clamons :

« *Freedom ! Hedsole ! Sawaba ! Uhuru ! […]*

Jamais, dans l'histoire, ***une aspiration aussi violente à la liberté*** *ne s'était exprimée par de vastes mouvements de masses capables de renverser les bastions de l'impérialisme. Comme je l'ai dit, ce vent de renouveau qui balaie l'Afrique n'est pas un vent comme les autres. C'est une tempête, un ouragan, auquel l'ordre ancien ne peut tenir tête.* »[126]

La justice, c'est voir juste, c'est-à-dire **raisonner juste**. Elle **consiste à faire faire des choses d'après des règles acceptées, partagées par tous les acteurs**. C'est ce qui définit le plus l'Être humain comme essentiellement spirituel, car il veut agir suivant des règles communes à lui et aux autres. C'est chercher à agir en Être humain. **Avoir le sens de la justice veut dire agir en Être humain**.

La justice est le principe sur lequel on est d'accord. Cela ne veut pas dire qu'on en tire un intérêt. Cette moindre prise en compte

---

[126] Kwame Nkrumah, **L'Afrique doit s'unir**, page 7. Éditions Payot, 1964.

de l'intérêt particulier s'appelle l'impartialité. En fait, c'est un parti pris pour l'égalité. Ce parti pris ne peut exister si l'auteur du parti n'est pas libre. À savoir que « ***Traiter tous les hommes et toutes les femmes de manière égalitaire*** *est un principe qui est non seulement inscrit dans les lois mais aussi inlassablement rappelé aux agents de l'État. Un historien sénégalais le confirme, en termes il est vrai quelque peu dubitatifs. Cela tient certainement au fait qu'aujourd'hui il est difficile de croire qu'il y a eu* ***des peuples et des territoires entiers où la vertu et le sens de la justice et de l'équité ont régné durablement en maîtres incontestés****. Mais laissons dire le professeur Babacar Diop :*

« Bien souvent les États se défendent d'être des États de classe et veulent se présenter comme l'État du peuple tout entier. (…) Cette dissimulation est fort ancienne ; déjà dans l'Égypte ancienne, l'État proclamait la neutralité de ses institutions. Écoutons pour s'en convaincre, les instructions que le pharaon Thoutmosis III (1490-1436 av. JC) donne au vizir Rekhmaré :
« Un vizir, lui dit-il, ***ne doit pas avoir de parti pris ni pour les uns, ni pour les autres****. Il doit considérer celui qu'il connaît comme celui qu'il ne connaît pas, écouter tous les plaignants, n'éconduire personne sans l'avoir écouté, et s'il doit éconduire quelqu'un, lui en donner le motif. Un vizir ne doit pas se mettre en colère, mais se faire craindre sans qu'on puisse le taxer de violence car tout homme attend la justice de la manière d'être du vizir. » » »*[127]

Le sens de la justice signifie trois choses :
1° Exiger de **suivre des règles** ;
2° Ces règles doivent être **les mêmes pour tous** (pour tous les gens de même niveau) ;

[127] Fatou Kiné Camara, **Pouvoir et justice dans la tradition des peuples noirs. Philosophie et pratique.** Page 76 à 77. Éditions L'Harmattan, 2004.

3° Chaque génération souhaite que **la génération suivante ait mieux** qu'elle-même. Ce serait injuste que la génération contemporaine se trouve dans une situation moins bonne que la génération précédente. En ce sens, **Waalde** signifie : « **fais de sorte que (ton action) demeure !** » Waalde : Wɔ ou Wa = fais ; ale = comme, de sorte que ; de = demeurer. Par conséquent, chaque génération doit faire de la plus-value : elle apporte de la nouveauté.

La Maât est la formulation philosophique du comportement au niveau de la vie des gens en grand nombre. Cette formulation a été faite par le Nunlonla Imxotepe (lire « imotépé), sous le Fari Djeser.

La liberté, l'égalité et la justice humaines sont des découvertes qui résultent de l'expérience des individus humains vivant en société (or personne n'a jamais vécu hors de la société). Cette découverte est la chose de tout le monde, le **patrimoine commun**, car ce qui permet d'y arriver est quelque chose qui appartient à chacun d'entre nous, donc que nous avons en commun : Suka (la Raison).
La liberté permet de savoir ce que nos Ancêtres ont créé. La justice permet de constater qu'ils n'ont pas créé en tant qu'individus isolés ; par conséquent, leur création doit être mise à la disposition et à la portée de tous. L'égalité permet la mise à disposition totale de cette création. Toutefois, chacun en use selon sa volonté : c'est le **principe de proportionnalité**.
Une fois que nous avons la Raison, c'est à ce moment que nous pouvons accéder à l'**universalité**. La liberté et la justice suffisent puisque les autres concepts (l'égalité par exemple) en résultent. Au niveau de l'universalité, nous pouvons trouver la définition de la Maât qui est l'impératif catégorique : elle est inconditionnelle (postulat).

Ne pas porter atteinte à l'**Amenu wɔna**, c'est faire ce qui convient. Amenu wɔna est inaliénable car liée à la raison. Elle se définit comme **la valeur au-dessus de tous les prix**. Le prix à payer, c'est la contrainte ; il est porté au niveau du principe. Tout ce que tu fais dans la vie a un prix ; cela ne se réduit pas à l'économique qui est prédation, pillage. La personne humaine est au-dessus de toutes les valeurs. On ne peut ni aliéner, ni acheter l'Amenu wɔna. La moindre parcelle de mon corps contient l'Amenu wɔna. Le corps désigne ici le **corps humain** mais aussi le **corps social**. Dans les deux cas, toute atteinte portée à eux est une atteinte à l'Amenu wɔna.
« Au-dessus de tous les prix » signifie que **nous sommes infiniment riches, matériellement et spirituellement**. C'est ce que dit la Maât : « je suis solvable et je peux payer, peu importe le prix à payer ! » Mais il ne faut pas payer plus qu'il ne faut : c'est **le juste prix**. L'Amenu wɔna est ce que nos Ancêtres ont découvert avant de créer les Organisations (l'État notamment). Ils ont su l'effort qu'il faut pour y arriver.

Comme le rappelle notre mère Aminata Traoré :
« ***Nous sommes riches de notre patrimoine historique, culturel*** *et touristique. [...]*
Nous sommes riches de notre capital humain [...]
Nous sommes riches d'un sens poussé du partage, de la solidarité, de la convivialité qui gagne à être sauvegardé et revalorisé. [...]
Nous sommes riches de notre agriculture (...), de l'or de notre sous-sol, également riche en fer, bauxite, manganèse, uranium, cuivre, étain, diamant, phosphore. [...]
Nous sommes [...] riches d'hommes et de femmes entreprenants et entrepreneurs, de chercheurs et de techniciens de haut niveau dans de nombreux domaines. [...]
Nous sommes riches d'une pensée politique qui devrait nous permettre de revisiter le multipartisme, les rapports gouvernants/gouvernés, hommes/femmes, jeunes/vieux, sur des

bases culturellement intelligibles et suffisamment mobilisatrices. […]
***Nous sommes enfin riches de savoirs et de savoir-faire, anciens et nouveaux, dans les différents domaines** dont l'agriculture, l'élevage, la pêche, la foresterie, l'artisanat. »*[128]

L'Amenu wɔna est la valeur au-dessus de toutes les valeurs possibles, c'est-à-dire la valeur de l'individu humain. Chacun de nous étant une valeur infinie, est unique en son genre et est égal à tous les autres. **L'Amenu wɔna est la valeur inconditionnée de la personne**. Cette valeur est une contrainte, c'est-à-dire qu'**il est impossible de sortir de là**.

Il faut passer par le sentiment (l'affect) pour affirmer l'Amenu wɔna. Le respect est le sentiment à l'égard de **la Loi Universelle (Maât) prise comme principe de l'action de chaque personne humaine**. Il est la conscience que chacun prend de l'Amenu wɔna et ne s'applique ni aux objets, ni aux personnes mais à la Maât. Le principe de l'action de chacun est donc la Maât, c'est-à-dire **ce qui convient**. La Maât est la Loi Fondamentale, la Loi constitutive de l'humanité. Si tu sors de la Maât, tu portes atteinte à l'Amenu wɔna. Et comme la Maât est au sommet (la Loi Universelle), c'est forcément politique : la politique étant au sommet de la Xɔ Atógo. L'inconditionnalité signifie que la Maât est inséparable du fait même d'être un individu humain.

Dans un régime de Nɔgbɔnu, la Duse (Constitution) ne peut être que féminine. La Maât qui est la maxime universelle de l'action de chacun, c'est la femme en général. La femme en tant **qu'elle traite de la même façon tous ses enfants, filles comme garçons**.

[128] Aminata Traoré, **L'Étau. L'Afrique dans un monde sans frontières.** Page 172à 174. Éditions Actes Sud, 1999.

Chacun est lié à sa mère par son cordon ombilical ; il a cette liaison dans sa totalité. Ce cordon, coupé ou non (puisque c'est dans l'ordre du symbolique), fait que nous soyons tous liés à la source nourricière. Ce qui fait que nous ne manquons de rien, ce qui fait que tous nos besoins soient satisfaits. Par conséquent, avec la Maât, tous nos besoins sont satisfaits.

L'incarnation de la Maât est donc la Mère. La femme en général est la seule à avoir la potentialité du cordon ombilical (l'homme constitue le détachement). La mère, c'est la terre ; l'enfant, c'est la graine. Or la graine ne peut pas germer en dehors de la terre : raison pour laquelle nul ne doit agir en dehors de la Maât.

Dire que la Maât est la « Fille de Re » signifie qu'elle est la Loi Universelle qui s'applique à tous. Dieu est le même pour tous ! Il n'y a pas plusieurs dieux : c'est un constat.

Amenu wɔna = **le champ des possibles convenables**. Amenu = humain ; wɔna = comportement.

4. ƉEMƆTIKA

*« J'entends beaucoup parler du système démocratique. […] Je rappelle que **c'est dans les Royaumes Africains qu'on a inventé ce concept**. »*[129]

Ɖemɔtika n'est pas un fait étatique ; elle existait avant la création de l'État. Les Kamit avaient la sécurité et savaient apaiser (confère les principes du Hahehe) les tensions, éviter les tensions : c'est le fait du concept de Ɖemɔtika qui est ainsi un moyen et non pas un principe. Si elle est apparue avant l'État, c'est parce que les Êtres humains sont des Êtres politiques : la politique est la lutte

[129] **Juliette Smeralda**, sociologue. Interview réalisée le 20 novembre 2010, pour www.politiques-publiques.com

permanente contre la violence qui est dans la société, raison pour laquelle elle est un travail à long terme (durabilité).

« [...] Comme l'affirme Dika-Akwa, « Il est de plus en plus établi que l'expérience étatique de ceux-ci remonte à l'époque de la 1ère dynastie égyptienne (...) au moins, mais ***la vie politique en tant que telle semble avoir vu le jour aux temps immémoriaux du Néolithique nubien et saharien****.* »

Le politique aurait donc précédé l'avènement de l'État*. Et si l'on s'en tient à ce témoignage, il devient alors possible de saisir une continuité historique entre des époques éloignées. Le savant africain Cheikh Anta Diop situe l'enjeu de la perspective diachronique ainsi abordée :*
« L'histoire africaine ainsi raccordée à celle de l'Égypte et de l'Éthiopie, tout rentre dans l'ordre, et l'on voit que Ghana a surgi de l'intérieur du continent au moment du déclin de l'Égypte [...] » »[130]

Ɖemɔtika est un moyen pour apaiser[131]. « Be re bo te », c'est se mettre sous la protection du verbe : l'Être humain est un Être parlant.

Nous avons appris à gérer le grand nombre non pas à partir des groupes naturellement constitués (la famille par exemple), mais en sortant de la famille (l'exogamie par exemple). Nous avons eu des Axofiawo pour gérer les grands nombres, avant l'apparition de l'État.

Quand nous parlons du grand nombre, c'est au niveau d'une meilleure qualité de vie. Ce n'est donc pas quantitatif. L'invention des moyens d'apaisement des conflits est à l'origine de la création de l'État (méthode liée au Ɖemɔtika). Cette méthode est ultérieure

---

[130] Mbog Bassong, **Les fondements de l'état de droit en Afrique précoloniale**, page 19 à 20. Éditions L'Harmattan, 2007.

[131] La notion de Diplomatie est un fait de Ɖemɔtika et a été inventée pour apaiser la violence. C'est en parlant que l'on parvient à s'expliquer, à se comprendre et à se mettre d'accord ou non sur un sujet donné.

à Se djɔdjɔɛ dji. Et c'est dans Se djɔdjɔɛ dji que se trouvait déjà la graine de Duname. C'est dans ce sens que la trajectoire historico-politique de Kemeta peut se scinder en trois points essentiels :

1° **l'invention de Se djɔdjɔɛ dji** ;

2° **la découverte de Đemɔtika**, la méthode de la gestion apaisée des conflits ;

3° **la vision à long terme à travers le Duname**.

L'égalité n'est pas une réalité matérielle mais spirituelle. **La loi des grands nombres** veut dire qu'il n'y aura jamais trop d'individus humains puisque chacun apporte du nouveau **pour prendre en charge** tous les autres ! L'Être humain est un Être essentiellement spirituel : il peut faire de l'artificiel et concevoir que le donné ne peut être que provisoire.

Đemɔtika est la gestion des individus isolés : « un c'est rien, deux c'est tout ! » Sous Đemɔtika, de deux choses l'une :
1° soit la liberté et l'égalité s'équivalent (sont confondues) et il n'y a pas d'harmonie mais la réduction à l'homogène (hétéronomie) ;
2° soit la liberté et l'égalité ont des valeurs différentes mais en même temps sont sans relation aucune et il n'y a pas d'harmonie non plus (anomie).
Dans les deux cas, il n'y a pas d'harmonie. Pour qu'il y ait harmonie, il faut la Maât : la justice. La justice permet de ne pas tomber dans l'impasse des oppositions et de se situer entièrement dans l'universalité. Cela n'est possible qu'en partant de la singularité.
Avec Đemɔtika, il n'est pas nécessairement question de Constitution. Or la Maât est notre Constitution, donc n'est pas un fait de Đemɔtika. Cette dernière est l'éventualité d'un retour en arrière : sans Constitution, il y a un risque de régresser. C'est

pourquoi nous disons que **Ɖemɔtika**[132] **est archaïque et Duname moderne**.

« Ɖemɔ tika », mot à mot : « enlever la liane du chemin ». Ɖemɔ = créer, tracer le chemin ==> ɖe = frayer ; mɔ = le chemin. Tika = atika = arbre + corde. Ɖemɔtika signifie : « surmonter l'obstacle », « maîtriser la violence qui est dans la nature ».

5. Que signifie Se djɔdjɔɛ dji ?

Se djɔdjɔɛ dji est la SOURCE, d'où l'expression : « **s'alimenter à la source** ». C'est le retour aux sources : on repasse sur les sentiers battus. Il nous permet de savoir comment les choses ont commencé, et se manifeste en trois propositions suivant lesquelles :

1° **L'Être humain doit agir suivant des règles, des principes**, c'est-à-dire quelque chose par où il faut toujours commencer. Et les principes ne peuvent être découverts qu'en passant par la parole. C'est dans ce sens par exemple que Ɖemɔtika est née de l'échange de la parole. Raison pour laquelle « *La cohésion même de la société repose sur* ***la valeur et le respect de la parole*** »[133].

2° Même quand nous disposons des meilleures règles, nous ne pouvons les appliquer qu'en trouvant **la méthode qui convient** pour chaque domaine.

3° Même avec les meilleurs principes et les meilleures méthodes, il manque **les objectifs à atteindre**, c'est-à-dire une vision à long terme tant vers le passé que vers l'avenir. Autrement dit une continuité dans l'action, **une jurisprudence**. La jurisprudence est ce qui, au niveau de l'action, correspond à

[132] Se référer également au document intitulé : **La Démocratie est-elle moderne ?** Conférencier : Messan Amedome-Humaly. Une initiative de Kheperu n Kemet. Réalisé le 19 novembre 2009, à Poitiers. Source : http://uhem-mesut.com/maa/uongozi/uongozi002.php

[133] Amadou Hampâté Bâ, **La parole, mémoire vivante de l'Afrique**, page 8. Éditions Fata Morgana, 2008.

l'expérience de pensée située au niveau de la connaissance. **L'expérience de pensée** est une méthode mathématique (les fractales) qui permet d'aller au-delà du réel et de voir ce qui peut être fait matériellement pour dépasser la matière. Elle permet de construire l'outil approprié. Cette construction passe par la computation, c'est-à-dire le calcul (mate mata).

La jurisprudence est ce qui donne la preuve irréfutable que la solution existe déjà. Le mouvement de la continuité a pour trajectoire quelque chose de comparable au lit d'un fleuve qui se jette à la mer. Aucun fleuve n'a la même trajectoire qu'un autre ; et creuser son lit, c'est innovateur puisque le lit (trajectoire) n'existait pas avant. C'est dans cette mesure que Se djɔdjɔɛ dji est une jurisprudence. Cela revient à dire que **la jurisprudence consiste dans la mise en cohérence de toutes nouveautés juridiques avec Se djɔdjɔɛ dji** qui, par définition, leur est antérieur : le juge ne fait pas Se djɔdjɔɛ dji ! La jurisprudence signifie que le juge doit savoir si une situation a déjà eu lieu. Si cela n'a pas encore eu lieu, il doit faire la modernisation, c'est-à-dire la mise à niveau de la nouvelle situation et de l'ancienne situation.
C'est tout le contraire qu'enseigne l'Eurasie en définissant la jurisprudence comme une contribution au droit par les juges placés devant le silence des textes. Or « La raison ne fouille pas dans le papier ; c'est dans la conscience qu'elle cherche » : « Suka ma ka woma me, dome ye wo ka na ». (Suka = raison ; ma = négation ; ka = chercher ; woma = papier ; me = dans).

6. LE PRINCIPE DE DEVELOPPEMENT DES CHOSES

Il s'appuie sur l'activité de la matière : Nuyeye fiɔfiɔ est transformation. Ce qui implique au moins trois choses :

1° L'**eau** est la première source d'énergies.

2° Après l'eau, il y a le **charbon** (Aka) : tout a été fait par la nature avant l'apparition de l'Être humain.

3° L'**Être humain**, en tant que source d'énergies comprenant par conséquent le minéral et le végétal, a la capacité de produire d'autres sources d'énergies supérieures aux deux premières, sous la forme de **forces productives**.

Le corps humain est un système d'actions. C'est la source d'énergies la plus déterminante. Selon ce système d'actions, l'Être humain est eau et charbon : **Kamit**. À l'origine, il y a l'eau. L'eau a donné naissance au végétal. Le végétal donnera naissance à l'animal. **L'Être humain est la totalité, la somme de tout cet héritage** : il est eau, végétal et animal en même temps. La Tradition parle de « ***L'être à la fois humain, végétal et animal*** *: cet être hybride réunit en lui les trois règnes, ce qui implique une notion d'unité. Dans la tradition peule, on croit que l'on a d'abord été minéral, puis végétal, enfin animal.* ***Le couronnement, c'est l'homme****.* »[134]

7. LE PRINCIPE DE PROXIMITE

Il est **le produit de la relation mère-enfant**, et constitue le point de départ. C'est ce qui lie l'enfant à sa mère. « *Le corps de l'enfant est lié à celui de la mère. Pendant neuf mois dans le sein de sa mère, la mère et l'enfant ne forment qu'un seul et même corps.* »[135] Cette proximité est également ce qui fait que la société est dans la nature. Cela signifie qu'à la naissance, chacun a déjà un « médiateur » : la mère. Pourquoi la mère ? Parce que la proximité de l'enfant est plus grande avec la mère qu'avec le père. L'enfant étant entièrement lui-même, entièrement sa mère et entièrement son père, d'où vient que la proximité soit plus grande avec la mère ? Cela repose sur une base nourricière : **la mère est la**

---

[134] Amadou Hampâté Bâ, **Contes initiatiques peuls**, page 362. Éditions Stock, 1994.
[135] Kimbembe Nsaku Sêngele, **Ntangu Yi Fweni/Voici venu le temps**. Page 85.

personne qui assure la continuité de transmission (cordon ombilical).
Le fait qu'il y ait trois éléments en nous (nous-mêmes, notre mère et notre père) veut dire que **chacun est l'égal de tout autre** ; aussi **qu'il y a pluralité au sein de chacun**. Cela signifie que chacun a quelque chose qu'il peut donner aux autres sans s'en priver soi-même : la mère donne la langue que l'enfant apprend même avant d'être né.

« Chacun est unique en son genre » signifie aussi qu'il y a mixité. Chaque génération (waalde) constitue un « grand médiateur » pour la génération suivante. Par conséquent, nous sommes tous des héritiers : les sœurs et frères de Hɔluvi qui doit tout (la langue, la réalité culturelle, etc.) à notre mère Esise parce qu'il a été conçu et est né après la mort de notre père : Wosere.
La mort de Wosere est aussi à prendre dans le sens symbolique car cela signifie qu'il est absent (mort) : d'où la proximité avec la mère. Le père a déjà donné au point que l'enfant veut que la mère lui dise le nom de son père. C'est donc la mère qui introduit l'enfant dans le cercle symbolique.

Du point de vue de Se djɔdjɔɛ dji, on ne peut pas priver quelqu'un du nom de ses Ancêtres. Chacun, comme Hɔluvi, a une généalogie. Malcolm X s'est nommé ainsi parce qu'il était à la recherche de ses Ancêtres, de ses origines, à commencer par son grand-père (question de la généalogie). On ne lui dit pas qui est son grand-père parce que sa mère est née d'un viol.
« Ma mère, Louise Little, née à Grenada, dans les Antilles britanniques, avait la peau presque blanche. Son père était un Blanc. Elle avait des cheveux noirs mais non crépus, et ne parlait pas comme les Noirs. ***De ce père blanc, je ne sais rien****, sinon qu'elle en avait honte. Je me souviens qu'elle dit un jour qu'elle était bien contente de ne l'avoir jamais connu. »*[136], rapporte Malcolm X.

[136] Malcolm X et Alex Haley, **L'autobiographie de Malcolm X**, page 23. Éditions Grasset, 1966.

La fréquentation des médiateurs représentés par la mère et le père est **le fondement de l'interculturel**. Ça veut dire que le père est un étranger pour la mère, et inversement (prohibition de l'inceste). Chacun d'entre eux apporte quelque chose de nouveau à l'enfant. Quand nous avons commencé par la fréquentation de la mère, il faut que nous aboutissions à celle du père. C'est donc symboliquement que nous disons qu'Esise est la sœur de Wosere, comme nous pouvons le lire :

« *[…] Ce que les anthropologues et les ethnologues appellent l' « inceste royal », généralement cet inceste que l'Autorité politique commet en épousant sa propre sœur, on considère que c'est un inceste réel. Or quand vous vous placez du point de vue des langues africaines, quand vous vous placez du point de vue de la Culture Africaine, quand vous regardez la Culture Africaine de l'intérieur, vous vous apercevez que ce que les anthropologues prennent pour un inceste réel, en vérité, n'est pas un inceste réel.* ***Ce n'est qu'un inceste symbolique****.*

Alors pourquoi est-ce que je dis que ce n'est qu'un inceste symbolique et non pas un inceste réel ?
Pour deux raisons : d'abord parce que ***la femme […] que l'Autorité Politique épouse n'est pas sa sœur biologique*** *[…] Qui est-elle ? C'est la fille de l'Oncle du Pays. N'oublions pas qu'une des premières formalités pour obtenir le droit d'établissement, c'est les alliances matrimoniales. […] La deuxième raison […] c'est que* ***son accouplement avec la fille de l'Oncle du Pays n'est pas un accouplement charnel, c'est un accouplement rituel****. C'est pourquoi en vérité cette femme n'est pas sa sœur biologique mais sa sœur rituelle. […] Ce mariage rituel*[137] *et non pas réel […] est le seul*

[137] Cela place par la même occasion la notion de polygamie dans un contexte purement symbolique, rituel, à certains égards à Kemeta.

moyen pour que le Peuple allogène obtienne un droit de résidence. »[138]

Chez les Eurasiatiques, l'inceste est autorisé sous réserve du consentement. Chez les Kamit, parvenir à maturité ne repose pas sur le « oui » (le consentement) mais sur le « non » : **savoir dire non !** C'est cela être autonome ; c'est le droit à l'insurrection qui s'exerce notamment lors de l'Agbogbozan (Carnaval) par une symbolique prise du pouvoir local par les Dumetɔ (Citoyens) du Munusiƒe (clefs de la ville). Ce dernier concept désigne le Munusiƒeti comme lieu de rassemblement et d'insurrection. Il traduit le fait qu'**il vaut la peine de se rassembler même si très peu de gens sont opprimés, discriminés** : tant qu'un seul Kamit est opprimé, le monde entier le sera. Sans oublier que l'humanité est Kamit.

Se djɔdjɔɛ dji est née de Nkumekɔkɔ qui a pour fondement la négation du donné en général. Par conséquent, l'acceptation du donné ne peut pas être un élément de droit. Le droit est ce qui s'oppose au fait, et c'est en cela que l'Être humain est au-dessus de l'animal. **L'Être humain s'adapte à tous les écosystèmes possibles et n'est pas dépendant** : tout le reste dépend de son milieu. Tous les autres êtres vivants disparaissent avec la disparition de leur écosystème. La diversité biologique persistante depuis l'apparition de l'humanité est le produit des Ancêtres. Ce qui veut dire que **toute géographie est devenue géographie humaine**, autrement dit il n'y a plus de lieu sur terre qui ne soit pas déjà humanisé par l'Ata nunyatɔ ŋtɔ venu de Kemeta.
Tous les humains d'aujourd'hui sont semblables, absolument sur tous les rapports. Le problème n'est pas dans l'égalité car cela est un principe reconnu par les Kamit et c'est ce à quoi aspirent les humains. Cette égalité n'est pas dans la possession mais dans

[138] Professeur José Do Nascimento (Directeur de l'Arpema), « **Le concept de Pharaon selon le lexique politique des langues africaines**. » Quilombo n° 8, réalisé le 4 février 2011. Présenté par Nzwamba Simanga. Une initiative de Kheperu n Kemet (uhem-mesut.com).

l'Être humain, dans le patrimoine de l'espèce : c'est le produit d'un savoir. C'est pour cette raison que nous parlons de « savoir-être » (savoir-faire) et non de « savoir-avoir ». L' « être » de l'individu humain c'est l'humanité, et il se reconnaît par **la configuration du visage**.

8. L'ALIMENTATION COMME BASE DU RASSEMBLEMENT

« « Àwon àgbà sɷ kpé : odò tí kò bà bɷ̀wɷ̀ fún orísùn rɛ yóò gbɛ ». (Proverbe yorùba)
Selon les anciens : « La rivière qui ne respecte pas sa source finira par tarir ». »[139]

L'Être humain est comme un arbre : il faut qu'il puise dans le sol sa nourriture. Se djɔdjɔɛ dji commence donc par l'alimentation comme base du rassemblement. Il est question de **s'alimenter à la source**, de **s'alimenter à travers le cordon ombilical**, de **s'alimenter à travers la tété** (le lait maternel).

Nous avons dit que Se djɔdjɔɛ dji permet de savoir comment les choses ont commencé. Savoir comment les choses ont commencé, c'est s'alimenter à la source. La sentence selon laquelle il faut « s'alimenter à la source » a une signification profonde à tous les niveaux. Qu'est-ce que cela signifie au niveau de Se djɔdjɔɛ dji ?

La source renvoie à l'**eau** qui est la composante essentielle du lait maternel. Symboliquement, il indique le rapport à la mère dont le premier élément est la **sécurité** (Hahehe). Cela veut dire que la sécurité est **une valeur collective** qui, comme l'eau, est en chacun de nous et qui fait qu'en famille, chacun se sent dans son élément comme **le poisson dans l'eau** ou comme l'arbre au-

[139] Gbédjínú G. Hùnkpónú Yakíté, **A.R.T.E. ou Méthodologie des termes techniques et scientifiques en langues africaines. Le cas du Sango**. Page 5. Éditions Menaibuc, 2004.

dessus de ses <u>racines</u> ! **Ainsi, toutes les valeurs humaines proviennent du Berceau des Bantu et de Nkumekɔkɔ qui est la terre des Kamit : Kemeta**. Aucune valeur, quelle qu'elle soit, ne peut s'imposer à leurs dépens. Concrètement, cela revient à dire qu'aucune loi juridique ne peut s'imposer aux Kamit à partir de l'extérieur. Se djɔdjɔɛ dji signifie que **toutes les formes de prospérité sont kamit**, puisque ce sont les Kamit qui ont fait l'Expérience humaine. Par conséquent, se faire dicter des lois par d'autres nations est une atteinte à l'Amenu wɔna. Notre mode de production, appelé **Ablɔɖeha**, veut dire que nous ne cherchons pas à dominer les autres nations et que nous refusons d'être dominés. Cela découle de cette histoire d'eau pour laquelle <u>le traitement se fait sur place</u> ; autrement dit, **la prospérité se fait sur place** (localité).

En effet, nous n'avons pas besoin de bailleurs de fonds étrangers parce que :

1° **Nous sommes immensément riches**. Cela ne veut pas dire qu'un État ne doit pas emprunter ; il doit le faire mais en empruntant <u>à ses propres Dumetɔ</u>. Cette posture consiste à **alimenter** <u>notre propre grenier</u> : nous alimentons le budget de notre État, de notre Société. Chaque Dumetɔ étant éduqué pour la défense inconditionnée de l'État.

2° Attirer les investisseurs étrangers consiste à renoncer non seulement aux investissements mais <u>aussi aux bénéfices</u> : c'est donc **s'appauvrir**.

3° La création d'emplois qui provient des bailleurs étrangers est **fictive** dans la mesure où, le jour où le « patron » le décide, il ferme son entreprise ou licencie les employés. Un emploi pour lequel le bailleur ne réside pas dans le pays est fictif.

4° L'acteur ici n'est pas **le** Citoyen mais **un** citoyen.

5° Le bailleur de fonds étranger est donc **un amateur de paradis fiscaux**, c'est-à-dire qu'il fuit toute activité citoyenne et qu'il est donc contre toute activité politique.

Ces cinq points définissent ce qu'est le mode de production esclavagiste. Le bailleur de fonds distribue une richesse venue de l'étranger. Or chez les Kamit, comme nous sommes matériellement et spirituellement riches, la richesse ne peut venir que de Kemeta. **C'est trahir nos Ancêtres que de chercher la richesse à l'extérieur**. Par conséquent, le salut ne peut pas venir de l'extérieur si ce n'est vouloir se contenter que des miettes (la richesse se trouve chez nous !). Un proverbe dit que « *Re a fait pour nous les nappes phréatiques (eau pure) et pour les autres la pluie (eau après évaporation)* ».
Être attiré par les écoles non kamit, c'est également se contenter des miettes puisque non seulement c'est nous qui avons inventé l'école (Have), mais aussi, les langues qui, en quittant Kemeta, se sont appauvries. Or nous connaissons **le rôle central des langues dans le processus éducatif**. Le maximum du patrimoine symbolique (commun) se trouve à Kemeta. Sur 50.000 langues dans le monde, 30.000 se trouvent à Kemeta, donc 60% des richesses matérielles et spirituelles. 40%, c'est des miettes.

Cette affirmation de s'alimenter à la source se vérifie dans les propos suivants : « *Notre thèse est la suivante : l'une des meilleures clés pour poser correctement les problèmes africains et donc pour amorcer valablement leur résolution, c'est le concept du développement **endogène**. Et l'on ne devrait jamais prononcer le mot « développement » si chargé d'équivoques, sans l'assortir de ce qualificatif « endogène » qui l'affecte d'un signe positif. [...] Ce qui compte dans les mots n'est pas l'écorce mais le contenu. Or l'endogène existe parce qu'il est synonyme de la vie. **Il n'y a pas de société saine, sans métabolisme interne intégré, sans processus autogénérés et autopropulsés** ; de même qu'il n'y a pas d'organisme sans échange avec l'extérieur.* »[140]

[140] Joseph Ki-Zerbo (sous la direction de), **La natte des autres. Pour un développement endogène en Afrique**, page 1. Actes du colloque du Centre de Recherche pour le Développement Endogène (C.R.D.E.), Bamako 1989. Éditions CODESRIA, 1992.

Nous possédons **tout** au plus haut point, en toute sécurité et en surabondance : voilà ce que veut dire « **Nuba** ». Cela s'entend matériellement et spirituellement, et c'est ce que désignent les trois Régions de Kemeta : **GANA**, pour les valeurs matérielles ; **SOMALI**, pour les valeurs humaines ; et (**ANU BA**) **NUBA**, pour les valeurs spirituelles. Dans ces trois points, il est question d'**incarnation des valeurs**.

Aussi, l'initiative privée permet d'exclure toutes formes d' « aides » venant de l'étranger, de l'extérieur, pour trois raisons au moins :

1° nous sommes **spirituellement et matériellement créanciers**, **riches** ;

2° il ne peut pas y avoir de service public (Duname) **si l'individu ne rend pas service**. La Maât permet de donner le mode d'emploi de l'initiative privée ;

3° le service public permet d'**exclure toutes formes de charité** (langage théologique). À Kemeta, nous ne voulons pas de pauvres mais voulons la suppression de la pauvreté. Si aujourd'hui nous montrons des signes de faiblesse, ce n'est pas parce que nous sommes pauvres mais parce que nous sommes les victimes d'un pillage. Il n'y a pas de sélection à l'entrée de la Maison d'Esise. Or avec la notion de charité, il y a certains qui iront au « paradis » (le riche qui donne), et d'autres non. La charité n'est pas l'amour de la justice : la Maât. Elle est une marchandise : tu achètes ta place au ciel. Cela nous ramène à la pénitence. Parler de charité, c'est réduire les valeurs aux seules valeurs marchandes. Dans ce cas, on supprime l'offre, offre qui fait le lien social.

Si aucune loi ne peut s'imposer aux Kamit à partir de l'extérieur, c'est surtout parce que **chacun de nous, Être humain, dispose sur place, là où il se reconnaît des Ancêtres, de tout ce qu'il lui faut**. Dans tous les cas, il ne peut partir que de l'héritage **qu'il se reconnaît à lui-même**. Cela revient à dire

qu'**il n'y aura jamais de gouvernement mondial** et qu'aucune loi dite « internationale » ne saurait prévaloir devant **la Loi Kamit (la Maât) qui est la Source de toutes les Lois Justes** et que les lois injustes, qui sont apparues plus tard dans le monde, ne bénéficient pas de **la jurisprudence ancestrale de l'humanité constituée par NOTRE expérience qui est l'expérience humaine la plus longue et la plus valable** (notre mode de production). Par conséquent, tant que les autres nations n'appliqueront pas nos principes (Se djɔdjɔɛ dji : l'humanité est Kamit), rien n'ira dans le monde. **Tant qu'un seul Kamit sera dominé dans le monde, le monde tout entier sera dominé**[141]. Il n'y a pas au monde de régimes qui aient eu une plus longue durée qu'à Kemeta, même lorsque nous étions dans l'erreur comme sous le règne des Fari.

Nos Ancêtres qui ont conçu et mis à l'épreuve des faits la Constitution sociale, culturelle et politique de l'humanité, la Maât, enseignent que tout ce qui vient de l'extérieur d'un peuple est illégitime quelque soit la position géographique et historique de ce peuple. En recommandant aux autres d'être d'abord eux-mêmes, comment nous dispenser d'en donner l'exemple **en étant d'abord nous-mêmes** puisque la parole de nos Ancêtres est la seule qui ait **une légitimité universelle**, contrairement à toute légalité à prétention universaliste.

S'alimenter à la source, c'est donc ce qui s'oppose à toutes postures patriarcales possibles. Or les religions du livre qui sont eurasiatiques sont des religions de patriarches, c'est-à-dire très tardives même par rapport à l'apparition de la science à Ishango bien avant 101.961 avant Lumumba et avant même d'avoir été formalisée sous forme écrite 91.961 avant le Fari du Dunameƒe. Ici apparaît l'anachronisme de ce qui est appelé aujourd'hui « modernité » par ceux-là même qui ont le plus de difficulté, voire

[141] Cette formule est **le Cœur même de Susuɖeɖe** (se référer aux systèmes idéologiques) !

même l'incapacité de rentrer dans l'Isamame qui commence à Ishango, point de départ des temps modernes. L'absurdité même de dater le judaïsme à partir de 4.000 ans avant Jésus-Christ et de dater notre ère actuelle après Jésus-Christ ou après Mahomet se révèle bien **ainsi être un non-sens absolu** et constitue, pour l'humanité entière, **la conception d'un monde privé de sens**. La privation de sens peut s'entendre ici comme un génocide qui commence par la destruction de la pluralité des langues que Kemeta, même encore aujourd'hui où elle semble toucher le fond, reste le seul Continent à préserver. Les peuples qui prétendent se situer en dehors de la tradition et qui écartent la notion de « traditionnalité » de toutes sociétés sont victimes de leurs illusions au point d'en arriver à la suppression de la possibilité même de la tradition, c'est-à-dire de la traduction, qui va d'une langue à l'autre. Chez les Eurasiatiques, l'unité politique passe d'abord par l'unité linguistique[142] ; ce qui n'est pas le cas chez les Kamit d'après le Vodu. Le Vodu, en tant que Principe du Vivre-ensemble, maintient la différence : notre Tradition entretient la pluralité et non la réduction à l'homogène.

L'existence d'une langue mère de toutes les langues n'est pas une simple hypothèse scientifique mais une réalité équivalente à celle d'une mère commune à toute l'humanité. Historiquement, c'est un fait que cette langue mère est et reste une langue kamit ancienne, encore vivante aujourd'hui, productrice de toutes les autres langues anciennes ou vivantes. Les écarts par rapport à ce repère fondamental reposent sur des **inversions et des perversions qui ont pour cause principale le déni d'humanité**.

Pourquoi rejette-t-on la différence ? Parce que :

1° l'autre entamerait notre identité ;

[142] D'où par exemple l'intitulé d'un numéro du journal Manière de voir Le Monde diplomatique : « **La bataille des langues** ». Bimestriel. Numéro 97. Février-mars 2008. L'Eurasie lutte donc pour la destruction des langues.

2° l'égalité serait définie par l'exclusion ;

3° ceux qui ne connaissent pas les autres ont besoin des différences d'autrui pour se reconnaître ;

4° tout ensemble de différences est considéré comme disparate et sans harmonie ;

5° on attribue pour se rassurer ses propres défauts à autrui, ce qui conduit à la haine de soi-même (antisémitisme) à partir de la haine des autres visiblement (racisme).

S'alimenter à la source signifie en dernier ressort **se référer toujours à Se djɔdjɔɛ dji** et non pas aux faits accomplis, c'est-à-dire ce qui résulte de la violence : passage en force qui produit des victimes (**il faut refuser d'être victime**). Refuser le fait accompli est l'action à long terme. Même quand tu es battu, tu ne dois pas t'avouer vaincu : j'ai perdu la bataille mais pas la guerre !

9. SE DJƆDJƆƐ DJI ET LES AUTRES DOMAINES D'ACTIVITE

Se djɔdjɔɛ dji est entrée pour toujours **dans le patrimoine de l'humanité**, même si les Kamit en sont les Conservateurs, les Garants. Elle vient du Vodu et a formalisé nos raisons d'être ensemble, malgré nos différences : ce sont **les règles de la sociabilité humaine**. Se djɔdjɔɛ dji est ce qui sert de **Fondement**. Il ne s'agit pas de textes écrits mais de textes à écrire. Mawuntinya a été inventée pour consolider la sociabilité humaine.

Se djɔdjɔɛ dji est l'état des choses et correspond à la justice. C'est **l'ensemble des principes qui régissent les rapports entre les Êtres humains entre eux, et qui organisent la société afin que soit réalisée la Maât pour chaque individu humain et à tout moment donné**. Se djɔdjɔɛ dji a donc rapport avec la Maât. La Maât est ce qui est juste mathématiquement :

c'est une loi. La personne juste marche selon la loi de la Maât ; elle n'opprime pas et agit avec justice. Ne peut être juste qu'une personne véritablement humaine. Se djɔdjɔɛ dji est ce qui est constitutionnel pour l'humanité, c'est-à-dire **l'ensemble des fonctions faisant un ensemble cohérent sous le terme de « Maât »**. Cela se situe uniquement du côté bénéfique. C'est l'option de l'humanité pour la pérennité de la société humaine (toute société n'est qu'une fraction de l'humanité), de la vie humaine, de l'individu humain. C'est seulement ce qui est merveilleux, ce qui est digne d'Esise ; c'est-à-dire ce que nous pouvons mettre dans le patrimoine spirituel de l'humanité. Se djɔdjɔɛ dji est un fait culturel, mais qui ne contient que **les invariants favorables à l'humanité**.

L'État (avec un grand « E » : institution) est le concept logique du politique. Cela revient à dire que ce n'est pas un ensemble d'idées mais **l'ensemble des moyens de conservation des acquis de l'humanité**. Il est le dépôt et le gardien des fonctions permanentes, comme l'**Axofia** (Chef traditionnel) est le Gardien de la Tradition. En tant que réalité logique, l'État se distingue des réalités scientifiques qui sont elles aussi des réalités logiques de nature différente dans la mesure où les concepts constitutifs de la science n'ont pas un contenu définitif comme Se djɔdjɔɛ dji. Celles-ci sont plutôt susceptibles de variations qui les rapprochent de plus en plus des choses elles-mêmes (état de fait).

Dire que le Duta[143] (l'État) est le concept logique du politique signifie que **sa raison d'être est de diriger la société suivant les exigences de Se djɔdjɔɛ dji** qu'il a pour fonction de traduire dans la réalité sous les formes du droit positif. « Etat » veut dire une forme d'organisation de la Société : **c'est donc diriger**. Comme « un c'est rien, deux c'est tout » (Vedu), il faut une autre instance des fonctions permanentes pour assumer ce qui se fait avant même l'invention de Duta : le Tribunal où sont

[143] Du = pays, Ta = tête. Duta signifie littéralement la « tête du Pays ».

convoqués les parties d'un conflit. Les magistrats et les autres acteurs de la Justice préexistent au Duta. La troisième instance est le système législatif.

La science donne des leçons de choses ; le droit donne des leçons de personnes, leçons définitives dont se rapproche par approximation tout ce qui est de l'ordre de l'écrit, à commencer par les textes du droit positif. L'abîme qui sépare Se djɔdjɔɛ dji des autres dispositions juridiques est le même que celui qui existe entre la légitimité et la légalité.

Se djɔdjɔɛ dji n'a rien à voir avec le droit naturel qui représente sa perversion dans le sens théologique. Il se réfère à l'Amenu wɔna tandis que le droit naturel se réfère à la volonté divine. Deux verbes marquent bien la différence entre le droit naturel et Se djɔdjɔɛ dji : **jurer** et **faire serment**.
« Jurer » fait partie du vocabulaire théologique : c'est **se donner des interdits**, c'est-à-dire accepter de promettre, se condamner soi-même. « Faire serment » fait partie du vocabulaire politique : c'est **accepter de se mettre au service de l'Amenu wɔna et de respecter les règles qui en résultent**. Faire serment, c'est se mettre dans les conditions qui permettent de tenir la parole, donc de ne pas trahir. Le serment ne garantit pas le succès dans l'effort de réalisation des promesses faites, mais garantit la volonté de faire tout ce qui va dans le sens de la fidélité aux principes. Le manquement à la fidélité aux principes équivaut à une démission, c'est-à-dire à la renonciation de l'exercice des fonctions assumées sous serment.

Le refus du sacrifice chez les Kamit vient du fait que l'Être humain n'est pas seulement pour l'Être humain un moyen[144], mais aussi et **surtout une fin**. *« Le grand principe moral du*

[144] Tout Être humain est un moyen pour autrui. Il est également son propre moyen, le moyen pour réaliser ses propres projets.

consciencisme est de traiter chaque être humain comme une fin en soi, et non comme un simple moyen. »[145] Ce que nous sacrifions est un moyen pour obtenir un bienfait. Par conséquent, il ne faut pas faire de confusions entre la fin et les moyens. Le refus du sacrifice vient de l'impossibilité de faire de l'Être humain du non-humain, c'est-à-dire un moyen, et repose sur le principe de la transformation du non-humain en humain. L'inverse n'est pas vrai. Quand nous faisons les offrandes, nous appelons au rassemblement de l'humanité : les morts aussi mangent. La notion de sacrifice est liée à la notion de victime (corrélation), et la vie exclut l'acceptation pour l'individu d'être une victime. Dans Se djɔdjɔɛ dji, cela s'appelle **la légitime défense** : si tu es attaqué, tu dois te défendre ! Aussi, il ne faut pas attendre d'être attaqué pour se préserver de toute attaque : c'est la question du long terme. La sobriété du bélier est analogue à celle de la personne parce qu'en s'émancipant des conditions naturelles, l'Être humain est devenu capable d'attendre d'avoir faim avant de manger, et même capable de passer plusieurs jours sans manger. **La sobriété** permet donc de dépasser les conditions quotidiennes de la vie, ce qui est **la première façon de faire œuvre**, c'est-à-dire de réaliser un chef-d'œuvre ou de battre un record.

Ce qu'on appelle « la grève de la faim » est le moyen suprême pour l'expression de ce refus du sacrifice, un moyen de revendication de Se djɔdjɔɛ dji, et finalement une protestation contre l'injustice. La guerre contre l'injustice n'est pas un sacrifice mais un moyen d'élévation spirituelle. Il n'y a pas de mort plus regrettable pour l'Être humain que d'accepter le déni d'humanité, c'est-à-dire d'accepter d'être victime. Le devoir de l'émancipation humaine prend tout son sens à partir de là dans la mesure où **chacun prend en charge tous ses semblables en réclamant non seulement les mêmes droits pour tous, mais aussi et surtout les droits qui ont fait leurs preuves dans la volonté**

[145] Kwame Nkrumah, **Le Consciencisme**, page 144. Éditions Payot, 1964.

de pérennité de l’espèce humaine et même de toutes formes de vie. Le refus du sacrifice vient du fait que l’Être humain s’érige en Gardien de la vie, et c’est pourquoi toute géographie est géographie humaine. Par la domestication et la prise en charge de l’écosystème, **l’Être humain considère que sa vie dépend de toutes formes de vie et que la diversité biologique est devenue un fait de culture**, même au sens agricole du terme. En vertu du métabolisme universel, consommer n’est pas sacrifier.

Une maxime dit : « l’agriculture a été inventée pour contribuer au maintien de la diversité biologique ». La raison d’être de cette forme artificielle de la diversité est d’être le plus proche possible des conditions de la vie biologique naturelle. Cette nécessité est fondée sur le constat du **métabolisme universel** qui signifie que **la solidarité humaine est analogue aux relations de continuité scientifiquement constatées entre le monde minéral, le monde végétal et le monde animal**. Le modèle de référence de cette continuité est symbolisé dans notre Culture par la relation entre l’herbe, la vache et la personne. Plus trivialement nous disons : « la vache mange l’herbe et moi je mange la vache », c’est-à-dire qu’aucun de ces trois éléments ne saurait exister sans l’autre dans la mesure où il y a **un circuit complet**. Ce circuit complet consiste dans le fait que l’animal, et en particulier le ruminant qui est la vache, redonne à la terre ce qu’il faut pour renouveler ce qui a été pris, c’est-à-dire l’humus. L’humus renvoie à la bonne terre, le limon du Nyili : Kamit. Le Kheper (scarabée), récolteur d’excréments, est le symbole de la fermeture de ce circuit, c’est-à-dire du renouvellement des productions terrestres, de la fertilité terrestre. Le métabolisme en général est, pour l’organisme animal, **un ensemble systémique**, c’est-à-dire un système de transformations chimiques et biologiques **qui fait du corps vivant une préfiguration de la manufacture** (travail en usines). Le métabolisme universel est un système analogue dans l’espace,

c'est-à-dire hors de l'organisme vivant, et qui s'applique à tous les êtres vivants.

Bref, Mawuntinya a rapport à l'affect ; Se djɔdjɔɛ dji a rapport au percept ; le Duta a rapport au concept.

10. Se djɔdjɔɛ dji et le concept du Ka

Pourquoi l'Être humain est-il immortel ? C'est parce que même lorsqu'il devient matière, il demeure vivant puisqu'il possède la **mémoire**. Or la mémoire est dans la matière. La mémoire est ce que nous avons de commun avec la matière quelles que soient ses formes. C'est d'ailleurs là le fondement de l'archéologie. Nous avons l'**intelligence** en commun avec les végétaux et les animaux. Pour illustrer cette réalité, en Kikongo, l'animal se dit « Nyama ». Nous retrouvons dans cette appellation le mot « Nya » qui signifie « savoir », « connaissance » : d'où son intelligence.
Parce que nous sommes matières, nous pouvons tout retrouver en nous : chaque Être humain est **la totalité** de tout ce qui a existé et existe. Pour comprendre le contenu de la mémoire, il faut exercer son intelligence. La mémoire et l'intelligence sont insuffisantes. Il faut la **volonté** qui nous élève au-dessus et qui nous distingue des végétaux, des animaux et des choses qui ne possèdent que la mémoire et l'intelligence. Le **Ka**, c'est donc **Mémoire-Intelligence-Volonté**, c'est-à-dire le système trinitaire de l'Être humain.

La foi est l'ensemble des sources de la motivation. La motivation évoque la volonté. La mémoire est matière : nous la partageons avec tout ce qui existe. L'intelligence est la vie : ce que nous avons de commun avec les plantes et les animaux. **Le niveau**

humain est la volonté ; c'est politique car **il faut décider**, trancher, agir.

La mémoire est **la capacité de conservation**. Elle nous permet d'aller jusque là où les choses ont commencé (grâce à l'archéologie par exemple). **Nkuɖodji** = mémoire. Nku = œil ; ɖo = porter ; dji = dessus.

L'intelligence est **la capacité d'adaptation**. Tous les animaux et toutes les plantes ne peuvent pas vivre n'importe où. **Tagbɔkɔkɔ** = intelligence. Tagbɔ = cerveau ; kɔkɔ = propreté.

La volonté est **la propriété de l'Amenu wɔna**, c'est-à-dire la valeur au-dessus de tous les prix. Elle est sans limite comme la liberté. La volonté est **la capacité de création sans limite**. Nous pouvons régresser ou progresser, diminuer ou accroître : cela ne dépend que de nous. **Lonlɔnu** = volonté. Lonlon = amour, désir ; nu = chose.

→ MEMOIRE	Nature	==>	Matérielle
	Société		Matériels et Spirituels
	Individu		
→ INTELLIGENCE	Nature	==>	Vivante
	Société	==>	Vivante et Constante
	Individu	==>	Vivant et éternel
→ VOLONTE	Société	==>	Mode de production
	Individu	==>	Invariant

Lorsque nous vieillissons, tout ne se dégrade pas puisque les qualités du Ka demeurent présentes en nous. Ce qui se perd, c'est la vitesse du temps de réaction, de réparation (confère le cercle factoriel). Mais cette perte se compense à travers cinq (5) moyens notamment :

1° **La capacité d'invention symbolique**. La vieille personne a de l'expérience. Elle a la mémoire morte qui augmente (insertion dans la matière) au fur et à mesure que la mémoire vive s'atténue. On dit que le lion, une fois vieux, ne perd jamais sa capacité de rugir.

2° **La pérennité de la vie depuis son apparition**. Les forces positives l'emportent sur les forces négatives : la vie a vaincu la mort. Une fois que la vie est apparue, elle ne disparaît plus. Il y a eu des moments où la terre disparaissait sous l'eau : Se djɔdjɔɛ dji est antédiluvien. Il y a eu de l'eau partout ; nous sommes sûrs que la vie est essentiellement eau. On dit : « je suis élément du désert, je n'ai pas peur des inondations, je n'ai pas peur des incendies. » C'est le cercle factoriel qui comporte l'action chimique, l'action thermique, l'action mécanique et le temps de réaction. Il y a eu des temps de réchauffement climatique et de glaciation. La première forme de vie est aquatique. Lorsqu'il y a eu la canicule absolue, tout a disparu : **la vie se trouvait dans une profondeur (sous terre) qui lui servait de refuge**. **Ce qui a permis à nos Ancêtres de construire des Guze**, c'est-à-dire des Xɔ Atógo à l'envers, les premières : les puits. Cette eau en profondeur se trouvait à température favorable : ce sont des refuges sûrs pour l'eau.
La vie peut subsister sous forme d'hibernation. Elle peut aussi subsister sous forme d'un grouillement, de prolifération de la vie.

3° **L'invention de la médecine pour le maintien de la vie**. L'Être humain peut sortir du coma ce qui est en hibernation ; il peut faire la culture des cellules. Pourquoi l'humain disparaîtra alors que les formes élémentaires de la vie ne disparaissent jamais ? À « nature », nous n'opposons pas la « société » qui est née de la remise en cause de l'animalité de l'Être humain, mais la « culture ». « La société est dans la nature » veut dire que l'Être humain n'est pas un animal. Nuire à la nature revient à nuire à la

société, et inversement. La culture est la remise en cause du donné naturel et se trouve dans la société. C'est pourquoi notre Tradition est société de l'innovation car **il est possible de remettre en cause ce qui est nuisible**, à travers la médecine par exemple. Se djɔdjɔɛ dji est un élément de la Culture, mais du côté des invariants positifs.

La médecine est un art qui s'enracine dans la science. Il est question ici de mémoire : il faut savoir ce qui tue et ce qui ne tue pas. À ce niveau, il y a seulement une obligation de moyen et non de résultat. La mémoire est donc inépuisable. Dans notre Tradition, **tous les arts sont guérisseurs**. À savoir que « *L'art en Afrique, c'est un art purement fonctionnel, un art utilitaire. Donc c'est la notion d'utilité qui est importante, pas la notion d'esthétique bien que ce ne soit pas oublié. Donc l'artiste Africain tient compte toujours des deux aspects : l'aspect fonctionnel d'abord, ensuite l'aspect esthétique.* »[146]

La médecine est un art. On ne guérit pas seulement par la matière (l'esprit doit aussi être guéri), et on ne guérit pas que les malades (la santé s'entretient).

La médecine se dit **Bodɔ**. Bo = remède (parole) ; dɔ = travail.

4° **L'invention du sport et la mise en valeur de la vie**.

Le sport est l'activité essentielle pour la mise en valeur de la vie. Il y a des compétitions qui demandent un exercice mental, et d'autres un exercice physique et mental à la fois. Mettre en valeur la vie, c'est appliquer le principe selon lequel le meilleur changement est toujours possible. Se djɔdjɔɛ dji permet de respecter la proportionnalité des actes.

Le sport est un art qui s'enracine dans l'intelligence. À ce niveau, il y a une obligation de résultat.

Le sport se dit **Aɖikame**. Aɖika = émulation ; me = dans.

[146] Portrait d'un Génie Africain, Vol. 1. **« Konomba Traoré »**. Un film (DVD) de N.Y.S.Y.M.B. Lascony. Cimaroons Productions, mai 2006.

5° **La création esthétique** qui est le sommet de la pyramide. **L'art consiste à faire voir l'invisible**, à rendre présent ce qui est absent. Il suppose toujours un support matériel pour la traduction d'une valeur. C'est pourquoi il a commencé par la gravure (écriture graphique) avant de déboucher dans l'**Hungbenuƒo** (l'acousmatique) pour aller jusqu'à la sculpture (**ukubaza**, en Zulu). La sculpture pour incarner le visage humain (identité), le corps humain (intégrité) et toutes les techniques de visibilité des principes et des structures. C'est pour cela que **l'art est la source de la connaissance**[147] de manière plus significative que la science qui ne s'occupe que des faits. Nsaku Kimbembe enseigne que *« Pour les Bakongo, la connaissance est une pénétration. On ne connaît une chose que lorsqu'on la pénètre. Kota est le verbe qui désigne la pénétration. [...]*

La spiritualité Bakongo réside sur la pensée du zabà qui est l'ensemble des forces qui font être un individu. Pour le Bakongo, être (bà) c'est connaître : on est parce que l'on connaît (zà). [...] Nzabà signifie : tu seras (bà) un monde (nzà) ; tu construiras un monde (bà). À partir du moment où tu entres dans la connaissance des mystères du monde (nzà), tu ne peux bâtir un monde que par la connaissance. »[148]

Au niveau de l'art même, il y a unité de toute cette diversité. L'art va être quelque chose qui tient à la médecine et au sport en même temps. C'est un **chef-d'œuvre** : **Adaŋununyie** ! Adaŋ = habileté ; nunyie = bonne chose. On parle d'art lorsqu'on arrive à trouver la réponse exacte. Aussi, l'art consiste dans l'économie des moyens qui est en soi un principe. Cela signifie que **lorsqu'on possède vraiment quelque chose, on la pratique avec aisance et avec peu de moyens**. C'est cela la méthode systémique : peu de causes mais beaucoup d'effets.

---

[147] **Mɔ nyanu** = saisir (le sens), connaître par pénétration.
[148] Kimbembe Nsaku Sêngele, **Ntangu Yi Fweni/Voici venu le temps.** Page 13 à 15.

Le chef-d'œuvre appartient à toute l'humanité. Tout chef-d'œuvre est mondial ! Nkumekɔkɔ est au niveau du chef-d'œuvre : elle est mondiale. Par conséquent, **chacun doit exploiter le génie de sa culture pour y arriver**. Toute chose demande de l'enracinement. C'est endogène et non exogène.

Musique = Parole = Acousmatique
Danse[149] (**sina**, en Zulu) = Écriture = Graphistique
Mate Mata = Divination = Calculistique.

L'art se dit **Adaŋnu**. Adaŋ = habileté ; nu = chose.
« C'est son art qui a le mieux fait connaître l'Afrique au monde entier (masques, statuettes, tambours, poids à peser la poudre d'or, vases rituels, etc.) Tous ces objets ne sont pas l'expression d'un art profane ***mais des chefs-d'œuvre sacrés*** *[…] »*[150] Aussi, *« De l'Antiquité à nos jours, les […] Africains* ***sont restés des artistes consommés****.* ***Tout est art chez eux*** *: art de bien parler, art de bien chanter, art de bien préparer les aliments, art de bien accomplir les rites, les cérémonies, les fêtes, art de bien battre le tam-tam, art de bien sculpter les images des ancêtres, art de bien tresser ; se maquiller, s'habiller, marcher, rire…*

En mbochi, ***le mot « art » est proche de « perfection »****,* ***ndzèlè****. Le terme bobangi* ***bwanya****, « art », implique aussi l'idée de goût, de délicate saveur, de beauté réussie, d'élégance accomplie : l'idéal est la perfection. En teke, « habileté », « adresse », « industrie », « intelligence » et « art » se confondent en un seul mot :* ***mayele*** *: nga mayele, « artiste » (litt. « Celui à qui appartient l'intelligence, l'adresse, l'industrie, l'art »). »*[151]

---

[149] En Medu Neter et en Wolof, « danser » se dit « Yiba ». En Kikongo, « chanter » se dit « Kuyimba » ; nous savons que la musique entraîne la danse (kuyimba signifie mot à mot « creuser dans soi-même le trésor spirituel ». Ku Yimba = ku : creuser, ramasser ; yim : le minerai ; ba : âme). Et danser en Kikongo se dit : Kubina).
[150] G. Niangoran-Bouah, **La division du temps et le calendrier rituel des peuples lagunaires de Côte d'Ivoire**, page 23. Thèse pour le doctorat de troisième cycle. Paris, 1964.
[151] Théophile Obenga, **Les Bantu. Langues, peuples, civilisations.** Page 269 à 270.

À partir de l'Isamame (101.961 ans avant Lumumba), la Révolution « Wosere » qui est antérieure au Ɖemɔtika va créer les conditions d'application du Ɖemɔtika comme méthode de gestion des conflits. Ɖemɔtika va dégénérer en régime autoritaire (règne des Fari) ; raison pour laquelle elle est archaïque dès son apparition.

Comment se fait-il que les choses qui ont existé avant l'apparition de l'Être humain ont disparu mais que l'être humain, lui, est le seul à savoir pourquoi elles ont disparu ? La réalité est que l'Être humain est l'être le plus faible de la nature, mais contient en quantité infinie tout ce que le monde contient : « mon corps est un espace dont je suis l'intérieur », enseigne le troisième principe du Hahehe. D'où lui vient sa survie ? À sa **température interne constante** ! Par exemple, avec les anticorps, son immunité est efficace. **Son immortalité individuelle** vient de **l'immortalité collective**, c'est-à-dire qu'**il y a des anticorps sociaux**. Nous pensons ici à Se djɔdjɔɛ dji. C'est donc à toute société de chercher à dépasser le postulat initial s'il est faux. Les anticorps sociaux, c'est Sukalele. Solidarité interne (au niveau de la personne) entre toutes les cellules du corps ; solidarité sociale entre tous les membres de la société. Par conséquent, quand le moindre mal se produit quelque part, tout le système est atteint et est en alerte (Sɔ Nublibɔ).

La Maât ne peut jamais être sans l'effort commun des Bantu. Dès que nous négligeons l'effort commun, tout s'anéantit. **L'Être humain est une merveille, et la première à le découvrir est notre mère Esise**.

Ɖemɔtika signifie que **lorsque quelque chose ne va pas, il faut en parler**. L'individu humain est l'être le plus faible de la nature. Pour remédier à sa faiblesse, nous avons inventé Sukalele. C'est le postulat de Ɖemɔtika : il n'y a pas d'individus isolés. Ɖemɔtika, c'est l'égalité dans la faiblesse ; Duname, c'est l'égalité dans la force. Duname gère le long terme et est inséparable du

Duta, contrairement à Ɖemɔtika qui a existé avant la création du Duta. Elle signifie qu'il n'y a plus de pénurie ; d'où le nom d'**Ayiguƒeto** que porte notre Continent : Continent de l'abondance. La liberté individuelle n'apparaît que dans une situation collective. Ce qui fait dire à Kwame Nkrumah :
« Je suis profondément convaincu que tous les peuples désirent être libres et que ce désir est enraciné dans l'âme de chacun de nous. »[152]
Se djɔdjɔɛ dji est le tableau qui gère toutes les prérogatives humaines.

11. Les pyramides a l'envers : les premiers laboratoires de recherches scientifiques de l'humanite

Les Xɔ Atógo à l'envers étaient non seulement des puits pour s'alimenter en eau, mais jouaient également la fonction de **laboratoires de recherches scientifiques** (chimique notamment) par la suite. Elles étaient donc des laboratoires souterrains. Ce qu'on appelle aujourd'hui la « Vallée des Rois »[153], c'est à cet endroit, entre autres, que les Kamit avaient construit, avant le règne des Fari, la Xɔ Atógo à l'envers. Nous pouvons aujourd'hui retrouver les preuves de l'existence de ces Xɔ Atógo à Kemeta, par le truchement de l'archéologie notamment, à Ishango (Kongo), à Bulawuyo (Zambeze) ou à Sakara (Ta Meri).

« Saka na de re » est en réalité le véritable nom de la ville aujourd'hui appelée « Sakara ». Sakara vient de « Saka » qui signifie mot à mot « matérialiser le verbe », et à pour synonyme le mot Sabo ; et de « Ra », qui signifie « Dieu ». **Sabo** = captation de l'énergie (verbale) ; **Sagbe** = émission de l'énergie (verbale). Quand tu as Sabo, tu es capable de Sagbe. Par conséquent, il faut

[152] Kwame Nkrumah, **L'Afrique doit s'unir**, page 71. Éditions Payot, 1964.
[153] Ce qui va expliquer aussi pourquoi la majorité des pyramides en hauteur (telles qu'on les connaît aujourd'hui) ont été construites à Ta Meri, à commencer par Sakara.

d'abord capter l'énergie matérielle dans la parole avant de pouvoir l'émettre.
Saka na de re, c'est « se servir de la matière pour atteindre Dieu ». C'est de là que viendra l'idée de la Xɔ Atógo en hauteur, et non plus en profondeur.
En effet, c'est en creusant ce puits en profondeur (Xɔ Atógo à l'envers) pour chercher de l'eau que nos Ancêtres ont découvert que la vie s'est abritée sous terre. Aujourd'hui encore, nous pouvons trouver des cellules sous terre qui puissent expliquer comment la vie s'est pérennisée malgré les diverses catastrophes naturelles. La pérennisation de la vie est donc une réalité que nos Ancêtres ont découverte dans leurs laboratoires souterrains. C'est dans ces laboratoires qu'ils ont pu constater que la vie s'est abritée sous terre, et ont pu étudier comment la vie s'est donnée les moyens d'échapper à toutes les catastrophes. Une fois qu'ils ont compris cela, ils vont à ce moment inventer la médecine qui servira à pérenniser la vie, humaine principalement.

La Grande Xɔ Atógo se trouve à Gizeh. Le véritable nom de cette ville est en réalité « Guze ». Guze vient de « Gu » qui signifie le « puits », le « puits pour trouver l'eau », et de « Ze » qui signifie la « jarre ». « Gu » signifie aussi « souterrain ». « Guze » est donc la « jarre souterraine ». La jarre est le récipient qui contient de l'eau. Le Guze est le symbole de l'Unité. Nos Ancêtres se sont servis du Guze (Xɔ Atógo à l'envers) comme laboratoire de recherches scientifiques.

La forme du Guze est la Xɔ Atógo à l'envers : nous sommes descendus (profondeur) sous terre jusqu'à trouver là où la vie rencontre les conditions les plus favorables à sa maturation : nous avons découvert que l'eau existe sous terre. En surface de la terre, les Kamit se disent les « Enfants de la Vallée », du Rift. Cela signifie que c'est dans le voisinage de l'eau que la vie trouve les conditions les plus favorables à sa maturation et à son foisonnement.

Nos Ancêtres **ont daté les données** qu'ils ont trouvées sous terre, et de là, ont conclu, par les mathématiques, donc la science, que la vie n'a pas toujours existé, de même que la terre. Aussi, c'est par le calcul qu'ils ont pu définir Xixe djɔdjɔ ntinya, à savoir que la vie vient de l'eau : le Nun. Une fois que nous avons inventé les mathématiques et que nous avons trouvé les moyens de dater (datation, archéologie), nous nous sommes dits que l'eau n'a pas toujours existé sur terre, et avions déduit qu'elle est tombée sur terre (confère le concept de « Gebe »). Par conséquent, nos Ancêtres se sont mis à chercher d'où pouvait provenir cette eau tombée sur terre : c'est comme cela qu'ils sont parvenus à créer Re. En effet, il existe deux sources de chaleur : l'une, au centre de la terre, qui alimente l'atmosphère souterraine ; et l'autre, hors de la terre (le soleil : Ra), qui alimente l'atmosphère supratectonique (ciel). Nos Ancêtres ont supposé que la vie a pris sa source dans l'eau tombée du ciel (le Nun) et qui s'est installée sur terre. La terre a créé des Guze (nappes phréatiques) qui ont gardé, conservé cette vie tombée du ciel. D'où la déduction que la chaleur du Ciel est plus importante que celle sous la terre : c'est ainsi que nous avons inventé Re, matérialisé par la chaleur du ciel : Ra.
Cela coïncide d'ailleurs avec Xixe djɔdjɔ ntinya dans la mesure où la Xɔ Atógo à l'envers a permis de démontrer que la vie vient de l'eau : c'est le Nun, l'Océan primordial ; mais que la vie (l'eau) est un don du ciel : Ra. Raison pour laquelle dans Xixe djɔdjɔ ntinya, tout commence par le Nun (matérialité), et ensuite seulement intervient Re. Le Nun a donc la primauté sur Re : les Kamit ont d'abord été scientifiques avant d'être théologiens. Et ce n'est pas sans oublier que Re n'est qu'une hypothèse, un postulat.

Après investigations, c'est-à-dire après avoir exploré les dessous de la terre, nos Ancêtres ont conclu que tout cela n'a pas toujours existé. Ils ont fini par poser comme postulat une origine supratectonique de la vie. D'où l'invention de Re et des Xɔ Atógo en hauteur, donc debout. Le sens des Xɔ Atógo en hauteur est de

dire que la vie vient du ciel. Et comme elle vient du ciel, il faut effectuer un mouvement transcendant qui va de la terre vers le ciel, vers le haut, et non plus vers le bas. L'objectif était d'atteindre Re. Raison pour laquelle par exemple les Fari ont laissé dans leurs « cartons » des maquettes d'avions et d'appareils de toutes sortes pour permettre aux Bantu d'atteindre l'atmosphère supratectonique. C'est d'ailleurs ce que nous apprennent les découvertes archéologiques :

« ***Aéronautique expérimentale en Afrique***

Une maquette de planeur vieille de 2000 ans *[…]*

La découverte de Khalil Messiha démontre que les Égyptiens expérimentaient des machines volantes dès le 4e ou 3e siècle avant Jésus-Christ. Cet article se base sur divers travaux relatifs à ce sujet, rassemblés et présentés à la rédaction par un fonctionnaire de la NASA. […]

Une maquette d'aéroplane de l'Égypte ancienne

[…] Elle fut découverte à Sakkara en 1898 et est faite en figuier sycomore. C'est une maquette de Monoplan […]. »[154]

Cette maquette exposée à la Nasa est elle-même, sans aucun doute, une copie de modèles beaucoup plus anciens. De plus, d'après le Doyen Amedome-Humaly, nous avions déjà bien avant cette époque découvert mieux que l'aéronautique : la technique de **téléportation**, entre autres techniques. Cette technique, c'est ce que le Doyen Nsaku Kimbembe appelle en langue Kongo le « **Binzialuka** », et qu'il traduit par la « télédéportation ». En effet, d'après ses propres explications, **on parvient avec cette technique connue depuis des millénaires à Kemeta et nulle part ailleurs, à se déplacer plus vite que la lumière**. Il s'agit, selon les mots de Nsaku, d'un « **déplacement instantané** » : les Kamit n'ignorent pas qu'il est possible de se mouvoir plus vite que la lumière. L'Être humain a développé une technique lui permettant de se déplacer plus vite que le son et la

[154] Théophile Obenga, **La philosophie africaine de la période pharaonique**, page 347.

lumière il est question d'une désintégration (fission nucléaire) du corps de l'individu pour se reconstituer ailleurs. Le Nganga Konomba Traoré[155] confirme cette réalité hautement scientifique lorsqu'il affirme que « *cette petite amulette a le pouvoir de me tirer de tout danger. Par exemple, si nous devons être attaqués ici,* ***ce fétiche[156] a le pouvoir de nous transporter immédiatement en un autre lieu****, en sécurité.* »[157]

Le **Binzialuka** n'est pas à confondre avec ce qu'on appelle en langue Teke le « **Mpini** ». Le Mpini, toujours d'après le Doyen Nsaku, est une **technique d'invisibilité**. C'est la technique qui permet à quelqu'un de se rendre invisible aux yeux de tous. C'est aussi une forme de déplacement sur soi et sur place : **tu te déplaces tellement vite que la personne en face de toi ne te voit plus**. Tu es présent à ses côtés, mais l'autre te croit parti. Le Mpini est un mouvement très rapide sur soi et autour de soi. Tout tourne tellement vite que la personne devient invisible pour un tiers. Cette technique, c'est encore plus rapide que celle de la téléportation : **c'est infiniment plus rapide que la lumière**. Tu bouges tellement vite que même tes odeurs, on ne les sent plus, et ta présence on ne la ressent plus. C'est de la haute science physique. Nous comprenons mieux pourquoi le Doyen Amedome rappelle que nos Ancêtres sont venus à prévoir qu'il est possible, des millénaires plus tard, de pouvoir capter le son des « Pleureuses d'Ayiguƒeto » et de les entendre chanter de nos jours encore. La vitesse de la lumière nous permet de compter le temps, celle du son nous permet de dater (la parole). Ce qui est insaisissable, ce sont les particules des corps qui vont plus vite que le son et la lumière. Le mouvement des particules, c'est le mouvement même de la vie : ça va plus vite que tout.

---

[155] *« **Konomba est un authentique diplômé des centres initiatiques de l'arrière Afrique**. […] C'est ce qu'on appelait en Egypte pharaonique un « prêtre ». »* Présentation de N.Y.S.Y.M.B. Lascony.

[156] Entendons par « fétiche » : objet fabriqué par l'Être humain.

[157] Portrait d'un Génie Africain, Vol. 1. **« Konomba Traoré »**. Un film (DVD) de N.Y.S.Y.M.B. Lascony. Cimaroons Productions, mai 2006.

Aussi, notre savoir en matière d'aéronautique par exemple n'a jamais pris fin dans la mesure où encore actuellement, nous sommes les pionniers dans le domaine. En effet, nous apprend le scientifique camerounais en aéronautique **Jean Emmanuel Foumbi, Inventeur de l' « avion à ailes battantes** » (un planeur à nouveau, comme à Ta Meri) :

« ***On invente en Afrique*** *[...]. Cet avion-là qui n'a pas été trouvé,* ***moi j'ai juste envie de vous dire ce soir, pour l'amour de l'Afrique, que nous l'avons trouvé. Et bien je sais faire cet avion****. [...] Voici un projet concret. [...]* ***Un avion à ailes battantes****, à quoi il servirait ? [...] Premièrement, vous n'utilisez plus de réacteurs. On parle de l'effet de serres, on parle de Kyoto. Mais voici une solution qui peut être africaine. Ça veut dire que vous allez simplement utiliser de petits moteurs [...] non pas pour propulser l'appareil, mais tout simplement pour faire battre les ailes. [...] Il se trouve que ces avions ne volent pas, ils planent. Et nous sommes revenus vers ce modèle naturel qui était le premier projet de l'aviation. [...] Avez-vous seulement déjà vu un être volant voler autrement qu'en battant des ailes ? Il n'existe point de planeur dans la nature. L'oiseau, de temps en temps, dans un vol élégant, après avoir battu des ailes, va planer ; mais il ne planera jamais avant d'avoir battu des ailes. Le vol plané en tant que tel n'existe pas dans la nature.* ***Et donc ce que nous avons imité permet de diminuer la consommation de kérosène d'au moins quarante fois****. [...] Vous parlez d'effet de serres ;* ***nous on a la solution parce que notre appareil ne pollue pas, il ne pollue plus autant*** *parce que si vous consommez quarante fois moins de kérosène, vous polluez moins, quarante fois moins, en termes de* CO_2*. Vous pourrez même utiliser des diesels. [...]* ***Et nous pourrons utiliser ton[158] invention sur l'énergie électro-solaire pour ne plus tout simplement consommer de kérosène****. [...]*

[158] S'adressant au Professeur **Souleymane Atta Diouf, Scientifique et Inventeur du train et du bateau électrosolaire**.

Parce que vous avez un avion qui va avoir quatre ailes, seize ailes ou trente deux ailes, ainsi de suite, ***vous allez décoller automatiquement verticalement, et vous allez atterrir aussi verticalement****. Ce qui signifie que vous n'avez même plus besoin d'aéroports. Ou alors il faudrait changer de mot ou repenser l'aéroport, à tel point que* ***vous partirez prendre, si vous le souhaitez, votre avion comme vous prenez votre train****. […] En termes de sécurité, […]* ***nous pouvons diminuer de 80% les accidents de transport aérien****. […]*

Dans l'aéronautique actuelle, il faut savoir que plus l'avions est gros, moins il est performant aérodynamiquement parlant. ***Dans la technologie que nous mettons en évidence, plus l'avion est gros et plus il est performant****. Et pour cause, cet avion va mobiliser une force portante, c'est-à-dire la force qui porte, dont la nature est différente en réalité de la force qui est utilisée aujourd'hui. […] Et donc simplement si vous pouvez faire des avions très gros, si vous pouvez décoller verticalement, et si vous pouvez faire* ***des avions qui s'immobilisent, le vol stationnaire un peu comme l'hélico****, alors il y a au moins trois champs d'application […]. »*[159]

Aujourd'hui, tout le monde s'étonne de savoir comment nos Ancêtres ont pu construire des édifices aussi gigantesques, mais surtout comment ils ont pu déplacer d'aussi énormes blocs de pierres qui ont servi à construire les Xɔ Atógo en hauteur, notamment celle de « Gizeh ». Il n'y a pas de miracles à cela. En effet, nous avons dit que les Guze (Xɔ Atógo à l'envers) sont des laboratoires scientifiques. Dans ces laboratoires, Imxotepe reproduisait mathématiquement et artificiellement les éléments de la nature avec leurs propriétés. Par exemple, si nous avons besoin de marbre, nous le faisions **artificiellement en laboratoire**. Par conséquent, nos Ancêtres n'avaient pas besoin

---

[159] **La Renaissance Africaine. Quelles perspectives ?** Un documentaire (DVD) de N.Y.S.Y.M.B. Lascony. Cimaroons Productions.

d'exploiter des carrières et de déplacer des tonnes de briques ; cela leur aurait pris une éternité. Les briques des Xɔ Atógo (le grès par exemple) ont donc été fabriquées artificiellement sur place, ce qui évitait tout déplacement. *« Grès tendre, argiles et marnes de la série des crétacée du Pool qui n'apparaissent que dans les vallées [...]. »*[160] D'ailleurs, la formule chimique servant à la fabrication de ces briques des Xɔ Atógo a été découverte à Kemeta par des chercheurs, et cette technologie est actuellement exploitée par des entreprises occidentales qui parlent aujourd'hui de « géopolymères » :

« Les résines et ciments géopolymères sont des nouveaux liants minéraux à haute performance. Dans les deux cas, résines ou ciments, on utilise la même chimie verte : la géopolymérisation. »[161]

Nous avions des Guze sur place qui nous permettaient de fabriquer artificiellement du grès pour construire les édifices : puisque la société n'est pas la nature, il nous fallait faire de l'artificiel (Nuyeye ɖoɖo, Nuyeye fiɔfiɔ). C'est dans ce sens que nous pouvons dire que la Xɔ Atógo à l'envers a enfanté la Xɔ Atógo en hauteur : Ishango a enfanté Ta Meri. Et comme l'enseigne si bien le Professeur Ki-Zerbo : *« L'Égypte est la fille naturelle des premiers temps de l'Afrique [...] »*[162], c'est-à-dire d'Ishango, de Nuba.

La fabrication n'impliquait qu'une reproduction des qualités naturelles du matériau observé sur le site de son gisement. L'insuffisance du développement des moyens de transport autres que fluviaux rendait difficile leur acheminement et donnait la priorité à la fabrication sur place, dans les Guze. Nous pouvons apprendre que *« La racine du mot « chimie » est d'origine égyptienne, comme on le sait déjà ; il vient de kemit = « noire », par allusion aux longues cuissons et distillations qui étaient de coutume* ***dans les « laboratoires »*** *égyptiens,* ***afin d'extraire tel ou tel***

[160] Théophile Obenga, **La Cuvette Congolaise. Les hommes et les structures**, page 1.

[161] **Geopolymer, Green Chemestry and Sustainable Development Solutions/ Géopolymère, Chimie Verte et Solutions pour le Développement Durable**, page 9. Edited by Joseph Davidovits. 2005, Geopolymer Institute.

[162] Joseph Ki-Zerbo, **À quand l'Afrique ?**, page 12. Éditions de l'Aube, 2003/2004.

produit désiré. »[163] Les Kamit se sont donc servi de la chimie, dans les Guze, bien avant le règne des Fari, pour faire de l'artificiel, pour créer la société.

12. L'APPARITION DE SYSTEMES POLITIQUES ET LA NECESSITE D'AUTORITES POLITIQUES

Dès que l'humanité a commencé, elle s'est constituée un leadership. Ce leadership a donné naissance aux Axofiawo qui s'appelaient **Mfumu** en Kikongo, c'est-à-dire « celui qui montre le chemin » ; autrement dit, le Leader Politique, le Chef de la Nation, la Mère du Pays. Et les Axofiawo ont nommé le « Leader des Leaders ».

Notre système politique porte alors le nom de **Fianu** en Eʋe ; autrement dit : « la mission du Chef ». Fianu est contemporaine de Ɖemɔtika. Elle existe dès la réalisation de la Première Unité Continentale. Nous distinguons la Première Unité de la Révolution dite « Wosere » et des Renaissances. La Révolution devait définir plus tard (101.961 ans) Ɖemɔtika comme archaïque. Ce sont les insuffisances de Ɖemɔtika qui ont été découvertes à ce moment-là. En effet, Ɖemɔtika détournait les humains de la gestion à long terme. S'ils sont parvenus à l'**unité**, c'est parce qu'ils ont une gestion à long terme.

La base sociale de la gestion sont les petites unités, d'où le fait que les Chefs étaient élus à vie. Cette pratique est encore en vigueur aujourd'hui avec les Axofia qui sont élus à vie. On demandait à chaque famille d'éduquer des enfants qui soient à la hauteur de la fonction, et à chaque Waalde donc, on élisait un leader.

Ɖemɔtika a été auparavant inventée pour la gestion à long terme, mais nous nous sommes aperçus que ce n'était valable que

[163] Cheikh Anta Diop, **Civilisation ou Barbarie**, page 363. Éditions Présence Africaine, 1981.

pour le court terme. De cette constatation, **nos Ancêtres l'ont déclaré archaïque**, d'où la Révolution dite « Wosere ». La technique (Ɖemɔtika) créée n'était pertinente que pour la gestion à court terme. Ce qui est bon avec Ɖemɔtika, ce sont les finalités : l'individu humain est un système auto-finalisé ; par conséquent, tout ce qui pouvait servir de moyens est jugé indispensable et non capital, mais secondaire. C'est ainsi que dès le départ, **le concept de Duname était en germe dans le système des finalités**. Ce qui était la gestion à long terme devait finir par prendre le nom de **Nu Si Duname** (et non plus de Ɖemɔtika) : **ce dont nous héritons**. Avec la mise en évidence de la nécessité d'une gestion à long terme, s'est ajouté ce qui était nécessité quotidienne, c'est-à-dire la gestion à court terme.

Fianu et Ɖemɔtika sont deux choses différentes mais sont définitivement apparues au même moment : il y a 1.001.961 d'années avant notre ère, c'est-à-dire lors de notre Première Unité. Pour avoir de bons résultats, il faut se mettre d'accord sur **les objectifs à atteindre**, et désigner un seul Leader à chaque moment. C'est **la règle du commandement unique**. Il y a pluralité d'organisations mais qui devait se mettre d'accord pour désigner un Chef. Ici apparaît l'idée qu'il faut désigner le Leader unique d'après Ɖemɔtika, c'est-à-dire par élection. Mais cette élection est le couronnement d'une sélection : on met les gens en compétition pour n'en choisir qu'un parmi tous.

Fianu signifie « **unité de commandement** », mais aussi « **une seule parole commune** » : parler le même langage, c'est-à-dire concevoir le même point de vue, ce n'est pas donné d'avance. Le Président Nkrumah dit que l'unité n'est pas un fait mais le résultat d'un ensemble d'actions. Par conséquent, l'unité n'est pas dans la nature. Nous prenons donc pour objectif **l'Unité qui n'est qu'un moyen** pour exercer la liberté, et non une finalité au plus haut niveau : **l'exercice de la liberté**.

Si nous excluons la violence dans la société (guerre contre la violence), cela exige une méthode : Ɖemɔtika. Les violences ne sont pas permanentes : lorsqu'il y a un risque d'éclatement, il faut prendre les précautions et bâtir le consensus (qui est différent du consentement) qui est une décision provisoire. Par conséquent, les humains se sont mis d'accord dès le départ définitivement pour que chaque corps social, chaque unité, ait un Chef local. Cette réalité de la Tradition, le Président Mandela le transcrit parfaitement en nous relatant les réunions dirigées par son Oncle qui fut Axofia :

*« **Tous ceux qui voulaient parler le faisaient**. C'était **la démocratie sous sa forme la plus pure**. Il pouvait y avoir des différences hiérarchiques entre ceux qui parlaient, mais chacun était écouté, chef et sujet, guerrier et sorcier, boutiquier et agriculteur, propriétaire et ouvrier. **Les gens parlaient sans être interrompus** et les réunions duraient des heures. Le gouvernement avait comme fondement **la liberté d'expression** de tous les hommes, **égaux en tant que citoyens**. […]*

***La démocratie signifiait qu'on devait écouter tous les hommes**, et **qu'on devait prendre une décision ensemble en tant que peuple**. […]*

*Ce n'est qu'à la fin de la réunion, quand le soleil se couchait, que le régent parlait. Il avait comme but de **résumer ce qui avait été dit et de trouver un consensus entre les diverses opinions**. Mais on ne devait imposer aucune conclusion à ceux qui n'étaient pas d'accord, il fallait tenir une autre réunion. À la fin du conseil, un chanteur ou un poète faisait le panégyrique des anciens rois, et un mélange de compliments et de satire des chefs présents, et le public, conduit par le régent, éclatait de rire.*

*En tant que responsable, **j'ai toujours suivi les principes que j'ai vus mis en œuvre par le régent à la Grande Demeure**. Je me suis toujours efforcé d'écouter ce que chacun avait à dire dans une discussion avant d'émettre ma propre opinion. Très souvent,*

ma propre opinion ne représentait qu'un consensus de ce que j'avais entendu dans la discussion. Je n'ai jamais oublié l'axiome du régent : ***un chef, disait-il, est comme un berger****. Il reste derrière son troupeau, il laisse le plus alerte partir en tête, et les autres suivent sans se rendre compte qu'ils ont tout le temps été dirigés par-derrière. »*[164]

Fianu est donc différente de la pratique dynastique.

Une fois que nous nous sommes aperçus des limites de la méthode (901.961 ans après son apparition), nous avons fait la Révolution « Wosere » qui veut dire que pour le long terme, il faut toujours avoir des gens désignés à vie à la base de la société : les Axofiawo. La méthode de désignation (Ɖemɔtika) n'est pas une méthode de décision qui se trouve au niveau du commandement : Duname. À tous les niveaux, il faut un organe de décision pour le court comme pour le long terme. L'Axofia doit alors faire les décisions pour ce qui concerne des durées limitées : sa vie. Mais nous avons découvert par-là aussi qu'il faut des limites, et l'équivalent du Leader Politique doit se trouver aussi au niveau de la gestion quotidienne, par exemple le **Boso'mfo** (Pontife/Prêtre). Il faut comparer cela à la médecine : nous ne consultons pas le médecin tous les jours mais uniquement quand nous sommes malades. Ainsi, nous ne dérangeons pas non plus le Fari tous les jours. C'est dans cette mesure que nous avons désigné quelqu'un qui aura pour rôle de gérer tous les jours le quotidien : le **Boso'mfo** qui s'occupe de la nourriture spirituelle.

« À long terme » signifie « **dans le temps** », « à court terme » signifie « **tout le temps** ». Cela nécessite un nombre important de Boso'mfo qui gèrent le court terme, mais un grand nombre (population). Il y a en germe ici l'écologie car l'Être humain doit être comme un poisson dans l'eau : nous devons

[164] Nelson Mandela, **Un long chemin vers la liberté**, page 30 à 31. Autobiographie traduite de l'anglais (Afrique du Sud) par Jean Guiloineau. Librairie Arthème Fayard, 1995.

manger et boire tous les jours. L'Axofia gère les intérêts du groupe.

La découverte de la durée limitée permet de rétablir la continuité entre le quotidien (court terme) et le long terme (nous ne savons pas où cela s'arrête) : c'est la définition de **mandat**. C'est pour ainsi dire l'introduction de Ɖemɔtika sous sa forme représentative, c'est-à-dire la « délégation ». La gestion des intérêts du Duta (le Centre) et ceux au niveau local est donc prise en charge par des Délégués. Chaque localité envoie une délégation au système central, et le système central envoie une délégation au niveau de chaque localité : c'est la définition et l'établissement[165] de la Maât, c'est-à-dire la Justice. Il y a ici une sorte de distinction entre les sources de la délégation. Ce sont **les délégués qui doivent travailler à la création du consensus**. C'est la définition de **la « science politique »**, science qui **a pour objectif de voir comment coordonner le système, examiner le champ des possibles pour déterminer à chaque moment ce qui est applicable à tous**. Il y a à ce niveau une sorte de dépassement de Ɖemɔtika puisque les élus à vie ne sont pas considérés comme les seuls détenteurs des intérêts du Peuple.

Notre mère Elisa a dit que nous devons mettre pour le Sommet (Duta) des mandats sous forme de semaines (la semaine compte 7 jours) : la durée de ce **mandat va donc être de 7 ans**. La confusion et l'erreur des Fari sont que ceux-ci ont utilisé pour le Sommet ce qui a été conçu pour la base de la Société au niveau des Axofiawo. *« Or chaque moteur est un système. Chaque système, un engrenage qui porte ses propres erreurs internes plus ou moins graves. »*[166] C'est alors que nous nous sommes rendu compte qu'il y a des erreurs qui se glissaient dans le système.

Quand nous avons vu toutes les erreurs qui pouvaient se glisser dans le système, nous avons fait la Renaissance dite

[165] Établissement se dit : Nuɖoɖo.
[166] Thierry Mouelle II, **Le Pharaon Inattendu**, page 402. Éditions Menaibuc, 2004.

« Wosere » qui a posé le principe suivant : **celui qui nous représente n'est pas supérieur à chacun de nous !** C'est par exemple ainsi que le *« Pharaon ne gouverne pas seul. Pharaon est assisté par un Djaty [...] et il est assisté surtout par un Conseil composé des représentants politiques des nomes fédérés. [...]*
***Pharaon n'est pas au-dessus des lois**. [...] La loi s'impose à Pharaon aussitôt qu'elle a été enregistrée dans la Grande Salle d'Horus. »*[167]

L'exclusion de l'hérédité du leadership a été transgressée par les Fari à partir de la période dynastique.
Le Leader Politique nommé à vie pouvait déraper car quoiqu'il fasse, nous ne pouvons pas le défaire avant la fin de son mandat : sa mort. Mais la Révolution « Wosere » précise que puisque nous sommes égaux, il ne faut pas déraper.
« Si la fonction royale présente des avantages évidentes, elle est aussi réglée par un rituel si astreignant que parfois, à tout prendre, le sort du roi n'est pas du tout enviable. »[168]
Par conséquent, nous allons élire des gens à mandats limités parmi les intermédiaires : les **Djiɖudɔlawo** (les Nomarques ou Administrateurs). Ces gens avaient des durées de leurs missions. Nous avons ici l'idée que Ɖemɔtika est **la nomination d'un pouvoir exécutif**. Les Djiɖudɔlawo exécutent les exigences de l'intérêt commun : ils doivent rendre compte ! Les fonctions sont hiérarchisées, mais pas les personnes. Or c'est là toute l'erreur des Fari qui croyaient que c'est eux qui dominaient les Administrateurs, alors que c'est le système qui les domine.

La Société est composée de trois Waalde : ceux qui existent maintenant, ceux qui ont existé avant nous, et ceux qui existeront après nous. Nous devons alors tenir compte des intérêts de ces

---

[167] Professeur José Do Nascimento (Directeur de l'Arpema), « **Le concept de Pharaon selon le lexique politique des langues africaines**. » Quilombo n° 8, réalisé le 4 février 2011. Présenté par Nzwamba Simanga. Une initiative de Kheperu n Kemet (uhem-mesut.com).
[168] Cheikh Anta Diop, **Civilisation ou Barbarie**, page 209. Éditions Présence Africaine, 1981.

trois catégories. D'ailleurs, c'est aux Ancêtres que nous devons le plus : sans eux, nous ne serions pas là. Ainsi, nous devons correctement gérer ce dont nous avons hérité, mais nous devons être les égaux des Ancêtres en inventant et en innovant : nous ne sommes pas inférieurs à nos Ancêtres ! Cela permet de faciliter le travail de ceux qui viendront. **Ce système permet d'éliminer les dérives, les erreurs**, comme la graine qui préserve le patrimoine génétique des défauts de la bouture. Le droit à l'erreur était donc capital. Notre devoir de Nuyeye ɖoɖo est le seul moyen de mériter l'héritage laissé sans rien abandonner de ce que les Ancêtres nous ont légués.

Ce qui s'est révélé pendant le règne des Fari, c'est le fait que Fianu est devenue dans la pratique incompatible avec Ɖemɔtika. Puisque nous devons tenir compte des trois waalde, il y avait une balance (la Maât, notre Constitution) pour peser chacun. Le rapport n'est pas quantitatif. Ce qui compte ici, c'est l'apport qualitatif, c'est l'esprit et non les faits. Fianu et Ɖemɔtika sont trop attachées aux états de fait et s'éloignent par conséquent de Se djɔdjɔɛ dji : **les Principes.**

« *Le système est conçu* ***de manière à conférer la stabilité à l'État*** *en faisant place à* ***une possibilité de remise en cause****. »*[169]

Le nouveau système est Duname qui devait concilier Se djɔdjɔɛ dji et l'état des faits. Mais entre l'invention de Ɖemɔtika avant l'Isamame et de Duname comme apogée de l'Isamame, nos Ancêtres ont travaillé : le chemin a été long. Les défauts de Fianu ont créé plusieurs États. Nous sommes donc passés d'une unité de commandement à une pluralité de commandement : ce qui n'est pas bon. C'est alors que les Fari vont dire qu'il faut l'unification de l'État du Sud et celui du Nord de Kemeta. Ils croyaient que l'unité était la solution, alors que le mal était dans le système du Fianu.

[169] Prince Dika-Akwa nya Bomambela, **Problèmes de l'anthropologie et de l'histoire africaines**, page 261. Éditions Clé, 1982. Yaoundé.

Or en se proclamant faiseurs d'unité, ils n'abandonnaient pas ce système. C'est la Seconde Unité Continentale qui va se faire sous le règne du Fari « *[...] unificateur des deux Égyptes, connu chez eux sous le nom de Naré Mari [...]* »[170].
La Première Unité est entièrement sous l'égide du Ɖemɔtika. C'est la polarisation autour de la méthode de désignation qui a tout faussé, pour faire des fonctions précises (ce n'était pas des chèques en blanc).

La politique n'est pas née avec le Duta, c'est-à-dire **l'État**. Chaque fois qu'il y a une activité, il faut des **arbitres** : nous n'avions pas besoin d'État pour cela.
Des actes communs, collectifs donc, posés par des individus sont devenus des faits à la manière dont des phénomènes se produisent dans la nature. Mais ces faits ne font pas partis du droit et n'ont pu devenir légitime que grâce à **leur consécration par le Ɖemɔlenu** (ɖe = ouvrir ; mɔ = chemin ; le = pour ; nu= une chose), c'est-à-dire **le droit.** Par conséquent, la société civile pose des actes qui deviennent des faits de Nkumekɔkɔ, donc consacrés par le droit. C'est Se djɔdjɔɛ dji, **en tant que droit public**, qui a créé le droit civil. Ce droit public est une réalité politique qui existait bien avant la création du Duta. Les Axofiawo sont des hommes ou femmes d'État, même avant la création du Duta. Raison pour laquelle après l'Occupation européenne de Kemeta, ne plus avoir de Duta n'était pas en soi un problème. **Les Axofiawo jouaient le rôle du Duta avant sa création**, mais à des niveaux locaux. Le **Duta ne pouvait naître qu'après l'invention de l'Agbledede** (agriculture) qui permettait à chacun d'avoir un point de chute lors de ses déplacements. Le Duta est né avec le droit du sol qui ne veut pas dire que chacun a une parcelle de sol, mais que chacun appartient à un lieu donné. C'est de là que le mot « kamit » finira par désigner la personne. L'Agbledede est

[170] Doumbi-Fakoly, **L'origine négro-africaine des religions dites révélées**, page 106. Éditions Menaibuc, 2004.

une invention incontournable pour la définition du Duta. À partir de l'Agbledede, il a fallu gérer les déplacements. Le point de chute de l'individu est maintenant déterminé à partir de sa naissance : il fallait alors préciser la date et le lieu de naissance, alors qu'avant on ne mentionnait que la date de naissance (l'individu, partout où il allait, avait un point de chute partout où il voulait dans un groupe). « *Tout individu a besoin de se situer dans le temps par sa naissance [...]* »[171], mentionne le professeur Niangoran-Bouah.

Nous connaissions l'Agbledede avant, mais cela n'était pas encore institué. À partir de son institutionnalisation (nécessité de la généalogie), on va dire : « tu ne circules plus sans dire où tu vas ». **C'est le principe des Munusiƒeti**. Par conséquent, on reconnaît les gens par leur nom et non par la couleur de leur peau (c'est l'individualité), par leur lieu de naissance (c'est la localité), et par leur généalogie (c'est la nationalité).
Nous voyons très clairement comment l'élimination des dérives est encore d'actualité : ceux qui sont les mieux placés pour défendre les intérêts de l'humanité, c'est ceux qui sont toujours restés dans le Berceau (la Source) ou ceux qui sont revenus et se sont complètement incarnés, c'est-à-dire qu'ils ont appliqué des principes. Le Nun, c'est la source. Nublibɔ, c'est la chose à l'état pur. L'eau pure d'une source sera toujours mieux que l'eau pure issue d'une opération d'épuration.

Les insuffisances du Ɖemɔtika consistent dans l'individu pris isolément. À partir de là, quand un individu devient étranger sur ses propres terres, Ɖemɔtika perdra toute légitimité. Alors il faut fonder la légitimité sur la légalité, autrement dit il y a dérive. L'individu n'est pas isolé ; **il est héritier, c'est-à-dire membre d'une famille.**

[171] G. Niangoran-Bouah, **La division du temps et le calendrier rituel des peuples lagunaires de Côte d'Ivoire**, page 19. Thèse pour le doctorat de troisième cycle. Paris, 1964.

Lors de la Première Unité, l'individu était tout de suite intégré dans un groupe lorsqu'il arrivait quelque part. C'est le principe du Duname. Il n'était pas isolé. Cela signifie que nous vivions déjà sous Duname, c'est-à-dire que tous les individus avaient la même valeur (Amenu wɔna). C'est le Vodu. C'est une construction sociale, humaine. L'invention de l'Agbledede nous permet de montrer que l'individu n'est jamais isolé : la terre où tu es né, le droit du sol qui est la condition de possibilité de création du Duta.

Le Duta est né le jour où il ne suffisait pas à l'individu le droit d'être inhumé (c'est un fait), mais surtout le droit de l'être **là où il est né** ou d'exiger d'être inhumé sur la terre de ses Ancêtres. **L'identification est l'enracinement** et veut dire que l'individu ne se déplaçait plus en son seul nom **mais au nom de ses compatriotes** : la Matrie est la terre où ont vécu ses grands-parents. Cet enracinement est culturel.
Le Duta va naître dans la période prédynastique où chacun choisissait son lieu d'inhumation, pouvait rédiger son testament comme patrimoine à léguer. Le testament n'est pas forcément écrit, il est contenu dans Se djɔdjɔɛ dji. Chacun est membre d'une **Fiavi** à partir de l'identification (généalogie). Fiavi signifie que nous sommes tous des Princesses/Princes à Kemeta (un Prince ne règne pas forcément) : c'est pourquoi nous avons chacun une tombe individuelle. La noblesse (**bo-nkum**, en Lomongo. Cela évoque le concept de **Nkum**ekɔkɔ) vient de cet enracinement et de la liberté de désigner soi-même ceux qui peuvent continuer l'œuvre individuelle ou collective (testament).

À partir de l'Agbledede, nous devions maintenant gérer l'utilisation de la terre (les conflits d'intérêts qui naissaient de là). Les nomades et les sédentaires sont égaux, donc frères. Il fallait de ce fait quelqu'un pour garantir l'usage de la terre afin que les uns et les autres ne se nuisent pas mutuellement.

«   En d'autres termes, ***la propriété de la terre revient au groupe, mais c'est toujours l'individu qui jouit de sa possession, le chef ou le roi régulant tout simplement sa juste répartition entre les familles ou groupes****. C'est bien ce que le juriste Olawale Elias confirme :*

« Le chef est partout considéré comme le symbole de la terre possédée par son groupe. Il joue à l'égard de celui-ci le rôle d'une sorte de dépositaire ou l'administrateur universel de la terre ; il répartit entre les chefs de familles les portions de terre, que ceux-ci redistribuent à leur tour entre les membres individuels du groupe familial. » »[172]

Fiavi ou Dumevi est l'ensemble des leaders chargés de défendre les droits prescrits par Se djɔdjɔɛ dji. Elle est gouvernée par les sédentaires. C'est la réalité des Axofiawo qui font partie du Fiavi. Dumevi n'est pas une classe à part mais les sédentaires, ceux qui sont chargés de défendre Se djɔdjɔɛ dji. Cela s'oppose au Dumetɔ (Citoyen) car tout Dumetɔ ne fait pas forcément partie du Fiavi. La Tradition interdit de prendre n'importe quel Dumetɔ pour gouverner. Les Djimadjo seuls sont des Dumevi : ils le sont du point de vue de leur état d'esprit, selon la profondeur de leur attachement aux racines.

13. Definitions de certains concepts

✓ FIANU : le Pouvoir regalien

« La conclusion de l'auteur que le mot pharaon aurait dû être « fari », nous a conduit au mot FIA de l'Ewe qui signifie Chef,

[172] Mbog Bassong, **Les fondements de l'état de droit en Afrique précoloniale**, page 85. Éditions L'Harmattan, 2007.

Roi, et dont le pluriel est FIAWO, phonétiquement proche de pharaon. »[173]

Fia = leader, chef ; Nu = mission. Fianu est **la mission du chef** qui est unique (unité de commandement) pour un groupe donné. Elle est le choix d'un seul commandement pour la défense de la terre, des frontières et des Dumetɔwo. La qualité du chef n'est pas héréditaire (individuelle) mais **liée à son groupe**. Le leader est désigné pour sa compétence, pour le rôle qu'il doit jouer : c'est donc une affaire de nomination qui n'est pas liée à l'hérédité puisque **chacun de nous est une nouveauté radicale**. Le Fiavi n'est pas une classe sociale mais l'ensemble des Djimadjo ; c'est-à-dire ceux qui ont toujours été là (à Kemeta) : il y a le concept de présence, d'enracinement.

✓ VODUNUN : LA PREMIERE UNITE CONTINENTALE

Vodunun signifie que l'individu devient autonome par rapport à la famille ; il fait partie d'un ensemble plus vaste. Dans la famille, on est proche, alors que quand il faut gérer le long terme spatialement et temporellement, **chacun devient légitime partout où il contribue à la cohésion sociale**. Là où tu apportes ta contribution, c'est là où tu comptes. Autrement dit, « **Amlɔkoɛn tuƒe ye nye akɔndaƒe** » : **le lieu d'imposition est le lieu d'élection**. C'est une révolution qui institue Ɖemɔtika comme découverte de l'égalité des individus humains. Cette Première Unité a eu lieu il y a 1.001.961 ans avant Lumumba.

Vodunun s'est faite par l'Unité du Sud et du Nord, mais à partir du Sud. C'est pour cela que nous l'appelons « mouvement Nigéro-congolais », et que l'Eʋe classique est dite « langue Nigéro-congolaise ». C'est d'ailleurs dans ce sens qu'on parle de « langues Kwa » ou « langues Nigéro-congolaises », ou en parlant des

---

[173] D.A. Yawo Dohnani, **L'Ewe ou la langue des pyramides d'Égypte**, page F. Publié en 1988.

« *grandes aires culturelles du golfe de Guinée* », on évoque les « ***Langues : nigéro-congolaises centre-sud*** »[174].
Les humains ont occupé tout le Continent en allant du Sud vers le Nord-Est et le Nord-Ouest. Cette Unité est le résultat de l'**expérience humaine**. C'est une aventure, une réaction d'exploration. Les humains savaient d'où ils venaient (le Sud) mais ignoraient où ils allaient (le Nord). Or **la volonté de s'unir est plus forte quand on est séparé**.

Le concept de « Nigéro-congolais » se réfère à deux fleuves : les humains savaient qu'ils venaient du bord du Fleuve Kongo, et ont constaté où ils sont arrivés lors de leur aventure : au bord du Fleuve Djoliba (dit aujourd'hui *Niger*). Le Sud de Kemeta est un cul-de-sac. De ce fait, les humains ne pouvaient se diriger que vers le Nord : d'où le mouvement Sud-Nord. C'est ainsi qu'ils sont arrivés dans la Vallée des Grands Lacs, et ils l'ont appelée « Kongo ».

Pourquoi la Première Unité a-t-elle pris fin ? La cause de la dislocation est la création de Duta. Cette création a fait naître deux États : l'un au Sud et l'autre au Nord. Le Duta a été créé au Sud de l'Équateur, donc à Ishango. Le territoire de cet État du Sud s'étendait jusqu'au fleuve Okawango qui, dans le Kalahari, était l'équivalent du Nyili (ces fleuves traversent tous les deux des déserts).

✓ DJƆFENU : LA SECONDE UNITE CONTINENTALE

« *Mais si vous vous placez du point de vue des langues africaines et de la Culture Politique africaine, vous vous apercevez que la geste de Narmer est beaucoup plus complexe qu'un simple*

[174] Jeune Afrique, Spécial N°3, **Côte d'Ivoire, 50 ans d'indépendance**. Mai 2010. Article intitulé **Origines**, page 24. Par Pierre Kipré.

acte de conquête militaire. Vous vous apercevez que ***la geste de Narmer s'analyse surtout comme un acte de fondation d'un nouveau système politique****. […] »*[175]

Djɔƒenu, c'est **le lieu de l'enracinement**. L'Être humain est comme un arbre qui doit puiser en lui-même ce qui est nécessaire à sa subsistance. Le Djɔƒe, c'est là où <u>tu</u> fais la loi. Cette Seconde Unité Continentale a eu lieu sous le règne du Fari Nare Mari. Rappelons que *« […] Les relations entre la basse vallée du Nil et les autres contrées de l'Afrique intérieure* ***étaient directes, étroites et permanentes****. »*[176]

Cette Unité Continentale s'est faite du Nord vers le Sud, à la recherche du Berceau : Nuba. Chacun cherchait au Sud ses Ancêtres, à commencer naturellement par ceux de l'État du Nord ; et c'est l'appartenance au même lieu d'origine, l'extrême Sud de Kemeta, qui constituait l'argument décisif pour le deuxième mouvement d'unification. C'est la question centrale et fondamentale de la Généalogie[177] (nécessité de la Continuité Historique) chère à notre Tradition. Cela explique pourquoi les Fari disaient eux-mêmes qu'ils viennent du Sud du Continent.

Ce mouvement était dit « Sahélo-Kalaharien » dans la mesure où ceux qui, au Nord, se trouvaient au bord du fleuve dans le désert du Sahara, recherchaient leur point de départ dans le désert du Sud : Kalahari. Si la Première Unité se réfère à deux

---

[175] José Do Nascimento, « **Le concept de Pharaon selon le lexique politique des langues africaines**. » Quilombo n° 8, réalisé le 4 février 2011.

[176] Par le Professeur J.C. Coovi Gomez, cité dans l'ouvrage : **Contribution à l'histoire ancienne des Pygmées : l'exemple des Aka**, page 22. Victor Bissengué, Éditions L'Harmattan. 2004.

[177] Cette question est abordée par le Professeur José Do Nascimento (Directeur de l'Arpema) dans son travail intitulé « **Le concept de Pharaon selon le lexique politique des langues africaines**. » Quilombo n° 8, réalisé le 4 février 2011. Présenté par Nzwamba Simanga. Une initiative de Kheperu n Kemet (uhem-mesut.com). Dans ce document, il est clairement expliqué les conditions traditionnelles pour l'obtention du « Droit d'établissement ». Cela a rapport avec la notion de Maison et de Famille dont le Fari est le Dépositaire.

fleuves, la Seconde Unité, elle, se réfère à deux déserts : le Sahara et le Kalahari.
Sahara = **Sahala** qui signifie : **consolider le lien social**. Sa = nouer ; hala = le lien social.
Kalahari = **Kalahali** qui signifie : **chercher l'origine du lien social**. Ka = chercher ; laha = le lieu de la socialité initiale ; li = demeurer.

Cette Seconde Unité est d'abord le résultat d'une **décision politique** : après avoir su d'où nous venons, comment faire pour rester ensemble ? Il faut l'Unité !
Nous avons constaté que Ɖemɔtika n'est pas un idéal, mais un simple moyen. Or nous cherchions une finalité dont Ɖemɔtika n'était que le moyen. Ɖemɔtika est source de crises dans la mesure où ce qu'un vote a fait un autre vote peut le défaire. C'est le manque de communication soutenue entre le Centre et la Périphérie qui a causé la division de notre unique Nation en plusieurs États. Le Nord a fini par mettre au premier plan la défense du territoire, c'est-à-dire la guerre, alors qu'il s'agissait de maintenir le pouvoir civil au-dessus du pouvoir militaire. Le Sud aussi, en maintenant la priorité du politique, a fini par négliger l'art militaire dans ce qu'il contient de « positionnement ». La crise est due à la priorité donnée dans la périphérie à la guerre de positions sur la guerre de mouvements, jusqu'au Fari Ramesu 2.

Ensuite seulement, cette Seconde Unité sera motivée par les diverses agressions eurasiatiques qu'il nous fallait repousser. Ceux qui étaient au Nord ont constaté qu'ils étaient exposés aux Invasions eurasiatiques, alors que là d'où ils venaient, ils étaient en sécurité : c'était le Sanctuaire. La seconde raison décisive de l'Unité était une question **militaire** ! Il fallait protéger Kemeta contre les Barbares Eurasiatiques, les Envahisseurs. Ceux du Nord, à travers ce mouvement Nord-Sud, venaient chercher du renfort au Sud. Le danger venait des Hittites, des Eurasiatiques en général, par l'endroit aujourd'hui appelé « canal de Suez ». À ce

moment-là, le danger ne venait pas encore de « Gibraltar ». Or comme toute nouveauté devait s'inscrire à partir du Sud, le Sanctuaire, c'est ce qui va expliquer pourquoi le Fari Nare Mari, originaire de l'État du Sud, remontera au Nord pour sceller le Sematawy, la Seconde Unité : Djɔƒenu. De la sorte, le mouvement du couronnement peut être dit « Sud-Nord » dans la mesure où c'est le Sud qui ira installer et consacrer la nouvelle Unité. À partir de là, la couronne du Sud et celle du Nord fusionneront pour ne donner qu'une au final, symbole de l'Unité retrouvée :
« Pour manifester son pouvoir sur Shémaou et Méhou, le roi porte ***la double couronne (blanche et rouge)*** *dont le nom est* ***Sekhemty*** *[...]. »*[178]

Cette seconde raison décisive (la guerre contre les Envahisseurs Eurasiatiques) qui a précipité l'Unité est d'ailleurs gravée sur la palette du Fari Nare Mari lorsqu'il élimine la menace eurasiatique :
« L'opinion est unanime aujourd'hui pour reconnaître que ***les prisonniers figurés sur la Palette de Narmer****, avec leur nez busqué,* ***représentent des envahisseurs asiatiques vaincus et châtiés*** *par le pharaon qui, à cette époque reculée, avait sa capitale en Haute-Égypte. [...]*

En réalité, même s'il y a eu ***des infiltrations d'Asiatiques ou de Proto-Européens à cette époque*** *de la Préhistoire, les Nègres d'Égypte n'avaient jamais cessé d'avoir la situation en main ainsi que l'indiquent les nombreuses statuettes amratiennes trouvées et figurant une race étrangère vaincue. »*[179]

Rappelons que le Territoire des Kamit, avec le Fari à sa tête, s'étendait jusqu'aux portes de l'Asie. Raison pour laquelle il est rappelé à juste titre qu'*« on oublie souvent que le Moyen-Orient a longtemps été considéré comme faisant partie du continent*

[178] J.P. Omotunde, **Manuel d'études des Humanités Classiques Africaines**, page 70. Volume 1. Éditions Menaibuc, 2007.
[179] Cheikh Anta Diop, **Nations Nègres et Culture**, page 134 et 140. Éd. Présence Africaine, 1979.

africain et que ***l'empire négro-égyptien s'étendait jusque-là****. »*[180] Le Professeur Félix T. Ehui rajoute que *« […] à l'époque de Jésus, l'Afrique et le Moyen-Orient formaient un seul continent appelé Afrique et la partie moyen-orientale s'appelait « Afrique du nord-est ». C'est seulement en 1869 que ces deux parties du globe ont été séparées artificiellement avec l'ouverture du canal de Suez ! »*[181]

Nous pouvons aussi lire :

*« **INDUS ET INDE : BASTIONS ORIENTAUX DES ÉTHIOPIENS***
Comme précédemment exposé, ***la présence africaine en Asie antique****, était visible* ***du point le plus occidental aux extrémités les plus orientales et méridionales du continent et ce jusqu'au beau milieu du Pacifique****. »*[182]

C'est à partir des différentes invasions eurasiatiques que nous avons commencé à perdre progressivement notre Territoire, et ce mouvement ne s'est pas arrêté jusqu'à la toute récente Occupation européenne de Kemeta. L'Occupation de Kemeta, aujourd'hui appelée vulgairement « colonisation », est donc un long processus de guerre des Eurasiatiques contre les Kamit, qui a débuté bien avant même le début du règne des Fari. Nous ne devons jamais perdre ce point de vue pour l'étude du processus d'agressions eurasiatiques de Kemeta, des origines à nos jours.

✓ DUNAMEƒE : LA TROISIEME UNITE CONTINENTALE

C'est ce que nous sommes en train d'accomplir à notre époque, après la destruction de Duname à Katago par les Occupants eurasiatiques. Dunameƒe est **le lieu (pays) où tu peux réclamer ta part du patrimoine**.

---

[180] Fatou Kiné Camara, **Pouvoir et justice dans la tradition des peuples noirs. Philosophie et pratique.** Page 51. Éditions L'Harmattan, 2004.
[181] **L'Afrique Noire. De la superpuissance au sous développement**. Page 5. Éditions NEI, 2002.
[182] Runoko Rashidi, **Histoire millénaire des Africains en Asie**, page 48. Éd. Monde Global, 2005.

Notre Mère Elisa conceptualisa le nouveau système politique, le « Nu Si Duname », et construisit la Capitale de la Seconde Renaissance, avant même la chute des Fari : **Katago**. « ***Carthage était** [...] **fondée sur la côte d'Afrique en 822 par la reine Elissar** [...]* »[183] Katago : Ka = âme ; ta = ata = ancêtre ; go = bord. Katago signifie : « **Siège de l'Ancêtre** ».

Les Envahisseurs Eurasiatiques détruiront notre Capitale Katago avec son Duname, avant de construire leur « Carthage » sur place, en voulant imiter les Kamit, sur les ruines de Katago de la Mère Elisa, tout comme ils ont détruit Ta Meri, pour construire leur Capitale « Alexandrie » au 23e siècle avant Lumumba, ou encore notre Ville Sainte « Waset » pour construire leur « Thèbes » ou « Thiva » en Grèce. La destruction de l'original est un acte flagrant de falsification, comme la falsification est encore d'actualité dans la pensée eurasiatique, européenne notamment.

La Troisième Unité Continentale consiste par conséquent à remettre sur pied le concept de Duname et de reconstruire la Nouvelle Capitale de Kemeta : Ishango ! Comme les corps de Wosere et de Lumumba ont été démembrés et reconstitués, le Corps de Kemeta, notre Mère, qui a été morcelé en de territoires insignifiants, doit être, par nous, reconstitué, ressuscité : c'est la raison de l'Unité ! Les raisons de la Troisième Renaissance et Unité sont les mêmes que celles de la Seconde Unité par le Fari Nare Mari et de la Seconde Renaissance de la Mère Elisa qui a instauré le Dunamenu après la crise de la période dynastique sous les Fari.

✓ VODUNU : LA REVOLUTION « WOSERE »

Tous les Bantu sont les sœurs et frères de Hɔluvi, donc des héritiers. Le principe qui permet d'éviter les dérives, c'est Vedu.

[183] Cheikh Anta Diop, **Nations Nègres et Culture**, page 183. Éditions Présence Africaine, 1979.

Cela signifie qu'il n'y a pas d'individus isolés. Ve = deux (2) ; Du = société. Mot à mot, vedu signifie « deux font société ». Autrement dit, chacun est rattaché à un groupe. L'énoncé de la formule du Vedu est : « 1 c'est rien, 2 c'est tout ! » **C'est le rétablissement du Vodu**. Cette Révolution a lieu il y a 101.961 ans avant Lumumba.

Le Vodunu a défini la politique : c'est l'invention de la politique sous sa forme du Duname, donc de l'État dit Dunameƒe.

✓ VEDUNU : LA RENAISSANCE « WOSERE »

C'est la condition humaine, c'est-à-dire que tu ne peux être humain si tu es isolé. L'Unité des deux États (le Nord et le Sud)[184] par le Fari Nare Mari signifiait que nous sommes tous Kamit. C'est la découverte de la mélanine qui est commune à tous les Êtres humains. Nous sommes donc capables de reconnaître parmi les animaux ceux qui sont humains et ceux qui ne le sont pas. La dérive qui vient de là est qu'on a érigé Hɔluvi en dieu alors qu'il est humain. Par conséquent, le fait du Vodunu veut dire que le vrai Ancêtre divinisé est Wosere et non son fils. La dérive a été cristallisée par les Grecs qui vont construire un temple à Hɔluvi et qui ont voulu faire des Yewɔɛsi wo, les Adorateurs de Yewowa, des Hɔlusi wo, les Adorateurs de Hɔluvi.

« Faire société » deux par deux (Vedu) indique une méthode de découverte à partir des combinaisons : celle de reconnaître le moi dans l'autre et dans le non-moi, à savoir qu' « il n'y a pas de moi sans autre moi » ni de moi sans non-moi. Dans Vedu, deux (ve) représente le tout (du), c'est-à-dire la pluralité en général en nous et hors de nous. Chacun de nous constitue une forme singulière possible de Renaissance des Ancêtres.

---

[184] Nous comprenons mieux pourquoi *« sur ces fresques reproduites du tombeau de Ramsès III (vers 1200 avant J.-C.), s'affirment sans équivoque :*

- *La parenté de l'EGYPTIEN (personnage A) ou Remetou : « les hommes par excellence », avec le NUBIEN (C) ou Nehesiou […]. »* (Cheikh Anta Diop, **Nations Nègres et Culture**, page 3)

Les Remetu représentaient l'État du Nord, et les Nehesiu celui du Sud.

MAÂT

Notre Constitution, c'est la **Maât**.

« *Par la notion de prise en compte de la Constitution sociale nous entendons [...] la prise en compte de la subjectivité africaine comme moteur de production du droit [...].*
[...] ***L'Afrique fait partie d'une aire culturelle dans laquelle la figure de l'État*** *[...]* ***épouse les contours de la mère****. [...] »*[185]

Le concept de Maât[186] est typiquement et purement inhérent à toutes nos sociétés plusieurs fois millénaires. Selon le Professeur Obenga[187], le rôle fondamental de la Maât se manifeste dans plusieurs de nos Communautés sous la forme de "Moyo" au Kongo, "Ma" chez les Ngaka, "Mye" chez les Fang, "Mya" chez les Mpongwe, "Mo" chez les Yoruba, "Ma" chez les Hausa, "Mat" chez les Mada, "Mat" chez les Nuer. Nous pouvons encore rajouter l' « Ubuntu » chez les Zulu.

Étant conceptualisée sous une forme féminine, la Maât désigne trois éléments que nous allons développer dans les lignes qui suivent, à savoir :

[185] José Do-Nascimento (sous la direction de), **La renaissance africaine comme alternative au développement. Les termes du choix politique en Afrique**. Page 45. Éditions L'Harmattan, 2008.

[186] Pour une étude complémentaire de la notion de Maât, nous invitons le lecteur à se référer à notre ouvrage intitulé : « **Djiɖuɖu Susu. La Philosophie Politique émanant de la Maât.** », aux Éditions Amouna Hungan Ga.

[187] Voir dans "**A Companion to African Philosophy**", par Kwasi Wiredu, page 48.

1° La **Patronne** (sens politique), c'est-à-dire l'incarnation d'un principe : la Justice qui est le principe par excellence du Duname.

2° La **Fille de Re**, c'est-à-dire qu'elle est purement humaine. Ce qui est divin, c'est ce qui est parfait, donc toujours dans le sens humain puisque Re n'est plus perfectible du fait de son accomplissement.

3° L'**Excellence**, c'est-à-dire quelqu'un qui est en état de grâce : tout lui réussit. C'est la perfection. Or la perfection n'est pas de ce monde. Par conséquent, elle est l'idéal humain, c'est-à-dire ce que nous voulons mais que nous n'atteignons pas totalement : nous sommes seulement sur le chemin de la perfection.

1. ÉTYMOLOGIE

Amehonu = humanité. Djogbe se (mot à mot : loi du premier jour) = justice. Mata = n'admet pas la dessiccation (= l'erreur). C'est dans l'énoncé : « Djogbe se ye nye amehonu nun si ma ata ». Ata = tarir, manquer de (eau). **Maata**[188] **= celle qui ne tolère aucun manquement** ; comme dans Sematawu = mettre la justice au-dessus de tout.

Le mot « **Maât** » vient de la phrase (formule) « **Ma(mi) Ata** » : **Ma** ou **Mami**[189] signifie « Mère », et **Ata** signifie « Ancêtre ». « Mami Ata[190] » veut dire l' « **Ancêtre Mère** ». Par

[188] En Lingala, « mata » signifie « monter » (qui s'oppose à « sunda » = descendre). Or la Maât est littéralement la Loi Fondamentale qui nous fait monter, qui nous élève (aspiration à la sublimation).

[189] *« Les Égyptiens désignaient le cœur de l'Afrique du nom de **Amami** = pays des ancêtres ; **Mamyi** = ancêtres en valaf. »* (Cheikh Anta Diop, **Nations Nègres et Culture**, page 126.)

[190] **Le Autorités Politiques sont, dans la Tradition, celles/ceux qui incarnent l'Esprit des Ancêtres, comme la Maât** (confère notamment le rôle de l'Axofia qui est le Gardien de la Tradition, donc de l'Esprit des Ancêtres). Il ne faut pas s'étonner que la plus Haute Autorité Politique du Duta, même de sexe masculin, porte dans son titre le nom de la mère, puisque nous nous situons dans un régime de Maternalité. Dans cette mesure, les Autorités Politiques sont, indifféremment de leur sexe, appelées « Mère du Pays ». Cheikh Anta Diop nous apprend que « ***Au Sénégal un homme qui gouverne selon la coutume est appelé dans certains cas N'Deye Dj***

conséquent, la Maât fait référence à l'**incarnation** de l'esprit humain. C'est dans ce sens qu'elle est la fille de Re : l'enfant de Re n'est pas Re, d'après Susuɖeɖe.

Qu'entendons-nous par incarnation ?

Quand nous disons que la Maât est la Fille de Re, nous disons qu'elle est **l'incarnation de l'Esprit des Ancêtres** : Mami Ata. C'est comme on dit : « avant la croix, il y a le signe de la croix ». **L'incarnation est le verbe (la parole) qui s'est fait chair**. Cela veut dire que toute création est une affaire de parole. Par conséquent, l'Être divin est humain dans la mesure où il est un Être qui parle. L'incarné est celui qui a pu parler, c'est-à-dire celui qui s'est fait entendre : Wosere = « Toi qui as écouté Re ». Par exemple, quand un enfant naît, il donne de la voix : lorsque l'enfant crie (premiers pleurs de la naissance), cela veut dire qu'il est normal (Maât = ce qui convient) ; l'inverse veut dire qu'il y a un problème (Isfet).

L'incarnation signifie que **l'Esprit humain a existé avant de se découvrir lui-même**. À partir de là, le corps humain est un moyen d'expression, un système d'actions. L'individu est un modèle d'humanité. La société, pour être animée, doit devenir un **corps social**, c'est-à-dire un système d'actions. Nous ne pouvons pas avoir de bons rapports avec Re si nous n'avons pas de bons rapports avec autrui : autrui est également Re.

L'incarnation, c'est la **mise en application de la norme.** La norme ici, c'est l'Esprit des Ancêtres, c'est-à-dire la droiture (**u-runji**, en Tumbuka). L'incarnation est incarnation de la norme, c'est-à-dire sa mise en application : le **principe actif**.

De tout ce qui a été dit, nous pouvons donner trois sens au mot incarnation :

Rèv (la mère du pays) *et cela ne choque personne. Cette fonction coutumière existe encore chez les Lébous.* » (**Les Fondements économiques et culturels d'un État fédéral d'Afrique Noire**, page 53. Éditions Présence Africaine, 1974.)

1° L'incarnation désigne l'**individualisation**, c'est-à-dire l'appropriation individuelle d'un Principe Universel. En ce sens, l'Esprit des Ancêtres est l'Esprit humain universel. Raison pour laquelle nous proclamons que **l'émancipation de Kemeta sera l'émancipation de l'humanité**. C'est encore ce que traduit le Président Nkrumah en disant clairement que « ***L'émancipation du continent africain, c'est l'émancipation de l'homme***. »[191]

2° L'incarnation est la **mise en conformité** du comportement individuel avec un Principe Universel. Ce qui nous fait agir en centre de Susu et de Kete.

3° L'incarnation est la **mise en application de la norme** (système). Ici, c'est le prototype de l'humain. L'incarnation est une réalité purement humaine, d'où l'impossibilité de la réincarnation. Dieu incarné, c'est Dieu qui s'est fait voir, qui se rend visible : REMETU. Avant de s'incarner, il voit mais nous ne le voyons pas. Exister, c'est percevoir et être perçu comme qui dirait : le Moi est dans le non-Moi.

2. DEFINITIONS

Le mot « Maât » revêt ainsi trois sens :

1° Le premier sens, au sens d'incarnation, c'est **Djɔ** : c'est **être droit**, c'est-à-dire conforme à la norme, mais en même temps **naître**. Naître et être droit renvoient à la même réalité : c'est la même chose. En effet, si l'enfant naît, cela veut dire que le germe était droit, c'est-à-dire viable, promu à une maturité : **Amebibi**. Le germe avait donc de l'avenir : nous avons ici le sens de la « norme » : la <u>normalité</u>. Être droit et naître, c'est **se développer suivant sa propre exigence interne** : autrement dit « être viable[192] ». Par conséquent, Djɔ signifie <u>se tenir droit</u>, comme l'arbre : l'intelligence consiste à puiser dans les racines la sève

---

[191] Kwame Nkrumah, **Le Consciencisme**, page 120. Éditions Payot, 1964.

[192] Aujourd'hui, les pseudo-États à Kemeta ne sont pas viables pour la simple et bonne raison qu'ils ne se développent pas suivant l'exigence interne propre aux Kamit : notre Culture !

nourricière. « **Burkina** Faso » signifie le « Pays des Personnes **Intègres** », des personnes droites, c'est-à-dire des personnes honnêtes et justes.

2° Le deuxième sens, c'est **Djɔdjɔɛ** : c'est la **conformité à la norme**, l'**exactitude**. C'est dans ce sens que ceux qui n'ont pas compris ce qu'est la Maât l'ont traduite par « vérité » : il n'est pas question de ce qui est vrai mais de ce qui est juste dans tous les sens du mot. Les personnes justes sont celles qui se comportent suivant la norme humaine universelle : c'est le sens de l'humanité. Dans l'idée de juste, il y a l'idée de poids (la balance), c'est-à-dire de mesure (mesurer) : c'est une question mathématique. Djɔdjɔɛ, c'est l'**étalon de mesure** de l'humain.

3° Le troisième sens, c'est **Kodjoɖɔƒe** : tribunal, **Kodjoɖola** : magistrat, **Kodjoɖoɖo** : magistrature. Ces trois mots suggèrent que toute activité humaine digne de ce nom implique un arbitrage. Celui qui est capable d'arbitrer correctement est excellent dans son domaine. En ce sens, il est divin. Convoquer quelqu'un chez le Kodjoɖola, c'est comme en appeler à Re (sama), comme dans l'expression « ma sama ɛ so » : « je rends grâce à Re », qui est une traduction théologique d'une phrase qui signifie en fait : « j'indique Re » (mouvement d'indication). Il y a une confusion faite entre le langage politique et le langage théologique dans ce cas.

a- MAAT : DJƆ

Chaque individu, chaque société (au sens politique) a **un Patron, un Arbitre, un Modèle qui permet de dire ce qui convient**. C'est ainsi que la Maât sera, depuis Ishango et même bien avant, la Patronne des Kamit. **La Maât, c'est se tenir droit et aller droit**. « Mate Mata » signifie : « je m'efforcerai d'aller droit ». Dans le cas contraire, c'est-à-dire quand ça ne convient pas, on dit : « ça ne va pas » : « **ema me djɔ o** ». L'Isfet, c'est **ce**

qui ne convient pas. Le mot « Isfet » vient de la phrase : « **esi de fu tɔ** » : « ce qui provoque la souffrance, le malheur ». C'est donc ce qui ne convient pas, **ce qui ne répond pas à une finalité normale**, contrairement au germe viable : c'est une anomalie. L'Isfet n'est donc pas le mal, mais ce qui fait voir le mal à sa source avant même qu'il ne se produise. C'est ce qui fait voir le mal à l'état de germe, à l'état d'œuf : il ne faut pas qu'il éclose. Le mal est né d'un mauvais usage de la raison, comme le coq peut pondre des œufs, mais des œufs stériles qu'on peut cependant confondre avec d'autres œufs féconds : l'œuf du coq ressemble à des œufs d'autres oiseaux. Lorsqu'un coq se met à pondre des œufs, cela apparaît comme une anomalie. Lorsque les Grecs construisent un temple pour Hɔluvi, c'est une anomalie : Edefu ! En effet, Hɔluvi n'est pas Re dans notre Tradition. Une fois qu'il a été fait Re par les Grecs (et a par la suite donné pour modèle « Jésus »), nous avons dit que c'est le début des malheurs. Par conséquent, la cause du mal n'est pas le mal.

Celui qui dit que cela ne convient pas ne condamne pas mais **exige la rectification d'une erreur**. Cela veut dire aussi que **l'Être humain n'est pas infaillible** : il a droit à l'erreur. Toutefois, il est capable de s'en rendre compte : l'effort de s'en rendre compte, c'est ce qui incarne la Maât en tant que Principe, Loi Fondamentale.

La Maât ne peut pas être « Dieu » parce que le Mawuntinya veut l'infaillibilité ; et c'est dans ce sens que le Boso'mfo dispense des nourritures matérielles et spirituelles : il n'a pas droit à l'erreur. Pour gérer le quotidien, il ne propose que ce qui est comestible matériellement et spirituellement. Or c'est après des erreurs qu'on trouve ce qui est comestible et ce qui ne l'est pas, raison pour laquelle le Mawuntinya n'a pas la première place dans notre Tradition.

Par conséquent, **le droit à l'erreur implique la possibilité d'une amélioration infinie**. Le **droit à l'erreur** est le premier

droit dans Se djɔdjɔɛ dji : le meilleur changement est toujours possible. Notre Ancêtre Seti-Heti incarne notre droit à l'erreur mais aussi notre capacité d'adaptation à toutes les situations.

On dit : « ce qui arrive peut être relatif aux choses, aux personnes ou à la société ». Ce qui arrive aux choses est un phénomène. Ce qui arrive aux personnes et à la société est un événement. C'est donc au niveau de l'événement qu'il y a une histoire, c'est-à-dire un passé, un présent, un futur. **L'histoire se définit comme ce qu'un Peuple ne doit pas oublier de/sur lui-même**. C'est pour cela qu'un Peuple ne peut pas l'écrire pour un autre. Le Kamit a toujours été créateur du Progrès. C'est quand tu racontes ton histoire que tu retrouves ta santé physique et mentale. C'est la question fondamentale de la Généalogie : nous nous sentons tenus de ne pas oublier notre Arbre Généalogique.

« *[...] **Chaque peuple doit édifier sa propre culture et en particulier rédiger sa propre histoire**, au lieu de se contenter d'en prendre passivement connaissance dans les ouvrages étrangers qui la transfigurent.*

*[...] Le rôle de l'Histoire, dans l'existence d'un peuple, est vital : l'Histoire est un des facteurs qui assurent la cohésion des différents éléments d'une collectivité ; une sorte de ciment social. **Sans la conscience historique les peuples ne peuvent pas être appelés à de grandes destinées**.* »[193], enseigne le Professeur Diop.

« ***Nuɖe va djɔ*** » signifie : « quelque chose est arrivée ». Lorsque nous disons cela, nous ne disons pas s'il s'agit d'un phénomène ou d'un événement. Il n'y a pas de questionnement dans le Djɔ considéré comme un constat.

[193] Cheikh Anta Diop, **Alerte sous les tropiques. Articles 1946-1960. Culture et Développement en Afrique Noire**. Page 51 et 115. Éditions Présence Africaine, 1990.

b- MAAT : DJƆDJƆƐ

Djɔdjɔɛ est ce qui implique un questionnement. Par conséquent, **l'Être humain est l'Être qui se pose des questions sur la normalité des choses et qui s'étonne en cas d'écarts par rapport à la norme**. L'étonnement va s'appliquer à l'écart d'une part dans le sens négatif, et d'autre part à l'écart dans le sens positif. La Maât permet de s'étonner du comportement de celui qui ne se rend pas compte lui-même de sa propre erreur. C'est le fait de l'exigence interne. Une fois qu'une personne ne s'aperçoit pas de son erreur, c'est étonnant : cela veut dire qu'il ne fait pas usage de sa raison. **L'étonnement dans le cas de l'écart positif à l'égard de la norme est un constat d'amélioration**. Il pose la question de la définition même de la norme et dans le sens d'un enrichissement historique. Ce qui est pris pour norme à une époque devient périmé à une autre époque. C'est le cas de Ɖemɔtika : la norme était l'égalité qui est la première découverte.
Le **droit au progrès** est le second droit, la seconde exigence, dans Se djɔdjɔɛ dji.

L'erreur est source de progrès, puisque nous sommes amenés à rectifier. Le droit au progrès signifie que nos Ancêtres ont inventé. Par conséquent, nous sommes capables d'inventer aussi et non seulement de répéter ce qu'ils ont fait. Le progrès est d'abord **perpétuation** qui est un maintien, mais surtout **pérennisation** qui est la conservation du principe de l'invention et de la réalité de l'innovation. Le record battu hier est appelé à être battu ; les records d'hier **tracent le chemin** pour des records d'aujourd'hui et de demain. C'est en ce sens que ce chemin est droit : **si nous nous écartons du principe, nous nous écartons du chemin**.
L'erreur est une suite de variations. S'il y a variation, c'est qu'il y a une constante dont on s'éloigne. Le droit à l'erreur part de ce qui

ne peut pas subir d'aliénation. Le droit au progrès est défini par la nécessité de l'effort.

L'inconvénient du paradigme est qu'il disqualifie ce qui a servi d'agir : le principe. Or **l'humanité n'abandonne jamais ce dont elle a éprouvé la validité** : la validité n'est pas la conséquence. La **validité** est un concept mathématique, autrement dit une réalité mentale et non pas un fait. Elle s'oppose aux conséquences : les faits ont des conséquences mais ne peuvent pas produire l'universalité, c'est-à-dire la validité. La validité, en tant que réalité mathématique, est un produit du jugement : il faut voir si la chose est juste ou pas. **Se djɔdjɔɛ dji s'oppose à l'état de fait**.

En ce qui concerne une personne, être valide signifie être en bonne santé et ne pas être victime d'une infirmité. Celui qui a subi une mutilation n'est pas valide, quelque soit son état de santé : c'est la fonction qui crée un organe. **La validité est universelle dans la mesure où tous les éléments du système sont pris en considération**. Cela nous conduit à dire que les personnes ne peuvent pas être authentiques puisqu'elles ne sont pas des choses. Un document n'est pas valide mais authentique ; le contraire de l'authenticité est le faux : un document non authentique est un faux. Cela nous permet de disqualifier le discours de Mobutu qui a eu à parler d' « authenticité » concernant les personnes, alors qu'il aurait dû parler de « validité ». C'est d'ailleurs ce qui sépare son discours de celui de Lumumba.

En dehors des personnes, nous pouvons dire « valide » pour qualifier une idée, un jugement, un raisonnement. Il n'y a que par le raisonnement qu'on peut valider, éprouver ; la vérification implique la preuve du contraire. La falsification permet de valider en se fondant sur l'argumentation. Il est

possible de réfuter à partir d’une expérimentation concrète. Sɔ Nublibɔ admet les choses jusqu’à preuve du contraire. Dans la mesure où les faits sociaux sont des choses, nous pouvons dire qu’un fait est valide ou non. La validité d’un fait est un jugement sur sa conformité à la norme.

Un « dieu du stade » peut être par exemple celui qui, jusqu’à aujourd’hui, a lancé le javelot plus loin que tout autre. Le qualificatif de « divin » ne signifie pas que la Maât est une déesse, mais plutôt qu’elle est **ce qui permet de voir plus juste que tout autre**.

Au niveau de Djɔdjɛ, la personne n’est excellente que dans un domaine. Or pour exceller dans tous les domaines, elle doit passer au troisième niveau : Kodjo. Le prix d’excellence est celui qui a le premier prix dans toutes les matières. La Maât est le principe de l’incarnation humaine selon lequel **chacun de nous peut être le meilleur dans tous les domaines**. C’est là une autre définition de l’universalité.

c- MAAT : KODJODOƐE YE NIƐ DJƆDJƆĐEƐE

Cette formule signifie : « **le tribunal est le lieu de la rectification** », ou « **c’est le jugement qui permet de rectifier** ». L’arbitre parfait dans tous les domaines est quelqu’un qui a atteint l’excellence dans tout ce qu’il fait. En ce sens, ça peut être Re. Or l’excellence n’est pas un attribut divin mais seulement humain. Dans ce dernier sens, la Maât n’est pas une déesse mais **le principe de la perfectibilité humaine** en tant qu’Être spirituel, c’est-à-dire social et politique. Ce principe de perfectibilité humaine est par conséquent **la Loi Fondamentale de la société humaine et de l’individu humain** en tant qu’Être social.

L'excellence n'est pas un attribut divin dans la mesure où Re est un Être parfait, et ne peut donc plus progresser dans la perfectibilité. Elle est ainsi limitée à tous les domaines d'activité humaine, ce qui exclut par conséquent Re. En d'autres termes, les domaines d'excellence humaine qui se sont manifestés dans l'Histoire jusqu'à nos jours n'épuisent pas les possibilités de l'excellence humaine : nous ne sommes pas inférieurs à nos Ancêtres. Cela veut dire que les records battus jusqu'ici peuvent être dépassés dans l'avenir proche ou lointain.

Si le juge est celui qui prend la juste mesure des situations, le tribunal est le lieu où l'on prend la juste mesure des situations. Or Re ne juge pas puisqu'il est infiniment bon : c'est Wosere ! Par conséquent, le premier magistrat, le premier juge, c'est la Maât qui pèse le cœur de l'individu pour voir s'il est pur, c'est-à-dire juste. Le mot « pur » est ici pris dans le sens de sacré, autrement dit de celui qui n'a jamais fait de mal. C'est la raison pour laquelle devant Wosere, la confession est négative. Le point de vue du droit s'oppose au point de vue du fait : même si l'individu a commis une faute (point de vue du fait), la confession négative pose pour principe que l'individu n'a pas commis de faute **à tort** (point de vue du droit). Nous comprenons mieux dans quelle mesure Se djɔdjɔɛ dji s'oppose à l'état de fait.

L'incarnation de la Maât est le deuxième personnage du « kpa ta tɔ wo » théologique. Elle siège comme premier magistrat à côté de Wosere et juge chaque individu selon la pureté de son esprit. Sur le plateau d'une balance, il y a le poids (la plume) qui représente la Maât, c'est-à-dire la juste mesure ; et sur l'autre, il y a le cœur du défunt qui le représente. Les deux plateaux de la balance doivent être en équilibre. Dans ce « kpa ta tɔ wo », **la Maât représente les Êtres humains** en tant que porteurs de jugement. C'est la raison pour laquelle, dans les iconographies, la Maât est représentée doublement : l'une qui incarne le premier

magistrat, avec son bâton de commandement et le symbole de la vie (Ankh) en mains, et l'autre qui représente (accompagne) les Êtres humains.

Le monde de l'éternité où nous fait entrer Wosere, le Chef Suprême du Djiƒofiadume, est analogue au monde de la temporalité où le Dufia dirige la Société, le microcosme n'étant que la réplique du macrocosme. Cette corrélation des deux univers est mise en évidence par la Tradition à travers par exemple la citation suivante :

« *C'était sans aucun doute pour qu'ils s'initient à l'existence, au macrocosme ou à la connaissance du monde dans un microcosme qui en est à la fois le résumé et la synthèse :* ***la forêt****. Celle-ci, on le sait de tous les contes et légendes, est* ***un sanctuaire*** *où toutes sortes de génies définissent et redéfinissent le monde. Et c'est à partir de la forêt que Chaïdana et Kapahacheu projetteront, créeront virtuellement la société dans laquelle ils désireront vivre. De même, c'est à partir de la forêt que le narrateur-auteur convoque subrepticement tous les mythes de la création qui font apparaître* ***la femme comme une mère essentielle, la mère de l'humanité tout entière****. Mais c'est aussi pour conforter le mythe du verbe créateur ainsi que celui du démiurge que Sony Labou Tansi fait de Kapahacheu un homme-parole qui monopolise la parole mais généreusement, pour définir généreusement le sens, c'est-à-dire l'existence de toute chose, de tout être, de tout homme lato sensu. Kapahacheu énonçant l'univers à Chaïdana semble évoquer, à notre sens, Thot, le dieu égyptien, africain à tête de babouin ou d'ibis [...], énonçant les mondes ou le même univers à toute postérité : « Ceci est vrai, sans mensonge, très véritable.* ***Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour faire le miracle d'une chose****. Et comme toutes ont été, et sont venues d'Un, ainsi toutes choses sont nées de cette chose unique, par adaptation. Le soleil est son père ; la lune est sa mère ; le vent l'a porté dans son ventre ; la terre est sa*

nourrice. Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais doucement, avec grande industrie. Il monte de la terre au ciel, et derechef il redescend en terre, et il reçoit la force des choses supérieures et inférieures. Tu auras par ce moyen, toute la gloire du nombre et toute obscurité s'éloignera de toi. C'est la force forte de toute force. Car elle vaincra toute chose solide. Ainsi le monde a été créé. De ceci sortiront d'innombrables adaptations, dont le moyen est ici. […] » »[194]

Le Fari est entre deux femmes distinctes : sa mère et son épouse. Il est impossible de faire reconnaître la place de Wosere dans le Djiƒofiadume sans le comparer au Fari, c'est-à-dire sans faire de son entourage celui de la Maât. Si le Fari est entouré par deux femmes, comme Wosere l'est également par la Maât ou dans certaines iconographies par son épouse et sa belle-sœur qui ne sont que l'incarnation de la Maât (la Mère), cela veut dire que la mère est première et l'enfant deuxième : le circuit va de la mère à l'enfant. Puisque l'enfant se reproduit, le Fari doit donc être marié.

Comme c'est la mère qui donne tout, elle donne le nom du père à son enfant, fille ou garçon, et elle donne son même amour à l'un et à l'autre, de façon juste. Elle sait que la fille a plus de possibilités que le garçon. De ce fait, elle oblige son fils à compenser sa différence : le fils doit régir l'égalité. Autrement dit, l'égalité doit partir du bas de l'échelle (Ɖemɔtika, l'égalité, c'est la moindre des choses). Cela repose sur l'idée de socle, de fondation, comme la fondation d'un bâtiment : il faut que le socle soit solide.
La mère fait de son fils une Autorité Politique pour le renforcer : c'est un partenariat universel qu'elle introduit. Il faut que le garçon arrive à avoir la même autorité que la fille. La mère dit que le garçon et la fille doivent avoir la même autorité : c'est l'égalité humaine qui est aussi affirmée malgré les différences. C'est cela la

[194] Sous la direction de Kadima Nzuji Mukala, Abel Kouvouama, Paul Kibangou, **Sony Labou Tansi ou La quête permanente du sens.** Page 204 à 205. Éditions L'Harmattan, 1997.

Maât, c'est cela la Nɔgbɔnu. Cette égalité humaine s'affirme de différentes manières. Par exemple, pour marquer l'égalité entre sa fille et son garçon, la mère, jusqu'à leur puberté, les tresse pareillement. Lorsqu'arrive la puberté, le garçon cesse d'être tressé et la fille, grâce à sa menstruation, gagnent deux (2) points sur le garçon, ce qui la rend supérieure à celui-ci. Ce qui indique sa maturité pour le Vedu, c'est-à-dire « 2^2 » (2 puissance 2). Pour rétablir la balance, la mère confie au garçon l'établissement de l'égalité. L'égalité se rétablit biologiquement encore à la ménopause puisque la mère devient l'équivalent de son fils : elle perd son surplus de la capacité de réparation biologique avec l'arrêt de sa menstruation. L'épouse du Fari sera reine-mère, elle deviendra l'équivalent du Fari. Aussi, l'homme et la femme sont égaux devant la mort, puisque tous les deux sont appelés à mourir. Toutefois, **le leadership social et politique demeure éternellement entre les mains de la mère, de la femme**.

« ***Que nos femmes montent alors en première ligne ! C'est essentiellement de leur capacité, de leur sagacité à lutter et de leur détermination à vaincre que dépendra la victoire finale***. *Que chaque femme sache entraîner un homme pour atteindre les cimes de la plénitude. Et pour cela que chacune de nos femmes puisse – dans l'immensité de ses trésors d'affection et d'amour – trouver la force et le savoir-faire pour nous encourager quand nous avançons et nous redonner du dynamisme quand nous flanchons. Que chaque femme conseille un homme, que chaque femme se comporte en mère auprès de chaque homme ! Vous nous avez mis au monde, vous nous avez éduqués et vous avez fait de nous des hommes.*

Que chaque femme – vous nous avez guidés jusqu'au jour où nous sommes – continue d'exercer et d'appliquer son rôle de mère, son rôle de guide. Que la femme se souvienne de ce qu'elle peut faire, que chaque femme se souvienne qu'elle est le centre de la terre, que chaque femme se souvienne qu'elle est dans le monde et

pour le monde, que chaque femme se souvienne que la première à pleurer pour un homme, c'est une femme. »[195]

Certaines personnes pensent faussement que la femme[196] a un rôle secondaire dans notre Tradition, alors qu'elle détient le rôle principal. Mais comme elle possède plus que l'homme, il faut que celui-ci compense. L'unité de commandement appartient à la femme, mais elle partage avec ses enfants : **la mère aime ses enfants pareillement, fille comme garçon**. D'ailleurs, si la Maât est représentée sous les figures d'une femme, c'est non seulement pour affirmer son principe : la Justice, mais aussi pour mettre en avant les bienfaits de la Nɔgbɔnu à travers l'image de la mère. En effet, nous répétons que la mère traite pareillement ses enfants, fille et garçon ; elle a le même amour pour chacun d'eux. **C'est donc la mère qui établit la norme, la justice, dans la société en commençant par ses enfants**. Ce qui est droit (Maât), c'est ce qui s'impose à tous ! **La Maât est le modèle typique de la mère, l'Esprit sacré de la famille**.

3. La Maat et le « Kpa ta tɔ wo »

Le Kpa ta tɔ wo est le lieu où on honore les personnes illustres : c'est le Lieu de Mémoire. Ces personnes sont celles qui sont sur le podium : « **kpa ta tɔ wo** » = les Excellents. Ce sont celles qui ont battu des records et réalisé des chefs-d'œuvre ! « Kpa ta » = tout ; « tɔ » = possesseur ; kpa ta tɔ signifie : **excellent**, c'est-à-dire **celui qui a montré le sommet des potentialités humaines** ! Dans ce sens, nous inscrivons la Maât dans la réalité humaine puisque nous disons qu'elle fait partie du

[195] Thomas Sankara, **L'émancipation des femmes et la lutte de libération de l'Afrique**, page 62 à 63. Éditions Pathfinder, 2008.

[196] Sur la Condition et la Prééminence de la Femme dans notre Tradition, nous vous prions de vous référer à notre ouvrage intitulé **« L'excision, aux sources d'une longue Tradition et Coutume Eurasiatique** » (Éditions Amouna Hungan Ga), qui aborde ces questions.

Kpa ta tɔ wo. Ceux qui ont fait des efforts spirituels se rapprochent de la Maât.
« Kpatɔ » signifie mot à mot « la communauté humaine », « l'ensemble de ceux qui sont dans le monde ». « Kpa » désigne l'enclos, mais qui n'a pas d'extérieur. D'où le principe du Djiɖuɖu Susu qui précise que le monde n'a pas d'extérieur. Le « Kpa ta tɔ wo » est le lieu géométrique de notre mémoire commune pour ceux qui ont été **les Illustrateurs des grandes valeurs humaines**.

4. LA MAAT ET LES MATE MATA

Les Mate Mata, c'est-à-dire « ce que nous ne pouvons connaître que s'il a été enseigné », sont du deuxième niveau, le niveau de l'infalsifiable : Djɔdjɔɛ. En ce sens, **l'Être humain est un Être enseigné**, et la viabilité de chaque Projet de Société dépend de la culture propre de la Société porteuse de ce projet qui, elle-même, se réfère à son mode de production, c'est-à-dire à sa manière de résoudre les contradictions en son sein.
Ce qui définit la divinité de l'Être humain est la nécessité de l'éducation dans la mesure où l'Être humain est un être enseigné et que **cet enseignement commence par l'activité maternelle** dès la conception de l'enfant. Quand la mère pense et agit, cela crée des circuits nerveux dans le cerveau de l'embryon. **La langue est l'élément le plus important de tout apprentissage mental ou corporel**. « Tu ne peux pas trouver si tu ne puises pas dans tes racines » : l'Être humain est comme une plante qui va chercher la sève nourricière grâce à ses propres racines. L'enseignement approprié commence par ce que nous apprenons de notre mère. D'où l'hypothèse d'une langue commune de toute l'humanité renvoie à celle d'une mère commune ; ce qui conduit à l'expression : « langue maternelle ». Cette langue commune est

une langue-mère qui, jusqu'à preuve du contraire, est d'origine kamit.

« ***La langue maternelle, nous ne le savons que trop, facilite la socialisation des individus comme des collectivités*** *; elle favorise l'apprentissage des connaissances léguées par les générations passées ; elle ressort à la fois comme la matrice et le musée des cultures et des civilisations.* ***Enfin, la langue maternelle constitue la meilleure garante de notre Dignité****…* »[197] Dignité qui est inaliénable. Nous nous sentons obligés de citer le principe universel, et tout le monde l'a compris, selon lequel *« […]* ***pour obtenir la clé du monde, il faut absolument posséder une maîtrise orale et écrite de sa langue****.* »[198] Si nous voulons actuellement renouer avec le Leadership et regagner notre place de **Dukplɔla**, c'est-à-dire de **Guide de l'humanité**, il est obligatoire que la langue de Culture d'enseignement et de gouvernement soit à tout prix une langue kamit, maternelle de préférence !

La socialisation est un apprentissage dans la mesure où l' « enfant sauvage » perd toutes les données génétiques de l'Être humain faute d'avoir été, dès le départ, parmi ses semblables.
Les Mate Mata, c'est ce qu'il faut pour assurer la Justice, ce qu'il faut pour satisfaire Maât.

En Kikongo, la salive se dit soit *mante*, soit *mata*. Or *« le crachat a une profonde valeur symbolique en Afrique noire. Le prêtre-officiant, le devin, le sorcier, le magicien, l'Aîné, l'Adulte, le chef (de clan, de lignage, de terre), bref tous ceux qui ont un statut en vue dans la société donnent la bénédiction ou la malédiction « au crachat ».* »[199] La bénédiction se dit aussi, en Eʋe, Tusine (mot à mot : cracher l'eau sur lui ; arroser de salive). L'action concrète de la bénédiction, c'est asperger d'eau. Pour bénir, on asperge d'eau.

---

[197] Têtêvi Godwin Tété-Adjalogo, **La question Nègre**, page 122. Éditions L'Harmattan, 2003.
[198] E. Orsenna, entretien dans le journal **Le Point** Jeux, édition N° 3, octobre-décembre 2010.
[199] Théophile Obenga, **Les Bantu**, page 170. Éditions Présence Africaine.

L'acte de bénédiction consiste dans le tusine : l'aspersion. La bénédiction est une affaire d'humidité. Or la parole est humide. L'humidité produit la plante : ama. Mate Mata, c'est : je suis capable de représenter, de dessiner. Le « ta », c'est soit représenter la chose, soit produire par la parole. Le mot « tanu » signifie « prêter serment ». Ce qui rentre dans le cadre d'un serment (ce n'est pas jurer, qui est le langage théologique) est fiable. Par conséquent, je suis capable de fiabilité : **on peut compter sur moi**. Si on ne me dit pas que je suis fiable, je ne le saurai pas. D'où il résulte que les mate mata, c'est ce qu'on ne peut savoir si on ne nous a pas dits.

5. La Maat et le concept d'esprit humain

Une chanson traditionnelle traduit ce qu'est la Maât :

Se nye gbe aya
Kponli nye gbe aya
Se tsi ɖo ma se ye nyo
Alugba woe la kplɔ afan kɔme na me
Kponli nye gbe aya

Littéralement, ça donne :

Mon esprit refuse le malheur
Mon âme refuse le malheur
L'esprit que j'incarne est bénéfique
Ce sont les innocents qui peuvent prendre soin de ma tranquillité
Mon âme refuse le malheur.

Et cela revient à dire, selon Louise Atani :

Je dis non au malheur
Mon cœur refuse le malheur
Je suis né sous une bonne étoile
Ma maison est pour le bonheur
Parole d'Ancêtres !

Voici l'une des chansons qui traduit ce qu'est la Maât. À partir de là, nous expliquons pourquoi elle est la Patronne.
La Maât est l'incarnation de l'Esprit des Ancêtres. L'Être humain est un être incarné, et ce qu'il incarne est l'Esprit des Ancêtres. Autrement dit, **la Maât est la personnification de l'Idéal du Duname**, c'est-à-dire la représentation matérielle de cet Idéal. L'idéal ici, c'est **le refus du malheur et la recherche du bonheur**. L'esprit dont il s'agit, c'est l'esprit humain. La Maât est donc l'Idéal d'humanité.

« Mon esprit » : dans la chanson, c'est la Maât qui s'exprime et qui parle de l'esprit qu'elle incarne. Il n'y a que l'esprit humain qui puisse poser la problématique du malheur et du bonheur dans la mesure où il n'y a que lui qui puisse s'incarner et qui ait envie de manger. En parlant de manger, nous désignons la **nourriture matérielle** et deux sortes de nourriture spirituelle : la **confiance que peut nous inspirer autrui** et la **confiance que peut nous inspirer Re**.

Si la Maât est juge, la première Magistrate, c'est pour nous éclairer, nous aider à **rectifier** nos erreurs. Ce n'est donc pas pour nous condamner. Elle veut nous rendre le cœur léger, aussi léger que **sa propre plume qui est l'élément de mesure par excellence**. Nous rendre le cœur léger signifie **soulager** le poids que nous impose la réalité matérielle (contrainte). Le refus du malheur pour moi est un refus du malheur pour tous mes semblables, pour tous les Bantu : « moi-même aussi je suis un autre ».

À ce niveau, le premier niveau, la Maât renvoie à la définition de **Se djɔdjɔɛ dji** qui veut rejeter le malheur hors du monde, ou plutôt de la Société puisque le monde n'a pas d'extérieur (niveau de la perfectibilité).

Au niveau de **Yayra me** (yayra = bénédiction ; me = dans), c'est-à-dire l'**état de grâce**, le deuxième niveau, la Maât m'indique

que si j'ai le cœur léger, je peux tout faire avec aisance. Yayra me va avec **Sɔke mɔna se** (sɔke = pardonner ; mɔ = chemin ; na = donner ; se = loi), c'est-à-dire le **droit de grâce**.

Au troisième niveau, celui de l'**excellence**, la Maât m'indique que j'ai atteint un degré éminent dans tous les domaines. C'est à ce niveau que nous <u>épuisons</u> l'idéal d'humanité. Si toutefois nous voulons aller plus loin, c'est-à-dire au-delà de l'idéal d'humanité, nous sommes obligés d'inventer Re : c'est seulement à ce stade que Mawuntinya sera inventée. Or le progrès est infini. L'excellence est une qualité divine, c'est-à-dire qu'elle n'est pas du monde des humains. Pour cette raison, elle ne peut pas être complète, achevée, épuisée. Le phénomène est prévisionnel : il peut faire l'objet d'un calcul ; tandis que l'événement est imprévisible : l'actualité n'épuise pas le champ des possibles.

Le concept d' « esprit » est donc à prendre dans le sens politique du terme. Cela indique que **l'activité collective pour l'amélioration de l'humanité est l'effort d'amélioration de la société** et non une amélioration individuelle. La vie humaine est temporelle. L'esprit ici est **une affaire d'intelligence** dans le sens d'ingéniosité (ingénium). C'est le pouvoir créateur : **Agɛ ye lo ye woɛ.**

Dire que la Maât est la Patronne signifie qu'elle nous introduit dans le domaine des invariants, c'est-à-dire **ce qui est universellement valable**. Par conséquent, elle ne dépend ni d'un lieu, ni d'un temps. La Maât nous introduit dans l'<u>historicité</u> à partir du commencement même de celle-ci ; elle constitue la permanence des fonctions dans la société humaine. Cette permanence des fonctions devient effective à partir de trois actions comprises dans la Tradition :

- <u>Perpétuation</u> : nous perpétuons les invariants et nous luttons pour les maintenir. Perpétuer, c'est maintenir l'invariant.

- Pérennisation : c'est la conservation des résultats d'une découverte : l'humanité conserve tout ce qu'elle a découvert de bon. Nous nous situons ici dans le domaine du Nuyeye fiɔfiɔ.
- Transmission : l'acte de transmission garantit le maintien de la perpétuation et de la pérennisation.

Ces trois points sont des actes de la mémoire qui est une réalité matérielle. Or les données de la mémoire doivent être prises dans leur **sens** (l'Esprit des Ancêtres) et non à la lettre : **Se djɔdjɔɛ dji s'oppose à l'état de fait**. Dans cette affaire, « *L'important, ce n'est pas le papier,* ***c'est la pensée****.* »[200] Il est question de restituer le sens exact, le sens qui convient : c'est cela la Maât. À ce niveau, nous sortons de la matérialité, de la mémoire, pour nous situer au niveau de l'intelligence (Agɛ ye lo ye woɛ) qui est la recherche du sens. Pour parvenir à cette recherche, « *Ils entreprennent un voyage dans un monde « souterrain », c'est-à-dire* ***le monde des significations cachées*** *derrière l'apparence des choses,* ***le monde des symboles****, où tout est signifiant, où tout parle pour qui sait entendre.* »[201] L'apparence se rapporte aux faits et le symbole au sens.

Au niveau de la volonté, le sommet, il est question de la motivation. Il faut avoir la volonté de perpétuer, de pérenniser et de transmettre. C'est cette volonté qui se donne des moyens nouveaux pour assurer sa propre fonction.

Pour parler d'esprit, il faut atteindre les trois niveaux que sont la mémoire, l'intelligence et la volonté. C'est ce qui caractérise l'Être humain.

L'Esprit des Ancêtres, c'est donc **la mémoire historique** : la Maât a à voir avec l'historicité. Ce qui est social n'est pas naturel : le phénomène n'est pas l'événement. Avec la Société, nous avons le refus de l'animalité, de la naturalité. La société est

[200] Kwame Nkrumah, **Le Consciencisme**, page 93. Éditions Payot, 1964.

[201] Amadou Hampâté Bâ, **Aspects de la civilisation africaine**, page 40. Éditions Présence Africaine, 1972.

dans la nature mais n'est pas la nature. Or la violence est dans la nature : avec la société, qui n'est pas la nature, nous refusons le malheur, la violence.

Ce qui existe de commun entre le naturel (la Nature), le spirituel (l'Être humain) et le théologique (Re), c'est **la capacité de produire des merveilles**.

Premièrement, au niveau de la Nature, celle-ci fait des merveilles : **ce qui fait que la vie, une fois apparue, s'est pérennisée**.

Deuxièmement, au niveau de l'Esprit humain, la personne humaine aussi fait des merveilles : **c'est l'espèce humaine seule qui a produit les conditions de sa propre pérennité**. La vie humaine est une forme de vie auto-conservatrice. Toutefois, il existe une menace de disparition de l'humanité dont la cause serait l'humanité elle-même, et cette menace est la fabrication des molécules synthétiques qui sont incompatibles avec l'existence de la Nature.

Troisièmement, au niveau de Re, nous partons du postulat que si la Nature fait des merveilles, ce que fait la personne humaine est supérieur à ce que fait la Nature. Or rien n'interdit de supposer l'existence d'un Être supérieur à l'Esprit humain et qui est universellement appelé sous le nom de « Re », Re qui est une hypothèse rationnelle : tout ce qui est rationnel n'est pas connaissance. La foi est rationnelle puisqu'étant l'équivalent d'un postulat. Rien n'exclut qu'au-delà de l'existence de l'humanité, il n'y ait pas quelque chose d'un niveau supérieur qui fasse aussi des merveilles. Ce troisième niveau est une découverte : Re est donc l'objet d'une découverte ! Comment prouver ce troisième niveau ? Nous disons que la volonté est sans limite. S'il y a une volonté humaine, c'est-à-dire un esprit humain créateur, **il peut y avoir aussi une volonté non humaine meilleure que l'esprit humain** qui va (tend) vers le meilleur sans être le meilleur.

« Que ce soit « Maa Ngala » (Maître de Tout) ou « Masa Dembali » (Maître incréé et infini) des Bambaras, ou « Guéno » (l'Éternel) et « Dundari » des Peuls, Dieu est ***considéré comme l'Être Suprême****, Créateur unique de tout ce qui existe, situé au-delà de toute contingence, échappant à l'intelligence humaine, et cependant à la fois transcendant quant à son être et immanent quant à sa manifestation. »*[202]

L'historicité se situe seulement au niveau de la personne humaine, le deuxième niveau. **Elle date de l'apparition de l'espèce humaine**. La vie ayant existé des milliards d'années avant : c'est cette période que nous appelons la **préhistoire géologique**. L'histoire naturelle (le premier niveau) est une préhistoire. Par conséquent, l'histoire réelle (Maât = historicité) a commencé le jour où les Bantu se sont donnés la Loi Fondamentale de l'espèce humaine en tant qu'Êtres sociaux, donc spirituels. Nous nous situons ici au niveau de la temporalité : c'est le deuxième niveau qui fait intervenir l'Être humain en tant qu'Être parlant ! Ce que nous appelons la « préhistoire humaine » s'arrête au point de repère marqué par la première langue ancienne connue. Le troisième niveau est celui de l'intemporalité, celui de Re.

Le Fari s'occupe uniquement du temporel. Le temporel est le deuxième niveau où se situe la Maât (en tant que fille de Re, comme le Fari est fils de Re) qui, elle aussi, ne s'occupe que du temporel. **La Maât a été codifiée par les Mate Mata**, c'est-à-dire ce qui dans la réalité matérielle est conforme à la rationalité calculatrice qui est l'élément fondamental de la transmission. Entendons par-là **qu'on ne laisse pas chaque individu redécouvrir tout ce que l'humanité a fait de bon** : Wosere a inventé la roue, il ne sert à rien de la réinventer. Mais comme chaque individu est égal à l'Ancêtre, il peut faire quelque chose de

[202] Amadou Hampâté Bâ, **Aspects de la civilisation africaine**, page 114.

bon et d'inédit qui n'a jamais été réalisée avant : c'est **le chef-d'œuvre**. La réalisation d'un chef-d'œuvre a rapport avec la recherche d'antériorité : pour qu'on sache que quelque chose est nouvelle, il faut savoir ce qui est déjà ancien et dont le nouveau se distingue. La mise à niveau de l'ancien et du nouveau s'appelle : la **modernisation**. L'Isamame date ainsi de l'invention des mathématiques qui sont la forme la plus immatérielle de la perception humaine. C'est à travers les mathématiques que nous sommes des Héritiers, c'est-à-dire les sœurs et les frères de Hɔluvi.

La notion de modernité chez les Eurasiatiques répond à un principe paradigmatique dans la mesure où ce qui est dépassé, ils le jettent, l'abandonnent définitivement. Or cela est contraire à notre conception des choses qui enseigne que l'humanité n'abandonne jamais ce qu'elle a inventé de bon. D'après ce principe, nous définissons **la modernisation comme la mise à niveau de l'ancien et du nouveau**, et non comme le rejet, l'abandon définitif de l'ancien au seul profit du nouveau. Dans cette mesure, les Eurasiatiques se trompent lorsqu'ils parlent de « modernité », de « modernisme », de « modernisation ». C'est comme jeter le bébé avec l'eau du bain.
La modernisation est l'action de moderniser. Moderniser, c'est mettre au niveau (de l'époque) du goût du jour. La modernisation, ou mise à jour, se dit **Isamameɖoɖo**. Se mettre à jour, individuellement, se dit **Asɔgbe**.

Le concept d'Esprit humain apparaît encore clairement dans la formule : « la Maât est le **Ka** de Ra ». **Kaxoxo** = l'ensemble des produits les plus anciens de l'humanité. L'ensemble des produits nouveaux d'une époque s'appelle **Kayeye**, dont la proposition est : « ***Kaxoxoa la nu wo gbina kayeya do*** », autrement dit : "**ce qui se fait de nouveau se fait à la suite de ce qui a été fait**".

Quand nous disons que la Maât est le Ka de Ra, cela signifie que la Maât est la fille de Re : Re est l'hypothèse la plus englobante du Théorème mathématique. En d'autres termes, il est impossible de produire quelque chose à partir de rien. La Tradition enseigne que *« « Vraiment/En vérité, une chose n'est (jamais) arrivée d'elle-même » ; « Une chose ne se produit certes pas d'elle-même » ; «* ***Il n'existe vraiment pas qu'une chose soit arrivée d'elle-même*** *». Ptah-Hotep a formulé ce principe dans un contexte éducatif. »*[203] Ce qui permet de produire quelque chose de nouveau, c'est ce que nous appelons « l'Esprit humain ». Re ne peut donc pas produire quelque chose de nouveau puisqu'il a déjà tout produit. Autrement dit, **le gouvernement de la société est une affaire exclusivement humaine**, c'est-à-dire un produit de l'Esprit humain conforme à la Maât. L'historicité est une affaire exclusivement humaine : il n'y a pas d'individus ou de groupes d'individus en dehors de l'histoire. L'intelligence est la propriété de tous les vivants ; la mémoire est la propriété de toutes les matérialités, y compris l'Être humain ; la volonté est exclusivement humaine ou divine. La volonté humaine est **création continuelle** tandis que la volonté divine est **création définitive**. De là vient le risque de confusion entre les deux formes de la volonté.

6. LA MAAT ET LE CONCEPT DE PATRON

Le patron ou la patronne est le modèle matériel ou spirituel qui **impose des limites à l'activité productrice des biens matériels ou immatériels** (nous passons ici de la mémoire à la volonté). Il peut être un individu, c'est-à-dire ce qui existe sous la forme d'une totalité indivisible. Par exemple : l'atome, la molécule ou la personne. La personne peut être individuelle ou

[203] Mubabinge Bilolo, **Métaphysique pharaonique. IIIe millénaire av. J.-C. Prolégomènes et Postulats majeurs.** Page 53. Éditions Menaibuc, 2003.

morale. C'est en ce sens qu'on parle d'un corps humain ou d'un corps social : les deux sont pris dans leur globalité.
Au niveau de l'atome, il s'agit de corps simple ou réalité nucléaire. Par exemple, quand on parle d'une famille nucléaire, il s'agit simplement du père, de la mère et des enfants. La réalité nucléaire est toujours une énergie matérielle.
Au niveau de la molécule, il s'agit toujours d'un corps composé, mais pur, c'est-à-dire sans rien d'étranger et perceptible en tant que tel à l'état naturel ou artificiel. La perceptibilité n'est pas le cas de la réalité nucléaire, car cette base d'un corps simple n'est pas toujours perceptible. **Le corps social est donc un ensemble d'individus humains**. En ce sens, on ne peut pas parler d'un corps social animal.

Le corps renvoie toujours à une pluralité, et cette pluralité s'applique à des réalités historiques et géographiques particulières à trois niveaux distincts. Au niveau de l'humanité, **il n'y a qu'un seul Corps Social ou produit de Nkumekɔkɔ**. Ce Corps Social est Nkumekɔkɔ qui se définit comme l'ensemble de toutes les valeurs que les Bantu ont créées pour que la société soit dans la nature. Au niveau des corps sociaux (pluralité), il y a les différents produits historiques de Nkumekɔkɔ que nous appelons les **Cultures** et qui ont en commun le refus du donné naturel. Cela veut dire qu'avant l'apparition de l'humanité, il n'y avait pas de culture et que les cultures actuelles sont les produits de la Culture Fondamentale que constitue Nkumekɔkɔ.

La Maât est le principe inaugural de Nkumekɔkɔ. Elle n'est donc pas une divinité mais le principe de l'initiative historique. Nous pouvons la comparer à la première langue dont dérivent toutes les autres langues humaines. La Maât est cette langue-mère et est historiquement le produit d'un événement kamit. C'est dans ce sens que Kemetablibɔtɔnu signifie : l'Humanité est Kamit. L'erreur consiste à s'écarter de cette norme puisque tous ceux qui ne sont pas Kamit cherchent à trouver une

langue ou une « civilisation » supérieures aux langues kamit ou à Nkumekɔkɔ. Ce que l'histoire réelle montre, c'est qu'il s'agit toujours de tentatives de falsifications qui se révéleront toujours vaines. Le fait de dire que nous sommes tous des Héritiers signifie qu'il n'y a pas de miracles.

Ceux qui parlent de miracles parlent un langage théologique et non pas politique. Ils confondent merveilles (faits étonnants) et création à partir de rien (ex nihilo = miracle). Les Eurasiatiques parlent de miracles (« le miracle grec[204] » et « le miracle du Coran » par exemple) parce qu'ils ont **l'illusion** de n'avoir hérité de rien et parce qu'ils considèrent l'imitation comme une activité inférieure. Pour entretenir cette illusion, « *[...] les chercheurs occidentaux ont décidé d'inventer le dogme du « Miracle Grec ». Le principe veut que personne ne sache vraiment comment sont nées les sciences en Grèce. [...]*
On parle alors de « miracle » ou de « période obscure », même si l'on dispose d'une multitude d'informations pour expliquer les sources de ce savoir. Mais, l'analyse objective des données historiques rend complètement caduque ce type de phrases idéologiques. Ainsi, compte tenu des handicaps de la Grèce à ses débuts, ***il a nécessairement fallu qu'elle aille puiser à l'extérieur de ses frontières et notamment en Égypte****, le savoir nécessaire à son éclosion. Ce n'est d'ailleurs pas Platon, qui en reprenant l'appel de Socrate fait aux Grecs, qui va nous contredire (Cf. Phèdre) [...].* »[205]

Or même dans le domaine matériel, **l'idée de patron implique toujours un modèle à suivre**. Dans le domaine spirituel, le modèle à suivre est l'idéal comprenant toutes les qualités humaines désignées sous le concept de personne. Cela

---

[204] D'où l'interpellation de Martin Bernal lorsqu'il parle de « **L'invention de la Grèce antique** » pour dénoncer ce fantasme européen (le prétendu « miracle »), dans son ouvrage intitulé « **Black Athena. Les racines afro-asiatiques de la civilisation classique. Tome 1**. » Presses Universitaires de France, 1996.

[205] Jean-Philippe Omotunde, **L'origine négro-africaine du savoir grec**, page 23 à 24. Volume 1. Éditions Menaibuc, 2000.

revient à dire que ce que nous appelons « patronne » est la personnification de l'idéal humain : la Maât.
Même théologiquement, Re n'est pas le Patron puisqu'il est inimitable. Ce qu'impose la patronne est ce qui, à travers l'Histoire, s'est toujours montré à notre portée. La Maât ne nous impose rien de non-humain. C'est en ce sens que **la Justice est le principe actif de la Société, de la cohésion sociale** ; une réalité humaine qui, par conséquent, ne saurait être divine. Le principe actif est ce qui fait que la liberté ait un sens.

En fait, la Justice est <u>ce qui permet toujours une négociation</u>[206] dans laquelle, comme dans une compétition sportive, il y a un arbitre, un juge. Ce que fait le juge, l'arbitre, c'est l'<u>application des principes de la Justice</u>. Le juge et l'arbitre sont des personnifications de la Maât : ils tranchent les différends dans la mesure de ce qui est compréhensible et acceptable pour chacune des parties. **La Justice ainsi faite est la détermination d'une sanction universellement concevable**, comme le juste prix d'un travail.

Dans l'activité économique par exemple, il y a des limites à ne pas dépasser dans l'attribution d'un prix, et ces limites sont uniquement constituées **des bénéfices**, sans dommage pour **le capital commun qui est la règle fondamentale**, la constitution, le règlement intérieur. Le patron, dans un système de mode de production esclavagiste, ne donne pas à chacun une part égale à celle de chacun de tous. En ce sens, l'esclavage est une aliénation, un déni d'humanité. Dans l'Ablɔɖeha, notre mode de production qui est par conséquent anti-esclavagiste, **tous ceux qui ont participé à une activité ont la même part égale des bénéfices après la rémunération de chacun à son échelon**. La conséquence de tout cela est que ceux qui n'avaient rien au départ

[206] La notion de négociation est fondamentale puisqu'elle explique par exemple pourquoi, dans notre conception du marché, il y a toujours négociation, c'est-à-dire discussion (remise en cause) du prix initial entre l'achteur et le vendeur.

commencent une accumulation de capital ; ceux qui avaient déjà quelque chose consolident leur position et peuvent être rattrapés par les premiers sans pour autant être victimes d'un déclassement puisque l'idéal, c'est que tous restent ou deviennent riches matériellement et spirituellement : c'est **le principe de Mansine**[207]. **Mansine, c'est un parti pris pour l'Esprit des Ancêtres** : « Je grandirai pour Lui ». « **Man si ne amesiame** » signifie : « **L'Ancêtre-Mère a grandi pour chacun de tous ses Enfants** ». Man = l'Ancêtre-Mère, Si = a grandi, Ne = pour, Amesiame = chacun de tous (ses enfants).

Le statut qui interdit le déclassement s'appelle la **maturité** en général, et plus particulièrement dans chaque domaine donné, c'est une **majorité**. Le mot « **Kamit** » désigne **les personnes arrivées à maturité spirituellement et matériellement parlant**. Raison pour laquelle la Tradition dit qu'elles sont « cuites » comme le charbon (Ka/Aka) ; autrement dit, elles sont matures à tous les points de vue. La majorité ou « statut de la personne » est une réalité exclusivement individuelle et, en ce sens, **constitue une amélioration dans le classement**. Ce qui est tout le contraire d'un déclassement. La majorité s'applique à l'étape définitive du bien-être individuel en tant que maturité. En revanche, il ne peut y avoir immaturité du corps social puisqu'au niveau de l'espèce, l'Être humain est arrivé à maturité depuis l'apparition de l'Ata nunyatɔ ŋtɔ il y a plus de 2.001.961 ans avant Lumumba. C'est donc abusivement qu'on parle de « développement », ou de ce développement, d'une société ; dérive qui n'est apparue qu'au 20e siècle après l'ère européenne. À la rigueur, on peut parler de **majorité juridique** d'un peuple dans la mesure où on appelle « peuple » l'ensemble des citoyens d'un territoire donné. La majorité juridique se situe à l'intérieur de Se

[207] Se référer également à notre ouvrage intitulé « **Nukplaɖaŋɖonya** » et portant sur Les Fondements de l'École selon la Tradition Kamit. Nous y exposons la notion de Mansine et sa mise en application à travers la notion d'Accueil dans la Tradition. Accueil qui implique la constitution de réseaux : l'individu intègre un réseau (carnet d'adresses).

djɔdjɔɛ dji. La **majorité sociale** désigne **la compétence pour un individu donné à diriger la société et, dans le cadre de notre mode de production, la compétence pour une société à se diriger elle-même**. Elle est donc à la fois politique, économique et culturelle.
En Kikongo, le mot « Nsundi » incarne cette majorité sociale, cette compétence propre au Kamit. Nsundi = nsu : je suis compétent, je suis capable de tout ; ndi : créer en abondance.
Sidina, en Eʋe, signifie : l'eau jaillit en abondance.

7. Les principes de la Maat

Les principes de la Maât se situent dans Se djɔdjɔɛ dji qui comprend trois droits fondamentaux :

1° le **droit à l'erreur** qui implique que **chacun est capable de se rendre compte lui-même de sa propre insuffisance** ;

2° le **droit au progrès** qui implique que **la société doit amener chacun à se suffire lui-même**, c'est-à-dire à devenir autonome : il faut bien manger pour bien penser ;

3° le **droit à la culture** qui implique :

- Le droit à une bonne alimentation : c'est **ce qui permet à l'individu de se développer, d'arriver à maturité** (bien manger) ;
- Le droit à la liberté d'expression : **l'Être humain est un Être politique**, c'est-à-dire parlant (bien parler) ;
- Le droit à la liberté d'initiative : **chacun doit essayer de créer ce qui répond aux besoins de son époque** (travailler pour rendre service).

Bien manger, bien parler et travailler pour rendre service constituent le droit à la culture. Ainsi, lorsque nous disons que la société forme chacun à gérer la Société, ce n'est pas qu'une simple vue de l'esprit. C'est la réalité pratique que traite notre ouvrage sur l'École dans la Tradition, avec pour postulat traditionnel que dans la vie, il y a trois choses que chacun doit savoir faire :

- Apprendre à bien manger : à ce niveau, l'individu se prend en charge lui-même et met en place les moyens de son autonomie ;
- Apprendre à bien parler : à ce niveau, l'individu prépare son leadership social en se faisant connaître, donc en créant les conditions de sa légitimité auprès des autres (réseaux, relais) ;
- Apprendre à travailler pour rendre service : à ce niveau, l'individu rend service à la société, comme la société lui a permis d'être autonome (service public).

Se djɔdjɔɛ dji définit les droits individuels et collectifs. C'est la source de la citoyenneté au sens où il ne peut exister, selon l'Ablɔɖeha, d'individus apatrides ni de gouvernement mondial. C'est ainsi que :

1° **Ma djɔ mɔna se**, c'est-à-dire **le droit à l'erreur**, est une exigence de la liberté. C'est ce qui définit l'humain, par opposition au divin. En ce sens, l'erreur n'est pas une faute du moment où chacun est capable de se rendre compte de la sienne propre et que les autres sont-là pour la lui signifier. Comme l'enseigne Djesefɔ, il y a 4561 ans avant Lumumba : « ***Amende-toi devant ton propre jugement de crainte qu'un autre ne t'amende***. » La faute consiste à refuser de reconnaître sa propre erreur en vertu des exigences mate mata considérées comme source de **Sedjɔdji la**, c'est-à-dire la **légitimité** (par exemple la légitime défense).
Se… mɔna = le droit de/à ; (nya) ma djɔ = erreur ; mɔ = chemin ; na = donner. Se = loi ; djɔ = droite (juste) ; dji = sur ; la = article.

2° **Zon nyie mɔna se**, c'est-à-dire **le droit au progrès**, est l'amélioration de sa propre condition. Il signifie que l'humanité, comme l'individu, part du dénuement matériel apparent pour arriver au plus haut degré d'épanouissement possible. Ce qui implique la majorité républicaine, c'est-à-dire l'accès à la pleine maturité individuelle, corporelle et spirituelle. Cela répond à l'enseignement traditionnel suivant : « à la naissance, on n'est pas vêtu ; c'est tout nu que nous sommes nés ».
Le droit au progrès est ce que je demande que la société m'apporte pour mon accession à l'autonomie. Par conséquent, tout dépend de ma propre demande : je ne suis pas autonome malgré moi. Je suis, sous ce rapport, législateur universel : ma volonté devient une loi à partir du moment où elle est légitime. Nous nous situons ici au niveau de **Sedjinya la**, c'est-à-dire la **légalité**. La légalité est ce qui permet de réaliser, de s'approcher de la légitimité : l'individu est le point de départ.
Zon = marcher ; Nyie = bien. Zon nyie = réussir. Se = loi ; dji = sur ; nya = parole, connaissance ; la = article. La légalité est un discours sur le droit.

3° **Sɔsrɔn mɔna se**, c'est-à-dire **le droit à la culture**, signifie que tous les biens matériels et spirituels sont une propriété commune de tous les Bantu. Par conséquent, nous sommes tous des Héritiers et chacun a droit à une part égale de l'Héritage. La balance est ce qui permet de mesurer la part de chacun. **Isɔna**, le **principe d'égalité**, se situe uniquement au niveau des bénéfices, c'est-à-dire au niveau de la plus-value. I = ce qui ; sɔ = équivaloir ; na = donner. L'égalité est ce qui donne l'équivalence.

Les trois choses que nous faisons au réveil sont : manger, se reposer, faire le point de la journée. Manger, c'est pour recharger l'énergie perdu en travaillant lorsque nous dormons la nuit (même quand nous dormons, nous travaillons) ; il a lieu le

matin. Se reposer, c'est la sieste obligatoire qui a lieu le midi. Faire le point de la journée, c'est l'heure du bilan, le moment où l'on retrouve les siens ; il a lieu le soir. Cette gestion du temps a rapport à Ma djɔ mɔna se, à Zon nyie mɔna se et même à Sɔsrɔn mɔna se. Faire le bilan, c'est parler. Le soir est le temps de la parole : la nécessité de faire le bilan veut dire qu'à la fin de la journée, chacun doit faire le maximum de ce qu'il avait à faire. Autrement dit, il y a une ligne directrice tracée d'avance (mate mata) : **c'est la planification** (gestion du temps). On ne donne pas les mêmes tâches à tout le monde et on situe toute action dans un système ordonné. Les Ancêtres ont fait de nous des héritiers ; nous aussi, **nous devons faire de la plus-value et faire œuvre**. Faire le point de la journée, c'est faire le bilan et prendre la décision de mieux faire le lendemain. C'est un acte qui se rapproche de la prière. Retrouver les siens veut dire que l'individu n'est pas seul dans sa prise de décision ; les autres sont avec lui pour le conseiller, pour le remettre sur le droit chemin s'il s'égare. Tout cela rentre dans le cadre des exigences prioritaires de l'Adjenuɖa, c'est-à-dire ce qu'il faut faire, par opposition à l'éphéméride.

Ce qu'ordonne la Maât, ce sont des actions conformes aux exigences de l'humanité. Se djɔdjɔɛ dji nous enseigne donc que Sedjɔdji la est une exigence de la liberté, Sedjinya la est une exigence de l'autonomie, et que le patrimoine commun est une exigence de l'Isɔna. C'est dans ce sens que le **Programme Politique du Dunameƒe (la Troisième Renaissance : Uhem Mesut)** se résume en trois points essentiels :

- **Rétablir la légitimité**. La légitimité implique le **droit à l'éducation**, c'est-à-dire à l'apprentissage : l'Être humain est un Être enseigné, d'après les exigences de la Maât. Par conséquent, le premier point du Programme Politique de l'Uhem Mesut est le Have ! Il nous faut, conformément à Se

djɔdjɔɛ dji, **reconstruire notre École : le Have !** Au niveau du Have, l'individu reçoit (un enseignement) : il est demandeur. Nous sommes au niveau de l'individualité.

- **Rétablir la légalité**. La légalité implique la **création, l'innovation**. Créer, c'est assurer la permanence des fonctions. **La société doit permettre à tout individu de prendre des initiatives, de devenir entrepreneur**. Il est question de mettre en place des mécanismes du Duname assurant à tout individu le droit à l'autonomie, c'est-à-dire les moyens du plein épanouissement de chacun. Au niveau de l'autonomie, l'individu donne (les fruits de ce qu'il a appris au Have). Nous nous trouvons encore au niveau de l'individualité.
- **Rétablir la Justice : la Maât**. La Justice implique **Sukalele**. Sukalele est l'application du principe d'égalité qui veut que **tous les Bantu sont les Héritiers du Patrimoine Commun**. La Justice implique le collectif. À ce niveau, nous sortons de l'individualité pour définir **la société comme « un cercle dont chacun de nous est le rayon** ».

L'Uhem Mesut est donc **la remise à jour de Se djɔdjɔɛ dji**. Pour y arriver, il faut commencer par l'éducation : quitte à nous de recréer **l'Agbese Suku**, c'est-à-dire l' *« **école de l'excellence** [pour] acquérir des attitudes de **leadership**, indispensables […] »*[208], qui servira notamment à former les Leaders. Ensuite, il faut faire de chacun un entrepreneur, un acteur et concepteur autonome. Enfin, il faut donner à chacun une part égale de ce qu'il a contribué à créer. L'Être humain est un Être enseigné, mais est aussi une source d'initiatives : il crée de la plus-value. De cette plus-value, il a sa part du bénéfice. Le mot « bénéfice » n'est pas à prendre dans le sens de « profit » mais dans le sens de **ce qui apporte quelque chose de nouveau et de**

---

[208] **Amina** N° 486, octobre 2010. Une interview de madame R. Kama Niamayoua, par J. R. Kule Kongba, page 66.

bienfaisant. Ce n’est pas le fruit d’une exploitation de « l’homme par l’homme ».

C’est également à travers ces trois critères de l’Uhem Mesut qu’il nous faut juger, déterminer si un Chef d’État a correctement ou non rempli son mandat, accompli sa mission qui consiste au rétablissement de la Légitimité, de la Légalité et de la Justice. Il s’agit ici d’un baromètre incontournable en la matière.

8. La plume de la Maat

La plume ou la queue, c’est **le symbole du pouvoir**. « *Xɛ fume ye ɛnɔ sule* » : « c’est la plume qui fait l’identité de l’oiseau », énonce-t-on. Sule = identité. Ainsi en est-il de l’unité des Bantu en Société. L’ « amitié basique » signifie que tous les Bantu sont frères et sœurs, c’est-à-dire qu’ils sont égaux. Leur qualité commune est de prendre soin les uns des autres : je suis donc l’ami de mon ennemi sans m’en rendre compte. Même le mariage est un risque puisque l’un des époux peut être amené à trahir l’autre. Par conséquent, tous les Bantu s’aiment objectivement ; les intérêts qu’ils défendent sont les intérêts collectifs, c’est-à-dire contre l’individu isolé.

Si la Maât est représentée avec une plume, cela veut dire qu’elle est **l’autorité**, le premier magistrat. La plume de la Maât, c’est la plume de la colombe : l’oiseau de paix. Elle peut également être la plume d’autruche qui est un animal qui coure, et qui est haut sur pattes. Comme la colombe, l’autruche est le messager (de la paix, de la bonne parole). La plume de la Maât symbolise **l’autorité pacifique** : l’autorité est toujours pacifique. Dans la Tradition, **l’autorité est un rayonnement** comme chacune des barbes de la plume.

*« Ce poème est un chant typique d'**ɔtwɛrɛ, la justice** mbochi. Le kani est le juge suprême : il est détenteur des pouvoirs judiciaires. Il préside les délibérations et fait exécuter les arrêts. L'obela est comme un assesseur : il dirige les débats, coordonne les arguments, toujours au nom du kani, du mwene, du juge suprême sur terre. Le mwanzi, fouet sacré, c'est la parole, la paix, les bonnes coutumes de justice héritées des ancêtres, tandis que le ngupha, le bouclier, symbolise la guerre. Ces termes de mwanzi et de ngupha renferment toute une philosophie chez les Mbochi. Il y a des ibela (pl. de obela) qui peuvent manier le symbole de la paix, le mwanzi, pour amplifier, exagérer, grossir les faits ou bien pour réconcilier les parties. […]*

*Ce chant exprime de façon allusive l'autorité judiciaire et politique du kani, mais on voit que **la justice mbochi demeure fondamentalement un instrument de paix** entre les hommes, car le kani, le juge suprême, est en même temps un mwene, un noble qui incarne la loi ancestrale au sein d'une société […]. »*[209]

La plume illustre la formule « sematawy » qui signifie : « **la justice ne porte pas le glaive** ». Autrement dit, l'autorité est toujours pacifique. Avec la plume ou la queue, on peut caresser (toucher avec affection et sensualité). Elle est ce qu'il y a de plus léger. Par conséquent, il faut avoir le cœur le plus léger possible sur le plateau de la balance. L'autorité n'est pas une force d'oppression mais une source de rayonnement ; ce qui fait que **le plus infime des biens fait par un individu motive sa gloire éternelle**. Autrement dit, **nous sommes tous des héros** : il ne peut pas exister, selon la Maât, un individu qui n'ait jamais rien fait de glorieux dans sa vie. C'est cela la Justice : **tous les Êtres humains se valent**. À ce niveau, nous retrouvons le concept d'excellence.

---

[209] Théophile Obenga, **Littérature traditionnelle des Mbochi. Ɛtsee le yamba**. Page 54 à 57. Éditions Présence Africaine, 1984.

La Maât est **ce qui fait autorité**, c'est-à-dire ce qui s'affirme comme **référence indiscutable**. Le principe actif de la société est la Justice en tant que source de la référence indiscutable, la Loi Fondamentale, la Constitution. C'est le postulat constitutif de la société. De ce fait, la Maât ne peut pas être une Déesse puisque c'est quelque chose d'humain : l'autorité est une réalité humaine.

9. LA MAAT N'EST PAS UNE DEESSE

Certaines personnes se trompent lourdement lorsqu'elles pensent que la Maât est une « déesse égyptienne ». Réfléchir dans ce sens, c'est emprunter et faire usage de la notion d' « idéologie asiatique », **par conséquent non kamit**. D'après cette idéologie, la « *Maât symbolise […]* ***l'ordre qui est « l'expression idéologique normale des sociétés asiatiques***. » *(J. Chesnaux).* »[210] Tous ceux qui soutiennent que la Maât est une « déesse égyptienne » soutiennent que Ta Meri est hors de Kemeta (situation géographique). Par conséquent, **ils sont contre le Nunlonla Cheikh Anta Diop**.

Nous avons dit que la Maât est notre Patronne. Il s'agit ici de la personnification des principes qui est un procédé courant et bien connu à Kemeta, et même partout dans le monde, tout comme un acteur au cinéma incarne un personnage donné. Pour disqualifier la prétention visant à faire d'elle une « déesse égyptienne », nous pouvons donner comme équivalent actuelle de la Maât, en France par exemple, « Marianne » qui est la Patronne des Français (rappelons que depuis l'époque des Gréco-romains, les Européens n'ont cessé d'imiter le modèle kamit). « Marianne »,

[210] **Encyclopédie thématique**, Culture, Universalis, 2004. Volume 6, Kahn-Marx Brothers. Page 4736.

est-elle une déesse ? Non. C'est l'incarnation de la notion de République en France, c'est un état d'esprit.
La Maât et la mère Esise sont les Patronnes par excellence des Kamit. Durant le règne des Fari, Esise portera le nom de « Neit ». Ce modèle sera repris par les Eurasiatiques : les Grecs auront pour Patronne « Athéna » ; les Romains auront « Minerve ».

La Maât n'est ni une déesse, ni une religion, pour deux autres raisons :

- premièrement, la Maât ne porte pas la croix ou le croissant qui est le symbole d'une religion, mais a pour symbole la plume qui représente le poids de la balance, la justice, le droit (la droiture) ;
- deuxièmement, à notre connaissance, aucun temple, à Kemeta, n'a jamais été construit pour consacrer un culte (Mawuntinya) à la Maât.

Ce qui induit les gens en erreur, c'est la formule : « la Maât est la Fille de Re ». Mais il faut savoir que **la fille de Re n'est pas Re**. Par conséquent, la Maât n'est pas Déesse, mais est fille de Re qui est donc son père. Si Wosere est l'Ancêtre-Re, son fils Hɔluvi n'est pas Re : il est fils de Re et a pour père Wosere. Une fois de plus, notre point de vue est tiré de la réalité humaine, puisque Wosere et son fils sont des personnes qui ont réellement existé. Dans notre Tradition, la fille ou le fils de Re se présente toujours **comme fille ou fils de l'Être humain**, de la personne humaine, c'est-à-dire d'une femme ! Par conséquent, la Maât, en tant que fille de Re, est la mère de l'Être humain, de la personne humaine, comme Esise est la mère de Hɔluvi.
Notre modèle sera plus tard calqué par les Eurasiatiques. Ainsi, nous aurons par exemple « Jésus, fils de Dieu » et qui a pour père Yahvé et pour mère Marie, un Être humain ; « Énée, fils de Dieu », qui a pour père Cronos et pour mère Aphrodite qui est elle-même fille de Khaos, comme la Maât est fille de Re.

Dans ces trois exemples pris, les « fils de Dieu » ne sont pas Dieu : Hɔluvi n'est pas Wosere ; Jésus n'est pas Yahvé ; Énée n'est pas Cronos. Mais le fait de ne pas être « Dieu » ne les empêche pas d'être des êtres divins, excellents, fondateurs, de même que la Maât est excellente !

Afin de mieux saisir le concept de « fille de Re qui n'est pas Re », il nous faut analyser la formule beaucoup plus parlante et prêtée à la Fari Hatshepsut : « Maât est le Ka de Re ». Dire que « Maât est le Ka de Re », c'est la même chose que dire « la Maât est la Fille de Re ». Le Ka, c'est le charbon, c'est-à-dire **un produit** : l'objet d'une transformation. Or le produit, dans ce sens, se rapporte à la notion d'enfant, de fille, comme l'enfant est le produit de ses parents. La Maât est le Ka de Re signifie qu'elle est la progéniture de Re. Si Maât n'est pas une Déesse, mais fille de Re, c'est parce qu'elle est un produit, c'est-à-dire qu'elle a fait l'objet d'une transformation. Parler de transformation suppose changer l'aspect extérieur ou la nature de quelque chose. Si la Maât est le fruit d'une transformation, elle n'est donc pas le produit originel, le produit brut : en l'occurrence Re. Le produit brut n'est pas le produit dérivé, au même titre que la société est dans la nature mais n'est pas la nature. C'est une question d'évidence mathématique.

Parler de la progéniture de Re comme Fille ou Fils de l'Être humain (*Ame*) signifie que **toute personne a un père et une mère qu'il doit connaître pour bien se connaître lui-même** (généalogie). La mère de la Fille ou du Fils de Re n'a pas besoin de « Prophète » pour lui annoncer la bonne nouvelle, puisqu'elle communique directement avec Re. Dans toute cette histoire, c'est encore elle qui a les plein-pouvoirs puisqu'elle décide ou non d'introduire le père dans le cercle social, c'est-à-dire de dire à l'enfant qui est son père, ou encore de faire d'un homme un père.

DUNAMEƑE

« ***Le futur de l'Afrique est panafricain, uniquement panafricain, toujours panafricain. Le panafricanisme est une décision africaine*** *[…].*

Réanimer et revivre l'identité politique panafricaine, à travers les intégrations régionales et continentales, est le parcours le plus adéquat vers le développement. […]

La Jeunesse africaine doit décider*, car les « pères fondateurs » n'ont pas su soutenir la vision panafricaine de Nkrumah, à la création de l'Organisation de l'Unité Africaine (O.U.A.). Les textes juridiques, si utiles soient-ils, ne créent pas concrètement l'État.* ***C'est la détermination politique qui décide et institue l'État****, et le fait fonctionner selon les Lois et Règlements adoptés, consciemment. »*[211]

La Révolution Vodunu, il y a 101.961 ans avant notre ère, consacra et caractérisa Đemɔtika comme archaïque. La Renaissance Vedunu se réfère à la Révolution Vodunu dans la mesure où elle est un fait de Đemɔtika. Cette Renaissance a eu lieu sous le règne des Fari dans la mesure où ce sont ces derniers qui ont instauré la dynastie : pour être Fari, il fallait être fils de Fari. Or en instaurant le principe dynastique, les Fari se sont écartés de la norme, la Maât, en violant le principe de l'égalité de tous ! Ils se sont donc écartés de l'égalité humaine qui est consacrée par Se djɔdjɔɛ dji. Or *« on peut admettre un compromis sur un*

[211] Théophile Obenga, **Appel à la Jeunesse Africaine**, page 72, 73 et 75. Éditions Ccinia communication, 2007.

programme, ***mais non sur les principes****. Admettre un compromis, quel qu'il soit, sur un principe, c'est abandonner ce principe. »*[212] À partir de là, la décadence du régime politique des Fari était en germe. C'est pour cela que nous sommes passés au **Dunamenu** : l'Uhem Mesut à l'époque de notre Mère **Elisa**. Le Dunamenu se réfère également à Wosere comme le Vodunu et le Vedunu. Ɖemɔtika, c'est l'égalité pour tous les individus isolés, tandis que Duname est la liberté pour tous les individus égaux et non isolés. Nous avons inventé les mathématiques à Ishango pour compter les individus : cela veut aussi dire que chacun compte ! C'est dans ce sens que la Maât implique les Mate Mata dans la mesure où pour assurer la juste distribution des ressources, il faut posséder l'outil, la règle qui donne la juste orientation, la juste mesure.

Au second niveau d'interprétation de la Maât, c'est-à-dire au niveau de Djɔdjɔɛ, l'Uhem Mesut est rectification définitive, c'est-à-dire l'abolition du principe dynastique. Chaque fois que nous parlons d'Uhem Mesut, il faut parler de rectification, puisqu'on s'est écarté de la norme. **Ce que voulait rétablir notre Mère Elisa, c'est la condition humaine**, le Bumuntu, l'Ubuntu ; bref, l'Amenu wɔna qui est inaliénable, c'est-à-dire la valeur au-dessus de tous les prix. Elisa reprendra le Bâton d'Ishango, le Bâton de Wosere qui ne fait pas de sélection à l'entrée de la Grande Maison, en instaurant le Duname. Le nom « Elisa » signifie littéralement « la première à construire (un système) ». E = Ye = celui/celle qui, ce qui ; Li = fonder, instituer ; Sa ou San = jadis.
Par conséquent, la première et la seconde Uhem Mesut se réfèrent à Wosere. Il en est de même pour la troisième, à notre époque, que nous sommes en train d'accomplir.

La raison fondamentale pour laquelle nous devons faire l'Uhem Mesut à notre époque est la suivante : le reste de

[212] Kwame Nkrumah, **Le Consciencisme**, page 90. Éditions Payot, 1964.

l'humanité a failli à Se djɔdjɔɛ dji et a perverti le sens de Mami Ata. Par conséquent, nous devons rétablir la légitimité, la légalité et la solidarité. Il y a déjà eu deux Uhem Mesut dans l'histoire de Kemeta : la troisième est donc POSSIBLE puisque n**ous ne sommes pas inférieurs à nos Ancêtres !**

L'incarnation est l'application des données de la Culture. L'Uhem Mesut est incarnation. Il faut que nous incarnions nos Principes ! Chaque cycle de vie est une Uhem Mesut, et le concept d'Uhem Mesut renvoie à celui de résurrection : **quand on tombe, on se relève**. Il nous faut **réaliser les aspirations de notre Peuple**. Pour cela, il faut demander au Peuple ce qu'il veut, quel est son Idéal. C'est dans ce sens que *« […] Exercer le pouvoir ne signifie pas seulement dicter, mais aussi écouter.* ***Écouter le Peuple****. Écouter.* ***Écouter et observer la Constitution****. […] Dans le Kongo Royal, ça marchait ainsi. »*[213]

La lecture profonde du concept d'Uhem Mesut, en Eʋe, nous donne **Woe hem Me sute**, autrement dit : **c'est toi qui m'as tiré pour que je me lève** ; et mieux encore : **c'est toi qui m'as maintenu debout !**

U = (Maw)u = Re ; He = tirer ; M = me = moi ; Me = moi ; Sut = sute = se mettre debout.

Le niveau séculier de « Uhem Mesut » nous donne : **Mawu hem me sute** : Re m'a tiré pour que je puisse me mettre debout.

Le niveau politique donne littéralement : c'est toi qui m'as tiré debout. Par « c'est toi », on interpelle l'Esprit des Ancêtres qui ont tracé le chemin pour nous, longtemps d'avance.

La Renaissance est une Résurrection. C'est comme si on priait en s'adressant à quelqu'un ou à Re lui-même. « C'est toi qui m'as maintenu debout » signifie que **tous les Kamit doivent se donner la main pour rester debout**, donc fort et glorieux. Cette sentence traduit le septième principe du Djiɖuɖu Susu qui

---

[213] Nsaku Kimbembe, **Le Pouvoir** (partie 1). Kabula (DVD) du 15 mai 2011, réalisé et produit par Kheperu n Kemet. Source : www.uhem-mesut.com

indique que le remède à tous les problèmes réside dans la Sukalele. Sukalele est psychologique : c'est la confiance en soi. Elle traduit l'impossibilité de l'individu isolé et le rejet de toutes formes de discrimination. Ensemble, nous ne pouvons que nous lever : nous ne pouvons ainsi jamais nous abaisser.
Pour se mettre debout, il faut avoir un appui qui est la « terre émergée » (Gebe), concept qui ne peut venir que des Premières Terres Habitées. L'Humanité, c'est l'Être debout qui a développé toutes sortes de qualités par la suite.

Aussi, nous devons êtres les Réalisateurs Testamentaires des Ancêtres (Lumumba) ; et c'est dans cette réalisation que nous faisons œuvre. Chaque fois qu'il y a eu Uhem Mesut, cela a toujours été une **Victoire Politique**. C'est ce que le Fari Lumumba appelle la « **Gloire** ».
C'est la première fois aujourd'hui que Dekawɔwɔ et Uhem Mesut coïncident dans notre Histoire. Par conséquent, cet Événement rare doit être définitif et scellé à tout jamais : ce qui veut dire qu'il ne doit plus y avoir de dislocation dans notre trajectoire historique ! Cette troisième Unité et troisième Uhem Mesut se rapportent à la réalisation définitive des trois (3) principes de Se djɔdjɔɛ dji. 3 (Unités) + 3 (Uhem Mesut) + 3 (Principes de Se djɔdjɔɛ dji) = 9 : nous retrouvons ici le « 9 » de l'Enea de nyiɖe eye ewo : la Nɔgbɔnu de la Maât.

REPONSES A DES QUESTIONS PREOCCUPANTES

a) QUAND ƉEMƆTIKA SOUS SA FORME DIRECTE A-T-ELLE COMMENCE ?

C'est dès l'apparition du Muntu, il y a plus de 2.001.961 ans avant notre ère.

Les documents qui le signalent ne datent que de 1.801.961 ans quand, en se comptant, les Êtres humains ont trouvé qu'ils étaient au nombre de 400.000.
Pour l'ensemble des personnes sur terre il y a 101.961 ans avant notre ère, Ɖemɔtika s'est complexifiée pour ne plus être simplement directe. C'est l'objet du Vodunu.

b) QUAND ƉEMƆTIKA SOUS SA FORME REPRESENTATIVE A-T-ELLE COMMENCE ET QUAND A-T-ELLE PRIS FIN ?

L'humanité n'abandonne jamais ce qu'elle a créé de bon mais dont elle peut aussi faire mauvais usage. Tout comme Ɖemɔtika sous sa forme directe (conservation), Ɖemɔtika sous sa forme représentative (délégation) n'a pas fini et ne finira pas tant qu'il y aura des personnes qui se parlent. La politique a vraiment commencé avec l'invention du calcul quand les mathématiques, depuis le Vodunu, ont permis aux personnes de compter et de se compter.
Ɖemɔtika sous sa forme représentative a donc commencé 101.961 ans avant Lumumba, avec l'invention des temps modernes. En ce sens, **nous appelons « Isamame » la mise à jour du vivre-ensemble** (vodu) réalisable grâce à l'usage des mathématiques.

c) À PARTIR DE QUAND COMMENCE FIANU ET QUAND FINIT-ELLE ?

Une fois commencée, elle ne peut pas finir. C'est son niveau d'usage qui a pu changer.

1° Spirituel essentiellement, chacun de nous est un Être politique (= créateur d'histoire), **personne royale par définition**. Pour agir efficacement ensemble, il nous faut désigner pour chaque fonction un seul chef. C'est le **Djɔdjɔɖeɖe**, c'est-à-dire le **test d'orientation**, et l'observation de la conduite de chacun qui permettent de savoir la mission d'une personne et de la désigner par voix pour une fonction. C'est la période historique prédynastique.

2° La première transgression du principe régalien universel de l'individu humain a eu lieu à l'époque d'instauration de la première dynastie par le Fari Nare Mari dont les Grecs se réclameront sur une palette en construisant le temple de Hɔluvi. Après Nare Mari et avant la dynastie des Envahisseurs eurasiatiques Ptolémée (les Grecs), Vedunu qui est une manifestation de Ɖemɔtika s'est opposée à ces transgressions. Cette Uhem Mesut sera donc la première de notre Histoire. La seconde Uhem Mesut trouve sa source qui sera exploitée au début du millénaire avant « notre ère » par le Dunamenu.

d) QUE SIGNIFIE LE FAIT QUE FIANU SOIT ELECTIVE OU CHOISIE ?

Élection et choix, c'est la même chose dans la Tradition. Le principe régalien universel implique une sélection (éducation) collective pour l'exercice du leadership qui a toujours régi (dirigé) la société au niveau du petit nombre (famille, cellule, quartier, agglomération). Il est toujours d'actualité à ce niveau pour les Axofiawo (d'agglomération rurale ou de quartier) qui sont élus à vie, mais pas en vigueur aux autres niveaux supérieurs.
Fianu renvoie aussi au minimum (du nombre nécessaire pour la viabilité (mɔtika)) à tous les niveaux : il faut que le Leader connaisse et parle à tous ses compagnons qui sont, comme lui, des délégués mais à des fonctions permanentes, autres pour chacun.

Mɔ nɔ[214] signifie le « Guide », le « Chef unique pour tous à un niveau déterminé ». Mɔ signifie le « chemin », comme dans ɖemɔtika, et Nɔ signifie la « mère », comme dans Tɔhonɔ. Dans un régime de Nɔgbɔnu où se situe notre Tradition, c'est la mère qui montre le chemin.
Le concept de « commandement » se comprend dans le sens où pour réussir la réalisation d'une initiative, il faut choisir un seul qui commande (règle du commandement unifié). Duname applique ce principe pour un mandat de 7 ans, sans limite pour personne en matière d'éligibilité. Il n'y a pas de limitation du

[214] C'est également le nom d'un fleuve à Kemeta.

nombre de mandat par individu, mais toujours renouvellement pour avoir « l'équipe qui gagne ».

e) QUAND COMMENCE FIANU AVEC SON NIVEAU D'USAGE DYNASTIQUE ET QUAND FINIT-ELLE ?

Confère plus haut, le Fari Nare Mari (point c) et leadership (point d). C'est dans ce sens que nous disons que « Ɖemɔtika est archaïque et Duname moderne ». « Archaïque » signifie : **le minimum initial** (au niveau le plus élémentaire : « cellulaire du corps social »). L'archaïque n'est pas ce qui est absolument dépassé, mais ce par quoi il faut commencer, parce que tout a commencé par-là (dje nun gbe = djembe) : c'est un tremplin, un point d'appui pour l'élan gagnant (« record sportif » et « signal du départ »), pour l'exercice correct de la liberté.

Fianu d'après son niveau d'usage dynastique est une déviation, un abandon du principe régalien universel, une sortie du domaine de la Maât. Autrement dit, ce qui constitue une menace permanente de la part de l'individu pour la société. Elle a commencé avec Nare Mari par la conquête qui est une violence, c'est-à-dire le règne de la force qui est contraire au Semaatawy. Dans la période prédynastique, Fianu, même comme « règne à vie », est élective. Au niveau du Duta, comme règne à vie, elle constitue déjà une déviation. Toutefois, la nomination durant la période prédynastique était élective et non héréditaire, comme à la base de la société au niveau des Axofiawo.

*« Kongo n'était pas un Royaume au sens européen du terme. Au Royaume de Kongo, **le Monarque pouvait être révoqué à tout moment** au cas où il ne se conformait pas au sacré (…), à la Constitution. **Le Monarque sortait du Peuple par un vote** […] Il*

sortait d'un vote et ***non d'une famille royale par voie de succession****. »*[215]

Après la période prédynastique, Vedunu est intervenue pour rétablir la juste proportion des niveaux en rappelant le maintien indispensable des pratiques prédynastiques aux seuls niveaux de l'agglomération rurale, du quartier ou de la cellule organisationnelle.

f) QUAND COMMENCE-T-ON A AVOIR DES PRINCES (NOBLESSE) ?

Le prince est un membre de la noblesse ou classe des individus souverains, c'est-à-dire **libres**. **La liberté est un attribut inaliénable de l'individu humain** selon notre mode de production, **Ablɔɖeha**, la Société de la Liberté, où **tous les Bantu sont nobles**, sacrés, divinisables (appelés à être des justes, des saints sains).

La liberté[216] chez les Eurasiatiques n'appartient pas à tous selon le mode de production esclavagiste aryen. Chez les Barbares du Nord, certains (le très petit nombre) sont libres, nobles, doués de raison. Quand Socrate leur a dit que tous les individus humains étaient raisonnables, y compris les esclaves (bien que Socrate lui-même ne fût pas contre l'esclavage), il fut condamné à mort et exécuté. Chez les Eurasiatiques, certains se découvrent princes par testament. Noé n'a pas béni (c'est-à-dire lavé = aimé) tous ses enfants. Or Noé serait, selon les Eurasiatiques, celui dont descendent les humains après le Déluge. Puis, il y a eu Abraham pour les Juifs et les Arabes : Abraham non plus n'a pas béni tous ses enfants alors qu'il s'est dit « béni de Dieu ». Nous avons déjà évoqué les Grecs avec le sort qu'ils ont fait à Socrate. Les Romains sont des Grecs continentaux et se sont dits « citoyens » par opposition aux autres habitants européens dits « Slaves », qui ont,

[215] Nsaku Kimbembe, **Le Pouvoir** (partie 1). Kabula (DVD) du 15 mai 2011. Source : Kheperu n Kemet, www.uhem-mesut.com

[216] Confère la notion de « Recta sapere » en latin.

eux aussi, leurs propres « cités » ; ce que rappelle Aristote en écrivant ce constat historique : « *Les Lacédémoniens*[217] *ne font pas les lois pour les Scythes*[218] ».

L'esclavage par naissance n'existe pas dans notre conception du monde. Ce principe du mode de production eurasiatique sera transporté à Kemeta par les Barbares du Nord avec leur apparition en 2961 ans avant Lumumba (pour les Juifs) et en 2761 de la même époque (pour les Grecs) qui parlaient si mal (**wo ƒo nu baɖabaɖa** (= barbar = bdbd)). L'Occupation barbare de Ta Meri par les Grecs et les Romains, puis les Arabes, a introduit ce contresens (esclavage). Il n'y a pas eu d'invasion juive de Kemeta que les Hébreux appelaient le « Pays de Pount » ou le « Pays de Dieu ». A la période grecque, Kemeta est dite en latin « Africa Antiqua » (les Barbares sont venus de l'actuel isthme de Suez devenu Canal de Suez après l'invasion française par la « Mer Rouge »). À la période romaine après les « guerres puniques », Kemeta est dite « Africa Nova ». Ces **non-sens** se retrouvent dans les concepts de « Nouveau Monde » (recherche du Paradis terrestre), « Afrique du Nord », « Afrique Sub-saharienne », « Afrique du Sud », « Afrique latine » (francophone, lusophone, hispanophone) et « Afrique Anglophone », etc. Les Envahisseurs se disent encore aujourd'hui « princes », « métropolitains », par opposition aux « indigènes » (= soumis, dépendants, non souverains, non libres). La guerre ne fait donc que se poursuivre sur le plan épistémologique.

Dans notre Tradition, **le premier individu humain est un Prince**, et nous, ses Descendants, **nous sommes tous Princes, Nobles, Libres, Souverains, Riches**.

g) ƉEMƆTIKA COMMENCE-T-ELLE AVEC LE REGNE DES FARI ?

Non, puisqu'elle a existé depuis nos premiers Ancêtres avant la création des États. Historiquement à Kemeta, c'est depuis

---

[217] Européens du Sud (Latins, Grecs).

[218] Européens du Nord (Scythes, Slaves).

l'existence de la Première Ancienne Ville, **Ishango** (101.961 ans avant Lumumba), par opposition à la Capitale Nouvelle, **Katago**, depuis Elisa qui est l'incarnation de la mère Esise, 2775 ans avant Lumumba, qu'a commencé Ɖemɔtika. Celle-ci, devenue une référence (archaïsme), commence donc 101.961 ans avant notre ère, début de l'Isamame, pour changer en 2775 avant notre ère puisqu'elle fut remplacée par le Duname suite à la ruine de la période dynastique. Elle commence en Europe par Athènes seulement en 2461 avant Lumumba, et se poursuit aujourd'hui avec des amalgames d'éléments républicains : elle (démocratie[219]) est travestie en idéal au lieu de rester comme chez les Kamit un moyen d'éviter la guerre civile. La confusion vient du mot « monarque » qui renvoie chez les Eurasiatiques au régime dynastique. C'est dans ce sens que nous avons dit que Fianu n'est pas incompatible avec Ɖemɔtika. En fait, en voulant dépasser Fianu, Ɖemɔtika débouche nécessairement dans la tyrannie, tyrannie qui est liberticide. Ɖemɔtika devient alors une impasse. Or chez les Kamit, *« Un tyran peut être chassé en cas de tyrannie. Le peuple se soulève et est accompagné dans ce mouvement par les chefs légitimes des clans ou des représentants au gouvernement central. »*[220]

Or le **Dufia** (Chef de l'État) est le **promoteur de la liberté de chaque individu** (Mansine). Il reçoit un mandat à durée limitée et est désigné pour accomplir des mandats rigoureusement définis. **Son devoir est de faire en sorte qu'à sa suite, la société reste fidèle aux exigences de la liberté**. Son orientation est tout le contraire de la monarchie absolue, tyrannique. La conséquence est qu'en cas de danger pour Duname, il ne peut y avoir de Dufia que plénipotentiaire qui instaure le **Djidaɖonu**, procédure qui n'est pas incompatible avec

---

[219] Se référer par exemple à **Clisthène**, réformateur et homme politique athénien, qui instaura les fondements de la démocratie athénienne.

[220] Mbog Bassong, **Les fondements de l'état de droit en Afrique précoloniale**, page 84. Éditions L'Harmattan, 2007.

Duname et qui consiste à **contraindre les individus à maintenir la liberté**. Quand Duname est en danger, la liberté est en danger. Par conséquent, il faut contraindre les gens à la maintenir. **Djidaɖonu** est le renforcement de la liberté.
Le mot pour dire « tyran » est **Tulabɔtɔ** ; et la « tyrannie » se dit : **Tulabɔnu**. La tyrannie est autocratique dans la mesure où le tyran n'est pas élu (sans délégation).

La personne qui contraint les individus à maintenir la liberté est un **Djidaɖotɔ** ; et le fait de cette contrainte se dit : **Djidaɖonu**. Dji = haut ; daɖo = poser ; nu = dessus ; tɔ = possessif. Djidaɖonu se fait **par délégation** non soumise au vote pour cause d'urgence. Le Djidaɖotɔ agit toujours en **service commandé** par les Représentants du Pays, le Conseil des Anciens, et est de ce fait nommé par eux. On ne nomme un Djidaɖotɔ **qu'en cas de danger pour Duname**. Cela n'a rien à voir avec le « parti unique » et la pratique du « front de libération national » (par exemple le « Frelimo » en Mozambique). Puisqu'il s'agit d'un service commandé, le Djidaɖotɔ est révoqué par celui qui l'a nommé, c'est-à-dire par l'**Ameɖaxowoha** (Conseil des Anciens). Cela suppose que le Duname n'est plus en danger !

h) POUVONS-NOUS CONSIDERER QUE LE REGNE DU ƉEMƆTIKA S'ACHEVE EN 2775 QUAND ELISA CREERA DUNAME ?

Pour la Tradition, un moyen de désignation d'une personne pour une fonction à durée déterminée (mandat) ou non (élection d'un Axofia) ne saurait constituer son propre règne qui est un pouvoir absolu. En fait, toute nomination d'un chef est l'octroi d'un pouvoir relatif. Quand le pouvoir est absolu, sa durée est indéterminée (à vie pour un individu, à éternité pour un Peuple). **Le Peuple est l'ensemble des Citoyens**, c'est-à-dire **des individus souverains sur leur propre terre**. Malgré les décrets et les velléités des Envahisseurs/Occupants, le Peuple Kamit n'a jamais cessé d'être souverain. C'est pourquoi toute

vente définitive de terres ou de personnes reste pour nous inacceptable pour infraction à la Maât. Je peux me louer par intermittence (travailler) ou mettre la terre en bail à durée limitée.

Ɖemɔtika, en tant que méthode d'éviction de la violence, implique toujours la négociation et exclut toute forme de règne. Son usage, en tant que moyen, reste toujours d'**actualité** avant et après la création des États, fussent ceux-ci sous la forme du Duname.

i) DUNAME COMMENCE-T-ELLE EN 2775 AVANT LUMUMBA ET S'ACHEVE-T-ELLE A LA CHUTE DE DANXOME EN - 65 ?

Duname est soumise au principe régalien universel indissociable des attributs de l'individu humain. Elle s'est installée **définitivement** à Kemeta depuis 6 mille ans à compter de nos jours. Son avenir est devant nous comme le rappelle si bien le Président Gbagbo :

« […] Nous sommes en train de construire la République. […] ***La République, ça veut dire une forme d'État qui donne sa chance à tout le monde*** *[…]. La République, c'est cette forme de l'État […] où tous les Enfants ont les mêmes chances. […] »* [221]

Quant à la date de « - 65 » qui serait celle de la chute de Danxome, il s'agit simplement d'une erreur facilement réparable. En effet :

1° La date est exacte et historique **pour toute Kemeta** résistante pour diverses périodes. Elle marque une grande défaite militaire de Kemeta à cette époque : la chute de notre dernière grande Capitale, **Lebenɛ**, dit « Benin City » sous l'agression des Européens. Lebenɛ a été prise à cette date par les Anglais avec lesquels les Ashanti avaient alors signé une trêve. Dans le Moyen-âge européen, ce fut le Gana qui allait dans tout l'Ouest kamit, de

[221] Président Laurent Koudou Gbagbo, **Discours d'investiture à la Présidence de la République de Côte d'Ivoire**. Samedi 4 décembre 2010, Abidjan.

la Tunisie au Cameroun, avec pour frontière le Soudan et l'Égypte actuelle.

2° L'erreur vient de la confusion entre le Bénin actuel et le Dahomey « colonie française » sans aucun rapport avec Lebenɛ dont les ruines sont aujourd'hui visitables au Nigéria. Nous pouvons dénoncer la même erreur à propos du Ghana actuel confondu d'une façon impardonnable avec le Gana post-Katago. Même notre Capitale Katago est actuellement confondue avec la « Carthage » des Romains, construite après la destruction complète de la nôtre par les Barbares du Nord.

La notion de « période intermédiaire » résulte des mêmes confusions, en plus de l'anachronisme très grave qui consiste à sortir du contexte des Fari où elle désigne la transition entre les diverses dynasties (« Ancien Empire », « Nouvel Empire » en passant par le « Moyen Empire » pour finir au « Bas Empire »).
Aujourd'hui, nous ne sommes pas en « période intermédiaire » pour cause de la chute de Lebenɛ en l'an -65, et encore moins pour celle du Danxome défendu victorieusement par Gbehanzin avec ses Aʋadada, jusqu'à sa défaite en l'an 63 avant Lumumba où la défense de l'indépendance kamit s'est installée à Addis-Abeba, capitale de l'Éthiopie qui n'a jamais été occupée.
La notion de « période intermédiaire » a par ailleurs le grand défaut d'évoquer à tort une imaginaire rupture de la continuité historique kamit chère aux Européens et dénoncée par Cheikh Anta Diop qui précise que *« Seule une véritable connaissance du passé peut* ***entretenir dans la conscience le sentiment d'une continuité historique****, indispensable à la consolidation d'un État multi-national. »*[222]

j) DE QUAND DATE LA PREMIERE UNITE CONTINENTALE ?

Elle date de 1.001.961 ans avant Lumumba et remonte au « paléolithique inférieur » quand les individus humains se

[222] Cheikh Anta Diop, **L'unité culturelle de l'Afrique Noire. Domaines du patriarcat et du matriarcat dans l'Antiquité classique**. Seconde édition, page 9. Éditions Présence Africaine, 1982.

trouvaient déjà partout à Kemeta et nulle part ailleurs. D'après l' « Atlas de l'histoire de l'homme », au sous-titre « **Les premières terres habitées** »[223], les premiers individus humains sont partis de l'extrême sud de Kemeta en suivant le Rift, atteignant plus de 400.000 personnes il y a 1.801.961 ans. Quand ces individus ont occupé toute Kemeta 1.001.961 ans avant Lumumba, ils n'étaient que 800.000 personnes.

Cette Première Unité ne doit pas être confondue avec la Première Renaissance qui a eu lieu sous le régime des Fari. La Deuxième Unité précède la Première Renaissance et s'est faite sous Nare Mari par l'Unité des Deux Terres : l'État du Nord et celui du Sud. La Deuxième Renaissance est le Dunamenu et date de 2775 avant notre ère. C'est maintenant que se posent depuis 121 avant Lumumba (occupation d'Alger par les Français) les problèmes de la Troisième Renaissance, en même temps que ceux de la Troisième Unité.

k) DE QUAND DATE LA RENAISSANCE « WOSERE » ?

Cet acte d'Uhem Mesut est un long processus qui a commencé dès le début de la période dynastique, c'est-à-dire 6461 ans avant Lumumba, qui s'est poursuivi jusqu'à la fin de l' « Ancien Empire » et a atteint son apogée dans la période dite « intermédiaire » de 4241 à 4013 avant Lumumba, période qui est en réalité non pas intermédiaire mais une continuité historique. Quand Cheikh Anta Diop parle de la « révolution osirienne » sous la 6e Dynastie (4061 avant Lumumba), il se réfère en fait à ce long mouvement populaire qui est en fait l'Uhem Mesut « Wosere ». La Révolution « Wosere » est en effet antérieure et se situe à 101.961 ans avant Lumumba, donc par la consécration du Ɖemɔtika.

Cette Uhem Mesut s'est intensifiée après la construction par Imxotepe, pour le Fari Djeser (4761 ans avant Lumumba), de la Grande Xɔ Atógo à degrés, celle de Sakara, en transgression au principe de l'égalité humaine, jusque même au niveau de la

[223] Publié en janvier 1994 par Andrea Dué et Renzo Rossi, aux Éditions Hatier. Page 59.

tombe. En effet, sous Djeser[224], il y aura entre autres un développement monumental des complexes funéraires des Gouvernants. Cette tombe gigantesque de Djeser était jugée inhumaine dans la mesure où l'on commençait à oublier d'enterrer certains individus, et même une majorité d'individus. Ce qui était recherche physique est devenu recherche métaphysique : le Guze deviendra une tombe. Comme le rappelle le Professeur Diop, *« Le régime « féodal » (l'anarchie) de la Ve dynastie atteignit son point culminant à la VIe dynastie ; il en résulta une paralysie générale de l'économie et de l'administration de l'État aussi bien dans les villes que dans les campagnes. Aussi, la fin de la VIe dynastie connut le premier soulèvement populaire daté avec certitude de l'histoire universelle. […]*

Deux faits retiennent l'attention : le mécontentement fut assez fort pour pouvoir provoquer le bouleversement complet de la société égyptienne d'un bout à l'autre du pays […].

***Dans l'histoire, […] aucun mouvement révolutionnaire […] ne s'est jamais assigné pour but, dès sa naissance, la réalisation de la république** ; celle-ci sera toujours le résultat […] d'une longue évolution. »*[225]

L'enjeu autour de la « Xɔ Atógo » est qu'**elle est le symbole de la puissance** dans notre Tradition, ce bien avant que les Fari l'aient érigée en tombe. Or cette tombe apparaît au milieu des autres tombes (normales). Par conséquent, cela signifie que le Fari s'érige seul en « unique » puissant, méprisant ainsi la puissance de tous les individus qui est symbolisée par la Xɔ Atógo que le Fari seul s'est approprié. En effet, c'est la puissance de toute

[224] Cette période de crise pourrait être constatée en analysant l'une des images représentant le Fari Djeser. En effet, sur l'image dont il est question, ce Fari porte uniquement « *la couronne rouge en forme de mortier, [qui] manifeste le pouvoir du roi sur Méhou (le nord).* » (Omotunde, **Manuel d'études des Humanités Classiques Africaines**, page 70. Éditions Menaibuc, 2007). Or nous savons que devient l'unification du Continent par le Fari Nare Mari, tous les Fari à sa suite porteront *« la double couronne (blanche et rouge) »* qui symbolise le Royaume du Sud et celui du Nord. Pour quelles raisons donc Djeser transgressera-t-il cette coutume ? Était-il contre l'unité des Deux Terres ? Ce qui est certain, c'est que cette période est bien une période de crises.

[225] Cheikh Anta Diop, **Civilisation ou Barbarie**, page 179 à 181. Éditions Présence Africaine, 1981.

Kemeta (symbole) que le Fari détournera à son unique profit en disant, par ses actes notamment (construction des tombes pyramidales parmi des tombes normales), que c'est à lui seul qu'appartient la puissance. C'est donc à la suite de cette Xɔ Atógo de Djeser que la Renaissance « Wosere » atteindra son apogée.

La rectification s'est amorcée sous le Fari Khe Wo Fe Se dès la 4e Dynastie, avec l'invention de la Pédagogie par Djesefɔ, pour mettre la Culture à la portée de tous (droit à la culture). En effet, contrairement à Djeser, la Grande Xɔ Atógo de Khe Wo Fe Se à Guze sera acceptable dans la mesure où il le mettra non pas à son seul compte, mais au compte de la Nation entière, donc de tous les individus. De fait, cette Xɔ Atógo est le bâtiment le plus haut jamais construit par l'Être humain jusqu'à présent. C'est **la matérialisation de l'unité humaine**, mais à condition que cela n'exclut personne. Elle est le résultat d'un travail commun qui montre la permanence définitive des valeurs humaines. C'est-à-dire que l'effort maximum que l'Être humain peut faire a atteint là ses limites. C'est le défi lancé par les Kamit au temps (cette Xɔ Atógo défie le temps), et par là à la matière qui s'use dans le temps. C'est comme cela que le Fari Khe Wo Fe Se l'a faite passer comme symbole commun ! Pour que les choses dures, il faut que l'Être humain se serve de sa tête (raison) en inventant. Cette puissance (Xɔ Atógo) est de ce fait la matérialisation de ce principe.

En réalité, la stratégie de Khe Wo Fe Se est mathématique dans la mesure où il s'est référé à Ishango pour réaliser ce chef-d'œuvre. En effet, avant l'existence de la Xɔ Atógo-tombe, nous avions des Xɔ Atógo-puits à Ishango. Le principe est qu'on va toujours du gigantisme à la miniaturisation. À Ishango, nous avions inventé la première Grande Xɔ Atógo qui était à l'envers : c'était un puits collectif où tout le Peuple venait s'abreuver. Par la suite, ce grand puits collectif sous la forme d'un Guze se transformera en des puits privés que chacun aura chez lui, dans chaque maison (confère la géographie sacrée). Sous l'avènement

du règne des Fari, ceux-ci feront le mouvement inverse en construisant des Xɔ Atógo sur le modèle de ce puits d'Ishango, mais cette fois-ci plus à l'envers. Le caractère collectif, commun de la Grande Xɔ Atógo de Guze rappellera ce Grand Puits qui était un patrimoine commun. Les Fils de ce Fari feront ensuite des tombes plus petites (miniaturisation) que celle de leur père, toujours sur le modèle d'Ishango. Ceci est l'explication du contexte social ayant présidé à la construction de cette Xɔ Atógo. Ne perdons pas de vu le fait que les Xɔ Atógo sont en général des Laboratoires de recherche scientifique, des Centres d'études astronomiques, astrologiques, chimico-physiques, etc.

Rappelons au passage que « Imxotepe » est un nom professionnel qui signifie « architecte », « médecin ». L'architecte s'occupe de la médecine, des vêtements, des bâtiments ; tout ce qui permet à l'Être humain d'être en bonne santé. C'est donc « celui qui montre la trace du chemin », c'est-à-dire le principe de la continuité. « I » ou « Ki » (comme dans Kikongo) = c'est l'introduction dans le monde symbolique ; « Mɔ » = le chemin ; « Xo » = « prendre place dans », « tradition », « histoire » ; « Tepe » = le lieu (de la trace), la trace (de la trace). Imxotepe, c'est le Nunlonla : le **Gardien de la mémoire** (Vili). C'est l'Historien.

Cette Uhem Mesut s'est donc passée après l' « Ancien Empire » et par conséquent avant le Fari Ramesu 2 qui a régné beaucoup plus tard sous le « Nouvel Empire », seulement au 4e millénaire avant Lumumba. Le règne de Ramesu 2, apogée du régime des Fari, a définitivement consolidé les valeurs spirituelles notamment **en excluant des relations extérieures la guerre remplacée par la Diplomatie**. *« La sécularisation existait en effet auparavant à Thèbes où* ***le fils de Seti 1er avait substitué la diplomatie à la guerre*** *des rois-dieux [...]. »*[226] Ramesu 2 est celui qui a vraiment porté à son couronnement cette Uhem Mesut.

[226] Messan Amedome-Humaly, **Découverte de la Culture Africaine : 103.000 ans de modernité, des origines à nos jours.** Texte de la Conférence tenue au Futuroscope en 2007. Page 4.

1. LE CONCEPT DE NU SI DUNAME ET LE PRINCIPE DE MANSINE

« *[…] **Le soleil n'a jamais brillé sur une aussi grande réalisation humaine.***

Que règne la liberté. Que Dieu bénisse l'Afrique ! »[227]

Ɖemɔtika a quelque chose de bon puisqu'elle est une technique d'éviction de la violence, à condition qu'on ne la prenne pas comme idéal. Lorsque nous disons que Ɖemɔtika est archaïque, cela veut dire que **c'est un minimum** ; autrement dit, c'est **le commencement**, c'est par là qu'il faut commencer. Or il suffit d'un minimum pour aller au plus complexe : **Nu Si Duname**. Le mouvement se fait du corps simple au corps complexe. Cela veut dire qu'il ne faut pas grand-chose pour commencer. De ce fait, Duname et la Maât se rapportent à cinq éléments essentiels :

1° Ɖemɔtika est archaïque : Duname a commencé par le fait que les Bantu ont quelque chose à gérer ensemble. C'est le principe du Vodu qui est ici évoqué : tous les Bantu sans exception ont quelque chose à gérer ensemble, à se partager. **Gouverner veut dire partager les richesses** (le Patrimoine). Le droit au progrès signifie que ce sont les Bantu qui progressent : **on forme chacun à se gérer lui-même d'abord avant de gérer la société**. Dans ce sens, nous définissons **Wolekodan comme la gestion de la richesse** : partir de peu pour arriver à beaucoup.

2° Le mot « archaïque » se rapporte à la notion du commencement. Il est question ici d'un **commencement du gouvernement**, c'est-à-dire du partage des richesses. Le mot pour dire « gouvernement » est **Djiɖuɖu**. Dji = haut ; ɖuɖu = gagner. Autrement dit, au terme d'une sélection, nous prenons les gagnants pour **gérer l'intérêt commun** ;

[227] Nelson Mandela, **Un long chemin vers la liberté**, page 751. Éditions Fayard, 1995.

3° Genèse, génétique «=== mère, famille. **La politique commence au sein de la famille**, et **c'est la mère qui en est le pilier**, tout comme la gynécologie est le pilier de la clinique médicale.

4° Langue, parole, verbe, sécurité. **L'Être humain est un Être parlant**, c'est-à-dire politique. Et la langue qu'il parle est sa langue maternelle, qui permet de s'approprier le monde.

5° Richesse, gestion de la richesse. **La société distribue les richesses et permet à chacun de s'épanouir**. Chacun de nous doit **faire des provisions sur le long terme**. Wolekodan veut dire « gouvernement par le petit nombre ». Ce qui revient à considérer qu'il n'y a pas besoin d'un grand nombre de gouvernants puisque ceux-ci doivent bénéficier de l'appui de tous les autres sans considérer leurs fonctions comme une source d'enrichissement individuel. Wolekodan implique donc la délégation (élection) : il est ici question d'un vote de confiance.

Il n'y aurait pas nécessité de gérer la violence si nous n'avons pas quelque chose qui nous rassemble. À ce niveau, on dit qu'<u>il y aura assez pour chacun</u>. Par conséquent, la question de l'égalité ne pose pas de problèmes.

À quelle condition disons-nous qu'il n'y a pas de mal à ce que certains aient plus que d'autres ? Grâce **au capital**. En effet, **plus nous faisons des bénéfices, plus nous faisons des provisions**. Chacun de nous doit faire des provisions sur le long terme. Les provisions constituent le capital de chacun. On dit que tout travail mérite salaire. Dans ce contexte donc, le bénéfice est déjà un surplus pour ceux qui n'ont rien puisque le salaire est suffisant en soi. C'est le début d'une accumulation pour eux ; ils n'ont pas besoin du bénéfice qu'ils mettent en provisions. Le bénéfice est ce qui reste lorsqu'on a déjà satisfait les besoins élémentaires. Ainsi à côté du bénéfice, **il y a le salaire**.

« ***La structure et l'organisation des premières sociétés africaines de ce pays me fascinaient*** *et elles eurent une grande influence sur l'évolution de mes conceptions politiques.* ***La terre,*** *principale ressource, à l'époque,* ***appartenait à la tribu tout entière****, et la propriété privée n'existait pas.* ***Il n'y avait pas de classes, pas de riches ni de pauvres****, pas d'exploitation de l'homme par l'homme.* ***Tous les hommes étaient libres et égaux, tel était le principe directeur du gouvernement****, principe qui se traduisait également dans l'organisation du Conseil qui gérait les affaires de la tribu – diversement appelé Imbiza, Pitzo, ou Kgotla. Le Conseil était parfaitement démocratique et tous les membres de la tribu pouvaient participer à ses délibérations. Chef et sujet, guerrier et sorcier, tous étaient présents, tous avaient leur mot à dire. C'était un organisme si puissant et si influent qu'aucune mesure d'importance ne pouvait être prise sans son avis. »*[228]

Le principe de Mansine, qui signifie littéralement : « Je le ferai grandir », se traduit dans une maxime traditionnelle qui dit : ***« si tu es capable de soulever un fardeau jusqu'aux genoux, d'autres peuvent t'aider à le porter jusqu'à la tête. »*** Il y a ici d'abord **l'expression de la volonté d'un effort personnel** avant **l'expression de l'effort collectif**.

« ***J'ai fait que celui qui ne possédait rien arrivât au même titre que celui qui était quelqu'un****. »*

Enseignement du Fari Amenemese 1er (3952-3923 avant Lumumba).

Mot à mot, nous avons : Man si ne. Si = grandir, Ne = pour lui ; Man = je vais. Le principe de Mansine signifie : « Je grandirai pour lui », « je serai grand pour lui ». On a dit que nous étions puissants, mais puissants pour autrui. Notre grandeur se manifeste par ce que nous faisons pour autrui : c'est « travailler

[228] Nelson Mandela, **L'Apartheid**, page 32 à 33. Les Éditions de Minuit, 1965-1985.

pour rendre service ». « Je vais grandir pour lui ». Ça veut dire que tout l'effort que je fais pour mériter quoi que ce soit, je le fais non pas pour moi mais pour l'humanité. D'ailleurs, c'est de là que vient le concept de « doyen » qui n'est pas une question d'âge mais de nombre. « Doyen » veut dire « chef d'un groupe de dix personnes ». Il faut que je puisse recevoir à tout moment dix personnes qui ne font pas partie de ma famille et de leur réserver le même traitement que celui consacré aux miens : c'est le principe d'Accueil. On se donne la main pour avancer ensemble. Cela implique que **chacun de nous doit faire un effort pour être autosuffisant sur tous les plans**, à commencer par le plan économique. Nous sommes, chacun de tous, spirituellement et matériellement riches.

Principe de Mansine :

- Ɖokuidjinɔnɔ = émancipation. Littéralement : s'asseoir sur soi-même.
- Wɔdɔ na ame wo = Wɔ na = solidarité. C'est travailler pour rendre service.
- Ma si*ŋ* naɛ = Mansine = je grandirai pour lui. Le « lui » du « naɛ » désigne le Pays et son État. Mansine signifie donc que je dois grandir pour eux (eux = mes compatriotes).

Interprétation : J'irai très loin si les circonstances me le permettent ; Je suis là pour ne rater aucune occasion favorable. C'est la question de l'ambition.

<u>Sens exact</u> : **Soyez (compatriotes) très ambitieux les uns pour les autres.** Mansine, c'est faire pousser (grandir) et prospérer les autres. C'est la plus grande confiance en soi et la plus grande ambition collective. L'ambition implique que je dois grandir pour rendre mon État puissant.

« Hommes de mon peuple, filles de mon peuple

Venez tous, venez toutes
Nous allons tous tresser une même couronne
Avec la liane la plus dure de la vierge forêt
Sous le grand fromager où nous fêtions nos parentalies
Et le soir, nous danserons autour du même feu
Parce qu'ensemble, sur la tombe de l'Aïeul,
***Nous aurons fait germer une grande Cité**.*

Charles NGANDE »[229]

L'Aïeul, c'est l'Ancêtre, Man en Wolof : c'est celui qui a atteint la majorité le premier et que nous devons suivre pour grandir (sine) au même titre. **Mansine**, en tant que principe constitutif du Duname qui est notre **Horizon Politique**, traduit l'Idéal suivant lequel nous devons tous rester ou devenir riches matériellement et spirituellement, conformément aux exigences de **Se djɔdjɔɛ dji** et de la **Maât** qui sont notre Projet de Société établi une fois pour toute depuis l'invention de l'Isamame, notre Modernité, donc depuis Ishango il y a 101.961 ans avant Lumumba. Mansine signifie que nous devons tous, les uns avec et pour les autres, grandir dans tous les domaines de la Société et agir les uns pour les autres.

Le principe de Mansine n'a jamais varié des origines à nos jours : notre système social résulte de là. **Il implique le progrès permanent et la lutte efficace contre toutes formes de régression**, de déclassement. Mansine est la troisième forme de l'expression de Se djɔdjɔɛ dji selon lequel chacun a droit au progrès. Mais pour cela, **il faut que chacun ait le goût de l'effort personnel, le goût de l'effort collectif et le goût du Projet Commun**.

Le principe de Mansine et Duname ont pour règle fondamentale la Liberté. La majorité, c'est l'âge où nous devenons

[229] Cité dans l'ouvrage : **La renaissance africaine comme alternative au développement. Les termes du choix politique en Afrique**. Page 9. Sous la direction de José Do-Nascimento. Éditions L'Harmattan, 2008.

libres. **Il faut que chacun soit disposé à aider les autres**, y compris matériellement. Pour cela, il faut faire des comptes. Si quelqu'un a un projet, il faut que nous l'encourageons, **ne serait-ce que moralement**. L'**apaisement** (Hahehe) signifie que chacun doit avoir confiance en lui-même d'abord et ensuite faire confiance aux autres. **Cela signifie qu'il y a des gens sur qui nous pouvons compter.** Mais il faut le **stimuler** aussi, c'est-à-dire l'encourager à faire quelque chose pour lui-même d'abord et pour la société ensuite. La stimulation sonore (la musique = acousmatique) est la plus forte.

La règle est la suivante : « *celui qui peut soutenir, soutient !* » Mais il faut soutenir son prochain pour quelque chose de viable et d'intérêt commun. C'est cela la condition. « *Tu dois faire un effort pour avoir plus pour toi-même et pour les autres* ».
C'est le sens de Nu Si Duname : « **Ce que la Société donne à l'Individu** ». Nu = la chose ; Si = que ; Du = la société, l'État, le Pays ; Na = donne ; Ame = (à) l'individu. Mot à mot, Nu Si Duname signifie « la chose que la société donne à l'individu ». La « chose » désigne la terre. C'est la terre qui nous appartient à tous, mais individuellement : c'est par conséquent à toi et à moi. Duname, c'est le Pays (État) de chaque personne, c'est-à-dire de tout le monde, de tous les Kamit. Elle a été créée pour que chacun possède une part du gâteau : la personne possède le Duta. C'est-à-dire aussi : « mange bien pour faire plaisir ». Dans ce sens, le **Duta se définit comme une chose publique qui appartient à chaque personne individuellement**.

La Patronne, la Maât, est celle qui dit ce qu'il faut faire pour que tout nous réussisse. Or si ceux qui sont sous les ordres de la Patronne sont d'accord pour la suivre, il faut les compenser. **La compensation revient à leur apprendre aussi à commander** ; donc à faire d'eux des patrons, des leaders, des entrepreneurs.

L'enfance consiste à apprendre à obéir pour savoir comment commander. C'est apprendre aux enfants le goût de l'effort pour qu'ils réussissent plus tard. Apprendre à obéir, c'est les amener à exercer la liberté. Aux parents de voir ce que la société peut exiger des enfants. Nous apprenons à obéir pour apprendre à désobéir, c'est-à-dire à faire des choix convenables. Si tu es connu pour être obéissant, le jour où tu deviens intraitable sur une question tout le monde s'étonne et s'agenouille puisque si tu désobéis, cela ne peut pas être sans raison. Ta désobéissance signifie que c'est du sérieux ! Donc **c'est toi-même déjà qui choisis l'objet de ta révolte**.
L'éducation consiste à prendre modèle. Il faut savoir obéir pour savoir désobéir, pour savoir commander. Si on obéit, c'est pour savoir faire obéir les autres. C'est **l'éducation de la volonté** : chacun est appelé à devenir un patron (le modèle), un leader. Obéir quand nous ne sommes pas d'accord, c'est un effort pour s'améliorer, pour se contrôler, mais jusqu'à ce qu'il y ait des choses que nous ne pouvons laisser passer. Le contrôle de soi, la maîtrise de soi sont donc capitaux pour savoir commander.

Ɖemɔtika est uniquement un moyen pour éviter la violence. Apprendre à commander, apprendre à obéir constituent des moyens de contrôle de la violence. Par exemple, dans une lutte, il y a toujours un arbitre qui fait respecter les règles. L'arbitre est là pour éviter qu'il y ait des accidents. Même apprendre à parler, c'est pour éviter la violence. Par conséquent, Ɖemɔtika a un rôle très limité.

Chez les Eurasiatiques, la politique est le monopole de la violence par l'État : on ne cherche donc pas à éviter la violence dans ce cas. Seul l'État peut déclarer la guerre et son rôle va dans le sens de décourager l'individu (absence de stimulation). Chez eux, c'est l'État qui déclenche la guerre civile, tandis que chez les Kamit, **c'est le Peuple qui se soulève pour renverser les dirigeants mauvais** (c'est le concept d'Agbogbozan).

À Kemeta, c'est le Peuple, en tant qu'ensemble des Citoyens, qui agit ! Que fait le Peuple ? Il défend les conditions fondamentales de sa propre existence qui commencent par la défense de son territoire. Territoire qui est en l'occurrence la totalité du territoire géographique kamit : tout le plateau continental ainsi que les eaux territoriales.

Le « contrat social[230] » chez les Eurasiatiques consiste à dire que les individus délèguent leur violence à l'État qui seul en a le monopole. *« Selon celui-ci, l'homme, en un passé aussi reculé que barbare, vivait hors de la société. Il aurait alors mené une vie pauvre, sordide, sauvage, brève et remplie de terreurs. Rien d'étonnant à ce que la vie lui soit rapidement devenue intolérable. C'est pourquoi les malheureux hommes se groupèrent et conclurent, en quelque façon, un contrat tacite. Par là,* ***ils renoncèrent à certains de leurs droits pour confier à un représentant des pouvoirs législatifs et exécutifs de coercition sur eux****.*

On sait que le contrat social est une erreur historique*, car, si les hommes n'avaient d'avance vécu en société, ils n'auraient pas eu de langage commun ; or* ***un langage commun est déjà un fait social*** *incompatible avec l'idée de contrat social. »*[231]

Chez les Kamit, le Citoyen ne délègue pas sa capacité de violence. **C'est au nom du Peuple que les Duta agissent** : **le commandement est civil !** Le Duta est ainsi au service du Peuple en tant que concept logique du Politique.

« C'est pourquoi en l'Égypte ancienne [...] on va attribuer à l'Autorité Politique comme premier titre le titre de « ***hem*** *» : «* ***celui qui est au service de*** *». [...] Il fait donc partie des « gens du service ». Il est au service de, il est « hem ». [...] Ensuite, ils vont accoler à ce titre un autre titre qui est « Per Aa » : la « Grande Maison ». Pourquoi la Grande Maison ? Finalement parce qu'****il est***

[230] Lire notamment l'ouvrage intitulé : « ***Du Contrat Social*** **ou** ***Principes du droit politique*** », *de* Jean-Jacques Rousseau, publié en 1762.

[231] Kwame Nkrumah, **Le Consciencisme**, page 94 à 95. Éditions Payot, 1964.

***au service de Per Aa** […]. Il est dans une Maison qui abrite toutes les maisonnées, toutes les maisons, tous les lignages […]. »*[232]

Se djɔdjɔɛ dji ne dit qu'une seule chose : l'individu a une marge de liberté ; mais pour mal faire, il n'y a que le système et non l'individu car c'est la société seule qui peut mal orienter l'individu. **Devenir majeur, c'est savoir obéir et désobéir légitimement**. Avec la légitime défense par exemple, il n'y a pas la preuve de la violence par le Duta, mais par l'individu seul. Đemɔtika est un moyen mis par le Duta au service de l'individu. C'est un droit reconnu à l'individu. Si je mets hors d'état de nuire celui qui veut me nuire, je n'ai pas tort. J'ai la même capacité de nuisance que lui : c'est une question de proportion. Ce n'est pas « œil pour œil et dent pour dent ». Notre Ancêtre généalogique Seti symbolise aussi le droit à la légitime défense, le droit à l'innocence en cas d'accident. Un homme peut en tuer un autre, mais cela n'est pas toujours ou nécessairement un fait volontaire ; ça peut résulter d'un accident.

Légitime défense = **Taʋlimɔta**. **Taʋlila** = le défenseur.

Le droit (la légalité), c'est ce que la société met à la disposition de l'individu. Dans ce cas, l'égalité rentre bien dans le cadre de Duname et n'a pas besoin d'être spécialement aménagée. Chez les Kamit, l'égalité des individus humains va sans dire. Le partage égal du bénéfice par exemple est une chose non négociable. C'est pourquoi par exemple *« Chez les Zoulous, l'État appliquait un **principe de répartition égale des richesses** […]. »*[233]

---

[232] Professeur José Do Nascimento (Directeur de l'Arpema), « **Le concept de Pharaon selon le lexique politique des langues africaines**. » Quilombo n° 8, réalisé le 4 février 2011. Présenté par Nzwamba Simanga. Une initiative de Kheperu n Kemet (uhem-mesut.com).

[233] Tidiane N'Diaye, **L'Empire de Chaka Zoulou**, page 152. Éditions L'Harmattan, 2002.

Ce que la société met à la disposition de l'individu, c'est d'abord des moyens spirituels : le droit. Par exemple, quand on s'engage, on doit respecter la parole donnée.
Personne ne t'oblige à négocier le non négociable (l'évidence). Le cas de conscience est l'opposé de la légitime défense. Avec le cas de conscience, tu n'estimes pas être dans la légitimité de décider : c'est le doute sur la légitimité de ma décision (je ne sais pas si ma décision est légitime). Dans la légitime défense et le cas de conscience, je suis seul à juger : c'est le libre arbitre. Le libre arbitre me permet de résoudre les cas de conscience. L'argument employé est le bénéfice du doute qui définit le libre choix.
L'évidence et le bénéfice du doute sont accrochés au droit à l'erreur. Comme la réflexion demande du temps, le bénéfice du doute va à celui qui va se rendre compte de son erreur sans qu'on ne l'y contraigne. En ce sens, le doute est méthodologique : c'est une méthode qui permet d'agir vite en prenant parti d'éviter le scepticisme.

L'évidence est ce qui va sans dire : cela s'impose à tout le monde et l'individu a toujours raison, dans ce point de vue, même dans sa violence. Nous nous situons ici au niveau de la partialité (la malveillance), puisque c'est l'acteur individuel seul qui bénéficie de l'avantage.
Le bénéfice du doute veut dire que tout n'est pas évident. Quand ce n'est pas évident, il faut faire confiance à autrui. Cela signifie qu'on a été incapable de trancher en toute légitimité. L'évidence est ce qu'on peut mesurer. Or avec le bénéfice du doute, on se donne le temps. Ici, c'est autrui qui bénéficie de l'avantage : c'est le niveau de l'impartialité puisqu'il ne s'agit pas pour l'acteur de sauver son propre intérêt. *« C'est ce statut qui avant toute autre considération commande que l'on soit traité avec humanité et jugé avec impartialité. »*[234]

[234] Fatou Kiné Camara, **Pouvoir et justice dans la tradition des peuples noirs. Philosophie et pratique.** Page 76. Éditions L'Harmattan, 2004.

À partir de là, on va dire que chacun a droit à l'erreur. On doit compter sur moi et sur autrui. Il y a réciprocité. Cette réciprocité se fait dans la bienveillance : c'est l'universalité. Il n'est donc pas possible qu'il y ait des individus infaillibles : l'infaillibilité n'est pas une qualité humaine ; le cas contraire irait à l'encontre de la liberté.

La partialité malveillante est la source de toutes les discriminations. Par conséquent, l'individu a le droit de réagir. Comme il y a la violence dans la nature, il faut s'attendre à voir de la malveillance dans la société. C'est au niveau de la malveillance que se situe la faute la plus grave. La malveillance, c'est ce qu'on appelle **la mauvaise foi**. Celui qui m'agresse a forcément tort.

L'impartialité répond à la bienveillance. Le droit à l'erreur est la source de la compréhension : **l'autre est l'équivalent de moi-même**. Si moi-même je suis aussi un autre, et si moi-même je ne suis pas infaillible, l'autre également l'est forcément. Ce principe signifie que nous ne sommes pas des donneurs de leçon. Si nous ne sommes pas des donneurs de leçon, **nous ne devons recevoir de leçons de personne**, puisque l'autre est mon égal. La compréhension définit l'amitié basique : il n'y a pas besoin de connaître l'autre pour être bien disposé à son égard puisqu'il représente un aspect de moi-même **là où il est**. Le contraire de cela, c'est **le déni d'humanité** : les donneurs de leçon. Ce déni d'humanité, caractéristique du mode de production eurasiatique seul, explique pourquoi « *Les récentes saillies négrophobes d'Hélène Carrère d'Encausse, Alain Finkielkraut ou Nicolas Sarkozy ne sont pas de malheureux dérapages* ***mais la continuité désolante de préjugés nourris depuis quatre siècles****.*
Qui, en France, sait que Saint-Simon, Bossuet, Montesquieu ou Voltaire ont commis, sur ces questions, des pages monstrueuses ? Que Renan, Jules Ferry, Teilhard de Chardin, Albert Schiweitzer ou encore le général De Gaulle leur ont emboîté le pas ?
Le pays des Lumières et des Droits de l'homme n'aime pas se voir en ce miroir-là. Odile Tobner révèle que ***la négrophobie fait***

***pourtant partie de notre héritage*.** »[235] À savoir l'héritage des Eurasiatiques seuls.

Le chasseur, quand il va à la chasse, il peut revenir bredouille. Donc avant de partir, il faut qu'il ait des provisions. Cela signifie **qu'il y a toujours quelqu'un qui peut se porter garant de moi**, même quand je me trompe. C'est de ce fait donner sa chance à l'autre. À partir de là, nous entrons dans les Mate Mata.
L'universalité signifie que je respecte tous les individus quoi qu'ils aient fait parce qu'ils ont quelque chose de moi-même. Ce que je retiens d'eux, c'est ce qu'ils ont de meilleur en eux. Au niveau de l'universalité, **l'excellence appartient potentiellement à chacun**. À chaque époque, il y a un moment historique, c'est-à-dire qu'**il y a des gens qui peuvent servir de modèles pour la suite dans ce qu'ils ont fait de bien**, quoi qu'ils aient eu à faire de mal. Toutefois, on n'oublie pas ce qu'ils ont fait de mal, bien qu'**on les glorifie pour leur bien**.

Avec **Yayra me**, nous entrons véritablement dans le domaine de Duname. Ce que nous voulons, ce que nous décidons, c'est ce qui est bien et qui nous est commun. Yayra me est **la possibilité pour chacun de réussir dans son projet grâce aux autres**. C'est **l'état dans lequel tout réussit à celui qui s'y trouve**. C'est l'état dans lequel se trouve quelqu'un qui, à un moment donné (il ne le fait pas tous les jours), fait des choses qui lui réussissent. Battre un record, c'est être dans Yayra me puisqu'on ne le fait pas tous les jours. **Yayra me est l'état de succès**.

Celui à qui tout réussit a quelque chose à donner. Sɔke mɔna se entre dans le même cadre : il n'est pas lié au processus du succès qui est un chemin. Ce droit consiste à constater que

[235] Odile Tobner, **Du racisme français. Quatre siècles de négrophobie**. Quatrième de couverture. Éditions Les Arènes, 2007.

quelqu'un n'a pas réussi, qu'il ne devait pas réussir : donc on le condamne. Toutefois, on lui donne la chance de revenir sur le droit chemin, de bien faire. Sɔke mɔna se n'est pas limité puisqu'il appartient au représentant du Peuple : celui qui a battu un record a prouvé que chaque individu humain peut arriver là où il est arrivé. Si quelqu'un n'y arrive pas, on lui donne plusieurs chances. Sɔke mɔna se implique l'assistance à personne en danger. Ceux qui ont leur liberté restreinte pour mauvaise conduite, on leur donne le temps de réfléchir sur leur propre comportement. Il y a ici la possibilité de libération pour bonne conduite. Cela revient à dire que dans la société, il y a des règles de bonne conduite qui s'imposent à tous, même à celui qui est aux arrêts.

2. LES PRINCIPALES AUTORITES POLITIQUES

Dans la conception du Duta, **il y a des fonctions permanentes avec des sièges permanents** (l'Axofia par exemple), et **des fonctions permanentes avec des sièges à mandat**, donc non permanents (élus locaux par exemple).
Au niveau local, il y a trois principales institutions : l'Axofia, le Munufia et l'Ameɖaxowoha. Au niveau du Duta, le même schéma se reproduit : **ce qui est à la base est ce que nous retrouvons au sommet**. Nous allons ici dessiner l'architecture du Duta selon Susuɖeɖe.

« *En Afrique subsaharienne, nous aurions bien aimé, en effet, que* ***les élections soient ce moment privilégié où, par le truchement du vote, les citoyens se façonnent librement un destin et le confient à des hommes et des femmes qu'ils choisissent tout aussi librement****. Nous aurions également aimé que le renouvellement du mandat des élus soit l'occasion, pour la société civile (et non pour les créanciers et les gouvernants),* ***d'évaluer le chemin parcouru, de décider de le poursuivre ou***

***de changer totalement d'orientations**. C'est en cela que le vote peut être dit libre, libérateur et démocratique. En cela, il procure à ceux et à celles qui posent leur bulletin dans l'urne le précieux sentiment d'être des citoyens à part entière et de compter comme tels. »*[236]

LE NIVEAU LOCAL

AXOFIA : LE CHEF TRADITIONNEL

L'**Axofia** (axo = traditionnel / pays, maison, localité, comme dans Danxome ; fia = chef, leader) ou **Aƒefia**, femme ou homme, au même titre que Se djɔdjɔɛ dji, existait avant la création du Duta. **Il doit montrer l'exemple puisqu'il est le modèle**. Nous nous donnons la possibilité de juger sur le long terme, sur la longue durée, avec la fonction de l'Axofia. Duname ne généralise pas le nomadisme qui n'est pas une règle dans la Tradition. Raison pour laquelle l'Axofia est élu à vie : il faut qu'il ait le temps de se faire des amis ou des ennemis, mais **sur place**, dans sa localité : c'est ce qui permet de juger sur le long terme. Il faut que tous ceux qui ont affaire à lui le connaissent : c'est pourquoi il gère le petit nombre. Il doit être capable de gérer la proximité (gestion à hauteur humaine) et prendre l'initiative.
Les Axofiawo **gèrent les invariants** : ils sont **les Gardiens de la Tradition**. Ils sont, de par leur fonction, législateurs : ils disent ce qu'il faut faire ou ce qu'il ne faut pas faire. La langue maternelle par exemple est un invariant que gère l'Axofia. Voilà pourquoi il a toujours un interprète : même s'il connaît une langue étrangère, il n'a pas le droit de la parler sinon il transgresse. En effet, l'Axofia parle aux siens et non aux autres[237] !

---

[236] Aminata Traoré, **L'Étau. L'Afrique dans un monde sans frontières**, page 115.

[237] Contrairement à l'attitude immature actuelle de nos dirigeants qui parlent « aux autres », c'est-à-dire qu'ils font les choses par rapport aux autres nations et se justifient auprès des

L'Axofia **répond à une fonction de Guide** qui existait avant l'invention de l'Agbledede. Mais il est le chef d'un groupe de personnes. Le guide qu'il est est **un guide temporel** et non spirituel. Par conséquent, il doit garder les autres en bonne santé physique et mentale. La « tradition » signifie qu'il y a des choses qui ont permis aux Ancêtres de survivre et de prospérer, raison pour laquelle nous devons conserver ces choses. **La chefferie traditionnelle, en tant que gardienne de la Tradition, est une fonction permanente**. Le guide est élu pour ce travail puisqu'il a été formé pour cela. Il apparaît comme celui qui, dans sa Waalde, est capable de remplir cette fonction de Gardien de la Tradition, et sa fonction se situe **au niveau des principes**. C'est ce qui explique le fait que l'Axofia est assis sur le siège des Ancêtres et qu'il est appelé « Roi », et le Fari qui s'occupe de l'Unité est appelé le « Roi des Rois » (**Nkosi ya Makosi**, en Zulu).

La chefferie traditionnelle **assure la fonction directive** qui s'appuie sur le principe fondamental (la Maât) que constitue le mode de production, c'est-à-dire **la plus longue mémoire qui sert à gérer le long terme**. La fonction directive est rectificative.

C'est le Peuple qui forme le dirigeant (c'est le concept d'Éducation Populaire), raison pour laquelle il est souverain. L'Axofia incarne cette Souveraineté Populaire. Au départ, comme les Bantu n'étaient pas nombreux, le guide connaissait tous les membres de son Peuple. Cette gestion de proximité de l'Axofia ne changera pas avec la création du Duta, et son rôle sera toujours de gérer le petit nombre. Cette réalité n'a pas changé de nos jours puisque *« D'un bout à l'autre du village, c'est-à-dire sur cinq, six, sept et même huit kilomètres,* ***chacun connaît tout le monde individuellement*** *; chacun peut reconstituer le dédale de parentés au centre duquel il se trouve pris comme une araignée. »*[238]

---

dirigeants étrangers, méprisant de ce fait la souveraineté du Peuple qu'ils ont en charge et à qui ils ne s'adressent presque jamais.

[238] Mongo Beti, **La France contre l'Afrique. Retour au Cameroun**. Page 39. Éditions La Découverte, 2006.

L'Axofia est élu une fois pour toute, c'est-à-dire à vie, sauf s'il renonce lui-même à sa nomination. Qu'il soit bon ou mauvais, on ne peut pas le déposer car il agit sur le long terme. Puisqu'il doit servir de modèle, on ne peut juger son action que sur le long terme ; raison pour laquelle il est élu à vie. Il a lui-même la possibilité de prendre pour modèle un autre Axofia du passé ou du présent, connu pour son exemplarité.

L'Axofia est là pour assurer l'Accueil : les mathématiques ont été inventées pour compter les gens. Par conséquent, on sait qui manque au groupe. Celui qui se rajoute au groupe, c'est soit l'enfant qui arrive au monde, soit le visiteur. Ce besoin de compter pour gérer la société explique pourquoi lorsqu'un visiteur arrive, il se présente d'abord à l'Axofia qui l'accueille.

L'Axofia est traditionnel dans la mesure où dans tout groupe humain, il y a un leadership qui se forme forcément parce que les gens ont besoin d'être enseignés. Il est le chef de chacun de ses administrés (magistrature). Mais qui est son chef ? Son Peuple, c'est-à-dire **l'ensemble de ses Citoyens** ! L'autorité ici appartient au Peuple à cause de sa fonction éducative : l'Axofia doit obéissance à l'ensemble de ses administrés. C'est son Peuple qui le guide (**Duheha** ou **Dulebena** = Éducation Populaire : on apprend du peuple et non au peuple). Cela répond à la question suivante : « qui t'a fait Fari ? » Dans le cas suivant, c'est le Peuple qui éduque et couronne l'Axofia[239]. Le moyen par lequel il le guide est **l'ensemble des principes constitutifs du lien social : la Maât**. Comme les principes ne doivent pas varier, l'Axofia, lui

[239] Ce couronnement est vérifiable à travers la question du « tipoy » dans la mesure où, lorsque celui que nous élisons « Chef » est sur le « tipoy », c'est le Peuple qui l'installe sur ce trône et qui le porte, c'est-à-dire l'élève, le consacre. C'est ce que nous avons fait avec Lumumba par exemple que nous avons élevé : *« […] Patrice Lumumba transporté en tipoy à l'aéroport de Ndjili à son retour de la Table Ronde politique […] (janvier-février 1960) […] Il est coiffé d'un bonnet et porte la ceinture en peau de léopard que les membres de son ethnie, les aTelela, lui ont conféré. »* Source : **Patrice Lumumba, Acteur politique**. Photo 20. J. Omasombo et B. Verhaegen, Éditions L'Harmattan/Musée royal de l'Afrique centrale, 2005.

aussi, une fois qu'il est élu, ne doit pas trahir. Les principes sont fondés sur le choix initial des Ancêtres : le mode de production.

La formation des Axofiawo, c'est l'instruction, c'est-à-dire qu'ils sont formés pour, éduqués pour. **La légitimation du leadership est solennellement consacrée par le système éducatif**. Celui qui ne passe pas par l'éducation (Have/Aveganme) ne peut pas être reconnu apte à diriger la société. Toutefois, tout le monde n'est pas obligé de se faire instruire puisque nous sommes libres, mais chacun peut entrer volontairement à l'école et sortir avec la compétence politique.
Mais il y a aussi le Djɔdjɔɖeɖe : certains sont plus prédisposés que d'autres. On dit qu'ils sont **l'incarnation des principes de l'Esprit des Ancêtres.** Ce qui ne les empêche pas, s'ils veulent remplir leur fonction, de se faire instruire. Par conséquent, il faut vouloir se faire reconnaître soi-même, c'est-à-dire être candidat, donc passer le système d'enseignement.
Le droit à l'erreur fait que ceux qui ne paraissent pas prédisposés peuvent se porter également volontaires. Par conséquent, l'Axofia doit veiller à ce que tout le monde reçoive la même éducation : les non spécialisés reçoivent un tronc commun d'enseignement par rapport à ceux qui se spécialisent. Mais cet enseignement est donné à tous : il est exotérique, c'est-à-dire profane.

Le système d'enseignement scolaire dans la Tradition revêt trois sens :

1° Le passage du monde des illusions au monde des réalités : c'est la science (Ɖemɔtika). Nous nous situons ici dans le domaine de la Connaissance.

2° Le passage du civil (Se djɔdjɔɛ dji) au politique (création du Duta). Nous nous situons ici au niveau de la Magistrature.

3° La passage du civil au théologique. Nous nous situons ici au niveau du Sacerdoce.

C'est seulement une fois que le Duta est créé qu'intervient la Mawuntinya qui est l'exercice de la liberté de conscience. Ce schéma est tout à fait contraire à celui exposé dans la pensée eurasiatique dans laquelle la théologie vient avant la politique, donc la religion prime sur l'État :
1° Fonction sacerdotale ; 2° Fonction guerrière ; 3° Fonction civile.

La notion dite actuellement « initiation », dans le sens kamit du terme, signifie qu'il y a un domaine défini pour chaque chose. Le Fari gère la politique, le Nunlonla gère la science et le Boso'mfo gère la théologie. Par conséquent, le Boso'mfo ne fait pas la science dans la Tradition puisqu'il y a séparation des domaines. On ne peut donc pas valablement affirmer, comme c'est souvent le cas aujourd'hui, que ce sont les Boso'mfo qui détenaient la société, le pouvoir social, contrairement aux sociétés eurasiatiques qui étaient détenues, gérées par les Religieux.

« *Prenons par exemple le mot « initiation ». Vous savez qu'actuellement en Afrique et en Europe, les intellectuels africains parlent beaucoup d' « initiation ». Beaucoup d'Africains de culture occidentale sont fascinés par le mot « initiation » parce qu'ils pensent que les traditions africaines détiendraient des secrets auxquels on pourrait avoir accès par « initiation ». On sait qu'aujourd'hui, par exemple en Occident, le mot « initiation » désigne le processus par lequel on est introduit à des connaissances secrètes. […]*

Comment le mot « initiation », en tout cas le concept européen d'initiation, […] a été introduit en Afrique ? Il a été introduit en Afrique avec la colonisation. ***Le mot « initiation », depuis le 19e siècle en Afrique est une composante du vocabulaire colonial de l'aliénation*** *[…]. Le mot « initiation » en Afrique est introduit par des ethnologues qui l'ont choisi* ***pour désigner le système scolaire des sociétés africaines****. Pourquoi*

ils ont choisi ce mot ? Pour la simple raison qu'ils refusaient d'admettre l'idée que les Africains aient pu avoir un système d'enseignement scolaire. En choisissant le mot « initiation », les ethnologues laissaient entendre que les élites africaines ne devaient rien attendre du système éducatif traditionnel, ou de leur propre culture, parce que celui-ci véhiculait non pas des connaissances rationnelles mais de simples mystères. Or comme vous le savez, ***le système d'enseignement scolaire en Afrique traditionnelle véhicule aussi un savoir rationnel****. […]*

*Je pense que c'est sans doute pourquoi les concepts africains que les ethnologues traduisent par « initiation » signifient littéralement « **examen** », « **épreuve** », « **concours** », « **enseignement** », « **éducation** », « **scolarité** » […].*
*Dans la langue kongo, on utilise le mot « Kimpasi ». Les ethnologues traduisent « Kimpasi » par le mot « initiation ». Mais est-ce que le « Kimpasi » c'est l' « initiation » à des connaissances secrètes ? Pas du tout ! Le mot « Kimpasi » signifie littéralement l' « épreuve », comme une épreuve d'examen. En choisissant le mot « **Kimpasi** » pour parler du système éducatif, le locuteur de la langue kongo nous laisse entendre par-là que* ***l'accès à la connaissance se fait par le moyen d'épreuves intellectuelles ou physiques que doit surmonter le candidat*** *[…]. »*[240]

Notre système éducatif signifie donc que dans le Have, il y a un tronc commun enseigné à tout le monde. Ce tronc contient la politique. C'est le domaine exotérique. De ce fait, le Fari, le Nunlonla et le Boso'mfo suivent tous les trois ce même tronc qui est la base. Une fois que tout le monde a la base de l'école fondamentale, on passe au niveau de la spécialisation : c'est le domaine de l'ésotérique, l'Aveganme. Chacun des trois, le Fari, le Nunlonla et le Boso'mfo, suit son chemin qui n'est plus un tronc

[240] Professeur José Do Nascimento (Directeur de l'Arpema), « **Le concept de Pharaon selon le lexique politique des langues africaines**. » Quilombo n° 8, réalisé le 4 février 2011. Présenté par Nzwamba Simanga. Une initiative de Kheperu n Kemet (uhem-mesut.com).

commun mais une spécialité propre : au Fari la politique, au Nunlonla la science et au Boso'mfo la théologie.

Pour que la communauté ne manque pas à sa fonction (mission) d'éducation, dans chaque Waalde, on observe la démarcation entre les Djidjo (les voyageurs, les nomades) et les Djimadjo (les sédentaires). Il se trouve qu'une majorité d'Instruits conformément à la Tradition sont des Djimadjo. C'est le résultat d'une constatation : c'est des faits ! La conséquence est que les plus spontanément volontaires (candidats) sont en majorité des Djimadjo. Par conséquent, si on est Djidjo, il faut faire **la preuve de son enracinement local**. Il est arrivé qu'un Djidjo puisse se faire élire Axofia. De plus, les Didjo sont des sortes d'ambassadeurs universels où qu'ils soient parmi les peuples du monde comme Gardiens Kamit de la Tradition.

Axofia = enfant du pays, c'est-à-dire éduqué par son Peuple. Il a pour synonyme le mot « Aƒefia » : **Aƒetɔ** = homme ; **Aƒenɔ** = femme.
Xo = tradition (comme dans Ameɖaxo = le vieillard).
Aƒetɔ nye = mon ami ; mon chef. L'ami est quelqu'un sur qui on peut compter. Par conséquent, l'Axofia est par définition « mon ami ». C'est pourquoi c'est lui qui s'occupe de l'Accueil.
Aƒetɔnu = amitié basique. **Aƒetovi** = fils du chef.

La question de l'enracinement est cruciale puisqu'elle explique par exemple pourquoi les Occupants eurasiatiques enlevaient les enfants d'Axofiawo : le but était de les déraciner, donc de les aliéner, afin qu'ils ne prétendent plus à la fonction de Gardien de la Tradition puisqu'ils étaient déracinés. Les déplacements de populations sous la Déportation (vente) et l'Occupation vont dans le sens de ces vaines tentatives.

Si tu es élu, tu dois accomplir ta mission, ta fonction. Il y a ici institutionnalisation. La désignation de l'Axofia est devenue une institution, un processus formalisé, donc un vote secret : Wosere est l'Ancêtre du secret. Autrefois, le vote se faisait à main levée. Instruit ou pas, c'est le Peuple qui voit si quelqu'un remplit les conditions d'exercice de la fonction. Il s'agit de désigner l'individu le plus valable de sa Waalde. Lorsqu'on désigne une personne, on ne lui demande pas forcément son avis. Puisque c'est le Peuple qui l'a éduqué, c'est donc lui qui décide de le noter ! Le désigné n'a pas le choix. C'est ainsi qu'il est arrivé qu'on nomme une personne Axofia à son insu, sans qu'elle se soit déclarée candidate.

La volonté rentre en ligne de compte dans la mesure où le fait de suivre un enseignement n'est pas obligatoire. Mais dans la mesure où tous ceux qui ont subi l'enseignement traditionnel et ont donc la compétence de diriger la société trouvent que c'est bien que tout le monde soit éduqué (nécessité du Have), ils invitent chacun à être instruit. Ce travail est **l'effort de production du leadership** ; c'est-à-dire qu'il exige de chacun le respect de la Tradition sans les obliger d'accepter de s'y conformer. C'est le respect de l'autodétermination des individus, donc l'autonomie. Le concept principal ici est la volonté.
La volonté politique est individuelle et collective et exclut par le fait de la soumission préalable toutes perspectives de chefs providentiels, charismatiques ou autoproclamés. Dans la Tradition, on peut avoir quelqu'un qui n'est pas brillant mais qui fait l'affaire. D'ailleurs, puisqu'il n'agit pas seul, il est épaulé et conseillé dans sa pensée et son action.

La compensation pour l'effort individuel amène au principe de l'inamovibilité de l'Axofia, mais aussi à sa liberté de démission. La démission est justifiée en cas de constat par le chef de l'impossibilité de remplir sa fonction, circonstances

indépendantes de sa volonté. Même dans ce cas, il a le devoir de soumettre une solution de remplacement en proposant des personnes à qui, selon lui, convient la nouvelle situation.

MUNUFIA : LE MAGISTRAT LOCAL

Mu = je ; nu = boire ; fia = chef. Le Munufia est le Chef qui me donne à boire. En tant que magistrat, il est un élu local chargé de la gestion de l'intérêt commun. En ce sens, une fois élu pour la durée d'un mandat déterminé, **sans limite d'éligibilité, il doit faire un effort qui conduise vers le plein rétablissement de la Tradition** (transgression). Le mandat électif signifie une délégation conditionnelle admissible (tolérée), sauf cas de force majeure. Il peut arriver qu'ayant respecté sa délégation conditionnelle et rétabli la légitimité, un ancien leader ne soit pas le plus approprié au maintien de cette légitimité. Même en cas de pertinence pour la reconduction du nouveau chef, il peut lui-même décider de céder sa place en se déclarant désormais inéligible.
Ce schéma n'est applicable qu'au niveau des **petites unités** : il s'agit bien d'une réalité locale. **Munusiƒeti** = le « lieu où je m'abreuve ».

La fonction du Munufia, en tant que magistrat, **est plus exécutive** que législative et **s'exerce sous le contrôle des Axofiawo**. Plus spécialement, **son rôle consiste à moderniser la société** en stricte harmonie (Sanza) avec la Tradition. Moderniser signifie, depuis Ishango, **mettre quelque chose au niveau du moment historique donné**. Par conséquent, il ne peut pas y avoir de société « en retard » puisque l'élu est là pour mettre tout le monde à jour. Par exemple, s'il y a une invention ou innovation quelque part, l'élu s'occupe de l'emmener dans sa localité afin d'assurer la mise à niveau qui définit l'équilibre social : la Maât.

Le Munufia représente l'exécutif. Tout organe exécutif est un organe décisionnel dans la mesure où chacun a le droit à l'erreur. La fonction exécutive est décisionnelle.

Le droit au progrès implique ce qui est prédéterminé et qui est le droit à l'erreur. Dans ces conditions, **aucun élu ne peut être destitué avant la fin de son mandat** et **ne peut être privé malgré lui de son droit à l'éligibilité**. En ce sens, il n'y a pas de limite au nombre de mandat. Un tel mandat fait du Munufia le représentant des habitants du territoire de son administration. Ce qui n'exclut pas la nécessité de sa conformité aux exigences du Pouvoir Central.

En cas d'absence de Pouvoir Central légitime, la continuité politique du Peuple est assurée par l'ensemble des Axofiawo qui, en permanence, **ont pour rôle de contrôler tout Exécutif élu**. Le Munufia, qui ne se contente que de la gestion du court terme, court le risque de devenir illégitime à la fin de son mandat dans la mesure où son action se trouve en contradiction flagrante avec celui de l'Axofia qui gère le long terme, et à plus forte raison, anachronique par rapport au Pouvoir Central. C'est dans ce sens que nous pouvons dire que les Axofiawo sont des femmes ou hommes d'État qui se préoccupent des prochaines générations, tandis que les élus à mandat déterminé peuvent déraper (il s'agit d'aller droit : la Maât) en ne se préoccupant que des prochaines élections. Par conséquent, pour être un bon élu local ou national, il faut avoir le sens du Duta. Compte tenu de ce nous avons déjà dit, le Duta[241] apparaît comme le concept logique du politique dont il faut assurer la permanence. **Il ne saurait donc y avoir de Duta là où les élus ou autoproclamés n'agissent pas dans l'intérêt des Citoyens**.

[241] C'est la fonction qui crée l'organe.

Nous avons dit qu'il existe deux sortes d'élus : les élus à vie (Axofiawo) et les élus à mandat (Munufia). Mais il y a une chambre qui ne contient que des fonctions à vie mais constituée d'anciens élus en fin de fonction : c'est l'Ameɖaxowoha (Conseil des Anciens ou Comité National). L'Ameɖaxowoha n'est pas le « Conseil des Vieux » mais celui des **Représentants d'Anciens Dirigeants** de chaque Waalde. Il est donc intergénérationnel. Ce sont les anciens leaders de chaque waalde.
Ameɖaxo = Doyen, Ancien. Ame = la personne ; ɖa = qui connaît ; xo = histoire.
Ameɖaxowo = les Anciens.
Ha = association, groupe, comité, société.

L'Ameɖaxowoha est l'organe délibératif. Tout organe délibératif **gère les modes d'exercice de la liberté**. On demande donc à chacun de penser par soi-même, d'exercer la droite raison : c'est-à-dire l'énoncé des principes. **C'est le conseil de prudence**. Ce conseil, c'est l'essentiel : il faut prendre des précautions puisque nous ne sommes pas infaillibles.
L'Ameɖaxowoha est un organe qui gère l'exercice de la liberté et demande à l'Exécutif l'autonomie de jugement : « fais, après je verrai. » Les « Anciens » ne sont pas appelés à juger à partir des a priori. Ils ne jugent pas d'après les stéréotypes et sont aux aguets de la nouveauté. Ils agissent comme des sentinelles.
Délibérer, c'est chercher la solution et la proposer sans l'imposer par la force. Ce Conseil **est là pour dénoncer les préjugés des élus et les mettre en garde contre toutes formes de dérives**.

L'assemblée délibérative a les plein-pouvoirs poussés au maximum, et ce pouvoir est celui de la sanction : « si tu ne m'écoutes pas, tu es libre ; mais tu ne seras pas élu la prochaine fois » ; « tu es libre de faire ce que tu veux, mais il faut en assumer

les conséquences ». Toute punition sans conseil préalable est injustifiable. Elle est donc a posteriori et sert à développer dans la conscience individuelle le concept de Justice. Cela est différent de la répression. Toute personne punie justement ne dit rien ; toute personne punie injustement est appelée à protester. **L'Ameɖaxowoha a donc un devoir d'avertissement** qui précède la punition pour qu'elle soit justifiée. Tout membre de l'Ameɖaxowoha, jeunes, adultes ou vieux, exerce ce pouvoir de sanction par l'intermédiaire de ce qu'on appelle la pression populaire, distincte du qu'en-dira-t-on.

Le délibératif, c'est l'exercice même de la raison, l'exercice du libre arbitre, l'indépendance de jugement, c'est-à-dire **la source des manifestations de la Maât**. **La délibération est la mise à jour des résultats possibles**. Elle tire et rend visible à tous les conséquences d'une action. Elle n'impose rien mais distribue les mérites. C'est dans ce sens qu'elle constitue l'exercice du jugement. Ainsi, la fonction délibérative est distributive tant a posteriori qu'a priori, c'est-à-dire d'après les principes (conseil de prudence). Il faut faire une étude d'impacts et écarter ce qui peut nuire, sinon cela revient à se nuire à soi-même : c'est cela le conseil de prudence. « Tu fais ton calcul : soit il est vrai, soit il est faux ».

Dans la Culture Kongo, il est demandé de « ***Respecter l'âge[242] des anciens Bambuta****... Dans la société kongo, on respecte infiniment les personnes âgées :* ***ce sont elles qui détiennent la connaissance et garantissent les règles sociales...***
Mbuta Muntu Ka Mana Kawula Niamba Binkayi Bibolélé : « le vieux quand il crie, c'est que la crue a touché ses parties sexuelles ! » Sous-entendu, ***ce sont les anciens qui donnent l'alerte et signalent les abus ou les déviations de la société****. Parfois, tel d'entre eux pourra s'exclamer : Aïe ! Tu Tumunu Kwa Ba Mbwa ! «*

[242] On aura bien compris qu'il n'est pas nécessairement question d'âge mais surtout d'expérience des individus humains.

Ah ! c'est maintenant les chiens qui nous commandent ! ». Sous-entendu, les valeurs sont inversées, les mœurs dépravées… »[243]

L'Amedɖaxowoha est intergénérationnel et informel. Il s'agit d'anciens élus qui ne sont plus en fonction. Tous ceux qui ont déjà dirigé quelque chose, avec de bon ou de mauvais résultats lorsqu'ils dirigeaient, tous ceux qui énoncent la validité universelle en les opposant aux conséquences des faits, font partie de ce Comité qui témoigne de l'ancienneté de Se djɔdjɔɛ dji. Toutes ces personnes font d'office partie du Conseil. Toutefois, personne ne leur impose d'être présents, de siéger. Par conséquent, ils peuvent ou ne pas être là. Nelson Mandela écrit :

« J'ai observé les réunions tribales qui se tenaient périodiquement à la Grande Demeure et elles m'ont beaucoup appris. Elles n'étaient pas programmées de façon régulière, on les convoquait selon la nécessité et on y discutait des questions nationales telles que la sécheresse, le tri du bétail, la politique ordonnée par le magistrat et les nouvelles lois décrétées par le gouvernement. ***Tous*** *les Thembus étaient* ***libres d'y venir*** *– et beaucoup le faisaient, à cheval ou à pied. »*[244]

La pertinence de l'existence de l'Amedɖaxowoha satisfait aux exigences de la définition de l'individu humain comme un Être politique, essentiellement spirituel, qui n'agit que par la persuasion. **Par conséquent, si tout individu est un individu politique, tous les individus doivent donc participer à la vie politique**. Le devoir est de l'ordre de la morale : personne n'est obligé de participer à la vie politique ; c'est la personne elle-même qui doit se convaincre seule qu'il faut le faire. Il s'agit ici d'une obligation morale, et non politique.

---

[243] Olivier Bidounga, **Le Kimuntu, source de la sagesse Kongo,** page 4. Article, 2009.
[244] Nelson Mandela, **Un long chemin vers la liberté**, page 29. Éditions Fayard, 1995.

LE NIVEAU « INTERMEDIAIRE »

« *L'administration, bras droit du gouvernement, est **l'instrument par lequel il réalise son programme économique et social**. C'est à travers elle que le programme politique du parti au pouvoir devient une réalité.* »[245]

DUDƆWƆLA WO : LES FONCTIONNAIRES

La conséquence de tout ce qui précède est que toute fonction sociale est, dans la Tradition, une fonction élective. Les sociétés non kamit n'échappent pas à cette définition dans la mesure où « fonctionnaire » s'entend au sens de « **garantie du service public** ». Mais pour accéder à ce statut, le Dudɔwɔla passe un test d'orientation (**es-tu apte à ?**), une épreuve de formation (**on te forme pour**) et un concours de nomination (**on te met à la place qui convient**[246], et non à la place qui te convient). Chacun est d'abord trouvé apte à, ensuite formé pour, et enfin désigné pour. Dans tous les cas, ce qui importe ici, c'est être désigné pour, c'est-à-dire être reconnu comme **compétent à faire**.

Le **Dudɔwɔla** (du = ensemble ; dɔ = travail ; wɔ = faire ; la = celui qui) **gère les invariants sociaux qui sont indispensables à la construction et au maintien du lien social** : Nu Si Duname. **La fonction publique est inséparable de Duname**. Cela veut dire que comme les autres catégories sociales parties prenantes des assemblées, les Dudɔwɔlawo sont pour ainsi dire des élus d'un autre genre, mais se tiennent davantage plus proches des Axofiawo puisqu'ils sont nommés à vie. Ce qui vaut donc pour la base est valable pour le sommet. Par conséquent, après la création du Duta, la première chose qui vient

---

[245] Kwame Nkrumah, **L'Afrique doit s'unir**, page 112. Éditions Payot, 1964.

[246] L'**organigramme** est ce qui permet de mettre chacun **à la place qu'il faut** (et non à la place qu'il lui faut).

le consolider, c'est le **Dudɔ**, c'est-à-dire la **fonction publique**, **qui est à la fois territoriale et centrale** (nationale).
Le Dudɔ est un service que nous rendons à la société. Du = ensemble ; Dɔ = travail. On peut aussi dire : **Djiɖuɖudɔ**. Djiɖuɖu = contrôle, maîtrise ; dɔ = travail (collectif).
L'**Amedɔ**, c'est-à-dire le **Service public**, est un service qu'on rend aux individus. Ame = personne ; dɔ = travail.

Duname commence par **la gestion des fonctions territoriales**. C'est en ce sens qu'elle s'oppose à toutes formes de privatisation des services publics. Elle est de cette façon le couronnement de la modernité qui implique une mise à jour permanente au niveau du moment historique au sens où la société évolue mais pas l'individualité qui est phylogénique. L'individuation phylogénique signifie non seulement que nous sommes des Héritiers, mais surtout que chaque individu humain, depuis sa conception jusqu'à sa naissance, passe par l'évolution humaine qui va de notre Ancêtre **Anyiehe amegba** (anyiehe = sud ; amegba = premier humain) à l'**Ata nunyatɔ ŋtɔ**. Par conséquent, **chacun passe par les différentes étapes parcourues par l'humanité** depuis la haute préhistoire : **il retrace le parcours qu'a suivi l'humanité de son apparition à ce que nous sommes aujourd'hui**, c'est-à-dire de l'œuf primordial à l'Ata nunyatɔ ŋtɔ. Cela démontre bien que l'humanité n'abandonne jamais ce qu'elle a inventé de bon, puisque nous n'avons pas cessé de reproduire notre propre stade de maturation, de notre conception à notre naissance.
L'héritage et l'ascendance n'empêchent pas que chacun soit une nouveauté radicale, c'est-à-dire une nouvelle incarnation de l'Esprit des Ancêtres. C'est ce que nous appelons l'individuation ontogénique, en fonction de laquelle est fait le Djɔdjɔɖeɖe. L'individuation ontogénique est ce que recherche le Djɔdjɔɖeɖe.

La Tradition, en tant que perpétuation, signifie que dès qu'il y a des humains qui vivent ensemble, il y a constitution de leadership individuel et collectif. **Les Bantu sont donc par définition des Êtres sociaux, c'est-à-dire politiques**[247]. Cela implique qu'**il y a toujours des individus qui se sont mis totalement au service de leurs congénères** avant qu'on ait commencé à payer certains pour cela. Les Dudɔwɔla d'aujourd'hui font partie de ce petit nombre. En d'autres termes, il existe toujours des individus voués à la défense de l'intérêt commun sans être payés pour cela. La seule chose que nous pouvons en déduire, c'est que <u>les créateurs du Dudɔ n'étaient pas au départ des Dudɔwɔlawo</u>. Et s'il y a des Dudɔwɔlawo titulaires, c'est que nos Ancêtres se sont aperçus qu'il est juste d'appliquer le principe suivant lequel <u>tout travail mérite salaire</u>, et qu'il n'y a pas besoin d'être esclave pour cela. D'où le salaire que recevait chacun du fait de son travail, comme dans l'exemple suivant à Ta Meri :

« Premier mois de l'été, ***salaire pour le 2e mois*** *de l'été : le contremaître 7 sacs ½ ; le scribe 7 sacs ½ ; chacun des 17 ouvriers 5 sacs ½, soit 93 sacs ½ [...]. »*[248]

Il est important d'affirmer ce principe dans la mesure où, selon le mode de production esclavagiste, l'esclave de l'Antiquité européenne n'était pas rémunéré, pas plus que le Kamit esclavagisé dans l'univers concentrationnaire des Amériques, et que, dans le capitalisme actuel, le salariat n'est, après le servage moyenâgeux, qu'une des formes de l'esclavagisme.

Le Dudɔwɔla se distingue des praticiens de professions libérales (médecin, avocat, etc.), et même des élus dans la mesure où on ne s'adresse à ces professionnels qu'en cas de besoin ; alors que le Dudɔwɔla, lui, nous avons besoin de lui tout le temps comme le Boso'mfo. Les Dudɔwɔlawo sont donc, pour ainsi dire,

---

[247] Se référer au chapitre sur la spiritualité de l'Être humain.

[248] Théophile Obenga, **La philosophie Africaine de la période pharaonique. 2780-330 avant notre ère**. Page 452. Éditions L'Harmattan, 1990.

les Boso'mfo séculiers de Duname ; ce qui exclut toute forme de vénalité[249]. Le Dudɔwɔla est à comparer à l'Axofia.

C'est dans un cadre systémique que nous distinguons quatre sortes de Dudɔwɔlawo :

- Premièrement, l'**Aƒedudɔwɔ la**, c'est-à-dire **le Dudɔwɔla local au service du Munusiƒeti** ; service chargé de l'application du principe des Munusipeti selon lequel chacun compte, chaque localité compte et chaque nationalité compte.

- Deuxièmement, le **Ntomedudɔwɔ la**, c'est-à-dire **le Dudɔwɔla territorial au service de la paix** ; service chargé de l'application des principes de Duname selon lesquels chacun doit rester vigilant pour assurer la sécurité d'autrui. Le territoire de leur compétence s'appelle en ce sens « **WILAYA** » (mot à mot « le glaive doit être tranchant » ; « wy » comme dans « sematawy ») dans la mesure où ils sont chargés de se conformer à la nécessité de **l'intransigeance sur le plan des principes**. Ce sont les préfets. Ces Dudɔwɔlawo représentent le droit (et non le Duta). De sorte qu'ils sont disqualifiés d'office en cas de disfonctionnement du lien social.

- Troisièmement, l'**Akpadudɔwɔ la**, c'est-à-dire **les Dudɔwɔlawo régionaux au service du Duta**, service chargé de garantir l'Unité Nationale. Chaque Région étant garante de la sécurité des autres Régions. En ce sens, les Dudɔwɔlawo régionaux sont d'office des **Kemetablibɔnu** (littéralement : Enfant de la totalité de Kemeta = « Panafricains ») par définition ; ce sont **ceux qui doivent redonner l'espoir**. En cas d'invasions, ils sont chargés de redonner l'espoir à toute partie occupée du Continent. Ils appliquent pour cela la règle de l'ennemi unique. Toute atteinte à la liberté des Kamit où

[249] Se référer à la pratique de l'hérédité des charges accessible sous les monarchies européennes.

qu'ils se trouvent constitue une atteinte aux prérogatives de l'humanité. Les Dudɔwɔlawo régionaux sont les Combattants de la Liberté : les Abongo. Or tout Kamit doit se considérer comme **Abongo** car seuls des personnes libres peuvent être égales. C'est en ce sens que notre Peuple est régi par le principe de l'isonomie, c'est-à-dire que **tous se conforment à une même loi** : celle de la Maât.

- Quatrièmement, le **Djiɖudɔwɔ la**, c'est-à-dire **les Dudɔwɔlawo nationaux (centraux)** qui sont chargés d'assurer la coordination des activités publiques dans toutes les Régions. Ce sont les Haut (dji) Dudɔwɔlawo. Toutes les Régions qui ne sont qu'au nombre de trois : celle de l'Est et celle de l'Ouest d'où peuvent venir les invasions, et celle du Centre sans laquelle toute résistance victorieuse serait compromise. En d'autres termes, le Centre s'oppose à la périphérie où tous les Citoyens sont considérés comme « Gardiens des remparts ». Chacun étant pour ainsi dire prêt à la veillée d'armes en tant que membre d'une garnison dormante, c'est-à-dire qu'ils sont prêts à la lutte en permanence. C'est comme si **chaque point périphérique est en puissance un Wilaya**, c'est-à-dire une zone libre.

« Nous possédons des armes à feu, des arcs et des flèches, de grandes épées à double tranchant et des javelots ; nous avons aussi des boucliers qui protègent un homme de la tête aux pieds. Nous apprenons tous l'usage de ces armes. Même nos femmes sont des guerrières et vont au combat d'un pas audacieux avec les hommes. ***Toute notre région constitue une sorte de milice*** *: dès qu'un certain signal est donné, tel qu'un coup de feu dans la nuit, tout le monde se lève, armé, et se précipite sur l'ennemi. Il peut sembler*

curieux que, lorsque notre peuple va au champ, un drapeau rouge[250] *ou une bannière le précède. »*[251]

Le Sommet est toujours au Centre, et le Centre est toujours ce qui est soutenu par la périphérie (ou ligne de base). Il est le siège du Pouvoir Central qui doit gérer l'isonomie en mettant à son propre service les élus nationaux appelés **Djiɖudɔlawo** (les Nomarques), qui sont envoyés dans chaque Wilaya. Ce sont des élus à mandat déterminé envoyés par le Duta pour surveiller les activités d'intérêt général dans toutes les Wilaya.

LE NIVEAU CENTRAL : LES ÉLUS NATIONAUX

Les Djiɖudɔlawo sont **des exécutants, des ambassadeurs** envoyés par le Pouvoir Central pour exécuter ce qui peut varier. **Ils ont un rôle de contrôle**. Ils signalent s'il n'y a pas un Axofia qui n'a pas fait son travail et récoltent les redevances pour le compte du Pouvoir Central. Ils ne sont pas inamovibles et leur mandat est de sept (7) ans, renouvelables. Ils surveillent toutes les Nuyeye fiɔfiɔ des Axofiawo et agissent au nom d'un groupe plus vaste. Ici, c'est la gestion à distance.
Les Djiɖudɔlawo agissent au nom du Pouvoir Central et ont pour mission **de gérer ce qui fait que chacun dispose du droit au progrès**. Ils défendent leurs électeurs, mais aussi ce qui permet au Duta de **se mettre à jour** historiquement. La mise à jour s'appelle la modernisation. Les élus assurent la modernisation, c'est-à-dire la mise à niveau et la mise à la disposition de tous des Nuyeye fiɔfiɔ. Ils gèrent **ce qui peut varier** d'une époque à une autre. La modernité est apparue avec la science et est née une fois pour toutes : elle est donc définitive. Mais comme la science progresse, il faut que cela profite à tous les individus de la même époque. C'est de cela que les Djiɖudɔlawo sont chargés. La définition de l'Isamame obéit à celle des Axofiawo : ils sont nés avec Ɖemɔtika et sont élus une fois pour toute afin de faire de la durabilité.

---

[250] Cela évoque Mamadjɛn (confère Les Fondements).
[251] Régine Mfoumou-Arthur, **Olaudah Equiano ou Gustavus Vassa l'Africain**, page 27.

C’est parmi les élus nationaux que se choisit le **Dufia** (du = ensemble ; fia = chef), c’est-à-dire le **Chef de l’État** en tant que Premier Magistrat. **La procédure électorale à ce niveau se déroule en trois étapes** (trois tours) : le premier tour désigne des **élus territoriaux**, le second tour désigne des **élus régionaux**, et le troisième tour désigne des **élus nationaux**. Tous ceux qui ont franchi avec succès le premier tour sont éligibles au second tour. Les vainqueurs du second tour constituent le **Nyamedonƒe** dont les membres sont les **Nyamedonlawo**.

La réplique de l’Amedɖaxowoha au niveau central est le **Duhabɔbɔ** ou **Comité National**, dont les membres portent le nom de **Duhabɔbɔtɔwo**. Nous avons déjà dit que l’Amedɖaxowoha est intergénérationnel, « anciens » signifiant ceux qui sont déjà rodés par un leadership antérieur, quel que soit leur âge. Par conséquent, au niveau du Duhabɔbɔ se trouve une majorité de jeunes gens (à chaque époque, il y a toujours plus de jeunes que de vieux) ayant fait de leurs coups d’essai des coups de maîtres. C’est d’ailleurs parmi les jeunes que nous trouvons généralement le **Dufia** et ceux qui sont sous ses ordres en tant que membres du **Gouvernement Central**.

Le **Nyamedonƒe gère les intérêts des Citoyens**. Les Nyamedonlawo sont des délégués des Citoyens. Ici, tout le monde est tenu à la même enseigne : il n’y a pas de spécificité. Les Nyamedonlawo sont régis par le principe des Munusiƒeti : là où chacun trouve à boire. Mu = moi ; nu = boire ; si = l’eau ; pe ou ƒe = lieu ; ti = là où. Chacun dispose donc d’un point de chute pour l’Accueil. L’Accueil signifie que l’individu est logé, habillé et nourri gratuitement : cela fait de lui une personne en pleine possession de lui-même pour réaliser ses propres projets. **Le Munusiƒeti, c’est le lieu de l’hospitalité**. Par conséquent, le

Nyamedonla doit rendre sa circonscription attractive, hospitalière. Par exemple, il doit gérer les infrastructures afin que les gens mènent leurs activités de manière durable et locale.

Le Senaƒe, lui, **gère les territoires**. Il est tenu compte de la spécificité de chaque Région au niveau national.
Le Duhabɔbɔ **gère le contrôle du territoire national** dans son ensemble. C'est donc au niveau national. Dans cette assemblée, tout élu territorial peut se porter membre, Axofia ou pas, ancien Dirigeant ou pas.

Gbedudonla = membre du Senaƒe. Gbe = parole ; du = ensemble ; don = tirer ; la = celui qui. Le Gbedudonla est un porte-parole polémique. C'est le débatteur (ce n'est donc pas un béni-oui-oui). Il est différent des Nyamedonlawo, c'est-à-dire ceux qui font connaître par la parole, ceux qui posent correctement les questions.
Nyamedonla = membre du Nyamedonƒe. Nya = savoir ; me = dans ; don = tirer ; la = celui qui. « Nyamedon la ye nyina gbedudonla » = c'est le Nyamedonla qui peut devenir Gbedudonla (mot à mot).
Duhanɔƒe est le lieu (le bâtiment) et l'ensemble des personnes qui sont en débat dans les différentes Chambres constituant le Pouvoir Législatif. Du = ensemble ; ha = société ; nɔ = rester ; ƒe = lieu.

Une fois élu, le Dufia reste rééligible comme tous les autres Citoyens. C'est leur reconduction successive qui explique la présence de personnes âgées comme Dufia en exercice : c'est le jeune Dufia qui vieillit à ce poste car il a toujours été à la hauteur, à l'instar du Fari Ramesu 2 qui battit à son époque ce record de gouvernance. Ce phénomène est donc rare et pour ainsi dire accidentel. Le Dufia n'échappe pas en effet au processus de modernisation qui exige de chacun une mise à niveau du moment

historique de son époque. Ce recyclage exige un niveau d'effort physique et mental plus accessible aux jeunes qu'aux vieux : il s'agit de battre des records comme dans les compétitions sportives ou les concours culturels et autres concours ; concours indiquant les niveaux de l'évolution collective des membres vivants de l'humanité. Lorsque le Chef ne fait plus l'affaire, on dit qu'il est mort, même quand il est vivant ; alors que chez les Kamit, **il n'y a pas d'asiles d'inactivité**, même en cas de force majeure. Cela signifie que même les fous votent !

Au niveau central, le Duhabɔbɔ prend le nom de « Comité National ». Pour cette raison, il est souvent constitué non seulement d'une majorité de jeunes, mais aussi et surtout d'une majorité de Djimadjo.

Le Dufia **est celui qui apprécie Se djɔdjɔɛ dji pour déclarer si tous les individus d'un territoire donné jouissent de l'exercice de leur liberté**. Il peut se prononcer sur des cas individuels ou collectifs. Sur les cas individuels, il s'agit principalement de Sɔke mɔna se. Le Sɔke mɔna se ainsi défini signifie que l'individu, quoi qu'il fasse, a toujours raison, et que sa punition indispensable n'est en fait qu'une indication tangible de la responsabilité collective de son entourage immédiat. Ce qui veut dire que l'erreur et la faute sont toujours d'une certaine manière collectives. C'est pour sortir de cette contradiction que ce qui est puni dans l'individu est son propre manquement au leadership, et que le Sɔke mɔna se qui lui est accordé le met indirectement sous la tutelle de son entourage. Ce traitement est comparable à la situation des vieillards dont nous avons dit qu'ils ne sont pas assignables en asiles d'inactivité.

Rappelons que **tout cumul de fonctions est interdit** et que **chaque élu a son suppléant pour garantir dans tous les cas la continuité du mandat**. « Si tu es élu au niveau supérieur, ton suppléant prend ta place ».

Aussi, **toutes les fonctions viennent de la délégation**. C'est ainsi par exemple que le Boso'mfo, comme chaque individu, a une mission politique dans la société : il est aussi un délégué. Par conséquent, **l'individu délègue sa prêtrise au Boso'mfo qui se charge, lui, de prier pour l'individu, et qui le fait d'ailleurs (prier) à tout moment**. De ce fait, l'individu n'a plus besoin de prier tout le temps, ou d'aller à la messe tout le temps, puisqu'il a délégué sa prêtrise à quelqu'un qui le fait pour lui quotidiennement : le Boso'mfo.

3. LA NOTION D'OPPOSITION DANS LA TRADITION

Dans une élection, quelle qu'elle soit, tous les candidats sont en <u>compétition</u>. Ce qui veut dire que chacun prétend être plus que d'autres à la hauteur de la situation. Après élection dans diverses instances de plusieurs candidats défendant des positions différentes, il y a une <u>polarisation</u> qui se fait entre ceux qui ont pris le pouvoir et ceux qui n'ont pas bénéficié du suffrage universel. Ainsi, apparaît au moins trois formes d'opposition suivant les niveaux locaux, régionaux et centraux. Bien qu'au niveau de l'organisation des élus il n'y ait que deux chambres, celle des Nyamedonlawo et des Gbedudonlawo, ceux qui n'en font pas partie ne renoncent pas pour autant à leur position et continuent d'agir dans l'intérêt des générations futures. Bref, il y a des séquelles qui restent dynamiques, notamment comme résultant des trois tours de l'élection du Dufia. Au premier tour de cette élection, seuls trois candidats par Région arrivés en tête restent en lisse. Cela implique un regroupement en trois partis nationaux au moins. À l'issue du second tour, seuls deux candidats restent en lisse. Les Citoyens sont obligés de voter selon **leur intime conviction** et **sans renoncer aux positions de leurs partis politiques**. À l'issue du troisième tour, le chef du parti gagnant apparaît comme émanation d'un parti majoritaire sans

que les partisans des deux candidats éliminés ne renoncent à leur appartenance propre. **Dans ces conditions, il n'y a pas de Duname sans pluralisme de partis politiques**.

La notion de « parti unique » ou « monopartisme » est par ailleurs non seulement en contradiction insurmontable (flagrante) avec le Vodu ou principe du Vivre-ensemble, mais aussi en antagonisme frontal avec le Vedu, principe selon lequel « un c'est rien, deux c'est tout ! » Cela revient à dire que le parti unique est un non-sens absolu en transgression évidente avec la première expression de Se djɔdjɔɛ dji : le droit à l'erreur. Puisqu'en ne reconnaissant pas d'opposition, il se dissout du même coup : 1 c'est rien. C'est ainsi que le Kidnapping et la Déportation des Kamit, de même que l'Occupation de Kemeta, en instaurant le règne d'une prétendue « métropole », s'érigent du même coup en « parti unique » en dissolvant toutes les organisations des Déportés et des Occupés.

4. LA NATIONALISATION ET L'ENTREPRENARIAT

Dans la Tradition, le public est la source du privé en raison de l'existence d'un Patrimoine légué par les Ancêtres et par tous ceux qui nous ont précédés (source et ressource). **C'est en ce sens que toute ressource est ressource humaine**. **L'activité lucrative de l'individu est donc impossible sans l'existence préalable d'une activité non lucrative** : avant de vendre, il faut créer le marché. En ce sens :

- Premièrement, la **nationalisation est plus légitime que la privatisation**. La société est dans la nature. Dans la société, l'équivalent de la nature est l'Espace Public, c'est-à-dire Politique : l'Agora. Tout commence par la nature qui est un bien public et finit par la création artificielle de l'équivalent de

la nature pour constituer le Patrimoine. **Le Patrimoine est par définition le bien commun national avant d'être Patrimoine de l'humanité**. Il commence par la guerre contre la violence naturelle, c'est-à-dire la violence qui est dans la nature, et se poursuit par la guerre contre la violence dans la société. Cette guerre contre les deux formes de la violence produit des connaissances pour l'avenir de l'humanité. La nature n'appartient à personne, raison pour laquelle la terre ne doit pas être vendue puisqu'elle n'est la propriété de personne. Elle existe avant l'apparition de l'espèce humaine. Ce qui nous appartient (le Patrimoine), c'est ce que nous produisons. Et il y a quelque chose que nous produisons et que nous pouvons offrir aux autres sans en perdre l'usage nous-mêmes : la connaissance. D'où l'Ablɔwoma (notre brevet d'invention) qui répond aux critères de l'Ablɔɖeha.

- Deuxièmement, **le privé tient tant de la généalogie que de l'enracinement territorial** qui en est la conséquence. « J'agis là où je suis », quand on parle d'entreprise privée. C'est-à-dire que je produis et je vends là où je suis, par exemple. Cela signifie aussi que **je suis créateur de relations d'échange, créateur d'un marché local**. C'est en ce sens que le « marché mondial » est un non-sens, une contradiction puisque toute initiative est de source individuelle, locale et collective. L'entreprise est une forme d'association non soumis au Ɖemɔtika mais tout à fait légitime.

- Troisièmement, **le marché est toujours territorial**, ce qui implique que toute délocalisation est une transgression. En d'autres termes, tout en étant enfant du monde, personne n'est citoyen du monde. Une citoyenneté mondiale laisserait supposer qu'il puisse y avoir un État mondial ; ce qui n'a jamais été le cas, ce qui n'est pas maintenant le cas et ne le

sera jamais du point de vue de Se djɔdjɔɛ dji. **La déterritorialisation du patrimoine est un déracinement de l'individu, un oubli des racines de l'humanité**. Le marché intérieur prime sur le marché mondial qui ne concerne que les surplus ou du moins ne doit concerner que les surplus. **Le « marché mondial » est donc quantité négligeable par rapport au marché local, national**. L'équilibre de la balance commerciale est tout aussi négligeable dans la mesure où il ne porte que sur la comparaison entre les importations et les exportations. Dans ce sens, **les importations constituent un obstacle sérieux à la Prospérité Publique**. Ce qu'on appelle le « marché mondial » chez les Kamit est le marché à longue distance, concernant donc principalement des produits de luxe ou ce qui est difficile à produire sur place. **Il n'est donc pas déterminant pour les Partisans de la Prospérité Endogène que nous sommes**. L'économie endogène dans ces conditions n'est pas une économie d'autosuffisance dans la mesure où **le monde n'a jamais vécu en vase clos**, et ce d'autant plus que Kemeta possède tous les climats, connaît toutes les ressources humaines et culturelles qui existent dans le monde.

5. La division geographique de l'État

L'Unité Kamit, Kemeta, compte trois principales divisions.

À la base de la Pyramide, nous avons les **NTOME** (Ntome wo, au pluriel), c'est-à-dire les **TERRITOIRES**. Kemeta contient autant de territoires possibles, qui sont sous la délégation des Axofiawo, des chefs de quartier et autres délégués locaux.

Au niveau intermédiaire de la pyramide, il y a les **AKPAƉE** (Akpaɖe wo, au pluriel), c'est-à-dire les **RÉGIONS**, au nombre de

trois (3). La région de l'Ouest porte le nom de **GANA**, le Pays des Minerais : Ga = métal ; Na = Pays. La région de l'Est porte le nom de **SOMALI**, le Pays des Guerriers : So = Soleil, Chaleur ; Mali = Indomptable. Somali signifie, mot à mot : « tu ne peux pas prendre dans tes mains (attraper) le soleil ». D'où le caractère indomptable des Kamit. La région du Centre porte le nom de **NUBA**, le Sanctuaire (confère « Gbadji » = l'Autel) : Nu = chose ; Ba = valeur. Nuba est mot à mot « la chose mise en valeur ». C'est le Centre de transformation et de concentration de l'énergie humaine. Nuba est un concentré d'énergies ; **le Centre d'enseignement par excellence**. Il y a des énergies dans la nature, et les Kamit ont su les capter, les dompter. D'après le Professeur Cheikh Anta Diop, en Medu Neter le mot « **Nuba** » signifie « ***or ; d'où la Nubie, pays de l'or*** », et en Wolof le mot « ***Neb = cacher, en général un objet de valeur*** »[252]. Par « or », nous entendons bien ici « objet de valeur », la « chose mise en valeur », comme la définition que nous avons d'ailleurs donnée du mot Nuba. En Medu Neter comme en Wolof, nous retrouvons la définition et le sens exact du mot Nuba qui désigne la Région Centrale, le Cœur de Kemeta, depuis les Origines.

Ces trois Régions sont symbolisées chacune par un fleuve : le **Nyili** (qui est identifié au fleuve Kongo) pour Somali, le **Djoliba** pour Gana, et l'**Okawango** pour Nuba.

Gana et Somali sont **les remparts de Kemeta** dans la mesure où ce sont les lieux d'invasions : à l'Est par l'actuel « Suez » et à l'Ouest par l'actuel « Gibraltar ». La mission de ses deux régions est de veiller à la sécurité de Kemeta, notamment au Cœur de Kemeta, à l'arrière-pays Bantu : Nuba. Ga = matières premières. Gana signifie : « **Celui qui donne la richesse** ». C'est dans cette Région que Nu Si Duname a trouvé ses conditions les plus favorables à l'époque de la mère Elisa. Somali signifie que « **personne ne peut avoir des qualités humaines sans que les**

---

[252] Cheikh Anta Diop, **Nations Nègres et Culture**, page 298. Éditions Présence Africaine, 1979.

Kamit en aient plus ». L'Éléphant surpasse le Cheval. Somali signifie que la première valeur humaine est le Courage.

Nuba représente **le Lieu des Origines** : le Kamit est né au Sud de Kemeta (origine des Bantu) ; la Première Ville Kamit, Ishango, se trouve au Centre (origine des Mate Mata). Nuba est donc le Cœur de Kemeta. Or si le Cœur est touché, c'est tout le Continent qui est touché (c'est le concept d'anticorps sociaux). Cela explique pourquoi, lorsque les Occupants ont réussi à pénétrer le Cœur de Kemeta si ardemment protégé jusqu'à récemment dans l'Histoire, la chute deviendra fatale ! C'est comme avec le corps humain : lorsque le cœur est atteint, le corps tout entier périclite. C'est encore la raison pour laquelle nous devons reconstruire la Capitale de l'Unité au Cœur du Continent, notamment au Lieu des Origines : à Ishango.

Ishango, c'est la **Ville Sainte** par excellence ! Ishango = (Ki)Shango = (la ville) Sainte. Shango signifie « Divinité de la Guerre » en Vodugbe (Eʋe). Ishango est la « Divinité de la Foudre », « le Feu du ciel ». C'est dans cette Capitale que les Kamit sont arrivés à maturité, c'est-à-dire qu'ils ont pu marcher sur le feu (la foudre) sans se brûler. Une sentence dit : « si la pierre de la foudre tombe sur le bois, le bois est à plaindre. » Or ce n'est pas le cas des Kamit qui ne sont pas à plaindre puisqu'ils marchent sur le feu sans se brûler, c'est-à-dire qu'ils ont maîtrisé toutes les énergies possibles.
So (de Somali) = Shango : les deux ont rapport à la chaleur, au soleil, à la foudre. Le premier mot est le sens exotérique, et le second est ésotérique. Le soleil est divin dans la mesure où il éclaire tout le monde.
Sokpe = pierre de la foudre. Cela a rapport également avec l'éléphant et le baobab. C'est dans cette mesure qu'une autre sentence précise : « Tu ne peux pas faire plus de mal ni au Soleil, ni à l'Éléphant, ni au Baobab qu'à toi-même en voulant leur

nuire ». Autrement dit, tant pis pour toi si tu t'en prends aux Kamit, tu finiras par te brûler les mains. À côté de la foudre donc, les éléments indomptables qui sont l'équivalent du Sokpe sont l'éléphant et le baobab. « L'animal qui attrape l'éléphant aura mal aux côtes » : l'éléphant n'a peur de rien et s'adapte à tous les écosystèmes, comme le Kamit. « La foudre qui tombe sur le baobab ne fait pas de dégâts » : **le Kamit est un baobab**, baobab qui symbolise l'enracinement. Le Baobab est le symbole de la Majesté : le Kamit est Majestueux !

Le Centre, Lieu des Origines, est tellement important que même sous le règne des Fari, ceux-ci affirmaient eux-mêmes qu'ils viennent du « Sud » :

« Or, peaux, ivoire, écailles, bêtes sauvages (singes, girafes, etc.), bois précieux, fruits tropicaux, résines, hommes et femmes […], toutes bonnes et belles choses des pays méridionaux allaient ***du Sud au Nord, de l'Afrique profonde vers la Vallée du Nil et les pays méditerranéens****, pendant des siècles et des millénaires, non sans agir sur les liens culturels tissés avant la séparation de l'origine commune. »*[253]

C'est encore dans cette mesure que les Fari sont les Héritiers d'Ishango :

« Cette civilisation, dite égyptienne à notre époque, se développera longtemps dans ***son berceau primitif****, puis descendra lentement le long de la vallée du Nil pour irradier autour du bassin de la Méditerranée. Ce cycle de civilisation,* ***le plus long de l'histoire****, aurait duré 10000 ans, sage moyenne entre la chronologie longue […] et la chronologie courte des Modernes qui sont obligés d'admettre qu'en -4245 les Égyptiens avaient inventé le*

[253] Théophile Obenga, **Origine commune de l'Égyptien ancien, du Copte et des langues négro-africaines modernes**, page 346.

calendrier, ce qui suppose ***des millénaires de développement*** *avant d'arriver à de telles spéculations. […]*

Les Égyptiens eux-mêmes*, si on leur accorde qu'ils étaient mieux placés que quiconque pour parler de leurs origines,* ***reconnaissaient sans ambiguïté que leurs ancêtres venaient de Nubie et du cœur de l'Afrique****. Le pays des Amam, ou pays des ancêtres (notons que Man*[254] *= ancêtre en valaf), ensemble du pays de Koush au Sud de l'Égypte, était appelé par les Égyptiens eux-mêmes* ***la terre des Dieux****. D'autres faits, telles que les tornades*[255] *et les pluies torrentielles dont il est fait mention dans la pyramide d'Ounas, font penser aux tropiques,* ***au cœur de l'Afrique*** *[…]. »*[256]

C'est d'ailleurs dans cette mesure que des fouilles archéologiques ont révélé, au Kongo-Kinshasa[257], l'existence *« de ce vase qui correspond curieusement à la petite cuve dans laquelle les Égyptiens auraient conservé les organes internes d'un Pharaon à sa mort, notamment le foie, et qui représentait* ***la direction Sud*** *[…]*

L'Égypte présente la caractéristique unique d'avoir été le berceau d'une civilisation extrêmement originale qui s'est maintenue continûment, et quasiment sans emprunt extérieur pendant près de trois millénaires, entend-on toujours dire. <u>Mais cette affirmation risque d'être contredite</u>. Et pour cause : la découverte dans une mine d'or, <u>à Kakulu, un village situé dans les environs des localités de Kabemba et Konyi</u>, à plus ou moins 200 km de Kananga, au <u>Kasaï</u> occidental, d'une des quatre vases canopes jadis utilisés dans l'Égypte antique pour conserver les organes internes du Pharaon, notamment le foie, les poumons, l'estomac et les intestins. Au nombre de quatre, ces vases très recherchés dont l'un vient d'être repéré sur le sol RD-congolais représentent les quatre âmes d'Horus l'ancien[258]*, eux-mêmes*

---

[254] « Man » Comme dans Mansine.
[255] Cela évoque Ishango, la foudre !
[256] Cheikh Anta Diop, **Nations Nègres et Culture**, page 51 et 227.
[257] **Kinshasa** signifie **« la Ville du Roi »**. Kin = kini = roi ; shasa = ville. Sha = hors de l'eau : c'est l'endroit où le roi se trouve à l'abri.
[258] Il s'agirait de Hɔlugan.

secondés dans leurs tâches par une déesse. Ils étaient, selon les chercheurs dont AfricaNews a plongé dans les études, fabriqués en calcaire, en albâtre, en terre cuite, en céramique ou en faïence et étaient déposés près du sarcophage, dans la chambre funéraire du tombeau, sur une caisse ou une cuve. Si le chiffre 4 représente les quatre directions, selon les égyptologues, l'homme et la déesse Isis protègent le vase canope contenant le foie et ***représentant le Sud****, ce qui correspond à la découverte du RD-Congolais Mohamed Betu Abba. La pierre verte prisée par les Reines égyptiennes pour le maquillage y était également trouvée.* ***C'est également au Sud****, et encore <u>en RD-Congo, précisément sur la rivière Lualaba qu'a été découverte en 1918 un Osiris en or</u>. […]*
Après une première découverte d'un Osiris en or faite en 1918 sur la rivière Lualaba, dans le Katanga, la même zone ***luba****phone, Mohamed Betu Abba, un exploitant de l'or, vient de découvrir, dans une mine d'or ouest-kasaïenne, un objet d'origine égyptienne. […] »*[259]

Ajoutons que le mot « Nuba » désignant la Région australe de Kemeta évoque non seulement la « Nubie » antique mais aussi ce qui est ici dit « Lubaphone » et se retrouve dans l'actuelle désignation d'un État kamit qui s'appelle la « Lybie ». En effet, la règle de formation de nos langues comprend une permutation entre consonnes, notamment entre le « n » et le « l ». « Lubaphone » renvoie ainsi à « Nuba(phone) » et à « Bantu(phone) ». Sans une étude de plus en plus fine des règles de formation des mots dans nos langues, il serait difficile d'écrire dans le futur une histoire propre de Kemeta qui éviterait les confusions du vocabulaire. Donnons en passant l'exemple des « Adja » de Kemeta de l'Ouest qui se disent « Enfants de Tugba », c'est-à-dire des Remetu : Adja Tugbanu ye (Adja est enfant de Waset). Les Adja ne sont rien d'autres que les Citoyens du dernier grand Duta démantelé par les Occupants Eurasiatiques en 65 avant Lumumba. Duta qui s'appelait **Lebenɛ** et dont l'une des

[259] Un article de Laurent Buadi, intitulé : **« LES ROIS D'EGYPTE AURAIENT VECU EN RD-CONGO : Un des vases des Pharaons découvert au Kasaï »**. Rédacteur en chef : Roger Mbongos. Africanews, 21/07/2010. Source : http://www.afriqueredaction.com/article-les-rois-d-egypte-auraient-vecu-en-rd-congo-un-des-vases-des-pharaons-decouvert-au-kasai-54241392.html

provinces, pays des Adja, s'appelle **Ketexo**. Pour lever toutes confusions, disons que les Occupants appellent aujourd'hui « lac Togo » ce que les Ketexonu appellent aujourd'hui encore « Gbaga ». C'est au bord du Gbaga que se trouve aujourd'hui le village de Togo, alors que dans Lebenɛ, le même lac Togo s'appelait « lagune de Ketexo ». Ce n'est pas pour rien que les Européens ont choisi de signer un accord d'amitié avec l'Axofia du village de Togo, appelé Mlakpa 2, à la Conférence de Berlin, lors du partage criminel de Kemeta entre les Européens. Puisque c'est l'endroit où se faisait la désignation du Dufia, l'Autorité Politique au-dessus des Autorités Politiques de Kemeta, dont le dernier est Haïlé Sélassié 1er.

Anyigbanu = **Enfant de la terre**, c'est-à-dire les Autochtones (de Kemeta). Anu ba **Nuba** = anyigba**nu** g**ba**. *« Le texte ci-contre, a-t-on dit, était le nom de la terre des Anciens Egyptiens. Il se lit : « Zã kɔ tɔ* ***nyigba*** *yibɔ ». C'est-à-dire : la terre noire de la nuit noire. »*[260] Cette formule désigne simplement le « Lieu des Origines », c'est-à-dire Nuba. **Anyiba bantu** = la terre des Bantu.

Au sommet de la Pyramide, nous avons le **DJIƉUƉUA LA**, c'est-à-dire le **Pouvoir Central (Gouvernement)**. Notre Continent porte le nom de **KEMETA**. L'État Kamit, en tant que concept logique (institution), porte le nom de **DUNAMEƐE**, c'est-à-dire le Pays où chacun peut réclamer sa part du Patrimoine. C'est le Pays-Continent unifié (unification des territoires et des régions), dirigé par le **Dufia**, le **Dukplɔla**. Les Habitants de Kemeta sont des **KAMIT**, c'est-à-dire les **Incarnations des Forces Spirituelles**, des **BANTU**, c'est-à-dire les **Créateurs des Valeurs Ajoutées**.

[260] D.A. Yawo Dohnani, **L'Ewe ou la langue des pyramides d'Égypte**, page 75. Publié en 1988.



La carte des trois Regions de Kemeta

« ***Les peuples indépendants, libres et souverains font leur propre constitution*** »[261].

Le mot pour dire Constitution est **Duse** : Du = société, ensemble ; se = loi. Duse est la Loi Fondamentale du Duta, de la Société.

« *« **Zingu kia bumpati ni zingu kia bunganga** ». Cela signifie ici : « la durée d'un mandat politique ou la durée d'une quelconque charge administrative (…) dépend de la manière dont on se conforme à ce qui est sacré », c'est-à-dire à la Loi, c'est-à-dire à la Constitution. […]* ***Et la Constitution est sacrée, et la Loi est sacrée.*** »[262]

LA CONSTITUTION DU DUNAMEƒE : L'ÉTAT KAMIT.

AZONLIDJINYA (PREAMBULE)

Le Dunameƒe est un Duta Unitaire dont les Citoyennes/Citoyens se portent Garants du Bien-être de tous les Habitantes/Habitants[263] de Kemeta dans tous les domaines, en droits fondamentaux, économiques, sociaux, culturels, suivants les principes fondamentaux de notre Tradition. Son organisation est centralisée selon les principes de la Maât, dans le respect des singularités individuelles, des particularités locales et des spécificités régionales, sur l'ensemble des territoires de Kemeta.

C'est dans la continuité historique de ces principes inséparables de Se djɔdjɔɛ dji antérieur à la création du Duta, depuis la

[261] Kwame Nkrumah, **L'Afrique doit s'unir**, page 80. Éditions Payot, 1964.

[262] Nsaku Kimbembe, **Le Pouvoir** (partie 1). Kabula (DVD) du 15 mai 2011. Source : www.uhem-mesut.com

[263] Cela signifie qu'on ne vit pas en vase clos : le monde n'ayant pas d'extérieur. Aussi, il n'y a pas d'hospitalité sélective.

consécration définitive à Ishango de nos valeurs d'Isamame, que s'est établie la distinction fondamentale entre ce qui est inaliénable et ce qui est négociable. Cette distinction fait de ce qui est inaliénable comme la Terre, la Culture et le Travail, en qualité de valeurs non marchandes, la source productrice de ce qui est négociable comme les prestations de service, les articles de manufacture et les biens de première nécessité, y compris à titre de valeurs marchandes. La légitimité de l'implication des valeurs idéologiques non marchandes dans la continuité historique est corrélative à la réalité de la continuité territoriale définitive du Dunameƒe, continuité territoriale qui s'applique à l'ensemble de nos Régions au profit de tou(te)s leurs Ressortissant(e)s, sans distinction de leur lieu de résidence. Toute loi du Dunameƒe ne peut trouver sa validité que dans la conformité à cette légitimité historique.

TITRE 1 : NYATIGBANTƆWO (LES PRINCIPES FONDAMENTAUX).

ARTICLE 1 : SUKA (LA RAISON)

Chaque individu humain est unique en son genre, mais il n'y a pas d'individu isolé selon notre Culture puisque notre Principe du Vivre-Ensemble, le Vodu, proclame que c'est la réalité de nos différences qui constitue notre raison d'être ensemble. L'égalité de chacun de tous vient de ce qu'il est, parmi ses semblables, le seul siège concevable et réel de la Raison.

ARTICLE 2 : SUKULU (LA CULTURE)

Le symbole du Dunameƒe est représenté par les trois couleurs apparues avec les conditions de genèse de l'Humanité : le Vert avec les plantes à graines nues et à feuilles persistantes, le Jaune avec les plantes à graines couvertes et à feuilles caduques, et le Rouge avec les plantes herbacées à tiges et feuilles fragiles les plus vulnérables en cas d'incendie.

Sa Langue se réfère de la même façon à des éléments de notre Longue Mémoire parmi lesquels sont toutes les langues du Territoire de Kemeta. La Tradition nous oblige à choisir la Langue Officielle parmi celles du lieu de la Capitale Politique.

L'Hymne National est « **Kemeta Na Zon** » qui nous appelle à la constitution, au maintien ou à la reconstitution des conditions de l'Indépendance Nationale, en fonction de notre Liberté atavique, de notre Prospérité légendaire, de la Puissance de notre Duta. Il implique la nécessité de l'Uhem Mesut à l'issu des crises qui, pour notre plus Grande Gloire, sont très rares dans le passé.

ARTICLE 3 : MAAT (LA JUSTICE)

Les Institutions du Dunameƒe sont toutes soumises à la Loi Fondamentale qui consiste dans la Maât, et selon laquelle il n'y a pas de Peuple sans Tradition. Toute loi nouvelle n'est légitime qu'en fonction de notre Principe de Djiɖuɖu Susu selon lequel la clé de résolution de toutes les contradictions dans la Société réside dans Sukalele qui est universelle sans aucune sorte de restriction. L'Amenu wɔna, définie comme la valeur au-dessus de tous les prix, exige du Dunameƒe la défense inconditionnelle de tous ses Citoyennes/Citoyens et de toutes/tous les Kamit, en toutes circonstances, à travers le monde.

TITRE 2 : SEGBANTƆWO (LES DROITS FONDAMENTAUX).

ARTICLE 4: DUMA (DROITS ASSOCIATIFS), ƉUƉU (DROITS ECONOMIQUES), DƆNYA (DROITS SYNDICAUX), DUNYA (DROITS POLITIQUES)

Les Citoyennes/Citoyens concourent à l'expression multiple de notre Volonté Politique Commune en termes de liberté d'association, liberté économique, liberté syndicale et liberté politique. L'exercice de ces libertés se situe dans les cadres de la légalité et de la loyauté, jusqu'aux frontières de la légitime défense

qui justifie l'objection de conscience, la désobéissance civile, y compris la grève générale et l'insurrection.
Des Droits Fondamentaux résultent notamment les exigences de la continuité du Duta, le respect des statuts et la vigilance contre le règne des injustices.

TITRE 3 : DUTA (L'ÉTAT).

ARTICLE 5 : DUMEVI (LE CITOYEN)

Le Dunameƒe, en sa qualité de Duname constitutif du concept logique du politique, signifie que toute/tout Citoyenne/Citoyen fait bon gré mal gré de la politique dans la Nation. La distinction entre le politique (Dunya) et la politique (Dunudɔ) repose sur la réalité objective de l'impartialité dans la mesure où, selon nous, la valeur est un parti pris. Dans ces conditions, nous distinguons formellement la Citoyenneté impliquant les Droits Civiques pour toutes/tous, et la Nationalité concernant les devoirs du Duta à l'égard de tous les Habitantes/Habitants de son Territoire.

ARTICLE 6 : DUMEVIWO (LE PEUPLE)

De la distinction entre Citoyenneté et Nationalité résulte non seulement la Solidarité du Dunameƒe à l'égard de toutes/tous les Kamit à travers le monde, mais surtout une définition rigoureuse du concept de Dumeviwo : pour nous, le Dumeviwo est l'ensemble des Citoyennes/Citoyens et non pas de tous les Ressortissant(e)s de la Nation parmi lesquel(le)s certain(e)s sont libres de se réclamer d'une Citoyenneté exclusive hors de la Nation.

Par ailleurs, Sukalele étant universelle, la Solidarité de notre Peuple s'étend à tous les Peuples du monde, chacun pris collectivement. De la continuité historique résulte comme base matérielle une Terre concrétisant la continuité territoriale. Il n'en reste pas moins vrai qu'il s'est trouvé dans le passé des Peuples sans territoires propres reconnus, raison pour laquelle ces Peuples

restent toujours en lutte pour leur autodétermination et que, à l'inverse, il a pu y avoir plusieurs États pour une même Nation sans que les Citoyens de ces derniers n'aient jamais renoncé à leur appartenance nationale commune, toujours en marche vers l'Unité Continentale.

ARTICLE 7 : AMEWODE (LE TERRITOIRE)

La marche des Peuples dans leur Histoire vers l'Unité Nationale apparaît comme un effort contre les sources de division et contre toutes formes de dissolution de la vie nationale : cette marche signifie une tendance irrésistible et irréversible vers la recherche d'une Unité Définitive, et par conséquent perpétuellement durable sur un Territoire initialement habité par les Ancêtres lointains et récents, Territoire dont les frontières sont au mieux continentales et au pire des cas intracontinentales. Cette tendance est donc plus centripète que centrifuge : dans le premier cas, toute forme de ségrégation sociale, économique ou politique constitue une crise de sécession inacceptable et non négociable.

C'est dans ce cas précis que se situe la continuité historique et territoriale de Kemeta avec ses frontières naturelles, dans la mesure où nous en sommes à l'ère de construction de la Troisième Unité Continentale : la Première date d'il y a 1.001.961 ans avant le Fari Lumumba quand il n'y avait d'Êtres humains nulle part ailleurs qu'à Kemeta et que toute l'étendue du Continent était habitée ; la Seconde qui date de l'époque des Fari est connue sous le thème de l'Unité des Deux Terres : Sematawy. Voici venu le Moment Historique pour la réalisation, une troisième fois, de notre Unité Continentale présumée définitive : le Dunameƒe.

ARTICLE 8 : DUTANYA (LE REGIME POLITIQUE)

Le régime politique du Dunameƒe est le plus approprié pour la stabilité sociale loin des crises à répétition, bien que la Tradition enseigne que le changement dans le meilleur est toujours possible. C'est pourquoi notre adage dit que les révolutions sont rares et

qu'il ne faut pas les rater. En tout état de cause, une fois le moment venu, tout changement de régime ne commence qu'au terme de la durée du mandat en cours.

Il s'agit-là du meilleur régime dans la mesure où le respect des délais correspond aux exigences de l'Etat fort garant de la Paix Intérieure indispensable à la Prospérité et à la Croissance dans tous les domaines. Dans ces conditions, les ressources et la légitimité de tout Gouvernement du Dunameƒe repose sur la Volonté Collective des Citoyennes/Citoyens. Cependant, puisque le Monde n'a pas d'extérieur et que la Société est dans la Nature, ce qui arrive à l'extérieur de nos frontières porte à conséquence chez nous. Dans ce cas précis, Tradition veut dire Transgression. Il est donc fait exception au respect des délais quand Duname est en danger : il devient alors impératif d'investir un Chef plénipotentiaire, fidèle dans ses actions à la juste traduction et transmission de nos valeurs.

En d'autres termes, en cas de crises indépendantes de la volonté des Dirigeant(e)s et des Gouvernant(e)s, les règles du commandement unique et de l'ennemi unique sont de rigueur. Le nouveau Chef plénipotentiaire n'est pas alors choisi en la personne physique ou morale des Dirigeant(e)s antérieurement investi(e)s pour la simple raison qu'à Kemeta, la question du régime n'est pas un problème de personnes. Ce n'est donc pas contre des personnes que se fait le Dutanya Tɔtrɔ (changement de régime) mais contre des organisations identifiables à la manière d'un ensemble fait d'éléments solidaires comme les noix de palme dans un régime de palmier. Si la question du régime n'est pas un problème de personnes, le changement de régime peut aller jusqu'à la limite de disqualification non seulement du régime établi, mais surtout au changement du système dont fait partie le régime mis en cause même s'il est le meilleur de sa catégorie.

ARTICLE 9 : DUNUƉOƉOWO (LES INSTITUTIONS)

Ce qui rassemble les Citoyennes/Citoyens du Dunameƒe ne repose pas seulement sur la Raison individuelle malgré l'universalité de celle-ci, mais surtout sur les leçons collectives tirées de l'expérience des Ancêtres. Le Droit Fondamental du Peuple qu'ils constituent tels que c'est le cas dans la présente Constitution et toutes les lois qui lui sont conformes et dûment établies dans la légitimité, qu'on appelle « ensemble des lois » ou « système juridique », tout cela constitue les Institutions du Dunameƒe. En tant qu'expérience de la totalité de notre passé, ces Institutions ne sont rien d'autres que nos Coutumes, celles qui ont subi à travers le temps l'épreuve de leur efficacité et de notre légitimité.

En vertu du fait que le passé de Kemeta n'est ni esclavagiste ni colonialiste ni impérialiste, tout comme du fait que nous avons la mémoire historique la plus longue, les leçons de notre expérience sont si solidement valides qu'on ne peut en trouver l'équivalent ailleurs. Nos changements de régime avant les Occupations eurasiatiques récentes, à partir de la fin de la dernière glaciation, ne représentent que des rectifications successives de nos propres erreurs humaines dont nous nous écartons dès que nous en prenons conscience. Il s'en est résulté que nos Peuples sont restés fidèles à eux-mêmes pour une large majorité dans la période des Occupations eurasiatiques dont la décadence est devenue évidente pour tous à partir de l'an 11 après le Dukplɔla Lumumba. Depuis cette révélation qui se situe dans la droite lignée de ce qu'on a appelé le **Kemetablibɔtɔnu**, des origines à nos jours en passant par l'Appel à l'Unité Continentale lancée par le Wosadjefo Kwame Krumah, il n'y a plus eu d'États dignes de ce nom en terres kamit, selon nos Principes et les Droits Fondamentaux. De là proviennent les Projets et la Tâche des Jeunes Générations soucieuses de reprendre et de porter haut ce qui s'est toujours transmis chez nous de génération en génération, le Flambeau

Historique de l'Amenu wɔna et de la Gloire des Bantu selon les propres paroles du Dukplɔla Lumumba. Ce n'est pas être anachronique que de dire que notre Système n'a jamais changé, et de reconnaître en la personne de Cheikh Anta Diop le plus Grand Nunlonla de la Nouvelle Ère que nous instituons.

TITRE 4 : DJINUNƆNƆƐEWO (LES POUVOIRS).

ARTICLE 10 :

Les Pouvoirs de notre Système Politique sont au nombre de cinq, comme les quatre points de base et le point du sommet des Pyramides qui sont les seules merveilles du monde encore visibles : Exécutif, Législatif, Judiciaire, Administratif et Délibératif. Tous conçus et mis en œuvre en vue d'un État Fort.

ARTICLE 11 : DJINUDƆWƆƐE (LE POUVOIR EXECUTIF)

Le Djinudɔwɔƒe est chargé d'appliquer la Volonté du Peuple. Il gère les urgences et le long terme.

Le Dunameƒe commence par un Chef du Djinudɔwɔƒe, le Dufia, qui commande nos[264] faits et gestes, au-dessus d'un Chef du Gouvernement ayant sous ses ordres des Ministres dans tous les domaines institutionnels. Le Chef du Gouvernement n'est pas membre des Assemblées établies pour les autres domaines qui sont législatifs, judiciaires, administratifs et délibératifs. Il en est de même pour ses collègues Ministres qu'il dirige. Le Dufia incarne la Volonté de son Peuple et a pour mission de réaliser cette Volonté dans le sens des intérêts de ce dernier. Il est l'émanation de l'ensemble des Citoyennes/Citoyens, d'après un scrutin uninominal où il a été un Candidat parmi d'autres, contrairement au Chef du Gouvernement et aux autres Ministres que le Dufia choisit parmi les Élus régionaux issus d'un scrutin

[264] Cela signifie que personne n'échappe à la politique : la Société étant comme un cercle dont **chacun de nous** est le rayon.

majoritaire qui, dans notre système, est toujours un scrutin de liste. Ces deux procédures différentes de scrutin sont impérativement soumises au secret des urnes dont le symbole du Gardien de la régularité est le Lion.

ARTICLE 12 : SEWƆƑE (LE POUVOIR LEGISLATIF)

Le Sewɔƒe est chargé de proposer la formulation correcte de la Volonté du Peuple sous formes de lois.
Il appartient aux Dumeviwo directement et indirectement : directement à travers les Coutumes de notre Tradition et l'Expérience quotidienne située dans l'Axe Historique Ancestral ; puis indirectement par les Représentant(e)s de l'ensemble des Citoyennes/Citoyens vivant(e)s, y compris les enfants mineurs réputés donner procuration à leur mère. Il apparaît dans ces conditions que le Législateur est un Corps Social constitué par tous les Ressortissant(e)s de la Nation dont il ne faut pas trahir le passé ni trahir le présent ou hypothéquer l'avenir : la Nation est ainsi différente du Peuple des électeurs puisqu'elle comprend Ceux qui ont été avant nous, Ceux qui sont maintenant et Ceux qui seront après nous.

Les Représentant(e)s du Peuple sont élu(e)s également au scrutin de liste et au bulletin secret dans chaque Akpaɖe pour constituer la majorité gouvernementale et déléguer les pouvoirs du Peuple à des Nyamedonlawo. Mais l'Assemblée des Nyamedonlawo n'en est que l'une parmi d'autres au nombre total de trois. Les Nyamedonlawo sont des délégués régionaux élus avant le Dufia pour constituer la majorité gouvernementale future. À côté de l'Assemblée des Nyamedonlawo, nous avons les Gbedudonlawo qui sont des Représentants territoriaux émanant de l'ensemble du Territoire National à partir des agglomérations et quartiers. Leur nombre ne dépend pas de l'effectif des populations mais tient compte aussi de l'étendue de ces territoires. C'est pour cette raison que ces deux Assemblées sont rigoureusement distinctes

bien que le nombre des membres de chacune des deux structures se valent.

Le troisième Corps de Représentants est constitué par les Axofiawo des agglomérations et des quartiers élu(e)s une fois pour toutes, sauf démission volontaire. Ce dernier Corps est plus important que les Assemblées puisqu'ils ne se réunissent qu'au niveau national indépendamment du Dufia et du Gouvernement. Non soumis aux aléas de la durée obligatoire des mandats, il assure la continuité de l'Expérience du Peuple à l'égard des Nyamedonlawo et des Gbedudonlawo avec lesquels il constitue donc le Corps Législatif. En fait, il y a trois Assemblées mais seulement deux sont soumises à mandat à durée déterminée.

ARTICLE 13 : KODJOMETɔ (LE POUVOIR JUDICIAIRE)

Le Kodjometɔ est une instance indépendante du Djinudɔwɔƒe et du Sewɔƒe, qui ne se contente pas seulement de formuler les lois ou de les appliquer, mais surtout d'appliquer la loi en y associant d'une part les Dumeviwo sous la forme de jury, et d'autre part les doctrines de notre système sous la forme de la jurisprudence qui comprend les décisions de l'ensemble des tribunaux du Territoire National. Le système judiciaire est chargé de dire le droit dans la mesure où, en plus de tenir compte des cas de la jurisprudence et des lois, il doit dégager pour chaque cas nouveau l'interprétation qui correspond au sens exact des faits et des lois conformément à notre respect de la Maât.

Dans ce sens, les Tribunaux concourent au développement de notre Cohésion Sociale selon l'Orientation multi-millénaire de notre idée du Vivre-Ensemble. Il s'agit de résoudre les contradictions au sein de notre Société dans l'intérêt de chacun des Citoyennes/Citoyens sans exception. Cet intérêt commun exige la manifestation des faits, la réparation des dommages et la réconciliation des protagonistes.

ARTICLE 14 : DUDJIKPƆTƆ (LE POUVOIR ADMINISTRATIF)

Le Dudjikpɔtɔ assume la gestion courante[265] des fonctions publiques permanentes du Peuple à partir des règlements et consignes donnés par les Dirigeant(e)s Politiques formellement investi(e)s à cet effet. Dans ces conditions, l'Administrateur public doit être formé à la même école spécialisée où les Dirigeant(e)s sont obligé(e)s de compléter leur formation. En ce sens, il assume la pleine responsabilité de la régularité ou des dysfonctionnements au sein de ses Services, et le cas échéant en subit les conséquences. Contrairement à ce qui peut se passer dans le Secteur Public, l'Administrateur public est soumis aux exigences de la Bienveillance[266].

Le dysfonctionnement inacceptable devrait être rare en tant de paix et de prospérité dans la mesure où rien ne vient perturber la formation des Administrateurs publics, et que cette formation ne reçoit aucune consigne d'une autorité autre que le Pouvoir Central, ni a plus forte raison aucune injonction venant d'une autorité extérieure à Kemeta. En revanche, en période de crises, principalement en temps de guerre, la menace frappe la permanence des fonctions, notamment au niveau des lacunes de la formation ou des contraintes étrangères désorganisatrices. La Résistance Nationale sous toutes ses formes s'organise alors en vue de devenir pour tous une source de formation sur le tas.

ARTICLE 15 : NYAMEDRONTƆ (LE POUVOIR DELIBERATIF)

Le Nyamedrontɔ se définit par opposition au rôle du Gouvernement et de l'État investis des compétences de décision.

[265] Quotidienne.

[266] Cela implique l'application du Principe d'Accueil par les Administrateurs publics envers leurs Administrés. Par exemple, l'Administrateur public, même lorsque l'Administré ignore ses droits ou n'en fait pas la demande, se charge automatiquement de les faire savoir à la personne concernée et de les lui accorder le moment venu. C'est en cela que consiste la bienveillance qui signifie que l'Administrateur est celui qui veille au bien-être de ses Administrés, comme la Mère de Famille pourvoie aux besoins de ses enfants sans distinction. En cas de malveillance, les tribunaux administratifs peuvent être saisis par les Administrés afin de faire réparer tout dysfonctionnement.

En d'autres termes, c'est un Pouvoir de conseils, de propositions et d'émissions d'avis consultatifs. Le nombre des Conseiller(e)s ne doit pas dépasser celui des Nyamedonlawo répartis dans leur Région respective. Ils forment le Duhabɔbɔ et ne reçoivent pas de consignes ni du Djinudɔwɔƒe ni du Sewoƒe, et encore moins du Kodjometɔ et du Dudjikpɔtɔ qui tous peuvent les interpeller. Par ailleurs, le Duhabɔbɔ fait des propositions de lois tout comme l'Assemblée des Nyamedonlawo, tandis que le Djinudɔwɔƒe, au contraire, assument l'élaboration des projets de lois. Son originalité consiste dans la prévention des dérapages, dans la recherche de conformité entre la Tradition et nos Pratiques contemporaines. Tous les Gardiens de la Tradition formés à cet effet peuvent demander à être désignés par les Autorités pour en faire partie. Ce qui prime-là, c'est la demande d'où qu'elle vienne, aux dépens de l'offre. Il ne s'agit donc pas d'une représentation élective soumise à quelque sorte de mode de scrutin.

TITRE 5 : DUNUDODOWO (LES INSTITUTIONS).

ARTICLE 16 : GBADAGBANKON (L'ARMEE)

Le Gbadagbankon assure les fonctions de vigilance, de prévision et de recherches technologiques. Elle joue un rôle si important dans l'Économie Nationale qu'elle ne vit que sur des provisions. Avant la création du Duta, elle existait ne serait-ce que sous la forme de la catégorie des Chasseurs dont les outils ne diffèrent pas sensiblement de ceux d'un Gbadagban. Leur métier consiste dans la création, l'entretien et la modernisation des infrastructures, de façon à faciliter la liberté de mouvement à l'intérieur de nos frontières. Ce rôle est très proche de celui des Agriculteurs dont ils sont les premiers fournisseurs en matière d'équipements et de services en aménagement du Territoire.

Le propre du Chasseur est le contrôle de son territoire ; de la même façon, le Gbadagbankon tient des bases militaires non seulement à l'intérieur des terres, dans l'arrière-pays inaccessible

aux ennemis du Dunameƒe, mais aussi des garnisons sur les points névralgiques des frontières de façon à dissuader toutes tentatives d'agresseurs venus de l'extérieur. Leur originalité est qu'ils sont distincts de ce qu'on appelle ordinairement des Garde-frontières, c'est-à-dire les Douaniers qui n'ont aucune fonction de recherche mais seulement une fonction de contrôle de la circulation des biens dans les deux sens venant de l'extérieur ou sortant de l'intérieur.

La pensée stratégique est l'affaire de nos Généraux dans la mesure où ils dirigent des Unités d'action à long terme, et non pas seulement de gestion des états d'urgence.
L'Armée Nationale est sous les ordres directs du Dufia et indirects du Ministre de la Défense Nationale.

ARTICLE 17 : KPOTƆDƆ (LA POLICE)

Le Kpotɔdɔ assume le contrôle des personnes sous la direction du Ministre de l'Intérieur distinct du Ministre de la Défense Nationale. Le Policier n'est donc pas un Militaire bien qu'il soit armé. Son importance est plus grande en temps de paix au point qu'il rentre dans la catégorie des Gardiens et peut être appelé Gardien de la Paix. La paix dont il s'agit n'a donc rien à voir avec la guerre mais s'apparente au Service Judiciaire, notamment en matière d'enquêtes légales ou de constats d'atteintes portées aux biens et aux personnes. Le Kpotɔdɔ assure le respect des règlements à tous les niveaux : local, régional et national, et peut délivrer immédiatement des procès-verbaux y compris ceux qui impliquent le payement d'une amende sur le compte du Trésor Public. Il veille au bon déroulement dans les manifestations publiques des Citoyennes/Citoyens quels qu'en soient les objectifs et ne peut faire usage de ses armes ou de ses moyens de protection qu'en cas de légitime défense. Comme pour le Gbadagbankon, sa présence se manifeste par le port des uniformes.

À Kemeta, est donc exclue l'existence de Policiers en civil puisque la dissimulation revient au service de renseignements directement mis sous les ordres du Dufia et non pas du Gouvernement. Il peut donc y avoir, même avec des uniformes distincts, des Policiers locaux, des Policiers régionaux, en plus des membres de la Police Nationale présente partout sous les ordres de son Chef : l'Atiga.

ARTICLE 18 : DUNUWƆNAWO (LES ORGANISATIONS INSTITUTIONNALISEES)

Les Dunuwɔnawo sont des instances de fonctionnement des institutions dont les principales sont, comme le Gbadagbankon, le Kpotɔdɔ et le Have, la mise en œuvre des Pouvoirs comme le Gouvernement, les Assemblées et le Système Judiciaire, toutes choses qui sont des Organisations Publiques. Il faut ici distinguer entre ce qui est public et ce qui est privé dans la mesure où les Associations, les Syndicats et les Entreprises sont aussi des organisations soumises à des règlements publics mais peuvent avoir leurs propres conseils d'administration. La principale originalité de Kemeta réside dans l'organisation des trois Assemblées et des instances élues.

Le premier point de cette originalité est que les instances élues pour un mandat à durée déterminée sont issues du suffrage populaire où tous les Citoyennes/Citoyens sont éligibles et électrices/électeurs sans considération des différences de leur formation spécialisée ou initiale. À ce niveau, la formation n'en est pas moins indispensable. A posteriori, ce qui ne dispense personne de s'y préparer longuement d'avance.

La deuxième originalité concerne les Axofiawo et autres Gardiens de la Tradition dont il n'est même pas question de candidature mais de vocation dûment constatée : s'ils sont élus à vie, c'est par libre choix de leurs groupes d'appartenance locale et du besoin d'époque de notre Peuple. Leurs élections se font malgré eux, c'est-à-dire sans qu'ils soient libres de remettre en cause le vote

local fondé sur des facteurs de proximité. Ils doivent donc entrer en fonction et donner la preuve de leur capacité, quitte à se faire remplacer par d'autres de leur choix dans les mêmes conditions. Dans ce dernier cas, l'Axofia démissionnaire prend l'initiative d'organiser l'élection de son candidat et éventuellement des concurrents de celui-ci.

La troisième originalité est que tous les scrutins commencent par la base : les élections locales avant les élections régionales où ne peuvent faire acte de candidature que ceux qui ont déjà réussi à se faire élire à ce niveau ; les élections régionales avant les élections nationales ; et les élections nationales avant l'élection du Dufia.
Tout part des Axofiawo où n'importe qui est éligible au niveau local à partir du choix de ses Concitoyennes/Concitoyens en raison des facteurs de proximité. Seuls celles/ceux qui ont déjà réussi l'élection locale pour devenir Munufiawo peuvent se porter candidat(e)s au niveau régional pour devenir Gbedudonlawo. Parmi les Gbedudonlawo, peuvent se porter candidat(e)s celles/ceux qui veulent devenir Nyamedonlawo. C'est parmi les Nyamedonlawo qu'il y a les candidat(e)s à l'élection du Dufia d'où sortira un(e) seul(e) Élu(e) comme Premier(e) Magistrat(e) assuré(e) d'une Majorité pendant six ans[267] : le Dufia.

ARTICLE 19 :

Toutes/tous les Citoyennes/Citoyens sont électrices/électeurs et éligibles. Les organisateurs initiaux de toute élection sont les seuls Axofiawo en fonction. Vu le découpage en agglomérations et quartiers, ils sont suffisamment nombreux pour organiser et composer les élections. C'est à ce titre qu'ils font partie du Corps Législatif.
Le Munufia est un Magistrat tout comme le Dufia mais pas au même niveau puisque ce dernier est le Magistrat Suprême.

[267] Dans la mesure où l'élection des Nyamedonlawo a lieu avant celle du Dufia.

ARTICLE 20 : HAVE (L'ÉCOLE)

Avant l'invention de la Pédagogie par Djesefɔ, fils du Fari Khe Wo Ƒe Se, il y avait l'École de la vie et la Formation sur le tas. C'est le constat suivant lequel l'invention de l'École Publique n'est apparue qu'après la création du Duta alors que l'École Privée existait dans les faits depuis des millénaires. Désormais, c'est le Duta qui assume la direction de tous les domaines de la vie de la Nation. C'est dans ce sens qu'on parle d'Éducation Nationale, différente de l'Éducation Populaire dans la mesure où celle-ci précède celle-là et la prolonge en termes de Formation continue.

Dans ces conditions, tous les Citoyennes/Citoyens doivent s'éduquer auprès de leur Peuple et nous ne pouvons concevoir de Dufia légitime qui ne soit passé par-là. L'Éducation Nationale est donc soumise aux exigences de l'Éducation Populaire. C'est la raison pour laquelle l'École Publique à Kemeta ne saurait s'établir à partir des langues étrangères.

ARTICLE 21 : BANTUGBE (LES LANGUES KAMIT)

Nos langues constituent au fond une forme d'expressions qui vont bien au-delà des fonctions symboliques ordinaires pour s'étendre aux superstructures taxinomiques et idéologiques. Elles sont donatrices de sens profonds permettant de remonter aux origines de tous les faits de Nkumekɔkɔ qui vont de l'Art à la Science en passant par la Technologie.

La place des processus pédagogiques depuis la réussite éducative est ici, entre autres, éminemment exemplaire pour la genèse initiale de la Formation Générale qui va de l'Art à la Science, c'est-à-dire de la Musique aux Mathématiques en passant par la Danse. À commencer par celles de Kemeta, toutes les langues vont du simple cri comme signal sonore des onomatopées et autres interjections jusqu'aux formulations les plus complexes. Le niveau le plus simple après la Musique est la Rumba ou compétitions pour l'appropriation des valeurs ; le plus complexe est celui du

Sambo[268]. L’éducation dans nos langues est de ce fait infiniment plus économe en temps et en moyens matériels que dans n’importe quelle autre condition. Le moment est venu de s’y mettre pour tous les Kamit partout où ils se trouvent.

TITRE 6 : ƉUDUDJRADOSE (LES DROITS ÉCONOMIQUES).

ARTICLE 22 : GOGANTƆMESEWO (LES PRINCIPES GENERAUX)

Toute économie est essentiellement domestique selon la Tradition. Comme l’exploitation agricole, toute entreprise qui travaille sur un de nos territoires doit avoir son siège social en Pays Kamit, lieu de son imposition.

Toute personne physique ou morale à Kemeta est en droit de disposer des moyens en terrain pour produire des ressources de première, seconde et troisième nécessité : maisons, aliments, équipements, articles de manufacture, commerces et prestations de services.

L’acteur économique est un agent à long terme en fonction des exigences de l’avenir fondé sur les données du passé. Le contribuable se définit comme une/un Héritière/Héritier gestionnaire d’un Héritage Ancestral à développer et à transmettre : il réalise une Culture du Grenier et non pas du panier.

ARTICLE 23 : NƆƑEDUNYA (LA POLITIQUE URBAINE)

La Nɔƒedunya a pour finalité de garantir le bien-être des Habitantes/Habitants selon les exigences du Vivre-Ensemble, et se définit d’après le modèle universel de l’agglomération rurale. Il en résulte le respect des seuils quantitatifs dans les dimensions structurelles des villes divisibles en quartiers vivant dans le plein

[268] À ne pas confondre avec la Samba qui reste sur le même plan que la Rumba.

exercice des droits de la Solidarité. Cette Politique donne lieu très peu au développement des mégalopoles[269].
À cet effet, suivant le Principe de Séparation des Domaines, la Capitale Politique normalement n'est pas la Capitale Économique. La Tradition retient ainsi les leçons bénéfiques de l'habitat dispersé aux dépens de l'habitat aggloméré.

ARTICLE 24 : AMLƆKOINDUNYA (LA POLITIQUE FISCALE)

L'Amlɔkoindunya constitue une source d'investissement public tiré de la contribution inévitable des Habitant(e)s dans les limites de proportionnalité viable pour chacun(e). Dans le Dunameƒe, tous sont imposables et effectivement imposés, même l'enfant en gestation dans la mesure où il est déjà un consommateur par l'intermédiaire de sa mère. Le sujet contribuant est par définition une/un Citoyenne/Citoyen dont la voix compte.
Les contributions directes et indirectes servent à établir les budgets du Duta sur une base pluri-annuelle pour chaque durée de mandat national tant en vue de la création que de l'entretien des infrastructures et des superstructures.

ARTICLE 25 : DUGA BE NYA (LA POLITIQUE FINANCIERE)

La Duga be nya, comme le Gbadagbankon, le Kpotɔdɔ et le Have, est un élément des Fonctions Régaliennes, c'est-à-dire des Fonctions Régulatrices de la Souveraineté du Duta. Elle régit la gestion de la Banque Centrale Nationale à laquelle sont soumises toutes les monnaies convertibles sur le Territoire National.

Les établissements d'assurance privés et les banques étrangères subissent par conséquent le contrôle de la Banque Publique du Dunameƒe seul compétent dans la gestion des entreprises publiques indispensables et dans celle des services publics, notamment dans l'assurance santé et les transports collectifs

[269] Dans la mesure où nous nous organisons en petites unités. Cela implique que même dans nos grandes villes, il y a toujours cette division en petites unités : ce sont les quartiers.

présumés hors du secteur marchand faute de rentabilité évidente pour tous.

TITRE 7 : AGBESEDJITƆWO (LES DROITS SOCIAUX).

ARTICLE 26 : AGBESEDJINYA (LA POLITIQUE SOCIALE)

L'Agbesedjinya concerne tout ce qui est négociable. Les Négociateurs sont des partenaires sociaux dont les activités dépassent le cadre des relations entre employeurs et employés, entreprises, États, etc. Ces activités se définissent en termes de conventions et de traités : elles impliquent l'existence d'inévitables conflits d'intérêts arbitrables dans les cadres des lois nationales kamit.

Toutes les Nations se réfèrent à leur propre choix initial de résolution des contradictions pour élaborer et suivre en bonne logique des lois qui leur permettent d'agir ensemble : dans chaque Nation, c'est cette volonté de vivre selon les mêmes lois qui détermine ce qui est appelée la Société Civile.

ARTICLE 27 : AMENUDUNYA (LA POLITIQUE CULTURELLE)

L'Amenudunya consiste dans la détermination de plus en plus précise – avec l'économie des moyens – des conditions favorables à l'amélioration de l'indice de l'Amenanyo révélateur du Bien-être de chacune/chacun et de toutes/tous.
C'est la problématique de l'Identité Culturelle formulable en termes de continuité historique la plus longue, d'après les faits. Il s'agit pour nous de nous élever à la hauteur des mérites de nos Ancêtres : nous bénéficions en Héritières/Héritiers directes/directs de l'environnement matériel et spirituel qu'ils nous ont légué et dans lequel nous devrions nous trouver à l'aise comme le poisson dans l'eau. Être ainsi à l'aise, c'est être en état de grâce au sens de réussir en se trouvant dans les conditions favorables pour l'invention et l'innovation.

Article 28 : Hahehe be dunya (la Politique Éducative)

Tout Kamit est un Créateur, c'est-à-dire un Être essentiellement spirituel. La spiritualité ne se réduit donc pas à la piété qui est filiale : si nous sommes des Héritières/Héritiers infiniment riches, c'est que nous sommes les résultats d'un enseignement approprié. En d'autres termes, l'Être humain est un Être enseigné : tout s'apprend. Par conséquent, la principale de toutes les ressources de notre Société consiste dans nos Ressources Humaines.

C'est la raison pour laquelle nous sommes convaincus notamment qu'il n'y a pas de croissance économique sans croissance démographique : le seuil qualitatif est déterminé par un certain seuil quantitatif. La valeur de notre Nation en tant que Puissance Politique Mondiale réside donc en dernière instance dans la formation du Citoyen Kemetablibɔnu en vue de sa pleine compétence dans tous les domaines. Cette formation sera d'autant plus efficace si elle se fait dans nos propres langues qui sont les plus nombreuses et les plus riches du monde.

7. Denyigba Ha : l'Hymne National

Le mot pour dire Hymne National est **Denyigba ha** : de = origine, racine ; nyigba = terre ; ha = chant. Notre Denyigba ha, intitulé « **KEMETA NA ZON** », a été rédigé par les membres de l'Aveganme (Bois de l'Excellence), depuis des millénaires déjà. Son titre signifie littéralement : « **Pour que tout réussisse à Kemeta** ». Nous pouvons aussi l'appeler « Tegbangbe » dans la mesure où cet Hymne a été conçu pour glorifier Kemeta (après la Gloire de Ramesu 2 notamment) et célébrer l'Unité Politique après la création de Duname à Katago par la mère Elisa. Une étude approfondie des paroles pourrait nous le mettre en évidence, malgré les déformations introduites par les chansons populaires. En voici les paroles :

KEMETA NA ZON

1.

Togbwi dangbwi ya nya na zonzon
Yata yefe fu la keke
Mia de na zon le xixe blibɔ la me
E nye mia ntɔ fe lonlɔnu

2.

Dodji nɔvi dodji blewu mi la zon
Suka ma gblè wo di o
Kemeta na zon le xixe blibɔ la me
E nye mia ntɔ fe lonlɔnu

3.

Ele abena se dji ko mi do ha le
Togbwi mɔdji ko mi la zon aye
Se dji ko mi do ha le
Togbwi mɔdji ko mi la zon aye

4.

Ahala tugbanu sa nu ma sa de sa deku
Ablɔɖe aye, atagbɔnu ye
Mi lebe na ye ko nu la zon aye
Aɖanu mɔdji ye, n'se me nya ye

5.

Aɖanu mɔdji ye, n'se me nya ye
Aɖanu mɔdji, djido fe nya ye, n'se me nya ye
Aɖanu mondji mi yina adjali gbe
Mia gbɔ ko nya le

6.

Aɖanu mɔdji ye, n'se me nya ye

Aɖanu mɔdji ye, n'se me nya ye
N'se me nya mi na mi woe djo
Mia fe kponlinya ye !

Nous en donnons ici une traduction approximative dans la mesure du possible :

1. Le Python (l'Ancêtre Reptilien) sait avancer
C'est pourquoi sa trace est large
Que notre Pays prospère à travers le monde entier
Cela ne dépend que de notre volonté.
2. Garde l'espoir, enfant de ma mère, avançons dans la sérénité
La Raison ne saurait t'abandonner
Que Kemeta soit prospère à travers le monde entier
Cela ne dépend que de notre volonté.

3. C'est parce que notre Société repose sur notre propre Loi
C'est sur le chemin des Ancêtres que nous devons marcher
C'est sur notre propre Loi que repose notre Société
C'est sur le chemin des Ancêtres que nous devons marcher.
4. L'Enfant de Waset, bouilleur de cru, vend la palme mais ne vend pas la Graine du palmier
La Liberté est atavique
Ce n'est qu'en la cultivant que tout marche bien
C'est sur le chemin de l'art, celui de l'effort maximum.

5. C'est sur le chemin de l'Art, celui de l'effort maximum
Le chemin de l'Art est celui de l'Espoir, celui de l'effort maximum
Sur le chemin de l'Art nous allons exceller
Cela n'est que notre propre affaire.
6. C'est le chemin de l'Art, celui de l'effort maximum
C'est le chemin de l'Art, celui de l'effort maximum
Prenons la peine de le parcourir jusqu'au bout
C'est la voie de réalisation de notre Avenir.

8. DUGANTA : LA CAPITALE DE KEMETA ET LA LANGUE DE GOUVERNEMENT

Nos villes sont polyglottes, mais possèdent chacune une langue locale ancienne qui sert pour le commerce et la politique, mais aussi pour le culte. Cependant, comme le Boso'mfo qui est en-dessous du Nunlonla et du Dufia doit habiter la Capitale officielle, il n'y a pas de ville éternelle et chaque époque doit se construire sa propre Capitale et parler, pour tous, la langue locale. D'après ce principe, chaque nouveau règne décide du lieu d'établissement de sa Capitale.

La langue kamit internationale porte ainsi la marque d'une époque. L'époque actuelle, commencée depuis la mort de Lumumba, n'a pas encore construit sa Capitale qui lui donnerait une langue locale érigée en Langue Nationale pour tous nos compatriotes, sans que cette langue soit coupée de nos racines : originairement locale, cette langue ne peut être d'origine étrangère. Faut-il reconstruire Ishango ? Pour le Duname*ƒ*e, nous souhaitons que notre Capitale soit basée à **Ishango** dont nous redéfinirons nous-mêmes les contours, pour les raisons que nous avons déjà évoquées et que nous évoquerons au chapitre consacré aux « repères chronologiques ». Ishango est un symbole fort. Lumumba qui a pris l'initiative (Dje nun gbe) et qui fait partie des Génies de notre Peuple en est le porte-flambeau ; son nom (Lumumba) l'indique clairement puisqu'il signifie : « **Lumière dans la Nuit** », soit littéralement « Clair de Lune ».

Nous pouvons d'ores et déjà donner une raison fondamentale au choix d'Ishango, au-delà des critères historiques. C'est une raison d'ordre géopolitique, et « *la géopolitique à un grand intérêt. [...] D'abord,* ***la géopolitique nous permet d'identifier les facteurs objectifs qui déterminent notre condition dans le monde****. [...] Ensuite, on peut dire que* ***la***

géopolitique nous permet d'anticiper sur les facteurs objectifs qui déterminent notre condition dans le monde*. C'est d'ailleurs l'intérêt principal de la géopolitique :* ***nous pousser à anticiper****. D'ailleurs, on remarquera que* ***les grandes nations sont celles qui sont gouvernées par une élite qui sait anticiper****. »*[270]
Toute géographie est géographie humaine, et la géographie est une science stratégique, c'est-à-dire qu'elle nous permet de savoir comment gagner à tous les coups. La stratégie est la méthode pour l'emporter, pour gagner. Nous avons étudié plus haut les Guze, c'est-à-dire les Xɔ Atógo à l'envers. Le Guze, la jarre souterraine, ne peut se trouver qu'à l'intérieur de la terre, donc sous la terre. Or le Guze, qui est un laboratoire de recherches scientifiques, est **un Sanctuaire où ne peuvent pénétrer sans autorisation même ceux qui en ont l'habilitation**. C'est une sorte de forteresse. Cet enseignement de Se djɔdjɔɛ dji nous a permis de comprendre qu'il faut s'intéresser **au cœur de la chose**, et non pas à son apparence, à sa périphérie : il faut s'intéresser au « sens » et non à la « lettre ». Goka signifie le « cœur de la calebasse » ; « kamit » signifie la « bonne terre », c'est-à-dire celle qui est en profondeur et non à la surface. La bonne terre vient de l'eau et retient l'eau, comme la vie. C'est la leçon du Guze d'où résulte le concept du Siale ou croûte terrestre : « (afi si) siale » qui signifie mot à mot « récipient de l'eau ».

C'est pour toutes ces raisons que la Tradition enseigne que la Capitale ne doit pas se trouver à la périphérie (Ouest et Est), **mais au Centre**, au **Cœur du Continent**. La Capitale doit se trouver à l'intérieur du Continent ! Sous le règne des Fari, la Capitale a été déplacée d'Ishango à Ta Meri, ce qui était une erreur considérable dans la mesure où ce lieu était un estuaire, non pas un puits naturel. Avec cela, les invasions barbares ont contribué à

---

[270] José Do Nascimento, **Le Développement comme discours d'aliénation des élites africaines.** Quilombo n° 10, le 8 juillet 2011. Présenté par Nzwamba Simanga, pour Kheperu n Kemet. Source : www.uhem-mesut.com

la chute provisoire de notre Gloire Éternelle. Nuba, en tant que Sanctuaire, était inviolable comme le Guze, donc un lieu de sécurité. C'était un lieu tellement bien défendu depuis la nuit des temps, que lorsque nous en avons perdu le contrôle, tout a commencé à aller mal pour l'ensemble du Continent. C'est pourquoi les Eurasiatiques ont toujours eu du mal a pénétré le cœur de Kemeta (même encore aujourd'hui). L'enseignement que nous retenons du Guze, c'est qu'il y a des lieux de sécurité (intérieur du Continent) et des lieux de moindre sécurité (la périphérie) : c'est la Géographie Sacrée. Aujourd'hui, nous devons empêcher les Eurasiatiques d'aller au Cœur du Continent, c'est-à-dire de violer notre Sanctuaire : Nuba !

Les trois Régions de Kemeta ont donc à voir avec le Guze. Une sentence traditionnelle dit que « ce qui repose sur trois pieds ne peut pas s'écrouler » : c'est la théorie des « **Makuku Matatu** » qu'enseigne la Culture Kongo et qui signifie littéralement : « Trois mottes » ! Or depuis que les Eurasiatiques l'ont compris, ils n'ont pas cessé d'agresser Kemeta à partir de nos trois pieds : Gana, Somali et Nuba. En effet, ils ont installé des points de contrôle sur notre Continent en implantant une de leurs bases militaires durables dans chacune de nos Régions :

- Dakar est le point de contrôle de Gana ;
- Djibouti est le point de contrôle de Somali ;
- Gabon est le point de contrôle de Nuba.

Nous devons par conséquent être très vigilants et reprendre le Bâton d'Ishango en sécurisant Nuba, en y construisant notre Capitale, la base du Sanctuaire, et en étant fidèles à nos principes.
La Capitale se dit **Dugantatɔ**. Dugan[271] = grande ville ; ta = tête ; tɔ = possessif. Mot à mot, Dugantatɔ signifie « la ville de la tête »,

[271] Comme dans le nom « Ouganda », État actuel de l'Est de Kemeta.

et finalement « la Principale Ville ». « Tatɔ » = principal, premier, qui est à la tête, qui est en tête des autres.

9. Les couleurs du Drapeau

« « *Montrez-moi une Nation sans devise et drapeau, et je vous montrerai un Peuple sans fierté [...].* »
Pour Garvey, un Peuple qui n'a ni drapeau ni devise, une Nation qui n'a ni drapeau ni devise est une Nation esclave. [...] »[272]

Le Drapeau se dit **Aflaga**. Afla = roseau ; ga = trésor du tissu social. Se référer au concept d'**Aflati** qui signifie « la perche ».

Les couleurs de notre Aflaga sont **Amamu** (le **Vert**, comme les feuilles végétales. En Lari, le vert se dit : « fulu dia ntoba » ; mot à mot : « le lit de feuilles de manioc ». Or les feuilles de manioc sont vertes : plus précisément, il est ici fait allusion au vert (la couleur) dégagé par le « jus » des feuilles de manioc une fois pilées), **Djɛn** (le **Rouge**, comme l'Orient (le soleil), c'est-à-dire la partie Est de l'horizon) et **Ntisɛn** (le **Jaune**, comme l'épervière. Le jaune[273], dans la Tradition, c'est l'or. L'or est le symbole de la royauté, de la souveraineté, du pouvoir absolu, donc de l'individu (nous sommes tous des Princes). Le Chef est chargé, d'après Susuɖeɖe, de gérer la continuité (les feuilles jaunes, quand elles tombent, c'est pour assurer la continuité puisque les feuilles vertes repoussent après la chute)).

[272] Ngombulu Ya Sangui Ya Mina Bantu Lascony, **Marcus Garvey, premier Président de l'Afrique**. Conférence organisée par Kheperu n Kemet, le 18 janvier 2009 à Poitiers (France). Source : www.uhem-mesut.com

[273] Par contre, en Europe, le jaune évoque, dans l'une de ses acceptions, la trahison, comme dans la notion de « syndicat jaune ». Le jaune est l'attachement de l'esclave à son maître, ce qui empêche l'exercice de la liberté.

Ces trois couleurs ont rapport non seulement avec notre Généalogie, mais aussi avec les temps géologiques et les temps historiques que nous scindons en Anyibla/Blemame, en Anyika/Kadjeme et en Anyisama/Isamame.

L'**Amamu** symbolise la Végétation, les Arbres : la Végétation est le Domaine de Wosere, l'État du Sud. L'Amamu est le symbole de Wosere. Le vert est le symbole de la semence : on met la graine dans la terre et quand ça pousse, ça devient vert. Ainsi, l'arbre c'est déjà le Muntu debout ; l'arbre vert c'est Wosere ressuscité, c'est-à-dire qu'il est enfin prêt pour la Vie Éternelle.
Le **Djɛn** symbolise l'Oasis, le Désert : le Désert est le Domaine de Seti, l'État du Nord. Le Djɛn est le symbole de Seti qui est le Gardien des Oasis. C'est-à-dire que la vie est possible même dans le désert : un endroit où, à première vue, on ne s'attend pas à voir proliférer la vie. *« Rouge : couleur de vie, du pouvoir souverain, de la guerre, de la puissance, de l'autorité ; de la beauté et de la volupté. »*[274]
Le **Ntisɛn** symbolise la Savane (la plante qui donne la teinture jaune, c'est l'épervière) : l'érudition de l'Aveganme précise que le Muntu est apparu dans la savane, il y a 2.001.961 ans.

L'Amamu symbolise l'Anyibla. C'est l'apparition des arbres à fruits nus (symbole), des plantes à graines nues : les gymnospermes. L'Amamu, c'est l'humidité (matière organique).
Le Ntisɛn symbolise l'Anyika. C'est l'apparition des plantes à fruits couverts (symbole) : les angiospermes.
Le Djɛn symbolise l'Anyisama. C'est l'apparition de la Savane : les herbacés. Le Djɛn, c'est la chaleur.

Durant Blemame, les Bantu ont commencé à « **bien observer** ». Ils ont d'abord commencé à étudier à fond les plantes et les animaux avant d'inventer par exemple l'agriculture,

[274] Théophile Obenga, **Les Bantu**, page 192. Éditions Présence Africaine, 1985.

l'élevage, la médecine, etc. L'Amamu symbolise la bonne observation. C'est pour signifier que les Kamit possèdent cette qualité. Bien observer équivaut à « **bien manger** ». Bien manger suppose que la terre soit toujours verte, c'est-à-dire cultivable.
Durant Kadjeme, nous avons commencé à « **bien examiner** ». Le Djɛn symbolise le bon examen. C'est pour signifier que nous possédons cette qualité. Bien examiner équivaut à « **bien parler** » : il faut qu'on puisse communiquer entre nous. Bien parler suppose qu'on puisse avoir du renouvelable : les feuilles mortes renouvellent la terre (limon). Il signifie aussi qu'il ne faut jamais sortir une phrase de son contexte.
Durant Isamame, nous avons commencé à « **bien juger** » (la Maât). Le Ntisɛn symbolise le bon jugement. C'est pour signifier que nous possédons cette qualité. Bien juger équivaut à « bien travailler », à « **travailler pour rendre service** ». On se situe ici dans le domaine des valeurs.

Mais ces trois couleurs ont également rapport à Se djɔdjɔɛ dji dans la mesure où Blemame consistait à « bien manger », Kadjeme consistait à « bien parler » (majorité), et Isamame consistait à « travailler pour rendre service » (science = utilisation de l'énergie de la matière).

Au-delà de ces trois couleurs, nous pouvons rajouter une couleur qui nous est chère : **Axoyo** (le **BLEU**, comme l'indigo ou le lotus bleu) qui symbolise la Mère Esise (le pagne d'Esise est Bleu), Celle qui a compris comment faire des merveilles. L'Axoyo est le symbole du Nénuphar (d'Ishango), du Lotus (lotus bleu du Nyili) qui sont les éléments de notre Mère Esise.

« *Les Peuls et les Dogons considèrent **les fleurs de nénuphars comme symbole du lait maternel** [...].*

La légende peule fait invoquer aux silatiguis le « nénuphar des ancêtres » dont les semences ont été apportées d'Égypte par des

diasporas anciennes. Les femmes de Heli et Yoyo portaient au cou une guirlande de fleurs de nénuphar et ornaient les tresses de leurs cheveux avec cette fleur. »[275]

L'Axoyo est la couleur de la guérison. Il nous rappelle également, puisque nous sommes les Enfants d'Esise, que Kemeta est soumise à un régime de Nɔgbɔnu : la Mère et la Maât qui est son incarnation sont le Pilier de notre Société.
L'Axoyo signifie que nous sommes les Enfants d'Esise et avons pour Patronne la Maât, et qu'en tant que tels, nous avons compris comment faire des merveilles.

10. Les Emblemes

Kemeta, durant toute son Histoire, a connu différents emblèmes en fonction du moment historique donné.

À l'époque du Vodunu, l'emblème était l'**Éléphant** (**Atigini** en Eʋe ; **Nzôkh** en Fang) et le **Lion** (**Djata** en Eʋe ; **Ngombulu** en Lari). L'Éléphant est l'animal qui symbolise l'égalité humaine. Ce symbole fort reste toujours d'actualité (confère Hannibal et ses éléphants). L'Éléphant symbolise l'**humanité**.
Le lion est le symbole de la régularité des actions individuelles comme le vote qui doit suivre la règle du secret personnel.

À l'époque du Vedunu, l'emblème était le **Serpent** (**Dan** en Eʋe). C'est la raison pour laquelle les couronnes royales par exemple sous le régime des Fari portaient des serpents. Le Serpent rappelle l'œuf primordial : c'est la **socialisation**.

À l'époque d'avènement du Dunameƒe, l'emblème est **l'Individu humain porteur du monde**. Duname, c'est ce que la

[275] Amadou Hampâté Bâ, **Contes initiatiques peuls**, page 352. Éditions Stock, 1994.

société donne à l'individu. C'est la naissance définitive de la science sociale. L'individu humain symbolise **l'individuation** : l'individuation phylogénique selon notre mère Elisa, c'est l'**Atagbɔzikpi** (la caryatide), c'est-à-dire **la Femme**, **Pilier porteur de l'Édifice Social**. « *La Femme étant la Mère de l'Humanité [...]* »[276], comme le dit si bien le Nganga Konomba Traoré. Atagbɔzikpi signifie le Siège des Ancêtres.

Kemeta a le choix des emblèmes, parmi différentes figures, tout en sachant que l'humanité n'abandonne pas ce qu'elle a inventé de bon.

La Société peut être symbolisée par la **Xɔ Atógo** (**Pyramide**), le symbole de la Puissance et de la Gloire Éternelles.

Le **Lion** est le symbole de Ɖemɔtika : il est le roi des animaux, comme le Fari est le « Roi des Rois ». Le lion est le Gardien des urnes (le Sodjata) pour qu'il n'y ait pas détournement. C'est le Gardien du secret : Wosere. Le lion est un animal paisible : Ɖemɔtika a été inventée pour lutter contre la violence dans la société. Or Ɖemɔtika est dépassée : c'est-à-dire que tant qu'on n'a pas compté les voix, on ne peut pas savoir qui le Peuple a choisi ; on ne peut pas préjuger les résultats d'une élection. La Tradition nous enseigne qu'il faut toujours agir selon les principes et non pas selon les votes car un vote peut être annulé. Ɖemɔtika est donc disqualifiée. C'est pourquoi nous avons cherché un animal puissant symbolisant Duname : l'Éléphant. Rappelons que lorsque nous avons inventé Ɖemɔtika, nous croyions que c'était Duname puisque nous étions à la recherche d'une gestion à long terme. D'où le choix de l'Éléphant dès le Vodunu, à côté du Lion.

Notre symbole politique aujourd'hui, c'est l'**Éléphant** : il est puissant mais pacifique comme le Python qui est le totem de

---

[276] Portrait d'un Génie Africain, Vol. 1. **« Konomba Traoré »**. Un film (DVD) de N.Y.S.Y.M.B. Lascony. Cimaroons Productions, mai 2006.

tous les Kamit : « *[…] Python* ***symbole de la richesse et de la fécondité*** *[…]* »[277]. L'éléphant et le python sont deux animaux qui exercent la légitime défense. L'éléphant et le Muntu vivent dans la savane : nous avons ici une correspondance avec l'individuation qui caractérise le Duname*ƒ*e.

Le Lion est accompagné du **Bélier** (**Agbo** en Eʋe ; **Ndomba**, en Vili). Le lion et le bélier symbolisent la paix. Ils symbolisent le principe de l'action et de la tranquillité. Le bélier est l'animal domestique par excellence. Nous avons découvert, avec lui, le premier animal résistant aux intempéries (plus tard, nous trouverons mieux : la chèvre). Le bélier est l'animal de la paix, associé avec le **Pigeon** (la Colombe) (**Ahon'nɛ**, en Eʋe) qui est le porteur des messages de paix. La corne du bélier, c'est la corne de l'abondance : elle est la source de toutes les richesses (Ayigu*ƒ*eto).

L'**Âne** (**Tedji**, en Eʋe, sans risque de confusion avec Sɔvi qui est le poulain ou petit du cheval) est un animal qui va lentement mais sûrement ; nous pouvons prévoir la façon dont il va se comporter. Tedji signifie littéralement : « animal qui reste longtemps debout ».

Tous ces symboles, parmi tant d'autres, restent bien entendu d'actualité et s'applique pour l'Uhem Mesut du Duname.
Si l'Individu, qui a lui-même pour symbole le **Python** (**Mboma**, en Lozi), est au Centre du Duname*ƒ*e (confère « Kemet Na Zon »), il doit être accompagné par le **Lion**, animal qui symbolise la Maât grâce à la régularité des opérations de nomination (élections) et grâce à sa fonction de gardien des urnes. Dans le Duname*ƒ*e, il est **le Gardien de la Constitution : la Maât** ! Mais puisque le Kamit est un Abongo, c'est-à-dire un Combattant pour la Liberté, le **Bélier**, qui symbolise le Combattant, est son compagnon. Le bélier est **l'animal des Dumeviwo et est le Gardien de la**

---

[277] Théophile Obenga, **Les Bantu**, page 193. Éditions Présence Africaine, 1985.

vigilance au combat. Mais pour que la Justice règne, il faut que la paix règne sur notre territoire. C'est ainsi que le **Pigeon** (la colombe) sera l'allié du Kamit puisque cet oiseau est le **messager de la paix**.
Puisque nous parlons d'**Unité** (**Dekawɔwɔ**), la Société peut être symbolisée par la **Calebasse** qui est le symbole par excellence de l'Unité ! La Calebasse se dit « **Go** ». « Lɔ go » signifie mot à mot « rassembler les calebasses », c'est-à-dire « **agir pour l'unité** ». « Lɔ go », c'est le principe même de la science : les mathématiques ont été inventées pour compter les personnes, c'est-à-dire pour organiser de manière scientifique la société. De la sorte, les Mate Mata sont un catalyseur de l'Histoire, un accélérateur de l'Histoire.

Ishango, la Capitale où le Duname fera son cheminement, pourra avoir pour emblèmes l'Éléphant et le Baobab.

L'emblème (s) se dit **Kɔse (wo)**. C'est la représentation figurée des symboles d'une société civile ou politique.

11. La Devise

Notre devise est **ABLƆƉE (Liberté), AMEWOSƆNA (Égalité), MAMI ATA (Justice)** ! Puisque l'Uhem Mesut doit commencer par le Have, nous présentons, depuis Djesefɔ, notre Programme Scolaire comme **Devise de la Nation** : la **Musique**, la **Danse** et les **Mate Mata**. En effet, la société est comme la Musique (sanza = harmonie, égalité). La musique permet la création de la sociabilité. La Danse symbolise la liberté qui est mouvement sans restriction : on impose à chacun de faire un mouvement comme il le faut. Avec les Mate Mata, nous avons tout ce qu'il faut pour ne pas dépasser la mesure : la science étant le champ des possibles, mais tout n'est pas permis. La différence entre le possible et le permis est la Constitution : la Maât.

Cette devise est ce que nous retrouvons dans les propos du Président Sankara lorsqu'il dit :
« Tous ceux qui veulent s'engager pour un tel combat, trouveront place dans notre presse, dans les colonnes de nos journaux, au sein de nos médias, et même dans les rues, tant qu'ils veulent défendre la liberté d'expression, la démocratie, la justice. »[278]

12. Gbadagbankon : l'Armee

« Nous avons besoin d'une armée qui défend le Continent. [...] Personnellement, dans l'esprit du Panafricanisme, je plaide pour ***une Armée Continentale, une Armée Africaine qui défend l'espace aérien des côtes de l'Afrique****. On doit avoir un système de communication et d'alarme continental, on doit avoir des radars à un niveau continental, et peut-être* ***aussi avoir une bombe atomique continentale*** *en tant qu'arme de persuasion [...]. »*[279]

Un Duta sans armée est un corps sans muscle. Kemeta, pour l'Uhem Mesut, doit se constituer une armée solide, puissante, efficace et ayant un **Art Militaire** commun sur tout le Continent. Cela implique la création d'une **École Militaire** et sa modernisation dans le domaine des technologies.

« Un Pays sans Python, un Pays sans Boa, est comme un hangar, une maison inachevée [...]. Si vous n'avez pas de Python dans votre Pays, vous êtes tout simplement un hangar. En effet, un hangar est une maison inachevée [...].
Un Serpent Sacré. [...] Dans le Royaume de Kongo, ***Mboma signifie la Défense, le Rempart, la Fortification*** *[...]. Quand nous avons cet aspect de la défense, cela nous rappelle qu'****un Pays sans force***

[278] Thomas Sankara, **« Oser inventer l'avenir ». La parole de Sankara**. Présenté par David Gakunzi. Page 44. Éditions Pathfinder et L'Harmattan, 1991.
[279] Professeur Bilolo Mubabinge, **Protection et éducation pour l'Afrique. Quel genre de protection faudrait-il en Afrique ?** Document réalisé par Sezeyi Mayala. Afrodi Production, 2011.

***de défense est une proie facile aux ambitions étrangères**. […] Aucun Peuple ne peut survivre s'il ne peut se défendre. Un Pays sans Loi, Loi que les Habitants doivent craindre, craindre comme ils craignent le Serpent […], est pareil à un […] hangar où personne ne se trouve en sécurité. »*[280]

L'Armée de l'Uhem Mesut doit s'inspirer du savoir-faire et des techniques militaires traditionnelles, en ayant pour exemple les prouesses et le génie militaire de nos mères Aʋadada, du Fari Ramesu 2, du Général Hannibal ou du Nkosi ya Makosi Chaka par exemple. Kemeta doit former **elle-même** ses propres Enfants à son Art militaire, à l'image de la mère qui éduque elle-même ses enfants. La nécessité d'avoir aujourd'hui une Armée est principalement pour notre **Défense Militaire contre d'éventuelles agressions**, mais aussi pour **la conception et le développement des technologies** dans différents domaines, à commencer par le domaine militaire.

GBADAGBANKON = Armée. **GBADAGBAN (WO)** = Militaire (s) / Soldat (s). **AƲA** = Guerre. **DZIKPƆ** = Défense. **AƲADZIKPƆKPƆ** = Défense militaire. **AƲANUWƆWƆ** = Art militaire. **ASRAFƆ** = Caporal, Chef des Soldats de troupe.

Le mot « Aʋa » se rapproche encore d'un autre mot, « wòri », désignant la guerre, mais aussi un jeu (de société) de stratégie :
*« Le **wòri** est un jeu de récurrence commun à plusieurs peuples d'Afrique noire. Au Manden, il comporte deux rangées de six trous creusés dans un bois dur joliment ouvragé et deux autres trous aménagés au bout des deux rangées. Dans chaque trou sont disposés quatre cailloux ou fèves, et autrefois quatre billes en or pour les riches. Le jeu consiste à distribuer un à un les cailloux entre les cases, et ceci dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Le joueur s'arrête quand le dernier caillou tombe dans un trou vide. Il*

[280] Nsaku Kimbembe, **Le Pouvoir** (partie 1). Kabula du 15 mai 2011. www.uhem-mesut.com

vide les trous de sa rangée chaque fois que celle-ci compte de nouveau quatre cailloux et les dépose dans un trou placé au bout de la rangée.

Le wòri connote notamment, par les douze trous qu'il comporte, les « quatorze parties du monde », soit l'en-haut et l'en-bas ; les quatre directions du ciel empyrée ; les quatre directions du ciel atmosphère, et les quatre directions de la terre ; par le sens dans lequel se déroule le jeu, la rotation universelle.

*Enfin, le wòri sert à tester certaines dispositions chez les enfants et les adolescents : « **un bon joueur de wòri est un stratège et un matheux en puissance**. »*[281]

À la lecture de cette citation, nous comprenons pourquoi la géographie est science stratégique qui sert à faire la guerre. Et les Kamit, c'est en se distrayant qu'ils apprennent à devenir de fins stratèges et matheux. Wòri, Wari, Wali ou Awele (selon les régions) désigne la même chose : la guerre. Nous retrouvons cette racine dans le nom d'un des Héros des « Contes initiatiques » d'Amadou Hampâté Bâ, le dénommé Bâgoumâwel : Celui qui met fin à la guerre, à la violence dans la nature et dans la société : c'est Wosere !

La guerre est une activité politique, puisque la politique consiste à lutter en permanence contre toutes les formes de violence :

1° Ceux qui se préparent à cette activité vont à l'**École militaire** où on prend l'engagement de ne pas mourir tranquillement dans son lit. Par conséquent, on répond à l'appel quelque soit le grade acquis. Ils sont prêts à aller sans espoir de retour (« Me yina », l'Appel d'Ishango).

2° Ceux qui intègrent cette École **s'engagent à se battre pour survivre à leur agresseur**.

---

[281] Tata Cissé/Wa Kamissoko, **La grande geste du Mali**, page 265. Éditions Karthala-Arsan, 2000.

3° En politique comme en art militaire, ce n'est pas la morale qui compte mais les règles et les ordres. Ce qu'on apprend dans cette École, ce sont **les différentes sortes d'ordres et les règles à respecter**. Par exemple, on ne va pas à la guerre pour le plaisir : on ne doit donc pas violer les femmes ou les hommes.

Il faut par conséquent avoir les conditions requises pour remplir ces trois points. Cela demande des conditions physiques et mentales à un très haut niveau. Ce n'est pas une question de force mais de santé physique et mentale de haut niveau.

La guerre, c'est la **pêche**, la **chasse**, le **sport**. **L'art militaire est le domaine des conceptions de technologies**. Les instruments de ces trois domaines servent à la guerre (l'Asabu par exemple). Ce n'est pas uniquement pour faire la guerre qu'il faut avoir une armée, mais aussi pour avoir des personnes qui développent une technologie de pointe. L'art militaire est une recherche appliquée ; cela peut servir dans le civil.

La sécurité militaire est contre les catastrophes naturelles et les erreurs humaines venues indépendamment de la volonté des citoyens. **Elle consiste à mettre tout le monde en sécurité en toutes circonstances**.
Il y a une branche de l'armée qui travaille dans le civil : c'est la gendarmerie. Les gendarmes sont armés (ce sont des militaires) : ce sont **les gardiens de la paix**.

Comme le Kamit est un Être politique et que la guerre fait partie de la politique, en cas d'Occupation, tous les Citoyennes/Citoyens majeur(e)s (c'est-à-dire ayant plus de 25 ans) sont dans la guerre de résistance. Ceux qui ont participé aux guerres de résistance sont souvent mieux exercés que ceux qui ont fait l'école militaire. La patience qu'on apprend à la pêche sert à faire des embuscades. Lors des compétitions sportives, on met

l'adversaire hors d'état de nuire. Dans le sport, il y a aussi l'obéissance aux autres. La chasse développe le mouvement (asymétrique) : c'est la stratégie de bataille. Nous sommes dirigistes et planificateurs, rodés à la guerre de mouvements, et avons horreur des guerres de positions.

« [...] Quant à la phase de confrontation de masse, Chaka l'avait adoptée à la technique africaine, dite du « Rabattage ». Beaucoup de tribus du continent [...], ont toujours pratiqué la chasse aux fauves (antilopes ou buffles). Par des battues, les chasseurs obligent d'abord le gibier à se rabattre avant de frapper. ***Dans ses armées, les jeunes combattants que Chaka affectait aux ailes, formaient de manière imagée, les cornes du buffle, appelées Unités volantes. Leur mission était de toujours se charger du rabattage de l'ennemi, pour permettre l'arrivée des unités de choc du centre, qui matérialisaient le Crâne du buffle. Le but était de provoquer le corps à corps, phase constituant le vrai début du combat****. [...]*
L'assaut se faisait par des Impis (régiments de fantassins) disciplinés, qui se déplaçaient en formations soudées en arc de cercle, en martelant le sol dans des rangs compacts. Pendant ce temps les Unités volantes (cornes du buffle), se chargeaient de toujours rabattre l'ennemi. L'ensemble de cette étrange chorégraphie guerrière conçue par Chaka, représentait la Tête de buffle[282] *qui fonçait droit devant, en attirant toujours l'ennemi pour le détruire. Et quand celui-ci entrait en contact avec le Crâne, c'est qu'il était pris au piège. [...]*

L'Almamy Samory Touré autre bâtisseur d'empire (Wassoulou) [...] inventa le Corps uni combattant.

L'Almamy donnera à ses unités les noms du corps humain. Les unités de l'avant, étaient appelées Nyan (visage). Celles de

---

[282] Sur la palette du Fari Nare Mari, *« [...] le roi est symbolisé par un taureau terrassant un ennemi. »* (Omotunde, **Manuel d'études des Humanités Classiques Africaines**, page 65. Volume 1. Éditions Menaibuc, 2007.) Cela évoque l'art militaire de Chaka.

l'arrière étaient Ko kisi (ou sauvegarde du dos). Celles qui évoluaient à la droite de l'Almamy étaient les Kinis bolos (ceux de la main droite). Les unités de gauche étaient dites Noumams bolos (ceux de la main gauche). Enfin les forces de choc ou unités du centre étaient Disi (la poitrine de l'armée). Dans une parfaite coordination, toutes ces unités devaient manœuvrer au combat au signal du tambour de guerre, comme un seul homme. »[283]

L'Armée est une spécialité comme la Médecine. Cette dernière défend la santé de l'individu et la première défend la santé du Peuple. Dans les deux cas, la santé est meilleure en tant de paix. Tout comme personne ne désire la maladie, personne ne désire la guerre. Cependant, si elles arrivent malgré nous, il faut savoir faire face en prenant les dispositions nécessaires pour les éradiquer. C'est pour faire face que nous avons la Médecine et l'Armée.

La différence est que le malade fait appel au médecin et lui fait entièrement confiance en lui obéissant, tandis que c'est l'armée qui fait appel au Peuple (c'est cela la mobilisation) et lui fait confiance en obéissant à ses Représentant(e)s. Concrètement, le médecin peut prescrire en interdisant toute activité à chaque Citoyen, y compris au Dufia qu'il peut mettre en congé de maladie ; tandis que le Gouvernement continue à gérer le Pays, donc l'Armée qui ne peut interrompre son activité. Ainsi, y aura-t-il toujours quelqu'un pour contrôler l'état de santé du Gbadagban et du Dufia, et qui n'est pas payé par aucun de ces deux individus puisqu'il applique le même tarif pour tous.

Un autre genre de différence est que le secret professionnel du médecin est individuel tandis que celui du Gbadagban est collectif et dépend d'un Organisme de Défense Nationale. C'est dans ce dernier cas que la condition du militaire se rapproche de la compétition sportive : chaque chef d'équipe désigne les membres de l'équipe lors de chaque compétition, bien

[283] Tidiane N'Diaye, **L'Empire de Chaka Zoulou**, page 29 et 102. Éditions L'Harmattan, 2002.

que tous les membres de l'équipe aient suivi le même entraînement. Il y a une identification symbolique entre le Peuple et l'Armée qui, par principe, est à son service. Par conséquent, si un Dufia donne des ordres qui ne se respectent pas ce symbolisme, le Gbadagban doit transgresser. Et c'est dans ce sens que se définit l'analogie entre la légitime défense et le droit d'insurrection.

L'insurrection, différente de la mutinerie et de la révolte, se situe toujours dans la légitimité qui coïncide avec les intérêts du Peuple. Le Militaire n'est pas seulement légitimiste, il est aussi tout autant légaliste dans la mesure où c'est au nom d'une loi plus juste et plus conforme à la légitimité qu'il peut s'abstenir d'obéir à des ordres qui ne conviennent pas à sa fonction : défendre le Peuple. En fait, le Gbadagban Kamit n'agit que politiquement, c'est-à-dire en tant que Citoyen, et jamais en tant que mercenaire.

L'Armée n'est pas une instance du Ɖemɔtika mais du Duname. **On y défend l'intérêt commun** et non pas ses propres intérêts. Se djɔdjɔɛ dji exige **des défenseurs armés du droit**.

Aucun peuple n'est supérieur à l'autre dans l'art militaire. Même les militaires sont moins efficaces que les insurgés. **C'est le degré de volonté qui compte, c'est la technique d'approche qui compte**.

« *Le nom de cette province de l'Empire du Bénin, [...] c'était la province [...] qu'on appelait Ketexo.* ***Et Ketexo vous savez ce que ça veut dire ? Tradition de Lutte ! Mais luttez, c'est ça votre destin, c'est ça votre vocation !*** *Vous gagnerez, ça c'est sûr ! D'ailleurs, nous gagnons tous les jours. [...]* ***Mais il faut qu'on cesse d'être attaqués. Pour ça, il faut la dissuasion, il faut la parité militaire !*** »[284]

[284] Messan Amedome-Humaly, **À l'adresse de la Jeunesse Kamit**. Une production de Kheperu n Kemet. Source : http://uhem-mesut.com/maa/uongozi/uongozi003.php

SUBƆTE

Si la connaissance scientifique a pour finalité l'explication qui est un ensemble d'hypothèses, de théories, la science humaine procède par compréhension qui est autre chose que l'explication. Si nous passons à la forme verbale, expliquer c'est s'adresser aux autres, c'est sortir de soi, exclure.
Comprendre, c'est s'approprier (prendre possession de), prendre avec soi. C'est inclure dans sa nature propre un ensemble d'éléments en les appréhendant par l'intelligence dans toute sa signification, après les avoir saisis par l'intuition dans toute la vérité dans sa nature pour en éprouver le bien-fondé. Comprendre, c'est capter des forces et les insérer dans un système ordonné et coordonné. C'est également énoncer avec clarté tout cet ensemble, donc être capable de se faire comprendre des autres comme nous avons nous-mêmes compris.

Nuntinya = science. Nu = chose ; nti = sur ; nya = parole, connaissance. **Amentinya** = science humaine. Ame = personne ; nti = sur ; nya = parole, connaissance.

La spiritualité est la science humaine par excellence. L'Amentinya est **la connaissance du Muntu**. C'est dans cette science que se trouvent toutes sciences en tant que savoir organisé (système), toutes connaissances en tant qu'expérience, et tous dépassements de la réalité comme par exemple le Mawuntinya. De ce fait, l'Amentinya est une « **Ame blibɔ nunya** », autrement dit une science humaine dans le sens où toute science est faite par les

individus humains. Le Kamit se définit ainsi comme un « **Ame blibɔ nyala** », c'est-à-dire un individu qui détient une globalité de la connaissance.
Subɔte = spiritualité. Subɔ = **adorer**, te = **acte**. La spiritualité est l'acte d'adoration ; la parole est un acte.

Dans la Tradition, le Muntu est un Être essentiellement spirituel, c'est-à-dire qu'il défend des valeurs (Ablɔɖe, Amewosɔna, Maât). « Mon corps est un espace dont je suis l'intérieur », nous enseigne le Hahehe, de la même façon que je suis le Temple de Re. Par conséquent, **ce que je suis essentiellement est à l'intérieur de moi** et non ce que l'on voit extérieurement.

« *Pour les traditions peule et bambara [...], deux termes servent à désigner la personne. Pour les Peuls, ce sont Neddo et neddaaku ; pour les Bambaras, ce sont Maa et Maaya. Le premier mot signifie « la Personne » et le second : « les personnes de la personne ».*

*La tradition enseigne en effet qu'il y a d'abord Maa, la Personne-réceptacle, puis Maaya, c'est-à-dire les divers aspects de Maa contenus dans le Maa-réceptacle. Comme le dit l'expression bambara : « Maa ka Maaya ka ca a yere kono » : « **Les personnes de la personne sont multiples dans la personne.** » On retrouve exactement la même notion chez les Peuls.*

La notion de personne est donc, au départ, très complexe. Elle implique une multiplicité intérieure, des plans concentriques ou superposés (physiques, psychiques et spirituels à différents niveaux), ainsi qu'une dynamique constante. »[285]

Dans la Tradition, c'est la gestion de la pluralité. Maâ, c'est la personne physique (le Moi). Maaya, c'est la personne morale (le

[285] Amadou Hampâté Bâ, **Aspects de la civilisation africaine**, page 11. Éditions Présence Africaine, 1972.

grand Moi). La personne morale est toujours un ensemble de personnes. Le Moi-personne morale contient les autres Moi : « **Nye ntɔ tsa ame bu me nye** », autrement dit : « moi-même aussi je suis un autre ». Nye = moi ; ntɔ = même ; tsa = aussi ; ame = personne ; bu = autre ; me = je ; nye = suis. Même le Moi-personne physique contient les autres Moi. C'est dans ce sens qu'en Kikongo par exemple, le « Mu » devient « Ba », comme dans Muntu et Bantu.

Subɔte renvoie à la politique, au sens du rejet de la simple animalité de l'individu humain (ame). Être politique signifie **se mettre d'accord pour parler le même langage** : en politique, la parole précède les actes. Par conséquent :

1° Subɔte **est une affaire humaine** ;
2° Le Muntu **est un Être politique** ;
3° La politique **renvoie à la parole**.

Cela veut dire que **la Culture a commencé par le langage** qui peut être des paroles ou des images (expression de l'universalité). **La parole est création** : le sens qu'on obtient dépend de la prononciation. L'expression « Ƒo ama », littéralement « battre le produit des plantes », signifie transformer, créer. Ƒo ama est le résultat de la création, c'est-à-dire une façon de faire voir le monde sous le jour de l'esprit. Il consiste dans l'éclairage par la parole. C'est l'origine de la musique. Dans ce sens, l'art de celui qui pratique le ƒo ama consiste dans la production des échos sonores dans le monde sous forme d'affects et de percepts. Nous arrivons ici à l'origine de la danse selon le rythme universel. C'est à ce pouvoir créateur de la parole que renvoie le concept de « **mbongi** » en Kikongo, qui signifie littéralement : « j'ai créé par la parole ».

« *Mais pour que la parole produise son plein effet, il faut qu'elle soit scandée rythmiquement, parce que le mouvement a*

besoin du rythme, lui-même basé sur le secret des nombres. Il faut que la parole reproduise le va-et-vient qui est l'essence du rythme.

Dans les chants rituels et formules incantatoires, la parole est donc la matérialisation de la cadence. ***Et si elle est considérée comme pouvant agir sur les esprits, c'est parce que son harmonie crée des mouvements, mouvements qui mobilisent des forces, ces forces agissant sur les esprits qui sont eux-mêmes des puissances d'action****.*

Tirant du sacré sa puissance créatrice et opératrice, la parole, selon la tradition africaine, est en rapport direct soit avec le maintien soit avec la rupture de l'harmonie, dans l'homme et dans le monde qui l'entoure.

C'est pourquoi la plupart des sociétés orales traditionnelles considèrent le mensonge comme une véritable lèpre morale. En Afrique traditionnelle, celui qui manque à sa parole tue sa personne civile, religieuse ou occulte. Il se coupe de lui-même et de la société. Sa mort devient préférable à sa survie tant pour lui-même que pour les siens. »[286]

La parole est la clé de la fonction symbolique. En effet, s'approprier sa langue, c'est entrer dans la fonction symbolique qui est la source des valeurs humaines. En l'absence du cercle symbolique, le Muntu ne peut pas Être spirituel. La fonction symbolique implique donc la spiritualité. Le cercle symbolique, qui comprend le <u>postulat</u> (il permet de démontrer), la <u>connaissance</u> et la <u>foi</u> (c'est ce qui nous pousse à agir avec efficacité : ce qui fait que ma connaissance est subjective), est le milieu par excellence du Muntu. Si nous ne nous trouvons pas dans ce milieu, nous ne sommes pas humains puisque l'individu isolé est un individu exclu de ses semblables. La connaissance, c'est devenir un <u>ensemble</u> nouveau par liaison avec autre chose. C'est un processus qui a rapport avec l'Ablɔɖe et l'Amewosɔna. Sɔ

[286] Amadou Hampâté Bâ, **La parole, mémoire vivante de l'Afrique**, page 14. Éditions Fata Morgana, 2008.

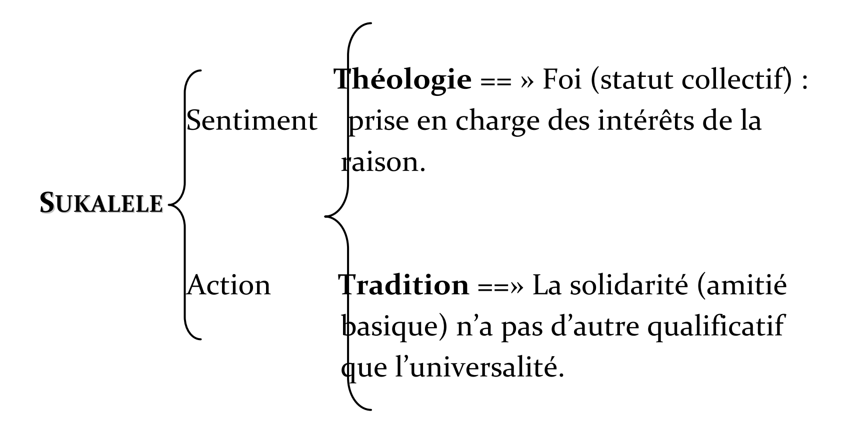
Nublibɔ signifie **considérer la totalité**, **lier ensemble pour former une totalité**. De ce fait, l'isolement de l'Être humain est exclu, puisqu'il est question ici d'entretenir le Lien Social. C'est en cela que **la connaissance est la clé des portes de la liberté** et que **la foi est l'ouverture de l'une de ces portes par l'accès à un fait de la liberté**.

« **Nya wɔwɔ la me dji yata me ɖo** <u>**vodu**</u> **la me. Gba kɔ m'a ɖo nya klodji o** » : « C'est à la recherche de la parole que je suis devenu humain. Ne me privez pas de parole ! », exprime la maxime traditionnelle. L'Être humain est un Être parlant, c'est-à-dire politique. La parole n'est pas la langue ni le langage. Elle est universalité car nourricière matérielle et spirituelle. C'est ainsi que **la société ne peut être un ensemble organisé que si ses membres se mettent d'accord** non seulement pour <u>parler des mêmes choses</u>, mais aussi pour <u>suivre les mêmes règles</u> (principes communs). Il découle de là la formule suivant laquelle « celui qui a un problème se met sous la protection du verbe » : « **Ame la ye nu wɔ la ye, Bɔbɔ na be ɖe bo te** ». À la suite de nos sociétés, c'est dans cette perspective que doivent évoluer toutes sociétés humaines, suivant la formule du Vodu qui est l'expression du principe du Vivre-ensemble :

« Đe mi le <u>**vo**</u>
Ye mi le <u>**du**</u>. »

SUKA
- Discours
- Parole

- **Politique** ==» Droit (Se djɔdjɔɛ dji) : prise en charge des intérêts de tout individu humain.
- **Morale** === » Devoir (statut personnel) : l'individu prend en charge tous les intérêts de l'humanité.



La politique englobe toutes les autres matières. La morale et la théologie n'en sont que des parties ; la politique ne pouvant être réduit à cela. La morale est individuelle et se base sur l'intime conviction qui défie toutes les preuves matérielles possibles. *« Une morale est un réseau de principes et de règles de direction et d'appréciation de la conduite. Nous revenons constamment à ces règles et à ces opinions. Ce sont elles qui justifient nos décisions et nos opinions. »*[287]

La personne humaine est une réalité politique, c'est-à-dire qu'elle doit être parmi ses semblables pour être normale. C'est d'ailleurs ce que traduit le Président Kwamé Nkrumah en ces termes : *« Le visage traditionnel de l'Afrique implique une attitude à l'égard de l'homme qui, dans ses manifestations sociales, ne peut être qualifiée que de socialiste. Ceci, parce qu'****en Afrique, l'homme est considéré avant tout comme un être spirituel****, doué au départ d'une certaine dignité, intégrité et valeur intérieure. Cette théorie est agréablement opposée à l'idée chrétienne du péché originel et de la déchéance de l'homme.*

Cette idée de la valeur originelle de l'homme nous impose des devoirs de type socialiste. C'est là le fondement théorique du communalisme africain. Ce fondement théorique s'est traduit, au

[287] Kwame Nkrumah, **Le Consciencisme**, page 92. Éditions Payot, 1964.

niveau social, par des institutions comme le clan, qui souligne ***l'égalité initiale de tous et la responsabilité de tous pour un****. »*[288]

1° **La politique** = (état de) **droit** (Maât). Elle traduit l'universalité absolue, c'est-à-dire qu'elle concerne toute l'humanité. Le droit définit les libertés et ne retient que ce qui est dans l'intérêt de l'individu humain ; la liberté étant le champ des possibles. À ce niveau, légiférer se résume à autoriser (tu peux…) ou à interdire (tu ne peux pas…). Quand on dit « tu ne peux pas », cela ne veut pas dire que « tu n'es pas capable de faire… ». Cela veut dire : « ce n'est pas dans ton intérêt ». Toutefois, on n'impose rien à l'individu qui est libre de choisir selon sa volonté et même sciemment contre ses intérêts : il s'agit dans cette mesure d'un conseil qu'on lui donne.

La politique se dit **Dunudɔ**. Dunu = commun ; dɔ = travail. **Le travail est toujours une réalité collective** ; ce qui implique qu'on ne peut pas travailler seul. **Il faut que chacun de nous ait beaucoup d'ambitions pour notre Peuple**. Cela revient donc à mettre tout le monde en compétition, mais ensemble, comme en sport sur un même stade.

2° **La morale** = **devoir** (d'exercer sa raison). Elle concerne l'individu en tant que membre à part entière de l'humanité. Le devoir, c'est ce que l'individu juge lui-même, c'est ce qu'il se sent obligé de faire (garde-fou). Le devoir marque le statut personnel et fait la valeur de l'individu : la société est comme un cercle dont chacun de nous est le rayon. La morale se dit **Agbekɔ se**. Elle est individuelle dans le sens où c'est la volonté individuelle qui compte ; c'est par ton intime conviction que tu dois savoir s'il faut agir moralement.

[288] Kwame Nkrumah, **Le Consciencisme**, page 107. Éditions Payot, 1964.

3° **La théologie = foi**. La foi (Xɔse) dans le sens kamit du terme fait de chacun une source d'espoir pour les autres. Elle traduit l'universalité restreinte puisque Sukalele est le mouvement de tout individu humain vers tout autre individu humain. Elle est une force plus intense que la croyance en général.

Le droit d'avoir des droits est une réalité du Dunudɔ qui n'a rien à voir avec l'Agbekɔ se qui s'exprime en termes de devoirs. **Le droit d'avoir des droits consiste à ce qu'on ne te mette pas d'obstacles à tes initiatives**. Le Duta, dans notre Tradition, ne légifère pas sur le comportement des individus. Dunudɔ n'est pas Agbekɔ se qui concerne le comportement des individus. Ce que les gens font en privé ne regarde pas la loi. On ne fait pas les lois sur les faits accomplis : Se djɔdjɔɛ dji s'oppose à l'état des faits. Le Dunudɔ n'a rien à avoir avec l'Agbekɔ se : elle est amorale. Il s'agit de mettre l'individu dans les conditions les plus favorables à sa maturation. Le Dunudɔ reste dans le domaine de l'universalité concrète tandis que l'Agbekɔ se, elle, demeure dans le domaine de l'universalité abstraite, dans le domaine de la conscience personnelle où c'est l'individu qui veut, pour son acte public ou non public, élever sa maxime au niveau de loi universelle.

L'Agbekɔ se est le tribunal de la raison : c'est moi-même qui me juge. Elle montre comment chacun doit exercer sa liberté sur la place publique pour respecter les autres.
« « ***N'ai-je pas, du fait de mes actes ou de mes abstentions, contribué à une dévalorisation de la réalité humaine ?*** »
Question qui pourrait se formuler encore : « Ai-je en toute circonstance réclamé, exigé l'homme qui est en moi ? » »[289]

La raison agit dans Mawuntinya, mais seulement en ce qui concerne l'Au-delà. La force de Mawuntinya est qu'il n'y a pas de possibilité de vérifier ce qu'elle dit. La force de Dunudɔ est que le

[289] Frantz Fanon, **Pour la révolution africaine. Écrits politiques**, page 11. Éd. La Découverte, 2006.

Leader doit réaliser sa parole. Au niveau de la science, il n'y a pas de réalisation obligatoire : on agit jusqu'à preuve du contraire. Le savant ne dit pas la « vérité scientifique », mais démontre. La science fondamentale est la haute spiritualité temporelle : c'est ce que la science nous fait découvrir. C'est la science appliquée qui permet de trouver quelque chose de nouveau.

Dans le domaine de l'Agbekɔ se, on peut tout vérifier (prouver) sur la base rationnelle de l'universalité abstraite et mathématique. Dans le domaine de Mawuntinya, on ne peut rien vérifier. Dans le domaine de la science et de Dunudɔ, on apprend à éviter les erreurs : c'est **le droit à l'erreur**. C'est donc jusqu'à preuve du contraire : on corrige les erreurs de ceux qui nous ont précédé. Mawuntinya substitue aux limites de la raison calculatrice la confiance dans l'Esprit des Ancêtres : « ***Togbwiwo si me mi le*** » (Nous sommes dans les mains des Ancêtres).

Dunudɔ et Agbekɔ se font partie de ce qu'on appelle le discours, c'est-à-dire ce qui est mis en débat. Le mot qui reflète le mieux notre réalité est **parole**. Le Discours signifie « Parole méthodique », autrement dit les règles pour la direction de l'esprit. La Parole est une mise en mots de formules mathématiques. Les questions visant Dunudɔ et Agbekɔ se sont donc de l'ordre du Suka (la raison), c'est l'affaire du suka. Suka (Dunudɔ et Agbekɔ se) ne s'occupe pas de ses intérêts. C'est pourquoi il faut la Xɔse qui est radicalement différente du Suka pour s'en occuper. La Xɔse est l'acte d'humilité, ce qui fait que nous sommes tous pareils : c'est ce qui résout Sukalele. Le Boso'mfo défend (avocat) tout le monde dans la société, qu'il ait fait mal ou pas. Wosere ne sélectionne pas ses Compagnons. Le sentiment est donc différent du discours ; l'action est différente de la parole et c'est à chacun de s'efforcer de les accorder à tous les niveaux.

Dire que Suka ne s'occupe pas de ses intérêts permet de désigner la nécessité de la recherche pure, prioritaire par rapport au service commandé appelé prétendument « recherche appliquée ». Suka ne va pas subordonner la recherche aux hypothèses de la recherche (objectifs). Celui qui sert le plus les intérêts de l'humanité est quelqu'un de désintéressé : chacun de nous étant riche matériellement et spirituellement n'a plus à s'occuper de ses propres intérêts, mais des intérêts du monde, de l'humanité. Puisque nous sommes des Héritiers, notre Capital travaille pour nous (production de richesses).

« C'est l'un qui parachève l'autre.
Un homme doit agir pour celui qui est avant lui
Afin que soit parachevé ce qui aura été fait pour lui par un autre qui viendra après lui. »

Enseignement pour Merikare (4081-4011 avant Lumumba)

Ce qui se traduit de nos jours par : « la maison que nous habitons, ce n'est pas nous qui l'avons construite ; et la maison que nous construisons, ce n'est pas nous qui l'habiterons. » Nous comprenons mieux pourquoi le Fari Lumumba parle au futur lorsqu'il dit : « L'Afrique écrira sa propre histoire ».

Suka se définit comme le plus haut degré de la Conscience. C'est à l'opposé de Mawuntinya qui est le plus haut degré de l'Inconscient. La conscience est mémoire-intelligence-volonté ; l'inconscience est écriture automatique : c'est le viatique. Suka est ontogénique tandis que Mawuntinya est phylogénique, c'est-à-dire ce qui a été conçu et amassé par nos Ancêtres.

Dunudɔ et Agbekɔ se font partie des impératifs catégoriques : toute action y est désintéressée. Dunudɔ s'occupe des intérêts de tout individu. Dans Agbekɔ se, l'individu prend en charge (donc sur lui) tous les intérêts de l'humanité.

Mawuntinya par contre est un impératif hypothétique : toute action y est intéressée. Elle s'occupe des intérêts de Suka. Elle est à portée de main (la main bénit, lave, etc.) et est une affaire quotidienne. C'est pourquoi elle se rapproche et s'adapte différemment selon les régions et exige la liberté des cultes pour tous les individus **dans le respect des lois juridiques**.

Dunudɔ et Agbekɔ se traduisent le concept d'autorité, tandis que Mawuntinya traduit celui de responsabilité. Dunudɔ, c'est l'état pour tous (universalité). Agbekɔ se, c'est l'état pour chacun (singularité). Mawuntinya est le statut collectif ; l'individu humain ne peut s'épanouir que s'il est parmi ses semblables : s'il nuit à autrui, il se nuit à lui-même. C'est la liberté (exercice) concrète.

Mawuntinya est moniste. Re est le même pour tous : il est unique. Par contre, Subɔte comme élément de la Culture est pluraliste parce qu'elle est mentalement et biologiquement nourricière : il est impensable de donner à manger (du pain) sans donner à boire (de l'eau). Il est même entendu que la composition de l'eau est plus diverse que celle du pain.

Kɔkɔɛ = sacré = propre (mot à mot). Il désigne celui qui a le cœur pur spirituellement et matériellement, c'est-à-dire celui qui est en bonne santé physique et mentale. Le sacré, c'est ce qu'il faut respecter pour qu'il n'y ait pas de catastrophe. Il désigne l'excellence. Les différents niveaux du sacré répondent à la question : « qui bénit ? » Les réponses sont :

1° L'Être humain, car il écoute Re : Wosere. Cela veut dire qu'il a suivi le droit chemin. Tout part de l'Être humain donc.

2° Re, car l'Être humain est d'abord conscient de lui avant d'aller vers lui : Wosirese.

3° La mère : Esise. Elle est porteuse de la compréhension. La mère donne à l'individu le sens des mots et inspire la piété des enfants à l'égard des parents.

Par conséquent, Subɔte est d'abord humaine dans la mesure où la piété est d'abord filiale : tous les enfants doivent honorer leur mère. Autrement dit, elle se réfère à la mère (c'est l'enfant qui écoute sa mère : Wosere) qui est divine. Elle est ensuite théologique dans la mesure où l'individu suppose qu'il y a quelque chose qui le dépasse, et qui est Re : Mawu. La divinité, enfin, est initiale (ce qui est au commencement) au sens littéral du terme de la même façon que la vie humaine commence au sein de la mère.

Le point commun entre les trois niveaux est ce qui est sacré : **ce qui mérite du respect**. Mawuntinya se situe au niveau de l'action, c'est une histoire de sentiments et même de sensation. Le Boso'mfo gère le quotidien, toutes les urgences.

Si nous avons compris que Subɔte se rapporte à la parole, nous pouvons clairement observer que les religions prétendument « révélées » ne sont pas conformes à Susuɖeɖe puisque dans le Christianisme par exemple, Saint-Paul[290] interdit la parole aux femmes :

« Car Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix. Comme dans toutes les Églises des saints, ***que les femmes se taisent*** *dans les assemblées, car* ***il ne leur est pas permis d'y parler*** *; mais qu'elles soient soumises, selon que le dit aussi la loi. »*

Notre régime social étant matriarcal, nos mères n'ont rien à faire dans ces sectes aliénantes qui tuent leur humanité et la spiritualité même du Muntu qui passe par la parole ! Les progrès en matière des « religions patriarcales » peuvent s'améliorer autant qu'il est possible. Mais ces religions se heurteront toujours aux limites de leur propre définition du patriarche terrestre ou céleste. Leur définition n'a pas tendance à évoluer vers l'abolition du déni d'humanité sous toutes ses formes. Il est vrai que le principe du Vodu, qui précède de loin dans l'Histoire les religions patriarcales dix fois plus récentes, a fait ses preuves de résistance et tient toujours ses promesses sans limite pour les progrès de l'humanité et pour l'avenir des individus humains.

[290] La Sainte Bible. **1 Corinthiens**, chapitre **14, versets 33 à 38.**

YEWƆƐ

Nous définissons **Mawuntinya comme une science humaine, une science du langage humain qui est d'abord maternel**. Notre théologie (Yewɔɛ) n'est pas dogmatique. Elle est une affaire de conscience individuelle et collective : un individu isolé perd toutes les qualités humaines, selon la maxime traditionnelle. D'où **la nécessité de se rassembler** : c'est en cela que consiste (sa fonction) Mawuntinya. Le mot qui la désigne, c'est **Yewɔɛ**. Vodunun est **ce que nous faisons lorsque nous sommes ensemble**, c'est ce que nous faisons **dans le seul but d'être ensemble**. Ce que rappelle d'ailleurs la Culture Moaga en ces termes :

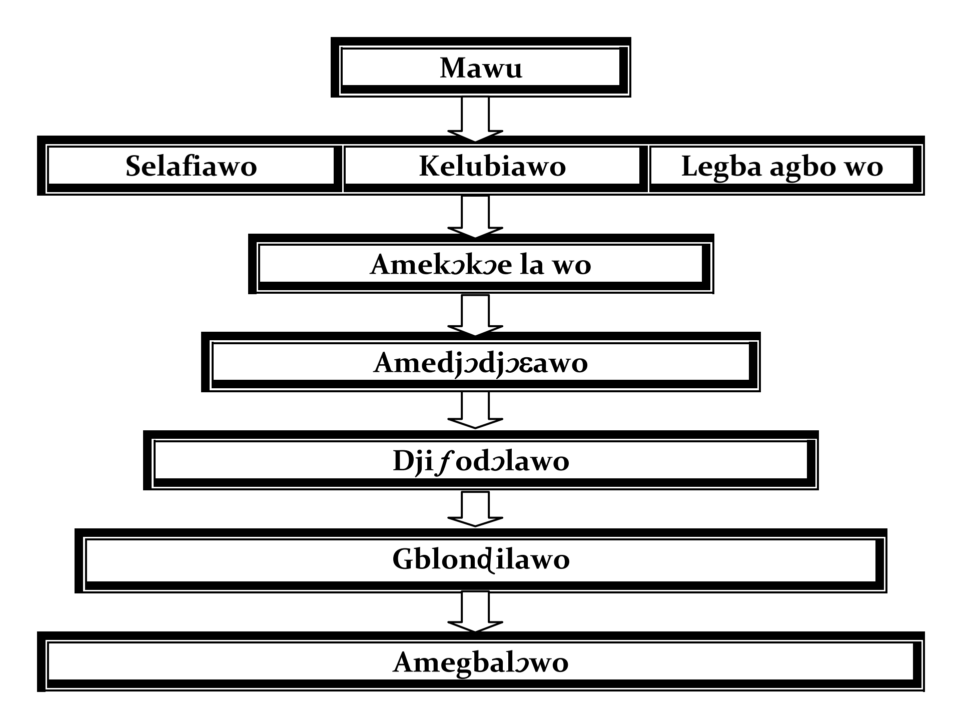
« *Pour l'Homme Moaga, cette chute, cette punition a pour conséquence que désormais il vit loin de son Dieu. Et sa vie justement désormais, ça sera […] une quête de son Dieu. Mais cette quête n'est pas une quête directe de la transcendance.* ***C'est une quête qui l'oblige à vivre en harmonie avec ses semblables****. C'est ça qui est l'enseignement le plus important dans l'affaire. Rechercher Dieu, ça sert à rien du tout.* ***Ce qui est important, c'est de construire une société, de construire une vie culturelle, philosophique avec les autres Êtres humains****. […] C'est le but de l'éducation : donc* ***amener l'Homme à retrouver cette vie symbiotique avec les autres****. […]* »[291]

[291] David Sawadogo, **Cosmogonie et Société Moose**. Une initiative de Kheperu n Kemet. Source : www.uhem-mesut.com/neteru/002.php

Dans la Tradition, il existe une Mawuntinya du Duta. Toutefois, chacun peut avoir sa théologie, mais dans le respect de la Maât. Puisqu'elle ne doit pas être n'importe quoi, c'est le Fari qui en donne les grandes orientations. C'est également lui qui dirige les grandes cérémonies théologiques. Le Nunlonla, lui, donne les orientations matérielles en précisant les choses. C'est seulement après que le Boso'mfo, à son tour, distribue la bonne parole : il s'occupe du quotidien.

Conformément à Se djɔdjɔɛ dji, **Re est l'objet d'une découverte faite par l'humanité**, tardivement au cours de l'histoire. C'est logiquement seulement donc que Re a la priorité : c'est Esise qui s'est aperçue de la Résurrection de Wosere à travers Hɔluvi. Ce qu'on découvre, c'est une réalité qu'on ignore.

Le tableau ci-dessous décrit notre conception du monde théologique, le Djiƒofiadume, en y incluant la place du Commun des mortels :



Mawu désigne Re au Dji𝑓ofiadume. Il est **le Dufia Suprême et Bienveillant**.
Les Selafiawo, les Kelubiawo et les Legba agbo wo, ainsi que les Dji𝑓odɔlawo font partie des **Dji𝑓odɔlawo**, c'est-à-dire l'entourage immédiat de Mawu. Les Amekɔkɔe la wo et les Amedjɔdjɔɛawo font partie des **Djikɔkɔlawo**.

1° **Selafiawo** : c'est ceux qui **incarnent la loi de paix**. Ils chantent la Paix.

2° **Kelubiawo** : c'est ceux qui **détectent la haine**. Ils chantent la malédiction sur la haine ; ils mettent en garde, dans leurs chants, contre la haine.

3° **Legba agbo wo** : c'est ceux qui **mettent en garde contre les erreurs**.

4° **Amekɔkɔe la wo** : c'est ceux qui **ont le Cœur léger**. Ils ont le cœur pur et leur rôle est de servir d'intermédiaires pour les vivants auprès de Mawu. Ce sont les Togbwiwo : les Intercesseurs.

5° **Amedjɔdjɔɛawo** : c'est ceux qui **ont bien rempli leur vie**. Ils servent de modèles à tous les Bantu : ce sont les modèles à suivre.

6° **Dji𝑓odɔlawo** : ce sont **les Médiateurs**.

7° **Gblonɖilawo** : ce sont **les Prophètes, porteurs des principes de la Loi**. Ils sont porteurs de **Nyayewonyo**, c'est-à-dire **la Parole du bien vivre-ensemble**.

8° **Amegbalɔwo** : ce sont **les personnes ordinaires**, c'est-à-dire tous les autres composants du Peuple, y compris les gens illustres nécessaires au leadership.

Les Selafiawo, les Kelubiawo et les Legba agbo wo ne se transfigurent jamais. Ils font partie du cercle rapproché de Mawu : c'est le **premier périmètre** de Re. Les **Dji𝑓odɔlawo**, ce sont les Serviteurs. Ils ont toujours été des esprits purs.

Le **deuxième périmètre**, ce sont les Saints et les Justes. Ils sont devenus des esprits purs. Ce sont les Ancêtres.

Le **troisième périmètre**, ce sont les Messagers Célestes : ils sont forcément des Serviteurs, des Entités qui font la navette entre le ciel et la terre. Ils sont des Guides célestes qui mènent sur le chemin vers Mawu. Il s'agit de n'importe quelle sorte de Serviteurs de Re (cela dépend de l'importance de la Nouvelle à délivrer). Ces Entités sont pures et esprits, et peuvent ponctuellement se transfigurer : elles peuvent prendre la forme humaine pour pouvoir parler aux humains. Dès que le message est délivré, elles s'en vont aussitôt.

Le **quatrième périmètre**, ce sont les Prophètes qui sont des Guides terrestres, des Messagers terrestres. Le message qu'ils rappellent est ce qui est consigné dans les Livres de la Maât. Les Prophètes sont les Porteurs de la Maât : ils disent la Loi Fondamentale. À ce niveau, nous ne nous situons plus dans l'ordre de Mawuntinya (ce n'est plus du Mawuntinya), mais de l'ordre de la politique ; contrairement aux Massagers Célestes qui parlent Mawuntinya.

Les Prophètes sont forcément des Justes. Il s'agit d'humains qui ne viennent que dans les grands tournants historiques, c'est-à-dire lors d'un moment historique. Ils sont forcément des Leaders.

Le **cinquième périmètre** de Re, ce sont les Personnes ordinaires qui sont entièrement libres. Les Prophètes sont devenus des gens extraordinaires, contrairement aux gens originaires. Les personnes ordinaires, il faut les former au leadership.

Re = Retɔ = Hletɔ = le Prophète. Wosere est Hletɔ.

Tɔhonɔ = Re, l'Être riche sous tous les points de vue. Re sur terre, incarné ; Re, guide des Bantu.

Re est sur le plan de la transcendance, c'est-à-dire qu'il est l'invariant unique en son genre. Aussi, pour exister, c'est-à-dire venir dans le monde, il est obligé de choisir son sexe, à l'instar de Wosere. Wosere a choisi d'être un garçon pour ne pas avoir de maison (richesse matérielle) et pour pouvoir aller partout où il

veut : il est un Djidjo, c'est-à-dire nomade, et appartient à tous les peuples.
L'humain est l'invariant unique dans la pluralité de ses genres. Lui seul peut être kesinɔ, sans distinction de féminin ou de masculin pour dire que **toute richesse matérielle vient de la mère**. Il se trouve dans la troisième dimension qui inclut la transcendance (invariant unique) et l'immanence (transformant).

Ti = arbre ; Hotsi = source de richesse ; Hɔ = richesse matérielle ou spirituelle, argent, richesse infinie ; Hotsitɔ = le riche ; Kesinɔ = le riche ; Tɔ = père ; Nɔ = mère.

« Dans la majorité des cas cependant, l'Être Suprême est considéré ***comme trop éloigné des hommes pour que ceux-ci lui vouent un culte direct****. »*[292]
Dans la Tradition, on dit que Re est trop grand pour s'occuper des affaires de l'humanité. C'est pourquoi les Bantu ont d'abord commencé à consacrer un culte à leurs Ancêtres, avant même de traduire l'hypothèse de l'existence de Re. La croyance en la vie après la mort est un fait humain, ce qui consacrera par exemple le rite d'inhumation. Se djɔdjɔɛ dji pose comme postulat la réalité selon laquelle le corps humain, même mort, est sacré. C'est l'Amenu wɔna. Quand quelqu'un meurt, on fait la fête (c'est l'éloge funèbre). En réalité, **nous nous réjouissons d'avoir enfin quelqu'un qui peut plaider pour nous auprès des Ancêtres**. Le mort devient un intercesseur.

Pour apaiser l'Esprit des Ancêtres, **on fait la libation** : l'eau apaise. L'usage de l'eau pour la libation est très important ; elle évoque le Nun qui est l'énergie primordiale, l'eau, l'eau vive. L'importance de l'eau explique encore pourquoi nous faisons usage de l'or ou de l'encens dans les actes d'offrande. Un corps

[292] A. Hampâté Bâ, **Aspects de la civilisation africaine**, page 115. Éditions Présence Africaine, 1972.

pur[293] peut être un corps simple ; un corps impur est toujours un corps composé, complexe. L'or est un corps simple et pur. C'est ce qui est proche de la valeur en tant que réalité spirituelle. On dit dans la Tradition que l'or n'est pas une marchandise ; c'est ce qu'on offre. L'or constitue le capital fixe garant des capitaux variables que seront les autres sortes de biens appropriables en investissements dans le cas des cadeaux périssables.

L'encens, c'est le carbone qui se rapproche le plus de l'eau sous forme gazeuse. Ça nous rapproche de Re. **La brûlure de l'encens est une procédure pour rapprocher l'Esprit humain de l'Esprit divin**. Il ne s'agit pas de nous purifier mais de faire un chemin, un effort, un mouvement vers Re. Re étant présence, nous n'avons pas à attirer les énergies positives ; il revient plutôt à nous d'aller vers lui.

1° Trésor matériel : or.

2° Trésor spirituel : encens (Aka).

3° les Bantu : auteurs de l'offrande et l'offrande elle-même en même temps. Nous offrons notre Esprit à Re, qu'il soit le plus proche possible de l'Esprit divin.

Encenser quelqu'un, **c'est lui faire des éloges et lui donner beaucoup de valeur**, d'importance. La procédure d'encensement est un mouvement, un effort pour nous rendre proche de Re, c'est-à-dire lui demander de nous écouter. « Couper le nom de Dieu » (« Kata Nzambe » en Lingala), c'est invoquer Re, donc prier. C'est une action de grâce aussi, ou faire une offrande. Par conséquent, le sacrifice est une notion inexistante dans notre Tradition. Le sens du mot pour dire « offrande » est appeler à l'aide, mais en même temps offrir son aide (secourir) ou remercier. Dans tout cela, c'est le refus de la condition de victime. **Nous sommes le Temple de Re** : quand nous mangeons et buvons, c'est une offrande à Re. Du fait que le corps humain est sacré, inaliénable, cela exclut toutes possibilités de sacrifice dans le Mawuntinya.

[293] L'eau est un corps pur composé.

1. Re

Re est **la réalisation de l'Idéal humain sous sa forme parfaite**.

Les **Djiƒodolawo** sont à l'abri de l'erreur, de la haine et de la violence. Donc ils aident les Bantu à s'éloigner de ces trois sortes de maux. Mais nous n'avons pas besoin de leur demander : **ils le font d'eux-mêmes** ! Les Djiƒodolawo ont la <u>volonté bonne</u> (qui n'est pas la bonne volonté), et jamais mauvaise. C'est dans ce sens que nous parlons d' « anges gardiens » : **chacun de nous a un « ange gardien », son double**.

Les Bantu, eux, sont capables de bonne foi. Mais rien que la possibilité de tomber dans l'erreur peut les priver de la réalisation de leur propre volonté. C'est ainsi qu'ils sont innocents, c'est-à-dire non-coupables, même quand ils font quelque chose de mal. Ils sont innocents chaque fois que l'erreur les empêche de voir qu'ils ont dérapé. Pour éviter le dérapage, il faut que d'autres viennent en aide à une personne en difficulté. C'est pour cela qu'il y a le double de chacun. Mais cela n'empêche pas chacun d'être vigilant et de se rapprocher le plus possible de son aptitude à réaliser sa propre volonté. C'est cet effort d'être soi-même que nous appelons **la « prière » qui est un appel à l'Esprit des Ancêtres**. C'est ainsi que **les Saints et les Justes, donc les Ancêtres, sont ceux qui reçoivent notre demande et la transmettent pour son agrément à Mawu**. La prière est une quête, une recherche. Ce que je cherche, si je veux le trouver, il faut que ça fasse appel à un questionnement. Mais ce questionnement est ce que je suis obligé de formuler correctement.

La prière, c'est la prise en charge de soi-même, le recueillement, la concentration. Cela arrive avec plus ou moins d'intensité au début de chaque initiative. Raison pour laquelle la

Tradition dit : « ***tout début de ce que tu entreprends est une prière***. » Par la concentration, on se reprend en mains, c'est-à-dire qu'on se met sous pression pour sécréter, pour produire ce qu'il faut. Quand nous prions, nous ne nous adressons jamais directement à Re mais aux Ancêtres, puisque nous sommes leurs enfants : ils veillent sur nous. La prière, c'est la vigilance, le réveil et l'éveil. Il y a le moyen par lequel nous arrivons, et le résultat qui contient ces trois points. Au réveil, le Kamit doit mettre sa bonne foi à l'œuvre : c'est ce que nous appelons « rêver du bien ». La chanson traditionnelle qui nous invite à rêver du bien est la suivante : « **C'est la sérénité qu'il nous faut ! La violence est destruction. Dormons assez, rêvons du bien**… »
La manifestation de la bonne foi, c'est chercher à faire quelque chose de bien. L'essentiel est de chercher à réaliser pleinement des résultats, qu'ils soient bons ou mauvais.

La prière consiste donc à se mettre en situation de « Yayra me » en recourant à tous les bons moyens collectifs disponibles. Ce qui revient à dire que pour réussir, chacun a besoin d'être stimulé. C'est pour cela que la prière est à la fois individuelle et collective. Elle se situe au niveau de l'individu qui fait l'effort d'incorporer, d'incarner toute la force spirituelle disponible à son époque en suivant, sur le chemin des Ancêtres, ceux qui ont déjà réussi.

« ***Prier (sâmbila) signifie : envoyer (sà) ses propres courants lumineux (mbi) dans l'espace (la)***. *Le kingûnza-kongo dit : "si vous n'obtenez pas de réponse à vos prières, c'est que vous n'avez pas envoyé la lumière. Le monde invisible n'aime pas ce qui est éteint. Si vous voulez ses réponses, allumez vos lampes". C'est pour cela que symboliquement, les ngûnza aiment s'entourer de bougies. Les bougies sont comme le mpà, des symboles qui indiquent à notre esprit le moment du départ de l'allumage de notre*

feu intérieur (mbi) ; ***c'est-à-dire ce qui produit l'enthousiasme****. »*[294]

Dans ces conditions, nous concevons Re à l'image de l'Ata nunyatɔ ŋtɔ, sous la forme singulière de l'individu humain qui a cessé d'évoluer depuis la fin de maturation géologique. De même qu'il n'y a plus possibilité d'émergence de « l'homme nouveau », de même il n'y aura pas possibilité d'existence du « Dieu nouveau ». En fait, nous concevons l'espèce humaine comme unique en son genre, de la même façon que nous concevons Re comme unique en son genre. **Cette proximité de l'idée d'Être humain en tant qu'Espèce et de Re en tant qu'Esprit bénéfique, unique et parfait, est le fondement du Yewɔɛ**, Culte rendu aux Ancêtres qui sont pour ainsi dire **rappelés à Re**, c'est-à-dire repartis dans la Grande Maison, et qui sont **toujours disponibles à répondre à notre appel**.
Cette situation est traduite dans la Culture Moaga et correspond à ce que les Moose appellent « *[…]* ***aller auprès de Wenâam*** *[…]. La Communauté qui a vécu ici harmonieusement doit être reconstituée dans l'autre côté. C'est pour ça que c'est la Communauté des Ancêtres dans l'autre monde, dans le monde invisible mais qui n'est pas ailleurs […]. Il y a un monde qui réunit les Ancêtres […] : le Royaume des Morts, c'est comme ça qu'on l'appelle chez les Moose.* ***Et c'est cette Communauté à qui s'adressent les prières****. »*[295]

De là vient la nécessité de l'écoute : en écoutant autrui, c'est nous-mêmes que nous écoutons en passant par l'intermédiaire des Ancêtres qui, eux, non seulement ont écouté Re, mais ont été entendus par Lui et nous ont laissés la preuve qu'ils ont été exaucés. *« Cela signifie qu'écouter, c'est s'élever. L'écoute implique une parole (tà). »*[296]

---

[294] Kimbembe Nsaku Sêngele, **Ntangu Yi Fweni/Voici venu le temps.** Page 234 à 235.
[295] David Sawadogo, **Cosmogonie et Société Moose**. Une initiative de Kheperu n Kemet. Source : www.uhem-mesut.com/neteru/002.php
[296] Kimbembe Nsaku, **Ntangu Yi Fweni/Voici venu le temps**. Page 16.

Le Yewɔɛ ne repose pas sur une hypothèse mais sur la réalité du devenir divin des Togbwiwo, c'est-à-dire de **leur transformation en Esprits purs**, en vue de la résurrection et de la vie éternelle. Dans l'expression « esprit pur », il faut entendre par « pur » non seulement ce qui est à l'état pur, mais aussi en état de grâce définitif. Ils sont donc devenus bons dans la mesure où leur bonne foi s'est transformée en réalisation effective des valeurs humaines. Cela revient à dire que tous ceux qui sont matériellement morts ont produit et nous ont légués un patrimoine de valeurs qui s'approche de la perfection divine. **Le recours aux Togbwiwo est devenu à cet égard un recours à Re dans la mesure où en se mettant sous leur protection, nous avons de ce fait la bénédiction de Re lui-même**. Mieux encore, **le recours aux Togbwiwo fait de nous des sources même de bénédiction**.

De la protection des Togbwiwo, il résulte que chaque chose et chaque être dans le monde ne peuvent devoir leur bénédiction que par l'action de chacun des individus humains vivants à toute époque donnée. Les autres animaux, les plantes et toutes matières deviennent réalité humaine du seul fait de la présence humaine sur terre. **L'écoute de la voix des Togbwiwo garantit de cette façon la pérennité du monde**. Cela revient à dire que dans le Mawuntinya, il n'est pas question d'une possibilité de la fin du monde.

Le Yewɔɛ est, d'après ce qui précède, la foi dans l'avenir de l'humanité, c'est-à-dire dans **la résurrection de chacun dès sa mort**. Résurrection dont la preuve se manifeste aux siens par **l'étendue de ses œuvres** qui n'est pas une réalité quantitative mais qualitative, de sorte que le moindre de ses bienfaits prend la valeur infinie de l'Amenu wɔna, et efface dans

notre volonté tous les méfaits qu'il (le défunt) aurait pu faire : les forces positives l'emportent sur les forces négatives !
Le Yewɔɛ consiste à se mettre sur le chemin de l'immortalité de l'individu humain (les morts ne sont pas morts) et sur celui de la pérennité de l'humanité. Il est par conséquent la seule façon valable d'assurer l'avenir de l'humanité.

« *J'imagine* ***ces morts à l'écoute de notre monde, car ils nous observent****. Nous le savons pour avoir appris et souvent murmuré ces vers de Birago Diop :*

> ***Ceux qui sont morts ne sont pas morts****…*
> *Les morts ne sont pas sous la terre.*
> *Ils sont dans l'arbre qui frémit.*
> *Ils sont dans l'eau qui coule.*
> *Ils sont dans l'eau qui dort.*
> *Ils sont dans la case, ils sont dans la foule.*
> *Les morts ne sont pas morts.*

La vie est, en somme, un souffle permanent qui se déplace et se renouvelle. ***Le monde n'a pas de fin puisque les êtres chers ne nous quittent jamais définitivement****. »*[297]

Chacun devient Togbwi par ses œuvres qui sont réelles dans tous les cas, après sa mort, même si les vivants ne s'en rendent pas immédiatement compte. C'est pour être capable de s'en rendre compte que chacun a le souci de connaître ses racines. De là vient la nécessité de l'Arbre généalogique non seulement au niveau cosmologique, mais surtout au niveau de la parentalité de chacun. C'est en ce sens que l'accouchement sous X frise le crime contre l'humanité et ne peut empêcher aucun enfant d'exiger de le rendre nul et non avenu.

---

[297] Aminata Traoré, **Le viol de l'imaginaire**, page 81 et 82. Éditions Fayard et Actes Sud, 2002.

« *Le griot s'installait, préludait sur sa cora, qui est notre harpe, et commençait à chanter les louanges de mon père. Pour moi, ce chant était toujours un grand moment.* ***J'entendais rappeler les hauts faits des ancêtres de mon père, et ces ancêtres eux-mêmes dans l'ordre du temps*** *; à mesure que les couplets se dévidaient, c'était comme* ***un grand arbre généalogique qui se dressait, qui poussait ses branches ici et là, qui s'étalait avec ses cent rameaux et ramilles devant mon esprit****. La harpe soutenait cette nomenclature, la truffait et la coupait de notes tantôt sourdes, tantôt aigrelettes.* »[298]

Le Culte des Togbwiwo se dit : **YEWƆƐ**. Yewɔɛ, c'est la représentation, l'extériorisation de l'Esprit Divin en nous.
« **Togbwiwo sime mi le** » = « **Nous sommes sous la protection des Ancêtres** » (mot à mot : c'est dans les mains des Ancêtres que nous sommes).

Les Togbwiwo sont les Adorateurs de **Yewowa**. Ye wo wɔ na = Yewowa. Mot à mot, cette formule signifie : « C'est Lui (ye) qu'ils (wo) font pour (nous donner) ». Mais puisque c'est pour nous qu'ils (les Togbwiwo) L'(Re) ont créé, ils s'adressent à chacun de nous en disant : « **Wo ye wɔ Mawu la, ye Mawu la wɔ wo** », autrement dit : « **C'est toi qui as fait Mawu et Mawu t'a fait** ». N'est-ce pas aussi l'enfant qui fait les parents ? Qui peut se dire parent sans avoir eu d'enfant ?
Chacun de nous, en se mettant à leur écoute, peut se dire :
« **Nye ye wɔɛ** » : « **C'est moi qui l'ai fait** ». De là vient le Mawuntinya comme Culte de « Ye wɔɛ » dont les Ministres (ministres du Culte = les Boso'mfo) sont des **Yewɔɛsi** (au singulier), Yewɔɛsi wo (au pluriel), abusivement dérivés en Yehoesi (wo) ; Vodusi (wo) ; Vedusi (wo).

Dans tous les cas, ce que font les Hungawo (Boso'mfo) et les Yewɔɛsiawo s'appelle : « Cérémonie du Culte », consistant en

[298] Camara Laye, **L'enfant noir**, page 25. Éditions Plon, 1976.

une série de libations <u>rigoureusement</u> organisées dans la liturgie qui est la <u>forme intangible</u> du rituel théologique.

Voici un exemple, parmi tant d'autres, de ce que nous venons de dire :

« *Il y a six parties à une réunion de Njia, conçues pour intégrer les aspects spirituel et fonctionnel de l'existence. Il s'agit de : (1) la libation aux ancêtres ; (2) la créativité et l'expression poétique et musicale ; (3) Nommo : le pouvoir du verbe créateur ; (4) l'affirmation ; (5) l'enseignement ; et (6) la libation à la postérité. Ce schéma est partie intégrante de Njia, et ne varie pas.*

La libation aux ancêtres honore les frères et les sœurs vertueux qui nous ont précédés*. Nous ne devrions jamais oublier leurs accomplissements. Pour cette raison, l'on procède à la libation au début de tous les rassemblements de Njia. De l'eau est placée dans trois vases [...]. Le libateur se tient debout, derrière les vases, et commence ainsi :*

Le libateur : Nous appelons nos ancêtres, ceux qui sont loin et ceux qui sont proches, père de nos pères,

L'assistance : Mère de nos mères

Le libateur : Pour rendre grâce

L'assistance : Pour porter témoignage

Le libateur : Pour la libération et la victoire des nôtres

L'assistance : Pour toujours !

Le libateur : Ainsi en est-il ! [...]

Après la libation, la poésie et la musique permettent ***la libre expression de la créativité****. Les participants peuvent lire n'importe quel texte Afrocentrique, chanter une chanson, battre un tambour, souffler dans un saxophone, ou bien s'apprendre à pratiquer un art particulier. Lorsque plus personne ne crée, le mwalimu, le professeur, ou le msingi, le fondateur, ou la malaika, celui qui est beau, dit « partageons Nommo en appréciant ce qui s'est dit. »*

Au cours de Nommo, l'on discute de façon Afrocentrique de tous les problèmes du monde. Là, des solutions créatives sont proposées. Par exemple, quelqu'un peut dire, « Je veux vous raconter comment j'ai surmonté un comportement négatif au cours d'une discussion [...]. Dans un autre cas, Nommo est aussi le lieu de dissémination d'informations [...]. D'autres types d'informations – historiques, culturelles, et politiques – peuvent être débattues au cours du Nommo. Après Nommo, Njia passe à l'affirmation de notre survie et de la force divine qui est en nous. En effet, pendant cette période d'affirmation, Njia est lue, et ***les participants réaffirment leur foi en une pensée victorieuse****.*

L'enseignement de Njia est une élaboration consciente de ses bases idéologiques. Il cherche à éveiller notre plus profonde sensibilité à l'autre, de même que nos attitudes victorieuses vis-à-vis du monde. Njia provoque et instruit, Njia est lue, et ses enseignements s'inscrivent dans cet esprit. À la fin de la séance, l'on procède à une libation à la postérité, accompagnée d'une collecte d'argent.

De même que lors de la première libation aux ancêtres, la dernière libation est faite par un libateur qui dirige l'assistance. [...] Le libateur commence ainsi :

Le libateur : Nous appelons l'esprit de nos enfants

L'assistance : Et de leurs enfants

Le libateur : Pour qu'ils voient ce que nous avons fait

L'assistance : Et qui nous sommes

Le libateur : Pour apprendre de nous ce qu'est la force

L'assistance : Et la vérité

Le libateur : Et à ne pas avoir peur comme nous n'avons peur

L'assistance : Et à s'avancer car vous avez été désignés

Le libateur : Ainsi en est-il !

Lorsque la libation à la postérité est finie, l'assistance se lève et chaque personne lève la main droite en l'air pour des harambés. ***Harambé signifie « se mettre ensemble pour aller de l'avant »***

en kiswahili. Le mwalimu, ou bien quelqu'un qui a été désigné, dirige l'assistance pour sept harambés après les Nguzo Saba. Des fruits et des jus apportés par des membres de Njia sont partagés de façon informelle, dans la camaraderie. »[299]

Par « Njia », la Tradition sous sa forme la plus rigoureuse entend un rassemblement liturgique, c'est-à-dire une réunion périodique rigoureusement définie sous la forme intangible du rituel théologique. Le rituel théologique est toujours une commémoration. Pour en avoir une compréhension plus poussée, il vaut mieux se référer à ce que nous avons dit du Yewɔɛ.

3. Xɔse

Dès que nous parlons de Xɔse, nous parlons un langage théologique. **Xɔse est la source de toutes les motivations** ; c'est ce que tu dois posséder pour réussir dans toute chose. Elle se situe au niveau de la volonté qui ne peut être qu'humaine ou divine. Il faut faire la distinction entre la volonté humaine et la volonté divine, et la Xɔse dont nous parlons se situe au niveau de la volonté humaine. La volonté divine, Re seul peut l'avoir. **Xɔse est ce qui nous pousse à agir avec efficacité**. C'est ce que chacun a lui-même défini et pris comme maxime.

Xɔ signifie « accepter » (il y a de l'inacceptable), Se signifie « loi », « écouter ». **Xɔse, c'est donc être et se mettre à l'écoute de soi-même et à l'écoute des autres**. Wosere, c'est celui qui a écouté (la voix de) Re en lui (à l'intérieur de lui). Celui qui écoute Re ne reste pas sans réponse, d'où Wosirese : « Toi que Re a exaucé ». Tout en sachant que Re est incarné dans les Bantu. Par conséquent, Xɔse désigne le Kamit qui écoute sa voix intérieure et qui agit pour se faire exaucer.

299 Molefi Keta Asante, **L'Afrocentricité**, page 50 à 52. Traduction Ama Mazama.

« *Chez les Bambara :*

« Avant de devenir créateur (…), Dieu « se pense en lui-même ». ***Pour ne pas être seul, il « s'adresse à lui-même », se parle à lui-même « dans son intériorité »****. Il produit ainsi la première parole audible pour lui seul. Les « sons primordiaux » de cette parole sont en relations avec les éléments constitutifs du monde (eau, air, terre, feu). Mêlée à « l'élément liquide du ciel qui, dans toutes les directions, se répandit à travers l'espace », la parole primordiale s'étala partout ».*
Ce « Dieu est lui-même… Ka ga, « voix de la voix », c'est-à-dire « la voix par excellence », il est Ka kaliya, « antériorité de la voix », c'est-à-dire « ***cette toute première voix que, sans même le savoir, l'homme porte en lui*** *» et qui devient Ka ka yo, « « Yo de la voix de la voix… ». »*[300]

Si je n'ai pas confiance en moi, je ne peux pas avoir confiance dans autrui. Xɔse, selon le Vodu, c'est l'intime conviction : **c'est la confiance en soi-même d'abord, ensuite la confiance dans l'autre**. Ce qu'on demande à un individu, c'est d'être sincère, que ce qu'il dise soit vrai ou pas. Xɔse est la principale source de l'action : **la solution est en toi** = suka ma gble woɖi o !

La connaissance est la clé des portes de la liberté ; elle s'applique à Mawuntinya. Elle est limitée, tandis que la volonté est sans limite. Par conséquent, lorsque j'agis, je dois me limiter : Xɔse étant du domaine de la volonté. La connaissance veut dire qu'on agit en connaissance de cause et non à l'aveuglette. Avec elle, il est possible de tout faire. Or il y a des choses qu'il est inacceptable de faire : c'est cela la définition de la Maât, c'est-à-dire **ce qu'il convient de faire**. La Maât est au-dessus de tout ; c'est à ce

[300] Mubabinge Bilolo, **Le Créateur et la Création dans la Pensée memphite et amarnienne**. Page 108. Éditions Menaibuc, 2005.

niveau que se trouve ce qui est humainement acceptable. Par conséquent, elle n'a rien de théologique et n'est pas une Déesse non plus. C'est un concept qui veut dire « Loi Fondamentale », et cette Loi dit qu'il y a des choses qui sont humainement inacceptables : la Maât agit contre toutes les formes d'exclusions. Par exemple, la science dans la Tradition dit qu'il est possible de cloner, mais le clonage de l'Être humain est inacceptable parce qu'elle peut perpétuer des dérapages.

Même dans le domaine de la continuation de la création par les Kamit, l'usage du clonage connaît des limites. L'agriculture peut se faire par bouturage, mais l'agriculteur Kamit préfère au bouturage le semage à partir de la graine. C'est dans ce sens que Doyle McKey, chercheur au « Centre d'écologie fonctionnelle et évolutive » de l'Université de Montpellier II, reconnaît, dans un article publié en septembre 2010 dans le magazine « Pour la science » N° 395 (page 67), que « *Les pratiques paysannes traditionnelles représentent une ressource considérable pour la création d'une agriculture plus durable, ressource souvent négligée par l'agronomie « scientifique »* » soi-disant.

Xɔse vient combler les lacunes de la connaissance et est source de toutes les motivations, l'ensemble de toutes nos raisons d'agir. Ainsi, **agir en connaissance de cause ne veut pas dire qu'il faut attendre de tout connaître, d'avoir toutes les données, pour agir**. Xɔse, c'est se mettre sur le chemin de la compréhension ; c'est une question d'effort qui est le produit de la volonté. Comme l'a dit Marcus Garvey[301] : « *Si tu n'as aucune foi en toi-même, tu es doublement vaincu dans la course de la vie.* ***Avec la foi, tu as gagné avant même d'avoir commencé***. »

[301] **The Philosophy and Opinions of Marcus Garvey. Or, Africa for the Africans**. Compiled by Amy Jacques Garvey. New Preface by Tony Martin. First Majority Press edition, 1986.

Parler de Xɔse conduit à exposer le rôle de Mawuntinya dans la Tradition. **Mawuntinya sert à rassembler** ! L'Être humain, s'il est isolé, n'est plus un Être humain. C'est le fait d'être rassemblé dans la durée qui fait que l'individu humain se trouve en situation de réaliser toutes ses potentialités (conformément à la division du travail). **Mawuntinya a donc pour préalable de rassembler**. Raison pour laquelle elle n'est pas première dans notre Tradition puisque les Kamit, avant d'inventer Mawuntinya, ont commencé par la science ! Elle constitue ainsi le bas de l'échelle puisque ce que nous mettons en premier lieu, c'est la Politique : le Muntu est un Être essentiellement politique (rôle du Fari). Après la politique, il y a Susuɖeɖe qui englobe toutes les autres matières (rôle du Nunlonla). Enfin, il y a Mawuntinya (rôle du Boso'mfo). Mawuntinya est donc différente de Susuɖeɖe. Pour nous, Susuɖeɖe est un trésor, une chose rare et précieuse. Toute nouvelle pensée demande tellement d'effort qu'il faut l'appuyer sur d'anciennes pensées.

Puisque Xɔse se situe au niveau de la volonté, il faut que la volonté de rassemblement se donne les moyens d'assurer Sukalele entre les Bantu. Mawuntinya se trouve parmi les moyens de rassembler les Bantu. C'est un moyen de mettre à la disposition des individus ce qui peut les emmener à la morale (indication du chemin vers la moralité) : ce n'est donc pas la morale non plus.

Mawuntinya est un fait culturel, c'est-à-dire un aliment spirituel. Elle n'est donc pas la politique qui, elle, est un aliment à la fois matériel et spirituel.

Nous sommes matériellement et spirituellement riches. Ce qui nous manque, c'est la volonté de ne pas être dépossédé. C'est dans ce sens que Mawuntinya est un moyen de guerre contre l'aliénation. Mais comme la nourriture spirituelle est un fait quotidien (vision à court terme), c'est ce qu'on doit faire pour la

durabilité. On doit quotidiennement cultiver la pluralité de la même façon qu'on doit s'assurer une alimentation diversifiée : c'est en cela que consiste Mawuntinya. **La tolérance est le fait de supporter la différence** ; donc là où il y a différence, on sent le besoin de se l'approprier. La différence est la première réalité humaine : chacun est unique en son genre. Pour qu'il y ait rassemblement, il faut qu'il y ait différence.

La politique, comme la médecine, est par contre une gestion à long terme et se charge de la santé individuelle et collective. Se rapprocher de Re, c'est se trouver dans son meilleur état physique et mental. La médecine est ce qui est matériellement la garantie de la santé physique et spirituelle. C'est le chemin vers l'immortalité. C'est pourquoi la culture de la longévité est un fait de notre Tradition. Nous en venons même à contester la réalité de la mort : la recherche de l'immortalité est l'objectif visé.

Le sport est le repère de la transcendance, c'est-à-dire de l'effort d'élévation spirituelle. Cela signifie que ce que l'humanité a déjà réalisé indique le chemin pour toujours s'élever spirituellement. À ce niveau, on donne non pas la perfection mais le mouvement vers la perfection : le perfectionnement. Ce qui caractérise le sport, c'est le record (que nous pouvons comparer à la longévité) : un record battu n'est pas le dernier mot en la matière.

Le record n'est pas qu'une question physique, il est aussi spirituel. En effet, le concept de chef-d'œuvre contient l'idée de perfection vers lequel tend le perfectionnement. L'art indique de ce fait la signification des choses humaines. Le record qui est toujours à battre est en-dessous du chef-d'œuvre qui est une merveille.

*« Une des coutumes de la circoncision veut **qu'on réalise un exploit** audacieux avant la cérémonie. »*[302]

[302] Nelson Mandela, **Un long chemin vers la liberté**, page 36. Éditions Fayard, 1995.

La Tradition reconnaît **notre mère Esise comme celle qui a produit le premier chef-d'œuvre en enfantant Hɔluvi** qui a été conçu après la mort de Wosere, notre père.

« *Pour Matsuawa-ma-Ngoma, il est clair et sans aucun doute possible :* ***la Divinité est une Mère****. Cette mère est noire. La première divinité qu'a adorée l'humanité serait une femme. Normalement, une mère est une femme ; donc Dieu est une femme et une femme noire de surplus. [...] C'est ce que révèle Matsuwa-ma-Ngoma dans son expression mâmà-wa-ndômbi.* »[303]

La naissance de Hɔluvi veut dire que Wosere est ressuscité : celui qui fait l'<u>effort nécessaire</u> ne meurt jamais. L'effort qu'a fait Wosere est qu'il a entendu Re (Wo se Re) : c'est sa (à lui) voix intérieure qu'il a entendu (nous sommes le Temple de Re ; Re habite en nous). Par conséquent, Wosere précède Wosirese : l'écoute de soi-même et des autres a produit le **Yayra me**, c'est-à-dire quelque chose qui, à première vue, était hors de la portée de l'individu humain. « Je suis le Temple de Re » (Remetu), autrement dit : « Re est intérieur à chacun de nous ». Wosere a inventé, créé le **Sɔke mɔna se**. C'est ainsi que tous ceux qui viennent après Wosere sont **égaux et sont valables** <u>quoi qu'ils aient fait</u> ! D'ailleurs, si les plateaux de la balance de Maât sont toujours en équilibre, c'est pour rappeler le principe de l'égalité qui est lui-même un produit de la Justice : la reconnaissance de l'égalité (Ɖemɔtika) des individus humains est <u>la moindre des choses</u> pour toutes sociétés humaines.

Sɔke mɔna se suppose que celui qui gracie sache ce que le gracié a eu à faire, à commettre comme faute. Autrement dit, le gracié reconnaît d'abord sa faute devant le juge, et celui qui gracie condamne d'abord avant de gracier. Une fois que la faute commise

303 Nsaku Kimbembe, **Confins spirituels du Kongo Royal**. Tome 1, page 158. Préface de N.Y.S.Y.M.B. Lascony. Éditions Cercle Congo, 2010.

est reconnue, c'est à ce moment que Wosere dit : « on remet les compteurs à zéro ». « Wosere le sait, tu le sais, donc tout va bien ». C'est cela le Sɔke mɔna se. Ce droit veut dire que « tu dois commencer à bien faire ». Autrement dit : « tu ne dois plus recommencer ta faute » !

Sɔke mɔna se, qui est un fait juridique, n'exclut pas de faire la lumière sur tous les actes commis par l'accusé : d'où les quarante-deux (42) juges devant lesquels l'intéressé se présente pour rendre compte de chacune de ses actions. **Xɔse consiste à s'engager à corriger les erreurs du passé**. Chacun doit toujours rendre compte : le Sɔke mɔna se n'exclut pas la condamnation qui est toujours assortie d'une sanction. C'est de cette sanction seulement que le Sɔke mɔna se peut exempter, enlever : on dispense l'individu d'exécuter la sanction par ce droit. À ce niveau, l'individu se met en accord avec Se djɔdjɔɛ dji en n'oubliant jamais la condamnation. **La dispense de la sanction lui permet de repartir sur de bonnes bases, c'est-à-dire de s'engager à ne plus accepter l'inacceptable : donc d'agir selon la Maât**. Cette dispense est une chance pour mieux faire. Être en état de Yayra me présuppose que chaque fautif doit être condamné. Et c'est après avoir renoncé à poursuivre dans la mauvaise direction qu'il est mis dans les conditions nécessaires du succès, de la réussite.

La Tradition dit qu'un Gouvernement doit contenir au maximum 42 ministres non pas pour définir ce qu'il faut faire, la Maât, mais **pour rectifier, corriger les erreurs du passé** : c'est cela Xɔse. Un Gouvernement définit les conditions concrètes de l'inclusion de chacun en corrigeant (rectification) les erreurs et en évitant les fautes : c'est le rôle des 42 Juges.

Trahir, c'est changer de camp. **Commettre une faute, c'est commettre une infidélité**. Or pour éviter la faute, il faut la piété qui est la fidélité à la mère. La divinité de la mère n'est pas le

sacré théologique. La faute, c'est l'impiété, la trahison de la mère car entre la mère et l'enfant, il y a des secrets qui ne doivent rester qu'entre eux. **Cette trahison de la mère commence lorsqu'on ne parle plus sa langue maternelle !**

La faute consiste à trahir un secret. Le secret dont il est question ici est un interdit (tabou) dont il ne faut pas parler. Par exemple, si on ne parle pas de l'inceste, c'est parce que c'est évité par tout le monde dans la société. Or quand on commence à en parler, c'est qu'il y a eu faute.

La faute est le manquement à un principe : la Maât, qui est la Constitution humaine puisqu'elle est une réalité collective. La faute, en tant que trahison au sens ci-dessus indiqué, est distincte de la faute morale qui ne concerne que l'individu et qui représente un manquement à soi-même et non pas à autrui. Chacun a une mission qu'il doit réaliser. Cette mission est un choix individuel qui se fait toujours en connaissance de cause. La connaissance de cause suppose la connaissance de tous les éléments qui nous forcent à agir (motivation, volonté, etc.). Parmi ces différents éléments, nous choisissons ce qui est pour nous-mêmes inacceptable. Dans ce cas, l'individu se situe du point de vue de l'universalité puisque ce qui est inacceptable pour lui est inacceptable pour autrui.

La singularité est le fondement de l'universel du point de vue de la morale. Dans ce domaine, la faute est plus fréquente et plus tolérable que du point de vue politique. C'est pour cela que le Sɔke mɔna se est toujours en faveur d'un individu et non pas d'un groupe d'individus. Au contraire, **Sɔke mɔna se définit le mouvement de solidarité du groupe avec l'individu**, même quand celui-ci s'écarte du champ du Sukalele qui est celui de toutes les solutions acceptables.

Quand les Bantu se rassemblent (rôle de Mawuntinya), **ce qu'ils font est toujours positif**. C'est pourquoi dans la Tradition on ne condamne pas l'individu. Ce qu'ils font est toujours positif parce qu'un seul d'entre eux est susceptible d'être sanctionné : c'est le leader. Les autres membres du groupe ne sont pas sanctionnés puisqu'on estime qu'ils ont été amenés sur une fausse route par le leader. On applique ici la règle du responsable unique. Dans tous les cas, **un seul jugement ne peut condamner plusieurs personnes en même temps**.

La portée de cette règle est l'exclusion de l'impunité du leader qui est d'autant plus responsable qu'il est le gardien de la constitution. **L'erreur du leader est impardonnable**. À ce niveau, son erreur est en même temps une faute : l'erreur coïncide ici avec la faute. **Une faute individuelle n'est jamais une erreur individuelle**, alors que la faute politique coïncide avec l'erreur politique. La faute morale n'est pas une erreur parce qu'elle dépend des circonstances et surtout de la parole du sujet qui est capable non seulement de reconnaître la faute ou l'erreur, mais de les distinguer l'une de l'autre. Cette distinction n'est pas possible dans le domaine politique. Par conséquent, l'individu a toujours raison : ce qui lui arrive de négatif provient des circonstances sociales. Cette proposition indique l'archaïsme de *Ɖ*emɔtika : dans le système paradigmatique, ce qu'un vote a fait, un autre vote peut le défaire. Il n'y a pas de perspective de la durée puisque tous les individus se mettent d'accord, et cette définition doit être ensuite jugée d'après la Constitution. Ce qui fait qu'elle devient définitive en cas de conformité (l'erreur à ce niveau consisterait à changer de Constitution).

La « délinquance » juvénile, comme l'Agbogbozan, est le chemin de la maturité. À la puberté, l'enfant doit apprendre à désobéir, c'est-à-dire à se prendre spirituellement en charge, à penser par lui-même, à montrer qu'il accède à la maturité puisque

jusque-là, il a obéi à sa mère. Cette réalité est ce qu'évoque Madame Smeralda en ces termes : « *C'est vraiment un processus [...]. Les violences qu'on voit exercer nos jeunes sont très souvent liées à* ***des caractéristiques liées au développement de l'individu à différents stades de sa personnalité, et notamment au stade de l'adolescence****, entre 12 et 18 ans.* »[304] Par contre, le mode de production esclavagiste maintient le monde dans l'immaturité.

Les conséquences à tirer de cela pour Mawuntinya sont que :

1° La Maât n'est pas une affaire théologique : la Constitution est une affaire purement humaine mais constitue le **repère collectif invariant** des origines à nos jours (le repère, nous pouvons nous en écarter).

2° **Mawuntinya est une affaire individuelle avant d'être une affaire collective**. Mais elle constitue un moyen utilisable pour rassembler les individus autour de n'importe quelle cause, y compris l'unité politique. **Elle est donc géographiquement et culturellement enracinée** : aucun peuple n'a le même langage théologique qu'un autre parce que celui-ci se soumet aux différentes langues et cultures locales ! Comme l'enseigne le Professeur Ama Mazama, « *Il n'existe donc pas, et il ne saurait exister, de religion universelle, puisque* ***toute religion reflète nécessairement une expérience culturelle et historique particulière*** *et une vision particulière.* »[305]

Les trois religions eurasiatiques du livre ne sont que des formes perverties du Mawuntinya dans la mesure où elles se situent toutes dans le cadre d'une généalogie non kamit, alors que la Généalogie Kamit se situe dans le cadre de l'humanité entière (l'Humanité est Kamit) : elle est universelle. La simplicité

[304] **Juliette Smeralda**, sociologue. Interview réalisée le 20 novembre 2010.
[305] Ama Mazama, **L'Impératif Afrocentrique**, page 17. Éditions Menaibuc, 2003.

rationnelle de l'Enea de nyiɖe eye ewo solaire s'élève à un si haut degré d'universalité que tous les peuples y trouvent des correspondances dans leurs propres cosmogonies. L'inverse est beaucoup plus problématique.

5. LE NOM DE RE ET LE RAPPORT A LA VOLONTE DE SE RASSEMBLER

Le préalable du Yewɔɛ est le rassemblement, et cette volonté de se rassembler apparaît même dans les noms que les Kamit attribuent à Re.
En Lingala, « Dieu » se dit « **Nzambe** ». Le mot Nzambe vient lui-même du mot « **Hunzangbe** » qui signifie : « **signe de ralliement** », « **ce qui nous rassemble** ». Mot à mot, Hunzangbe signifie : « **le jour de la parole** » (confère le rôle de la prière). « Hunza » signifie « la force qui a toujours été », « la force divine ».
Hu(n) = la parole, le tambour. Zan = le jour, la présence. (M)be ou (m)ba = manifestation ; l'ensemble des attributs, **des qualités bénéfiques** de l'être.
Nzambe est celui qui a toujours été, celui qui est et qui sera toujours.
« Zangbe » = le jour de la présence de tous (**avec toutes leurs qualités bénéfiques**).
« Hu » = la force spirituelle qui est toujours présente sous la forme des qualités bienfaisantes. Le « Hu », c'est l'Esprit des Ancêtres, l'Esprit Divin. Le « Ba », c'est le pluriel, le tout, la plénitude.
Hunzangbe = l'Être Suprême. À partir de là, nous avons Mawu : celui qui est au-dessus de tout, Re dans le Djiƒofiadume.

Nous avons vu que le mot « Zan » contenu dans « Hunzangbe » signifie le « jour », la « présence ». Nous pouvons tirer de cela la conclusion selon laquelle, contrairement aux religions eurasiatiques du livre qui cachent tout dans les livres, le

rapport du Kamit à Re n'est pas l'objet d'une cachette mais le sujet d'une révélation : d'où la maxime « **apoka li se** » qui signifie « **chercher la révélation** », et qui va donner chez les Eurasiatiques le mot barbare « apocalypse[306] » dont le sens sera traduit en « destruction ». Ce qui chez nous est « révélation » deviendra chez eux « destruction », violence. La maxime « apoka li se » indique au Kamit qu'il est le Temple de Re, Re qui est lumière réconfortante, c'est-à-dire qui chauffe (jour) : la lumière se révèle pour éclipser la nuit. D'ailleurs, « Wosere » (Tu as écouté Dieu) indique la présence (zan = jour) du divin dans le Kamit : tu as écouté (écouter, c'est respecter) la voix divine en toi : apoka li se. Or **Re nous rassemble** (Hunzangbe) : cela donnera « Wosirese » (Toi que Re a exaucé) et signifie que tout le monde peut avoir un rapport à Re. Ne dit-on pas : « la solution est en toi ! » ?

Il n'est donc pas question ici de charité : on n'achète pas une place pour accéder au Djiƒofiadume. **Tout le monde ira au Séjour des Togbwiwo**, d'après Susuɖeɖe, ce qui exclut de fait la notion d'enfer dans la perception kamit. En effet, notre Tradition enseigne qu'**il n'y a pas de catastrophes insurmontables dans le monde**. Quand on meurt, on se rend devant le Tribunal de Wosere et on est pris en charge par notre Mère Esise. Ce qu'on dit devant Wosere et les 42 juges, c'est que nous renonçons définitivement à commettre le mal. Esise nous guide à bien répondre aux questions et nous accompagne pour témoigner que nous renonçons à tout ce qui est interdit. Cette renonciation à l'interdit s'exprime sous forme de confession négative, d'où les 42 Préceptes de Maât. Par exemple, quand on dit : « Je n'ai pas tué », cela signifie que je renonce à tuer. Donc même si tu avais été criminel avant, tu iras quand même dans le Séjour des Ancêtres puisque de toutes les façons, une fois mort, chacun renonce à commettre l'interdit : les morts ne peuvent plus rien faire de mal.

[306] Pour les mots que les langues eurasiatiques ont directement empruntés aux Langues Kamit pour enrichir leur vocabulaire, nous invitons le lecteur à lire par exemple l'ouvrage intitulé « **Les racines bantoues du latin** », de Melo Nzeyitu Josias, aux Éditions Bitopo (2010).

Cette posture est à inscrire dans le cadre du droit à l'erreur qui est l'un des principes de Se djɔdjɔɛ dji : celui qui reconnaît son erreur est pardonné. D'ailleurs, on dit dans la Tradition que Re est infiniment bon, infiniment miséricordieux. C'est pourquoi il gracie tout un chacun : c'est le droit de grâce. Ainsi, *« Le mort, justifié, devient un Osiris [...] »*[307], c'est-à-dire qu'il a été exaucé par Re : Wosirese.

Précisons dans ce même cadre de l'inexistence de l'enfer dans notre Tradition qu'au Tribunal de Wosere, **Amamu**, dite « *la dévorante* », n'est pas « un monstre qui dévore les damnés au jugement dernier », puisqu'il n'y a pas de damnés. Ce qu'on appelle Amamu, c'est celui qui nous dit : « attention à ne pas t'égarer ». Il symbolise le principe de l'intransigeance et met en garde contre l'erreur en nous montrant ce qu'il ne faut plus commettre, puisque nous sommes infaillibles. Amamu, c'est le gardien des urnes (il assiste Djehuty lors de la pesée de l'âme du défunt), au même titre que le lion sur terre. Il symbolise la régularité des opérations lors du décompte que fait Djehuty au moment de la pesée du cœur du défunt sur la balance de Maât. Mais Amamu signifie aussi que la loi doit être suffisamment dure pour insuffler le respect : cet être nous oblige à renoncer à l'interdit. Mais cela veut également dire qu'il ne sert à rien de multiplier les lois inutilement, ce qu'il faut convient.
Amamu est une incitation à tout dire, un examen de passage : chacun doit montrer qu'il connaît les commandements de Maât et qu'il renonce définitivement à faire le mal.

Re est intérieur au Kamit qui est lui-même une divinité. Ce concept de « jour », de « présence » du divin en nous est très parlant dans la Tradition. Re est celui qui apporte la lumière, la chaleur, comme le jour qui apporte la lumière, la chaleur. Il est celui qui éclaire ; il est le plus brillant. Ce qui fera identifier Re à

[307] Cheikh Anta Diop, **Civilisation ou Barbarie**, page 416. Éditions Présence Africaine, 1981.

Ra : le Soleil, source de lumière, de chaleur et de maintien de la vie sur terre. Ra comme Zan désignent le jour, la présence.

La mère est appelée « dada » (comme dans Aʋadada) : le « dada » fait encore allusion à la lumière, au jour, puisque c'est la mère qui nous fait voir le jour, la lumière, en nous donnant la vie (nous comprenons pourquoi elle est l'égale de Re). En Kikongo, la lumière, la lampe, se disent Mwinda : nous avons à nouveau la présence du « da » qui signifie le jour, la présence, la lumière, la chaleur. « Da » comme dans Djoda qui désigne le premier jour de la semaine. Dans ce contexte, la lumière est inséparable de la chaleur qu'on retrouve sous le terme d'ardeur dans l'action. Dans l'action, l'importance de la chaleur s'exprime sous le terme d'enthousiasme qui indique le feu intérieur de l'acteur (ardeur).

Or nous allons voir que les Gréco-latins qui sont venus apprendre à Kemeta ont conservé ce concept de « da » dans leur mot « Dieu ». En effet, le mot « Dieu » vient du latin « Deus ». Le mot « Deus » dérive du mot kamit « da » qui donnera en latin « Dies », ce qui veut dire le « jour ». Le mot bantu « Akadi » signifie la source de la lumière. Il désigne le « carburant », c'est-à-dire ce qu'on peut brûler : c'est la source d'énergie. Et cette logique sera conservée dans les jours de la semaine latins : lundi, mardi, mercredi, etc., autrement dit le jour (di) de « lun », le jour (di) de « mar », etc. Les latins ont d'ailleurs emprunté cette logique dans la présentation des jours kamit : djoda (lundi), blada (mardi), kuda (mercredi), etc. Le « da » comme le « zan » a donc rapport au jour (la lumière, la révélation, la chaleur), à la présence (Re est intérieur à nous). Mais ce qui reste assez étonnant, c'est que Ra, Da, qui désignent la lumière, le jour, se soient transformés dans la théologie judéo-chrétienne en « Dieu » qui n'est plus lumière mais un « mâle barbu » dictant ses ordres aux humains. Il s'agit encore ici d'une déviance eurasiatique, d'un appauvrissement, d'une perversion du sens des concepts.

Somme toute, les Eurasiatiques vont falsifier nos mots et nos réalités culturelles et les feront passer pour mauvais, pour impur, diabolique, pour méchanceté. C'est par exemple le cas des mots « Apoka[308] li se », ou encore ce qu'ils ont traduit par « démon », « diable » et « satan » qui, une fois passés dans l'imaginaire eurasiatique, auront une connotation purement négative, maléfique ; alors qu'il n'en est rien des mots originaux dans notre Culture.

De fait, le mot « démon » vient de la phrase « da aye mɔ » qui désigne le « génie tutélaire » (**legba agbo**) de l'individu qui a pour rôle **de le prévenir contre ses mauvais pas et ses erreurs**. D'où l'Eurasiatique Socrate tire-t-il son propre « démon » (le démon dit de Socrate qui le prévient contre ses mauvais pas et ses erreurs) ?

Da = jeter, rejeter, quitter.

Aye mɔ (comme dans Ɖemɔtika) = le droit chemin.

Le mot français « démon » vient du grec « daïmon » qui s'inspire lui-même de cette maxime kamit. Le Da aye mɔ ou Legba (le Sodjata), c'est donc la voix intérieure. Par quel processus est-il devenu maléfique dans la pensée eurasiatique ?

Le mot « diable » vient du grec « dia bolos », qui dérive lui-même de « Di abolo » en langues kamit. Di[309] = chercher à partager ; abolo = le pain. « Di abolo » est le principe de la division, du partage ; tandis qu'il deviendra, dans la pensée eurasiatique, le principe de la destruction du lien social.

D'où « diablement », soit « merveilleusement » = en Eʋe « baɖabaɖa » signifiant :

1° mauvais (barbare) : ce qui est mauvais, c'est de diviser les gens. Or initialement, en Eʋe, Di Abolo veut dire chercher à partager le pain. Un tel partage suppose la division des choses

[308] Mapoka est le nom d'une agglomération au Botswana (il serait intéressant de chercher à savoir ce que veut dire ce nom). Mapoka et Apoka signifie la même chose. Le « m » de Mapoka, c'est le sujet « moi ». Le « a » de Apoka marque l'injonction. Mapoka : ma = moi ; po = parler, chercher ; ka = âme, le sens. Mapoka signifie : je chercherai à comprendre.

[309] En Medu Neter, « Di » signifie « partager ».

dans le sens d'une démultiplication. Il n'y a que Re qui puisse nous inviter à partager le pain (cela évoque Blemame avec pour symbole le pain).

2° au-dessus du mauvais, c'est-à-dire très bien, d'où les « *issimes* » du superlatif.

Le mot « satan » est un terme théologique qui oppose la parole de Re qui éclaire tout à la parole naturelle qui ne dit pas grand-chose. En Eʋe, « sa tan[310] » veut dire « vendre de la salive », autrement dit « parler pour ne rien dire » ou « jeter du mauvais sort ». « Sa tan » qui signifie initialement « jeter du mauvais sort » est devenu chez les Romains l'équivalent du « diabolo » grec pour désigner la personnification du mal. De là vient aussi la confusion entre « Sa tan » et « Da aye mɔ ». Constatons au passage que le glissement de sens qui va de « démon » à « satan » et du « satan » au « diable » est le même que ce que nous avons dit de l' « apocalypse » où le thème, en restant cette fois sensiblement le même, prend un sens tout à fait opposé au sens kamit. C'est de la même façon donc que « diable », personnification du mal, s'oppose à « démon », personnification de l'ange gardien personnel qui met chacun en garde contre l'erreur.

« *Le grand diable était jadis, en Afrique,* ***un masque bénéfique****. Ici,* ***le dieu du vaincu est devenu le diable du vainqueur****.* »[311], comme l'a d'ailleurs si bien exprimé l'Illustre Poète Aimé Césaire. Dans le même ordre d'idée, nous avons le mot « Nzambi », désignant *« […] l'Être agissant, le Créateur de toutes choses […], le Tout-Puissant […] »*[312], qui sera perverti par les Eurasiatiques en « Zombi », désignant maintenant l' *« Esprit d'un*

---

[310] « Vendre » se dit, en Kipende, « kusumbi**sa** » ; en Kibemba, « kushiti**sha** » : sa ou sha = sa de « sa tan ». En Kinande, la salive se dit : « ama**tan**de ». Nous retrouvons le « tan » de « sa tan ». En Bulu, on dit « menden », et en Kikongo, on dit « ma-nte » ou « mata ».
[311] Ina Césaire, **Rosanie Soleil et autres textes dramatiques**, page 271. Éditions Karthala, 2011.
[312] Théophile Obenga, **Les Bantu**, page 152. Éditions Présence Africaine, 1985.

mort qu'un sorcier met à son service (...). »[313] En effet, nous le rappelle le Professeur Gomez en présentant le sujet sous forme d'un échange, les Esclavagistes eurasiatiques demanderont aux Kamit déportés : *« [...] « Nzambi, ça veut dire quoi ? » Certains disent : « dans ma langue à moi, ça veut dire **l'Être Suprême qui guérit** [...] ». Donc c'est quelqu'un **qui fait du bien**. « À partir d'aujourd'hui, nous (les Eurasiatiques) on va appeler ça « **Zombi** », c'est-à-dire que c'est **le mal même**. Et tu ne vas plus jamais dire « Nzambi » [...]. » Donc Il ne faut plus que tu parles de l'Afrique. **Quand tu parles de l'Afrique, même le Dieu qui était bon, on le diabolise**. C'est ça qu'on a fait aux frères de la Caraïbe. »*[314]

Tous ces concepts sont tellement d'origine kamit que les Eurasiatiques, pour les pervertir de plus bel, vont créer des personnages à l'image des Kamit à qui ils attribueront tous ces noms. C'est la raison pour laquelle nous avons l'identification du diable chrétien à la couleur noire, et finalement à l' « homme dit noir » par les Eurasiatiques : le Kamit.

Si le concept de rassemblement, de ralliement des individus humains se reflète clairement dans le mot « Nzambe », il se retrouve encore inscrit dans celui de « Re ». En effet, « Re » vient de la racine « hl », qui se comprend en deux mots :

1° **Hola** (hl) qui veut dire « compter ». Autrement dit, chaque individu humain compte : tous les Kamit sont égaux et libres. Cela renvoie à la définition de la société qui est comme un cercle dont chacun de nous est le rayon. Pour rallier, pour rassembler, il faut d'abord compter les individus (raison pour laquelle les mathématiques ont été inventées à Ishango) et il faut

[313] **Dictionnaire Le Robert** illustré d'aujourd'hui en couleur. Page 1537. Éditions du club France Loisirs, 2000.

[314] Jean Charles Coovi Gomez, **Les relations entre les Noirs et les Juifs de l'antiquité à l'époque contemporaine**. Version intégrale de la conférence du 25 mars 2006 (DVD). Éditions Menaibuc et Maison de vie Production.

ensuite que chacun compte. Pour que le cercle soit stable, il faut que chacun des rayons soit pris en compte et joue pleinement son rôle. C'est encore dans ce sens que le Vodu proclame que c'est la réalité de nos différences qui constitue notre raison d'être ensemble. Malgré nos différences, nous devons nous rassembler, nous rallier, puisque chacun compte et puisque le monde n'a pas d'extérieur : les problèmes de l'humanité concerne chaque individu humain. *« Et pourtant, les différences internes et externes sont facteurs d'avancement d'une société ; pour ce fait, nos Ancêtres disent : gata dia lembo nsâmgi bwâbwana pele (une agglomération sans différence sociale (sans opposition) n'est pas viable). »*[315]
Mais cela veut également dire que nous irons tous au Séjour des Togbwiwo, que nous soyons bons ou mauvais, puisque chacun compte et que Re est infiniment miséricordieux.
Nous avons dans ce premier sens (hola) **le concept de rassembler** qui est la fonction de Mawuntinya.

2° **Xola** (xl ; lire « ola ») qui veut dire le « Prophète ». Re est en chacun des Bantu ; par conséquent, le Kamit est lui-même Re. Il n'y a pas d'homme providentiel dans notre Tradition, pas de messie, puisque chacun est potentiellement un leader, un prophète. Nous sommes tous des sauveurs, des prophètes, puisque chaque individu est une des clés qui permet à l'humanité d'accéder à l'exercice concret de la liberté. Seulement, il faut savoir écouter Re, donc soi-même et aussi les autres (entente, solidarité, écoute) puisque chaque Kamit est Re (Wosere), avant que Re, lui, nous exauce : Wosirese. Écouter Re, c'est prendre des initiatives et décider d'exploiter tout son potentiel afin de devenir un réel prophète dans son domaine. Il s'agit dans ce dernier cas de la volonté humaine : celui qui veut, peut ! Mais pour pouvoir faire, encore faut-il déjà connaître et se connaître soi-même : « je ne

[315] Kimbembe Nsaku Sêngele, **Ntangu Yi Fweni/Voici venu le temps**. Quatrième de couverture. Éditions Amouna Hungan Ga, l'an 50 de l'ère Lumumba.

peux faire tout ceci que si moi-même je fais un effort pour me connaître ».

6. LA REFORME DU FARI AKEHENAATO

« A ke he na ató » désigne « l'Adorateur du Soleil ». Il signifie mot à mot : « Ouvre ton cœur à Re ». Aketató = la Ville Sainte, la Ville du Soleil.

« Re », c'est l'invisible que seul le Kamit peut rendre visible, la fonction de l'art étant de faire voir l'invisible. « Ra », c'est le visible qu'il ne peut regarder en face, donc ce qui est d'une certaine manière invisible. C'est pourquoi on parle dans la Tradition du « ***Musadidi wa Bana « Diba katangidibwe mu mpala*** » *(Serviteur des enfants du « Soleil-qu'on-ne-peut-regarder-en-face »). »*[316]

Ra est donc le visible qu'il est recommandé de ne pas voir en face sous peine d'être ébloui ; c'est ce que le Kamit décrète invisible par prudence. Ce décret de ne pas regarder le soleil en face a également une raison médicale : le soleil éblouit les yeux et est susceptible d'affecter la santé, de rendre aveugle.

« Ató » est la **représentation matérielle**, donc visible, de l'Unique Re sous la forme du Disque Solaire. Ce disque est un objet fabriqué par l'Être humain. Au niveau de Ra, il y a l'affect et le concept. La nouveauté du Fari Akehenató est qu'il s'est rendu compte des avantages du percept : les Bantu ne se rassemblent qu'autour de ce qu'ils perçoivent. Exister dans ce sens pour Re, c'est non seulement percevoir (Re) mais aussi être perçu (Ató). Akehenató permet aux Bantu d'avoir le concept d'un Re **proche d'eux et sensibles à eux** sur tous les aspects possibles : ils peuvent le (Re) regarder sans être éblouis et contempler ses

---

[316] Mubabinge Bilolo, **Le créateur et la création dans la pensée memphite et amarnienne. Approche synoptique du « Document Philosophique de Menphis » et du « Grand Hymne Théologique » d'Echnaton**. Éditions Menaibuc, 2005.

merveilles (d'où l' « hymne » à Ató). Le Fari Akehenató rétablit le sens figuré au-dessus du sens propre et du sens littéral : il donne à Re un visage, une figure ; visage qui n'est ni humain, ni animal, ni la matière telle qu'elle se manifeste sous toutes ses formes. Il met en valeur la différence entre la Maât qui se situe à hauteur des Kamit et se reconnaît dans la configuration du visage humain qui est commune à tous les individus humains ; et ce qui le dépasse en tant que figure divine. La mère n'est pas divine à cause de son visage qui a la même configuration que celui du père, mais par l'attention inconditionnelle dont elle entoure l'enfant en permanence dès sa conception. Cette attention est supérieure à celle dont on peut entourer un trésor matériel, c'est plus que le soin. La mère entoure au contraire ce qui est à l'origine de toutes les ressources futures : la ressource humaine. Raison pour laquelle il ne peut y avoir de croissance humaine sans croissance démographique : on ne sera jamais trop nombreux ! Chacun est une nouveauté radicale et apporte de la nouveauté ; d'où l'intolérabilité de l'eugénisme par exemple dans Susuɗeɗe.

Amon et Ató ne sont que des évolutions du nom de l'Unique Re. Amon, qui est la dénomination de Re à Waset, signifie « voir », « comprendre ». C'est ce qui est caché, inaccessible, puisque pour pouvoir voir et comprendre, il faut faire l'exercice de la raison en cherchant (érudition). En Téké, « Mamona » signifie « voir », « chercher », « vérifier » (ce qui est caché). C'est alors que le Fari Akehenató dira qu'il est maintenant possible de regarder Re en face, à travers le Disque Solaire : Ató. Re passera alors de l'invisible au visible. La guerre sainte dans la Tradition consiste à faire voir l'invisible, ce qui constitue l'objet de la réforme du Fari Akehenató. L'effort est individuel mais le résultat est collectif puisqu'il bénéficie à l'humanité dans son ensemble. Le Kamit est Créateur dans la mesure où Re est en lui. Si Re est créateur et nous a créés à son image, nous avons pour mission de continuer la création en faisant en sorte que l'activité

de la matière permette de rendre autosuffisant toute source de vie végétale et animale. Battre un record, réaliser un chef-d'œuvre, ce n'est pas contre une personne : Sematawy ! La guerre est sainte quand elle défend la santé physique et mentale, spirituelle et biologique de l'humanité dans son ensemble.

En réalité, le sens profond qui se cache derrière la « querelle » entre le Clergé dit d'Amon et celui dit d'Ató est une histoire de transgression, notamment de la part du Fari réformateur. Amon est le nom populaire de Re, tandis qu'Ató est son nom ésotérique, qui est proprement théologique : Ató est un terme savant. Il est interdit de le dire aux non instruits. Or le Fari réformateur avait pour projet de divulguer ce terme savant dont les Instruits seuls connaissaient les enjeux. Cette transgression entraînera la censure du Fari Akehenató.

La pratique dynastique est une transgression du même genre dans la mesure où les Kamit se considéraient comme les Enfants d'une même Famille. Chacun a donc vocation à diriger l'ensemble. Mais le principe dynastique produira une usurpation dans la mesure où on dit que seuls certains, issus de quelques uns, ont le droit de diriger l'ensemble.
Lorsque quelque chose n'est pas dans la culture populaire et qu'on l'introduit d'en-haut, cela s'appelle une vulgarisation. Une vulgarisation de l'ésotérique est une transgression. Amon était populaire, pas Ató. L'installation de la pratique dynastique comme l'installation d'une pratique théologique est une transgression grave dans la mesure où cela porte atteinte à la nécessité de l'effort personnel. Cela fait une sorte de restriction, de la même façon que la vulgarisation constitue un appauvrissement de l'intensité de l'effort.

7. LE ROLE DE LA PRIERE

Il y a des choses qui sont sources de motivation pour le rassemblement et d'autres qui ne le sont pas. C'est pourquoi même ceux qui sont contre les motifs et les mobiles du rassemblement sont obligés de feindre ou d'imiter ceux qui se rassemblent. Le Yewɔɛ est né le jour où l'humanité s'est créée un statut collectif. Avant, nous priions sur les tombes, mais après, nous avons commencé à le faire dans les temples.

La Tradition refuse la notion de sacrifice (gbagbewuwu) qui consiste dans l'immolation d'un animal. Quand on tue un animal, c'est pour la consommation de tous, vivants et morts. Ce n'est pas pour réparer un mal, mais pour créer du bien. Toutefois, comme nous sommes des Êtres vivants et Gardiens de la vie, toute immolation, c'est-à-dire la mise à mort d'un animal, nous rappelle notre propre mort que nous refusons. C'est dans ce sens que nous n'aimons pas le sacrifice. C'est surtout pourquoi nous préférons le terme d'offrande (vɔsa) qui comprend, en tant qu'offrande, non seulement des produits animaux, mais aussi des produits végétaux et ce qui permet leur renouvellement, c'est-à-dire l'eau. Ce refus signifie se débarrasser de nos différences pour être ensemble (vodu). Autrement dit, c'est mettre en commun ce que nous avons de commun. De ce fait, ce n'est pas le produit de Mawuntinya. Le vɔsa va avec le vodu. **Nos différences ne font pas partie de notre être mais de nos compétences**. Ça vient du fait que nous sommes différents les uns des autres, suivant la manière dont l'homme est différent de la femme et inversement (langage séculier). C'est l'histoire du test d'orientation et des potentialités humaines. Chaque individu humain est une nouveauté radicale, donc source de richesse matérielle et spirituelle ! Par conséquent, richesse + richesse = richesse ! Raison pour laquelle nos différences doivent nous unir afin d'accroître notre richesse !

Du point de vue théologique, quand les gens se rassemblent pour une cérémonie, c'est un moyen pour produire du rassemblement. Quand nous prions, la prière est quelque chose d'individuel et de silencieux puisque c'est un dialogue avec Re. Se réunir pour prier, c'est cesser d'être silencieux pour dire tous la même chose. Par conséquent**, il y a la prière individuelle qui est la prière (nourriture spirituelle) par excellence** et qui se fait consciemment ou non au début de chaque action importante : c'est la concentration. Prier, ce n'est pas rester immobile mais plutôt bouger, agir ! C'est se donner les moyens de (agir)… Par la concentration, on se reprend en main et on agit ! Re nous fait confiance ; il est trop grand pour s'occuper de nos petits problèmes.

La prière par extrapolation cesse d'être silencieuse pour devenir sonore : c'est parler pour dire ensemble la même chose ; c'est produire une volonté collective. L'essentiel ici est que quand nous passons de la prière individuelle à la prière collective, il n'est plus nécessaire de comprendre ce qui est dit. Mais **ce qui est dit produit un effet bénéfique du seul fait de sa répétition**. La prière collective est intoxication par répétition. Ce qui est le propre de l'intoxication, c'est de bloquer la particularité et la singularité des individus. C'est pourquoi il produit le même effet que la concentration. Par la concentration, je me prends en main. Par la prière, je demande aux autres de me prendre en main ; je me livre aux autres en ce sens que je leur fais entièrement confiance. Prier, c'est rassurer les gens.

La conséquence pratique de la prière collective est qu'il n'y a plus de concentration, il n'y a plus de silence, mais il y a distraction (effet de la musique). Je suis distrait non pas parce que je ne suis pas (le fait de ne pas prêter attention), mais dans la mesure où je disperse mes ondes (le son) et je me mets sur la même longueur d'ondes que les autres. La conséquence ici est l'inviolabilité des lieux de prière collectifs. Autrement dit, là où

nous nous rassemblons théologiquement, la violence est exclue ! Cet endroit devient, même à ciel ouvert, un refuge pour tout le monde. C'est pour cette raison que nous avons le Boso'mfo à disposition à tout moment : il est là chaque jour pour appeler les autres à se mettre sur la même longueur d'ondes qui ne peut être produit que par la répétition. Cela produit une volonté collective qui est différente de la volonté individuelle. **Mawuntinya est une volonté de désarmement mutuelle**. Elle est une source de production de la paix intérieure pour chacun (ce n'est pas la paix au sens politique du terme), une paix de l'âme donc : c'est un climat psychologique apaisant : c'est la sérénité qu'il nous faut.

L'inviolabilité ou franchise théologique est analogue à la franchise universitaire et domestique : dans la Tradition, les forces de l'ordre ne peuvent pénétrer dans le temple, l'université (école) ou la maison qui sont **les trois lieux inviolables**. Au sujet des temples, nous pouvons apprendre qu' *« En plus d'être des lieux de prière et de recueillement, les sanctuaires sont des refuges pour toute personne, quelle qu'elle soit et quel que soit son crime, souhaitant se mettre à l'abri de mauvais traitements. Il est interdit à quiconque d'y pénétrer avec l'intention de tuer. Ni le lynchage, ni la mentalité de chiens de meute n'étaient tolérés en terre noire. Tout individu avait droit à un procès transparent et équitable. Tout individu avait droit à l'ultime protection divine quand toutes les autres avaient failli. À l'instar de la grand-mère qui cache son petit enfant sous ses pagnes quand son père ou sa mère veut lui donner la fessée, Dieu est en toutes circonstances un refuge fiable, aussi accueillant et aussi doux que le giron de grand-mère. Cette notion de l'infinie bonté divine est tellement au centre de la religion originelle africaine que les Wolof la traduisent par l'expression Maam Yàlla (Grand-mère/Grand-père Dieu).* ***En pratique, elle a***

donné, entre autres applications concrètes, la règle sacro-sainte de l'inviolabilité des sanctuaires. *»*[317]

Vedu = Gbedu signifie : « parole commune ». Gbe = parole, Du = ensemble des personnes. Vedusi désigne la personne pieuse. Notre parole commune est la Justice : **nous aspirons à être des Justes (Maâ)**. Dire Vedu au lieu de Vodu, c'est parler en théologien. En ce sens, Ve = deux, et Du = totalité, ensemble. Deux, c'est l'image des parents (tɔ = père, nɔ = mère), sauf qu'il manque le troisième terme qui est l'enfant (ho = trésor spirituel, c'est-à-dire personnel, individuel). Le trésor autre que la ressource humaine ne porte pas le même nom : c'est Kesi. C'est pourquoi Tɔhonɔ désigne Re ou Être Suprême, égal à lui-même.
Humainement, « il n'y a pas de moi sans autre moi » qui contient un Non-moi. Théologiquement, « l'Être Suprême n'a rien d'extérieur ». La formule « Ye su » signifie que Re n'a pas d'autrui ; il est autosuffisant. Pour être autosuffisant, l'individu humain doit arriver au point qu'il ne manque plus de rien, c'est-à-dire mourir en retournant dans la Grande Maison (Per Ahon[318]) : le Séjour des Ancêtres.

« Mais toute situation ne peut être qu'une partie du monde. ***Le monde ne peut avoir d'extérieur*** *; ne pouvant avoir d'extérieur, il ne peut avoir de cause. [...]*
En fait, bien des sociétés africaines anticipaient sur ce genre de perversion. Elles réduisaient la contradiction dialectique entre « intérieur » et « extérieur » en admettant une continuité entre le monde visible et le monde invisible. Pour elles, le ciel n'était pas hors du monde, mais à l'intérieur. Ces sociétés africaines n'acceptaient pas le transcendantalisme, et on peut estimer qu'elles ont tenté de faire la synthèse entre les notions, dialectiquement

---

[317] Fatou Kiné Camara, **Pouvoir et justice dans la tradition des peuples noirs. Philosophie et pratique.** Page 34 à 35. Éditions L'Harmattan, 2004.
[318] Nelson Mandela parle de la « Grande Demeure ».

opposées, d' « extérieur » et d' « intérieur », en les rendant continues, autrement dit en les abolissant. »[319]

8. Le role du Boso'mfo

Le Boso'mfo est **le Gardien du Temple**[320] **; il est le représentant des autres en permanence** : c'est une mission à vie. Il n'est pas un voyageur, un missionnaire, mais bien un Djimadjo (sédentaire) dans la mesure où il reste en permanence, à tout moment, dans le temple pour gérer le quotidien. Il ne quitte jamais son lieu de travail ni son poste. Tout voyageur doit avoir un point de chute quelque part, et ce point est le temple dans lequel le Boso'mfo l'accueille à tout moment ; raison pour laquelle il ne doit pas bouger. C'est pour favoriser l'Accueil que Mawuntinya a été inventée.

Le rôle essentiel du Boso'mfo est de diriger les prières collectives pour tout le monde, sans distinction. Le Boso'mfo a les mêmes droits que tout citoyen ; toutefois, on doit lui fournir (l'équiper) tous les biens nécessaires à son existence (à manger notamment) puisqu'il est sédentaire.

La sentence qui définit la mission du Boso'mfo est : « **Ra ma rum** », autrement dit : « **Re ne fait pas la guerre** ». Sa mission est différente de celle du Fari (le Chef Suprême) puisque celle du Chef est : « **Yo rum ba** »[321], autrement dit : « **Tu dois lutter !** »

---

[319] Kwame Krumah, **Le consciencisme**, page 24 et 26. Éditions Payot, 1964.

[320] Nos Temples sont souterrains (Guze) pour être plus proches de la nappe phréatique : là où la vie n'a jamais disparu.

[321] Aujourd'hui on parle des Yoruba comme d'une « ethnie », alors qu'il n'en est rien. Cette sentence définit la mission du Dufia conformément à la division du travail. D'ailleurs, c'est de cette formule « yo rum ba » qu'est née la danse dite **Rumba**, qui est **une danse de guerre**, et qui a servi notamment durant les mouvements de libération (lors de la Déportation des Kamit) : **c'est en cas de guerre que le rassemblement devient militaire**. Les Kamit kidnappés et déportés se serviront de la Tradition pour mettre en avant le processus d'anéantissement de l'asservissement européen. D'où la formule de guerre, source de toutes les motivations : Rumba ou Yo rum ba.

Contrairement au Nunlonla (qui écrit en étant assis) et au Boso'mfo qui sont sédentaires, le Fari lui est un nomade, quelqu'un qui bouge. On ne peut pas lutter assis ; **celui qui lutte est un voyageur**. Le Fari est le Chacal de Wosere : c'est un « chien de chasse » comme Seti. Cette division du travail qui fait du Nunlonla et du Boso'mfo des sédentaires a souvent rendu le Fari jaloux des deux premiers. La déviance de cette jalousie a donné plus tard des Chefs d'État qui restent assis, donc qui n'ont pas compris le sens de leur mission : « tu dois lutter ! » Or on ne peut lutter en restant assis.

Le Boso'mfo ne prêche pas la soumission. On lui apporte tout, mais c'est lui qui est au service des autres, de la Communauté. La façon du Boso'mfo de travailler pour rendre service est de prêcher la paix : si tu rentres dans le temple, c'est sans armes ! C'est pourquoi quand le Boso'mfo prie, il lève les

---

Nous avons encore d'autres exemples : en Amérique latine, nous avons la danse dite « Samba ». Or cette danse vient du verbe « sambila » en Kikongo qui signifie « prier ». Nous avons vu que prier, c'est se concentrer pour agir, individuellement ou collectivement. Le « sa », comme dans « sa tan », signifie vendre ; le « mbila » renvoie à la prière, à la concentration. Mais le « mbila » désigne aussi la guerre, le militaire. Sambila, c'est donc vendre la guerre (mot à mot). Nous retrouvons encore ici la notion de libération par la guerre : tu dois lutter ! En Amérique, les Kamit déportés se sont également servis de la musique pour initier les mouvements de libération. La musique, toujours inspirée de la Tradition, et qui marche sur trois plans donnera le Jazz (niveau profane), le Blues (niveau de la guerre), le Spiritual (le sacré).

« Le Jazz, le Blues, le negro-spiritual et le poème de la Négritude […] ont donné une illustration parfaite de cette expérience artistique révolutionnaire qui allait libérer l'art américain et européen de son cartésianisme et de sa marchandisation brutale, de sa réification du Beau, et rendre compte d'une vision artistique encore inédite […]. »

(Grégoire Biyogo, **Histoire de la philosophie africaine. Livre II : Introduction à la philosophie moderne et contemporaine**. Page 75. Éditions L'Harmattan, 2006).

Les danses kamit sont des stratégies de diversion qui te font oublier tes soucis, qui te mettent sur la même longueur d'ondes que les autres ; c'est ce qui fait que même ton ennemi s'approche ou se rapproche de toi. Elles sont une technique de divertissement et de rassemblement. **La danse a une portée politique dans la Tradition !** Elle permet d'avoir les reins solides, donc l'équilibre : elle est une action de salubrité publique. Avec elle, tout le monde parle le même langage. Elle permet également de diffuser la Tradition par la même occasion, malgré la personne et surtout à son insu.

Ce qui est regrettable de nos jours, c'est que nous sommes en train de perdre le sens de toutes ces formules, relayant ces sentences d'action, de guerre, de lutte, par de vulgaires danses folkloriques et dépourvues de toute signification fondamentale et ultime. Nous sommes en train de perdre la véritable origine et le pourquoi de toutes ces formules : Rumba, Samba, Blues, etc., comme si nos Ancêtres ont lutté pour que nous pervertissions leur travail.

mains comme pour dire : je suis sans armes. C'est aussi pourquoi on enlève ses chaussures avant d'entrer dans le temple. Le Boso'mfo prêche la paix au nom de Re : « Ra ma rum ».

Le sacré est le résultat d'un sacre. Celui qui fait le sacre est l'auteur d'un acte de consécration, c'est-à-dire **qu'il donne du pouvoir en même temps à tout le monde.** L'Être humain a le maximum de pouvoir lorsqu'il dépose les armes, puisqu'il a une nature violente : la violence est dans la nature. Ce discours théologique qui établit la consécration à tous n'a rien à voir avec le discours politique qui marque le lieu de l'intransigeance (la compétition) : que le meilleur gagne ! Le Boso'mfo est un individu de paix qui nous représente tous, qui représente l'ensemble des Dumeviwo, c'est-à-dire le Peuple. Cela signifie que le Peuple est toujours pacifique, mais est toujours prêt à répondre à tout appel, surtout s'il ne s'agit pas d'un appel à la paix.

Lorsque le Fari et le Boso'mfo lancent un appel, tout le monde répond à l'appel. Mais contrairement au Fari qui est là pour sonner l'alarme, donc pour dire qu'il y a danger (« tu dois lutter ! »), le Boso'mfo, lui, est là pour décourager la violence, la guerre. Lorsqu'on sonne l'alarme, cela signifie qu'il faut soit se réfugier, soit se défendre. Puisqu'il n'y a pas de service militaire obligatoire, lorsque tout le monde est appelé, tout le monde ne répond pas forcément à l'appel. Le Nunlonla n'a pas pour fonction de se battre militairement ; toutefois, il se bat avec sa plume en écrivant la Gloire de son Peuple.

« *Si la nation est partout, alors elle est ici. Un pas de plus et elle n'est qu'ici. La tactique et la stratégie se confondent. L'art politique se transforme tout simplement en art militaire. Le militant politique, c'est le combattant.* ***Faire la guerre et faire de la politique, c'est une seule et même chose****.* »[322] Et Ahmadou

[322] Frantz Fanon, **Les damnés de la terre**, page 128. Éditions La Découverte, 2002.

Kourouma enseigne que « ***La politique est comme la chasse, on entre en politique comme on entre dans l'association des chasseurs***. *La grande brousse où opère le chasseur est vaste, inhumaine et impitoyable comme l'espace, le monde politique. Le chasseur novice avant de fréquenter la brousse va à l'école des maîtres chasseurs pour les écouter, les admirer et se faire imiter.* »[323]

Le Fari est polyvalent, il peut décider de la paix ou de la guerre : il peut distribuer des sanctions ou des récompenses. Le Boso'mfo est univalent : il ne prêche que la paix ! « Yo », c'est le masculin de « Ya » (comme dans Yamusokro) qui signifie « grand ». **Si tu es grand, tu dois lutter !** C'est la lutte qui te rend grand ! Or dans le temple, on dit que c'est le repos qui te rend grand : on a besoin du repos pour bien grandir (comme l'enfant). Nous voyons bien que le langage théologique n'est pas le langage politique.

Cette question du repos permet de faire une comparaison entre la mère et le Boso'mfo. Dans la Tradition, il n'y a que la femme et son entourage immédiat qui sait qu'elle est enceinte. On n'annonce l'événement à toute autre personne que lorsqu'on ne peut plus cacher la grossesse. La mère, lorsqu'elle est enceinte, a besoin de repos, et tout le monde prend soin d'elle (**Belena** = maternage). Prendre soin de la mère, c'est également prendre soin de son bébé. Une fois qu'il y a le **Viɖeto**, l'enfant est rangé dans sa waalde, c'est-à-dire l'ensemble des enfants nés en un même lieu, à la même période. Le Viɖeto est la cérémonie consistant à présenter l'enfant à la société, au monde. On introduit ainsi l'enfant dans le cercle du Hahehe qui sert à lui assurer la sécurité, la stimulation, l'apaisement, l'apprentissage, la transmission. C'est avec le Viɖeto que commence la vie publique de l'enfant, comme le rappelle la citation suivante :

[323] Ahmadou Kourouma, **En attendant le vote des bêtes sauvages**, page 183. Éditions du Seuil, 1998.

« Par la naissance, l'enfant délaisse le ventre maternel, univers clos, pour la maison qui symbolise déjà la vie sociale. Sa première affirmation est son premier cri. Les premiers soins qu'on lui prodigue sont les premiers signes de son acceptation par la communauté. La coupure du cordon ombilical indique la volonté de la famille d'enlever l'enfant à sa condition originelle pour l'introduire dans une nouvelle existence.

*De la naissance jusqu'à trois semaines environ, le nouveau-né ne quittera pas la maison. À la fin de cette période, **il fera son « apparition » publique. Il sera présenté à la communauté** [...]. Des fêtes avec libations sont organisées sur la place du village. Ces manifestations visent à introduire pleinement le nouveau-né dans le monde des vivants. C'est aussi une manière de sanctifier les hauts lieux de la vie sociale, par la présence même de cet être [...]. Il s'agit maintenant de l'accepter, de le reconnaître, de l'intégrer. »*[324]

Au même titre que la mère, nous prenons aussi soin du Boso'mfo, et prendre soin de lui revient à prendre soin du Peuple en même temps puisque son travail est de prendre soin du Peuple (comme nous prenons soin du bébé en prenant soin de la mère).

La prière commune, comme nous l'avons vu, est orale. Alors pourquoi aller chercher une religion du livre dans ces conditions dans la mesure où prier collectivement revient à produire les mêmes sons ? À quel niveau se situe ici l'histoire du livre ? Au contraire, le Boso'mfo dans notre Tradition doit apprendre tout ce qui touche à Mawuntinya et doit prononcer la bonne parole ; on ne lui demande pas de livre. Le Clergé est là pour faire des prédications : porter la parole. Pour nous, Re n'est pas le « Dieu des armées » comme chez les Judéo-chrétiens par exemple. Il est infiniment miséricordieux, bon : il veut la paix (Ra ma rum). Ce n'est pas la morale.

[324] Timothée Ngakoutou, **L'éducation africaine demain. Continuité ou rupture ?**, page 46. Préface d'Antoine Ndinga Oba. Éditions L'Harmattan, 2004.

Quand nous disons que Re est bon, cela signifie :

- tu as quelque chose de divin en toi ;
- tu veux la paix, même inconsciemment ;
- les Bantu doivent se montrer bons les uns envers les autres. La non-assistance en personne en danger est une faute grave et également un élément important de Se djɔdjɔɛ dji : si tu ne portes pas secours à une personne en danger, tu es condamnable. Ce que nous pouvons aussi apprendre en ces termes : *« Et comme si ces lieux ne suffisaient pas comme rempart contre la violence des hommes,* ***une loi, qui elle aussi date des origines en terre africaine, faisait de la non-assistance à personne en danger un acte hautement criminel****. »*[325]

9. Le concept de Resurrection

« *Puis se tournant vers Isis, il ajouta :*

- *Parle Isis.*
- *C'est notre frère Seth qui nous a révélé la mort sur la divinité d'Osiris.* ***C'est donc Osiris qui, le premier, a fait le voyage de ce monde à l'autre monde, puis de l'autre monde à ce monde****. Voilà pourquoi, afin que chacun de nous et chacune de nous tous partagions mystiquement l'expérience d'Osiris, je propose que nous buvions ce vin et mangions ce pain qui symboliseront son sang et son corps.*

Tous les invités trouvèrent excellente l'idée d'Isis.
Même Seth y adhéra. »[326]

[325] Fatou Kiné Camara, **Pouvoir et justice dans la tradition des peuples noirs. Philosophie et pratique.** Page 36. Éditions L'Harmattan, 2004.
[326] Doumbi-Fakoly, **Horus, fils d'Isis. Le mythe d'Osiris expliqué**. Page 30. Éditions Menaibuc, 2006.

Nous sommes des **Wosiresetɔ**, c'est-à-dire les Compagnons de Wosere. Nous sommes les Adeptes du Premier Ressuscité qui est Wosere, et nous croyons en la Résurrection. Croire en la Résurrection du Muntu exclut toute idée de réincarnation dans la Tradition. En effet, ce que certaines personnes appellent maladroitement « réincarnation » (ce qui est une notion asiatique et non pas kamit), s'agissant de notre Tradition, n'est rien d'autres que ce que nous appelons « **djɔdjɔɖeɖe** », et qui **n'a rien de théologique**. Djɔdjɔɖeɖe, **c'est demander aux Togbwiwo** (Yewɔɛ) **quelle est la disposition de l'enfant qui va naître ou qui vient de naître** : l'enfant étant un don des Ancêtres, leur Envoyé.

Quand un enfant naît, on fait l'oracle pour savoir **quelle est sa vocation** ; autrement dit quelle est la mission qu'un Togbwi s'est donné, qu'il n'a pas pu réaliser et qu'il reste à réaliser. Tout en sachant qu'aucun Togbwi n'a réalisé toutes les potentialités humaines. Comme les potentialités humaines sont illimitées, aucun Togbwi n'a pu réaliser ses propres potentialités. « *« La connaissance est un baobab ;* ***une seule personne ne saurait l'embrasser entièrement****. »*[327] »[328], enseigne la Tradition. La mission inachevée des Togbwiwo constituent la mission des générations futures. Le nouveau-né apporte de la nouveauté dans le monde à la suite de ce que les Ancêtres ont fait. Par conséquent, on ne peut pas parler de réincarnation puisque **le nouveau-né est entièrement lui-même et radicalement autre**. Ce qu'il apporte de nouveau dans le monde, c'est ce qu'il fait à la suite de ce que les Ancêtres ont fait.

« ***Le Kimuntu représente un ensemble de valeurs hautement culturelles et spirituelles*** *: on peut avoir le Kimuntu en don, certains sont effectivement dès un âge tendre prédisposés au bon sens et à la sagesse. Mais cet ensemble de valeurs est*

[327] « Proverbe éwé ».
[328] Têtêvi Godwin Tété-Adjalogo, **La question Nègre**, page 9. Éditions L'Harmattan, 2003.

précisément ce que les anciens Kongo ont toujours ***espéré transmettre à leurs successeurs et répandre*** *à travers ce que nous appelons* ***Lusantsu****, c'est-à-dire* ***l'éducation*** *à laquelle nous accordons une grande importance.* ***Un enfant, on l'observe dès sa naissance***[329] *: dort-il bien, tète-t-il bien, donne-t-il des preuves de sa vitalité, comment réagit-il aux sollicitations de l'environnement ? Mais cela ne suffit pas, à un moment donné, il faudra pourvoir à son éducation, laquelle passe par l'apprentissage d'un ensemble de règles et d'interdits qui permettront de modeler positivement sa personnalité au cœur de la société… C'est cela, le Kimuntu, la somme des idéaux qui permettent de façonner l'individu par la douceur, par la patience, mais aussi la fermeté, laquelle peut aller jusqu'à une sanction sévère, comme on le verra plus loin. »*[330]

Tout chef-d'œuvre est une merveille, c'est-à-dire un modèle de perfection. C'est d'abord une réalité de l'art. L'équivalent du chef-d'œuvre sur le plan corporel est un record. Cela nous montre que même si dans le passé des individus sont arrivés au maximum d'eux-mêmes, ils ne sont pas arrivés aux fins de ces potentialités. Il est donc toujours possible de battre les records du passé. Rappelons que l'excellence n'est pas seulement dans le bien, mais aussi dans le mal.

La question ici posée est par conséquent la suivante : qu'est-ce que tel Ancêtre a eu à faire et qu'il n'a pas pu terminer ? C'est cela que l'héritier prendra à sa suite. Nous sommes donc dans le domaine de la Résurrection et non de la réincarnation : **le Togbwi ne meurt pas puisque son œuvre est immortelle** et c'est à travers elle qu'il continue d'exister. La résurrection n'est pas le payement d'une dette d'une vie antérieure. Chacun d'entre nous n'a qu'une seule vie : on ne meurt qu'une fois (même si la vie reste éternelle à travers le concept de résurrection). C'est la pérennité de la vie. Le devenir de soi-même est une affaire de chaque individu, et cela dépend du rythme auquel il avance. Et c'est pendant sa vie que l'effort pour devenir lui-même se fait.

---

[329] Cette observation a pour but de déceler les potentialités de l'enfant.

[330] Olivier Bidounga, **Le *Kimuntu*, source de la sagesse Kongo,** page 2. Article, 2009.

La valeur spirituelle de l'Être humain n'est pas numérique (arithmétique), mais géométrique (les fractales = algorithmique). C'est la capacité d'efficience, de faire (réaliser) effectivement la mission qui incombe à chacun d'entre nous. Nous n'allons pas tous au même rythme (temps de réaction), mais nous avons chacun la possibilité d'atteindre un certain niveau. La conséquence de tout cela est que nous en sommes venus à nier la mort : les morts ne sont pas morts. Cela a donné l'invention du rite d'inhumation, de la momification. La mise sous cercueil veut dire l'attente de la résurrection. Or chacun peut ressusciter dès qu'il est prêt, dès qu'il a atteint son rythme. La mise en cercueil est une mise en boîte de conserve ; il en est de même pour la momification.

La résurrection est le retour à la vie terrestre avec un corps transfiguré parce que l'Être humain naît avec un corps figuré. Or ce corps est visible (transfiguré) : on discute avec les morts. Il peut apparaître et disparaître comme bon lui semble : il n'a rien à démontrer. Mot à mot, le mot « kanda » (en Kikongo) veut dire « cherche-moi » (Ka = chercher ; N(ye) = moi ; Da = à voir, présence. Mot à mot, cela signifie : « cherche à me voir »). Quand tu cherches, tu espères trouver. Chercher, c'est espérer. C'est la même chose que celui qui espère cherche. Par conséquent, Kanda est égal à Daka (qui fait d'ailleurs songer à la ville du Sénégal « Dakar » qui veut dire « espoir ») : c'est ce qu'on appelle dans la Tradition « prier » (niveau théologique). Celui qui cherche espère et celui qui espère cherche.

Le concept de Djɔdjɔɖeɖe renvoie par conséquent à la sentence selon laquelle « **c'est à la suite de ce qu'ont fait nos Ancêtres que nous agissons** ». Autrement dit, la Tradition est perpétuation. En réalité, dans le Djɔdjɔɖeɖe, on compare les qualités du nouveau-né avec celles d'un Togbwi qui a réellement existé. Il n'est pas question ici de réincarnation mais

d'**incarnation** (de l'Esprit des Ancêtres, comme la Maât) puisque ce n'est pas l'Ancêtre qui revient à la vie dans le corps du nouveau-né. Nous disons plutôt que « **Untel a les mêmes qualités que tel ou tel Ancêtre** ». Il est question de **la proximité de l'esprit d'un enfant avec celui d'un ancêtre historique** : le passé sert d'élément de comparaison. Et c'est à l'issu de ce test d'orientation que l'enfant reçoit son nom :

« *La dation du nom marque le moment de l'introduction dans la communauté des vivants. C'est aussi le moment de conférer au nouveau-né une identité sociale. La dation du nom, c'est l'officialisation et l'explication de l'identification à travers le nom qui est donné. Tous les noms ont une signification. Ils confèrent à l'individu son identité. Le nom est une partie privilégiée de la personne comme nous l'indiquions. L'attribution du nom et les significations dont ce nom est porteur sont hautement rituelles. Il s'agit de savoir d'où vient l'enfant, qui l'a envoyé, quel ancêtre il [incarne] ontologiquement ou symboliquement.*

Le nom n'est pas choisi plus ou moins arbitrairement sur une liste préétablie, mais s'impose par lui-même : l'enfant vient au monde avec son nom. Il ne s'agit pas d'inventer une appellation ou d'opter en fonction des simples critères de convenance, mais de découvrir, de déceler, de détecter la seule dénomination juste, capable de définir l'être même de l'enfant en fonction des critères d'appartenance. Quand l'entourage se trompe et donne au nouveau-né un nom inadéquat, beaucoup d'ethnies estiment qu'il va tomber malade ou pleurer sans arrêt pour manifester qu'il se trouve dans une situation fausse qui exige révision. Il ne s'agit pas tellement de conférer d'une manière active une identité à l'enfant, mais plutôt de procéder à une identification, à une interprétation des signes qui permettent à l'entourage, en lui donnant tel nom, de déclarer qu'il est, donc de le reconnaître en le mettant en rapport avec une

personnalité déjà connue ou de le laisser dévoiler sa propre identité. »[331]

Par conséquent, prétendre que la notion de réincarnation est une réalité dans notre Tradition est une totale aberration. Trois autres raisons le démontrent clairement : dans la Tradition, on parle du Yewɔɛ. Or comment pouvons-nous rendre grâce à un Togbwi s'il est réincarné, donc transformé en une plante, un animal ou en quelqu'un d'autre ? Le Djiɖuɖu Susu enseigne que chaque individu humain est unique en son genre : comment pouvons-nous être uniques en notre genre si nous nous transformons en quelque chose d'autre ou en quelqu'un d'autre ? La Tradition précise que Wosere est ressuscité et non pas réincarné : comment Wosere, notre père à tous, peut-il ressusciter, tandis que ses semblables, ses enfants, les autres Kamit, se réincarneraient-ils ? La notion de réincarnation est donc absolument incompatible avec notre Culture.

« ***Pour le Kamit, la résurrection est une évidence**. Ceux qui ne sont pas assez avancés dans la connaissance de la Tradition, confondent la résurrection avec les concepts eurasiatiques de réincarnation et de métempsycose qui sont chez nous tout à fait contradictoires avec la cosmologie kamit. Nous avons dit plus haut que chacun de nous est une nouveauté radicale porteuse de progrès à l'humanité. Ce qui implique trois choses : primo, nous ne sommes pas inférieurs à nos Ancêtres ; secundo, cette égalité dans l'excellence condamne comme un délit grave le déclassement et la régression de chacun, quelle que soit son époque : c'est la question de la modernité, ou effort permanent de mise à jour de l'individu dans la société. **Du point de vue spirituel, la modernité date de la mort et de la résurrection de Wosere dont les preuves matérielles de l'existence, dans l'état actuel de nos***

[331] Timothée Ngakoutou, **L'éducation africaine demain. Continuité ou rupture ?**, page 46 à 47. Préface d'Antoine Ndinga Oba. Éditions L'Harmattan, 2004.

***connaissances, remontent à 100.000 ans avant l'ère européenne**. »*[332]

La Résurrection, ce n'est pas seulement revenir du Séjour des Ancêtres. C'est aussi l'insurrection, quand on parle de Renaissance : Uhem Mesut. Le mot « résurrection » se retrouve dans le groupe de mots « Uhem Mesut ». La Résurrection est le fait d'être maintenu debout : les morts ne sont pas morts. C'est la négation de la mort.
Cela nous ramène à l'histoire de la Végétation dont Wosere est le Gardien : l'Être humain est comme un arbre. Or l'arbre debout symbolise le Kamit ressuscité. La régénération de la végétation après la mauvaise saison est une renaissance, donc une sorte de résurrection. La graine, après avoir été enterrée, germe pour donner un nouvel arbre, avec de nouvelles racines, un nouveau tronc, de même que de nouvelles branches, feuilles, sans oublier ses fruits.

Résurrection :
1° **Tsitretsitsi** (mot à mot : maintien debout).
Tsitre = debout ; Tsitsi = maintien.
2° **Te su su ɖe ku dji** (mot à mot : victoire sur la mort, action victorieuse contre la mort). Te = (ke)te = action ; su su = maîtrise.

Ressusciter :
1° **Tsitrefon (so ku me)**.
Tsitre = se lever ; fon = se réveiller ; so = du (à partir de) ; ku me = séjour de la mort.
2° **Sute so ku me**.
Sute = se maintenir debout ; so ku me = à partir du séjour de la mort. Ressusciter, c'est reprendre son corps, redonner vie à son corps.

---

[332] Kimbembe Nsaku Sêngele, **Ntangu Yi Fweni/Voici venu le temps**. Page 113. Éditions Amouna Hungan Ga, l'an 50 de l'ère Lumumba.

10. La place de Wosere et d'Esise dans le Kpatatɔ theologique

Wosere est l'incarnation de Re. Esise est entièrement ce qu'est Wosere, puisqu'ils sont jumeaux. Ils sont tous les deux l'incarnation du mâle et de la femelle : Tɔhonɔ. Par conséquent, Esise est également Re.
Nous ne sommes pas inférieurs à nos Togbwiwo mais nous nous pensons inférieurs à Re. Les Togbwiwo constituent les membres de la Généalogie. Quand nous disons que Re est l'objet d'une découverte, cela n'a été possible qu'après l'invention des mathématiques, donc post-Ishango. Wosere est Re dans la mesure où il est Ressuscité, c'est-à-dire Vainqueur de la mort. Autrement dit, quand la vie est apparue, nous avons constaté qu'elle n'a jamais disparu.

Esise a compris, Wosere a écouté. Wosere est incarnation car il est enfant d'Esise dans la mesure où **c'est elle qui l'a ressuscité**, donc enfanté de nouveau. Si Wosere est Re, a plus forte raison Esise. La Sainte Trinité est donc Esise, Wosere et Re : les trois parlent la même langue.

« ***Si votre dieu ne peut pas vous parler dans votre langue, et bien ce n'est pas votre dieu****. Votre dieu est le dieu qui* ***s'adresse à vous dans votre langue****. Quelle est votre langue ? C'est la langue par laquelle vous avez tout d'abord émergé à la conscience. »*[333]

Et cette langue, c'est d'abord votre langue maternelle, qui ne peut être que kamit ! En effet, il faut prier dans sa langue maternelle ou dans toute autre langue kamit, puisque tout d'abord, la langue est avant tout un héritage de la mère, et

[333] Molefi Kete Asante, **L'Afrocentricité**, page 14. Traduction Ama Mazama. Éditions Menaibuc, 2003.

ensuite, la langue transmet des vibrations particulières qui font que le message véhiculé a plus d'efficacité.
L'écoute est un fait de l'intelligence. Pour le diffuser, il faut la mémoire. Pour le transmettre, il faut la volonté.

11. TOTEMISME, FETICHISME ET RAPPORT A LA NATURE

La Nature (natura) est la traduction latine de la « fuzia » grecque, d'où dérive aujourd'hui le mot de « physique » comme science de la matière. Dans Susuɖeɖe, elle est considérée comme un donné, alors que la Tradition consiste justement dans la remise en cause du donné naturel pour désigner le Muntu comme un Être essentiellement spirituel. Mawuntinya ne couvre pas tout le champ de la spiritualité dans la mesure où nos Ancêtres ont rigoureusement séparé le théologique du sociologique jusqu'à faire de Mawuntinya elle-même un fait social. Dans tous les cas, Mawuntinya n'a rien à voir avec la physique puisqu'elle est du domaine de l'idéal, séparée comme métaphysique de l'idéal social qui couvre le domaine du politique. Sachant que la politique relève aussi du spirituel mais n'a rien à voir avec le théologique du point de vue du vocabulaire et des tâches à remplir. **Mawuntinya est loin de tout ce qui peut être naturel ou naturaliste**. Pour illustrer notre propos, il faut rappeler que dans nos langues, rien n'est à prendre à la lettre, et que Mawuntinya n'échappe pas à cette règle puisqu'en parlant en parabole, elle ne fait que suivre la procédure analogique propre à Sɔ Nublibɔ.

Concrètement, même les Européens sont obligés, pour rabaisser nos pratiques théologiques, de parler de choses **fabriquées** comme les amulettes, les talismans et les fétiches. « Fétiche » trouve sa racine latine dans le mot « *factise* » qui signifie « artificiel » (« *factitium* », signifiant « objet fabriqué par l'humain »). À plus forte raison, les Kamit eux-mêmes préfèrent-ils

parler de « **bo** » comme on le retrouve maintenant dans le thème de place<u>bo</u> venant du latin (placebo = je plairai). En parlant de « bo », les Kamit renvoient à « **zo** » signifiant le « feu ». De sorte que « bo » signifie « captation de l'énergie du feu naturel » qui n'a que trois sources, à savoir le volcan, la foudre et le soleil. Dira-t-on que l'analogie du soleil (so) avec Re dans notre Tradition fait de nous des naturalistes ? Évidemment non ! Puisque « so », « wɔɛ », « re », « ra », « shango » sont des mots qui désignent la même chose. Dans le domaine théologique, choses qui, pour les Instruits, correspondent à « Yewɔɛ », « Mawu », « Wosirese ». Mawu et Wosere pour nous, c'est Re. Personne ne peut nier, en toute connaissance de cause, qu'il ne s'agit pas du « Dieu Unique » pour tous et qui, en tant que tel, se situe dans le plan de la transcendance, alors que le donné se situe dans le plan de l'immanence.

L'activité de la matière est une énergie naturelle. La vie dans la plante l'est également. La sève dans la plante peut être comparée au sang dans l'animal. Ce sont des réalités <u>naturelles</u>. L'esprit humain dans chacun de nous, au contraire, ne saurait être considéré comme une réalité naturelle dans la mesure où nous avons parlé du « bo » comme **matérialisation verbale et captation de l'énergie naturelle**. Considérer l'énergie naturelle comme un moyen revient à nous en servir comme matière première de nos activités de transformation (la société est dans la nature signifie que la société n'est pas la nature). Va-t-on dire de ce fait qu'il s'agit d'existence d'un esprit créateur dans la matière et non pas d'une action humaine sur la nature ? Pour notre part, et ce avant et depuis Ishango, nous avons appris qu'il n'y a plus de nature à l'état pur puisque toute géographie est devenue géographie humaine, et que l'humain est devenu Gardien de la Nature. Gardien de la Nature dans ce dernier sens ne peut signifier que création de la continuation et de la continuité de la création. Le Kamit a l'Esprit créateur. S'il possède l'esprit créateur

qu'il attribue à Re comme créateur du monde, **il est évident qu'aucune sorte de créateur ne saurait être confondue avec aucune sorte de ses créatures**. En un mot, du point de vue théologique, la nature est une créature de Re en-dessous de l'humain qui est créé après comme en témoigne notre Xixe djɔdjɔ ntinya et toutes sciences dignes de ce nom. La nature existait avant nous et nous sert de moyen, alors que nous-mêmes, nous ne nous considérons pas seulement comme des moyens mais en même temps toujours et plus encore comme une fin.

12. THEOLOGIE, SORCELLERIE ET MAGIE ?

Le mot « sorcier » est une pure invention de l'Occident, **une arme de destruction mentale inventée par les Eurasiatiques**, notamment pour déstabiliser les Kamit dans la fidélité à leur Tradition. Ce que les Eurasiatiques, les Européens en particulier, ont appelé « sorcellerie » dans notre Tradition, peut revêtir trois sens :

1° Jeteur de sorts (maléfiques) ;
2° Habile manieur des choses = Érudit ;
3° Auteur de merveilles = mage.

Ce que les Européens ont intuitivement appelé « sorcier », au premier sens, signifie dans notre Tradition « anthropophage » : **Azetɔ**. Au deuxième sens, il veut dire artiste : **Adaŋtɔ** (compétent) : c'est lui qui fait des merveilles (Amlimanu, comme la mère Esise). C'est l'accès à la transcendance. Au troisième sens, il veut dire mage : **Botɔ** (médecin).

Azetɔ = donneur de la mort comme tout médecin respectueux du secret médical. Mot à mot, il signifie « anthropophage » : celui qui me met dans la marmite. Ze =

marmite ; tɔ = celui qui ; le « a » de azetɔ sert à distinguer le criminel du zetɔ : le cuisinier normal.

Adaŋtɔ = l'artiste guérisseur. C'est la fonction cathartique de l'art. Adaŋ = habileté, merveille ; tɔ = maîtrise parfaite de l'efficacité. L'adaŋtɔ crée les meilleures conditions pour la santé (comme c'est le rôle d'Imxotepe).

Botɔ = le médecin psychologue (bo = parole médicale). Cf. diagnostic = dialogue. Il met la personne en confiance et donne l'espoir. Il dit au malade que le remède est en lui. Déjà, il le délivre de l'angoisse.

Bokɔnɔ = le géomancien (pratique la géomancie) guérisseur (prophylaxie). Il est un généraliste. De ce fait, il peut envoyer quelqu'un consulter un spécialiste.

« *Mais ne nous y trompons pas : la tradition africaine ne coupe pas la vie en tranches et le connaisseur est rarement un « spécialiste ».* ***Le plus souvent c'est un « généraliste »****. Le même vieillard, par exemple, aura des connaissances aussi bien en « science des plantes » (connaissance des propriétés bonnes ou mauvaises de chaque plante) qu'en « science des terres » (propriétés agricoles ou médicinales des différentes sortes de terre), en « science des eaux », en astronomie, psychologie, etc. Il s'agit d'une science de la vie dont les connaissances peuvent toujours donner lieu à des utilisations pratiques. »*[334]

Botɔ et Bokɔnɔ ont le même préfixe indiquant la parole. Le « tɔ » marque la maîtrise, l'efficacité parfaite contre le mal. Le « kɔnɔ » indique la lutte contre le mal avant qu'il ne devienne grave. Il fait de la prévention.

[334] Amadou Hampâté Bâ, **La parole, mémoire vivante de l'Afrique**, page 14. Éditions Fata Morgana, 2008.

Premier sens :

(Wɔ nu wo ne wo) azetɔ = Celui qui rend visible les choses elles-mêmes, Celui qui fait apparaître les choses. C'est au-delà des apparences. Zeŋ = apparaître.

L'excellence consiste à atteindre la perfection dans le bien comme dans le mal. L'Azetɔ, c'est le **savant** (!), dans la mesure où ce qu'il y a de bien et de mal ne réside pas dans la science mais **dans l'usage qu'on en fait**. Or la science a pris naissance à partir de la plus mauvaise des finalités qui est le pouvoir de nuisance. Dans ce sens, il s'agit de science appliquée, notamment dans la guerre. Lorsque nous disons que l'Azetɔ désigne l' « anthropophage », c'est que l'anthropophagie, dans notre Tradition, inclut le génocide, et sur cet aspect, le guerrier est un monstre qu'on appelle l'ogre, dans le sens où la Société dévore ses propres enfants en les envoyant à la guerre.

Quand il ne s'agit pas de guerre militaire, il reste quand même **la guerre psychologique** qui peut porter atteinte à l'individu ou à un groupe d'individus sous la forme de l'exercice de la terreur (totalitarisme par exemple). Dans ce cas où la guerre psychologique frappe l'individu, elle porte atteinte principalement à son esprit (l'Être humain est essentiellement spirituel). Dans ce cas, l'Azetɔ est un « mangeur d'âmes », plutôt que de corps (par la guerre militaire). Aujourd'hui, cela s'appelle le « harcèlement ». Le plus grave, c'est que l'humanité n'a pas encore réussi à débarrasser la science de sa tare puisque la recherche scientifique de nos jours est principalement motivée par l'art militaire avant d'avoir des retombées dans la guerre économique. C'est le sens péjoratif attaché à la science. L'Azetɔ, comme acteur maléfique, est lié aux mauvais usages des résultats de la science.

Si l'anthropophagie se résume dans notre Tradition à la guerre (militaire et psychologique) et non au fait de consommer la chair humaine, ce n'est pas le cas chez les Eurasiatiques qui, au ciel comme sur terre, consomment effectivement la chair

humaine : **c'est le cannibalisme**. Les dieux gréco-romains par exemple dévoraient leurs propres enfants : « *CRONOS (SATURNE pour les Latins)*
Fils d'Ouranos (le Ciel) et de Gaïa (la Terre). [...] Il trancha les testicules de son père. [...] Ayant appris par l'oracle qu'un de ses enfants le détrônerait, ***Cronos se hâtait de les dévorer l'un après l'autre dès leur naissance****. Gaïa ne parvient à épargner que Zeus, en présentant à sa place une pierre enveloppée de linge, aussitôt* ***engloutie*** *par Cronos. »*[335]

Deuxième sens :

Le mot « sorcier » est un produit du fantasme des Barbares Eurasiatiques à l'égard de notre Mawuntinya. Pour faire bref, nous pouvons remonter jusqu'à Moïse conduisant les Juifs à travers le désert et revenant de la colline du « buisson ardent » pour leur lire la « table de la loi ». Il fallait qu'il tienne compte de la mentalité des Juifs, idolâtres, adorateurs du « veau d'or » et de tout ce qui brille, pour leur faire admettre qu'il y a quelque chose de plus impressionnant que les idoles. Moïse se représentait donc comme un initié pour les Hébreux. En fait, il était un habile manieur des choses. Il s'est présenté devant eux comme le « bon sorcier » (buisson ardent) qui s'oppose à la « mauvaise sorcellerie » (veau d'or), et capable de faire comprendre cela à ses Compagnons pour leur faire abandonner leurs mauvaises coutumes.
Par la suite, chez les Grecs par exemple, tous ceux qui ont plus de succès dans le bien **que** dans le mal seront accusés d'impiété, comme Socrate, ou frappé d'ostracisme, comme les Polémarques invaincus. César est l'exemple romain du citoyen à la fois glorieux et détesté. Comme Socrate chez les Grecs, César apparaît comme l'un des sorciers les plus maléfiques de l'histoire pour son peuple.
Après les Grecs et les Romains, sous le Christianisme, tous ceux qui, comme Moïse, prétendaient agir au nom de leur Dieu et

[335] Gilles Lambert et Roland Harari, **Dictionnaire de la mythologie grecque et latine**, page 79. Éditions Le Grand Livre du Mois, 2000.

réussissaient là où d'autres ont échoué, sont dits **sorciers**. Par exemple, Jeanne d'Arc sera dite « sorcière » et brûlée vive sur le bûcher.

Troisième sens :

Au sortir du Moyen Âge européen, et avec les débuts du Kidnapping des Kamit, de leur Déportation et de l'Occupation de Kemeta, le sens positif du « sorcier » comme « savant » commencera à prédominer en référence aux « Rois Mages » venus de Kemeta lors de la naissance de Jésus, fils du Dieu eurasiatique. La découverte de l'astronomie par les Européens leur a fait comprendre que la science est un moyen pour prévoir les résultats de l'action. D'où la distinction entre « magie noire » et « magie blanche ». « Magie noire » désigne le sorcier jeteur de mauvais sorts, et « magie blanche » désigne le « faiseur de bonnes actions ». Par un retournement de sens, on est passé des « Mages noirs » aux « Mages blancs », les premiers étant rien d'autres que les Kamit. De la même façon, les premiers Kamit qui emmenèrent les Européens en Amérique faisaient du bien (par la médecine notamment) non seulement aux Européens mais aussi aux Amérindiens autochtones. D'où le témoignage suivant :

« Le climat était dur et tout à fait ***intolérable pour les Européens*** *[…],* ***ignorants de toute hygiène tropicale****. »* [336]

Pour cacher l'origine des merveilles accomplies par les Adaŋtɔ, les Européens ont commencé à parler de « miracles » ; pour l'Antiquité européenne ils parlaient de « miracle grec », et pour leur modernité, de « miracle de l'Occident », ignorant ou feignant d'ignorer les merveilles accomplis chez eux et pour eux par les Kamit.

---

[336] C.L.R. James, **Les Jacobins Noirs. Toussaint Louverture et la Révolution de Saint-Domingue**, page 60. Éditions Amsterdam, 2008.

« *On reconnaît d'abord une gerbe de trois herbes reliées par un nœud situé vers le haut. Ce signe s'appelle « AMA » et peut se dire : « MA » selon qu'on est pressé ou pas. « Ama »* ***désigne la puissance des herbes****, ou bien la puissance magique tout court. Il ne serait pas étonnant que ce mot « Ama » soit à la base du vocable « magie ». Car la magie et « Ama Adze », disent la même chose. Contracté, « Ama adze » devient « Ama'dze ». »*[337] Cela semble bien confirmer nos propos jusqu'ici.

De tout ce qui précède, il résulte chez les Eurasiatiques la distinction entre le Botɔ et le Bokɔnɔ. Il faut remarquer en passant qu'au cours du Moyen Âge européen, l'Occupation arabe de l'Europe a fait découvrir avec étonnement aux Européens ce qu'il y a de brillant dans leur propre passé, notamment en matière de sciences où se sont illustrés des gens comme Thalès. De même, c'est l'arrivée saine et sauve en Amérique grâce à l'aide des Kamit du Nord (Maroc actuel) et du Sud (Malabo actuel) qui a servi de justification aux prétendus « miracles de l'Occident ». Ils se sont donc découverts comme « faiseurs de merveilles ». Mais depuis l'Antiquité jusqu'à la fin de la seconde moitié du 20e siècle européen, les Eurasiatiques (Européens principalement), pensant que les Mages venus de Kemeta étaient des Rois descendants d'Esise, ont commencé à expliquer leur adoration à la « Déesse Noire » (le Culte de la « Vierge Noire ») par la séparation entre la religion et la science.

« *Elle dit, une fois à l'extérieur, qu'elle pensait que la statue provenait soit d'Égypte, soit d'Éthiopie et qu'elle devait avoir cinq cents ans. Elle ajouta croire que la couleur noire représentait quelque chose de profond. En fait, cette réponse me satisfaisait assez et je m'apprêtais à en rester là, mais elle poursuivit en parlant du symbolisme de la statue.*

[337] D.A. Yawo Dohnani, **L'Ewe ou la langue des pyramides d'Égypte**, page 12. Publié en 1988.

[…] Je lui dis avoir déjà vu quelques vierges noires et lui en donnai les détails. Elle parut très impressionnée et m'en demanda plus. Les gens venaient de plus en plus nombreux.

Je luis dis avoir vu des vierges noires en Russie, en Espagne, au Costa Rica et en France*. Elle expliqua alors qu'elle pensait que* ***la statue était originaire d'Égypte ou d'Éthiopie****, mais qu'elle avait été directement amenée de la ville du Puy, en France. Je ne pouvais en croire mes oreilles ! Cela faisait vingt ans que j'essayais de voir cette statue et, de la façon la plus inopinée, je la retrouvais là, juste sous mes yeux !*
J'ai alors entamé une petite conférence sur l'histoire de la ville du Puy et sa vierge noire, en n'oubliant rien et avec les références. Quand je dis à la religieuse que c'est à elle qu'étaient adressées les prières de Jeanne d'Arc, elle demeura interloquée et me fit me répéter plusieurs fois.
[…] Je luis dis que qu'une des croisades avait été lancée depuis Le Puy.

La jeune religieuse fut à ce point gagnée par l'excitation qu'elle se précipita à l'intérieur pour ramener, au dehors et en plein jour, la statue de la Vierge !
[…] Quoi qu'il en soit, elle était de retour quelques minutes plus tard avec une pile de littérature sur son ordre qu'elle me demandait de partager avec la communauté africaine ! J'acceptai de lui faire plaisir. Cette religieuse, cette jeune femme blanche, m'a alors pris la main droite et me l'a serrée fortement, presque comme une amante, pendant environ cinq minutes. […] »[338]

À partir de ce moment, les Européens vont identifier le médecin du corps et de l'âme aux praticiens de l'art, au détriment des praticiens de l'innovation scientifique. De cette séparation

---

[338] Runoko Rashidi, **Histoire millénaire des Africains en Asie**, page 105 à 106. Éditions Monde Global, 2005.

entre la religion et la science résulte la distinction entre le Botɔ, bienfaiteur spirituel, et le Bokɔnɔ qui serait au service du diable. Contrairement à ce qui se passe dans notre Culture, ils ne savaient pas que le Bokɔnɔ était plus proche du savant que du médecin. Or tout ce que le Bokɔnɔ utilisait était considéré comme étant une force spirituelle supérieure à toute force humaine. Donc c'est la force même de « Lucifer ». À partir de ce moment, la théologie des Européens a toujours eu à voir avec la sorcellerie et la magie, quelque soit l'époque considérée. C'est d'ailleurs ce qui ressort parfaitement de la citation suivante :

« Mais la religion, à bien des égards, était devenue un ***fétichisme****. [...]*
Le prêtre, prétendant être revêtu d'un pouvoir surnaturel *[...]. Les instruments de domination dont il disposait – eucharistie, reliques, eau bénite, saint chrême, exorcisme, prière – devinrent* ***des espèces de fétiches*** *doués d'un pouvoir particulier [...]. Mille anecdotes et incidents de cette époque montrent comme* ***le fétichisme dont nous parlons était enraciné dans l'esprit du peuple*** *par ceux qui* ***trouvaient leur profit dans le maniement des fétiches*** *[...].*
Tandis que les ***dangereux mystères des sciences occultes*** *amusaient* ***les princes et les chevaliers****, comme nous l'avons vu, sur la destinée des États,* ***la magie*** *s'était, pendant un demi-siècle,* ***développée*** *peu à peu d'une façon différente* ***parmi la population*** *méprisée des campagnes. Cette forme particulière* ***d'art*** *[...] marqua d'une tâche indélébile la civilisation et l'intelligence de l'Europe. On ne saurait tracer une ligne de démarcation bien précise entre* ***la magie scientifique*** *et* ***la sorcellerie vulgaire*** *[...].*
[...] ***La sorcière*** *était particulièrement armée pour exercer* ***son pouvoir*** *[...]. »*[339]

[339] Henry Charles Lea, **Histoire de l'Inquisition au Moyen Âge**, page31, 35, 1236 et 1251. Éditions Robert Laffont, 2004.

Nous sommes bien en Europe, durant le Moyen-âge européen ! Et on y parle magie, sorcellerie, fétiches, etc., et l'Église chrétienne elle-même est sérieusement impliquée dans cette histoire. Nous pouvons encore lire, de façon générale, en ce qui concerne la sorcellerie et la magie en Europe :

« ***Les peuples du Nord sont les plus friands d'histoires de sorcellerie et de démons***. *La littérature slave foisonne de loups-garous, de vampires, de sorciers et de créatures enchanteresses.* ***La magie et les envoûtements sont au cœur de la mythologie scandinave***. *Les Nordiques ont* ***une divinité préposée à la magie et à la sorcellerie***, *et Odin lui-même est maître* ***des cultes de magie noire***. »[340]

Cette citation est en soi très claire et précise. La sorcellerie et la magie sont bel et bien des réalités eurasiatiques. C'est à partir de ce socle culturel européen en l'occurrence que toutes ces différentes réalités sortant de l'imaginaire eurasiatique ont été transportées à Kemeta durant la Déportation et les différentes Occupations, frustrant ainsi les Kamit qui, à leur tour, ont commencé à s'approprier cet imaginaire européen et à se comporter tel quel. Raison pour laquelle nous parlons aujourd'hui, à Kemeta, de « sorcier », de « magie », de « fétiches », etc., ignorant ainsi nos propres réalités (infidélité à la Culture), issues de notre Tradition plusieurs fois millénaires, que sont l'Azetɔ, l'Adaŋtɔ, le Botɔ, et qui n'ont rien à voir avec les réalités décrites dans ces citations qui concernent l'Europe. Le Professeur Obenga nous confirme d'ailleurs le sens de notre Tradition :

« *En réalité,* ***les nganga s'occupent de la protection et de la promotion de la santé publique de la société entière***. *Ce ne sont pas des magiciens, encore moins des individus possédant des pouvoirs religieux, sacrés.* ***Ce sont des individus qui font preuve***

[340] Le Monde (Hors-série jeux), **Connaissez-vous les mythes et les légendes ?**, page 60. Édité par la Société éditrice du Monde (SA), rue des écoles, Paris, 2009.

de grandes connaissances dans les domaines de l'anatomie, de la botanique (plantes médicinales), de la géographie, de l'histoire tribale, de la psychologie sociale*. Leur savoir-faire s'exerce généralement dans le domaine sanitaire. Leur expérience de la condition humaine est large. C'est cela qu'il faut bien entendre.*

Il est possible d'énumérer les nganga (maîtres) suivants :

1° Nganga bonga, rebouteur. Il est spécialisé dans la guérison des luxations, notamment des fractures. Le procédé consiste à briser la patte d'un poulet : le retour à la marche normale du poulet entraîne nécessairement le rétablissement du malade qui a suivi entre-temps des traitements déterminés (massage et immobilisation des parties fracturées).

2° Nganga Ilongo, maître qui pratique la saignée (ilongo, alongo, « sang »), soit pour décongestionner (faire cesser l'amas morbide du sang dans les vaisseaux d'un organe), soit pour soulager un malade atteint d'œdème aigu du poumon (too), d'insuffisance cardiaque, d'hypertension artérielle, etc. Il utilise des ventouses (pipʃɛ) en corne.

3° Nganga Ibva, maître qui soigne (ibva, « soigner ») toutes sortes de maladies (ndzoro bvwa). C'est une espèce de médecin généraliste.

4° Nganga Okyera, spécialisé dans la préparation d'une eau particulière (ɛyɔɔ), destinée à baigner les jumeaux (bana ba akyera) qui sont considérés comme des êtres extraordinaires.

5° Nganga Ekyenga : c'est le maître que l'on consulte pour tous les prétextes (voyage, chasse, pêche, mariage, stérilité, fécondité, causes de maladies, de décès, etc.). C'est un devin. Il opère (itɛɛ) surtout à l'aide d'un miroir (etala).

6° Nganga Pera : c'est également un devin, mais il opère par frottement des mains, dos de la main contre dos de la main.

7° Nganga ya Abora, homme ou femme dont la compétence consiste à préparer un breuvage (mbea) propre à rendre les femmes

stériles fécondes, aptes à la reproduction (ibora, « enfanter », « mettre au monde »). »[341]

« Nganga » = « Hungan ga » qui signifie littéralement : « maître du grand tambour qui est l'ensemble des clefs des portes de la liberté » ; « maître de la parole » : le « bo ». Nganga = Nu : chose, personne ; Ga : grande, sacrée ; Nga : chef, tête, qui est au-dessus de tout. Nganga désigne « l'être suprême » (mot à mot : la chose la plus sacrée).

En Europe, la distinction entre le « médecin » bienfaiteur et le « mage noir », source du malheur, va conduire la séparation du religieux et du politique chez les Eurasiatiques. C'est ce qui explique par exemple que l'apparition tardive de la séparation de l'Église et de l'État n'ait pu avoir lieu qu'à partir de la Révolution Française, avant d'être politiquement consacrée au début du 20e siècle européen : *« 1905, la séparation des Églises et de l'État. »*[342]

13. Theologie et animisme

L'animisme est un concept totalement étranger à notre Tradition. Nous avons vu, en étudiant Se djɔdjɔɛ dji et la Maât, **qu'il n'y a que ce qui est humain qui puisse posséder une Force Spirituelle**. Par conséquent, les choses, les plantes, les animaux ne peuvent pas en posséder. Cette exclusion est totale et radicale. Ceux qui prétendent que notre Tradition est animiste se trompent considérablement, et cela est le fait de leur méconnaissance de Nkumekɔkɔ. Il s'agit de personnes coupées, déconnectées du Patrimoine de l'humanité (déracinement). En effet, les choses, les plantes et les animaux ne possèdent pas le Ka qui est uniquement une réalité, une propriété de l'Être humain.

[341] Théophile Obenga, **La Cuvette Congolaise. Les hommes et les structures**, page 92 à 93.
[342] **1905, la séparation des Églises et de l'État. Les textes fondateurs**. Présentation de Dominique de Villepin. Éditions Perrin, 2004.

Avec ces trois éléments, nous nous situons au niveau de l'énergie qui n'est qu'une réalité matérielle. Or avec le Ka, nous nous situons au niveau de la force qui est plus englobante que l'énergie et qui est en même temps matérielle et spirituelle. Cette polysémie est à rapprocher du concept de spiritualité comme spécificité humaine, sans pourtant les confondre, puisque nous distinguons le politique du théologique. La force des Bantu réside dans Susuɖeɖe.

Ce qui est faussement traduit par « animisme » n'est rien d'autres que l'expression du « **ka** » que nous retrouvons dans les mots « **kamit** » et « **aka** ». Il faudrait traduire « ka » par « **Force Spirituelle** » mais Kamit et Aka par « **Connaisseurs des Forces Spirituelles** », pour ne pas tomber dans les dérives du panthéisme (si Dieu est dans toute chose, où sommes-nous ?), de l'animisme (si l'esprit est en toute chose, qui sommes-nous ?) et du vitalisme (selon lequel la vie n'est pas seulement en l'Être humain). La Force Spirituelle dont il s'agit ici n'est que dans l'Être humain, pas ailleurs, en sa qualité de source créatrice d'énergies matérielles comme dans la formule « **Ka si ne ma do zi'n** » (faire marcher sur les eaux). « Do zi'n », c'est se débarrasser des forces de la pesanteur, notamment **devenir invisible ou voyager dans le temps**. Toute autre traduction manifeste le résultat des pièges de la domination culturelle dont la répulsion a donné à Boubacar Boris Diop *« l'envie d'écrire en wolof »* et d'arriver à cette conclusion : *« Donc en écrivant, je me suis mis **à remonter le fil du temps** de ma généalogie intime, mais, simultanément, **j'avançais dans le temps historique** [...]. »*[343]

Le Ka, c'est le caractère trinitaire des Bantu à travers la mémoire, l'intelligence et la volonté. Les deux premiers éléments de la trinité, nous les avons en commun avec les choses, les plantes et les animaux. Le troisième élément, c'est-à-dire la volonté, seuls Bantu le possèdent. **Ce qui disqualifie toute**

[343] **Boubacar Boris Diop**. Le Monde/Littérature du 16 avril 2010, page 5.

possibilité d'animisme, c'est-à-dire d'attribution du Ka à tout ce qui n'est pas humain.

Trois conséquences à cela :

- **tout ce qui n'est pas humain n'a pas de Ka**, la Force Spirituelle ;
- **seul l'Être humain possède le Ka** : d'où le Yewɔɛ ;
- le Kamit ne peut pas être animiste, c'est-à-dire vouer un culte aux choses, aux plantes et aux animaux, puisqu'**il ne reconnaît pas de Ka à tout cela**, puisqu'**il ne reconnaît pas tout cela comme ses Ancêtres**, et puisque **tout ce qui existe ne doit sa gloire et ses louanges qu'à lui seul**. *« De façon toute gratuite, on en déduit que la matière doit son existence à la perception. Étant admis que la perception est une fonction de l'intellect ou esprit,* ***la matière finit par dépendre, pour son existence, de l'esprit****. »*[344] Dans la pensée animiste, c'est l'inverse puisque d'après elle c'est l'Être humain qui doit sa gloire et sa valeur aux choses. À qui donc devons-nous attribuer les « 7 merveilles du monde » eurasiatique dont la seule à être encore en l'état aujourd'hui est la Xɔ Atógo du Fari Khe Wo Ƒe Se ?

Cette dérive vient de la méconnaissance par les Barbares du Nord de la nature, des amulettes, des talismans qui sont des instruments de captation des forces mises par les Kamit à leur propre disposition, et donc n'ayant rien à voir avec le Mawuntinya. « *« [...]* ***Ka tu sambila biteki ko*** *» (nous ne vénérons pas des statues). »*[345], enseigne la Culture Kongo.

Le concept d'animisme est un concept purement eurasiatique, européen notamment. Ce sont les Eurasiatiques qui attribuent une âme, un esprit aux choses et qui leur vouent un

---

[344] Kwame Nkrumah, **Le consciencisme**, page 34. Éditions Payot, 1964.

[345] Nsaku Kimbembe, **Confins spirituels du Kongo Royal**. Tome 1, page 156. Éditions Cercle Congo, 2010.

culte. Cela paraît clairement dans **la pensée latine** par exemple. Le contexte animiste est un fait culturel européen dont témoigne le philosophe latin Sénèque dans un passage de l'Épitre 58, paragraphe 10 :

*« **Il y a des choses qui ont une âme**, sans être du règne animal » (Quaedam animam habent, nec sunt animalia).*

Nous pouvons remarquer que plus on s'éloigne de Se djɔdjɔɛ dji dit trois, de Kemeta, plus les choses vont en s'appauvrissant. Là où Susuɖeɖe, la pensée eurasiatique est dualiste. Le Ka, c'est la mémoire-intelligence-volonté. Or le dualisme eurasiatique ne retiendra que les deux premiers éléments : ce que nous avons en commun avec les choses, les plantes, les animaux, à savoir la mémoire et l'intelligence, comme s'ils (les Eurasiatiques) ont du mal à s'arracher du donné naturel.

C'est cette insuffisance de la pensée eurasiatique qui leur fera dire que **l'Être humain est l'égal de l'animal ou que l'animal peut avoir la condition de l'humain**. Ce dualisme affirmé sera la **source de l'invention de l'animisme** : si on considère que l'Être humain est une chose et que la chose peut être humaine, on peut donc vouer un culte à la chose comme à l'humain : le Yewɔɛ se pervertit en culte des Choses (tout ce qui n'est pas humain). Dans ce cas, on attribue une âme ou un esprit à la chose, à l'animal. Mais ce dualisme primaire sera également l'une des sources de l'esclavage qui est une chosification de l'Être humain, ou encore celle du cannibalisme en Eurasie : si l'animal est humain et l'humain animal, on peut manger l'Être humain comme on mange l'animal, et inversement. En mangeant les momies des Kamit par exemple, les Européens croyaient absorber leur mémoire et leur intelligence : dualisme ! Le cannibalisme est une pratique largement attestée en Eurasie, depuis des millénaires jusqu'à nos jours. En voici une preuve :

« *L'anthropophagie rituelle*.

C'est une « nourriture » singulière que l'homme, mais il y a eu suffisamment de populations anthropophages […] pour qu'on ne s'étonne pas que les Indo-Européens […] l'aient également été. En tout cas, ceux qui ne le sont pas (plus ?) dans l'Antiquité ***dénoncent régulièrement le cannibalisme chez toute une série de peuples indo-européens****, principalement du groupe scythique, mais aussi parmi les Celtes. […] Il est hors de doute que la Grèce historique connaissait encore localement des rites anthropophagiques […].*
Il convient de distinguer rigoureusement deux formes de cette pratique : lorsqu'il est question d'endocannibalisme, c'est-à-dire de ***la manducation de ses propres morts par une population****, le rite n'a pas toute la même valeur que lorsqu'il s'agit d'hétérocannibalisme* ***où l'on mange les étrangers, les ennemis****.* »[346]

L'énoncé est suffisamment pertinent pour se passer de tout commentaire. L'hétérocannibalisme est par exemple mentionné et préconisé dans la Bible, sur ordre du Dieu eurasiatique judéo-chrétien, en ces termes :

« Et après que l'Éternel, ton Dieu, l'aura livrée entre tes mains, tu en feras passer tous les mâles au fils de l'épée.
Mais tu prendras pour toi les femmes, les enfants, le bétail, tout ce qui sera dans la ville, tout son butin, ***et tu mangeras les dépouilles de tes ennemis que l'Éternel, ton Dieu, t'aura livrés****.*
C'est ainsi que tu agiras à l'égard de toutes les villes qui sont très éloignées de toi*, et qui ne font point partie des villes de ces nations-ci. »*[347]

[346] Bernard Sergent, **Les Indo-Européens, Histoire, Langues, Mythes**, page252 à 253.
[347] Lire le Deutéronome 20, verset 10 à 16.

Cela explique pourquoi durant la période eurasiatique dite des Croisades, les Chrétiens mangeaient leurs frères et ennemis arabes, avec pour mets de choix du rôti d'enfants, comme nous l'affirme le témoignage suivant :

« Et ils pillèrent, violèrent les femmes, massacrèrent les hommes, ***firent rôtir les enfants****, au nom de la chrétienté… »*[348]

Un autre auteur eurasiatique vient confirmer cette réalité historique :

« Je tremble à l'idée du sort qui m'est réservé. ***Heureusement que nous ne mettons plus personne à la broche, comme le faisaient ces bons Croisés****, sans quoi je courrais* ***grand risque d'être rôti****. »*[349]

Très souvent, pour démontrer le prétendu « animisme » des Kamit, on dit qu'ils **parlent** aux arbres ou aux animaux avant de les abattre ou de les tuer par exemple. Or qualifier ce geste d'animisme est encore le fait d'une immaturité intellectuelle dans la connaissance de la nature, de notre Culture et de la science. En effet, nous avons précisé que la Nature est l'**Agbalingan**, c'est-à-dire le « Grand Livre ». Or le Kamit est celui qui sait lire dans ce Grand Livre. Quand on lit, ne parle-t-on pas ? À ce niveau encore, intervient le « bo » dont nous avons déjà parlé, car le Kamit agit sur les choses en utilisant la Parole. Il n'est donc pas ici question de vouer un culte aux choses, mais de lire dans la nature pour capter son énergie et l'utiliser à notre profit. Cette réalité du dialogue avec la Nature est transcrite par le Professeur Bilolo :

---

[348] Amin Maalouf, **Les croisades vues par les Arabes**. Éditions J'ai lu, 1983.
[349] Léon Paulet, **Recherches sur Pierre l'Hermite**, page 115. Éditions Ve Jules Renouard, 1856.

« Dialogue et écoute qui constituent une des permanences de la pensée africaine. Dans sa « troisième clairière », un Pasteur peul nous dit :

> *« **Je parle aux animaux***
> ***Les racines des plantes me livrent leurs secrets…***
> ***Et la tourterelle qui roucoule, j'entends ce qu'elle dit…***
> ***Et le bœuf qui beugle, je connais son verbe…** »*

Abondant dans le même sens, le poète sénégalais Birago Diop nous invite à écouter la nature plus que les hommes :

> *« Écoute plus souvent*
> *Les choses que les Êtres*
> *La voix du feu s'entend*
> *Entends la voix de l'eau*
> *Écoute dans le vent*
> *Le Buisson en sanglots ». »*[350]

Aussi, faut-il rappeler que l'Arbre totémique est un **Lieu de Mémoire**. Il y a transfiguration de l'Arbre ombilical en Arbre de l'Âme des Ancêtres. Quand on recule le plus loin possible dans le temps, cela devient un Arbre totémique. On parle à l'arbre avant de le couper pour éviter de couper un arbre destiné aux Ancêtres. Mais comme ce qui compte est la graine, on préserve les graines (qui contiennent la chose dans son plein état de santé) de l'arbre qui ne porte aucune tare de l'arbre. Quand on meurt, on devient son propre Arbre de vie.

---

[350] M. Bilolo, **Le créateur et la création dans la pensée memphite et amarnienne**, page 106 à 107. Éditions Menaibuc.

NƆGBƆNU

Vidjiƒe = maternité. Vi = enfant ; dji = accoucher ; ƒe = état, lieu.
Nɔgbɔnu = maternalité. Nɔ = mère ; gbɔ = chez ; nu = chose.

Nɔgbɔnu est le système social le plus ancien de l'humanité. C'est la Maât qui trace notre ligne de conduite. *Ma tri fu* = je trace la ligne (de conduite). *Ala ka tɔ* : ala ka = fil de raphia, fibre végétal, le premier fil connu ; tɔ = possessif. Le fil de raphia est le premier fil du roseau qui a permis de fabriquer des fibres végétales.

Introduisons ce chapitre en citant le point de vue d'une femme qui en dit long sur ce qu'implique le régime de Nɔgbɔnu :

« *La sociologie moderne reconnaît* ***l'indépendance, l'initiative et le pouvoir créateur de la femme dans les sociétés traditionnelles****. Les femmes nigériannes ont été toujours actives dans les domaines du commerce, de la politique, des organisations religieuses, des associations de bienfaisance et de loisirs. De même, elles se sont illustrées comme* ***bâtisseurs de villes et de royaumes****, en particulier dans le pays Hausa. Citons, par exemple, la reine Amina, dans la première moitié du XVe siècle, à Katsina et à Zaria Bazaao Tukunku. En un mot, la femme africaine, dans les sociétés traditionnelles, devait faire face à deux sortes de responsabilités ; les unes à l'intérieur de leurs foyers, les autres à l'extérieur.*

On pourrait dresser une sorte de tableau des devoirs de la femme au foyer, c'est-à-dire auprès de son mari et de ses enfants, au

sein de la famille étendue, c'est-à-dire, dans le domaine des cérémonies, des rituels et des biens, au niveau des villes et des villages où ***les femmes sont représentées dans le conseil des dirigeants, dans l'exécutif et le judiciaire****.*

Les femmes dont la naissance n'était pas noble avaient également leur hiérarchie. Elles s'occupaient du marché, des taxes et des transactions commerciales, en particulier à Nupe.

L'histoire des Yorubas abonde en biographies de femmes célèbres.

Ce que nous voulons prouver, c'est que les femmes nigériannes se sont mêlées à la vie publique depuis longtemps.

Pour conclure, nous citerons l'exemple de Madame de Tinubu, d'Owu, dans la région d'Abeokuta, qui a donné son nom à un square de Lagos ainsi qu'à Abeokuta. Elle fut la véritable puissance derrière le roi Akitoye et son fils Dosumu. Elle mourut riche et couverte d'honneurs en 1887, malgré l'hostilité que lui portait le consul britannique Campbell. »[351]

Nɔgbɔnu est le concept qui convient pour décrire notre système sociologique. Elle implique le matriarcat (**Nɔha**) et la matrilinéarité (**Nɔhawo** = matrilinéaire, lignée maternelle). Tout comme Se djɔdjɔɛ dji précède l'existence du Duta, la connaissance de la Maternalité précède celle de la Paternalité. Le père est l'objet d'une découverte, comme Re, puisque c'est la mère qui dit à l'enfant qui est son père. Le mariage n'a pas toujours été une institution. L'enfant demande à la mère qui est son père (nécessité de la généalogie). Comme il parle la langue de sa mère, seule cette dernière peut lui répondre : c'est l'introduction du père dans le cercle social.

Nɔgbɔnu n'est pas un régime d'exclusion. Notre Culture pourrait à la rigueur admettre la définition donnée dans le Petit

---

[351] Société Africaine de Culture, **La civilisation de la Femme dans la tradition africaine. Colloque d'Abidjan, 3-8 juillet 1971**. Page 367 à 368. Par Madame Simi Afonja. Éditions Présence Africaine, 1975.

Larousse illustrée selon lequel le « *matriarcat est un système social, politique et juridique dans lequel les femmes sont réputées exercer une autorité prépondérante dans la famille et où elles occupent des fonctions politiques* ». C'est dans ces conditions que le Professeur Diop définit le « matriarcat » comme un régime social « *caractérisé par* ***la collaboration et l'épanouissement harmonieux des deux sexes***[352]*, par une certaine prépondérance même de la femme dans la société due à des conditions économiques à l'origine, mais acceptée et même défendue par l'homme. »*[353] Aussi, « *Le matriarcat n'est pas le triomphe absolu et cynique de la femme sur l'homme ;* ***c'est un dualisme harmonieux, une association acceptée par les deux sexes pour mieux bâtir une société sédentaire où chacun s'épanouit pleinement*** *en se livrant à l'activité qui est la plus conforme [...]. Un régime matriarcal, non loin d'être imposé à l'homme par des circonstances indépendantes de sa volonté,* ***est accepté et défendu par lui****. »*[354] C'est pourquoi nous parlons des « *[...] sociétés qui, à partir de* ***la logique et du principe de la complémentarité****, étaient fondées sur « la participation des deux sexes aux différents domaines du social »*[355]*. »*[356]

Par contre, le patriarcat, dans les mêmes conditions, n'a pas une définition aussi claire et simple, au-delà de la fausse analogie attachée au mot « système ». Il est donc écrit, toujours dans le Petit Larousse, que c'est un « *système social, politique et juridique fondé sur la filiation patrilinéaire et dans lequel les pères exercent une autorité exclusive ou prépondérante* ».

Par conséquent, patriarcat et matriarcat sont deux choses radicalement différentes et plus que deux extrêmes d'un même genre, sans symétrie. Pour les femmes, il n'est pas question de

---

[352] L'explication de cette harmonie vient du fait que dans le régime de Nɔgbɔnu qui est le nôtre, **la mère traite pareillement ses enfants**, fille comme garçon. Dans ces conditions, il ne peut y avoir d'injustices, de désharmonie.

[353] Cheikh Anta Diop, **L'Unité Culturelle de l'Afrique Noire. Domaines du patriarcat et du matriarcat dans l'antiquité classique**. Page 220. Éditions Présence Africaine. Seconde édition, 1982.

[354] Idem, page 114.

[355] N'Dri T. Assié-Lumumba, **Les Africaines dans la politique. Femmes Baoulé de Côte d'Ivoire**, Paris, L'Harmattan, 1996, p18.

[356] Jean-Marc Éla / Anne-Sidonie Zoa, **Fécondité et migrations africaines : les nouveaux enjeux**. Page 63. Éditions L'Harmattan, 2006.

fondement, de filiation, de linéarité ni d'exclusivité. Le moins que nous puissions dire est que pour les hommes, la clarté et la distinction des rôles n'y sont pas. Dans le patriarcat, il est question de l'homme qui organise la société autour de ses propres aspirations et selon ces mêmes aspirations, sans forcément, dans certains cas, prendre en compte la condition de la femme et des enfants. Et c'est cette dernière forme du patriarcat qui va par exemple donner naissance à l' « Amazonisme » qui, « *loin d'être une variante de matriarcat, apparaît comme la conséquence logique des excès d'un régime patriarcal outrancier. Tout, chez les Amazones, habitudes, faits relevés, lieu d'habitat, incline à interpréter leur régime dans le sens qui vient d'être indiqué (matriarcat).*
Si l'on y regarde de près, on s'aperçoit que ***les Amazones*** *[...]* ***habitent exclusivement chez les populations aryennes, nomades, pratiquant le régime patriarcal outrancier****.* »[357]

L'Amazonisme peut être défini comme un régime dans lequel la femme aurait dominé l'homme et se caractérise « *par une technique d'avilissement de ce dernier : dans son éducation, on évitait de lui faire accomplir tout ce qui pouvait développer son courage ou ressusciter sa dignité. Il servait de nourrice à la place des femmes qui défendaient la société et pratiquaient l'ablation du sein pour mieux tirer à l'arc. Pour peu que l'on puisse se fier à la légende, on est obligé de supposer une première domination féroce des hommes sur les femmes, soit une époque de régime « patriarcal » suivi d'une émancipation de ces dernières, d'une époque de vengeance, celle des Amazones. Cette révolte et cette victoire des femmes sur les hommes devaient d'ailleurs être très partielles, car il n'aurait existé que ces deux nations des Amazones et des Gorgones dans la haute Antiquité. Le fait que les Amazones étaient des cavalières intrépides incline à penser qu'elles étaient originaires des steppes eurasiatiques, si, toutefois, cette région est bien le berceau du cheval, comme on le soutient.* »[358]

Il est donc manifeste que l' « Amazonisme » n'est qu'un patriarcat travesti dans lequel la femme dominée autrefois par

---

[357] Cheikh Anta Diop, **L'Unité culturelle de l'Afrique noire**, page 114.
[358] Idem, page 220.

l'homme inverse la tendance en prenant la place de celui-ci dans la société qu'elle dirige à son tour, en reproduisant les normes imposées par l'homme à son avantage. En effet, en réaction à l'esprit de domination patriarcale, les femmes dans l'histoire eurasiatique développerons le « féminisme » sous sa forme la plus aboutie : l' « Amazonisme ». Ces femmes en proie à l'intolérance et à la volonté hégémonique du mâle effectueront une manifestation ardente d'émancipation à travers ce mouvement. Le pouvoir dans cette société est incarné par la femme qui soumet à son tour l'homme qui l'a autrefois soumise. Il est évident que l'Amazonisme est nourri par un esprit de revanche né d'une domination brutale et féroce de l'homme sur la femme : « œil pour œil, dent pour dent » ! De ce fait, la violence est établie de façon permanente dans la société eurasiatique, ce qui n'est pas le cas à Kemeta où nous luttons contre la violence.

Nɔha n'est pas situable dans ce cadre paradigmatique pour au moins les raisons suivantes :

1° À Kemeta, partout, **les noms de lignées** sont des deux sortes dans les arbres généalogiques qui sont **d'une part matrilinéaires** et **d'autre part, patrilinéaires**. Mais chaque enfant a pour patronyme celui de son père tel que sa mère le lui dit.

2° Dans le sens ouvert de la famille qui n'est donc pas close, **toute personne de la lignée maternelle est mère** quel que soit son sexe (**gninɛ**[359], tasi) et **toute personne de la lignée paternelle est père** (tɔ, su, ata). Ainsi, le frère du père est le « père propre » ou tout simplement père (**tɔdi** ou tɔ), qualifié de grand ou petit selon qu'il est né avant ou après le père géniteur (atagan, atavi). Celui de la mère est la « mère garçon » ou la « mère géniteur » (gninɛ, dans les deux cas). S'il est né avant ou après la mère, il est appelé « grand-mère-garçon » (gninɛ gan) ou

[359] De là découle le nom du Pays actuellement appelé la « **G**ui**n**ée », qui désigne en réalité toute Kemeta : le **Berceau de l'humanité**, la **Terre-Mère de l'humanité**. Toute ces notions renvoie à la matrice : *« Kikongo : […]* ***Jini*** *=*

- *L'essence de la femme, de la féminité ;*
- *Organe de reproduction de la femme, l'origine du monde. »*

(Melo Nzeyitu Josias, **Les racines bantoues du latin**, page 76. Éditions Bitopo, 2010.)

le « petit mère-géniteur » (gninɛ vi). De la même façon, la sœur du père sera « tasi », « tasi gan » ou « tasi vi » ; et la sœur de la mère sera « na », « na gan » ou « na vi ». C'est dans ce dernier cas seulement (sœur de la mère) qu'il s'agit de « tante ».

3° Le sens propre et le sens figuré dans notre Culture se situent par conséquent dans un cadre systémique qui leur confère une précision sans équivoque ni ambiguïté. Suivant Sɔ Nublibɔ, **Nɔha veut dire que la mère met tous ses enfants sur le même plan malgré leurs différences réelles** (liberté, égalité, justice). Politiquement, cela revient à dire : « un individu, une voix ».

Atagan : grand-frère (tɔgan) de mon père ; Atavi (tɔvi) : petit frère de mon père ==> donc les frères du père ne sont pas « oncles » mais « pères » ! Nous ne parlons d' « oncle » ou de « tante » que du côté maternel, et là encore dans le sens de les désigner comme « mère ». *« La sœur du père est appelée* ***tata****, c'est le «* ***père femelle*** *», de même que le frère du père.*
Les sœurs de la mère ***iya****. Les frères de la mère sont considérés comme des «* ***mères mâles*** *». »*[360], apprenons-nous .
Le Président Mandela apporte également une agréable traduction de ce que nous venons de dire :
« Dans la culture africaine, les fils et les filles des tantes ou des oncles sont ***considérés comme des frères et des sœurs*** *et non comme des cousins. [...] Nous n'avons pas de demi-frères ni de demi-sœurs.* ***La sœur de ma mère est ma mère*** *; le fils de mon oncle* ***est mon frère*** *; l'enfant de mon frère* ***est mon fils ou ma fille****. »*[361]

1 – BELENA

Belena est le fait pour chaque individu d'être préparé à un rôle de père et de mère dans la Société. C'est l'action de prendre soin : be = soin ; le = prendre ; na = action. Il s'agit d'un **principe de la responsabilisation**. Belena désigne l'art de s'occuper d'un enfant à la manière d'une mère : nous sommes tous

[360] Paulin Kialo, **Anthropologie de la forêt. Populations pov. et exploitants forestiers français au Gabon.** Page 40. Éditions L'Harmattan, 2007.
[361] Nelson Mandela, **Un long chemin vers la liberté**, page 14. Éditions Fayard, 1995.

enfants d'une mère. Cela sous-entend d'une part que la manière de faire d'une mère diffère de celle de toute autre personne. Cela sous-entend aussi que Belena est inscrit biologiquement en chaque mère. Par conséquent, notre système prépare toute femme et tout homme à jouer le rôle de la mère et du père. Raison pour laquelle chaque adulte est responsable de tout enfant dans la société, même si cet enfant n'est pas le sien biologiquement parlant.

D'après ce système sophistiqué encore, **toute fille ou femme, sans avoir d'enfants, est une mère potentielle !** Cela implique que :

1) **La femme est mère par définition, c'est-à-dire divine**. Elle a donc réalisé l'ambition la plus haute qui est de nourrir tout garçon et toute fille à la Source. C'est pourquoi elle vaut 9 et le mari seulement 7.
2) **Par le 9, elle symbolise l'Enea de nyiɖe eye wo** qui représente notre Arbre Généalogique.
3) **La femme apprend tout plus facilement à talent égal avec l'homme** et fait ce qui dépend d'elle pour faire valoir les garçons. Elle fait passer le « Mu » du Muntu au « Ba » du Bantu.
4) Un c'est rien (Mu), deux c'est tout (Baka), dit le proverbe. Ka = valeur intrinsèque (7) ; Ba = valeur ajoutée (2). En choisissant d'être mammifère (condition de l'animal supérieur), la femme s'est hissée au-dessus de l'animalité (remise en cause du donné naturel). Le Ka est la source du Ba, ce qui signifie que **la femme est matrice, c'est-à-dire ce qui constitue le milieu interne et externe nécessaire à la vie de toute personne**.
5) C'est dans la matrice, que la femme seule possède, que prend départ la détermination du sexe des enfants. La spiruline contient aussi ces éléments nécessaires à la maturation

biologique humaine. La matrice est ce qui donne les conditions indispensables à la maturation de l'individu humain. **L'ambition est humaine au sens où la personne (ce qui est au-dessus de toute chose) doit faire l'effort maximum pour se réaliser, c'est-à-dire aller vers sa valeur infinie**. *« Ambition is the desire to go forward and improve one's condition. It is a burning flame that lights up the life of the individual and makes him see himself in another state. To be ambitious is to be great in mind and soul. »*[362] : *« L'ambition est le désir d'aller de l'avant et d'améliorer sa condition. C'est une flamme brûlante qui illumine la vie de l'individu et lui fait se voir dans un autre état. Être ambitieux c'est être grand dans l'esprit et l'âme. »*

La conséquence qui en résulte est qu'il ne peut pas avoir d'orphelins dans notre Société puisque tout enfant est enfant de tout homme et de toute femme ! Dans ces conditions, chacun est légataire universel des Togbwiwo. Chaque individu est héritier dans la Tradition. Il est à égalité avec tout autre individu du fait du Testament des Togbwiwo. C'est ce qui fait que l'héritage des parents est secondaire puisqu'on veille à ce que personne ne soit spolié. Aussi, chacun doit être créateur de plus-value spirituelle et matérielle, en étant considéré dès la naissance comme infiniment solvable.

Nɔgbɔnu signifie que **c'est de la mère que vient l'enracinement** (comme tout arbre), tant biologiquement que culturellement parlant. Nous nous situons ici au niveau de l'affect. La mère est à l'image de la Maât ; ce qui les qualifie est la générosité. La générosité renvoie au concept d'Accueil. Or c'est la mère qui accueille le spermatozoïde ; c'est encore elle qui accueille l'enfant à la naissance, etc. S'il n'y a pas de sélection à

[362] Marcus Garvey, **The Philosophy and Opinions of Marcus Garvey. Or, Africa for the Africans**. Compiled by Amy Jacques Garvey. Page 3. First Majority Press edition, 1986.

l'entrée du Dji*ƒ*ofiadume, c'est parce que Re est miséricordieux. La générosité, c'est la bonté sans limite de Re ; c'est l'accueil inconditionnel de la mère pour l'enfant : qu'il soit bon ou mauvais, la mère reconnaît et accepte son enfant. Le généreux, c'est celui qui donne sans compter, et **la mère donne tout !** C'est dans ce sens que la mère est l'égale de Re, comme nous pouvons l'apprendre dans les enseignements traditionnels au sujet de notre Mère à tous Esise qui est la première à l'être devenue :

« *Atum regarda Isis avec tendresse avant d'ajouter :*

- ***Isis, te voilà devenue mon égale !*** *Presque mon égale ! Mais si je t'interdis de dévoiler mon nom qui attribue le pouvoir de donner la vie en tout lieu et en tout temps, je mets, cependant, ce pouvoir en toi.* ***Et grâce à toi, toutes les femmes et toutes les femelles de ma création seront aptes à donner la vie par l'enfantement****. »*[363]

D'ailleurs, son nom (appellation) renvoie à la divinité. En Kikongo, la mère se dit « Maama ». Maama se décompose en « Ma » qui signifie « moi », et d' « Ama » qui signifie « Re ». Maama signifie « **ma déesse** », « **mon âme** ». En Wolof, la grand-mère se dit « Maamaat » qui vient de la phrase « ma ama tɔ » et qui signifie « **ce que j'ai reçu de la déesse** ».

« Les noms que portent les femmes Kamit de culture kongo témoignent de ***l'aspect royal et divin accordé à la personne de la femme. La femme Kamit est royale*** *; elle est une reine. »*[364]

La bonté est la condition de possibilité du bonheur dans le monde. C'est ce qui nous rend dignes d'être heureux. Elle est

[363] Doumbi-Fakoly, **Horus, fils d'Isis. Le mythe d'Osiris expliqué**. Page 26. Éditions Menaibuc, 2006.

[364] Kimbembe Nsaku Sêngele, **Ntangu Yi Fweni/Voici venu le temps**. Page 89. Éditions Amouna Hungan Ga, l'an 50 de l'ère Lumumba.

différente de la bienveillance. Tous les autres doivent faire en sorte que tu sois heureux : c'est le principe de Mansine.

Cette prépondérance et importance de la mère est si forte que la première chose qu'elle transmet à l'enfant est sa propre langue : d'où l'importance de connaître sa langue maternelle ! La connaissance de la langue maternelle est un élément culturel tellement fondamental que sous le règne des Fari, nous avions appelé la langue : « **l'avoir de la mère** ». En effet, « Md Ntr » signifie : « **je me nourris de la parole des Ancêtres** ». M= Me = moi, je, me ; D = Du = manger, se nourrir ; N = Nɔ = mère (comme dans Tɔhonɔ) ; T = Tɔ = l'avoir, ce que la mère seule apporte ; R = L (le « r » devenant « l ») = La = celui qui. « Nɔ tɔ la » signifie littéralement « l'avoir maternel », autrement dit : le legs maternel. Or ce que nous héritons de la mère, c'est la langue. D'où le concept de « langue maternelle ». C'est la fonction symbolique.

2 – LE CONCEPT D'HERITAGE

Dans la Tradition, la famille est moléculaire et non nucléaire (nous connaissons les dégâts qu'a engendré la bombe nucléaire en particulier, et qu'engendre le nucléaire en général). Pour être parent, je n'ai pas besoin d'avoir des enfants. Chaque adulte est responsable de tous les enfants qu'il rencontre. Par conséquent, chacun joue les fonctions du Hahehe : il est responsable de la sécurité de tout enfant qu'il rencontre. C'est cela la définition de l'humanité : l'Être humain est au départ le plus faible de la nature ; mais il créera la société pour le renforcer, le sécuriser.

Au sujet de la transmission :

1° Il y a **la transmission biologique** : du point de vue génétique, je peux faire ma généalogie. Cette transmission n'est pas que biologique. Elle est ce qui crée le biologique, c'est-à-dire

qu'elle est **culturelle**. Chaque enfant appartient à la culture maternelle.

2° Il y a **la transmission des droits économiques** : il existe un capital culturel que l'enfant tient de ses parents. Cela découle du statut social des parents et de ce qu'ils font de leur activité et de leurs œuvres : si les parents n'ont pas goût à ce qu'ils font, l'enfant ne l'aura pas non plus. L'enfant suit le modèle des parents : c'est un rôle éducatif. Il s'agit ici de la transmission du statut social des parents. La famille est la première cellule sociale : les choses se font d'abord à partir des petites cellules d'unité. Tous les enfants de la même waalde que mes enfants sont mes enfants. De ce fait, je suis pour eux **un modèle**. C'est la création. En ce sens, les enfants sont culturellement héritiers. Dans Se djɔdjɔɛ dji, les enfants sont les héritiers de leurs parents : l'œuvre des parents produit des conséquences pour les enfants.

3° Il y a **la transmission des biens matériels, des biens économiques** : l'héritage va avec ou sans testament. Quand cela a lieu sans testament, ça signifie que ce sont les descendants biologiques qui héritent des parents. D'où l'importance, si ce n'est l'obligation d'indiquer à chacun qui sont ses parents biologiques. Aussi, toujours dans le cas où cela se produit sans testament, l'héritage va également à la famille : les frères et sœurs, les oncles et tantes des parents. À ce niveau, il y a même arbitrage (Maât) pour la juste distribution de l'héritage.

Lorsqu'il y a la présence d'un testament, plus aucun problème ne se pose. Je peux tout donner à n'importe qui, sauf la moitié qui revient automatiquement à la parentèle : mes enfants ou les enfants de mes frères et sœurs. Les 50%, je suis libre de les attribuer à une personne physique ou morale de mon choix, à n'importe qui.

Il est interdit de vendre ce qui est patrimoine collectif : il y a des choses inaliénables. On peut refuser un héritage maternel

car il y a des droits qui y sont liés : soit on ne peut pas soit on ne veut pas payer ces droits liés.

On ne peut pas déshériter ses enfants ! Nous sommes triplement héritiers. La généalogie est donc indispensable. Raison pour laquelle il ne peut y avoir d'accouchement sous « X » d'après la conception de notre Tradition : on ne suit plus la Maât car il y a injustice dans ce cas.

3 - Nɔgbɔnu et l'expression du pouvoir de la femme

« *[…] Le système matrilinéaire, le système matriarcal, était important, développé sur une bonne partie de l'Afrique, pendant une certaine période, celle qui a précédé l'islamisation et celle qui a précédé la colonisation. Et **ce sont des systèmes qui ont donné des droits, plus de droits et plus de pouvoir aux femmes**. […]*

*Se battre pour que les femmes aient des droits, ce n'est que rendre justice à la Femme Africaine qui a été perturbée […]. Des perturbations qui ont fait que la Femme Africaine […] a plus perdu de droits qu'elle n'a acquis. Donc la lutte […] se justifie par **la nécessité de réhabiliter la Femme Africaine**. »*[365]

Le « bicaméralisme » répond aux exigences de Nɔgbɔnu. Il est asymétrique : il y a une assemblée exécutive et une autre consultative.

L'assemblée des hommes est décisionnelle, tandis que celle des femmes est délibérative. La séparation des domaines veut qu'il n'y ait pas de dualisme, ou « bicaméralisme » primaire, mais une instance à plusieurs niveaux (comme la Xɔ Atógo). Il y a ici une division du travail. La parole est donnée à tout le monde, mais **ce n'est pas tout le monde qui décide**. La décision est une synthèse de ce que tout le monde a dit.

[365] Entretien avec **Amsatou Sow Sidibé**, Professeure à l'Université de Dakar, sur la place de la Femme dans notre Société Ancestrale.

Dans ce système d'un type original du Ɖemɔtika, une majorité ne peut pas défaire ce qu'une autre majorité a fait. C'est ce sens de la Tradition en tant que perpétuation qui est à la base tant de la jurisprudence que de l'autorité de la chose jugée. La continuité historique signifie qu'on exclut tout ce qui est dérive pour conserver ce qui est bénéfique. Par conséquent, notre respect est lié aux effets positifs légués.
Le Professeur Cheikh Anta Diop témoigne de ce système :

« La résistance militaire de Béhanzin à l'armée française, commandée par le colonel Dodds, serait ***la conséquence d'une décision de l'assemblée des femmes du royaume, qui s'est réunie la nuit****, après celle des hommes réunie le jour, et qui, à l'inverse de cette dernière, avait* ***choisi l'ordre de mobilisation et la guerre****. La décision fut ratifiée par les hommes. »*[366]

Cette sorte de « bicaméralisme » ne passe pas par un axe symétrique puisque l'une des assemblées défend le territoire et l'autre, les habitants du territoire. La défense des habitants du territoire a été installée avec l'institution de la défense du territoire. En ce cas, c'est le Nyamedonƒe et non le Duhabɔbɔ qui a la prépondérance des voix en cas de ballotage, et même le dernier mot en cas de supériorité numérique des Duhabɔbɔtɔwo. L'instance prépondérante n'est pas la première à tenir séance et se soumet volontiers aux conclusions qui défendent le droit des gens. C'est en ce sens que dans l'exemple du Professeur Diop, la conclusion de nuit l'a emporté sur celle du jour. Mais ce clivage entre le diurne et le nocturne correspond au proverbe suivant lequel « l'œuvre appartient au soir » : « **Wotrɔ gbɔ nya le** ». Sans oublier que la parole de la femme a une prépondérance sur celle de l'homme, Nɔgbɔnu oblige !
Ce « bicaméralisme » se vérifie également dans l'exogamie puisque c'est certes l'homme qui est demandeur, mais vu que c'est le matriarcat et que c'est la femme qui a le pouvoir décisionnel, c'est elle qui décide. Raison pour laquelle c'est l'homme qui va vivre chez elle et non l'inverse. Or dans le patriarcat, c'est

[366] Cheikh Anta Diop, **Les fondements économiques et culturels d'un État fédéral d'Afrique noire**, page 53 à 54. Éditions Présence Africaine, 1974.

l'homme qui est demandeur et c'est également lui qui décide : il impose à la femme de vivre chez lui.
C'est ce qui justifie par exemple la présence, dans notre Armée, de femmes militaires : les **Aʋadada**. Aʋadada signifie « **Général** », « Chef des Armées ». Aʋa = guerre ; dada = mère, chef.

Nous nous apercevons ainsi du rôle privilégié et de l'énorme responsabilité de la femme dans la Nɔgbɔnu. Nɔgbɔnu fait que :

« ***Le culte de la mère est l'un des traits pertinents de la culture négro-africaine****, comme en témoignent des écrits d'auteurs africains : La mère, de Ousmane Sembène ; Faraluko Aïssatou le 28 septembre, d'Émile Cissé ; Coumba Am N'Dèye et Coumba Amoul N'Dèye, les contes de Birago Diop.*

Certains proverbes reflètent cette même idéologie populaire : Liguéyou N'Dèye agnou N'Doum, ***le travail de la mère confère la réussite sociale de l'enfant****.*

La rencontre d'Abidjan nous fournira l'occasion de démontrer, parce qu'il en est encore besoin, que ***la femme africaine traditionnelle a occupé dans notre histoire tous les secteurs de la vie et a été une animatrice dynamique de toute l'organisation sociale*** *:*

- *sur le plan culturel, elle a été la gardienne des civilisations, sa puissance créatrice dans l'art et la littérature continue d'être un des traits dominants de notre civilisation.*
- *Dans le domaine économique, elle a été essentiellement productrice ; elle contribuait pour une grande part aux biens de la famille en écoulant les produits de son propre champ ; ainsi elle constituait un patrimoine qu'elle utilisait pour les besoins de ses enfants et de son mari.*
- *Sur la scène politique […] elle était toujours consultée pour la prise de grandes décisions : nomination d'un chef, acte d'alliance, acte de guerre, destitution, etc.*

Son rôle dans le développement de la conscience politique traditionnelle a laissé des empreintes indélébiles.

Elle forgeait le moral du guerrier en l'exhortant par des chansons poétiques et pleines de signification, valorisant le courage, le diom, le fith et reléguant la mort à l'arrière-plan. Car ce qui fait la grandeur d'un homme, d'un chef, c'est l'exemple qu'il laisse à sa postérité.

Ainsi, donc, nous constatons que la femme africaine traditionnelle, loin d'être effacée, sans personnalité, avait ***un rôle prépondérant dans l'organisation de nos sociétés****. »*[367]

La mère est l'actrice incontestée sans laquelle rien ne peut avoir lieu, comme la Terre dont elle est le symbole vivant. L'hommage à la mère est l'hommage à toutes les femmes. La mère est censée être plus proche des Togbwiwo par sa grossesse. C'est elle qui accueille le Messager des Togbwiwo : l'enfant, et joue un plus grand rôle dans les relations de proximité avec l'enfant et avec les Togbwiwo dont il est le messager. Par conséquent, la mère est pleine de bénédictions. Elle est la première Gardienne de la vie, celle qui permet la pérennisation. Quand on meurt, on retourne dans le ventre de la mère (la Terre). De ce fait, de la naissance à la mort, la mère est la Porte du Djiƒofiadume : pour y aller, il faut passer par elle.

L'hommage au père et à la mère est comme un chant (hadjidji : ha = société ; djidji= création, accouchement). Chanter, c'est créer la sociabilité. L'hommage à la famille (haxela : ceux qui reprennent le refrain) est comme, en musique, le refrain (haxexe : ha = société : xexe = reprise, refrain) dans un chant.
L'hommage aux parents est la révélation au monde de l'importance des parents, importance due au fait que les Togbwiwo les ont choisis pour accueillir leur Messager. Tout enfant est un Don de Re, au sens théologique. L'enfant est le nouvel héritier de l'humanité, le porteur d'une nouveauté des Togbwi dans le monde contemporain. Et c'est lui qui choisit ses

[367] Société Africaine de Culture, **La civilisation de la Femme dans la tradition africaine. Colloque d'Abidjan, 3-8 juillet 1971**. Page 339. Par Siga Sow. Éditions Présence Africaine, 1975.

parents pour délivrer son message. Les parents ont l'honneur d'être les premiers destinataires du message des Togbwiwo et doivent recevoir en ce sens une meilleure considération à partir de ce jour.

L'hommage rendu à la famille rentre dans ce même cadre sous la réserve que l'enfant n'est pas seulement celui de sa mère, de son père, ni de sa famille seuls, mais essentiellement enfant du monde. L'enfant demande à ses parents et à sa famille de l'accompagner au cours de sa mission, c'est-à-dire de sa réalisation. C'est alors que les parents lui expriment les contraintes liées à sa réalisation en lui indiquant que pour mener à bien sa mission, il doit bien manger, bien parler et travailler pour rendre service. L'enfant considère donc les autres comme des moyens à la réalisation de sa mission, et vice-versa : c'est le principe d'égalité. À la liberté totale de l'enfant correspond la disponibilité totale du monde considéré à son égard comme moyen de réalisation de sa mission. Réciproquement, ce que l'enfant apporte comptera parmi les moyens pour tous les autres individus dans la réalisation de leurs propres missions. C'est à ce deuxième niveau que se situe l'égalité de toutes les personnes.

L'hommage à l'enfant signifie qu'il a traversé victorieusement différentes épreuves avant d'arriver au monde. La première fois que la vie est née, elle a eu son origine dans l'eau. Quand tu t'embarques d'une rive à l'autre, tu cours un danger. Or quand tu arrives à bon port, tu es sauvé (des eaux). « Sauvé » signifie que tu es rentré dans une nouvelle vie, un nouveau cycle de vie. C'est dans ce sens par exemple qu'on va parler de « Musa gbuli » en Kinande par exemple, ce qui finira par donner le nom Musa (Moussa) voulant dire « sorti des eaux », « sauvé des eaux ». « Musa gbuli » vient de la phrase : « wo musa agbe bu li ». Wo = toi ; musa[368] = celui qui émet ou reçoit ; agbe = vie ; bu = autre ; li

[368] En Punu, Musa signifie « journée ». Quand il fait jour, on sort de l'obscurité, de la nuit ; on voit clair (le monde de la nuit pouvant apparaître souvent comme un moment dangereux dans la mesure où les animaux dangereux se réveillent ; c'est également le monde des Esprits).

= existe. Agbe bu li = agbuli = vie nouvelle. En Kinande, *Omusabuli* signifie « Sauveur ». Le verbe *erisabula* signifie « sauver de l'eau », « sortir de l'eau ». C'est dans ce sens que « ***Musabuli : nom propre signifiant « sauveur »****. Musabuli est un esprit invoqué quand la famille a des difficultés ou lorsqu'un homme a échappé à un danger imminent. Ce nom est donné à un garçon en souvenir d'un bienfait quelconque de la part de l'esprit Musabuli, lequel esprit n'est autre que Nyamuhanga, Dieu. »*[369]

Nyamuhanga, c'est celui qui possède la grande parole salvatrice (nya = parole, connaissance ; nga = sacré ; grand).

Au-delà de ce côté symbolique, il y a à Kemeta, dans certaines communautés, des femmes qui accouchent effectivement dans l'eau (rivière) ou au bord de l'eau. L'explication que nous avons de cela est que l'enfant né dans l'eau est purifié par ce liquide. L'eau étant sacrée, elle est source de bénédiction. Cela peut également expliquer le concept de « sauvé des eaux », dans la mesure où l'enfant né dans l'eau y est sorti (on l'empêche de se noyer). Cette pratique (accoucher dans l'eau) se fait par exemple chez les Bandimbu[370] (communauté située au Bas-Kongo, en République Démocratique du Congo). À travers cet aspect des choses, nous comprenons encore mieux pour quelles raisons la Tradition dit que l'Être humain est comme un poisson.
Chez d'autres communautés (les Lemfu par exemple, toujours dans la même Région), il arrive que la femme accouche sous un arbre ; l'arbre étant également sacré. N'est-ce pas de là que vient la comparaison de l'Être humain à un Végétal, à un Arbre ?

Pour fonder la légitimité de toute journée de renaissance, il faut un fait nouveau, comme l'entrée dans un nouveau cycle de vie. C'est dans ce sens que l'anniversaire, dans la Tradition, sert à marquer pour chacun son entrée dans un nouveau cycle de vie, comme par exemple l'âge de majorité, l'année du mariage, la naissance du premier enfant ou le passage réussi d'une épreuve.

---

[369] **Dictionnaire Kinande-Français**, Kambale Kavutirwaji et Ngessimo M. Mutaka.
[370] Nous tenons ces différentes informations d'une Femme de Culture Kongo.

HAHEHE

Les principes du Hahehe sont au nombre de huit (8) et se déclinent à travers cinq (5) fonctions fondamentaux. Voici énoncés ces principes :

1° **Hahehe la nye ƔesiaƔi ɖowɔna aɖe le ameɖeka kple ameƒoƒu ŋutinya la me**.

La parentalité[371] est **une fonction permanente** de l'histoire individuelle et collective, à la fois phylogénique et ontogénique.

2° **Agbetɔ la agɛ ye lo, yehɔɛ ye lo, agbetɔ yehɔɛ**

Agbetɔ ɖo na agbeti ku ma xɔɛ le ye si ye ŋutɔ ku vɔa agbeti la li.

L'Être humain est une merveille qui fait **l'arbre de vie** que sa propre mort ne peut emporter.

3° **Nye ŋutila la nye teƒe aɖe si me ye me le abe alesi sukala la le xixe la me.**

Mon corps est un espace dont je suis **l'intérieur** de la même façon que la société est dans la nature.

4° **Vi le tɔgbɔ le nɔgbɔ, le ye ŋutɔgbɔ**.

L'enfant est **entièrement lui-même**, entièrement sa mère et entièrement son père.

5° **Ame ye nye agbetɔ**.

[371] À ne pas confondre avec la « parenté ».

L'Être humain est le **gardien de la vie**.

6° **Nye ŋutɔ tsa ame bu me nye le etó dji : seʄeme, kpɔʄme, sukume**.
Moi-même aussi **je suis un autre** selon les trois axes : affect, percept, concept.

7° **Se gbɔnya le amesiame si**.
Chaque personne humaine a **le mandat transgénérationnel**.

8° **Ha me ye ne le wɔ se xafi dutala va djɔ**.
L'Être humain est **un Être politique**, en société, qui a inventé Se Djɔdjɔɛ dji avant l'avènement du Duta.

Dans ces conditions, Hahehe est une fonction générale permanente, c'est-à-dire une métafonction **comprenant toutes les fonctions parentales**, au nombre de cinq comme les points de la Xɔ Atógo. C'est donc mathématiquement[372] à partir de 91.961 ans avant notre ère, depuis Ishango, lieu d'invention des mathématiques, les fonctions de :

1° **Bliboŋɔnɔ** (sécurité),
2° **Kɔkɔɖedji** (stimulation),
3° **Bɔbɔɖedji** (apaisement),
4° **Nukpakpla** (apprentissage),
5° **Nunyaname** (transmission).

Hahehe est un espace mental traversé par un double axe parallèlement différencié en **maternalité** (nɔgbɔ), et en **paternalité** (tɔgbɔ), en plus de l'**individualité** (ye ŋtɔgbɔ). Chaque culture la décline suivant son mode de production, soit l'Ablɔɖeha (Kemeta), soit despotique (Asie), soit esclavagiste

[372] Se référer à la notion de « fonction géométrique » définie au chapitre consacré au système foncier.

(Europe), corrélativement à une **définition ouverte** (Kemeta) ou close (Eurasie) de la famille. Notre Culture la sépare totalement comme réalité mentale différente de toute réalité biologique en distinguant l'enfant réel de l'enfant imaginaire et de l'enfant culturel dans chaque même personne individuelle. Chaque Être humain représente la totalité humaine en tant qu'Être essentiellement spirituel, assignable par waalde au sein d'une génération, et par générations (**Haba**[373]) au sein d'une époque (**Huɛme**). C'est à partir de l'an -1 que le concept de « parentalité » apparaît dans le vocabulaire en Europe sous la forme d'un processus temporaire, alors qu'il s'exprime à Kemeta comme **compétence au sens juridique** depuis Vodunu 11.961 ans avant Ishango et 101.961 ans avant notre ère.

Hahehe, vue de cette perspective historique, peut se traduire sans ambiguïté par « human empowerment » ou par « partenariat universel ». Cela signifie que **chacun est responsable de tous (les individus humains), et que tous, nous sommes responsables de chacun (individu)**. Hahehe se définit au final comme **l'éducation à la citoyenneté** qui renvoie au caractère politique de l'Être humain, et à **la prévention contre la dégénérescence de l'Humanité** (les violences) ! C'est extraire de l'individu humain ce qu'il a de social. He = tirer, soulever ; Ha = Société. Hahehe traduit donc l'idée selon laquelle il faut une force de propulsion qui tire l'ensemble : le Corps Social.

---

[373] Haba = Ha : société ; Aba : couche, lit, natte. Ceux qui sont de la même génération sont de la même couche sociale pour ainsi dire. Le mot « Haba » n'est pas à confondre avec « Awɔba » qui veut dire « contrat de travail à durée déterminée ».

SRONĐEGBAN / BANGA

Le cercle social est la source des ressources humaines : génétiques, matérielles et spirituelles. Il comprend la mère, l'enfant et le père. Sans cercle social, l'individu humain ne peut véritablement pas être un Muntu : il n'y a pas d'individus isolés dans notre Société, l'Être humain n'étant véritablement humain que lorsqu'il se trouve parmi ses semblables. La naissance de l'enfant, c'est-à-dire son introduction dans le cercle social, résout la contradiction de l'exogamie qui fait que le père et la mère soient des étrangers l'un pour l'autre. L'enfant, qui unit la mère et le père, est le centre vers lequel confluent ses parents : papa et maman. Si la société est un cercle dont chacun de nous est le rayon, les parents constituent ces rayons du cercle social qui confluent vers le centre du cercle qui est l'enfant.

L'exogamie explique pourquoi le futur époux est un étranger pour la future épouse. Dans notre Tradition qui prône l'exogamie, le mariage se fait entre membres de localités différentes. Ainsi, *« Ce qui donne son identité au village, c'est que tous ses habitants appartiennent au même clan, une réalité qui dépasse les individus.* ***Les mariages y sont toujours exogènes****, puisque toute relation sexuelle entre un homme et une femme originaires du même clan (c'est-à-dire, par définition, du même village) est incestueuse. Le clan forme un groupe totalement introverti, mais non pas replié sur lui-même. »*[374] Généralement,

[374] Mongo Beti, **La France contre l'Afrique. Retour au Cameroun**. Page 38 à 39. Éditions La Découverte, 2006.

puisque nous nous trouvons dans le Nɔha, c'est l'homme qui va vivre chez son épouse. Or l'exogamie, qui est résolue par l'enfant, nous explique le sens du sronɖegban à Kemeta. En effet, celui qui quitte sa maison crée un vide au sein de sa famille, et ce vide créé par le mariage notamment doit être compensé par le **sronɖegban**, dit « dot ». Le Sronɖegban, dans la Tradition, c'est ce qu'on appelle la **compensation** (sronɖe = **sronɖeɖe** = **mariage** ; **gban** = trousseau des parents). La famille de l'homme compense celle de la femme puisque le vide que laisse la fille est plus grand que celui laissé par le garçon dans sa famille : rappelons que nous sommes dans un régime de Nɔgbɔnu et que la femme est le Pilier de la Société. Cette compensation est une forme de réparation : c'est cela la Maât. Chaque individu humain est source de revenus : nous sommes spirituellement et matériellement riches ! Or si un individu quitte sa famille (création du vide : par le mariage, la fille et le garçon quitte le foyer familial pour construire le leur), il la prive par la même occasion d'une source de revenus. Par conséquent, il faut compenser la famille qu'on prive d'une source de revenus, à travers le sronɖegban. Précisons que le terme « revenu » ne doit pas uniquement être pris dans son sens financier. Le revenu est la contribution matérielle et spirituelle de chacun au sein de sa famille et de sa société.

Mentionnons que dans la Tradition, les contrats individuels, le mariage y compris, sont des relations entre différents groupes. C'est ainsi que s'explique par exemple l'exogamie. Ici, on fait intervenir le principe de responsabilité d'après lequel un individu est rattaché à son groupe et prend à lui seul la totalité de l'humanité à sa charge. Dans ce contexte, le déni d'humanité est impossible.

La compensation, c'est refuser qu'une personne devienne une marchandise ou un produit usurpable, c'est-à-dire dont on

peut priver son groupe. La personne humaine étant inaliénable comme la terre, elle ne peut constituer l'objet d'une vente. Par conséquent, même éloignée, la femme reste malgré tout une source de revenus pour sa famille. D'ailleurs, Sronɖegban peut être remplacé par un engagement de visite régulière qui est également une forme de compensation pour la famille de la femme. Aller voir ses parents, c'est se dépenser.

La compensation permet de garder la continuité du lien social. En effet, en se mariant, la femme ne perd pas son nom de naissance mais au contraire le garde ; de même que son époux qui conserve le sien. Le lien social est ici maintenu puisque chacun des époux peut, dans ces conditions, librement se revendiquer d'un arbre généalogique propre, et aucun ne se sent aliéné d'une certaine façon en portant le nom de l'autre.

Le principe des Banga nous permet également de comprendre pourquoi c'est la famille du futur époux qui apporte le Sronɖegban à celle de la future épouse. Le mot « banga » vient de la phrase « **ba nga** » qui signifie : « fais de moi un chef » (c'est la femme qui fait de l'homme un chef dans la société). « Banga » est la marque de l'entrée dans la société des adultes (majorité). La théorie (qui doit être mise en pratique) des Banga permet de prendre en compte la liberté et l'égalité des filles et des garçons jusqu'au sortir de l'adolescence où ils les exercent ensemble dans leur waalde, sous leur propre contrôle sans celui des parents. **Hunga** ou « maison des jeunes » est le pavillon individuel d'un adolescent où il peut recevoir librement des jeunes filles de sa Waalde en vue d'apprendre les règles d'une nouvelle vie familiale s'il trouve la partenaire qui convient. Autrement dit, d'après cette théorie, on apprend d'abord à fonder un foyer durable avant de se marier ensuite.

Selon les Banga, à la puberté, le garçon commence à rompre le cordon avec sa famille pour préparer son autonomie :

fonder sa famille. On construit au garçon une maison (garçonnière) où il peut recevoir les filles. Ces dernières se rendent à la garçonnière ; elles visitent les garçons et commencent déjà, à ce moment précis qui intervient avant les fiançailles et le mariage, à manquer (vide, absence) à leur famille. Une fois que la fille et le garçon s'entendent, la fille emmène le garçon dans sa famille. Le garçon doit compenser pour l'absence de la fille, pour le temps qu'ils ont passé avant le mariage dans la garçonnière. Les parents réclament le Srondegban pour le temps où la fille a « disparu » : le mariage commence par l' « enlèvement[375] » de la fille par le garçon dans la garçonnière. C'est pourquoi, malgré l'exogamie, c'est à la femme qu'on donne la compensation : Srondegban. L' « enlèvement » définitif de la fille à sa famille, c'est le mariage consommé. Avant d'emmener le garçon dans sa famille, la fille a d'abord sa maison où elle l'emmènera et où tous les deux vivront ensemble : c'est l'homme qui va vivre chez sa femme. Rappelons qu'en Kikongo, les testicules se disent « mabanga » : on désigne ici la partie génitale de l'homme comme pour mettre en avant sa maturité sexuelle, sa majorité.

« ***Garçons et filles se rencontrent dans une hutte spéciale (thingira)*** *qui sert de lieu de rendez-vous. En signe d'affection ils emportent avec eux leur nourriture et leurs boissons préférées. [...]*
Les filles peuvent se rendre à n'importe quel moment à la thingira, de jour comme de nuit. Après dîner, au cours des bavardages, un des garçons met la conversation sur la question du ngweko. S'il y a plus de filles que de garçons, on demande aux premières de se choisir un compagnon. ***Le choix se fait librement*** *; par le truchement de*

[375] Ce qu'on appelle ici « enlèvement » n'est pas un kidnapping, un rapt (mode de production eurasiatique) ; mais qualifie la période d'absence de la jeune fille de sa maison familiale. C'est le temps des Banga où la fille rejoint le garçon dans le Hunga, donc s'absente de chez elle. Elle est ainsi en quelque sorte « enlevée » à sa famille qui est provisoirement privée d'elle.

proverbes ou de phrases telles que « kuoha nyeki » - lier l'herbe – qui équivaut à « choisis ton partenaire ». »[376]

L' « enlèvement » des Banga se prolonge même après le mariage, même si l'homme habite chez sa femme, puisque le mariage est une sorte d'enlèvement. Cela est dû au fait que la femme vaut quatre fois l'homme. Par conséquent, elle laisse un plus grand vide dans sa famille que l'homme : nous avons ici les conséquences de la Nɔgbɔnu. Par exemple, la vitesse de réparation biologique de la femme est quatre fois supérieure à celle de l'homme. Si la femme a une telle possibilité de renouvellement cellulaire (vitesse de réparation biologique = temps de réaction), c'est parce que, contrairement à l'homme, elle a sa menstruation périodiquement et ce jusqu'à la ménopause. En effet, le cycle menstruel correspond au renouvellement cellulaire de la femme. C'est comme le serpent, quand il fait sa mue (il perd sa peau), il renouvelle ses cellules. C'est la raison pour laquelle (les menstrues) la femme se renouvelle plus vite que l'homme. C'est pourquoi encore les menstrues de la femme chez les Kamit ne sont pas mal vues ; ce n'est pas quelque chose de mauvais, d'impur. Au contraire, le cycle menstruel est bénéfique pour elle et joue le même rôle dans l'organisme que la sueur : quand on transpire, on élimine les toxines et on se renouvelle.

Srondegban est une question d'équilibre social. L'homme est nomade (c'est lui qui se déplace), contrairement à la femme qui est sédentaire. Par conséquent, même s'il s'en va de chez sa famille, son départ n'est pas considéré comme une grande perte. Toutefois, par exemple, donner à l'enfant le nom du père est une compensation offerte au père. La mère n'a pas besoin de donner son nom puisqu'elle est suffisamment attachée aux enfants, contrairement au père. C'est ce qui est clairement traduit dans la citation suivante :

---

[376] Jomo Kenyatta, **Au pied du mont Kenya**, page 112. Éditions Maspero, 1960.

« *Une autre compensation est celle du nom que le père* ***donne à l'enfant*** *selon deux usages coutumiers, celui du* ***Sulu*** *(« événement ») qui est le fait de nommer un enfant par rapport aux événements vécus (ex. : Bouèso : la chance, Zingu : la guerre…) et celui du* ***Tômbola*** *(« souvenir »), qui donne à l'enfant le nom d'un grand-père ou d'un ami proche. »*[377]

Rappelons que l'enfant ne porte pas forcément le nom de la mère ou du père puisqu'il est radicalement nouveau et autre : il peut avoir son propre nom en plus de son prénom.
Le nom donné dès la naissance à l'enfant répond à des significations particulières au nombre de trois :

1° La première signification est l'expression de **la volonté des parents** (Désir). L'enfant est désirable, comme tout visiteur qui arrive (Amedjro : personne désirable). Dans ce premier cas, le nom donné à l'enfant relève de la seule liberté des parents.

2° La seconde signification est l'expression de **la singularité de l'enfant** comme messager plénipotentiaire des Ancêtres. Elle est numérique **à la fois** d'ordre cosmique (jour de la semaine, d'après notre système astrologique : par exemple l'enfant né un vendredi a des prédispositions à devenir un personnage public, le vendredi étant le jour du marché, le jour de l'agora) et d'ordre social (waalde et sexe). Dans cette mesure, les deux premiers enfants font un tout, c'est-à-dire participent au renouvellement de l'espèce ; les suivants sont des **dons des Ancêtres** et ont des missions en conséquence (Messan = Massan ; Anani = Anama ; etc.).

3° La troisième signification est l'expression **des circonstances pouvant représenter des contraintes à surmonter ou des contextes favorables**. Par exemple l'enfant pourra porter un nom ayant un rapport avec ces différentes

[377] Olivier Bidounga, **Le Kimuntu, source de la Sagesse Kongo**, page 2. Article, 2009.

conditions. C'est ainsi que certains enfants s'appellent « Espérance », « Désiré », « Justice », etc.

L'importance du nom nous contraint normalement à ne pas donner n'importe quel nom à nos enfants, mais bien **des noms pourvus de sens et de missions**. Les raisons en sont nombreuses, et nous pouvons en présenter quelques unes. À travers le nom que porte l'enfant, celui-ci contribue à faire revivre ses Ancêtres, son Histoire, puisque le nom constitue une des branches de son arbre généalogique depuis les origines. C'est dans ce sens que le Professeur Obenga mentionne dans son ouvrage que *« le nom (zina ; nkulu), en pays vili traditionnel, matérialise la survivance de l'ancêtre maternel qui avait le même nom : nkulu nfwa nkulu u nvingina, « un ancêtre meurt, un autre le remplace ». Ainsi, le nom d'une personne est véritablement porteur d'histoire. C'est à lui seul toute une tradition orale, susceptible de renseigner sur le passé d'une famille, d'un clan, sur la profondeur généalogique des lignages qui sont en fait des matrilignages [...]. »*[378]

Il est par conséquent question ici de la survivance de l'Histoire à travers le nom de l'enfant. Le nom est en effet un élément d'identification à une certaine histoire, à un certain patrimoine, à un certain groupe donné au sein d'une société. Donner à l'enfant un nom qui ne l'identifie pas à son histoire ou à son groupe social peut être une source de déséquilibre dans sa vie de tous les jours, d'un point de vue psychologique notamment.

Autre compensation : si l'homme apporte le Srondegban, la famille de la femme, elle, organise la fête de mariage. Cette pratique est encore courante chez les Kongo actuellement par exemple.

[378] Théophile Obenga, **Les Bantu. Langues, peuples, civilisations**, page 111. Éditions Présence Africaine, 1985.

Concluons ce point en mentionnant que dans notre Tradition, **il n'existe pas la notion de lévirat**, contrairement aux idées reçues qui sont le produit du fantasme eurasiatique sur l'interprétation abusée et abusive de notre Culture. Notre Tradition se base fondamentalement sur le symbolisme : il ne faut pas prendre les choses à la lettre, mais il faut plutôt s'intéresser au sens. Que se passe-t-il lorsqu'une épouse devient veuve ?
Le grand-frère du mari de la veuve est généralement appelé le « grand mari », et le petit frère du mari de la veuve est appelé le « petit mari ». Que cela implique-t-il ? Cela signifie que la femme se trouve sous la protection de tous les hommes de la famille du mari. Si le mari meurt et si la femme ne peut ou ne veut pas retourner dans sa famille, cela veut dire qu'elle veut rester dans la famille de son époux. C'est ainsi que la femme devient symboliquement l'épouse du grand-frère ou du petit frère du défunt mari : cela ne veut pas dire qu'elle se remarie avec l'un de ses beaux-frères, mais plutôt qu'elle prend la décision de ne pas retourner dans sa famille et de rester dans celle de son défunt époux. C'est donc symboliquement qu'on va par exemple dire « l'épouse du grand ou petit frère de Untel ». Cette symbolique est la même que lorsqu'un époux ou une épouse, cela est très courant dans la Tradition, appelle son épouse ou son époux « grande sœur » ou « grand-frère ». Cela ne veut pas dire qu'il y a inceste, que le mari d'une femme est son frère biologique. Si Esise appelle son époux Wosere « grand-frère », cela ne signifie pas qu'ils sont de la même mère, mais plutôt qu'ils sont égaux ! Dire « grande sœur » ou « grand-frère » est **une marque de respect, un signe de considération**.

« *À partir du moment où j'ai fait précéder son nom du terme « tata » ou « yaya » ou « maama », **j'ai pour lui de la considération**. C'est notre forme de vouvoiement. […] Pour marquer de la considération pour leurs maris, les épouses appellent leurs maris par le terme « yaya », ou son diminutif « ya ». […] Pour*

les époux avertis [...], ils désignent leurs épouses par « maama » [...]. C'est ***la marque de vouvoiement*** *dans le couple [...]. »*[379]

Autre exemple encore : on dit très souvent, et même de façon tout à fait naturelle, que les enfants de ma sœur ou de mon frère sont mes propres enfants alors que je n'en suis pas la mère ou le père biologique. C'est encore symbolique de dire que la tante ou l'oncle au sens kamit sont la mère ou le père des enfants de leur sœur ou frère.
Aussi, dans une maison, toutes les mères sont appelées « maman » par tout le monde, surtout par les enfants, bien que celles-ci ne soient pas biologiquement leurs. Tout est de l'ordre du symbolique, il ne faut pas prendre les choses à la lettre !

Par contre, la notion de lévirat a une visibilité historique très nette dans la culture eurasiatique :

« *Il y avait donc un problème des veuves, et il a été résolu de trois manières – qui, toutes, consistent à garder l'épouse à l'homme et à la famille à qui elle avait été* ***donnée*** *: soit* ***elle reste veuve*** *(ainsi en Grèce, Germanie), soit* ***elle se remarie dans la famille de son mari (c'est la pratique du lévirat*** *attestée à Rome, en Iran, chez les Ossètes, en Inde ancienne parfois) ; soit, surtout, c'est la seconde coutume à laquelle on faisait allusion*[380]*,* ***elle est tuée ou se tue sur la tombe de son mari****. »*[381]

Une fois de plus, nous pouvons constater par nous-mêmes que ce sont leurs propres tares que les Eurasiatiques, les Européens principalement, veulent coller à Kemeta et à notre Tradition plusieurs fois millénaire et respectueuse de la vie humaine et de l'humanité : c'est la Maât !

---

[379] Nsaku Kimbembe, **Le Vouvoiement**, partie 1. Kabula (DVD) du 29 juin 2011, réalisé et produit par Kheperu n Kemet. www.uhem-mesut.com
[380] Il s'agit de la pratique eurasiatique appelée « SATI ».
[381] Bernard Sergent, **Les Indo-Européens, Histoire, Langues, Mythes**, page223.

AXOMEDƆ / ADJƆ / DUGA

« *L'indépendance politique étant conquise,* ***nous voulons maintenant l'indépendance économique.*** *Le patrimoine national nous appartient. [...] »*[382]

LUMUMBA

« *[...] La liberté est une et indivisible.* ***La liberté économique doit être toujours liée à la liberté politique et culturelle****, sinon il n'y a vraiment pas de liberté. »*[383]

Dans la Tradition, constitutive de l'identité culturelle, il faut distinguer deux niveaux pour parler d'**Axomedɔ** (économie[384]), d'**Adjɔ** (commerce[385]) et de **Duga** (finance[386]) : le niveau national (marché intérieur) et le niveau international (marché extérieur). Cela est rappelé par le Professeur Obenga :

« *[...] L'une de ces institutions est constituée par l'ensemble des pratiques économiques qui assurent et maintiennent production et distribution des biens et services à l'intérieur de la société ou de l'ethnie. Ainsi, les systèmes de marchés internes, c'est-à-dire au sein d'une société, sont proprement des mécanismes d'articulation sociale, dans la mesure où différents groupes sociaux et économiques entrent en contact les uns avec les autres.*

---

[382] Norbert X Mbu-Mputu, **Patrice Lumumba. Discours, Lettres, Textes**. Page 216. Éditions MediaComX, 2010. Préface du Professeur Shango Tumba Lohoko.

[383] Molefi Kete Asante, **L'Afrocentricité**, page 23. Éditions Menaibuc, 2003.

[384] C'est le Fari qui assure la prospérité matérielle, au même titre que c'est la Mère qui donne à manger.

[385] C'est la sociabilité (niveau du Nunlonla). « **Do adjɔ** » = faire du commerce.

[386] C'est la plus-value (niveau du Boso'mfo).

À côté de cette idée d' « articulation sociale », il en existe une autre, non moins importante. Étant donné que les marchés sont des endroits (fixes) où se font des échanges concrets, il est donc clair que les jours de marché permettent la vente et l'acquisition des biens et services qui ne sont pas autrement faciles à obtenir, à l'intérieur d'un petit groupe social par exemple. De ce fait, la seule présence des marchés va à l'encontre de la notion d' « économie d'autosubsistance ».

Lorsqu'une société possède un cadre organisationnel pour la conduite des échanges économiques (centres vers lesquels se font les mouvements des acheteurs et des vendeurs, calendrier des jours de marché, circuits des échanges commerciaux et autres faits conférant aux échanges régularité et prévisibilité), elle connaît parfaitement un système commercial interne. Celui-ci devient externe lorsqu'il met en relation une ethnie donnée avec d'autres groupes sociaux distincts. »[387]

Le commerce marche par **réseaux** au niveau local : l'individu fait lui-même sa source de revenus. Ceux dont les besoins matériels sont satisfaits, seuls, sont capables de développer leur esprit créateur. Par conséquent, ce que nous pouvons appeler « commerce », dans la Tradition, se fait à l'échelle internationale, à longue distance : c'est le surplus que nous vendons. Et comme le dit le proverbe, c'est quand ça déborde de la bouche qu'on peut donner. Raison pour laquelle « ***L'agriculture sert d'abord à nourrir la population. Et c'est après que le surplus là, on vend***. »[388] Ce commerce à longue distance est ce qu'entretenait par exemple le Grand Zimbabwe, avec à sa tête le Mwana Mutapa comme Autorité Politique Suprême, à travers des « ***échanges commerciaux avec les pays***

[387] Théophile Obenga, **La Cuvette Congolaise. Les hommes et les structures**, page 97.

[388] Propos de madame Simone Ehivet Gbagbo, recueillis dans le **Kit de démarrage du Parfait Muntu**. Partie 2, **Du Pouvoir Nègre au Leadership Bantu**. Une conception de Nzwamba Simanga. Source : www.uhem-mesut.com

***asiatiques (Inde, Chine)** […]. »*[389] En effet, précise le Professeur Kaké, *« À côté de ces **objets de fabrication locale** figurent des **éléments importés** : ceux-ci consistent essentiellement en faïences persanes, porcelaines chinoises (en particulier des céladons) et en verres arabes. »*[390]

Les échanges internationaux ne se réduisent pas au marché. C'est toujours une forme de commerce à longue distance. Ce sont les produits les plus faciles à transporter et qui rapportent le plus mais qui coûtent le plus cher (produits hautement transformés). Le marché extérieur fait donc partie du commerce à longue distance et dans la longue distance (marché/marcher) : nous avons ici le rapport avec la plante (enracinement) et avec l'animal (mouvement). Dans ces conditions, le commerce ne peut être effectif que dans la mesure où il y a la présence de relais. **Le relais est un partage de relations**. Avec le relais, nous n'avions pas besoin de nous déplacer puisque les Fari par exemple avaient des relais à l'étranger pour faire le commerce. Le commerce à distance est donc ce qui sépare les lieux d'échanges parmi lesquels sont les places de marché.

Il existe trois sortes de places du marché : le marché local, national et international. À chacun des trois niveaux, il y a le lieu de la collecte qui n'est pas le lieu de la consommation, et le lieu de la consommation et de la distribution. Entre le lieu de la collecte et celui de la distribution, il y a le relais, le lieu-relais commercial : les gens qui sont en mouvement, quand ils viennent-là, ont quelqu'un pour les accueillir. Il y a donc relais au trois niveaux. Mais à chacun des trois lieux, il y a deux autres lieux : le lieu du marché de tous les jours qui s'appelle la « boutique » et le lieu du marché à jour fixe qui s'appelle la « place du marché ».

C'est au niveau local que la société offre à l'individu les meilleures conditions favorables pour développer son esprit

---

[389] Théophile Obenga, **L'Université Africaine dans le cadre de l'Union Africaine**, page 37. Éditions Pyramide Papyrus Presse, 2003.

[390] I. Baba Kaké, **Combats pour l'histoire africaine**, page 109. Éditions Présence Africaine, 1982.

créateur : « faire pousser des fleurs ». Ces conditions sont définies par le principe de Mansine et sont les faits de Duname. Le principe d'Accueil veut que chaque individu soit intégré dans une famille. Cela signifie qu'il est logé, nourri et habillé gratuitement. C'est à partir du concept d'Accueil que l'individu est inséré dans un réseau qui est un système de relations qui dépassent largement les cadres du marché. Le commerce dans ce sens signifie que tous les biens n'ont pas qu'une valeur marchande. Un exemple de biens sans valeur marchande que nous pouvons citer est constitué par les services publics.

Au niveau intérieur national, on ne parle pas seulement de marché puisqu'il est question, en un sens large, de Gestion de la Maison : l'économie[391]. Étymologiquement, l'économie est l'affaire des agoranomistes dans la mesure où le marché intérieur national est une affaire publique. Les nomarques d'Ayiguƒeto sont en effet des administrateurs que le Fari, la Mère de la Grande Maison Kemeta, envoyait diriger la distribution des biens marchands pour que la Population ne manque de rien. Faire régner la paix, c'est également faire de l'économie pour que tout aille bien et que tout soit bien géré. En outre, le Fari gère le temps des « vaches maigres » en distribuant les stocks. Le temps des « vaches maigres » d'autrefois, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui « la crise ».

Toute période de vaches maigres dans ce sens est politique, du moins au niveau de sa gestion, dans la mesure où leurs causes sont naturelles ou humaines. En cas de cause naturelle, il y a désorganisation du marché, et les pratiques marchandes sont inaptes à fonctionner. Il faut donc une réaction politique nationale. En cas de cause humaine, il peut s'agir de défaillances provoquées par les spéculateurs marchands qui

---

[391] Notre ouvrage intitulé « **Dunanyo. Les clés de la Prospérité Économique et du Bien-être Humain** », aux Éditions Amouna Hungan Ga, apporte un complément d'informations capital pour la compréhension de la notion d'économie selon notre Tradition et surtout pour la compréhension de notre mode de production : l'**Ablɔɖeha**.

empêchent l'écoulement de leurs stocks afin de faire monter les prix. La réquisition de ces stocks par le Duta s'impose dans ce cas, allant jusqu'à la réquisition au moyen de la force publique, quitte à faire payer les prix par les responsables de la perturbation. Même en temps normal, et compte-tenu du niveau des forces productives, le Duta doit agir pour assurer la baisse tendancielle des prix. Plus généralement, la gestion politique des stocks n'est pas laissée au seul secteur marchand puisque le secteur public peut consister dans des organisations telles que les entreprises publiques, les administrations et la fonction publique en général. Pour que les prix restent stables en temps difficile comme en tant normal, le Fari est toujours prêt à mettre sur le marché tous les stocks privés ou publics. C'est à ce niveau qu'on parle de stocks régulateurs des Axofiawo et des Fari. De la sorte et au pire des cas, « ***Grâce à ses greniers, l'Afrique pouvait parer à la famine***. »[392]

L'individu vit de l'usage de la terre qu'il habite. Le réseau sert à distribuer. On apporte à chaque agglomération ce qu'elle ne produit pas et on lui achète ce qu'elle produit. C'est le surplus qu'on achète dans chaque agglomération. À partir du moment où toutes les agglomérations ont ce qu'il faut, on peut maintenant exporter le surplus à l'étranger. Ce qui fait partie des :

« *ÉCHANGES COMMERCIAUX.*

*Ceux-ci ont lieu pratiquement **tous les jours de la semaine**, mais les endroits où ils se font sont **fixés à l'avance** et ils varient d'un groupe à l'autre au sein de la grande ethnie mbochi. Il se dégage de la sorte des circuits économiques d'ampleur également variables. Mais les produits circulent parfois très loin, à l'intérieur de l'ethnie mbochi. Il faut aussi rester sensible au dynamisme social dû aux déplacements des hommes et des biens, dans des espaces économiques déterminés.*

[392] Doumbi-Fakoly, **La colonisation, l'autre crime contre l'humanité. Le cas de la France coloniale**. Page 37. Éditions Menaibuc, 2006.

Le marché (ipfi, ihi, ihu, ibokho) du village Lesanga, chez les Olee (sous-groupe Asoni a Kolo), le jour de okya, était autrefois très célèbre (il existe d'ailleurs de nos jours encore). Les Moyi vendaient aux Olee du poisson, de la céramique (boa), de l'huile. Ils retournaient dans leurs régions marécageuses avec du manioc mbochi. Les Olee désignent par elasi le fait de se rendre à un marché mais en passant la nuit en chemin. Les distances parcourues étaient donc parfois suffisamment longues. »[393]

« L'union économique, à son tour, n'est pas seulement facilitée par l'union monétaire, elle est conditionnée par elle. »[394]

Il existait trois sortes de monnaie : les pierres précieuses, les métaux précieux, les koris (corail). Au temps du papyrus existait la monnaie du papier : c'est Dɔla[395] qui signifie mot à mot la « chair du travail », la « matière du travail ».

« Il nous faut aborder maintenant une question qui est passée jusqu'ici sous silence : avec quelle monnaie achetait-on (isomba) les produits (bea) que l'on vendait (ikira) sur les marchés (apfi) que nous venons de présenter (lieu, jour, etc.) ?

MOYENS D'ECHANGE.

Sur leurs marchés, les Mbochi utilisaient trois sortes de monnaies (mbɔngɔ) :

---

[393] Théophile Obenga, **La Cuvette Congolaise. Les hommes et les structures**, page 98.

[394] J. Tchundjang Pouemi, **Monnaie, Servitude et Liberté. La répression monétaire de l'Afrique**. Page 228, 2e édition. Éditions Menaibuc, 2000.

[395] C'est à se demander pourquoi l'unité monétaire des États-Unis d'Amérique s'appelle « Dollar », et pourquoi, sur le « billet vert » (le vert étant la couleur de Wosere), il y a notre symbole de la Puissance : la Xɔ Atógo. Dans le même ordre d'idée, nous pouvons apprendre du Professeur Obenga qu'il existait à Ta Meri *« **La maison blanche** [qui] gérait les finances **du roi.** […] Ces différentes « maisons » - maisons des eaux, maison des champs, maison blanche, maison rouge – correspondaient à des « ministères » publics qui géraient, ses ressources naturelles et humaines, sous les auspices du pharaon. »* (Théophile Obenga, **La philosophie Africaine de la période pharaonique. 2780-330 avant notre ère**. Page 451. Éditions L'Harmattan, 1990.) Les États-Unis d'Amérique, auraient-ils pris modèle sur les Kamit pour concevoir leur « Maison blanche » qui est, comme par hasard, le lieu d'établissement de leur Président ?

1° Monnaies en cuivre de diverses formes ;

2° Monnaies en matières vitrifiées (perles noires, vertes, bleues, etc., qui sont denrées d'importation) ;

3° Monnaies de coquilles Marginella sp. dont on trouve au moins 200 espèces sur la Côte occidentale d'Afrique : ces coquilles ont donc été également introduites dans le pays mbochi (par les échanges commerciaux). »[396]

La monnaie ne mesure pas le niveau de vie mais le niveau des prix : **tout se calcule en heures de travail**. Plus la société évolue, moins coûte les produits de première nécessité : c'est **la baisse tendancielle des prix**. Le marché local fait que chacun a tout ce qu'il lui faut. Ce qu'il faut, ce sont les produits de premières nécessités : à ce niveau, les prix sont relativement stables. Il y a donc la garantie que ce que produit chaque agglomération soit vendu. Ce marché intérieur s'appelle « **Aveta** », c'est-à-dire le « don de la forêt des Ancêtres », le « don du Bois Sacré ». **Kemeta** veut également dire « espace de distribution des ressources ». Aveta/Kemeta, c'est le lieu de la distribution, de l'échange. C'est la distribution sociale du travail : il y a donc le marché social du travail. L'échange sain crée la reconnaissance des uns par les autres ; il ne peut être garanti que par le Duta.

Le point de départ, c'est le local. Le marché est global, c'est-à-dire mondial par définition. C'est en ce sens que tout économie est économie de marché. Mais vu son point de départ, c'est le marché local qui est prioritaire. Le marché mondial dépend de la coopération internationale. C'est en ce sens qu'il est, dans tous les sens du terme, commerce international et consiste toujours dans l'importation et l'exportation. Ce qui ne peut être qu'une affaire de produits introuvables localement pour chacune

[396] Théophile Obenga, **La Cuvette Congolaise. Les hommes et les structures**, page 105.

des parties prenantes. Dans ce sens le commerce international est aussi source de sociabilité.

Le secteur marchand n'a pas toujours été une affaire monétaire. Ainsi, le troc n'est qu'un autre mot pour dire vente et achat. Celui qui achète donne au vendeur ce que veut le vendeur. Mais l'acheteur ne va voir le vendeur que parce qu'il veut quelque chose. Les objets de la transaction sont des équivalents bien qu'ils soient de différentes natures. Le troc va être remplacé au cours de l'histoire par la monnaie. Le troc n'a pas une importance économique à Kemeta ; il n'a pas de sens dans la Tradition. C'est un échange de produits d'occasion ; or les Kamit ne sont pas des ramasseurs de résidus : on offre que du neuf. Dans la Tradition, on parle aussi de <u>don lié</u>. En effet, puisque tout se calcule en heures de travail, on donne de notre temps. Malgré sa pratique contingente, le troc présente un avantage par rapport au don car celui qui donne s'attend à ce qu'on lui dise : merci ! Nécessité fait loi dans le troc, tandis que le don est sans intérêt. Le don a moralement une grande valeur, mais pas psychologiquement. Il peut créer l'amitié ou la haine puisque celui qui est ou se sent humilié n'est pas content.

Le don lié signifie que si je te fais un don, tu dois me faire un contre-don. Mais à Kemeta, la coutume veut que si tu achètes, je te donne du surplus : c'est l'équivalent de la carte de fidélité (pour se faire des relations). Cela fait partie du commerce. Dodji = ristourne, « carte de fidélité ».
C'est pourquoi le don ne se confond pas avec le cadeau. Il accompagne le commerce. Le vendeur désigne celui qui agit au niveau local, national ; tandis que le marchand désigne celui qui agit à longue distance, au niveau global. À Aveta, on ne trouve pas de marchands ambulants, ceux qui ne sont donc pas connus des acheteurs. Les acheteurs connaissent le vendeur : il y a ici une relation de proximité, comme l'Axofia en a avec sa population.

L'objet du troc est l'échange de produits d'occasion : c'est des ordures. Ces produits n'ont en soi aucune charge affective. Tu achètes le produit en l'état, et surtout sans certificat de garantie. Raison pour laquelle le Kamit n'aime pas faire du troc.

Le don, qui est aussi mauvais, humilie celui qui reçoit puisqu'on exige de lui la soumission : on est redevable dans ce cas. Or la Tradition affirme que nous sommes tous des créanciers ; personne ne doit rien à personne.

Le cadeau par contre a une forte charge affective. Celui qui t'en fait est soit un ami, soit la famille. C'est l'équivalent de l'offrande à Re qui exclut le sacrifice. Le cadeau n'est pas du tout intéressé. Quand on va à la chasse, l'animal est partagé avec toute l'agglomération, gratuitement. C'est le surplus qu'on peut vendre, mais pas dans l'entourage immédiat.

« ***Le vocable pour « marché » est : ibɔhɔ, ibɔkhɔ, (pl. abɔkhɔ)****. Il en va de même chez les Koyo. En fait d'activités commerciales, les Mbochi Ebɔyi pratiquaient surtout le système* ***lebondzi****, soit* <u>*le système des cadeaux*</u>*. Ici donc, c'est le don (lebondzi) qui permet et assure la circulation des biens et services (à l'intérieur du sous-groupe). Mais l'économie commerciale n'était pas inconnue des Mbochi Ebɔyi : ils partaient trafiquer soit chez les Mbondzi, soit chez les Koyo et les Tsambitso. »*[397]

C'est dans cette mesure que le Professeur Agbohou précise que « ***La monnaie, quelle que soit sa nature, est une énergie humaine ou symbolisée****.*

En effet, quand une personne réalise un travail lucratif par exemple, elle introduit dans ce travail son énergie physique, intellectuelle et spirituelle. La rémunération en argent de ce travail génère et justifie la possession de la monnaie par le travailleur économique. ***Il en résulte que la monnaie extériorise ou matérialise l'énergie humaine créatrice employée dans la***

[397] Théophile Obenga, **La Cuvette Congolaise. Les hommes et les structures**, page 101.

***production du bien ou du service considéré**. Autrement dit, travailler est synonyme de créer de la monnaie. Symétriquement, détenir un pouvoir de création monétaire, c'est jouir de ce privilège de produire de la richesse matérielle sous forme de biens et services. »*[398]

L'échange exclut toute vision à court terme. Quand on va à la chasse, on s'assure qu'on a des provisions à la maison puisqu'il est possible qu'on revienne bredouille. Le commerce étant à longue distance, il faut vivre en attendant de vendre dans la mesure où la distance empêche de vendre immédiatement. Raison pour laquelle on parle de provision qui permet de gérer le quotidien et de stock pour gérer le long terme.

Il y a quelque chose qui se rapproche du don dans la mesure où il suppose l'engagement d'une dépense : c'est la donation qui implique toujours un acte juridique sous seing privé ou public. Un cadeau n'implique aucun acte. Un échange marchand nécessite toujours une facture (vente, troc, etc.).

Le plus souvent, le produit rationné est pris sur le marché international et s'apprécie en termes de balance commerciale, et la part du marché ne tient compte que de cela dans la mesure où ce marché est par définition mondial.

« Il ressort de tout ce qui précède que les Mbochi entretenaient des relations commerciales de deux sortes :

*1° **horizontales**, c'est-à-dire **entre eux**, mettant ainsi en relief leur dynamisme social propre, animé et entretenu par des tenues régulières de marchés régionaux et inter-régionaux (par exemple : Akwa entre eux, Akwa-Mboko-Ngare-Koyo-Obaa ; etc.). Ce dynamisme économique et commercial est lié au surplus des produits fournis par les activités agricoles des cellules sociales que*

[398] Nicolas Agbohou, **Le Franc Cfa et l'Euro contre l'Afrique**, page 142. Éditions Solidarité Mondiale A.S., 2000.

sont les villages, fournis également par le travail des forgerons, des tisserands, des potiers, des pêcheurs, des chasseurs, des sauniers. […]

*2° **verticales**, c'est-à-dire **avec des voisins plus ou moins éloignés** (Bateke, Likwala, Likuba, Moyi, Mbeti, Kora (Bakota), Djem, Bakwela, etc.). Ils n'étaient donc pas en marge ou en dehors de grands circuits commerciaux et des espaces économiques qui ont jadis caractérisé le « commerce à longue distance » en Afrique centrale [et] occidentale. »*[399]

La finance (**Duga**) est ce qui fait courir le plus grand risque à la Société. Son domaine est celui du risque, et ce risque consiste dans la réduction aux spéculations mathématiques, c'est-à-dire aux retraits dans la tour d'ivoire que serait la spéculation. C'est donc quelque chose qui est coupée de la vie réelle. La finance est l'équivalent de la violence : on ne peut pas la faire disparaître de la société, mais on doit la gérer avec la plus grande rigueur, autrement dit avec sévérité. Elle est violence car il y a risque de monopolisation. On dit : quand les riches accaparent la richesse, ils créent le malheur pour les autres. Or la Maât refuse le malheur. **La politique, selon notre conception, consiste à créer la richesse pour tous**. Par conséquent, il peut y avoir antagonisme entre la finance et la politique. Dans la finance, les mathématiques sont utilisées pour fausser les choses, alors qu'elles ont été inventées pour voir juste. Il s'agit ici d'un mauvais usage des mathématiques dans le domaine social, surtout dans la finance où cela se voit le plus. Le danger de la finance est qu'il peut y avoir une entreprise plus riche qu'un État ou un ensemble d'États, ce que prohibe notre Tradition. Pour qu'aucune entreprise, dans un même État, ne soit plus riche que cet État, il y a bien sûr d'abord l'impôt (les taxes), ensuite l'administration (fonctionnaires), et enfin les entreprises et les services publics. Dans les deux derniers de ces cas, il s'agit de fonctionnaires. Et comme leurs établissements économiques pèsent plus que les autres, l'écart des

[399] Théophile Obenga, **La Cuvette Congolaise. Les hommes et les structures**, page 104.

salaires ne peut ici dépasser celui du privé (25% = le 1/4) et se situe à une moindre proportion, soit 20% (le 1/5). C'est cette proportion de 20% qui est déterminante et que le Duta doit maintenir dans toutes ses initiatives, y compris dans l'Armée. L'organigramme soutenu par la rémunération met chacun à sa place, quelle que soit sa situation antérieure.

Trois facteurs essentiels définissent la finance :

1° Le **facteur anthropologique** en vertu duquel la différence entre deux individus dans une même organisation économique (entreprise) ne doit pas dépasser le ¼ (la mère vaut 4), de façon à ce qu'il n'y ait pas de pauvres. La règle ici est « **gadjiga** » qui signifie : « l'argent produit l'argent », « l'argent appelle l'argent »[400]. Autrement dit : « **le propre du capital est de produire du bénéfice**. » Cela autorise le droit à l'intérêt (se référer au concept de rente). 1 à 4 est le rapport d'écart maximum entre les salariés d'une même entreprise. Cela revient à dire que dans une entreprise privée, aucun salarié ne doit gagner quatre plus qu'un autre.

2° Le **facteur technologique** qui appelle la modernisation permanente (au niveau des échanges économiques). Avec le temps, les choses perdent de la valeur, y compris l'argent. De ce fait, il faut chaque fois donner la valeur du jour qui va toujours en augmentant : c'est la mise à jour de la valeur des choses. Le facteur technologique implique la baisse tendancielle des prix. Les machines augmentent la productivité et diminuent par conséquent les heures de travail pour les humains. Ce facteur conduit donc à une amélioration permanente de la condition humaine. La conséquence est qu'au lieu de dévaluer la monnaie, on doit la réévaluer !

3° Le **facteur humain** est celui à propos duquel nous parlons d'Amenanyo. Il est défini par le nombre d'heures de

[400] Nous nous souvenons tous de l'illustre chanson de Pamelo Mounk'A intitulée « **L'Argent appelle l'argent** », « **Mbongo ekobenga mbongo** », parue en 1981 chez Sono (Disque 33T).

travail dans la semaine. D'après ce facteur, chacun dispose d'un chèque de retraite qui se calcule en heures de travail au cours d'une carrière. Tout ce qui dépend de l'activité corporelle peut être intensifié. Ce facteur dépend de la progression de chacun, mais aussi du moment historique. L'intensité de la contribution de chacun est un élément important pris ici en compte. Par exemple, le sportif va plus tôt à la retraite car il a donné le maximum au cours de l'entraînement.
Le facteur humain est la maîtrise du temps, le degré d'intensité de la contribution.

Le commerce, c'est la sociabilité. Il a une extension plus large que le marché. Par exemple, l'échange verbal est un commerce : on se donne mutuellement des idées. Le commerce est ce qui définit les équivalences : dans la culture par exemple, nous avons la langue ; dans l'économie par exemple, nous avons l'argent. Le commerce international est indispensable car il détermine les relations internationales. Il est donc différent du marché mondial. Le marché mondial est quelque chose de très restreint. Tout comme il ne peut pas y avoir de gouvernement mondial, il ne peut pas y avoir de marché mondial. Vu de l'intérieur, toute société est société de marché. Quand on parle de prix du marché, il s'agit de prix pratiqué à l'intérieur d'un État.

Du fait qu'il porte sur l'échange de produits rares, faciles à transporter et à conserver, le marché mondial ne porte pas sur les produits de première nécessité. Ce marché ne peut pas s'exprimer en termes de produit national brut puisqu'il s'agit de produits hautement élaborés sur le modèle du lingot d'or fait à partir des pépites. Ces relations sont par conséquent **le fait d'une politique extérieure** et consistent donc dans **l'établissement de liens entre les peuples**.
« *La question de la navigation océanique est importante dans le retraçage des canaux de migration des peuples et l'identification*

des lieux de naissance ou de diffusion des civilisations, à travers l'onomastique ou l'ostéologie, les faits d'économie ou la botanique, l'étude de l'invention ou de la maîtrise des savoirs et des techniques. La navigation transatlantique et transpacifique est utile à établir par l'expérimentation ou la reconstitution. »[401]

Les Kamit vont toujours jusqu'au bout de leurs projets et ne se reconnaissent pas d'actes manqués. C'est en ce sens que la première **Anyitokiya** est réellement kamit, partant du paléolithique inférieur pour se réaliser enfin au paléolithique supérieur en l'an 36.961 avant Lumumba. Cette Anyitokiya s'est faite en empruntant les voies aquatiques, puis les routes terrestres : il y avait eu un moment où il était possible de faire le tour du monde à pied, raison pour laquelle nous pouvons désigner ceux qui se sont installés hors de Kemeta de **Djinɔmɔdji** : les **Ultramontains**[402]. La conséquence qui en résulte est la **nécessité des infrastructures terrestres**. C'est analogiquement que la deuxième Anyitokiya est amorcée par l'invention de la boussole. Avant la boussole, il n'y avait que les vents comme éléments d'orientation dont l'exemple atlantique le plus significatif est constitué par les alizés dirigés de l'est (wo zeŋƒe) vers l'ouest (wo ɖoxɔƒe). Les alizés ont permis à nos Ancêtres, notamment le Dukplɔla **Aka**, d'envoyer des délégations en Amérique (par exemple en ce qui concerne les Conseillers techniques pour la construction des pyramides mayas[403]) : c'est là ce que les historiens appellent « relations est-ouest très anciennes » sans le préciser comme chaque fois qu'il s'agit d'initiatives kamit. « *[…] Ce qui expliquerait […]* ***les relations culturelles entre l'Afrique***

[401] Pathé Diagne, **L'Afrique, enjeu de l'histoire. Afrocentrisme, eurocentrisme, sémitocentrisme.** Page 51 à 52. Éditions L'Harmattan, 2010.

[402] Et non pas de « diapora » comme il est abusivement dit aujourd'hui.

[403] D'où vient qu'il n'y ait pas ailleurs des pyramides qu'à Kemeta et chez les Mayas à l'époque où ces derniers en ont construit (même si nous avions envoyé des Conseillers techniques ailleurs que chez les Mayas pour en construire également) ? C'est non seulement faute de relations confiantes entre Kemeta et les autres parties du monde, mais surtout faute de possibilité de longs voyages faciles.

***et l'Amérique** attestées par la communauté de mots […] »*[404], comme le mentionne le Professeur Diop. En allant de l'est vers l'ouest selon les alizés, les Kamit se sont aperçus que la nuit avait de la peine à tomber. Ce qu'ils ont transmis sous la forme de chant disant à leur Chef, par message supersonique :
« ***Aka, wɔɛ ledji zan me do ha ɖe o*** » (Aka, le soleil est toujours là-haut ; la nuit n'est jamais tombée).
Nous comprenons mieux pourquoi *« De récentes recherches affirment : « Christophe Colomb n'a pas découvert l'Amérique, **des Noirs ont débarqué sur ce continent bien avant lui**[405] ». »*[406]

L'avantage de la boussole est de permettre l'indication des positions relatives entre le point de départ des voyageurs et chaque étape de leur arrivée, et ce sur terre comme sur mer. Notre génie sera de prévoir son invention en vue de l'utiliser dans les transports aériens que nos Ancêtres ont mis au point sous forme de projets, en attendant de trouver l'équivalent moteur de l'éolien de propulsion.

La première Anyitokiya est donc l'occupation de toute la planète et des terres émergées grâce aux voyages sur l'eau. La seconde Anyitokiya permettant le voyage aller-retour a dû attendre l'invention de la boussole. Cette invention coïncide avec la seconde Anyitokiya à une époque où, sur terre, tous les Humains étaient assez cultivés pour avoir conscience du concept de moment historique (se référer à l'Ablɔwoma). La conscience universelle du moment historique est apparue à l'époque où, à partir du septième millénaire avant Lumumba, l'humanité a atteint la centaine de millions d'individus et que les Kamit ont commencé à se distinguer nettement des autres peuples. Il s'agissait alors pour chaque peuple d'indiquer les dates réelles de ses Nuyeye ɖoɖo et de ses Nuyeye fiɔfiɔ, de façon à déterminer les antériorités de celles-ci les unes par rapport aux autres.

---

[404] C.A. Diop, **Nations Nègres et Culture**, page 368.
[405] Ivan Van Sertima, **Ils y étaient avant Christophe Colomb**, Flammarion, Paris, 1981.
[406] Têtêvi G. Tété-Adjalogo, **La traite et l'esclavage négriers**, page 17. Éditions L'Harmattan, 1997.

C'est ainsi que l'initiative des voyages de l'ouest vers l'est à partir de Kemeta indique avec la plus forte probabilité que la boussole a été inventée d'abord par les Kamit, puis par les Chinois des millénaires plus tard, soit vers 2361 avant Lumumba, indépendamment d'une coopération scientifique directe avec nos Ancêtres. La longueur de ce temps de réaction s'explique par des périodes successives de refroidissement et de réchauffement de la planète. Les périodes froides rendant les communications plus difficiles, mais sans pouvoir les interrompre. Cette ère de communication permanente mais très lente caractérise la seconde Anyitokiya qui coïncide avec notre Seconde Unité Continentale.

« Les fouilles archéologiques viennent de révéler ***une extension insoupçonnée de l'influence de la civilisation égyptienne en Asie et en Europe*** *: on vient de trouver un sphinx dans le sud de la Russie. […]*
C'est aussi sous la XVIIIe dynastie, en colonisant ***la quasi-totalité du monde connu et relativement civilisé****, que l'Égypte imposa le modèle d'État […]. »*[407]

Il est donc erroné de parler actuellement de « mondialisation » sans préciser qu'il s'agit en fait de la troisième Anyitokiya dans laquelle nous nous trouvons maintenant. Cette numérotation chronologique permet de préciser que **l'Anyitokiya n'est pas un processus économique mais politique et culturel**, puisque l'intensification des communications entre les peuples s'accompagne d'une conscience accrue de leur singularité. Cela signifie que l'Anyitokiya ne rime pas avec réduction à l'homogène, avec uniformisation des cultures ni avec domination des uns sur les autres, et ne saurait, à plus forte raison, être confondue avec le triomphe du capitalisme qui, au lieu de confirmer **l'autodétermination des peuples**, constitue une menace pour elle. Chose qui apparaît clairement dans la citation

---

[407] C.A. Diop, **Civilisation ou Barbarie**. Page 126 à 127, et 131. Éditions Présence Africaine, 1981.

suivante : « *[...] La rationalité génératrice [...] d'une logique du capital impersonnelle et dévastatrice, et d'un ordre politique inégalitaire.* ***La mondialisation, dans ses formes actuelles, véhicule cette rationalité bancale****. La question se pose donc de savoir à quelles conditions l'on peut inventer de nouvelles formes de mondialisation plus équilibrées et plus équilibrantes,* ***plus respectueuses de l'être humain, plus propres à favoriser partout le partage et la co-responsabilité****.* »[408]

Comme le souligne si bien le Professeur Atta Diouf, « *la science est universelle mais la technique obéit à des contraintes locales.* »[409] En fait, toute nouveauté apparaît dans un contexte géographique déterminé à partir des spécificités inexistantes ailleurs. Il en est ainsi de la prospérité économique qui est essentiellement endogène suivant un mode de production propre à chaque grande tradition culturelle. Négativement, on parle dans le même sens d'endémies quand il s'agit de malheurs dont les maladies comme la peste est le prototype qu'on ne rencontre pas sur différentes ères culturelles à la même époque. C'est là l'une des origines de la guerre bactériologique actuelle depuis l'apparition du Sida. Désormais, il ne s'agit plus seulement de maladies d'origine naturelle, mais de véritables instruments de génocide volontaire cette fois-ci, sans parler des maladies nosocomiales produites par la médecine eurasiatique. C'est ce que rapporte le Professeur Doumbi-Fakoly en ces termes :

« *Les maladies vénériennes, telles la syphilis, la blennorragie, les affections comme la lèpre, l'onchocercose, la maladie du sommeil, la malnutrition n'existaient pas en Afrique avant l'arrivée du français judéo-chrétien imbu de la fausse supériorité de la civilisation impérialiste.*

---

[408] Paulin J. Hountondji, **La rationalité, une ou plurielle?**, page 3. Éditions CODESRIA/UNESCO, 2007.

[409] Tiré de l'**extrait de l'entretien avec Souleymane Atta Diouf**, Inventeur du train et du bateau electrosolaire. Vidéo : courtoisie de Ngombulu ya Sangui ya Mina Bantu Lascony. Source : http://uhem-mesut.com

Pas plus que le Sida et l'Ébola.

Ceux d'entre les Africains qui se délectaient de la chair du singe – vert ou de n'importe quelle autre couleur – et qui continuent de le faire, n'ont jamais connu une maladie semblable au Sida pour la simple raison qu'aucun singe, jamais, n'a été porteur de ***cette maladie artificielle, fabriquée en laboratoire****.*

Il en est de même de la fièvre Ébola qui n'a jamais surgi d'aucune eau naturelle, d'aucune nourriture naturelle, et encore moins de l'air naturel que les Africains continuent de respirer.
L'excellent état de santé de tous les Africains […] est la preuve évidente des compétences de l'Afrique en matière sanitaire. *[…]*

La parfaite connaissance de l'environnement africain préservé de toute forme de pollution, grâce à la sacralisation de l'écologie, la richesse de la pharmacopée, la parfaite connaissance de l'être humain dans ses composantes physiques et spirituelles, la maîtrise de la médication […], et à la faculté de connaître les messages du futur, sont autant d'armes éprouvées qui permettaient aux hommes et aux femmes de Connaissance africains d'assurer à leurs compatriotes une santé convenable.
[…] Nous nous contenterons de deux témoignages pour illustrer l'état sanitaire précaire de la population française.

« ***Une terrible épidémie de peste interrompt brusquement la guerre à partir de 1384. Elle s'abat sur l'Italie, la France et l'Angleterre****. Cette maladie est très contagieuse et personne ne sait la soigner. Un Français sur trois meurt en très peu de temps, près de 5 millions de personnes en tout ! Les villes et les campagnes se dépeuplent. Jamais la France n'a connu une telle catastrophe démographique.*[410] *»*

[410] *« Histoire CM, page 72 ; Éditions Hatier, Paris 1985. La guerre à laquelle fait référence l'auteur est la guerre de cent ans qui a opposé les Français aux Anglais. »*

*« **Au XIXe siècle, la France a été frappée à diverses reprises par des épidémies de choléra**. La plus importante est celle de 1832. Mais à cette exception près, il n'y a plus de grandes vagues épidémiques comme celles qui, autrefois, décimaient régulièrement les populations. Les maladies mortelles les plus répandues sont la fièvre typhoïde, la tuberculose, qui cause de plus en plus de décès et, pour les enfants, le croup, la rougeole, la coqueluche, les diarrhées vertes. La variole a beaucoup diminué grâce à la vaccination, devenue obligatoire en 1902.*[411] » »[412]

Les écosystèmes ne sont pas sans influence sur les modes de production et les réactions culturelles qui en résultent, de la même façon qu'ils jouent sur le code génétique quand on passe des régions chaudes aux régions froides. Ce que nous sauvegardons de commun est donc le résultat de mesures de protection qui sont valables en politique comme en économie, en médecine comme dans l'éducation.

L'Anyitokiya est ainsi ce qui est en germe dans la définition même de **l'individu humain comme liberté sans restriction**. Concrètement, les cours d'eau et les masses aquatiques ont permis très tôt l'exercice de la liberté. Ce qui a permis l'humanisation rapide de la terre dès l'apparition de l'Être humain. S'il n'y avait pas cette aptitude au mouvement, nous ne comprendrions pas pourquoi l'Ata nunyatɔ ŋtɔ est parti de Kemeta sans se soucier d'une garantie de retour.

La première Anyitokiya est donc cette définition de l'individu humain en tant que liberté active. Seulement, l'exercice concret de la liberté est une activité collective. Il faut quelqu'un qui vienne à ton secours en cas de risque. La maîtrise du risque est le premier défi relevé par nos Ancêtres. Et même ceux qui n'ont

---

411 *« Idem, page 125. »*

412 Doumbi-Fakoly, **La Colonisation, l'autre crime contre l'humanité**, pages 43, 45 et 46.

pas prévu de retourner aux sources n'ont pas abandonné le rêve du retour.

La seconde Anyitokiya qui se situe dans les temps modernes d'après le calendrier d'Ishango, c'est le passage à l'acte, dans le sens de ce rêve du retour. C'est pour cela qu'elle est contemporaine de l'invention de la boussole à partir de laquelle désormais, nous avons la liberté réelle : chacun comme propriétaire de la totalité du globe terrestre.

Anyitoka signifie le globe terrestre (par rapport au soleil). Anyi = la terre ; Anyigba = la terre (par opposition à la lune par exemple) ; anyito = la terre possédée ; toka = le cercle ; kiya = le rassemblement, l'ensemble, la communauté (confère Ifrikiya).
L'Anyitokiya, c'est le vivre-ensemble de tous les Êtres humains terrestres. C'est justement en tant que mondialisés que nous sommes Gardiens de la vie. Le terme « monde » (Xixe) ne fait pas aussi concrètement allusion à la liberté parce que le monde humain est l'ensemble de nos horizons : c'est une réalité mentale, universelle chez les personnes. Le concept de « à vol d'oiseau » est déjà une réalité géométrique : c'est le moyen de gagner du temps dans la traversée de l'espace. Il s'agit d'un concept spécifiquement humain. L'oiseau sait toujours s'orienter et revenir à son nid. C'est le rêve du retour autrement que par la navigation et la mobilité qui a fait qu'on a choisi ce thème de « à vol d'oiseau ». Les migrations définissent la fonction onirique positive : ce que nous ne faisons pas dans la réalité. En attendant de nous donner la possibilité de le faire, nous le faisons dans le rêve. De la sorte, *« Tant que les rêves demeureront intarissables, / Les nôtres seront inévitables. »*[413] C'est pourquoi *« Le rêve, pourtant, est chose permise. Il est même, n'hésiterai-je pas à affirmer, une vertu du rêve, une dimension de noblesse du rêve. […]*
Il faut donc rêver. […] Le rêve, la projection d'un monde futur, le désir ardent d'un monde plus beau sont nécessaires à toute

---

[413] Fulele Do Nascimento, **Maât Ma Muse**, page 26. Éditions Amouna Hungan Ga, l'an 51.

existence qui veut s'élever au-dessus de la nature. ***Nous n'exagérerions à peine en affirmant qu'il est des réalités qui ne peuvent naître que des rêves****. »*[414]
Le rêve est une sorte d'envol spirituel. Le songe est un retour aux principes des réalités, et donc différent du rêve. De ce point de vue, le rêve est indispensable à tout ce qui vit et a la capacité de mouvement. L'imagination est un rêve éveillé.

« Les cartes d'Afrique qu'il avait pu voir étant enfant montraient la grande eau ***à l'ouest****. Il allait donc dans la bonne direction en marchant* ***vers l'est****. Mais, même s'il arrivait jusqu'à la grande eau […], comment parviendrait-il à la traverser – à supposer qu'il trouve un bateau et qu'il sache vers quel rivage le mener ? Toutes ces idées le remplissaient d'une profonde frayeur. Alors, sans cesser de courir, il priait et palpait son talisman.*

Cette nuit-là sous un buisson, il songea au guerrier Soundiata, le plus grand héros des Mandingues […] ***Kounta songeait****, en repartant au matin du quatrième jour, qu'il allait peut-être retrouver d'autres Africains […]* ***résolus à remettre leurs pas dans la poussière de leur terre natale****. Et s'ils étaient assez nombreux, peut-être parviendraient-ils à construire […] un grand canot. Et alors…*

Soudain, quelque chose de terrible traversa ***le rêve de Kounta****. Il s'arrêta net. Oh ! non ! »*[415]

Nous avons commencé par le rêve[416] d'aller, même sans espoir de retour : c'est le défi, le pari. Une fois le pari gagné, nous constatons que ce n'est pas le rêve que nous avons gagné puisque nous avons pu aller et revenir. Nous avons achevé la réalisation de la liberté réelle. **Le Djimadjo est devenu le voyageur qui revient toujours à son point de chute**, à son point natal. La

[414] Paul Christian Kiti, **Du paranormal au malaise multidimensionnel de l'Afrique. Une réflexion à partir de la pensée de Meinrad Hebga**, page 154. Éditions L'Harmattan, 2004.
[415] Alex Haley, **Racines**, page 306 à 307. Éditions J'ai lu, 2008.
[416] Se dit **Chiroto**, en Shona.

troisième Anyitokiya découle des deux premières et évoque **le tour du propriétaire**.

La « mondialisation » définie par le Capitalisme (ce qui n'est donc que la généralisation abusive au niveau international du mode de production eurasiatique) est un obstacle à la liberté de mouvement, puisqu'elle ne concerne que la liberté de circulation des biens (donc des choses) ; tandis que les Kamit parlent de **Liberté de circulation des Personnes**. Parler de la libre circulation des biens est un crime de lèse-majesté ; c'est porter atteinte à la liberté de l'individu humain. C'est extrêmement grave de subordonner la liberté des gens à celle des choses. La liberté de circulation des personnes implique directement celle des biens corporels comme le vêtement. Le Djidjo, de tout temps, est cette personne qui est sous le signe du voyageur : l'Être humain est par définition un Être voyageur, qui a toujours voyagé et qui continuera de le faire.

« ***Je suis né libre - libre de toutes les façons que je pouvais connaître***. *Libre de courir dans les champs près de la hutte de ma mère, libre de nager dans le ruisseau clair qui traversait mon village, libre de faire griller du maïs sous les étoiles et de monter sur le dos large des bœufs au pas lent. Tant que j'obéissais à mon père et que je respectais les coutumes de ma tribu, je n'étais pas inquiété par les lois de l'homme ou de Dieu.* »[417]

Anyitokiya = différents modes d'implantation du siège social (activités) → lieu d'exercice d'une activité (quelle qu'en soit la nature).

Première Anyitokiya = **Xixemetodo** : pas de siège social obligatoire nulle part.

Deuxième Anyitokiya = **Xixemetogbɔ** : siège social obligatoire mais n'importe où.

Troisième Anyitokiya = **Xixemenɔƒe** : siège social obligatoire mais seulement sur le lieu d'exercice.

[417] Nelson Mandela, **Un long chemin vers la liberté**, page 754. Librairie Arthème Fayard, 1995.

AMLƆKOƐ / DOLEDƆME

Le postulat sur lequel repose Duname est que **tous les Bantu sont riches**. Chaque individu humain est infiniment créancier ! Personne ne doit rien à personne, même pas à Re puisque lui-même est infiniment créancier, riche. Nous comprenons ainsi le caractère inconcevable des inégalités qui, en dernier ressort, ne sont que la matérialisation d'injustices. L'une des conséquences à tirer de ce postulat est que **s'il y a des pauvres quelque part dans le monde, c'est qu'il y a des criminels en face qui les spolient**. Cette spoliation due aux actes criminels et à la haute délinquance se traduit par exemple à travers *« Le pacte colonial [qui], selon l'Encyclopédie Universelle Larousse, est un répondant «* ***de la conception mercantiliste de la colonisation qui visait à l'enrichissement de la métropole****. Il stipulait :* ***l'interdiction totale ou partielle du marché colonial aux produits étrangers*** *; l'obligation d'exporter les produits coloniaux exclusivement ou principalement vers la métropole ; l'interdiction, pour la colonie, de produire des objets manufacturés, son rôle économique se bornant à celui de productrice de matières premières et de débouché commercial ; le traitement de faveur accordé par la métropole aux produits coloniaux, accompagné d'une aide politique, militaire, culturelle et souvent économique, fournie par la métropole. »*

Ce pacte, depuis la fin officielle de la colonisation, s'est transformé en un étatisme qui a perturbé tous les sens des Ivoiriens qui, aujourd'hui, sont à la recherche d'un sens à donner à leur existence individuelle et collective. […]

***La recherche permanente de sens** conduit les Ivoiriens à se révolter. »*[418]

Dans ce cas (flagrant) de spoliation, **il faut demander réparation !** Et c'est ce que nous demande de faire notre mère Aminata Traoré :

*« J'estime pour ma part, que **le continent noir et d'autres régions du Sud sont en droit de poursuivre les IFI**[419] **pour crimes économiques** tant les préjudices moraux, sociaux, et politiques subis par les populations dans le cadre des programmes d'ajustement structurel sont graves et difficilement réparables. »*[420]

Duname, en posant le postulat de la solvabilité incompressible de chaque individu humain, le concrétise par le calcul de la **valeur statistique de la vie**. Par conséquent, les mathématiques permettent d'évaluer la proportionnalité qui fait voir si les choses sont normales ou pas dans la société. Cela pour mettre en évidence le fait qu'il y a des seuils en-dessous desquels se place la pauvreté et des seuils au-dessus desquels se place la richesse. Dans les deux cas, il existe un plafond que nul ne doit dépasser, et ce plafond est évalué matériellement : **le moins riche est celui qui gagne moins d'un cinquième (1/5e) de ce que gagne le plus riche** ; **le plus riche est celui qui gagne cinq fois plus que le moins riche**, sachant que <u>personne ne doit gagner cinq fois plus qu'une autre dans la société</u>. Ce plafond représente les cinq points de la Xɔ Atógo.

De ce qui précède, il résulte qu'il n'y a pas de personnes pauvres, de la même façon que deux demi-droites qui n'ont pas la même origine finissent par devenir égales. Concrètement, tout va par Waalde et, en vertu de la croissance économique corrélative à

---

418 Koulibaly Mamadou, **Les servitudes du pacte colonial**, page 13 et 14. Éditions Ceda et Nouvelles Éditions Ivoiriennes, 2e édition. Abidjan, 2005.

419 Institutions financières internationales.

420 Aminata Traoré, **Le viol de l'imaginaire**, page 193. Éditions Fayard et Actes Sud, 2002.

la croissance démographique, chaque Waalde devrait devenir plus riche que la précédente en vertu de l'effet cumulatif du patrimoine de l'humanité. L'accumulation s'explique par le passage du témoin de la prospérité d'une génération à l'autre. Chaque Waalde hérite des produits antérieurs de l'humanité auxquels s'ajoutent les résultats de sa propre production.

Dans cette mesure et conformément à ce plafond, **on calcule le montant annuel de l'Amlɔkoɛ (impôt) par la durée du travail de chacun** : tout se calcule en heures de travail effectives, à l'instar du salaire de chacun. Le montant de l'Amlɔkoɛ est égal au revenu annuel divisé par 120 ; ce qui revient au revenu mensuel divisé par 10. Il est en fait l'équivalent de trois jours de travail à plein-temps dans l'année.
À quoi correspond le « 10 » ? Du fait que la période des fêtes s'étale du mois des Fari (21 décembre au 21 janvier) et que la Fête des Citoyens prolonge cette période encore d'un mois, soit du 21 janvier au 21 février, nous ne travaillons en fait que 10 mois dans l'année, bien que nous soyons payés 12 mois. La part de l'Amlɔkoɛ n'est calculée que les 10 mois de travail effectif. Les 2 parts restantes étant laissées à la discrétion des individus pour les dépenses moitié pour le mois des Fari et moitié pour le mois des Citoyens, qui sont les deux mois fériés de l'année.

Dans la Tradition, tout le monde est imposable. Tout le monde est réellement imposé puisque même en respirant, chacun contribue déjà. Puisque tout le monde est réellement imposé, tout le monde dans la société a le droit de vote. **Le droit de vote est acquis d'office là où chacun est imposable : Amlɔkoɛntuƒe ye nye akondaƒe**. C'est pourquoi l'enfant, même lorsqu'il se trouve encore dans le ventre de sa mère, a le droit de vote comme tout le monde, puisqu'il vit. La mère a procuration pour ses enfants jusqu'à leur majorité ; c'est pourquoi elle peut voter pour son

enfant encore dans le ventre. Sans oublier que le Peuple est l'ensemble des citoyens, et que chacun est citoyen là où il habite.

L'Amlɔkoɛ est toute contribution obligatoire prélevée sur le pouvoir d'achat d'un individu. Il ne porte pas donc que sur le revenu immédiatement disponible, sauf exception pour les cotisations perceptibles en salaire différé pendant la vie de retraite. Tout revenu du retraité n'est imposé (imposable) qu'à partir de sa transformation en pouvoir d'achat.

Parler d'Amlɔkoɛ conduit à parler de **Doledɔme** (la retraite). Doledɔme n'est pas fondée sur une redistribution des ressources ; elle est une affaire individuelle.
« D'autre part ***l'État prélevait divers impôts****, savamment calculés,* ***mais chacun travaillait pour soi*** *[...]. »*[421]
Le premier principe est que **Doledɔme est un salaire différé**. C'est le salaire de chaque individu sur lequel est prélevé un fonds d'investissement : on prélève sur le travail de chacun pour investir. L'investissement étant plus important que l'indispensable consommation : « Mi wɔ nu la ne wa dje gadji, nu nyuie ye ame wɔna ». Ensuite, **le bénéfice venant du retour sur investissement constitue une rente pour le futur retraité**. Le salaire différé, le futur retraité ne le touche pas avant d'être rentier, donc au moment où il entre en situation de Doledɔme. Ce sont donc les bénéfices tirés de cet investissement qui servent pour la Doledɔme de chacun. **Investir, c'est créer le plein-emploi pour chaque génération**. De là résulte la grande erreur de faire croire que la croissance et le plein-emploi appartiennent au passé. Enfin, une fois en Doledɔme, **le retraité jouit de sa rente**. Le rentier vit sur les bénéfices, les produits de sa propriété. La rente la plus fréquente est la rente viagère.

[421] Cheikh Anta Diop, **Antériorité des Civilisations Nègres : mythe ou vérité historique ?** Page 158. Éditions Présence Africaine, 1967.

Les retraités ne sont pas interdits d'activités professionnelles, mais ce qu'ils font à temps-partiel mérite un surplus de nouveaux salaires sans que ce surplus soit en aucun cas directement imposable. Le sens de Doledɔme chez les Bantu consiste précisément en cela que **tout nouveau travail du retraité mérite salaire**.

Quel est l'âge pour être en Doledɔme ? L'éducation (pédagogie) de l'enfant va de sa naissance (bien que ce processus débute déjà dans le ventre de sa mère) à ses vingt (20) ans. De vingt ans à quarante deux (42) ans, l'individu commence à se spécialiser. De quarante deux à cinquante (50) ans, l'individu devient apte au maximum à se mettre à son propre compte : c'est le niveau de l'entreprenariat. À partir de cinquante ans, l'individu devient rentier ; **50 ans est donc l'âge où l'individu va en Doledɔme**. À partir de 50 ans, le potentiel d'initiative reste à l'œuvre à tout moment jusqu'à 72 ans où commence le passage du témoin de la prospérité. Aussi, ne peut-on parler de déclassement pour aucune génération présente ou future. Cet âge (50 ans) ne pose pas de problèmes de gestion sociale puisque la retraite est une affaire individuelle : personne ne cotise pour une autre personne.

Doledɔme = se mettre au vert, c'est-à-dire se ressourcer. **Se ressourcer, c'est se mettre en état de donner le maximum de soi** : c'est manifester le plein exercice de sa liberté. Doledɔme, en matière de revenus, s'appelle dans le même sens **Do la awɔbame**, c'est-à-dire sortir du temps de travail engagé ; autrement dit, être dégagé pour se rendre disponible, soit en abrégé : Doledɔme. Le retraité est en position de celui qui est sorti des contraintes du travail, mais peut continuer à travailler librement. « Awɔba[422] » veut dire « contrat de travail à durée déterminée » et peut s'étaler sur 40 à 30 ans.

[422] Awɔbadɔ = travail salarié. Awɔba yitɔ = salarié.

Le concept de Doledɔme a rapport avec Se djɔdjɔɛ dji. Sukalele est le principe de Nuyeye fiɔfiɔ. Cela veut dire qu'au moment de la Doledɔme, **chacun gagne ce qui est proportionnel à sa première période d'activités professionnelles**.
Le partage des bénéfices n'empêche pas l'accroissement du patrimoine individuel : c'est une partie de l'accumulation collective. Dans ce que je touche comme salaire, il y a une part qui accroît le capital commun et une autre qui constitue mon capital individuel. On prend la même proportion chez chacun pour accroître le capital. Tout cela permet de définir Doledɔme à travers trois points :

1° c'est un salaire différé ; 2° c'est une cessation d'activité ; 3° c'est le maintien du statut social.

1° Le revenu du retraité est d'abord un salaire différé qui consiste à **la distribution à chacun de sa part de cotisations et du bénéfice non distribué (provision)**. La distribution ici fait de l'individu un usufruitier. Il est question d'un bien matériel à ce niveau.

2° La cessation d'activité consiste à assurer la relève. **C'est donner la succession aux nouvelles générations** : je deviens rentier sans cesser d'être usufruitier. La rente est le produit de l'œuvre commune à ma Waalde. C'est un accroissement du Patrimoine commun. À ce niveau, il est également question d'un bien matériel.

3° Chacun a un rang dans le « kpa ta tɔ wo », c'est-à-dire le lieu où **on garde la mémoire de ceux qui ont rendu service à la société**. Nous nous situons ici au niveau du maintien du statut : on ne cesse pas d'exister socialement (résurrection). Le maintien du statut est la source de l'historicité puisque c'est à travers l'œuvre de la personne qu'on se souviendra d'elle.

Contrairement aux deux premiers points, il est question d'un bien spirituel (confère également le concept d'éloge funèbre).

Nous avons par conséquent trois sources de revenus : la redistribution du salaire différé avec la part des bénéfices non distribués, la rente pour investissement financier et la prime pour le maintien du statut. L'usufruit est ce que la personne a eu à faire lorsqu'elle se trouvait en activité. Le viager (la rente) est ce qui revient à la personne jusqu'à sa mort. Par le salaire et la rente, je suis sorti de la sphère des besoins.

Quand je meurs, ma part du bénéfice reste dans le patrimoine national, sauf les actifs constituant l'héritage familial. Lorsque nous parlons d'œuvre au niveau du maintien du statut, cela veut dire que la personne est devenue une référence pour la Société. L'œuvre est un bien spirituel, c'est-à-dire qu'elle appartient à l'humanité. Mon œuvre est ce que je lègue à l'humanité. C'est la source de l'historicité puisqu'elle marque la mémoire que les gens auront de moi : ils sauront que j'ai existé à telle époque et que j'ai contribué de telle façon. C'est dans ce sens que la mort constitue une retraite à ce niveau. Quand je nais, j'ai l'arbre de vie. Durant la vie, je travaille pour rendre la terre cultivable, riche. À ma mort, dans ces conditions, la terre est ce que je lègue à l'humanité et servira de source de revenus pour les vivants après moi.

Le maintien du statut se situe au niveau de la transmission : l'<u>œuvre</u>. Quand je suis dans Doledɔme, je continue mon activité et ce que je fais est tout bénéfice pour l'humanité. Je deviens enseignant à la retraite, au niveau de mon statut (compétence), de mon œuvre. L'œuvre fait que chacun, sciemment ou inconsciemment, devienne un modèle à imiter. Le savoir est ce qu'on peut partager en le donnant entièrement aux autres sans en être privé soi-même. Au niveau de l'œuvre, **enseigner c'est apprendre deux fois** : il faut revenir sur ce qu'on

a déjà appris à l'école et durant la spécialisation, et tâcher de le transmettre correctement. C'est dans ce sens qu'Amadou Hampâté Bâ dit qu' « un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle » ; c'est-à-dire que l'œuvre du vieillard constitue en soi une « bibliothèque ». Il faut donc imiter les Maîtres pour faire œuvre. Cela donne une idée de l'Uhem Mesut : s'inspirer des expériences passées des Togbwiwo (Se djɔdjɔɛ dji) pour faire œuvre.

La personne humaine est une merveille qui fait l'Arbre de vie qui lui survit, nous enseigne les principes du Hahehe. Nous nous situons ici au niveau du maintien du statut puisque l'Arbre de vie signifie que la personne (qui est représentée par l'arbre) non seulement est immortelle, mais elle l'est également par l'arbre (son œuvre) qui représente son travail. Travail qui demeurera éternel après lui : l'arbre qui est le chef-d'œuvre et qui l'incarne.

*« **En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle**. »*[423]
Si cela est une réalité à Kemeta, ça ne l'est pas en Eurasie, dans la culture indo-européenne et sémite où, *« parmi les coutumes assurément indo-européennes, outre le sati [...], **l'élimination volontaire des vieillards a été pratiquée par suffisamment de peuples indo-européens** [...] qu'on l'attribue à la plus ancienne couche culturelle commune [...]. »*[424]

---

[423] Amadou Hampâté Bâ, **Aspects de la civilisation africaine**, page 21. Éditions Présence Africaine, 1972.
[424] Bernard Sergent, **Les Indo-Européens. Histoire, Langues, Mythes**, page239.

AZANGAME

Le travail sur la division du temps à Kemeta est à approfondir par nos Érudits ayant des connaissances poussées en astronomie notamment. Le climat varie selon le côté de l'équateur où nous nous situons, et les saisons ne sont forcément pas les mêmes d'un endroit à l'autre du Continent, puisque Kemeta connaît toutes les sortes de saisons. Nous donnons ici les grandes lignes du calendrier et notre conception du temps.

La division du temps est très précise et surtout rigoureuse. En effet, il existe au moins trois types de calendrier comme il existe le Fari, le Nunlonla et le Boso'mfo : le calendrier dit civil, le calendrier dit astronomique, et le calendrier dit lunaire.

L'**Azangame**, c'est-à-dire le calendrier, permet non seulement de se repérer dans le temps et dans l'espace, mais en outre de se repérer dans le déroulement de la vie politique, sociale, économique. Il est fonction de nos repères, de notre Culture, de notre Tradition. **Azan** = **jour** ; **game** = **temps**.

« L'année est calculée dès le jour où ***le soleil traverse l'équateur*** *; et, lorsqu'il se couche ce soir-là, un cri général retentit à travers la région. »*[425]

L'année civile compte 365 jours. Elle se divise en 12 mois de 30 jours chacun. Pour avoir une année de 365 jours, Djehuty, le Nunlonla, rajoutera 5 jours qui sont liés à notre Généalogie et qui

[425] Par Régine Mfoumou-Arthur, **Olaudah Equiano ou Gustavus Vassa l'Africain. La passionnante autobiographie d'un esclave affranchi**, page 28. Éditions abrégée. L'Harmattan, 2005.

correspondent à la naissance des Togbwiwo suivants : Esise[426], Wosere[427], Ne Fá Etɔ Ya Se[428], Seti[429], Hɔlugan[430]. Togbwiwo qui ont inauguré le cycle des temps historiques. *« Ces cinq jours étaient appelés […] : **diw ḥryw-rnpt** : c'est-à-dire les cinq (5) qui sont au-dessus de l'année. »*[431] Nous fêtons toujours les heureux événements dont les trois principaux sont : la naissance, la fin de l'adolescence et l'âge du mariage. Ces trois dates comptent beaucoup sur le plan individuel. Tandis que les fêtes à la gloire de l'individu se rapportent à son œuvre dont le bilan ne peut dater que du jour de la mort. Les cinq jours liés à notre Généalogie ont une importance spéciale dans la mesure où ils signifient que **nos Togbwiwo étaient déjà Nunyatɔ ŋtɔ et des êtres historiques terrestres**. Les cinq jours de leur anniversaire sont donc venus s'ajouter aux 360 jours du système sexagésimal pour concrétiser la réalité cosmologique et géographique. C'est ce qui distingue la permanence cyclique de l'année solaire de la variabilité de l'année lunaire.
Le 7e mois (juillet), correspondant à la naissance des cinq Togbwiwo, est le mois de l'Inondation, le premier mois de l'hivernage. Et le nom de cette période de célébration d'anniversaires des Togbwiwo est **Gbekezan** : la semaine annuelle de la foire (marché). Gbeke = le marché où on va en transportant sur l'eau ; zan = fête. Gbekekula = le convoyeur (sur l'eau).

L'année est divisée en 3 saisons de 4 mois chacune, le mois en 4 semaines de 7 jours, le jour en 12 heures de jour et 12 heures de nuit. Cela n'est possible qu'en prenant comme point de repère

[426] Mswt Esise : le **17 juillet** (dates d'après le Professeur Omotunde, dans son ouvrage Manuel d'études des Humanités Classiques Africaines, page 34. Mswt = naissance, anniversaire).
[427] Mswt Wosere : le **14 juillet**.
[428] Mswt Ne fá : le **18 juillet**.
[429] Mswt Seti : le **16 juillet**.
[430] Mswt Hɔlugan : le **15 juillet**.
[431] Yoporeka Somet, **Cours d'initiation à la langue égyptienne pharaonique**, page 81. Éditions Khepera/Presses Universitaires de Dakar, 2007.

l'Équateur, ce qui exige une connaissance approfondie en astronomie.

« ***Tous les systèmes de mesure du temps connaissent le premier degré de division, c'est-à-dire le jour et la nuit****. Les principales différences n'interviennent que dans la manière dont ces deux parties sont à leur tour divisées. Il existe des termes appropriés à chaque nuance du mot « jour » dans les langues du groupe que nous étudions. En Abouré, le jour (vingt-quatre heures) se dit ayen. Pour l'expression « le jour et la nuit », ce sont les mots oyuwe (jour) ni (et) nepie (nuit) qui sont employés. Pour indiquer une date, un anniversaire, c'est le terme êtin. On utilisera pour marquer une différence, le mot alyen pour traduire « jour ». Ex. : « Je préfère le jour (alyen) à la nuit (alsan)[432]. » Le mot « jour », dans « il fait jour » se traduit par aliè. Littéralement on dira : alièkèsan (le jour diminue ou se retire) pour « il fait nuit » et alièkèhen (le jour grossit) pour « il fait jour ». Il existe donc cinq termes pour le mot « jour » : ayen, oyuwe, êtin, alyen et aliè. »*[433]

Sous l'équateur, le lever et le coucher du soleil définissent le jour par opposition à la nuit : nous avons trouvé que cette division a la même durée. À midi, nous constatons que c'est le <u>milieu</u>, la moitié de la journée : la matinée finit à midi. Or le soleil qui se trouve à la verticale finit par se retrouver à l'horizontal à la fin de la journée. Cette verticalité et cette horizontalité sont égales et décrivent à leur intersection un angle droit. Donc <u>12</u> (12 heures de jour, 12 heures de nuit) vient de la mesure des angles qui détermine le calcul sur la base de 12. Si le rayon fait 6, le diamètre fait 12. Par conséquent, chaque jour fait 12 heures, de même pour chaque nuit. Le plus important, c'est le 6 qu'on retrouve du lever du soleil à midi. L'opération 6 x 7 va être la fin de la Jeunesse par exemple : 42 ans. Le 6 et le 7 vont avoir beaucoup d'importance

---

[432] *« Alyan et Alsan sont deux mots qui souvent désignent l'est et l'ouest. »*

[433] G. Niangoran-Bouah, **La division du temps et le calendrier rituel des peuples lagunaires de Côte d'Ivoire**, page 29. Paris, 1964.

dans les combinaisons : les 7 jours de la semaine, les 7 premières années de l'enfance, etc. Le Viɖeto se fait soit le 6e jour, soit le 6e mois, au plus tard la 6e année.

« ***En astronomie, les lagunaires connaissent le nom d'une quantité d'étoiles*** *mais ne se servent que de deux groupes d'astres pour déterminer les saisons et l'année. Ce système n'est connu que des érudits, des sages et des prêtres des divinités locales. […] Les deux groupes d'étoiles utilisés sont les Pléiades et l'Orion de la constellation du Taureau.*

1° Les Pléiades. – Les Abè l'appellent kosîĵé (la vieille et ses enfants) ; les Adioukrou, ngos oyilis (la poule et ses poussins) ; les Abouré l'appellent èwravè mičun, le mot èwravè signifie étoile, mičun par contre a deux sens : il peut désigner l'état d'un corps qui donne quelque vague lueur, et signifie aussi « les sept » (un groupe de sept objets). […]

2° Orion. – Les Aladian l'appellent Anvrahun (les trois rameurs) et les Ebrié nbèña bwadia (les trois pagaies). En pays aladian, la pêche en haute mer se fait au moyen de trois pirogues différentes : celle à une place (latère), la pirogue à deux places (anvra yirè) et la pirogue à trois places (anvrahun). C'est le maximum qu'une embarcation de pêche puisse recevoir. Désignée par le même nom que la pirogue de trois rameurs, la constellation met exactement six mois pour traverser l'océan céleste. Ainsi donc son évolution dans le ciel permet de déterminer les saisons. […]

Orion, chez les Mbato et les Abouré, représente une scène de chasse. Les derniers l'appellent awopwè (chasseur). […]

La légende abouré, elle, raconte que, après avoir erré longtemps dans le bois, le chasseur (awopwè), rencontra soudain un lion près d'une rivière. Le fauve guettait une biche qui se désaltérait au même endroit. Le chasseur est représenté par l'étoile Alnitak, le lion (ĵra) par Anilam (celle du milieu), la biche (Apèliè) est l'étoile Mintaka. Le chef du village du chasseur cherchait une crinière de lion pour l'autel du dieu protecteur du village. Il en avait parlé à ses sujets.

L'occasion était donc belle. Cependant notre chasseur se trouvait fort embarrassé pour son coup de fusil. Après mûre réflexion, il décida de mettre les deux animaux dans son champ de tir. Dans son esprit, les balles qui transperceront le lion atteindront sûrement la biche et le lion mort, la biche ne présente aucun danger pour lui.
C'est pour cette raison que les trois principales étoiles de cette constellation se présentent alignées dans le ciel.
Plus bas nous avons l'Épée d'Orion que les Abouré appellent Ntalie nibè (les trois jeunes filles). Ces jeunes personnes allaient puiser de l'eau à la rivière, elles furent témoins de la scène de chasse. La légende Abouré affirme que si les deux premières jeunes filles (étoiles) sont presque invisibles, c'est parce que plus près du lion, elles se sont cachées dans les touffes d'herbes qui bordaient le ruisseau pour mieux observer la scène sans être vues.
En Afrique, les personnes jeunes et les femmes marchent fréquemment devant, les plus âgés (femmes ou hommes) restent derrière ; le danger vient rarement par devant, disent-ils.
Orion marche de pair avec les Pléiades, leur position dans le ciel détermine les mêmes saisons. »[434]

L'Azangame n'a pu être inventé que grâce à la fine observation du mouvement des astres au-dessus de l'équateur. Les premières terres habitées par les Bantu étant à Kemeta, la division du jour et de la nuit en 2 x 12 heures n'a pu être faite que par rapport à la position du soleil au zénith, à midi au-dessus de l'équateur. Le demi-cercle, passant au zénith et aux deux points où l'horizon coupe l'équateur de part et d'autre du zénith, a pu ainsi aboutir à la définition d'abord d'un demi-cercle, puis du cercle entier en tenant compte des antipodes. C'est à partir de la définition du cercle que se fait le calcul donnant à l'angle de chaque quart de cercle une mesure sexagésimale égale à un multiple de 6.

L'antériorité de l'usage des mathématiques à Kemeta par rapport aux terres ultérieurement habitées par les naturels de

[434] G. Niangoran-Bouah, **La division du temps et le calendrier rituel (…)**, page 43 à 46.

notre espèce s'explique aisément de cette façon. L'horizon est ainsi déterminé par la distance parcourable à pied par un adulte du lever au coucher du soleil. Il faut rappeler sur ce point précis que nos Ancêtres sont partis du sud du Continent en se dirigeant vers le nord de sorte que la distance de la limite sud du Continent jusqu'à sa limite nord ne pouvait remettre en cause ce concept d'horizon. De là vient l'étonnement des navigateurs Kamit (les émissaires du Fari Aka) suivant les alizés de l'est vers l'ouest dans le sens contraire au lever du soleil. Dans ces conditions, ils remarquent, en le prenant pour une anomalie, le fait que le soleil reste plus longtemps au-dessus de leur tête. Le calendrier est donc encore une invention de nos Ancêtres d'Ishango qui maîtrisaient déjà parfaitement la science. Cette invention demeurera un héritage dont nos Ancêtres, à l'époque de Ta Meri, garderons le flambeau comme le mentionne si bien le Professeur Diop :

« Par conséquent, c'est la cause même de l'année bissextile qui est à la base du calendrier sidéral égyptien ; les Égyptiens ont préféré « rectifier » ***tous les 1460 ans*** *au lieu de le faire tous les 4 ans ; celui qui peut le plus peut le moins, donc contrairement à une opinion répandue, ils connaissaient bien l'année bissextile. Mais ce qui est le plus étonnant encore, c'est que les Égyptiens avaient (observé ?) calculé également que cette période de 1460 ans du calendrier sidéral est le laps de temps qui sépare deux levers héliaques de Sirius, l'étoile fixe la plus brillante du ciel dans la constellation du Grand Chien ; on désigne ainsi l'apparition simultanée de Sirius et du soleil sous la latitude de Memphis. Donc, le lever héliaque de Sirius, qui a lieu tous les 1460 ans, coïncidant avec le premier de l'an dans les deux calendriers, est le repère chronologique absolu qui est à la base du calendrier astronomique égyptien ;* ***et l'on se perd en conjonctures pour savoir comment les Égyptiens ont pu arriver à un pareil résultat dès la Protohistoire****, car on sait de façon certaine que ce calendrier sidéral était en usage dès 4236 av. J.C. À supposer qu'un phénomène*

céleste aussi fugace que le lever héliaque de Sirius ait retenu accidentellement l'attention des Égyptiens dès le IVe millénaire, ***comment pouvaient-ils deviner et vérifier sa périodicité rigoureuse, à quelques minutes près, sur un laps de temps de 1460 ans****, et fonder ainsi leur calendrier sur cette base ? Sont-ils arrivés à ce résultat par des voies empiriques ou théoriques ? Assurément les ravaleurs de la civilisation égyptienne ont du pain sur la planche !*

La longueur de la période considérée étant sans commune mesure avec celle de la vie humaine*, il faudrait des dons de magicien pour trouver une solution empirique à un tel problème. »*[435]

La solution à ce problème est que les Fari ne sont que les Héritiers des Ata Lantɔ qui ont posé les fondements de toutes sciences, passées, présentes et à venir, depuis Ishango. Ce calendrier sidéral dit « égyptien » existe donc bien avant notre Seconde Unité : le Sematawy. Comme quoi, « ***Les œuvres dites modernes sont anciennes, / Car les anciennes étaient déjà modernes****. »*[436]

1- Les jours de la semaine

1) **Djoda** : djo = le point de départ, comme dans Kodjo = le point de départ de la loi. Da = jour.
2) **Blada** : bla = la parure.
3) **Kuda** : ku = l'effort, la poussée, aussi la mort. Comme dans le mot « Kuna » en Kikongo qui signifie « planter » (quand on plante une graine, on l'enterre).
4) **Yaoda** : yao = la patronne. Cela évoque la ville de « Yaoundé » au Cameroun.

[435] Cheikh Anta Diop, **Civilisation ou Barbarie**, page 355. Éditions Présence Africaine, 1981.
[436] Fulele Do Nascimento, **Maât Ma Muse**, page 48. Éditions Amouna Hungan Ga, l'an 51.

5) **Fida** : la liberté (jour de marché ou de prière : c'est la vacation).
6) **Memleda** : memle = dernier (jour ouvrable). Memlɔ anyi = je suis couché.
7) **Kosida** : kosi = ablutions, libation, action de grâce, bénédiction. Comme dans Nkosi ya Makosi en Zulu : le « Béni des Bénis » (le Saint des Saints).

Les trois premiers jours correspondent aux cycles de naissance, de vie et de mort.

2 – Les mois de l'annee

1) **Zovē** : Zo = feu ; vē = mal. Zovē = le feu qui fait mal, le feu qui brûle.
2) **Zodzē** : Zo = feu ; dzē = ardent. Zodzē = le feu ardent (qui ne brûle pas forcément.
3) **Tedoxe** : te = igname ; do = trou ; xe = fermé. Tedoxe = le plantage de l'igname.
4) **Afɔfiɛ (Avlifiɔ)** : afɔ = pied ; fiɛ = brûler. Afɔfiɛ = la saison qui brûle le pied.
5) **Damɛ (Adamɛ)** : da = jour, date ; mɛ = mois.
6) **Masa** : ma = ne pas ; sa = vendre. Masa = il ne faut pas vendre ses provisions.
7) **Shalɔm (Siamlɔm)** : sha ou sia = sécher ; lɔm = ramasser. Shalɔm = repêche-moi, sors-moi de l'eau (donc il pleut beaucoup).
8) **Alɔmi (Da asi amime)** : alɔ = la main ; ami = l'huile. Alɔmi = mettre la main dans l'huile, autrement la peau s'écaille.
9) **Anyɔnyɔ** : ça va aller de mieux en mieux car le temps de la récolte approche.
10) **Kele** : le sol est drainé ; il n'y a pas d'inondation (début de l'été).

11) **Ademakpɔxe** : bredouille. Les animaux deviennent rares à cause de la sécheresse ; ils se mettent dans leurs refuges. Adela = chasseur ; ma = négatif, kpɔ = voir ; xe = oiseaux. C'est la saison de l'oiseau rare.
12) **Zome (Agbahunzo)** : la saison la plus chaude : canicule (la terre est en feu). Agbala = le plateau ; hunzo = chauffe.

3 - Les saisons

À Kemeta, il y a tous les climats[437], au Nord comme au Sud de l'équateur. Mais au niveau du globe, nous distinguons pour tout le monde 4 saisons.

Nous avons un climat à 4 saisons (2^2), mais nous avons aussi un climat à deux saisons et un climat à trois saisons. Le point d'intersection commun se situe en fin de **Zodzē**, temps de l'Agbogbozan. Par conséquent, du point de vue culturel et politique, le mois de Zodzē est le mois le plus important puisque c'est là qu'il fait beau pour tout le monde dans la mesure où on se dirige vers le deuxième solstice où se situe le temps des récoltes. La notion de solstice est donc capitale. Au-delà des tropiques, de part et d'autre de l'équateur, nous avons le solstice d'hiver et le solstice d'été.

Sous les Tropiques, nous avons quatre saisons :

1- La grande saison sèche (Été) ;
2- La petite saison des pluies ;
3- La petite saison sèche ;
4- La grande saison des pluies (Hiver).

« ***L'année comprend quatre saisons*** *qui sont :*

[437] Nous connaissons tous types de climat. Nous connaissons même les microclimats, c'est-à-dire qu'il y a plusieurs types de climat (froid, chaud, vent, etc.) qui sont regroupés en un même instant et même lieu, dans un périmètre donné.

1) Awa ; 2) Adudu ; 3) Akon ; 4) Awata.
Awa est la grande saison sèche. En principe, elle va de décembre à mi-avril.
Adudu est la grande saison des pluies. Cette saison dure de mi-avril à mi-juillet.
Akon est la petite saison sèche. Elle va de mi-juillet à septembre.
Awata est la petite saison des pluies. Elle va d'octobre à novembre. »[438]

Au niveau de l'équateur, nous avons deux saisons :

1- La Mousson (6 mois de pluies) = de juin à décembre ;
2- L'Été (6 mois de sècheresse) = de décembre à juin.

Au-delà des Tropiques (Sahelo-Kalaharien), nous avons trois saisons :

1- **Sidida** (grande saison des pluies). C'est l'hiver austral = Inondation. Elle dure 4 mois et s'étale du 7e au 11e mois.
2- **Blidoxe** (petite saison sèche). C'est le printemps austral = Germination. Elle dure 4 mois et s'étale du 11e au 3e mois.
3- **Keleme** (grande saison sèche). C'est l'Été austral = Chaleur (récolte). Elle dure 4 mois et s'étale du 3e au 7e mois.

Ainsi, les saisons de l'année sont déterminées par l'axe horizontal de l'équateur et l'axe vertical des Tropiques. De part et d'autre de l'équateur, il y aura une saison des pluies (mousson) et une saison sèche. On passera donc de l'équateur vers les Tropiques de 2 à 4 saisons.

Tropiques Nord .... Été austral
.....................Équateur...................
Tropiques Sud .... Hiver austral

---

[438] G. Niangoran-Bouah, **La division du temps et le calendrier rituel (…)**, page 62. Paris, 1964.

L'entrée dans un cycle de vie est comme une renaissance. **Djigbe zangbe** = anniversaire. Djigbe = jour de naissance ; zangbe = fête. **Djigbe yeye** = renaissance. Yeye = nouveau.
Chaque naissance est un événement important et chaque anniversaire est un événement dans le sens d'une renaissance. C'est pourquoi, dans notre Tradition, l'anniversaire n'a pas nécessairement lieu tous les ans mais au début de chaque cycle de vie.

Quand on dit le « droit des enfants », les Eurasiatiques ne savent pas de quoi ils parlent, puisque ce droit concerne les enfants mineurs, donc ceux qui n'ont pas encore atteint leur âge de majorité. Or nous sommes enfants toute notre vie, d'après Se djɔdjɔɛ dji : tous, nous sommes les enfants des Togbwiwo. Mais la vie de chaque individu est cependant divisée en cycles de vie : **l'enfance** qui commence à la naissance ; **l'adolescence** qui commence à la puberté ; **la jeunesse** qui se termine à 42 ans, mais va de l'enfance (0 an) à 42 ans. **L'âge adulte** qui commence à 42 ans et s'arrête à 52 ans. Si bien que la retraite se prend à 50 ans au plus tôt. C'est donc la vie active : devenir adulte signifie être marié et autonome financièrement ; il faut produire les enfants et produire de quoi les accueillir. **L'âge de maturité** va de 72 ans à 144 ans. Après 144 ans commence **la vieillesse**.

« ***La « belle » mort devient ainsi chez les Wolof celle qui a lieu le plus tard possible quand on est forgé d'années et que les enfants sont nombreux*** *[...]. Le vieillard est particulièrement le « beau mort ». Il est la seule personnalité à mourir vraiment d'une mort naturelle en menant une longue vie de travail acharné dont les fruits sont ses rejetons nombreux et les biens accumulés tout au long de sa vie. »*[439]

[439] Lamine Ndiaye, **Parenté et Mort chez les Wolofs. Traditions et modernité au Sénégal.** Page 75. Éditions L'Harmattan, 2009.

Le Vidꞩeto marque l'enfance : on présente l'enfant qui sort de la maison au Peuple (au monde) : c'est du 6e jour au plus tôt à la 6e année au plus tard.
Le premier cycle va de l'enfance au début de l'adolescence. Le second cycle est marqué par le mariage : c'est le temps des Banga (préparation au mariage ou mariage). Le troisième cycle est la fin de la jeunesse qui se situe entre 40 et 52 ans. La jeunesse étant terminée et chacun, femme ou homme, doit avoir déjà acquis son statut définitif et avoir réalisé son autonomie et même l'égalité réelle sur tous les plans.
Ces trois premiers cycles sont les cycles de la vie active puisque ce sont les jeunes qui agissent !

L'âge adulte commence à 52 ans et finit à 144 ans au moins. Il est conçu comme plus longue que la jeunesse et que la vieillesse. La mise en valeur du statut (transmission) commence à l'âge adulte. Après 50 ans, on ne fait plus de travail rémunéré mais on se consacre au contraire à la formation des prochaines générations. Le temps de la vie adulte est plus long que celui de la jeunesse, et à plus forte raison que l'âge de l'enfance qui est compris dans la partie « jeunesse ».

L'Être humain est programmé pour vivre deux (2) siècles (on ne sait pas où cela s'arrête), c'est à la médecine d'assurer (c'est le testament de Wosere) !



1° La vie individuelle va de 0 à 144 ans minimum. Les Kamit, *« [...] pouvaient-ils vivre 144 ans ? Non seulement ils pouvaient vivre 144 ans, **mais ils vivaient plus de 144 ans**. »*[440]

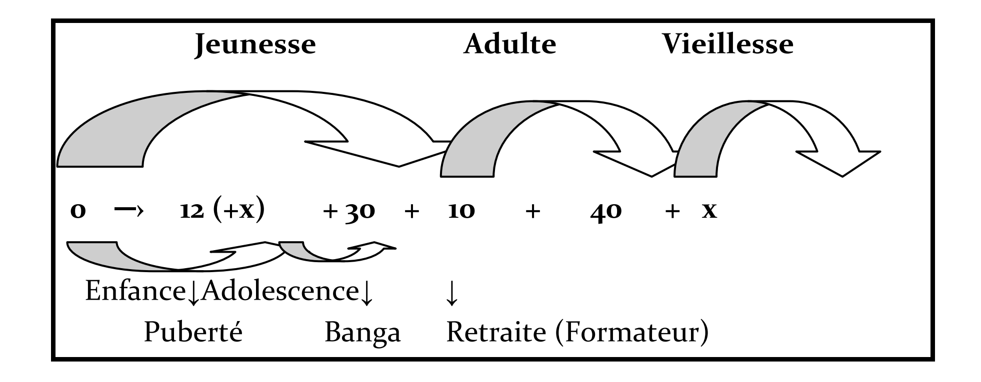
[440] Kimbembe Nsaku, **Ntangu Yi Fweni/Voici venu le temps. Contribution de la Cosmologie et de la Spiritualité Kôngo à la Renaissance Kamit**. Page 111. Éditions Amouna Hungan Ga.

2° À 52 ans, il faut avoir fini de se donner un statut.

3° De 52 à 144 ans, il faut avoir fini de réaliser sa vocation et d'assurer la relève.

4° De l'âge adulte (42 ans) à la vieillesse (100 ans environ plus tard), il faut mettre son expérience à la disposition des jeunes. Ici, on commence à devenir un raconteur d'histoires : chacun doit écrire ses mémoires. Nous comprenons mieux les raisons des mémoires que nous a transmis notre Togbwi Kpatatɔ-Xotepe, généralement connus sous le nom de « Maximes de Ptah-Hotep ».

5° Le midi des cycles est 72 ans : à partir de là (72 ans), il faut commencer à assurer l'avenir des jeunes (action désintéressée) : sublimer le Soleil de Midi.



5- Les fetes de l'annee

« ***Les fêtes sont faites pour que tu retrouves l'essentiel***. *C'est un moment de toi-même avec ce qui te paraît essentiel. [...] Les fêtes, c'est pour que ton Ka, ton esprit, puisse s'épanouir. [...] En égyptien on dit, vous le savez : "Bois à ton Ka", ou bien : "À ton Ka, fais un heureux jour". [...] »*[441]

[441] Propos du Professeur Théophile Obenga, recueillis dans le document vidéographique intitulé « Le sens de la fête ».

L'année compte quatre trimestres dont le premier commence au 21 décembre du calendrier européen et finit au 22 mars.
Le 1er mois de ce trimestre, c'est la **Fête des Fari** et diverses Autorités Politiques à qui l'on confie l'application des lois conformes à Se djɔdjɔɛ dji. C'est donc **la mise au point du vivre-ensemble** (**21 décembre au 21 janvier** : Loi = Se, djɔdjɔɛ dji = correcte).
Le deuxième mois, c'est **Duhunzan** et se caractérise par le contrôle des Dirigeants par le Peuple. C'est le mois où l'on fait le compte des impôts et où l'on rappelle à l'ordre les Dirigeants tentés de s'éloigner des dispositions constitutionnelles. Rappel qui se fait, au besoin, par la révolte, et dans tous les cas par la levée provisoire des interdits : c'est **le rappel de l'égalité de tous** ! Les interdits consistent dans le respect de l'autorité et de ceux qui en ont la charge dans le cadre de l'organigramme. La levée revient au rappel de l'égalité de tous les individus quelque soit leur génération (**21 janvier au 21 février** : Lutte = Révolte).
Cette période aboutit à la normalisation générale des résultats des Luttes Glorieuses du Peuple. C'est donc **la célébration de la Victoire aux fins d'une prospérité durable pour tous**. C'est de là que date les Révolutions et les Renaissances (**21 février au 21 mars** : Victoire = Révolution, Renaissance).

Les trois autres trimestres constituent le minimum de temps de l'année où chacun veille à ses propres affaires et aux affaires collectives dans le cadre de l'intérêt général. En fait, c'est le temps de travail qui comprend une durée maximale de 10 mois pris en compte dans le calcul des heures d'activités rémunératrices. La durée de 2 mois réservées aux principales fêtes ne s'impose pas uniformément à tous au premier trimestre. En d'autres termes, chacun peut se réserver des temps de repos répartis sur toute l'année, sauf les jours de fêtes officielles destinées à célébrer non seulement les actions des Dirigeants et

du Peuple, mais aussi tout événement individuel, local ou national remarquable : naissance, mariage, pompes funèbres, etc.

Les fêtes officielles traditionnelles se situent dans les deux premiers mois de l'année qui correspondent au solstice d'hiver (21 décembre) pour tous les habitants de la terre, pour leur début ; et d'autre part se terminent au 21 mars, jour de l'équinoxe de printemps. Comme le dit si bien son nom, le printemps est le mois des débuts de toutes les activités laborieuses.

Les fêtes suivent le calendrier lunaire, et les saisons suivent le calendrier solaire. Les trois fêtes principales mobiles suivant le calendrier lunaire sont :

1- **Agbogbozan** : c'est le Carnaval qui commence en fin février et se termine en fin mars. Soit du 21 février au 21 mars. L'Agbogbozan est le temps des Primeurs, l'approche du beau temps (quand il pleut, on dit qu'il fait beau). La période de l'Agbogbozan symbolise une période insurrectionnelle en cas de besoin. **Le 21 février, c'est la Journée de lutte pour l'autodétermination des Peuples**.
2- **Duhunzan**[442] ou **Klankozan** = **La Fête des Citoyens** : elle correspond au début de la levée des graines. Elle commence le 21 janvier et s'achève le 21 février. Avec la période du Woserezan, la période du Duhunzan est fériée.
3- **Yakayakɛzan** ou **Woserezan** : c'est la fête de Wosere, le temps de l'espoir qui commence le 21 décembre pour se terminer au moment de la Résurrection de Wosere, le 21 janvier. *« Quant au premier jour de l'an*[443] *: […] wpt-rnpt : littéralement « l'ouverture de l'année », **il était considéré comme l'anniversaire de Rê** […] **: mswt rʿ**. »*[444]

[442] Hunzan = rendez-vous.
[443] Le 21 décembre du calendrier chrétien donc.
[444] Yoporeka Somet, **Cours d'initiation à la langue égyptienne pharaonique**, page 82. Éditions Khepera/Presses Universitaires de Dakar, 2007.

C'est de là que vient l'idée de la Renaissance de la Nature (Végétation), de la Résurrection de Wosere. La période qui va du 21 décembre au 21 janvier est la période favorable aux fêtes dans toute Kemeta, c'est-à-dire la période où il pleut le moins, ou pas du tout. C'est notre mois de vacances. L'habitude de commencer les fêtes au début de cette période remonte à **la mort de Wosere le 21 décembre**, et à **sa résurrection trois jours après, soit le 24 décembre**. D'où l'étalement de la fête sur trois jours et trois nuits. Cette période s'appelle le mois des « Fari », et comme par hasard, la mort de Lumumba se trouve à l'intérieur de cette période, donc en partant du 17 janvier, pour une veillée de trois jours et trois nuits (soit jusqu'au 20 janvier), la fête à sa gloire prend fin le 21 janvier, soit le début de la Fête des Citoyens. N'est-ce pas là tout un symbole ? Car c'est ce jour-là, le 21 janvier, que commence **la Nouvelle Lutte Panafricaine pour la Libération Définitive**.

Ces trois fêtes tombent toujours l'une au premier semestre du calendrier solaire, l'autre au second semestre.

- **10 mai** : **Ablɔɖezan** ou **Fête de la Liberté**. C'est le mois de notre mère Esise. C'est durant ce mois qu'elle a fait beaucoup de merveilles, qu'elle nous a tout donné. Cette fête marque l'indépendance, la maturité (ancestrale) des Kamit. Cela signifie que même dans le ventre déjà nous sommes majeurs grâce aux qualités de notre mère Esise : « **ndombi**[445] » (en Kikongo), marque ce statut collectif de nos compatriotes (mot à mot : **je suis né majeur**). C'est par exemple ce qui fait qu'on vote dès le ventre de la mère. Le jour de la liberté, on fait aussi le recensement de tous les vivants. C'est en même temps la célébration de notre mode de production : l'Ablɔɖeha.

[445] C'est l'équivalent kongo du mot « Kamit » !

« Appelée « S.t Kem » (Set Khem…) […], Aset l'épouse d'Ousiré, était ***vénérée pour les bienfaits qu'elle avait accomplis pour l'humanité****, notamment dans l'enseignement de l'agriculture mais aussi de la médecine naturelle (soins à apporter aux malades et remèdes contre les piqûres d'insectes). « […] Dans quelques villes, c'est précisément aux fêtes d'Isis qu'on porte en cortège, entre autres, des tiges de froment et d'orge, en souvenir des découvertes dues au génie industrieux d'Isis.* ***[Elle] a aussi institué des lois, par lesquelles les hommes se rendent justice*** *[…] » »*[446]

- **15 Août** : **Dadjiƒoyigbe** ou **Montée au Djiƒofiadume d'Esise** (sans mourir). C'est **la Fête de la Famille** puisque Esise, notre Mère, est le Chef de la Famille. La vie éternelle (sa montée au Djiƒofiadume sans passer par la mort) d'Esise signifie que la famille sera toujours la cellule sociale indispensable. Par exemple, tous les enfants sont ainsi légitimes (absence de la notion d'enfant « illégitime » dans la Tradition) et, en attendant de finir leur croissance, peuvent agir par délégation en donnant procuration à qui de droit : tout le monde compte. C'est encore l'une des merveilles d'Esise en tant que Mère Nourricière. **Cette Fête est aussi celle de l'Arbre de vie : ce jour, pour lui rendre grâce, on plante des arbres**.

L'apparition de Sigi Tolo (l'étoile Sirius, chez les Dogon) annonce les crues du Nyili. L'appel d'Esise à ses enfants le jour de Sigi (l'eau va jaillir) = *tdtt dd ddd* (translittération de l'acousmatique du Djembe) = *Mi do kaba ne mia da ayehum*. Le rouge est la couleur de la source matricielle en temps de reflux du Nyili où l'eau est rouge. Les crues au début de la Mousson équatoriale (océan souterrain) : chaque année, elles symbolisent la résurrection de tous les défunts de l'année.

---

[446] J.P. Omotunde, **Les Humanités Classiques Africaines pour les enfants**, page 39. Volume 1. Éditions Menaibuc, 2006.

Bien entendu qu'il nous faut compléter notre calendrier en fonctions des célébrations diverses qui se manifesteront. À nous de jouer !

En attendant, nous avons le **17 Janvier de l'an 0** de l'Uhem Mesut, date de la mort du Dukplɔla Lumumba où nous remettons à zéro les compteurs de notre système de datation et célébrons notre **Fête des Fari**, dit **Kele Etó Za Etó** (trois jours/trois nuits de veillée qui sont des moments de prières pour conjurer le malheur) qui devrait s'étaler sur trois jours et trois nuits, donc du **17 au 20 Janvier** au matin.

*« **Ce jour-là se célébrait la commémoration du martyre de celui qui avait annoncé que l'histoire des Noirs se réécrirait sur un nouveau rêve dans le livre du destin**. Un dix-sept janvier. Il avait été dissous, ce martyr-là, dans le soufre et l'acide. Dans les mêmes usines de raffinage de Panda et de Shituru. Un jour torride de janvier. **Il s'était mis debout pour crier Uhuru**. »*[447]

Désormais, le 20 janvier, date de sa Résurrection, sera **le premier jour de l'an 1 après Lumumba**.

*« Ami ! Je n'ai pas de peine pour toi. Nous avons été dissous dans l'acide. Des cuves immenses. Nous avons été ensevelis dans la boue. Dans la puanteur. Ils ont cru nous anéantir. **Voici venu le jour de résurrection**. Nous ressusciterons dans tous vos soleils du matin. »*[448]

Mettre les compteurs à zéro revient à poser l'équation suivante : 1961 = 0. Les dates des mois restent donc les mêmes de sorte que le 20 janvier, trois jours après sa mort, représente le jour de sa Résurrection, Jour de joie pour tous les Kamit Contemporains. L'année civile se divise donc en trimestres depuis l'instauration de Duname à cause des quatre saisons nigéro-congolaises (sous les tropiques).

[447] Pius Ngandu Nkashama, **Les étoiles écrasées**, page 124. Éditions Publisud, 1988.
[448] Pius Ngandu Nkashama, **La mort faite homme**, page 199. Éditions L'Harmattan, 1986.

Pendant la veillée, c'est « Me Yina » (l'Appel d'Ishango) que nous chantons. Ce chant est un appel au rassemblement, un signe de ralliement (Hunzangbe). Il est une veillée d'armes qui revient dans la plupart des veillées.
Le troisième jour, jour de la Résurrection, c'est le Chant du Départ (pour Ishango) que nous chantons : c'est le jour du rassemblement pour le départ. Ce Chant, intitulé « Ame Yome », marque le départ pour reprendre le Chemin de la Gloire. En voici les paroles :

Ame Yome

Ame yome mi zon ɖo
Nɔvi yome mi zon va lo o
Kale vusu djivo la ku
Mia woe nye zanu gbeto wo
Mia woe nɔ ali dji nke
Amede ma ma mia wo dome o
Ame yome mi zon va
Ame yome mi zon va
Ame si yome mi zon va lo
Ye wo yɔ be Wosere/Lumumba
Mia woe nɔ ali dji nke
Amede ma ma mia wo dome o
Ame yome mi zon va
Nɔvi yome mi zon va

Traduction :

Nous marchons à la suite de quelqu'un
C'est un enfant de notre Mère que nous suivons
Les braves qui tremblent risquent la mort
Quant à nous, nous sommes ceux qui sont rassemblés pour la veillée
Ceux qui sont restés debout jusqu'au lever du jour
Personne au monde ne peut nous séparer

Parce que celui que nous suivons est un modèle
Celui que nous suivons est en effet un modèle
Celui à la suite de qui nous marchons
C'est pour celui qu'on appelle Wosere/Lumumba
Que nous sommes restés debout jusqu'au lever du jour
Personne au monde ne peut nous séparer
Parce que celui que nous suivons est un modèle
C'est un enfant de notre Mère que nous suivons.

6 - La celebration des fetes et la question des cadeaux

Durant le Yakayakɛzan, le symbole est le **Yakayakɛ** (Couscous). Les Leaders offrent du **Yakayakɛ**. Pourquoi le cela ? À cause de la variété d'accompagnements qu'offre ce plat : les céréales à part et les légumes à part. Avec le **Yakayakɛ**, nous avons un repas complet en un seul. Ce repas est un viatique : il permet de résister longtemps à la fatigue.

« *Chaque semaine, elle préparait de l' « attieké », une nourriture traditionnelle appréciée par tous. L'attiéké est une sorte de couscous de manioc. Les tubercules, avant d'être transformés en attiéké, sont découpés en petits morceaux qui resteront pendant deux jours en immersion avant d'être lavés pour en extraire l'amidon. Après lavage, les morceaux de manioc sont broyés : la pâte, ainsi obtenue, est pressée pour enlever l'eau résiduelle, puis elle est séchée. Ensuite le produit est vanné et cuit à la vapeur.* »[449]

Dans la Tradition, après avoir mangé ce repas, nous partons à la recherche des météorites, c'est-à-dire la pierre de foudre : le Sokpe. **Sokpe, ce sont les pierres rares qui nous viennent du ciel, comme le Dukplɔla lui-même**. Les

[449] Félix Gnayoro Grah, **Une main divine sur mon épaule**, page20. Éditions L'Harmattan, 2010.

Dukplɔlawo sont des météores, c'est-à-dire **des Êtres lumières qui viennent éclairer le Peuple**.

Le Yakayakɛ, c'est le gari vapeur (donc non torréfié). Il peut se faire à base de manioc[450] ou de millet. C'est très tardivement qu'on a commencé à le faire à partir de la semoule à gros grains. Chez les Kikuyu, *« Comme l'exige l'hospitalité, on* ***tue un bélier*** *et* ***on prépare un gruau de millet****. »*[451]

Durant le Duhunzan, ce qu'on offre c'est des **Biscuits** ou de l'**Or**. Par exemple, *« Sur le chemin de son pèlerinage […], KANKA MUUSAA […]* ***distribue de l'or*** *au point de faire baisser pour longtemps le cours du métal précieux. »*[452]

Les biscuits (**Klanko wo**) sont faits avec des céréales et de l'amande de palme comme matières grasses. Il s'agit donc de céréales agrémentées d'amande de palme. Par exemple le copra, le congolais. Cette amande nous sert aussi à fabriquer des produits de cosmétique.

Le Duhunzan est la fête des Klanko (céréales) : Klankozan. L'Être humain est apparu avec la savane. Les céréales ont rapport avec les herbes (roseau) : ce n'est plus la période des arbres. Si ces Klanko sont faits à base de céréales, c'est parce que les céréales constituent la base de l'alimentation. La culture a commencé à prendre des proportions considérables à partir de l'invention de l'Agbledede. Le mot « paysan » renvoie chez nous à la ruralité dans la mesure où ce sont les gens du terroir (paysan = enfant du pays). L'agriculture céréalière est désormais indispensable à la survie de l'humanité.

Durant l'Agbogbozan, c'est l'**Agbo** (le Bélier) qui est le symbole. Ce que l'on mange, c'est le bélier rôti (sous forme de

---

[450] En Munukutuba, le tubercule de manioc transformé en pâte (absence de torréfaction) se dit « Mayaka », comme dans Yakayakɛ. Sur le Continent, il y a également des communautés qui portent le nom de « Bayaka ».

[451] Jomo Kenyatta, **Au pied du mont Kenya**, page 25. Éditions François Maspero, 1960.

[452] Papa Samba Diop, **Glossaire du roman sénégalais**, page 291. Éditions L'Harmattan, 2010.

méchoui) avec beaucoup d'épices. On ne mange que les mâles et on conserve les brebis à cause de la corne du bélier qui représente non seulement l'abondance mais aussi la combativité, l'esprit de lutte. Quand on mange le bélier, c'est pour développer la combativité, l'esprit de lutte. Quant aux épices, il y a très souvent beaucoup d'oignons, d'ails et de gingembre.

Ce qu'on offre durant la Fête des Primeurs, c'est **des produits frais** tels que les fruits, le lotus, etc. Agbogbo = produits frais = verts = primeurs. À ce sujet, nous pouvons apprendre que *« Le terme Kwanzaa vient du kisawahili, langue pan-africaine par excellence, kwanza signifie « premier ». Ce mot se retrouve dans l'expression* ***Matunda ya kwanza*** *« les premiers fruits. » En effet, Kwanzaa puise son inspiration directement dans les festivals et autres cérémonies organisés et observés en Afrique, depuis l'époque de Kémet et de la Nubie, au moment des récoltes, lorsque les membres d'une communauté donnée se rassemblent pour fêter une bonne récolte et un travail bien fait ensemble. […] C'est un moment au cours duquel les Africains se rassemblent afin d'exprimer ensemble leur déférence pour la Vie ; revenir sur le passé ; et renouveler leur engagement vis-à-vis de l'idéal culturel africain. »*[453]

L'Ablɔɖezan est le moment où les gens font les fêtes de rue. C'est la virtuosité, la mise en valeur de l'habileté corporelle : nous sommes des artistes ! C'est la fête des « grandes personnes », c'est-à-dire des personnes matures, cuites : Kamit ! La maturité ici ne désigne pas l'âge, mais bien nos qualités en tant qu'Êtres arrivés à maturité (phylogénie et ontogénie). Par conséquent, tant les enfants que les plus âgés y participent.

Ce qu'on offre ici, c'est **soi-même** : on se donne en spectacle : chacun de nous étant artiste montre (fait voir) les prouesses de son art. Chacun fait des prouesses. Il peut y avoir différent genre d'exercices : sportif, intellectuel, etc. C'est olympique. Par

[453] Ama Mazama, **Kwanzaa ou la Célébration du Génie Africain**, page 13. Éditions Menaibuc, 2005.

exemple, on monte sur des échasses. Comme cette fête se passe dehors, ça montre qu'à Kemeta, tout le monde est en sécurité (Hahehe) puisque nous sommes à maturité non seulement physique mais aussi spirituelle. C'est la fête de l'amitié entre les gens, les individus et les peuples.

Durant la Dadjiƒoyigbe, c'est **des arbres qu'on plante**. On offre la source productrice de l'oxygène qui est indispensable à la vie.

Durant le Gbekezan, chacun apporte **un cadeau de son choix**. Mais ce cadeau doit être quelque chose qu'on peut partager, et non garder. Par exemple, on peut apporter des chapeaux, des peaux d'animaux avec des poils, des objets en cuir, des tissus, etc. Cette célébration est une fête familiale : c'est **la fête des trois générations** (enfants, parents et grands-parents). Il s'agit ici de retrouvailles familiales.

7 – Comment lit-on le calendrier ?

La lecture du calendrier débute par l'exposé de l'année, puis du jour du mois suivi du mois de l'année, et se termine par le jour de la semaine. L'exposé du jour de la semaine est un **marqueur astral qui permet de donner le nom à l'enfant** notamment (si le 28 janvier de l'année 1984 tombe un samedi, le 28 janvier de l'année suivante ne tombera pas forcément un samedi).

Année, jour du mois, mois, jour de la semaine, comme dans « 1961, le 17 du 1er mois (janvier), un mardi ».

Cette grille de lecture s'applique à l'année civile (qui concerne les individus) qui est différente de l'année académique (événements historiques, politiques).

Ce marqueur astral participe du **Système des noms individuels** :

- Selon les jours de la semaine :

1) Djoda = Fille : Adjowa, Adja, Adjwa / Garçon : Kodjo, Kwadjo, Kidjo.
2) Blada = Fille : Ablawa, Abra / Garçon : Komla, Kumba.
3) Kuda = Fille : Akuwa / Garçon : Kowu, Koku, Aku.
4) Yaoda = Fille : Ayawa, Yawa / Garçon : Ayao, Yao.
5) Fida = Fille : Afiwa, Afi, Fwa, Afwa / Garçon : Kofi, Kofigo.
6) Memleda = Fille : Amele, Ama / Garçon : Ame, Komi, Kwame.
7) Kosida = Fille : Akosiwa / Garçon : Kosi, Kwasi.

- Selon l'ordre de naissance :
    1) Afandina, 2) Segbonya, 3) Masan, 4) Mana, etc. (filles) ;
    1) Adje, 2) Adjete, 3) Mesan, 4) Anan, Anani, etc. (garçons).

Terminons ce chapitre en présentant les chiffres et les nombres en Eʋe et en Kikongo :

EƲE :

Ɖeka (ou ɖe) = 1 ; Eve = 2 ; Etó = 3 ; Ene = 4 ; Ató = 5 ; Adeŋ = 6 ; Adreŋ = 7 ; Enyi = 8 ; Nyiɖe = 9, Ewo = 10 ; Wuiɖeka = 11 ; Wuieve = 12 ; Wuietó = 13 ; Wuiene = 14 ; Wuiató = 15 ; Wuiadeŋ = 16 ; Wuiadreŋ = 17 ; Wuienyi = 18 ; Wuinyiɖe = 19 ; Blave = 20 ; Blavevóɖeka = 21 ; Blavevóve = 22 ; Blavevótó = 23 ; Blavevóne = 24 ; Blavevóató = 25 ; Blavevóadeŋ = 26 ; Blavevóadreŋ = 27 ; Blavevónyi = 28 ; Blavevónyiɖe = 29 ; Blató = 30 ; Blane (ou Ka) = 40 ; Blaató = 50 ; Blaadeŋ = 60 ; Blaadreŋ = 70 ; Blanyi (ou Kave) = 80 ; Blanyiɖe = 90 ; Alɔfáɖeka = 100 ; Akpeɖeka = 1.000 ; Akpe Akpe ɖeka = 1.000.000 ; Miliya (mot à mot : nous y sommes grands) = 1.000.000.000 ; evemiliakpe = 1.000.000.000.000 ; Etómiliakpe = 1.000.000.000.000.000.000.

KIKONGO :

1 = mosi ; 2 = zole ; 3 = tatu ; 4 = (n')ya ; 5 = ntanu ; 6 = sambanu ; 7 = nsambwadi ; 8 = nana ; 9 = vwa ; 10 = makumi (ou makumi mosi). 11 = makumi e mosi ; 12 = makumi e zole ; 13 = makumi e tatu ; 14 = makumi e n'ya ; 15 = makumi e ntanu ; 16 = makumi e sambanu ; 17 = makumi e Nsambwadi ; 18 = makumi e nana ; 19 = makumi e vwa ; 20 = makumi mole ou makumi zole. 21 = makumi zole e mosi ; 22 = makumi mole e zole ; 23 = makumi zole e tatu ; 24 = makumi zole e n'ya ; 25 = makumi zole e ntanu ; 26 = makumi zole e sambanu ; 27 = makumi zole e nsambwadi ; 28 = makumi zole e nana ; 29 = makumi zole e vwa ; 30 = makumi ma tatu (ou makumi tatu).

31 = makumi tatu e mosi ; 32 = makumi tatu e zole ; 33 = makumi tatu e tatu ; 34 = makumi tatu e n'ya ; 35 = makumi tatu e ntanu ; etc. 40 = makumi ma n'ya (ou makumi n'ya) ; 41 = makumi n'ya e mosi ; 42 = makumi n'ya e zole ; 43 = makumi n'ya e tatu ; etc. 50 = makumi ma ntanu ; 51 = makumi ma ntanu e mosi ; 52 = makumi ma ntanu e zole ; etc. 60 = makumi ma sambanu ; 61 = makumi ma sambanu e mosi ; etc. 70 = lunsambwadi ; 71 = lunsambwadi e mosi ; 72 = lunsambwadi e zole ; etc. 80 = lunana ; 81 = lunana e mosi ; etc. 90 = luvwa ; 91 = luvwa e mosi ; etc. 100 = nkama (ou nkama mosi) ; 101 = nkama e mosi ; 102 = nkama e zole ; etc. 110 = nkama e makumi ; 111 = nkama e makumi e mosi ; etc. 120 = nkama e makumi mole ; 130 = nkama e makumi tatu ; etc. 200 = nkama zole ; 201 = nkama zole e mosi ; 296 = nkama zole e luvwa e sambanu ; etc. 300 = nkama tatu ; 400 = nkama n'ya ; 500 = nkama ntanu ; 600 = nkama sambanu ; 700 = nkama nsambwadi ; 800 = nkama nana ; 900 = nkama vwa. 1000 = funda ; 2000 = mafunda mole ; 3000 = mafunda ma tatu ; 3147 = mafunda matatu e nkama mosi makumi ma n'ya e nsambwadi ; 4000 = mafunda ma n'ya ; 5000 = mafunda ntanu ; etc. 10000 = mafunda kumi ; 20000 = mafunda kumi zole ; 30000 = mafunda kumi tatu ; 40000 = mafunda kumi n'ya ; etc.

NOS PRINCIPAUX REPÈRES CHRONOLOGIQUES

En invoquant Susuɖeɖe dans l'un des chapitres précédents, nous avons raisonné en termes de temps géologiques et de temps historiques qui sont pour nous des points de repères dans la chronologie. Le but essentiel de cet exposé est de nous inviter nous à renouer avec nos différents repères et avec l'érudition traditionnelle. Or que constatons-nous de nos jours ? Nous constatons que nous avons aujourd'hui pour repères, pour chronologie, ceux qui viennent de l'histoire et des cultures d'autres nations non kamit, et qui, très souvent, n'ont rien à voir avec notre Tradition plusieurs fois millénaire. Cette attitude de toujours tout attendre et recevoir des autres est le résultat de plusieurs siècles de traumatismes et d'aliénation et, malheureusement, ce sont nos propres érudits, nourris aux sources occidentales, qui contribuent à entretenir cette situation et ce flou sur notre identité et histoire.

« ***Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme***. »[454]

Nous faisons partie des Leaders qui ont vocation à parachever le Dunameƒe, en prenant appui sur le riche héritage laissé par nos Ancêtres. Nous ne pouvons parler d'Uhem Mesut si nos paroles et nos actes (Unu Maâ) ne sont pas conformes à

[454] Aimé Césaire, **Discours sur le colonialisme, suivi de Discours sur la Négritude**, page 24.

Susuɖeɖe. Traiter de la question de « Lumumba » par exemple revient pour nous à remettre notre Pensée en phase avec la Tradition, plus précisément sur la question de notre rapport au temps.

Comment pouvons-nous définir le concept de chronologie ? Pour quelles raisons Lumumba est-il notre repère de chronologie absolue (le degré zéro de la Nouvelle Marche) et pourquoi le choix de ce Héros Politique Continental ? Toutes ces questions légitimes méritent un examen approfondi.

La chronologie peut être définie comme la science qui établit la fixation des dates des événements historiques. Il est question de ranger chaque fait de l'Histoire dans une période (temps) bien définie et déterminée. En partant de cette définition, nous donnons au moins deux acceptions au concept de chronologie absolue. Prise dans le cadre de la physique, la chronologie absolue peut se définir comme un ensemble de méthodes et de techniques scientifiques (archéologie par exemple) qui consistent à analyser un matériau donné afin de définir, avec le plus de précision possible, son âge dans l'échelle du temps. Par exemple, la datation au carbone 14 des ossements des dinosaures nous permet approximativement de déterminer l'époque à laquelle ils ont vécu. Il s'agit donc d'employer différents procédés de la physique pour dater certains matériaux. C'est dans ce sens que le professeur Cheikh Anta Diop, en faisant état des circonstances dans lesquelles le laboratoire de radiocarbone de l'IFAN au Sénégal a été créé, évoque qu' *« un premier objectif consistait à réaliser à une échelle complète de chronologie absolue, c'est-à-dire à mettre en jeu une série de chaînes de datation (le minimum possible) permettant de dater les événements depuis l'origine des temps cosmiques, donc, depuis cinq milliards d'années, âge de l'univers. De ce fait, nous avons opté pour la méthode*

Potassium 40 / Argon 40 pour les âges qui vont de cinq milliards d'années à un million d'années. »[455]

Dans sa seconde acception, celle qui intéresse plus directement l'objet de notre étude, la chronologie absolue se rapporte au concept de repère, de zéro absolu (point 0). De ce point de vue, nous pouvons la définir comme le point de départ d'une mesure ou d'une évaluation (zéro absolu). La chronologie absolue est donc le point de départ crucial qui, à un moment donné de l'Histoire et à l'exclusion de tous les autres points, sera considéré en soi comme le point de départ et servira de repère absolu pour traiter de la succession des faits historiques dans le temps et pour les fixer en prenant appui sur ce point de repère choisi. Ce point de repère, dit zéro absolu, sert plus précisément à situer avec clarté, par le calcul, la position dans le temps d'un événement à partir du repère retenu. Il peut être un fait historique en soi, une personne importante ayant marqué l'Histoire à un moment donné, un événement, etc.

Chaque nation détermine son zéro absolu en fonction des circonstances historiques locales, point de départ qui permet la remise à zéro du calendrier. Ce zéro, repère absolu, inaugure par la même occasion une nouvelle ère pour la nation concernée. La datation d'un événement, en partant du zéro absolu qui est représenté par une personne ou par une chose, se compte ici soit positivement (+) en termes « d'après Untel » pour définir tous les faits survenus à partir du repère absolu et après ce point (postériorité dans le temps), soit négativement (-) en termes « d'avant Untel » pour définir tous les faits qui ont eu lieu avant le repère absolu (antériorité dans le temps).

[455] Cheikh Anta Diop, **Physique nucléaire et chronologie absolue, initiations et études africaines N°XXXI**, page 6. Ifan-Dakar et Les Nouvelles Éditions Africaines, Dakar-Abidjan, 1974.

Quel est l'un des repères de chronologie absolue qu'utilisaient nos Ancêtres ? Citons un exemple en empruntant à nouveau l'érudition du Professeur Diop :

« ***Tous les événements d'importance historique de l'année civile pouvaient faire l'objet d'une double datation, d'un double repérage*** *; c'est ainsi que l'on a relevé quatre dates doubles, chacune d'elles étant connue à 4 ans près, étant donné ce qui précède.*

On a nettement ici l'impression que les trois dernières dates relatives à l'histoire égyptienne correspondent bien à une fixation sur l'échelle de chronologie absolue, à un repérage sur cette échelle d'événements aussi importants que les débuts de règnes, précisément, de tel ou tel pharaon.

[...] Donc, jusqu'à nos jours, avec le calendrier sidéral égyptien, qui pourrait très bien être remis en vigueur, l'humanité, en tout cas l'Afrique, dispose d'une échelle de chronologie absolue devant laquelle l'ère chrétienne, l'hégire, les divers repères sont tout à fait relatifs.

À côté des calendriers civils et sidéraux, les Égyptiens utilisaient d'autres calendriers, le calendrier liturgique, par exemple, reposant sur les lunaisons et servant à déterminer les fêtes religieuses. De la sorte fut inventée la méthode de prédiction des phases lunaires décrite dans le papyrus Carlsberg 9, pour la fixation des dates des fêtes mobiles. »[456]

Cet exemple est suffisamment éloquent pour illustrer la notion de repère absolu, de zéro absolu dans la Tradition.

Que constatons-nous de nos jours ? Nous remarquons que depuis l'Occupation indo-européenne et sémite de Kemeta et depuis tous les traumatismes que notre Nation a pu subir, nous avons perdu de vue nos propres repères conformes à notre Tradition, et avons aujourd'hui pour repères de chronologie

[456] Cheikh Anta Diop, **Civilisation ou barbarie**, page 356. Éditions Présence Africaine, 1981.

absolue ceux provenant des idéologies et faits culturels des Occupants. Or il est inconcevable, notamment de nos jours où nous sommes en train de parachever le Dunameƒe, de continuer à adopter et à employer les normes et repères venant des univers culturels eurasiatiques tels que « avant ou après Jésus-Christ », « l'hégire », etc., pour la raison principale que nous devons nous identifier exclusivement à nos propres Togbwiwo, à nos propres normes et réalités culturelles. Bref, à notre Généalogie.
Par conséquent, dans le cadre du Dunameƒe en cours de réalisation, **nous proclamons en toute lucidité que Lumumba est notre repère de chronologie absolue**, notre zéro absolu, entre autres repères, et nous allons expliquer pourquoi il faut compter à partir de ce Personnage Politique, en termes de « **avant ou après Lumumba** ».

1) Les trois grands repères

Commençons d'abord par exposer trois groupes de trois grands repères qui constituent une série de points de repères incontestables :

1° Le premier groupe est ce que nous qualifions de **Faits naturels**. Il s'agit de :
- **l'apparition de l'Univers** il y a 5.000.001.961 ans ;
- **l'apparition de la vie** il y a 4. 000.001.961 ans ;
- **l'apparition du Muntu** il y a plus de 2.001.961 ans.

2° Le second groupe, ce sont les **Âges géologiques** avec l'évolution géologique :
- **Anyibla** < 251.961 ans ;
- **Anyika** < 226.961 ans ;
- **Anyisama** < 71 .961 ans.

Une fois que le Kamit apparaît, il faut savoir comment il définit l'âge de la terre, chose qu'il a fait. Les choses se sont faites sans que l'Humain ait acquis une connaissance très élaborée de la nature à ce moment-là.

3° Le troisième groupe, ce sont les **Temps historiques** :

- **Blemame** < 161.961 ans ;
- **Kadjeme** < 141.961 ans ;
- **Isamame** < 101 .961 ans.

Les temps historiques, c'est pour dire en quoi le Kamit est particulier. À Blemame, c'est **la découverte de la chimie** qui est la première science et qui est notre point de repère pour dater. C'est la chimie (sa découverte est un grand événement) qui a permis par exemple la transformation du pain ou celle des matières premières dans les Guze. À Kadjeme, c'est **la découverte des sciences biologiques** à partir de la connaissance des plantes et des animaux. À Isamame, c'est **la découverte des Mathématiques appliquées à l'organisation sociale** : donc **la sociologie**. Isamame est la période de la découverte de la science humaine, à commencer par la politique. La science politique est définitivement une science sociologique. Nous pouvons constater que l'Isamame a commencé avant l'Anyisama.

2) LUMUMBA, LE DUKPLƆLA

« *Le plus bel hommage que nous puissions rendre à ces personnages est **de faire en sorte que leur souvenir ne disparaisse pas de nos mémoires**.* »[457]

Lumumba constitue le zéro absolu, à notre époque, celle du Dunameƒe, pour la simple et bonne raison qu'il est le

[457] Sylvia Serbin, **Reines d'Afrique et héroïnes de la diaspora noire**, page 10. Éditions Sepia, 2004.

nouvel Wosere ! Il est le Héros Politique Moderne, le personnage incontournable de notre époque qui a ouvert les portes de l'Uhem Mesut. Lumumba est mort sans avoir été atteint par l'idéologie impérialiste et esclavagiste eurasiatique. La Première Uhem Mesut a eu lieu après l'Ancien Empire ; la Seconde a eu lieu avec l'avènement du Dunamenu à Katago avec la mère Elisa ; la Troisième est celle qu'a initié Lumumba, notre Porte-flambeau, et qui est actuellement en train de s'accomplir. Lumumba est par conséquent un symbole fort à notre époque, le phare de notre génération. Raison pour laquelle nous devons compter à partir de lui, en invoquant son nom, sa mémoire, ses actes.

« [...] Né le 2 juillet 1925 à Onalua (ou Onalowa), village [...] situé dans l'ancien territoire de Katako-Kombe, district du Sankuru, province du Kasaï[458]*, au centre du Zaïre (...) »*[459], et assassiné par les Eurasiatiques le **17 janvier 1961** de l'ère européenne, Lumumba est un Homme Politique du Kongo qui ne jurait que par Kemeta. Lumumba, *« Par son dynamisme, ses dons oratoires, ses capacités d'organisateur, [...] a conquis les principales associations locales »*[460] et devient Leader du « Mouvement National Congolais » (MNC), puis Premier Ministre dès l'indépendance en l'an - 1.

Nous avons à juste titre précisé la date du **décès** de Lumumba, et comme nous allons le voir, le point de départ pour déterminer le point zéro (Lumumba) est le jour de sa mort. Par conséquent, pour plus de clarté sur cette question, notre argumentation commencera par l'exposé des trois raisons pour lesquelles nous célébrons non pas la mort, mais bien au contraire, la Résurrection d'une personne. Et pourquoi cette célébration n'a

---

[458] N'est-ce pas dans cette localité du Kasaï que fut retrouvé un *« Osiris en or »* (se référer au chapitre sur le Dunameƒe) ?

[459] L. Kapita Mulopo, **P. Lumumba. Justice pour le héros**. Page 25. Éditions L'Harmattan, 1992.

[460] J. Omasombo/B. Varhaegen, **Patrice Lumumba, Acteur politique, De la prison aux portes du pouvoir, juillet 1956-février 1960**, page 19. Cahiers Africains N° 68-69-70. Aux Éditions Musée royal de l'Afrique centrale (MRAC) et L'Harmattan, 2005.

pas lieu du vivant de l'individu mais à sa mort. C'est ce que nous appelons « l'éloge funèbre ».

« ***Mais le plus pleuré restait incontestablement Lumumba****. Quand Père s'occupait de le pleurer, c'était un devoir sacré que personne n'avait le droit de troubler sauf si le trouble-pleurs devait lui-même se joindre à ces vénérables lamentations.* »[461]

L'éloge funèbre a lieu après quarante (40) jours suivants la mort de l'individu et commence d'abord par **la célébration de la vie de l'individu seul**. Le jour de la mort marque la fin des cycles de vie. Cela signifie que la personne a planté l'arbre de vie, autrement dit elle est devenue une branche de l'Arbre. Cet état se rapporte au second principe du Hahehe qui enseigne que *« l'Être humain est une merveille qui fait l'arbre de vie que sa propre mort ne peut emporter »*. En effet, à la naissance d'un enfant, un arbre qui le symbolise est planté en son honneur ; à la mort de l'individu, son arbre de vie lui survit. C'est par conséquent à la mort de la personne qu'elle va à nouveau être identifiée à un arbre, et comme on le dit si bien, c'est à ses fruits que l'on reconnaît un bon arbre (d'où l'importance de l'arbre généalogique). Ainsi, cette situation logique explique clairement pourquoi c'est à la mort de l'individu qu'on va pouvoir compter ses fruits, en tant qu'arbre, et qu'on va juger s'il a été un bon ou un mauvais arbre. Les fruits de l'arbre constituent ici l'ensemble des paroles et des actions, l'ensemble de l'œuvre que l'individu aura dites, posées ou réalisées durant sa vie terrestre : c'est l'éloge funèbre.

À la mort, l'individu ne peut plus rien faire de répréhensif[462] ; **donc il est devenu comme un dieu**. Rappelons qu'il n'y a pas de sélection à l'entrée du Séjour des Ancêtres ; Wosere accueille les bons comme les mauvais d'entre nous qui devront toutefois se

---

[461] Thierry Mouelle II, **Le Pharaon Inattendu**, page 258. Éditions Menaibuc, 2004.

[462] C'est pourquoi dans notre Tradition, on ne croit pas au « fantôme », à des êtres morts qui reviennent tourmenter les vivants.

justifier devant chacun des quarante-deux juges. Tout individu est par conséquent appelé à aller au Séjour des Ancêtres. Toutefois, la mort d'un individu constitue une perte pour le monde des vivants, pour l'humanité : c'est pour regretter le départ du défunt que nous faisons des veillées.

Après la célébration de la vie de l'individu seul, l'éloge funèbre se poursuit par **la perpétuation du souvenir de la personne**. Autrement dit, « ***l'homme meurt, mais le Masque demeure*** *[…] : jamais on ne verra la tombe d'un Masque* »[463]. Le sens de cette seconde célébration est la négation de la mort puisque dans la Tradition, un mort n'est jamais mort (Résurrection). Cette résurrection de la personne ne peut avoir lieu que si nous nous souvenons d'elle : de ce fait, elle continue de vivre en permanence en nous. Ne pas se souvenir, c'est comme si on s'avouait la mort de la personne ; c'est comme si celle-ci était définitivement morte. Or nous refusons catégoriquement la mort (le donné) et avons trouvé pour remède le concept de Résurrection, ne serait-ce qu'à travers notre souvenir de la personne. Ce devoir de mémoire entre dans tous les cas dans le cadre du culte séculier. Les 40 jours qui suivent le décès avant l'enterrement sont destinés à s'assurer que le bien-aimé a vraiment disparu. Toutefois, en cas de mort violente comme pour Lumumba et Wosere avant lui, il n'y a aucun doute sur le caractère définitif de la disparition. C'est dans ces cas particuliers qu'il y a immédiatement la veillée qui se déroule sur trois jours et trois nuits. Pourquoi trois (3) jours de 24 heures ? C'est le délai que depuis belle lurette, nos Ancêtres ont trouvé pour situer les premiers jours de la conception d'un enfant par sa mère et interdire, après ce délai, toute mesure d'avortement déjà connue avant le début de l'Isamame, soit avant même l'invention des temps modernes. C'est donc dès la première semaine que la future

[463] Alphonse Tiérou, **Paroles de Masques. Un regard africain sur l'art africain**. Page 90 à 91. Éditions Maisonneuve et Larose, 2007.

mère manifeste le plus haut degré de dynamisme pris alors par nos Ancêtres comme une seconde naissance pour elle. Après une mort violente, identifiée dans notre imaginaire à la cessation des pertes de sang et au début d'une vie nouvelle, la seconde naissance de la mère devient chez le héros le signe de la résurrection au troisième jour.

Enfin, l'éloge funèbre est clôturé par une dernière célébration qui marque **le retour de la personne au Séjour des Ancêtres** immédiatement après sa résurrection. La signification de l'éloge funèbre revient essentiellement à un appel aux vivants à continuer les actions glorieuses assumées par l'illustre personne au nom de son Peuple et même pour l'honneur de toute l'humanité. En effet, à la naissance, la personne était proche des Togbwiwo puisqu'elle est leur Envoyé. À sa mort, elle retourne auprès d'eux tout simplement. On célèbre ici le retour au Djiƒofiadume, dans l'espoir de l'y retrouver un jour. À ce stade, la personne est enfin prête pour la Résurrection, pour la Vie éternelle ; elle est partie rejoindre Wosere, le Gardien du Djiƒofiadume. Cette dernière étape entre dans le cadre du culte théologique.
On s'aperçoit clairement entre les deux dernières phases de l'éloge funèbre de la séparation entre le séculier (langage politique) et le théologique (langage religieux). Du point de vue politique et par conséquent séculier, la mort violente est par définition suivie de résurrection, ne serait-ce que par la ferme résolution des siens restés vivants à poursuivre sur sa lancée. Dans ce cas, la résurrection sort du cadre théologique et même de celui de tout clergé séculier pour devenir une force matérielle, source d'initiative dans le cours suivant de l'Histoire.

Éloge funèbre = **Kugbeziŋ nuƒo**. Kugbe = jour du décès. Ku = la mort. Le « Ku » signifie qu'il y a quelque chose qui va rester. C'est aussi la graine. Ziŋ = le rassemblement. Nuƒo = la parole.

La question qu'il reste à nous poser en cas de mort naturelle est la suivante : pourquoi l'éloge funèbre n'a-t-elle lieu que **40 jours** après la mort de l'individu ?

40 jours, c'est le maximum que l'individu adulte peut tenir sans manger : c'est une certitude. C'est pourquoi on n'enterre les gens que quand on est sûr qu'ils se sont débarrassés des contingences matérielles pour qu'il ne reste que le Ka, l'invariant spirituel, qui permet la Résurrection. Quand le héros (la personne) est mort, on ne dit pas qu'il est mort ; on dit plutôt que « l'Éléphant a mal aux dents » : il ne peut plus manger. La raison principale de ces 40 jours est également **le droit à l'erreur** : il est présomptueux pour les vivants de se prononcer hâtivement sur la mort de quelqu'un. C'est donc le caractère hâtif de la présomption de la mort que nous voulons éviter. C'est le conseil de prudence : il y a un doute sur la mort.

Le 40e jour, c'est le temps normal de l'espoir de la Résurrection ; donc on peut enterrer le défunt. Cet espoir naît du temps qu'il nous a fallu pour évaluer ce qu'il nous a légués. C'est à ce moment seulement que nous sommes capables de prononcer l'éloge funèbre. L'espoir naît du fait que la personne est arrivée à bon port : si elle ne revient pas à la vie, c'est la preuve qu'elle est arrivée à bon port, c'est-à-dire devant le Tribunal de Wosere, au Djiƒofiadume. Les 40 jours, elle les passe à traverser le **fleuve** qui sépare le monde des Vivants de celui des Togbwiwo : c'est l'histoire de la **Barque de Wosere** (conduite par Seti pour surmonter le Serpent Aƒewoƒese, dit Apep). Avant d'arriver devant Wosere, la personne traverse ce fleuve ainsi que les épreuves qui vont avec. La traversée du fleuve peut avoir des embûches : c'est le monde du Serpent Aƒewoƒese. Au même titre qu'il y a la violence dans la nature et dans la société, avant d'arriver au Séjour des Ancêtres, nous retrouvons donc également l'équivalent de la violence dans le Djiƒofiadume : le macrocosme est la réplique du microcosme.

Si nous avons traité de la question de l'éloge funèbre, c'est pour mieux comprendre les enjeux autour du choix de Lumumba comme Personnage-clé du Dunameƒe, comme point de repère fondamental. Il faut savoir qu'avant Lumumba, c'était toujours des femmes, telles notre Mère Elisa, qui présentaient l'allure, les qualités de Wosere. **C'est la première fois dans l'Histoire que nous retrouvons un homme, sexe masculin donc, avec les qualités de notre Ancêtre commun Wosere**. Et cet homme, **c'est Lumumba !**

L'une des conséquences à tirer de l'étude de l'éloge funèbre est de montrer que c'est à la mort d'une personne, et non pas de son vivant, qu'on parvient à faire le bilan de sa vie et à dire si elle fut ou non bonne. Le jour de la mort (la date de la mort) est donc un point fondamental à connaître pour évoquer le souvenir d'une personne avec la gravité souhaitable. Par conséquent, lorsque nous choisissons Lumumba comme zéro absolu, **il faut se repérer à partir du jour et de l'année de sa mort** : chez nous, on ne célèbre que les morts ! Pourquoi ne célébrons-nous que la date de la mort ? C'est qu'il y a plus de certitude sur la fin de sa vie terrestre que sur le début de cette vie. C'est pour ainsi dire très arbitrairement que nous prenons le jour de la naissance comme début de la vie terrestre. Lorsque nous disons que tel ou tel événement s'est produit « avant ou après Lumumba », cela signifie que nous commençons à compter à partir du jour et de l'année de la mort de Lumumba. Wosere devint le **Héros Civilisateur** à partir du jour de sa mort, bien qu'il eût accompli des merveilles, en tant que Thaumaturge, de son vivant. À sa mort, nous avons fait le bilan de sa vie et nous nous sommes aperçus de ses prodiges. Comme Wosere, Lumumba est devenu le **Héros National**, le Dukplɔla le jour de sa mort, et c'est à ce moment-là seulement que nous avons fait le bilan de son œuvre pour parvenir à le hisser au rang de « nouvel Wosere ». **Le jour de la mort de Lumumba est donc à considérer comme le premier jour de**

l'Uhem Mesut, l'an zéro du Dunameƒe. La mémoire que nous gardons de lui, en tant qu'Incarnation de Wosere, est une affaire temporelle, c'est-à-dire politique. Notre certitude sur sa vie dans le Djiƒofiadume est une affaire théologique non moins urgente pour nous.

Un autre point de ressemblance entre Lumumba et Wosere est la manière quasi similaire dont ces deux Initiateurs sont morts. Devons-nous parler de simple coïncidence ou d'un fait purement significatif ? La seconde alternative s'impose à nous ! En effet, tant **Wosere que Lumumba ont été démembrés !** C'est de cette manière que l'un et l'autre sont morts. La légende raconte que le corps de Wosere a été démembré et que les différentes parties de son corps ont été dispersées dans tout le pays.

« *Il découpa le corps d'Osiris en soixante et douze morceaux et tendit un morceau à chacun de ses compagnons.*
Il garda le dernier morceau et dit :

- *Éparpillons-nous et allons cacher ses différentes parties du corps d'Osiris en des endroits secrets. [...]*

Les soixante et onze complices prirent des directions différentes et allèrent cacher le corps d'Osiris démembré. »[464]

C'est seulement à ce moment que notre Mère Esise accomplira des merveilles en retrouvant et en reconstruisant les parties du corps de son époux, et en le faisant ressusciter. C'est pourquoi on dit que Wosere est le Premier des Ressuscités, grâce à la femme, notre Mère[465].

---

[464] Doumbi-Fakoly, **Horus, fils d'Isis. Le mythe d'Osiris expliqué**. Page 33. Éditions Menaibuc, 2006.

[465] Raison pour laquelle nos mères aujourd'hui doivent prendre toutes leurs responsabilités et complètement s'impliquer dans le processus définitif de l'Uhem Mesut.

« *Je retrouverai chacun de ces morceaux* ***et je recomposerai le corps d'Osiris****.* »[466], affirma avec assurance et détermination notre Mère Esise, avec l'aide de sa sœur Ne Fá Etɔ Ya Se.

Au même titre que Wosere, le corps de Lumumba a également été démembré, dissout dans de l'acide par les Occupants européens, et a été ainsi dispersé dans tout le pays lorsqu'il a été jeté dans la nature. « *En effet, une rumeur ancienne, historiquement établie [...], mais depuis mythifiée veut que* ***le corps de Lumumba, victime des mêmes bourreaux, ait été trempé et dissous dans l'acide sulfurique, pour que rien n'en restât*** *: « pas une phalange, pas une dent », comme pour gommer l'histoire ; étant entendu aussi que dans l'imagerie populaire au Zaïre, l'acide est doté du pouvoir de destruction le plus redoutable.* »[467]

De ce fait, il a subi le même sort que Wosere, et l'éparpillement de son corps, après dissolution dans de l'acide, fait aujourd'hui que nous n'avons non seulement pas son corps, mais sa tombe non plus, ni aucun endroit où nous puissions aller prier, nous recueillir. L'invention du rite d'inhumation est le début de la prise de conscience des individus humains de leur humanité. Nous priver du corps et de la tombe de Lumumba est une tentative de nous priver en quelque sorte de cette prise de conscience de notre humanité. Pour pouvoir sortir de cette impasse, il faut qu'aujourd'hui, plus que jamais, nous accomplissions les mêmes merveilles que notre Mère Esise fit pour Wosere : nous apercevoir de la résurrection de Lumumba en faisant un acte symbolique : reconstituer réellement son corps au sein du corps de chacun de nous. Cette Résurrection de Lumumba apparaîtra au grand jour dans l'Uhem Mesut, notre Renaissance. Faire la Renaissance, c'est donc reconstituer et aimer Lumumba,

---

[466] Doumbi-Fakoly, **Horus, fils d'Isis. Le mythe d'Osiris expliqué**. Page 34. Éditions Menaibuc, 2006.

[467] M. T. Zezeze Kalonji, **Une écriture de la passion chez Pius Ngandu Nkashama**, page 84. Éditions L'Harmattan, 1992.

comme Esise ressuscita, par son amour, Wosere et prolongea sa vie par la l'enfantement de Hɔluvi.

Il n'y a pas de danger à ressusciter Lumumba et à lui faire continuer son œuvre d'accomplissement de l'Uhem Mesut en cette ère nouvelle qu'il a inaugurée. Si nous ne nous souvenons pas de lui, si nous ne l'avons pas comme Symbole, le danger sera au contraire, pour bientôt : celui d'une régression qui serait pire que de sortir de l'Isamame pour retourner à Blemame. En effet, nous sommes actuellement dans l'Isamame. Blemame a commencé il y a 1**61**.961 ans avant Lumumba et a préparé le terrain du Kadjeme et de l'Isamame. Or Lumumba est mort en 19**61** de l'ère chrétienne. Nous avons ainsi le « **61** » de Blemame et le « **61** » de « 1961 » : date de la mort de Lumumba. Ceci est un symbole très fort ! Cela signifie que si nous ne nous souvenons pas de Lumumba et ne parachevons pas l'Uhem Mesut, nous retomberons dans Blemame. Prendre Lumumba pour zéro absolu dans la chronologie de notre nouvelle ère, **c'est marquer de la façon la plus remarquable le point de départ de l'Uhem Mesut**. Ce danger n'est rien moins que l'éventualité d'un retour en 161.961 ans avant Lumumba.

Au même titre que Blemame préparait l'Isamame, Lumumba, lui, a préparé la Troisième Uhem Mesut et le Troisième Dekawɔwɔ. D'ailleurs, pour s'en convaincre, reportons-nous **au sens même du nom « Lumumba »**. Que veut-il dire ? « Lumumba » signifie la « **Lumière dans la Nuit** », la « **Pleine Lune** ». L'étymologie de ce nom est « lum umba ». « Lum » signifie la « lune ». En Kikongo, « Ki**lumb**u » signifie le jour, l'époque, le temps. « Umba » signifie « plein ». Lorsque nous enlevons les voyelles dans le mot « umba », nous obtenons « mb ». Nous retrouvons ici une parenté linguistique avec le Medu Nɔtola, l'une de nos langues à l'époque des Fari : *« d'autre part, l'égyptien*

dit : « plein quant à » pour rendre le français : « plein de » : ***mḥ m****,* *« remplir de, quant à »*[468].

Quand la pleine lune (Lumumba) se présente, elle commence à éclairer mais cet éclairage reste insuffisant. La pleine lune annonce le temps du soleil brillant plus fortement (Re : le Soleil de Midi). Raison pour laquelle Lumumba est le symbole de la présente Uhem Mesut : il s'est comporté comme la pleine lune (impact et effet psychologique du nom) et a commencé à éclairer. Mais la lumière qu'il produisait n'était pas encore suffisante. « Lumière dans la Nuit » signifie que les Kamit ont les yeux grands ouverts même dans l'obscurité la plus totale ; ils sont lucides, conscients et restent vigilants même dans la nuit ou quand ça va mal. Autrement dit, même les yeux fermés (la nuit), nous sommes capables de voir. C'est l'Héritage que nous avons reçu de notre Père Lumumba. Cela évoque d'ailleurs le « mouvement nigéro-kongolais » lors de notre Première Unité Continentale, quand les Bantu se lançaient dans l'aventure (littéralement « avancer dans l'obscurité ») à la découverte du monde, de l'inconnu.

Le concept d'impact psychologique du nom est d'une importance capitale puisque dans la Tradition, le nom répond au test d'orientation de la personne et la guide dans ses qualités. Cela a également été le cas du Président Mandela qui témoigne lui-même de l'impact psychologique de son nom en s'étonnant :

« *En plus de la vie, d'une forte construction, et d'un lien immuable à la famille royale des Thembus, la seule chose que m'a donnée mon père à la naissance a été un nom,* ***Rolihlahla****. En xhosa, Rolihlahla signifie littéralement « tirer la branche d'un arbre », mais dans la langue courante sa signification plus précise est « celui qui crée des problèmes ». Je ne crois pas que les noms déterminent la destinée ni que mon père ait deviné mon avenir d'une*

[468] Th. Obenga, **Origine commune de l'Égyptien ancien, du Copte et des langues négro-africaines modernes.** Page 161.

façon ou d'une autre mais, plus tard, ***des amis et des parents attribueront en plaisantant à mon nom de naissance les nombreuses tempêtes que j'ai déclenchées et endurées****. »*[469]

L'impact psychologique des noms signifie que la personne incarne la signification de son nom qui revêt un sens précis et particulier et qui finit par s'ériger en principe (comme la Maât qui incarne la Mère, ou comme la Maât qui incarne l'Esprit des Ancêtres : la Justice). Toutefois, puisque le principe n'est pas une prophétie auto-réalisatrice, c'est à l'individu seul de prendre l'initiative de l'incarner effectivement dans la réalité : c'est du ressort de la volonté. Autrement dit, le sens du nom n'apparaît dans les paroles et les actes de la personne que si elle-même décide de le faire apparaître. Si tu t'appelles « justice », tu ne seras pas forcément un juste. Tu ne le seras que si tu décides, c'est-à-dire tu prends l'initiative, de l'être, donc d'incarner la justice qui est en toi. Le nom agit sur la personne comme le verbe (le « bo ») agit sur les personnes ou les choses : c'est la magie (pouvoir) du verbe.

Par son aura, Lumumba qui a incarné son nom a annoncé le temps du Duname*ƒ***e, de l'Uhem Mesut, comme la pleine lune annonce le soleil radieux, en posant lui-même les fondements de tout cela en sa qualité de Dukplɔla**. Il a défriché et préparé le terrain pour nous, ses Héritiers, afin que nous parachevions sa Résurrection. *«* ***La Lune, au contraire, naît, meurt et ressuscite****. »*[470] Il était prédestiné à remplir son rôle de pleine lune, et l'a correctement accompli. *« Dès que notre satellite se montre dans le ciel,* ***les enfants en général saluent la nouvelle lune****. Chez les Abouré c'est au cri de : kuklu ! ho dédé vla tumin ni nwan ou ngwan (lune, que ton prochain retour me trouve bien en vie et surtout grandi). »*[471] Nous devons impérativement

[469] Nelson Mandela, **Un long chemin vers la liberté**, page 7. Éditions Fayard, 1995.
[470] Théophile Obenga, **Les Bantu**, page 160. Éditions Présence Africaine, 1985.
[471] G. Niangoran-Bouah, **La division du temps et le calendrier rituel (…)**, page 39. 1964.

tout faire pour éviter de retourner à Blemame, c'est-à-dire dans les années « 61 » : en 1961 de l'ère chrétienne, nous étions en pleine occupation eurasiatique, en pleine barbarie et désorganisation du fait de la violence et du déni d'humanité des Occidentaux. En 161.961, nous étions encore dans Blemame. Nous devons perpétuer ce que Lumumba a commencé.

Un autre point de ressemblance entre Wosere et Lumumba est que **les deux Héros sont des Prophètes dans la Tradition**. En effet, Wosere, en tant que Prophète, a instauré Se djɔdjɔɛ dji et a rendu effectif le Yayra me. Il mit entre les mains des Bantu, ses semblables, les outils pour abolir la violence. Pour sa part, Lumumba est également un Prophète et le Libérateur. Il a voulu maintenir la Prospérité de Kemeta, le Continent de l'abondance (Ayiguƒeto). **Lumumba a décidé de nous faire reprendre notre place de Dukplɔla** pour offrir au monde les conditions d'une Prospérité durable. Le moment en était venu, même si les Occupants n'étaient pas encore partis et qu'ils croyaient le court-circuiter. De là, le projet obscur de le démembrer naquit. Malgré tout, Lumumba a allumé le Flambeau[472] de l'Uhem Mesut et du Dunameƒe. Comme on parle de la Révolution et de la Renaissance « Wosere », aujourd'hui, à notre époque, après le Dunamenu que les Occupants ont détruit à Katago, nous devons faire l'Uhem Mesut du Duname. C'est pourquoi il faut partir de Lumumba. C'est dans ce sens que le Fari Lumumba a annoncé, en sa qualité de Prophète, que **le 21e siècle est le celui de la Renaissance de Kemeta**.

Héros = **Amexɔŋkɔ**. L'Amexɔŋkɔ est forcément un individu. Cela signifie qu'il n'y a pas d'autres sauveurs dans le monde que l'individu humain seul, que l'Être humain lui-même. Il s'agit de chaque individu dans la Société. Littéralement, Amexɔŋkɔ signifie : **celui qui a laissé son nom** (ŋkɔ).

472 Le flambeau est ce qui se transmet de génération en génération.

Par conséquent, au même titre que Wosere est Re, Lumumba également est Re. Que signifie le mot « Re » ? « Re » vient de la racine « hl », qui donne deux mots : « hola » qui signifie « compter », pour dire que chacun compte (Dunamenu) ; et « xola » qui signifie le « prophète », le « libérateur ». Dans ce dernier sens, tant Wosere que Lumumba sont des Re. C'est d'ailleurs cette posture qui donnera naissance au Yewɔɛ, puisque les Togbwiwo sont des Re : ils sont retournés à l'Être Primordial.

Rappelons que généralement, les Xola sont annoncés longtemps avant qu'ils ne viennent au monde. Et très souvent, le Xola est toujours en avance sur son temps et sur son Peuple. Ce fut le cas de Wosere à Ishango, comme à notre époque cela a été le cas de Lumumba qui fut un précurseur :

« *Il [Lumumba] me fait l'effet d'avoir* ***une personnalité qui associe et intègre harmonieusement l'intelligence, la volonté, le courage, l'esprit d'entreprise, la ténacité, la curiosité, le « sens social*** *» […] Patrice ne se laisse rebuter par rien, se donne à fond à la tâche, se dépense sans compter même dans les besognes les plus ingrates, n'a de cesse qu'il n'ait* ***insufflé sa foi aux autres et assuré à son entreprise les meilleures chances de succès****. On comprend, dès lors, qu'une fois démontrés sa technicité, son dévouement, sa persévérance et son dynamisme, il soit très demandé…*

Patrice Lumumba est un personnage singulier dans l'histoire […]. Aucun leader n'a subi comme lui des procès judiciaires le conduisant plus d'un an en prison à une époque où l'émancipation de cette colonie se profilait à l'horizon et où la sélection de nouveaux dirigeants paraissait inéluctable. Personne d'autre dans l'élite congolaise ne réalise une ascension politique comparable à la sienne. En venant s'installer à Léopoldville, et en dominant son parti, le M.N.C., dès sa création en octobre 1958,

***Lumumba se place au centre du jeu politique**, où une grande partie de la classe congolaise se définit par rapport à lui.*

*Le titre de l'ouvrage que Lumumba a rédigé […] dès la fin de 1956, **Le Congo terre d'avenir est-il menacé ?** peut paraître prémonitoire. »*[473]

Les Xola sont forcément des Justes et se situent au niveau du sacré profane. Il s'agit des Bantu **qui ne viennent qu'au cours des grands tournants historiques**, c'est-à-dire lors d'un moment historique. Ils sont forcément des Leaders et sont ceux qui disent **d'avance** ce qu'il faut faire pour l'avenir. Ce que disent les Xola, c'est ce qui ne doit pas varier : la Maât (comme les Axofiawo). Ils disent la Loi pour gouverner la Cité Terrestre. De ce fait, ils sont uniquement des Bantu.
Les Xola annoncent une Nouvelle Ère. Toutefois, les plus grands d'entre eux **marquent une Nouvelle Période** et meurent généralement jeunes.

En tant que Xola, Lumumba a montré qu'**il n'y a de Gloire que dans la Lutte**. Il est allé au bout de sa mission et savait d'avance qu'il allait mourir comme il le confesse lui-même :

« « Mon cher Thomas, je serai certainement arrêté, torturé et tué. L'un de nous doit sacrifier sa vie si nous voulons que le peuple Congolais puisse croire en l'idéal pour lequel nous luttons. Ma mort va précipiter la libération du Congo et va débarrasser notre peuple du joug du colonialisme et de l'impérialisme. » »[474]

Wosere est mort accidentellement, autrement dit il n'a pas été condamné à mort comme Lumumba. Contrairement à ce dernier, il ignorait qu'il allait mourir. De ce fait, il est ressuscité pour finir sa mission dans le Djiƒofiadume. S'il est ressuscité, c'est

---

[473] J. Omasombo/B. Varhaegen, **Patrice Lumumba, Acteur politique**, page 369.
[474] Norbert X Mbu-Mputu, **Patrice Lumumba. Discours, Lettres, Textes**. Page 99. Éditions MediaComX, 2010.

pour nous donner un Grand-frère Muntu : Hɔluvi. Toutefois, lui-même est devenu Re : il dirige le Djiƒofiadume pour accueillir les Ressuscités. Wosere a donc agi en deux temps. Avant de mourir, sa mission sur terre était **d'abolir la violence dans la Nature et dans la Société**. Dans la nature, il y a la violence. Wosere est antédiluvien ; il a vécu avant le déluge perçu de mémoire d'humains et bien avant la dernière glaciation qui a provoqué ce déluge. À cette époque, le reflux des eaux pouvait permettre aux navigateurs chargés de provisions suffisantes d'errer à la recherche de terres émergentes. À Kemeta par contre, la glaciation ne pouvait fournir assez d'eau pour dépasser le niveau des inondations familières périodiques que nous connaissons depuis l'apparition de l'Ata nunyatɔ ŋtɔ qui n'a jamais été absent de Kemeta depuis les origines. Wosere nous a indiqués ce qu'il faut faire pour être les Gardiens de la vie. Il a donc choisi le lieu approprié, Kemeta, pour établir le Sanctuaire, c'est-à-dire là où, en cas de catastrophes, tous les Bantu sur place seront sauvés et aideront ensuite tous leurs semblables des régions sinistrées à repartir sur de nouvelles bases (ce que par exemple les Kamit ont fait en prenant en charge les Eurasiatiques lors que de la dernière glaciation dite de « Würms »).

« *Patrice* ***Lumumba est un symbole****. Quand je vois des Africains réactionnaires contemporains de* ***ce héros****, qui ont été incapables d'évoluer, un tant soit peu, au contact avec lui, je les considère comme des misérables, comme des gens qui ont été devant* ***une œuvre d'art*** *et n'ont même pas su l'apprécier.*

Lumumba se trouvait dans une situation très défavorable. Il s'est formé dans un contexte difficile, où les Africains n'avaient pratiquement aucun droit. En grande partie autodidacte, Patrice Lumumba était un des quelques citoyens de son pays qui lisaient, et ***il a réussi à avoir conscience de la situation de son peuple et de l'Afrique****.*

Lorsqu'on lit la dernière lettre que Lumumba a écrite à sa femme, on peut se demander comment cet homme a pu trouver une explication de tant de vérités si ce n'est parce qu'il les vivait intérieurement et sincèrement ?

Je me sens très triste quand je vois comment certains utilisent son image et son nom ; il devrait y avoir un tribunal pour juger ceux qui osent prononcer le nom de Patrice Lumumba pour servir les causes les plus basses et les plus sales. »[475]

Si Wosere est arrivé durant la période des **catastrophes naturelles**, Lumumba, lui, est arrivé au moment des **catastrophes humaines**. Il est contemporain de l'époque des Déportations et des Occupations eurasiatiques à Kemeta et voulait **supprimer l'exploitation de l'Être humain par son semblable**. Lumumba considérait les non Kamit comme des brebis égarées. Or pour sauver ces brebis égarées, il fallait d'abord que les discriminations introduites par celles-ci disparaissent de Kemeta. Une fois que Kemeta sera libérée, le reste de l'humanité suivra. L'humanité est née à Kemeta et s'est par la suite dispersée partout sur la terre. De la même façon, la Bonne Nouvelle de Lumumba qui prêchait l'égalité humaine et la liberté doit d'abord être effective à Kemeta avant de se diffuser partout sur terre. Nous pouvons constater que Wosere et Lumumba ont employé **la même méthode, celle dite du « foyer », puisque le point de départ pour sauver l'humanité est toujours Kemeta, la Source**.

Lumumba est presqu'un Selafia (les plus grands parmi le Cercle rapproché de Re), c'est-à-dire un **Messager de la Paix Universelle**. Il a dit que nous allons changer les choses une fois pour toutes, peu importe le temps que cela prendra, et a pris modèle sur Wosere.

---

[475] Thomas Sankara, **« Oser inventer l'Avenir ». La parole de Sankara (1983-1987)**. Page 255. Présenté par David Gakunzi. Éditions Pathfinder et L'Harmattan, 1991.

*« [...] **Ces personnages historiques portent un message invincible [...] qui est d'une envergure universelle**. [...] Ce sont des anges [...], des messagers ; ce sont des envoyés, des illuminés : **ils voient la lumière**. [...] Ce sont des visionnaires comme on dit. Ils enseignent, ils prophétisent, ils parlent et guident, ils guérissent et font des miracles. Ce n'est que bien plus tard que tout le monde reconnaît et admire leur transcendance, leur hauteur d'esprit et leur force de caractère exceptionnelle, leur intelligence hors du commun. Bref, leur haute spiritualité. [...] **Leur vision des choses et du monde est d'une supériorité rare**. [...] Ils consacrent leur vie aux autres ; leur vie donc devient une vie de dévouement [...], **une vie d'excellence et de perfection** [...]. De façon fondamentale, ils incarnent le don [...] d'esprit et le don de voyance, c'est-à-dire cette sublime capacité de connaître et de proclamer la vérité presque d'instinct. [...]*

*Donc à la question [...] « Qu'est-ce qu'un Grand Homme Historique ? », on peut répondre, à la lumière de ce que je viens de dire rapidement [...], c'est que **c'est un Homme engagé dans son temps mais qui transcende son temps, qui le dépasse**. Donc engagement dans l'immédiat [...] et dépassement de l'immédiat, à cause d'une sorte d'appel venu de loin. Telle est la figure d'un Grand Homme historique. C'est-à-dire, il faut qu'il existe un contexte historique [...] approprié pour que l'Homme historique se manifeste. [...] Mais **un Grand Homme, il est saisi dans le présent par l'urgence du futur, l'urgence du devenir**. C'est ça son présent. Son présent fonctionne en fonction du futur. [...] À force de vivre fortement le présent et de sentir fortement l'avenir, ils ont le sentiment de l'urgence. [...] **C'est l'urgence des Bâtisseurs**. [...] **Tous les Bâtisseurs vivent avec l'urgence des Bâtisseurs, l'urgence des Créateurs, des Fondateurs**. Bref, l'urgence des Prophètes, c'est-à-dire une urgence prophétique qui est une élévation de l'esprit. [...] Une urgence qui est un appel des sommets. Ils font les choses en grand, ils sont au sommet de la colline.*

L'urgence prophétique est comme un puissant fleuve que rien ne peut contraindre à changer de parcours vers l'immensité océane, parce qu'ils vous emmènent toujours vers quelque chose de grand qui vous dépasse, vers l'immense. [...] L'urgence prophétique ouvre nécessairement à ***des horizons très vastes et très prometteurs*** *: ce qu'on appelle la « terre promise ». [...]* ***C'est une terre nouvelle, d'une nouvelle alliance, d'une nouvelle manière de faire. La terre de toutes les attentes, la terre d'élection et de bénédiction. La terre d'espérance et la terre de prospérité.***

[...] ***Les Grands Hommes historiques sont rares d'abord et exceptionnels****. [...] Il n'y a pas beaucoup de Simon Kimbangu... »*[476]

Wosere inaugure l'Isamame. Mais en ce moment-là, les moyens de conservation des documents n'étaient pas assez développés ; raisons pour lesquelles il n'a pas écrit. Sa résurrection est une sorte d'opération chirurgicale : il a été recousu. **En tant que Xola, il est contre toutes formes de violence**. Lumumba a pris modèle sur lui pour dire que **la Lutte est essentiellement Politique**. Seul Lumumba a écrit : il nous a donnés l'occasion de continuer à parler après lui. En tant que Politique, ce qui le distingue d'ailleurs de tous les grands personnages de l'Histoire, **il voulait sauver toute l'humanité de tous ses malheurs** (comme la Maât) : établir la rédemption de toute l'humanité, par des moyens exclusivement politiques si possible et en commençant d'abord par Kemeta. Il voulait tuer le mal à sa racine, donc en agissant à partir du Foyer, du Berceau des Bantu. C'est le plus grand des pacifistes : l'autorité est toujours pacifique. Même Ramesu 2 a été obligé d'instaurer la paix en faisant la guerre d'abord.

---

[476] Allocution du Professeur Théophile Obenga lors de la 3ème Journée de la **Conférence Internationale sur Simon KIMBANGU**, tenue du 24 au 28 juillet 2011 à Kinshasa autour du thème : **« Simon Kimbangu (1887-1951), l'homme, son œuvre et sa contribution au processus de libération de l'homme noir »**.

« *La mort morte, sur la terre du limon, sur le lit des fougères. Mianza, me voici. Le Médecin de tout l'univers. J'ai sauvé l'humanité du déluge. Paré de la science de l'immortalité. [...]*

Prolonge mon hurlement, Mianza, sur la terre ébranlée de notre triomphe. Nous, peuple ressuscité de la terre, dans les terriers et l'humus sarclé. Peuple d'étoiles éclairant tous les cieux, aux confins des univers. Peuple multiple et multiplié dans l'immensité. Notre joie commune. Mianza, regarde mon peuple. Je l'ai délivré de toutes les peurs. Nous voici. Notre procession des prêtres de la terre. Nous offrirons à toutes les divinités des eaux, le sang des martyrs. Car, nous sommes prêtres pour la bataille. Pour la Guerre. »[477]

Wosere est notre **référent unique**. Lumumba est le continuateur de son œuvre. On peut démontrer la grandeur de Wosere par sa Résurrection : nous avons commencé par **la médecine**. Le Testament que Wosere nous a laissé est de **perfectionner la médecine**, puisque grâce à elle (les merveilles de notre mère Esise), il a été recousu et il a pu ressusciter. Ainsi, il nous a indiqués comment faire pour que nous vivions le plus longtemps possible (jusqu'à 144 ans au moins), donc pas comme lui qui est mort jeune. Il ressort de son Testament que nous ne devons pas faire comme lui : mourir jeune. Avec la médecine, nous sommes en mesure d'atteindre **l'immortalité sur terre**. Wosere, à travers le concept de Résurrection, rend tout un chacun immortel au Djiƒofiadume. L'objectif visé est de construire le Paradis sur terre, au même titre qu'il existe le Djiƒofiadume dans le Monde des Ancêtres. Nous comprenons pourquoi notre médecine a atteint un tel niveau de perfectionnement inégalable par les autres nations jusqu'à nos jours. Wosere a voulu établir la paix sur terre et au ciel, mais il n'a pu le réaliser qu'au ciel. Or c'est Lumumba qui est son Xola (Wosere étant devenu Re) qui a voulu établir la paix sur terre. Son rêve (Programme Politique) est **l'abolition définitive des discriminations sur terre à**

[477] Pius Ngandu Nkashama, **La mort faite homme**, page 257. Éditions L'Harmattan, 1986.

commencer par Kemeta : il faut faire reconnaître pour tous les Bantu les prérogatives de la Liberté ! Le Rêve Kamit rejoint le Rêve de l'Humanité : c'est la définition de Kemetablibɔtɔnu qui précise que l'humanité est Kamit ! Lumumba voulait réaliser l'Ablɔɖeha dans le monde entier, à commencer par Kemeta **pour servir de modèle aux autres**.

Wosere se situe au niveau de la **pérennisation de toutes les formes de vie** (végétales, animales, humaines). *« Cette croix [Ankh] est le symbole le plus populaire que nos ancêtres [...] portaient.* ***C´est une affirmation de nous mêmes et une affirmation de notre foi en la vie***[478]*. Car elle est éternelle. »*[479] Nous avons été dans les Guze et avons constaté que la vie s'est pérennisée malgré les catastrophes naturelles. Raison pour laquelle Wosere a voulu **instaurer l'immortalité (pérennité) sur terre et au ciel**, mais n'a pu le faire qu'au ciel parce qu'il est mort prématurément. Sur terre, il nous a laissés un Grand-frère (symbole de la pérennité de la vie car sans lui, l'humanité serait condamnée à disparaître), mais aussi le Manuel qui nous indique comment faire pour lutter contre la mort qui est une violence dans la société : la médecine que nous devons perfectionner.

« Selon la tradition africaine ancienne, Ousiré fut le premier envoyé de Dieu apparu sur Terre à l'époque fondatrice. Il a hérité de son père Geb (symbolisant la terre) la responsabilité de veiller sur le trône de Dieu. ***Sa mission fut de guider les hommes (le troupeau de Râ) sur les voies de la sagesse divine en les incitant tout d'abord à abandonner [la violence] et cela par la découverte des bienfaits cachés dans la nature****, tels que le blé, l'orge, le raisin, etc...*

---

[478] Étudier également le document intitulé « **Les origines spirituelles de la vie selon la cosmogonie kongo** », par Nsaku Kimbembe. Quilombo 3. Une initiative de Kheperu n Kemet : www.uhem-mesut.com

[479] Propos d'Ama Mazama, recueillis sur le site : http://www.madininart.net/socio_cul/ama_mazama_afrocentriste.htm

Aidé de sa femme Aset (…), ***il a donc enseigné aux africains anciens*** *l'agriculture (préparation du sol, semence des grains, arrosage, récolte du blé) sans oublier la fabrication du pain, de la bière, du vin, etc… Dans les Textes des Pyramides, il est à juste titre appelé « Wn Nefer » à savoir « l'être divin perpétuellement bon ».* ***Il est celui qui détient les « secrets de la germination éternelle du corps de Geb » et qui a introduit parmi les hommes la loi divine de Râ (Dieu) qui régit l'univers entier : Maât*** *(…). Il est donc aussi appelé « Neb Maat », à savoir, le « Seigneur de la vérité-justice ». »*[480]

Nous pouvons encore faire une autre comparaison entre Wosere et Lumumba : **les deux personnages ont rapport avec les astres**. Wosere : nous savons que « re » deviendra « ra » qui désigne le soleil : un astre. Il faut savoir que les lettres « r », « d » et « l » sont trois lettres qui se télescopent dans nos langues, l'une pouvant devenir l'autre. Par exemple, dans la phrase « be (cache-toi) re (sous) bo (verbe, parole) te (protection) », le « re » deviendra « ɖe ». Nous avons donc : « be ɖe bo te » : « mets-toi sous la protection du verbe ». C'est également ainsi que « ra » deviendra « la »[481] en Sango ou en Yakoma par exemple ; et « re » donnera « le, « jour » »[482] en Agni par exemple.
Nous pouvons donc dire que Wosere et Lumumba sont des astres, autrement dit, dans le langage actuel, des Étoiles, puisqu'ils ont brillé et continuent encore à briller. Leur aura ne s'éteindra jamais ! Ainsi, par analogie, **Wosere et Lumumba sont le seul et même Soleil qui éclaire notre monde** : l'un dans le Djiƒofiadume, l'autre sur Terre.

---

[480] J.P. Omotunde, **Les Humanités Classiques Africaines pour les enfants**, page 37. Volume 1.
[481] Théophile Obenga, **Origine commune de l'Égyptien ancien, du Copte et des langues négro-africaines modernes. Introduction à la linguistique historique africaine**. Page 212. Éditions L'Harmattan, 1993.
[482] Idem.

« Patrice Lumumba […] (c'est une métaphore, et toutes les métaphores ont le don d'éveiller en nous des images fortes), est peut-être un phare. Mais nous ne devons jamais perdre de vue que les phares sont conçus et allumés par les Hommes. Mais ***les étoiles scintillent par la volonté du Créateur****. Et nous avons des étoiles dans le firmament du Ciel Africain qui est immense. Simon Kimbangu (1921-1951) : le calvaire n'a peut-être pas été celui que nous avons vu avec Nelson Mandela, mais malgré tout, pour sédition, il est mort en prison. Lumumba n'a pas eu cette fin. Il a eu d'abord l'humiliation, l'avilissement, etc., avant de succomber.* ***Mais ces étoiles ne s'éteignent jamais.*** *Les Égyptiens anciens, nos Ancêtres, les Soudanais, les Nubiens, les appelaient « 'iḫm-sk », c'est-à-dire* ***les « étoiles circumpolaires impérissables*** *».*

Que devons-nous retenir de Patrice Lumumba ? *[…] Lumumba, pour les Congolais, c'est* ***le Héros National du Congo*** *[…]. Quel est le message de Lumumba ? Il l'a délivré à Accra. […]* ***C'est le discours le plus prophétique jamais prononcé par un Leader de l'Afrique Noire contemporaine****. […] Et quand Lumumba finit son discours, il ne dit pas seulement «* ***vive le Congo !*** *» ; il dit «* ***vive l'Afrique !*** *», mais il dit « Katiopa ».* ***Kongo-Katiopa : l'Afrique****. Quand il dit ça, il parle en fait de* ***toute la Région des Grands Lacs africains, le Cœur de l'Afrique***[483] *[…]. Donc ce que je veux dire, c'est que c'est* ***la Pensée Panafricaine de Patrice Emery Lumumba qui est immortelle****. Sa Pensée Panafricaine que je vais résumer rapidement […].*

Pour lui, tous les peuples qui vivent actuellement sur le territoire que vous appelez la « RDC » ont une communauté d'origine, et ***c'est cette communauté d'origine qui permet de sceller la communauté de destin****. On ne peut pas se sentir en harmonie, en fusion avec une Nation […] si on pense qu'on n'a rien à voir les uns avec les autres […]. Donc cette Vision de Lumumba, c'est ce qui le caractérisait et le distinguait de tous les autres*

---

[483] Il s'agit de Nuba, la Région Centrale.

Leaders politiques de cette période-là […]. Quand on parlait de Kongo-Katiopa, il s'agissait de tous ces gens-là […] en passant par les confins même de l'Afrique du Sud, du Kenya, toute cette Région. ***C'était une famille, une seule et même famille. C'est cette famille que Lumumba voulait restaurer****. Donc l'Unité Historique, l'Unité Linguistique, l'Unité Culturelle de l'Afrique Centrale, de l'Afrique Noire, fondent l'Unité de la Nation congolaise.* ***C'est ça la Vision de Lumumba.*** *C'est-à-dire* ***une Conscience Historique Africaine qu'il faut rétablir pour pouvoir dégager maintenant une perspective****. Cette perspective, c'est quoi ? […] Lumumba vous concevait le Congo comme* ***la base arrière […], parce que c'est le Cœur de l'Afrique, c'est là où il y a le concentré de toutes les ressources de l'Afrique*** *[…]. C'est un peu* ***le Pôle Fédérateur de l'Afrique Noire****. Sans ça, l'Afrique ne peut pas amorcer, basculer sur la pente de son Destin […]. Le Panafricanisme des Peuples que Lumumba a incarné jusque-là.*

[…] Et pour finir, je vais paraphraser la veuve de Lumumba […] : en fait, ***elle a mis l'accent sur la Mémoire et la Réhabilitation du Patrimoine Lumumba*** *[…]. »*[484]

L'aura de Lumumba est si intense que même hors de Kemeta, son nom est consacré. Raison pour laquelle nous avions par exemple l'Université de Russie qui portait le nom de cet illustre personnage :
*« Le 5 février […] Université de Russie de l'Amitié des Peuples (URAP) plus connue comme l'****Université Patrice Lumumba*** *a fêté son 45e anniversaire. »*[485]

Autre point de ressemblance : **Wosere est mort jeune ; Lumumba est également mort jeune, à 36 ans**. Au-delà de cette parfaite ressemblance entre les deux Héros, quels critères la

---

[484] Allocution recueillie du Professeur Jean Charles Coovi Gomez, dans son **« Hommage à Lumumba »**.
[485] Source : http://www.benin.mid.ru/fr/serpres_07.html.
Réalisé en collaboration avec l'Ambassade de Russie à Cotonou, 11 février 2005.

Tradition retient-elle pour hisser un individu au rang de Héros, de Xola, et en l'occurrence de zéro absolu ? Pour cette reconnaissance, il faut que trois conditions soient réunies :

1° Il faut qu'il y ait **un événement marquant**, un grand événement. Cet événement, c'est la mort de Lumumba. Pourquoi a-t-il été tué ? Parce qu'il était un Kemetablibɔnu : il avait enclenché le processus de l'Uhem Mesut et de la Troisième Unité Continentale. Il a dit que notre Histoire est une Histoire de Gloire et de Dignité. **Lumumba a eu une mort glorieuse. Il est notre Libérateur puisqu'il est mort pour nous tous, pour tous nous sauver**.

*« **La mort héroïque de Lumumba** a fait de lui le symbole de la résistance, de la libération nationale et de la lutte sacrée des peuples opprimés contre le colonialisme, le néo-colonialisme et l'impérialisme […]. »*[486]

2° La seconde condition est **le résultat de ce qui ressort de l'éloge funèbre** qui accompagne la mort de l'individu. L'important, ce sont les actes posés par l'individu. On retient (choisit) ici **celui qui a fait le plus**. L'éloge funèbre consiste donc à comptabiliser ce qu'une personne a fait de positif durant sa vie. Son œuvre, rendue perceptible après sa mort, constitue une étape pour aller plus loin. Au niveau de l'éloge funèbre, l'individu doit remplir trois critères :

- il faut que ce soit quelqu'un qui dise la vérité (dire la vérité) ;
- il faut que ce soit quelqu'un qui soit tué pour la vérité qu'il a dite (mourir à cause de sa vérité) ;
- il faut que ce soit quelqu'un qui nous laisse un testament car il s'est fait tuer à notre place pour nous libérer (laisser un testament).

[486] L. Kapita Mulopo, **P. Lumumba. Justice pour le héros**. Page 122. Éditions L'Harmattan, 1992.

« *Un mythe fédérateur : la mort de Lumumba*.

[…]

« ***Ils ont osé parler haut. Ils ont parlé juste. Ils ont parlé libre***. *Les voici cadenassés. Enfermés dans ces labyrinthes où désormais se corrodent les cœurs, se dissolvent les corpuscules du matin » (p. 9).*

Pour ce :

« (…) ils ont été dissous dans le soufre
Et l'acide corrodant des démences présidentielles ». »[487]

Lumumba n'a pas cessé de dire ouvertement la vérité aux Occupants eurasiatiques, notamment celle qui consiste à dire que notre émancipation de l'Occupation eurasiatique est le résultat d'une lutte de longue durée, contrairement aux Occupants qui prétendaient nous l'avoir gracieusement octroyée. Puisque sa vérité dérangeait, il s'est fait assassiner pour cela. Mais avant de mourir, il nous a laissés son Testament : parachever l'Uhem Mesut en consacrant le Dunameƒe et **écrire l'histoire de Kemeta qui est une Histoire de Gloire et de Dignité**. L'Action de Lumumba a donc une Portée Historique.

« ***Lumumba croyait en sa mission***. *Il avait une confiance exagérée dans le peuple. Ce peuple, pour lui, non seulement ne pouvait se tromper, mais ne pouvait être trompé. Et, de fait, tout semblait lui donner raison.*

[…] ***Lumumba n'en continua pas moins à exprimer le patriotisme congolais et le nationalisme africain dans ce qu'ils ont de plus rigoureux et de plus noble***. »[488]

3° La troisième condition est la nécessité pour l'individu de résider dans **la plus grande étendue territoriale** à son époque. Lumumba résidait au Congo (devenu « Zaïre » après sa mort), le

[487] M. T. Zezeze Kalonji, **Une écriture de la passion chez Pius Ngandu Nkashama**, page 84. Éditions L'Harmattan, 1992.

[488] Frantz Fanon, **Pour la révolution africaine. Écrits politiques**, page 214. Éditions La Découverte, 2006.

plus grand territoire national de Kemeta à l'époque de l'Occupation Eurasiatique. Plus le groupe qu'il prend en charge est grand, plus le personnage est grand ! Il est incontestablement le plus Grand Personnage de tous les temps puisque son groupe (Kemeta) est grand. Aussi, cette province de Kemeta évoque inéluctablement Ishango qui s'y trouve : Wosere est originaire d'Ishango (encore un élément de comparaison entre les deux Xola).

Nous pouvons par nous-mêmes constater que Lumumba répond parfaitement à ces trois conditions essentielles, d'où le choix de ce Héros Politique et Historique comme zéro absolu, comme point de repère fondamental. Lumumba a hissé les couleurs de Kemeta partout dans le monde. Il a dit que l'Histoire actuelle de Kemeta est falsifiée. Ainsi, pour que les autres nations connaissent l'Histoire du monde, il va falloir que nous donnions la version de l'Histoire qui se trouve dans nos Archives Ancestrales, version enseignée à l'Aveganme. Ainsi, d'après Sɔ Nublibɔ, il n'y aura jamais d'Histoire universelle sans prendre en compte la véritable Histoire de Kemeta.

Le courant de la « Négritude », conduit par Aimé Césaire, mettait en avant le fait que le Kamit est le modèle par excellence (intériorité).

« *En fait, la Négritude n'est pas essentiellement de l'ordre du biologique. De toute évidence, par-delà le biologique immédiat, elle fait référence à quelque chose de plus profond, très exactement à une somme d'expériences vécues qui ont fini par définir et caractériser une des formes de l'humaine destinée telle que l'histoire l'a faite : c'est une des formes historiques de la condition faite à l'homme. […]*

Oui, nous constituons bien une communauté, mais une communauté d'un type bien particulier, reconnaissable à ceci qu'elle

est, qu'elle a été, en tout cas qu'elle s'est constituée en communauté [...]. »[489]

Le docteur Frantz Fanon, lui, s'occupera de traiter l'extériorité avec sa question des masques : être « peau noire » et porter un « masque blanc », c'est être dupe des Eurasiatiques. En effet, les Eurasiatiques sont, dans la Tradition, considérés comme une « catastrophe pour la Liberté ». C'est dans ces termes qu'on appelle l'Eurasie « Ablɔti », c'est-à-dire « catastrophe pour la liberté » (Ablɔ = liberté ; Ti = ruine. Mot à mot : « la ruine de la liberté »). Par conséquent, tant que les Kamit porteront des « masques blancs », ils seront eux-mêmes aussi, pour eux-mêmes et pour le monde, une catastrophe pour la liberté.

« Tout peuple colonisé – c'est-à-dire tout peuple au sein duquel a pris naissance un complexe d'infériorité, du fait de la mise au tombeau de l'originalité culturelle locale – se situe vis-à-vis du langage de la nation civilisatrice, c'est-à-dire de la culture métropolitaine. Le colonisé se sera d'autant plus échappé de sa brousse qu'il aura fait siennes les valeurs culturelles de la métropole. Il sera d'autant plus blanc qu'il aura rejeté sa noirceur, sa brousse. »[490]

C'est alors que Lumumba viendra à son tour remettre les pendules à l'heure. En effet, il affirmera que les Kamit ne sont pas « peau noir, masques blancs », puisqu'ils ne sont pas des descendants d'esclaves : ce sont les Eurasiatiques qui le sont ! En effet, *« On voit donc bien que le système esclavagiste pratiqué chez les anciens peuples nomades depuis l'antiquité, possède déjà les caractéristiques d'un vrai trafic avec ses razzias, ses marchés aux esclaves, ses vendeurs, ses acheteurs, ses maîtres et ses profits. Ainsi, dans le Proche-Orient antique et l'Europe, les hommes ont toujours pratiqué l'esclavage de leurs propres aveux. Aucune*

[489] Aimé Césaire, **Discours sur le colonialisme, suivi de Discours sur la Négritude**, page 80 à 81.
[490] Frantz Fanon, **Peau noire, masques blancs**, page 14. Éditions du Seuil, 1952.

idéologie même spirituelle, n'a pu enrayer cette évidence. […] Juifs, Européens, Arabes, tous ont préféré accommoder pratique esclavagiste, tradition culturelle et tradition religieuse. »[491] C'est cette réponse qu'il apportera au docteur Fanon.

À la « négritude », il dira qu'on ne peut pas demander aux Eurasiatiques de se mettre dans la peau du Kamit, et inversement. En effet, l'identité culturelle est indestructible. De ce fait, les Eurasiatiques resteront Eurasiatiques, et les Kamit demeureront Kamit. Ce qui fait la différence (la source des valeurs), ce n'est pas la couleur de peau, mais la culture ! Par conséquent, le moyen de vivre l'humanité de l'Être humain, c'est de libérer les Kamit et Kemeta. **L'émancipation de Kemeta sera l'émancipation de l'humanité toute entière**. Si nous obéissons aux lois dites internationales, nous abdiquons notre mission car ce sont nos lois (Se djɔdjɔɛ dji) qui sont conformes à la Maât. Le droit dit international s'oppose à Se djɔdjɔɛ dji. C'est dans ce cadre que Lumumba revendiquait au moins la parité de Kemeta avec les autres nations, principalement la parité politique et donc militaire : le rôle du Fari est de faire la guerre ! Il a affirmé, en qualité de Xola et de Fari, que **Kemeta écrira sa propre Histoire et qu'elle sera une Histoire de Gloire et de Dignité**.

« *En effet, la dernière phrase sortie de la plume de Lumumba, peu avant sa mort, est **une véritable prophétie** sur la carrière de la conscience historique en Afrique. « L'histoire dira un jour son mot… **L'Afrique écrira un jour sa propre histoire… !*** » »[492]

Nous pouvons nous apercevoir que Lumumba parle ici au futur : Kemeta « écrira » sa propre Histoire et elle « sera » une Histoire de Gloire et de Dignité. Cela n'est pas étonnant lorsque nous savons que l'homme ou la femme d'État, la/le **Dukplɔla**, ne

[491] Jean-Philippe Omotundé, **La traite négrière européenne : vérité et mensonges**, page 35. Volume 3. Éditions Menaibuc, 2004.
[492] Isidore Ndaywel è Nziem, **Histoire générale du Congo**, page 11. Éditions De Boeck et Larcier s.a., 1998.

se préoccupe pas des prochaines élections mais s'occupe des générations à venir. Cette posture apparaît d'ailleurs dans l'un des Discours très éloquents de Lumumba que voici :

« *Congolaises et Congolais,*

Combattants de l'indépendance aujourd'hui victorieux, je vous salue au nom du gouvernement congolais ! […]

À vous tous, mes amis qui avez lutté sans relâche à nos côtés, je vous demande de faire de ce 30 juin 1960 une date illustre que vous garderez ineffaçablement gravée dans vos cœurs, ***une date dont vous enseignerez avec fierté la signification à vos enfants****, pour que ceux-ci à leur tour fassent connaître à leurs fils et à leurs petits-fils l'histoire de* ***notre lutte pour la liberté****.*

Car cette indépendance du Congo, si elle est proclamée aujourd'hui dans l'entente avec la Belgique, pays ami avec qui nous traitons d'égal à égal, nul Congolais digne de ce nom ne pourra jamais oublier cependant que ***c'est par la lutte qu'elle a été conquise****, une lutte de tous les jours, une lutte ardente et idéaliste, une lutte dans laquelle nous n'avons ménagé ni nos forces, ni nos privations, ni nos souffrances, ni notre sang. […]*

C'est une lutte qui fut de larmes, de feu et de sang, ***nous en sommes fiers jusqu'au plus profond de nous-mêmes, car ce fut une lutte noble et juste****, une lutte indispensable pour mettre fin à l'humiliant esclavage qui nous était imposé par la force.*

Ce que fut notre sort en quatre-vingts ans de régime colonialiste, nos blessures sont trop fraîches et trop douloureuses encore pour que nous puissions les chasser de notre mémoire. Nous avons connu le travail harassant exigé en échange de salaires qui ne nous permettaient ni de manger à notre faim, ni de nous vêtir ou de nous loger décemment, ni d'élever nos enfants comme des êtres chers.

Nous avons connu les ironies, les insultes, les coups que nous devions subir matin, midi et soir, parce que nous étions des Nègres. Qui oubliera qu'à un Noir on disait « tu », non certes

comme à un ami, mais parce que le « vous » honorable était réservé aux seuls Blancs ?

Nous avons connu nos terres spoliées au nom de textes prétendument légaux, qui ne faisaient que reconnaître le droit du plus fort.

Nous avons connu que la loi n'était jamais la même, selon qu'il s'agissait d'un Blanc ou d'un Noir, accommodante pour les uns, cruelle et inhumaine pour les autres.

Nous avons connu les souffrances atroces des relégués pour opinions politiques ou croyances religieuses : exilés dans leur propre patrie, leur sort était vraiment pire que la mort elle-même.

Nous avons connu qu'il y avait dans les villes des maisons magnifiques pour les Blancs et des paillotes croulantes pour les Noirs, qu'un Noir n'était admis ni dans les cinémas, ni dans les restaurants, ni dans les magasins dits « européens » ; qu'un Noir voyageait à même la coque des péniches, au pied du Blanc dans sa cabine de luxe.

Qui oubliera, enfin, les fusillades où périrent tant de nos frères, les cachots où furent brutalement jetés ceux qui ne voulaient plus se soumettre au régime d'une justice d'oppression et d'exploitation ! […]

Tout cela, mes frères, nous en avons profondément souffert.

Mais tout cela aussi, nous, que le vote de vos représentants élus a agréés pour diriger notre cher pays, nous qui avons souffert dans notre corps et dans notre cœur de l'oppression colonialiste, nous vous le disons tout haut, tout cela est désormais fini.

***La république du Congo a été proclamée** et notre cher pays est maintenant entre les mains de ses propres enfants.*

*Ensemble mes frères, mes sœurs, nous allons commencer une nouvelle lutte, **une lutte sublime qui va mener notre pays à la paix, à la prospérité et à la grandeur**.*

***Nous allons établir ensemble la justice sociale** et assurer que chacun reçoive la juste rémunération de son travail. […]*

Nous allons montrer au monde ce que peut faire l'homme noir lorsqu'il travaille dans la liberté, et nous allons ***faire du Congo le centre de rayonnement de l'Afrique toute entière.***

Nous allons veiller à ce que les terres de notre patrie profitent véritablement à ses enfants. Nous allons revoir toutes les lois d'autrefois et en faire de nouvelles qui seront justes et nobles.

Nous allons mettre fin à l'oppression de la pensée libre et faire en sorte que tous les citoyens jouissent pleinement des libertés fondamentales prévues dans la Déclaration des droits de l'homme. [...]

Nous allons supprimer efficacement toute discrimination *quelle qu'elle soit et donner à chacun la juste place que lui vaudront sa* ***dignité humaine****, son travail et son dévouement au pays.*

Nous allons faire régner non pas la paix des fusils et des baïonnettes mais la paix des cœurs et des bonnes volontés. [...]

Et pour tout cela, chers compatriotes, soyez sûrs que nous pourrons compter non seulement sur nos forces énormes et nos richesses immenses, mais sur l'assistance de nombreux pays étrangers dont nous accepterons la collaboration chaque fois qu'elle sera loyale et qu'elle ne cherchera pas à nous imposer une politique quelle qu'elle soit ! [...]

Ainsi, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, le Congo nouveau, notre chère République, que mon gouvernement va créer, sera un pays riche, libre et prospère. Mais pour que nous arrivions sans retard à ce but, vous tous, législateurs et citoyens congolais, je vous demande de m'aider de toutes vos forces.

Je vous demande à tous d'oublier les querelles tribales qui nous épuisent et risquent de nous faire mépriser à l'étranger.

Je demande à la minorité parlementaire d'aider mon gouvernement par une opposition constructive et de rester strictement dans les voies légales et démocratiques.

Je vous demande à tous de ne reculer devant aucun sacrifice pour assurer la réussite de notre grandiose entreprise.

L'indépendance du Congo marque un pas décisif vers ***la libération de tout le continent africain****. Notre gouvernement fort, national, populaire, sera le salut de ce pays.*

Voilà, Sire, Excellence, Mesdames, Messieurs, mes chers compatriotes, mes frères de race, mes frères de lutte, ce que j'ai voulu vous dire au nom du gouvernement en ce jour magnifique de notre indépendance complète et souveraine. […]

J'invite tous les citoyens congolais, hommes, femmes et enfants à se mettre résolument au travail, en vue de créer une économie nationale prospère qui consacrera notre indépendance économique.

Hommage aux combattants de la liberté nationale !
Vive l'indépendance et l'unité africaine !
Vive le Congo indépendant et souverain ! »[493]

Lumumba est un Xola ! Nous devons témoigner de son Existence Éternelle. Nous célébrons son immortalité en Garants de sa mémoire.

« « Dans le culte des Ancêtres sont ainsi célébrées, avec la vie, également les trois dimensions du temps. En commémorant les Ancêtres, on se souvient qu'ils ne peuvent continuer à vivre que dans la mesure où les vivants maintiennent vivante leur mémoire (leurs prières, rites, gestes, paroles et lois) et continuent à transmettre la vie reçue d'eux. La communauté n'est donc pas communauté seulement dans sa relation au passé (Ancêtres), mais aussi dans sa relation aux générations futures. » »[494]

Lumumba, le Fari du Duname*f*e, est précédé par Kwamé Nkrumah, le Wosadjefo, et suivi par Cheikh Anta Diop, le plus

---

[493] Lilian Thuram, **Mes étoiles noires, De Lucy à Barack Obama**, page 251 à 256. Éditions Philippe Rey, 2010.

[494] Noël Izenzama Mafouta, **Le paradigme écologique du développement durable en Afrique subsaharienne à l'ère de la mondialisation. Une lecture éthico-anthropologique de l'écodéveloppement**. Page 354. Éditions Peter Lang, 2008.

grand Nunlonla de notre époque. C'est cela la Sainte Trinité. Lumumba est l'Innovateur, Diop est le Fondateur et Nkrumah est le Théoricien. Cette Sainte Trinité répond également à la dernière étape de la formation du Leader dans le Have : l'Éveil, la Connaissance et l'Action. Nkrumah constitue le niveau de l'Éveil ; Diop se place au niveau de la Connaissance ; Lumumba, lui, se hisse au sommet de la pyramide en se plaçant au niveau de l'Action. Fondateur s'entend ici au sens de Bâtisseur à partir des Fondations. Ces trois personnages constituent la trinité au sein de la même génération.
Mais nous avons également une trinité en dehors d'une même génération mais qui est transgénérationnelle, conformément au principe du Hahehe qui dit : « Chaque personne humaine a **le mandat transgénérationnel** ». En effet, l'époque de Wilmot Blyden constitue l'esquisse de l'Éveil ; celle de Diop se réfère à la Connaissance, et la troisième génération, la nôtre, se réfère à l'Action. Tout cela répond parfaitement à la théorie de l'École dans la Tradition.

La troisième génération, la nôtre, qui se réfère à l'Action, boucle donc le processus entamé par l'Éveil. D'où la nécessité de ne jamais rater un moment historique. Autrement dit, c'est maintenant, aujourd'hui et non pas demain, que nous, Héritiers des Togbwiwo, dignes Enfants de Lumumba, devons AGIR sur les pas du Dukplɔla et accomplir absolument, à notre époque, le Dunameƒe !

« ***Chaque génération doit dans une relative opacité découvrir sa mission, la remplir ou la trahir***. »[495]

Nous sommes en pleine étape de l'Action, à nous de remplir dignement notre Mission. Par conséquent, nous devons agir en évitant toutes formes de trahison et en restant fidèles à

[495] Frantz Fanon, **Les damnés de la terre**, page 197. Éditions La Découverte, 2002.

notre Tradition. **C'est cela le Testament que nous a laissé Lumumba entre les mains de la Mère de ses Enfants, nos Sœurs et Frères** :

« *Ma compagne chérie,*

Je t'écris ces mots sans savoir s'ils te parviendront, quand ils te parviendront, et si je serai en vie lorsque tu les liras. Tout au long de ma lutte pour l'indépendance de mon pays, ***je n'ai jamais douté un seul instant du triomphe final de la cause sacrée à laquelle mes compagnons et moi avons consacré toute notre vie.*** *Mais ce que nous voulions pour notre pays, son droit à une vie honorable, à une dignité sans tache, à une indépendance sans restrictions, le colonialisme belge et ses alliés occidentaux qui ont trouvé des soutiens directs et indirects, délibérés et non délibérés, parmi certains hauts fonctionnaires des Nations Unies, cet organisme en qui nous avons placé toute notre confiance lorsque nous avons fait appel à son assistance, ne l'ont jamais voulu.*

Ils ont corrompu certains de nos compatriotes, ils en ont acheté d'autres, ils ont contribué à déformer la vérité et à souiller notre indépendance. Que pourrai-je dire d'autre ? Que mort, vivant, libre ou en prison sur ordre des colonialistes, ce n'est pas ma personne qui compte. C'est le Congo, c'est notre pauvre peuple dont on a transformé l'indépendance en une cage d'où l'on nous regarde du dehors tantôt avec cette compassion bénévole, tantôt avec joie et plaisir. Mais ***ma foi restera inébranlable****. Je sais et je sens du fond de moi même que tôt ou tard* ***mon peuple se débarrassera de tous ses ennemis intérieurs et extérieurs, qu'il se lèvera comme un seul homme*** *pour dire non au colonialisme dégradant et honteux, et pour reprendre sa dignité sous un soleil pur.*

*Nous ne sommes pas seuls. L'Afrique, l'Asie et les peuples libres et libérés de tous les coins du monde se trouveront toujours aux côtés de millions de congolais qui n'abandonneront la lutte que le jour où il n'y aura plus de colonisateurs et leurs mercenaires dans notre pays. À mes enfants que je laisse et que peut-être je ne reverrai pas, je veux qu'on dise que l'avenir du Congo est beau et qu'il attend d'eux, comme il attend de chaque Congolais, d'****accomplir la tâche sacrée de la reconstruction de notre indépendance, et de***

notre souveraineté ; car sans justice il n'y a pas de dignité et sans indépendance il n'y a pas d'hommes libres.

*Ni brutalités, ni sévices, ni tortures ne m'ont jamais amené à demander la grâce, car **je préfère mourir la tête haute, la foi inébranlable et la confiance profonde dans la destinée de mon pays** plutôt que vivre dans la soumission et le mépris des principes sacrés. **L'histoire dira un jour son mot**, mais ce ne sera pas l'histoire qu'on enseignera aux Nations Unies, Washington, Paris ou Bruxelles, mais celle qu'on enseignera dans les pays affranchis du colonialisme et de ses fantoches. **L'Afrique écrira sa propre histoire et elle sera au Nord et au Sud du Sahara une histoire de gloire et de dignité**.*

Ne me pleure pas, ma compagne. Moi je sais que mon pays, qui souffre tant, saura défendre son indépendance et sa liberté. Vive le Congo ! Vive l'Afrique ! »[496]

3) LE REGNE DU GUIDE DE L'HUMANITE

Nous entendons par Guide de l'Humanité, soit **Dukplɔla** en Eʋe, l'un de titres donnés à notre Dufia. Pourquoi ce titre ? Parce que le Dufia est le Garant et de Détenteur du Patrimoine commun de l'Humanité : Se djɔdjɔɛ dji, et parce qu'il est celui qui veille au maintien de la Maât qui est la Constitution de l'Humanité. Tant qu'un seul Kamit sur terre sera opprimé, le monde entier le sera. Tant qu'un seul individu humain sur terre sera opprimé, le monde entier le sera ! Le **Dukplɔla** est là pour veiller à ce que personne ne manque de rien et que personne ne soit privé d'égalité, de liberté, de solidarité et de justice. C'est le Testament du Dukplɔla Lumumba.

« La renaissance africaine commencera le jour où l'Afrique se persuadera qu'elle est capable de jouer le premier rôle dans l'histoire mondiale. »[497]

---

[496] Norbert X Mbu-Mputu, **Patrice Lumumba. Discours, Lettres, Textes**. Page 139 à140. Éditions MediaComX, 2010. Lumumba, dernière lettre à son Epouse.

Hɔluvi a toujours son bâton du Berger pour montrer qu'il est le **Dukplɔla**. Ce titre est le sommet de la pyramide.

De quelle manière le règne du **Dukplɔla** peut-il constituer un repère chronologique, un zéro absolu ?
La Tradition a toujours consacré le règne de chaque Dufia. Pour marquer le passage de celui-ci, il est tout à fait possible, notamment en ce qui concerne les actes administratifs et même bien au-delà, de se repérer à partir du **début du règne** de chaque **Dukplɔla**. Cela signifie qu'à la fin du mandat, le compteur repart à zéro et recommence à l'accession au pouvoir du nouveau Guide. Le jour de son intronisation constitue par conséquent l'année zéro de la nouvelle période de repérage.
En partant donc du jour d'intronisation (année zéro) du **Dukplɔla**, le repérage comprend le **nombre d'année** passé à la tête du Duta (l'an 1, l'an 2, l'an 3, etc. de tel ou tel Guide), le **mois de chaque saison** de l'année à partir du moment où on se situe, le **jour du mois ou d'un événement** donné. Nous pouvons par exemple dire qu'un document a été *« Enregistré en l'an 1, le 3e mois de la saison peret, le 21e jour du jour de la fête de l'Apparition en Gloire (i.e. du Couronnement) […] »*[498] Ou encore : *« En l'an 2, le 2e mois de l'Inondation, le 18e jour sous le règne de la Majesté de Haute et de Basse Égypte Kheperarê… [Sésostris 1er]. »*[499]

Cette chronologie est une Tradition vieille comme le monde. Sa visibilité historique est une réalité qui saute aux yeux, et nous devons, aujourd'hui, renouer avec ce repère politique.
Quand les historiens parlent du « siècle de Périclès », ils prennent pour repère la vie d'un homme politique. Par quelle opération de

---

[497] Ramsès L. Boa Thiémélé, **Nietzsche et Cheikh Anta Diop**, page 182. Éditions L'Harmattan, 2007.
[498] Théophile Obenga, **La Philosophie africaine de la période pharaonique**, page 276.
[499] Yopereka Somet, **Cours d'initiation à la langue égyptienne pharaonique**, page 82. Éditions Khepera et Presses Universitaires de Dakar, 2007.
Ces différents repères trouvent leur utilité dans la mesure où il existe différents types de calendrier (lunaire, solaire, astronomique), avec chacun ses événements et sa chronologie.

leur « Saint-Esprit » cela a-t-il pu changer sous les Romains qui ont préféré se référer à la date de la fondation de la ville de Rome (Ab Urbe Condita) ? Le cas des modernes eurasiatiques est encore pire puisqu'ils ne se réfèrent plus du tout à un événement politique mais **à des faits religieux** comme le font les Chrétiens en parlant d'années « avant/après Jésus-Christ » pour désigner leur ère, et les Musulmans en parlant d' « Hégire » pour signifier le début de l'islam. N'est-ce pas là faire une confusion entre le politique et le théologique ?

4) Le Fari Ramesu 2 et la Gloire de Waset

À côté d'Ishango, Waset est également l'une des Capitales les plus importantes qu'est connue Kemeta. Elle fut notre « Ville Sainte », qui a mis en avant une nouvelle facette de Re sous le qualificatif d'AMON (nom que la Tradition a retenu et continue de retenir jusqu'à nos jours). Waset signifie le « sceptre ». Le sceptre est le bâton du berger, donc du leader, du Dukplɔla qui montre le chemin à suivre à ses brebis. Waset est la ville du Leadership, la ville aux Cent Portes.

Parler du sceptre renvoie également à Ishango, raison pour laquelle Waset est une référence. En effet, Ishango a inventé les mathématiques qui ont été gravées sur le célèbre « Bâton d'Ishango ». Ce « Bâton » est le bâton mathématique sur lequel sont marqués les éléments de la science, et se dit « Mvwala za Mpimpita » en Kikongo. C'est le bâton du Pouvoir qui sert à organiser la Société sur des bases mathématiques : il fallait compter les personnes pour organiser et gérer correctement la Société. C'est l'origine du calcul de la valeur statistique de la vie. Depuis Ishango, la Tradition s'est perpétuée. De ce fait, tous les Axofiawo et Dufiawo de Kemeta ont toujours porté un sceptre avec eux : le Bâton d'Ishango qui est celui du Leadership, du

Commandement, de la Gestion correcte de la Société. C'est donc en hommage à Ishango que Waset portera ce nom symbolique.

Si Waset signifie sceptre, le sceptre est forcément détenu par le Leader, par un Chef : le Fari ou Dukplɔla. Comme Wosere porta le sceptre à Ishango, et comme Lumumba à notre époque porte le sceptre, **Ramesu 2 porta le sceptre à Waset**.
Ramesu 2 est le fils du Fari Seti 1er et fut le Fari du changement, du renouveau, du renouveau du leadership. Grâce à son intelligence et à ses talents, il redora le blason de Kemeta à son époque, et grâce à son génie militaire et à ses hautes qualités politiques, **il œuvra pour le désarmement et inventa la Diplomatie** : la conduite pacifique des relations extérieures d'un État. En effet, Kemeta était perpétuellement agressée par les Eurasiatiques qui ne cessaient de lancer des offensives militaires contre notre Continent. Mais à chaque tentative d'agressions, le Fari repoussait les Eurasiatiques et les battait à tous les coups. Conscient de sa suprématie politique sur les Agresseurs et de son hégémonie militaire notamment, le Fari les appellera au dialogue, conformément à la Tradition qui prône le dialogue et qui met en avant la parole, au règlement des conflits autrement que par la guerre, par la violence. C'est dans ce cadre que la Diplomatie, conformément à la définition que nous en avons donnée, verra le jour.

« ***Ramsès II (1301-1235 av. notre ère) est le plus grand bâtisseur dans l'histoire égyptienne****. Le récit de sa victoire à Qadesh est l'un des plus longs textes de la littérature pharaonique. À Qadesh ou Kadesh, ville de la Syrie, près de Hons, le pharaon, « élu de Râ », manque d'information, et se laisse tromper par une fausse nouvelle. Il se trouve ainsi dans une situation fâcheuse, séparé de ses soldats et encerclé par les Hittites et leurs alliés.*

Ramsès ne reçut que les secours du seul et unique Amon-Râ, qui lui donna la force de vaincre les ennemis (2500 chars). »[500]

Mais le Fari Ramesu 2 savait pertinemment que les Eurasiatiques constituaient une nation qui aime la guerre en promettant <u>le malheur aux vaincus</u> : leur politique étrangère étant la guerre. C'est alors qu'il les persuada d'utiliser leurs armes non plus pour s'entretuer, pour faire la guerre, mais bien au contraire pour se mesurer en compétitions sportives. Puisque les Eurasiatiques se battaient entre autres avec des javelots, des obus, des poids, le Fari leur conviera à organiser des tournois sportifs pacifiques pour déterminer lequel des participants lance le plus loin le javelot (**èkɔngɔ**, en Tsogho), le poids, etc. Ce qui donnera le lancer de javelots, de poids, non plus pour perforer le corps humain, mais bien pour s'amuser, pour divertir et se divertir.

C'est Ramesu 2 qui fit la gloire de Waset et qui fit d'elle notre Terre Sainte par excellence. La gloire de Ramesu 2 s'affirma de plus bel lorsque fut réinstaurée la Gloire d'Amon à Waset, la Capitale de l'époque, après la crise occasionnée notamment par l'usage du nom Ató sous le règne du Fari Akehenató.

Nous avons vu qu'il y a le Boso'mfo qui est un personnage théologique (le plus bas niveau), suivi du Nunlonla qui est un personnage scientifique (le niveau intermédiaire), et enfin le Fari qui est un personnage politique (le niveau le plus élevé). C'est la Sainte Trinité. Les raisons de cette trinité est la <u>séparation du langage</u> politique (Fari), scientifique (Nunlonla) et théologique (Boso'mfo) : le vocabulaire scientifique n'est pas à confondre avec les vocabulaires politique et savant. Chaque domaine a son langage, et chaque langage est employé à des moments et des fins précis.

[500] Théophile Obenga, **La philosophie africaine de la période pharaonique**, page 438.

À notre époque, le Fari est Lumumba, avec son Nunlonla : Cheikh Anta Diop, et son Boso'mfo : Kwame Nkrumah. À l'époque de Ramesu 2, celui-ci fut le Fari et avait son clergé : le « Clergé d'Amon-Re ». Mais qui fut son Nunlonla ? Si Cheikh Anta Diop est le Père de l'historiographie moderne, l'Imxotepe sous le règne de Ramesu 2 est le Père de l'Historiographie Kamit en général. Diop ne peut pas être désigné comme le père de l'historiographie (tout court), mais bien moderne, puisqu'il n'a fait que remettre les pendules à l'heure en rétablissant la vérité et continuité historique et en chassant la falsification sur notre histoire. Or c'est véritablement grâce à Athmxɔteƒe, Nunlonla de Ramesu 2 et Bâtisseur de Waset, que nous avons scellé les fondements de l'Histoire de Kemeta ; Diop en est l'équivalent à notre époque. C'est Ramesu 2 qui demanda à son Nunlonla de consigner ses exploits par écrit, chose qu'il fit. Il en résulte que partout, nous constatons que **l'écriture de l'histoire est du domaine politique et elle est prospective**. C'est la raison pour laquelle Lumumba a dit que Kemeta écrira sa propre Histoire et qu'elle sera au Nord comme au Sud du Sahara une histoire de Gloire et de Dignité. C'est en cela que consista d'ailleurs le travail du Nunlonla Diop : écrire l'Histoire de Kemeta.

Voilà les différentes raisons pour lesquelles **Ramesu 2 est à considérer comme un repère chronologique important dans notre Histoire**. Il faut compter à partir de **l'an 3196 avant Lumumba**, date de la mort du Fari Ramesu 2.

NUNLONLA { Athmxɔtepe --> Ramesu 2 ; Cheikh Anta Diop --> Lumumba } DUKPLƆLA

Ishango et Waset sont nos repères absolus. Nous devons donc absolument, pour cela, nous réapproprier les langues de ces deux Capitales importantes et symboliques pour tout le Continent : l'Eʋe (classique) pour Ishango et le Medu Neter pour Waset. En effet, l'Eʋe est pour les Kamit la langue-mère et ancienne : celle de la Première Unité, et le Medu Neter est aussi la langue ancienne : celle de la Seconde Unité.

5) ISHANGO, LA VILLE SAINTE ET BERCEAU DE NKUMEKƆKƆ

« ***Notre propre histoire recèle les lieux les plus sacrés et les plus saints qui soient sur terre***. »[501]

Évoquer Ishango comme repère absolu est non seulement évoquer Se djɔdjɔɛ dji et Maât, mais aussi le Berceau de Nkumekɔkɔ et des Mate Mata. Ishango est le point de départ de toutes choses, le lieu où les Kamit prirent l'initiative historique. Autrement dit, là où les choses ont sérieusement commencé et ont été prises en charge par l'Humanité d'un point de vue scientifique (mathématiques, médecine, etc.), politique, philosophique, etc.

Ishango est la Ville du Dieu Céleste : Re, et les Kamit, eux, sont les Dieux Terrestres. C'est **la Ville Sainte par excellence**, la ville la plus importante qu'est connue l'Humanité et qui a permis l'éclosion de toutes les merveilles entreprises par les Bantu des origines à nos jours. C'est à cet égard que sous le règne des Fari par exemple, les Kamit ne seront que les héritiers d'Ishango.

« *Les Peuls ont conservé* ***le souvenir d'un lieu originel, véritable paradis terrestre, où ils étaient heureux***. »[502], et ce Lieu est incontestablement Nuba, qui a pour Capitale Ishango.

[501] Molefi Kete Asante, **L'Afrocentricité**, page 15. Traduction Ama Mazama. Éditions Menaibuc, 2003.

Ishango est le Cœur (Dji) d'une Région (centrale : Tokata), la première (Gba = Ba) habitée (Nu). D'où Nuba comme nom de cette Région Centrale. En tant que Centre de rayonnement essentiel (développement) de la vie, inviolable (sanctuaire), c'est l'instrument générateur de la sécurité contre les effets nuisibles de la foudre émise par le tonnerre (Shango).

Ishango est le lieu générateur de la sécurité pour la première fois contre la foudre (Sokpe) : Sanctuaire en tant qu'Abri (Paratonnerre) contre les nuisances de la foudre. Sanctuaire signifie que si tu te trouves dans cet endroit, il ne t'arrivera rien.

Ishango signifie :

1° **Paratonnerre** (lieu de neutralisation des effets de la foudre : Shango.

2° **Lieu sanctuarisé** contre les feux de brousse.

3° **Abri** au pied du volcan[503].

Le « I » d'Ishango, en tant que préfixe, indique le moyen de la maîtrise (contrôle), l'action de circonscrire et de limiter les nuisances (action en connaissance de cause par exemple), le contrôle des forces négatives. Il est au début d'une autre ville traditionnelle comme **Ibadan** signifiant lieu de maîtrise de la violence (adan = violence). **Ife** (Ifa) indique le lieu de paix (fa = paix), le faiseur de paix, le géomancien (celui qui cherche et trouve les moyens de prévenir les malheurs). Dans **Ifrikiya** (village de pêcheurs), nous avons le « ya » qui désigne la « communauté », « ifriki » qui désigne « ceux qui maîtrisent les arts de conservation », « friki » qui signifie « filet ». Quand on parle du **(K)ikongo**, c'est pour désigner ceux qui savent se conduire en Kongo.

---

[502] Amadou Hampâté Bâ, **Contes initiatiques peuls**, page 360. Éditions Stock, 1994.

[503] Nos Ancêtres étaient tellement savants qu'ils pouvaient vivre sous le pied dui volcan. C'est pourquoi il y avait des Guze souterrains pour s'abriter en cas d'éruption volcanique, de même que nos temples sont souterrains. Et quand il y avait des inondations, on pouvait s'abriter au somment de la montagne. Aussi, la lave du volcan contient de la matière minérale très riche pour l'agriculture. Ishango était donc le lieu le plus favorable à la vie humaine.

La signification du nom Ishango indique ce qu'est cette ville :

1° Géographiquement, **Ishango est le premier lieu de séjour et de sécurité collectives des individus modernes** à partir de la pointe sud de Kemeta. C'est un sanctuaire, non seulement paratonnerre, mais surtout **lieu de maîtrise des Arts du feu en plus de tous les autres arts** comme la Musique, la Sculpture, l'Architecture, la Peinture, etc. La sécurité dans la nature est le résultat d'une Géographie Sacrée, partie intégrante de la science géodésique ou étude des conditions d'habitabilité durable des lieux.

2° Historiquement, **Ishango est le premier lieu de mémoire de l'Isamame inaugurée par l'invention de la Science (Nunya) et l'institutionnalisation de la Justice : la Maât**. Qui dit histoire dit politique (Dunya) et Nkumekɔkɔ. Ce qui revient à la remise en cause du donné en général (Nkumekɔkɔ), refus des états de fait au profit du droit (politique) et mémoire des hauts faits collectifs.

Si nous pouvons constater que chaque culture possède un <u>fleuve civilisateur</u>, cette tendance est une initiation et imitation d'Ishango. En effet, Ishango est la Première Ville et Lieu de Culture à avoir compris que sans eau (Nun = la Source = Se djɔdjɔɛ dji), il ne peut y avoir de Nkumekɔkɔ. C'est ainsi que **le fleuve Kongo deviendra le premier fleuve civilisateur au monde et dans l'histoire de l'humanité**, avec pour repère la Région Centrale, Nuba, qui a pour Capitale la Ville de Re.

Le mot Kongo recouvre au moins trois sens :

- premièrement, il désigne **l'eau, le fleuve**. Pris dans ce premier sens, le mot Kongo renvoie à Se djɔdjɔɛ dji, donc à Nkumekɔkɔ. Kongo ==> eau. Or l'eau, c'est la source, la source de vie : Ankh. La source, c'est Se djɔdjɔɛ dji, là où nous devons nous abreuver. Dans ce sens, Kongo désigne ce

vers quoi il faut tendre : Se djɔdjɔɛ dji, Maât, la Mère, la Source, notre Centre d'intérêts. D'où le concept de « fleuve civilisateur » à cause de Se djɔdjɔɛ dji qui contient en son sein (la graine) les concepts de Maât et de Duname ;

- deuxièmement, il désigne **le front de mer** (rappelons que Kemeta a la plus grande mer du monde), **le bord de l'eau, là où pousse le roseau**. Ko = roseau ; Ngo = le front (comme le front de la tête) ;
- troisièmement, il désigne **la clairière, là où pénètre le soleil, le pays du Soleil** : Ra.

Si nous parlons du fleuve Kongo, c'est pour évoquer le fait que **toutes les révoltes importantes d'émancipation de l'humanité se sont déroulées au bord de ce fleuve**. Ce fut le cas à Ishango, 101.961 ans avant Lumumba, avec la mort de Wosere, lorsque se produisit le Vodunu ; ou encore à notre époque, avec Lumumba, pour la libération de Kemeta de l'Occupation militaire européenne : les « Indépendances ». Rappelons que le dernier instant de liberté de Lumumba, avant son démembrement, a eu lieu au bord du fleuve Kongo, endroit où il fut fait prisonnier par les adversaires de Kemeta.

Le Kongo, qui désigne donc au départ une « chose », le fleuve, finira, de par son importance capitale et de par son contenu riche, par désigner l'Être humain : les Kongo, en tant qu'Enfants du Fleuve (comme Eʋe qui désigne les Enfants de la Vallée). Tout comme le mot Kamit qui, à l'origine, désigne le limon, la bonne terre, finira par désigner la personne humaine : le Kamit.

« Qui et quels nous sommes ? Admirable question !
À force de regarder les arbres je suis devenu un arbre
et mes longs pieds d'arbre ont creusé dans le sol de
larges sacs à venin de hautes villes d'ossements
à force de penser au Congo

je suis devenu un Congo *bruissant de forêts et de fleuves*
où le fouet claque comme un grand étendard
l'étendard du prophète
où l'eau fait
likouala-likouala
où l'éclair de la colère lance sa hache verdâtre et force
les sangliers de la putréfaction dans la belle orée
violente des narines.
Au bout du petit matin le soleil qui toussote et
crache ses poumons [...]. »[504]

Nous pouvons constater que le fleuve Kongo est à Ishango ce que le Nyili sera à Ta Meri : le Nyili est donc l'équivalent du Kongo. Dire que Ta Meri est un don du Nyili revient à dire que le Nyili, l'eau, est la source de vie : animale, végétale, humaine.
À la suite du Kongo/Ishango et du Nyili/Ta Meri, chaque culture cherchera son fleuve civilisateur. Pour Israël, ce sera le Jourdain. Pour l'Inde, ce sera le Gange qui est pour eux un fleuve sacré et purificateur : remarquons ici que lorsque nous enlevons les voyelles dans le mot Gange, nous avons les consonnes GNG. Or GNG se rapproche de KNG (Kongo), le « K » devenant « G »[505] comme dans « Gondwana » chez les Indiens et « Kondwana » chez les Kamit pour désigner la première terre émergée du Nun, le Continent primordial. Mentionnons que le véritable mot Indien n'est pas le Gange mais Ganga ou Gonga, ce qui évoque Kongo. *« Le Gange, appelé par les indigènes Padde, Bourra-**Gonga** ou **Ganga**, c'est-à-dire le fleuve par excellence, prend naissance sur le revers occidental du mont Kentaïsse, dans le Grand-Thibet. »*[506]

---

[504] Aimé Césaire, **Cahier d'un retour au pays natal**, page 28. Poésie. Éditions Présence Africaine, 1983.
[505] Comme « **K**ikuyu » qui peut se dire « **G**ikuyu ».
[506] M. Malte-Brun, **Précis de la géographie universelle ou description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau**. Page 14, volume 4. À Paris, 1813. Chez Fr. Buisson, Libraire-Éditeur.

Pour la Chine, le fleuve civilisateur est Tseu Kiang. Nous avons encore dans le mot Kiang le KNG de Kongo, comme dans Ganga des Indiens. *« Le Yangzi Jiang ou Yang-Tseu Kiang en français **LE FLEUVE BLEU** »*[507], ce qui rappelle le **Nyili bleu** et le **lotus bleu du Nyili**. Le bleu, c'est la couleur du pagne d'Esise, la couleur de la guérison. Rappelons que le lotus pousse au bord du Nyili, d'où le Nyili bleu, tout comme le roseau, le nénuphar pousse au bord du Kongo.

Ishango est le Fief de Wosere[508] qui en est le Dukplɔla, l'Emblème, le Symbole ; lieu où il vécut et mourut pour finalement ressusciter. **101.961 avant Lumumba**, début de l'Isamame, le Djembe fut inventé à Ishango pour annoncer au monde que les Kamit ont pris l'initiative historique et ont décidé de prendre le monde en charge : c'est le Leadership ! C'est ainsi par exemple que les mathématiques seront nées à Ishango et mise sous forme écrite 91.961 avant Lumumba, afin de correctement et scientifiquement organiser la Société. Parler d'Ishango, c'est évoquer Esise, Wosere, ainsi que l'Isamame consacrée par les Mate Mata.

*« La multiplication et la division égyptienne sont fondées sur les duplications et l'addition. De la sorte, le calculateur peut faire **l'économie de la connaissance des tables de multiplication**. La méthode mise en œuvre est fondée sur un théorème simple à démontrer. […]*

À quand remonte l'emploi des duplications ? L'étude de l'os d'Ishango[509] *apporte une réponse claire à cette question. Le site d'Ishango, proche des sources les plus méridionales du Nil, se trouve aux abords du fleuve Semliki*[510] *à environ quinze kilomètres au sud*

---

[507] **Dictionnaire Le Robert** illustré d'aujourd'hui, page 1530. Édition du Club France Loisir, 2000.

[508] Son Nunlonla est Djehuty.

[509] *« Cf. J.P. Mbelek, **Le déchiffrement de l'os d'Ishango**, (2003-2004), Ankh n° 12-13, pp. 118-137 […]. »*

[510] *« Cette région, intégrée actuellement au parc de Virunga, abrite le site d'Ishango, un des sites archéologiques d'où ont été exhumés les vestiges les plus anciens des civilisations du Congo. Signalons que cette rivière qui traverse l'immense plaine (Irungu, en langue Nande) a un nom*

de l'équateur. De plus, il est prouvé que la population de pêcheurs de la haute vallée du Nil est originaire de la région des grands lacs africains[511]*. […] De plus, comme un fait remarquable qui ne tient certainement pas du hasard au vu de ce qui vient d'être dit ci-dessus, le chiffre « 1 », forme de la pointe de harpon et hiéroglyphe du harpon, intervient dans l'écriture de « un » en égyptien ancien. Enfin, le déchiffrement de l'os d'Ishango montre que* ***l'Afrique est à l'origine de l'invention des arts mathématiques. Cet héritage ancien passé de l'Afrique équatoriale à l'Égypte*** *[…]. »*[512]

Les mathématiques n'ont pas été inventées il y a 91.961 ans avant Lumumba ; c'est plutôt leurs traces écrites qu'on a daté de ce moment-là. L'**Ikponenie** (Bâton d'Ishango) est **une machine à calculer**, comme le Djembe est une machine à communiquer. En tant qu'instrument, c'est une machine à calculer basée sur l'opération de la multiplication qui est, comme son contraire la division, un cas particulier de l'addition. Il symbolise la démultiplication du pouvoir humain dans le temps, notamment en matière démographique. Comme objet mathématique, **c'est un moyen de gestion des ressources humaines dans la société**, avant la découverte de sa qualité d'outil universel pour étudier et gérer toutes les choses visibles et invisibles.

---

spécifique, celui de Kalemba. Comme on le sait, Semliki est un sobriquet d'origine coloniale qui s'est imposé, comme Ruwenzori, à l'occasion du passage dans cette région de Stanley à la recherche d'Emin Pacha. Comme il se trouvait sur les contreforts du Ruwenzori, apercevant une rivière dans la plaine, Stanley aurait demandé à un natif ce que c'était : il se fit répondre en nande « Simuliki » (il n'y a rien ou il n'ya rien dedans). Le terme fut adopté pour désigner la réalité géographique (…).

On pourrait, en même temps, préciser la portée de certains autres termes. Si on a parlé des Monts « Mitumba », c'était pour distinguer un état de fait. Pour quelqu'un qui se trouvait dans la plaine de la Semliki, les brouillards perçus au loin et contrastant avec le bleu des montagnes donnaient l'aspect de nuages voyageant dans un ciel bleu. C'est cette sorte de fumée qui a inspiré le nom « Mitumba » signifiant en kinande « qui fument » (eritumba = fumer). Quant au lac Edouard, il avait son nom propre. On le qualifiait de lac (ngetsi) Kaihura, du nom d'un chef local qui avait résisté aux assauts du Bunyoro (…). »

Isidore Ndaywel è Nziem, **Histoire générale du Congo**, page 221. 1998.

[511] *« B. Sall, Des Grands Lacs au Fayoum : L'Odyssée des pêcheurs, (2003-2004), Ankh n°12-13, pp. 108-117. »*

[512] Textes réunis par Babacar Mbaye Diop et Doudou Dieng, **La conscience historique africaine**, page 156 à 157. Éditions Fikira, 2007 / L'Harmattan, 2008.

Grâce à cette machine, nous avions déjà découvert le concept d'infini. L'Ikponenie a d'abord servi à compter les personnes avant d'être généralisé pour compter les choses et faire des calculs complexes, et même aller jusqu'à faire des découvertes. C'était donc un instrument qui servait à des fins sociales : comment gérer la société, la population. Aujourd'hui, on parle par exemple de quotient familial ou de valeur statistique de l'individu. Or nos Ancêtres, à cette époque déjà, calculaient déjà ce qu'il faut pour que personne ne manque de rien. On voit là l'importance du calcul : c'est d'abord économique. Et finalement comme le calcul sert à faire des prévisions (prévoir), cela devient scientifique. Mais cette science est d'abord « science humaine ». En s'étendant, elle est devenue « science de la nature » aussi. À partir de là, nous avons découvert que tout ce qui existe dans le monde peut être exprimé en formules mathématiques. Tout ce qu'on connaît peut ainsi être exprimé sous formes mathématiques. Aussi, tout ce qu'on ne connaît pas peut également être découvert grâce aux mathématiques avant d'être vérifié dans la réalité.

L'Ikponenie est donc d'abord une **machine à calculer** : c'est un instrument ; ensuite c'est un **outil de gestion sociale** ; enfin c'est un **outil universel** : gestion du monde entier, de tout ce qui se trouve dans le monde qui n'a pas d'extérieur.

Le nom Ikponenie est lié aux premières activités de gestion du vivant comme le filet circulaire (Asabu) ou non (fli = fri) et la nasse (Adja). Nous pensons d'abord à communalité ou villages de pêcheurs (Ifrikiya), mais c'est à un autre instrument de pêche que se réfère son nom, instrument qui est l'hameçon appelé Akpo*ŋ*. Akpo*ŋ* signifie ce qui est au bout de la canne (a = préfixe privatif comme dans Anu ; kpo = bâton ; *ŋ* = *ŋ*u = bout). Akpo*ŋ* (hameçon, harpon, crochet), c'est ce qui, à distance, permet de saisir, attraper, prendre, piéger, piger, regarder, comprendre ; sauf que le « a » cède au « i » d'inclusion (Ikpo) devant le concept de nombre (nenie) : Ikponenie. Le « i » veut dire « maîtrise », « contrôle »,

« prise en mains ». Pour maîtriser quelque chose, il faut un outillage, donc une machine ou une partie de machine. Quand on dit Ikponenie, on parle d'un instrument pour maîtriser une situation. Ikponenie, c'est qui (bâton) permet de voir combien (mot à mot). Soit : ce qui permet de maîtriser le nombre, ce qui permet de voir comment compter, de voir combien ça fait (calcul).

La Première Unité a eu lieu également à partir d'Ishango, il y a 1.001.961 avant Lumumba, Unité qui conduisit à s'apercevoir de l'archaïsme de Ɖemɔtika et qui initia la Révolution « Wosere », la plus importante que l'Humanité ait connue.
C'est encore à Ishango que sera inventé le papier à partir de la « peau parcheminée » (Djembe) et après à partir des feuilles : le Kpakpulusi (papyrus) = l'eau de chaux vive. En effet, en trompant les feuilles dans la chaux vive, nos Ancêtres ont constaté que le résultat obtenu était le même que celui avec la peau d'animaux. Pour éviter le gaspillage d'animaux, puisque les premiers supports d'écriture étaient faits avec la peau d'animaux, nous avons préféré les feuilles à l'eau de chaux vive.

Le **Sodjata**, dit « Sphinx » dans les langues eurasiatiques, est **achevé d'être construit par Ishango**, 13.961 ans avant Lumumba, ce avant la création de Ta Meri, pour annoncer la fin de la dernière glaciation et rappeler **le plus haut degré de connaissances** dont nous avons hérité et atteint jusqu'à nos jours par nos Ancêtres d'Ishango ; avant le début de la nouvelle ère que toutes les personnes humaines ont commencé à vivre depuis lors jusqu'à maintenant, et pour l'avenir dont nous devons tracer le chemin tout en n'en sachant que peu de choses.

« *Cet ouvrage montre avec clarté* ***les filiations qu'il y a entre le Mvett, livre de sagesse des Ekang (Fang) du Gabon, de Guinée Équatoriale, du Cameroun, du Congo et la sagesse des anciens Égyptiens, symbolisée par le Sphinx****.*

L'Égypte a merveilleusement illustré l'éternel combat de la dualité pour le maintien de la vie sous l'image du combat de Seth et Osiris. De même, le Mvett dans son étymologie e vet, prononce le geste de l'excès, du vouloir-vivre. Il présente le combat constant du mortel et de l'immortel pour l'acquisition de l'immortalité. Les récits du Mvett échappent à l'histoire événementielle, subvertissent le réel et s'écoulent dans une historicité pure, pensable par la conscience.
Le Mvett énonce le principe de la temporalité. Le temps d'avant les phénomènes. Le temps même. Ce temps capable de ramener l'homme vers lui-même, vers son essence oubliée, mais sans laquelle il n'est pas. Le Mvett demande donc à être interprété. L'interpréter, c'est participer à son dévoilement. Nous demandons au lecteur d'apprécier notre vision du Mvett afin de découvrir une vérité existentielle pour lui et son époque. »[513]

Les graphes et les noms d'Autorités Politiques antérieures ne sont pas encore entièrement déchiffrés, et ceux qui le sont déjà sont mis en sécurité sous des légendes sensibles du passé en termes de dieux et déesses, termes qu'il ne faut pas prendre à la lettre bien évidemment.
Avant les **graphes** dont sont issus tous les systèmes d'écritures, c'est **par le Djembe** inventé depuis 101.961 ans que se transmettaient et se transmettent encore, en même temps que par la parole, les connaissances indispensables : c'est l'acousmatique. Rappelons que « *La science est antérieure à l'écriture. Le signe de la croix est antérieur à la croix. Le mvwala a été fait longtemps avant la création de l'État. »*[514]

---

[513] Alain Elloué-Engoune, **Du Sphinx au Mvett - Connaissance et sagesse de l'Afrique**. Quatrième de couverture. Éditions L'Harmattan, 2008.
[514] Kimbembe Nsaku Sêngele, **Ntangu Yi Fweni/Voici venu le temps. Contribution de la Cosmologie et de la Spiritualité Kôngo à la Renaissance Kamit**. Page 18. Éditions Amouna Hungan Ga, l'an 50 de l'ère Lumumba.

En Eʋe, le Lion en tant que « Roi » se dit « **Simba** », et en tant que Chef (Leader) se dit « **Djata** ». C'est le même mot que nous retrouvons en Bambara :

« Le mot ***sodjata, ou sodjara (en bambara), désigne en réalité le sphinx, être extraordinaire qui a une tête et un cou d'homme et un corps de lion****, et dont la taille dépasserait celle du cheval. Selon sa taille et ses mœurs, le sodjara porte des noms précis : djara-minè-djara, « un lion qui capture d'autres lions », comme le chat capturerait les souris ; djara-mannwana, « lion qui réduit d'autres lions » ; wandjaraka, « plus corpulent et plus grand que le lion » ; so ta djara, « le lion qui s'empare des chevaux », comme le chat s'empare des souris. « Plus grand et plus fort que tout » : telle serait la signification du nom Soundjata. Notons, pour terminer, que le sphinx est chanté de nos jours encore chez les Soninkés, les Malinkés et les Bambaras. »*[515]

En Kikongo, **(Ku)diata** signifie « piétiner », « écraser », « avancer en frappant le sol avec bruit ». Nous retrouvons la notion de ce qui est grand, fort, imposant : le Sodjata. En Lingala, **(Ko)niata** signifie la même chose. **Diata** et **Niata** signifie : la **marche**, la **démarche**. Ça peut être aussi **un ordre donné** (l'impératif), l'ordre de marcher par exemple. Rappelons qu'en Kikongo comme en Lingala, « moudre », « écraser », « écrabouiller », se dit **Kunik**a (Kikongo) et **Konika** (Lingala), comme lorsqu'on écrase les grains de sésame sur une pierre polie.
Dans Koniata, il n'y a que le « K » et le « Ni » qui se télescopent en « S » et en « Dji » dans Sodjata : **Ko**niata = **So**djata. Dans le Kudiata, c'est le préfixe « Ku » qui est remplacé par « So » (qui se rapproche du « Ko » de Koniata) dans Sodjata : Kudiata = Sodjata.
Sodjata et Kudiata (Djata et Diata) sont à rapprocher, unité culturelle oblige, du Md Ntr, notre langue sous le règne des Fari, à travers le mot **Udjat**. Udjat est traduit par « Force », comme dans

---

[515] Youssouf Tata Cissé/Wa Kamissoko, **La grande geste du Mali**, page 77. Éditions Karthala-Arsan, 2000.

la formule « Ankh, Udjat, Seneb » : « Vie, Force, Santé ». Udjat = (K ?)Udiat(a ?), renvoie à K**udiat**a (en Kikongo) = (K)Udiat(a), ou encore à Sodjata = (So)djat(a).

« Djara-**minè**-djara, « un lion qui capture d'autres lions » » : en Kikongo, **(ku)mina** signifie « avaler » (quelque chose) ; il peut également s'employer dans le sens de dominer, vaincre. Nous retrouvons la similitude entre le « minè » du Malinké, traduit par « capture » et le « mina » du Kikongo et de l'Eʋe (avant d'avaler, de manger, il faut bien évidemment capturer sa proie, c'est-à-dire être en possession de).
Mi (verbe) = avaler ; Na = état inchoatif du verbe. Mina = qui est capable d'aspirer, d'avaler. Le Na de Mina est à rapprocher du Na de Gana, Pays des mines (tirées de la terre), qui donne les moyens du Salut (Sauvé = Gan). « Ade wu lan, mi gan » = le chasseur a attrapé (tué) le gibier, nous sommes sauvés. »

« Djara-**mannwana**, « lion qui réduit d'autres lions » : en Kikongo, « se battre » se dit **(ku)nwana**. Nous retrouvons encore ici la similitude entre le « nwana » en Kikongo (ne se bat-on pas pour vaincre son adversaire, c'est-à-dire pour le réduire, le mettre en échec ?) et le « mannwana » en Malinké, traduit par « réduit ». D'ailleurs, dans le tome 2 du même ouvrage de Tata Cissé et de Wa Kamissoko, à la page 12, nous pouvons apprendre que le mot « **nwanaw** » signifie : « guerriers valeureux ». Nous retrouvons l'idée de se battre, comme en Kikongo.

Nous avons mentionné que le Sodjata a été construit pour annoncer le plus haut degré de connaissances atteint par nos Ancêtres d'Ishango. Or le Sodjata, c'est le lion (le « roi » des animaux). Et le lion fait allusion au chat (qui mange les souris). En Kikongo, le chat se dit « **Nyawu** ». Le découpage étymologique du mot Nyawu donne : Nya = connaissance, savoir ; wu (comme dans Sematawu) = au-dessus, élevé. **Nyawu est donc un animal qui a une connaissance, autrement dit un savoir très élevé**. Cela

évoque « **le plus haut degré de connaissances** », symbolisé par le Sodjata, ce félidé.

Ce qui se vérifie avec le mot « Nyawu » se vérifie également avec le mot « lion ». En Lari, le lion se dit « **Ngombulu** ». Or le mot Ngombulu signifie mot à mot « (comment) éviter de s'égarer ». Le « ngo », comme dans « Kongo », signifie le « front », comme le front de la tête ; le « bu », lui, renvoie à l'imagination, à l'intelligence. En Eʋe, l'imagination se dit « Bubu » ; imaginer se dit « Bususu » ou penser autrement que d'habitude : d'où l'imagination se rapporte à l'intelligence et est plus importante que le savoir ; elle est illimitée comme la volonté. Le Ngombulu est donc cet animal qui possède de l'imagination, comme le Sodjata ! Le « mbu », qui est le radical ici, la racine, se décompose en « me bu » qui signifie : « je suis égaré ». Le « lu », comme dans « Sukulu[516] » (le « ku », c'est la graine), indique l'appropriation. C'est le dérouillage, c'est-à-dire l'appropriation de l'aisance. C'est le droit chemin, en parlant du mouvement d'indication : c'est suivre le droit chemin. Si « ngombulu » désigne le « lion », il nous faut prendre ce mot dans sa fonction symbolique dans la mesure où « ngombulu » est la métaphore pour dire « Bantu » : les Bantu sont comme des Lions. Le lion désigne quelque chose de spécifiquement humain ; il est le gardien des urnes, le symbole de Ɖemɔtika. Le lion est ce qui permet d'éviter la fraude : il symbolise la régularité, c'est-à-dire ce qui fait que les choses se fassent dans les règles. N'avons-nous pas dit plus haut que le Sodjata a été construit pour rappeler, c'est-à-dire remettre en mémoire, le plus haut degré de connaissances jusqu'ici atteint par nos Ancêtres ? Le Sodjata, c'est le Legba même : **celui qui nous indique le droit chemin**. Il nous indique le chemin de la connaissance, du savoir. Il est notre « ange gardien » : c'est le Chacal de Wosere. Nous retrouvons sa

[516] Au Kongo-Kinshasa, il y a une communauté qui porte le nom de « Suku ».

fonction de « gardien » (de la mémoire) comme l'Axofia est Gardien de la Tradition.

« C'est que le Sphinx, le grand Sphinx de Guizeh (Gizèh), taillé en plein roc, avec 17 mètres de haut et 39 mètres de long, [...] a le visage (front, yeux, nez, bouche, lèvres, menton : tout l'aspect, toute la face, toute la partie antérieure de la tête), nègre, sans reste [...].
Tel est le mot de l'énigme : la négritude du Sphinx de Guizeh. *»*[517]

Évoquer Ishango, c'est évoquer la Capitale du Dunameƒe. En effet, s'il nous faut reconstruire une Capitale de l'Unité, cela doit se faire en se réappropriant nos symboles les plus forts. Ishango fut notre Capitale à l'époque d'apparition de l'Isamame, et doit également jouer le même rôle de nos jours. Nous devons reconstruire Ishango sur les fondements de Se djɔdjɔɛ dji, de la Maât. C'est avec toute la volonté du monde et la détermination que nous devons travailler pour la reconstruction d'Ishango, la Capitale de l'Uhem Mesut, avec son fleuve civilisateur : Kongo, et pour emblème : Lumumba, le nouvel Wosere. Se référer à Ishango signifie que **notre enracinement**[518] **se trouve au cœur de la Région Centrale : Nuba**, et que de la même façon, **dans les deux autres Régions : Gana et Somali, nous devons reconstruire de nouvelles Capitales** qui ne soient pas sur une périphérie facilement envahissable. L'exemple d'Abuja au Nigéria et de Brasilia en Amérique du Sud est là pour nous faire réfléchir à ce sujet. Dans notre Histoire, il est fréquent de toute façon de construire de nouvelle Capitale conforme à l'époque donnée. L'Histoire des Fari est remplie d'exemples de ce genre.

C'est donc en étant armé de **l'Appel d'Ishango** que nous manifestons cette volonté de reconstruction de la Capitale

---

[517] Théophile Obenga, **Cheikh Anta Diop, Volney et le Sphinx. Contribution de Cheikh Anta Diop à l'Historiographie mondiale**, page 64. Éditions Khepera et Présence Africaine, 1996.
[518] **Nous devons garder notre intégrité et nos racines**.

Politique de Kemeta, Appel intitulé « Me Yina » et dont voici les paroles :

Me Yina

1.
Ishango ye fe hame mi la yi
Ishango ye fe hame mi la yi
Ishango mi la yi Ishango abongo
Ishango adja ka ye wo nye
Ishango adja ka ye wo nye : adja tugbanu ye

2.
Me yina ɖe me yina ne gba nye
Agbadja me tsan ma nɔ ɖe
Me yina lo me yina ne gba nye
Agbadja me tsan ma nɔ
Ne gba nye yitsi me tsan ma yi ɖe
Me yina nye me kaya ne gbɔgbɔ o
Ame dji ma kuwo me djɔ wo gblon na o
Me yina Ishango ne gba nye agbadja me tsan ma nɔ

3.
Aƒeviwo be yewo layi lo
Wo layi le agbadja me nyi sɔ
Asigba alɔgbɔ tsan, mi layi Ishango
Afeviwo be yewo layi lo
Naneke ma gble mia wo do me o

Traduction :

1. À Ishango, c'est ensemble que nous devons y aller
À Ishango, c'est ensemble que nous devons y aller
À Ishango, c'est à Ishango que nous irons en Volontaires de la Liberté
Les racines de notre Peuple se trouvent à Ishango

C'est à partir d'Ishango que nous sommes devenus Enfants de Waset.

2. J'irai sûrement même si
C'est en armes que je devrais être
Je proclame que j'irai, j'irai même si
C'est en armes qu'il faut y aller
J'irai même s'il s'agit d'aller sans retour
J'irai sans souci du retour
Personne ne naît pour vivre sur terre éternellement
J'irai à Ishango même si c'est en armes qu'il faut y aller.

3. Les Citoyens disent qu'ils doivent y aller
C'est demain qu'ils partiront en armes
Nous irons combattre même les mains nues
Ces Citoyens disent qu'ils doivent y aller
Rien ne peut nous empêcher d'y aller ensemble.

Lorsque sont venus les Envahisseurs Eurasiatiques, on se repliait non pas parce qu'on avait peur ou par la défaite, mais pour bien se préparer et méditer pour contre-attaquer. C'est Me Yina : on abandonne les côtes pour aller dans les terres et pour préparer l'offensive. Cela apparaît d'ailleurs dans les cérémonies des Fari : à un moment donné, il retournait à Ishango (vers le Sud) pour s'inspirer de nouveau. « Aller au vert » pour les sportifs correspond à aller à la « retraite » : c'est se mettre dans le Yayra me. Cela signifie que tout se prépare. Aller au vert, c'est **se ressourcer** !

Me Yina conduit nécessairement à Kemeta Na Zon !

C'est dans ce sens qu'Ishango est l'un de nos repères absolus, si ce n'est le plus important, depuis au moins **101.961 ans avant Lumumba**, année à prendre en compte lorsque nous citons et situons Ishango. Nous devons donc avoir l'audace de citer Ishango, la Ville Sacrée par excellence, dans nos travaux et dans notre vie de tous les jours. Ce « Lieu des Origines » semble en

toute probabilité être celui que décrit Amadou Hampâté Bâ dans les « Contes initiatiques[519] » :

« ***En ce pays, rien ne manquait*** *: fortune, bétail ou céréales*[520]*, tout s'y trouvait* ***en abondance***[521]*.*

On n'y connaissait aucun souci*.* ***La mort y était rare***[522]*, la progéniture nombreuse, la maladie inconnue.* ***Tout le monde était en bonne santé***[523]*. Même les vieillards à la tête chenue conservaient leur vigueur ; ils ignoraient la fièvre, la toux et la décrépitude.*

Le cheptel lui aussi ignorait la maladie. Point de diarrhées épuisantes, point de maux de poumon, point de mouches piquantes. Dans les champs, les acridiens ne dévastaient point les récoltes.

En ce pays béni *où la mort était rare et* ***les « connaisseurs***[524] ***» nombreux, la pauvreté***[525] ***était chose inconnue****. Celui qui ne possédait que deux troupeaux inspirait la pitié, on le disait miséreux. À Heli et Yoyo, seules les sauterelles venaient glaner les champs après la récolte.*

Tel était le pays où les Peuls vivaient riches et heureux !

---

[519] Il faut savoir que les Contes initiatiques ont pour but essentiel d'apprendre l'histoire réelle et non fantasmagorique aux étudiants. Par conséquent, il ne faut pas les prendre à la lettre, c'est-à-dire comme de simples et vulgaires fantasmes, mais il faut plutôt en comprendre le sens, c'est-à-dire la réalité historique : c'est l'historicité ! Dans le cas de ce Conte intitulé « Njeddo Dewal, mère de calamité », nous voyons parfaitement que l'histoire du personnage Bâgoumâwel coïncident avec celui de Wosere, c'est-à-dire celui qui veut abolir la violence et dans la nature et dans la société ; et que Njeddo Dewal n'est rien d'autre que l'incarnation de la violence dans la nature et dans la société : c'est un fait naturel ayant existé et dont nous retrouvons la trace dans nos Contes ! La Ville ici décrite coïncide avec Ishango : là où tout a sérieusement commencé, le paradis terrestre ! Nous invitons par conséquent nos érudits à reconsidérer tous les Contes initiatiques et à les replacer dans un contexte historique !

[520] Se référer à la notion de « Blemame », « ble » = céréale.

[521] Se référer à la notion d' « Ayiguƒeto », le Continent de l'abondance.

[522] D'après le Testament de Wosere, la vieillesse chez les Kamit commence à 144 ans.

[523] Se référer au Testament de Wosere, avec le perfectionnement de la médecine.

[524] « Connaisseur (gando, de andal, « connaisseur ») : savant au sens total du terme, aussi bien en théorie qu'en pratique, et ce dans tous les domaines. Sa connaissance englobe bien l'aspect extérieur que le sens caché des choses. »

[525] N'avons-nous pas dit que les Kamit sont matériellement et spirituellement riches ? C'est l'application du Principe de Mansine, d'après l'Ablɔɖeha.

*À l'horizon se profilaient des crêtes de montagne dont les courbes s'enchaînaient et se chevauchaient harmonieusement. Les vallées inondables regorgeaient de grandes mares poissonneuses couvertes de **nénuphars**[526] **aux fleurs épanouies**, aux graines aussi nombreuses que des grains de mil et aux baies succulentes, si douces qu'elles n'écorchaient point les gencives.*

Dans la haute brousse, les biches gracieuses et les grands buffles majestueux vivaient en paix car on n'y connaissait point de fauves et les cités n'abritaient point de chasseurs[527].

Le pays était tant aimé de Guéno que si la lune, boudeuse, abandonnait son logis, disant « je ne reviendrai pas », des étoiles brillantes apparaissent, trouant le ciel à la façon d'un couscoussier, afin d'illuminer l'espace et les logis des hommes.

Dans le Wâlo, les puissants fromagers côtoyaient les larges baobabs, comme pour regarder ensemble les grands caïlcédrats étendre leurs branches volumineuses dont on tirait un bois d'œuvre précieux.

Les plaines fertiles aussi vastes que l'espace céleste.

On ne pouvait dénombrer les rivières et les cours d'eau qui arrosaient la terre en ondulant.

Ici, des bancs de sable dévalaient jusqu'au fleuve comme pour s'y nettoyer.

Là, des collines boisées, peuplées de myriades d'oiseaux, venaient plonger leurs pieds dans les eaux, comme pour se laver les jambes jusqu'aux genoux. Leurs doux vallonnements épousaient les méandres des rivières, semblant accompagner les vagues jusqu'à leur domicile nuptial.

La nature ayant horreur de l'uniformité[528]*, parfois des barrages de pierre paraissaient vouloir empêcher les cours d'eau de poursuivre leur chemin vers leur destination finale : <u>le grand lac salé</u>. Mais l'eau, cet élément-mère sans âme*[529]*, est l'incarnation*

---

[526] Le nénuphar, le roseau, le lotus, tout cela évoque le Kongo, le Nyili.

[527] Nous avons humanisé la Nature !

[528] Se référer à la notion de « fractales ».

[529] Cela indique l'absence d'animisme à Kemeta, depuis les origines.

même de la patience et de la force. Quand un obstacle lui barre le chemin, elle s'élève d'abord sans se presser jusqu'à le recouvrir ; puis elle bondit, dispersant un nuage de gouttelettes au point de faire croire à la venue d'une gatamare, la première tornade de l'année. Une partie de ce nuage d'eau s'évapore en fumée, mais une fumée qui ne bouche pas les narines et n'empêche point de respirer ; le reste se rassemble en contrebas, formant à nouveau une belle bande blanche qui reprend sa route et roule vers son but, grignotant ses berges et excavant son lit pour augmenter son envergure.

Aux abords des cours d'eau, la fumée d'eau adoucissait si bien l'atmosphère que quiconque s'en approchait sentait son corps se rafraîchir et éprouvait, le moment venu, une irrésistible envie de dormir, à en piquer du nez !

Bref, ***le pays était si agréable que l'étranger qui y mettait le pied en oubliait de retourner chez lui !***

Les griots de Heli et Yoyo ont chanté en long et en large ce merveilleux pays*. Ils l'ont appelé le « pays septénaire », car sept grands fleuves y serpentaient à travers sept grandes plaines sablonneuses dont les belles dunes dévalaient comme des vagues pétrifiées. […]*

En un mot, rien, dans ce pays, ne pouvait causer de mal. […]

Le voyageur y découvrait, au fil de ses randonnées, des demeures dont chacune était plus agréable que la précédente.

[…] Les tornades ne provoquaient pas de coups de tonnerre. ***Jamais la foudre[530] n'y avait gâté quoi que ce soit[531] : elle n'avait pas brûlé l'arbre, encore moins incendié la maison. En ce pays, tout mal était inconnu.*** *»[532]*

La Ville que décrit Amadou Hampâté Bâ n'est rien d'autre qu'Ishango, **le Pays des Ata Lantɔ**, nos Togbwiwo Incarnés, qui deviendra l' « Atlantide » chez l'Eurasiatique Platon et « Atlantes »

[530] Se référer à la notion d'Ishango : la foudre !

[531] Ishango veut cela même : Shango = Foudre ; I (Ki = A) = préfixe privatif. Notre Sanctuaire est paratonnerre et parabole (enseignement) : captation et stockage des forces-ressources.

[532] Amadou Hampâté Bâ, **Contes initiatiques peuls**, page 27 à 32. Éditions Stock, 1994.

pour désigner les Kamit d'Ishango, dans son récit mythique et placé en dehors de toute réalité historique. La question d'Ishango est géographique et historique. Ce qu'on appelle le « Ruwenzori » était un ancien volcan. La disparition d'Ishango n'est pas due à une invasion puisque c'était un Sanctuaire. C'est lors de la dernière éruption volcanique[533] que l'ancienne ville a été couverte de cendres. Cela signifie que tout ce que nos Ancêtres ont fait se trouve aujourd'hui encore sous les cendres, et dans cette région pluvieuse, la conservation des documents archéologiques est meilleure que dans le Sahara et le Kalahari. Nos Ancêtres avaient prévu l'arrivée de chaque éruption volcanique, et chaque fois la population était évacuée avant le moment fatidique. Il y a des agglomérations nouvelles qui ont été recréées à cet endroit enseveli : la région n'est donc pas inhabitée et ne l'a jamais été d'ailleurs. Reconstruire Ishango doit tenir compte de ce que nos Ancêtres ont fait : ce n'est pas forcément à la lettre mais plutôt d'après ce qu'ils appelaient la Géographie Sacrée.

Comme le rappelle le Professeur Cheikh Anta Diop, *« L'architecture, elle aussi, a toute son importance chez nous ; elle possède cette particularité intéressante d'avoir des formes millénaires susceptibles d'une adaptation nouvelle et qui, en outre, se prêtent indifféremment aux constructions religieuses et civiles. C'est ainsi que le style de Djenné et les lignes courbes de la case savamment exploitées donnent lieu à des villas remarquables. Chaque jeune Africain a, en quelque sorte, le devoir de construire selon ces styles et selon tant d'autres également africains pour vivifier des formes d'art qui nous appartient en propre […]. »*[534] Il nous faut donc avoir nos spécialistes, notamment des Architectes, Géologues et Miniers pour savoir où se trouve la nappe d'eau et le

---

[533] Amadou Hampâté Ba identifie ce volcan à **Njeddo Dewal, mère de la calamité**, dans ses Contes initiatiques peuls. Cette catastrophe naturelle est celle qui s'abattra sur le Pays de Heli et Yoyo, dans le Wâlo, véritable paradis terrestre.

[534] Cheikh Anta Diop, **Alertes sous les Tropiques. Articles 1946-1960. Culture et Développement en Afrique noire**. Page 42 à 43. Éditions Présence Africaine, 1990.

feu souterrain, et choisir le nouvel emplacement le plus approprié pour la reconstruction de la Capitale Politique du Dunameƒe, à travers un ambitieux Programme Architectural de grande envergure de reconstruction de toute Kemeta.

Ishango est cette Société qui a poussé l'évolution dans tous domaines à un tel point que sous le règne des Fari, les Kamit n'ont fait que puiser dans cet héritage conséquent, dans ce Patrimoine Universel. Comme le mentionne le Professeur Ngombulu, *« […] « Si vous voulez tuer le serpent, ne l'attraper pas au milieu parce que le serpent risque de faire une pirouette et vous injecter son venin. Il faut l'isoler par la tête. »* ***L'Histoire de l'Afrique commence bien avant l'Égypte****. Le monde existe il y a des millions et des millions et des millions d'années. Donc l'Afrique existe il y a des millions et des millions d'années. […] Tout ne part pas de l'Égypte. […]* ***Il y a des civilisations antérieures****. »*[535]

Concluons cette succincte présentation d'Ishango en mentionnant pourquoi faut-il aller à la campagne une fois au moins, de nos jours. L'Agbledede est ce qui permet la prospérité : « les bonnes pensées viennent de l'estomac », proclame-t-on dans la Tradition (« bien manger »). L'eau qui sort de la source crée le lit du fleuve, comme la pensée du paysan (qui sort de la source qu'est l'individu humain) va humaniser la nature. C'est la création de l'Agbledede qui a fini l'apogée de l'humanisation de la nature 101.961 ans avant Lumumba. Ce qui s'est passé avant ce processus, c'est que les Kamit ont amassé les connaissances de la Nature : les Bantu ont d'abord sérieusement et profondément étudié leur environnement avant d'inventer les sciences. C'est ce qui explique pourquoi **nous possédons déjà toutes les connaissances et les sciences passées, présentes et même futures**.

[535] Ngombulu Ya Sangui Ya Mina Bantu Lascony, dans l'**Entretiens avec N.Y.S.Y.M.B. Lascony**. Paris, octobre 2008. Réalisée par Kheperu n Kemet (www.uhem-mesut.com).

Par conséquent, aller à la campagne permet de voir la Gloire des Kamit hier comme aujourd'hui encore. Il faut se replonger dans le Bain Initial, s'abreuver à la Source.

6) L'Âge Politique : la trame historique

Le principe dynastique répondait aux insuffisances de Ɖemɔtika mais ne répondait pas à **la question posée par l'Organisation Sociale qui est le bien commun, l'intérêt commun**. D'où le caractère archaïque de Ɖemɔtika dès son apparition. Or nous nous sommes rendu compte que les résultats de Ɖemɔtika n'étaient pas ce qui se trouvait dans Se djɔdjɔɛ dji : **quand on dit que chacun compte, il compte dans le statut (Amenu wɔna) et il compte aussi numériquement**. C'est ainsi que la période dynastique a suscité tout de suite la contestation. Les Axofiawo sont choisis dans une Waalde : nous nous situons ici dans l'universalité puisque c'est une personne qui est choisie parmi tant d'autres (systémique). Or sous les Fari, c'est dans une famille (ce qui est très restreint et exclut par conséquent les autres membres de la société) que se choisissait les Dirigeants. Dans ce cas, il n'y a qu'une seule famille qui fournissait l'excellence, alors que la société entière contient une infinité de potentialités.

Toutefois, comme la dynastie était une solution à un problème particulier et à une époque donnée, on a laissé passer. C'est le modèle de l'Axofia qu'on a appliqué au sommet, le Duta, mais mal appliqué puisque l'Axofia était élu certes à vie, mais était cependant choisi, désigné. Or ce n'est pas le cas sous le règne des Fari. Si le système dynastique a duré, c'est parce que cela répondait à un besoin. Au début, Ɖemɔtika répondait aux besoins auxquels satisfaisait Se djɔdjɔɛ dji, mais ça ne le faisait que partiellement puisque Se djɔdjɔɛ dji impliquait implicitement Duname. La période dynastique obéissait aux besoins de stabilité

puisque les principes de Se djɔdjɔɛ dji sont intangibles. On pensait que les mêmes personnes (intangibles comme les principes) correctement formées pouvaient toujours correctement appliquer ces principes. Or rien n'est donné d'avance. Ɖemɔtika répondait à une partie des exigences qui ont été consolidées mais transgressées par la pratique dynastique.

Comment sortir de cette impasse puisque Ɖemɔtika n'était pas incompatible avec la pratique dynastique ? Nous avons cherché ce qui, plus que Ɖemɔtika et la dynastie, répond à Se djɔdjɔɛ dji : **Duname**. Nous avons donc mis plus de 100.961 ans pour trouver la solution, depuis la consécration de Ɖemɔtika il y a 101.961 ans avant Lumumba, et l'invention de Duname 100.961 ans plus tard. Il y a eu du travail : le cercle factoriel nous enseigne que nous n'avons pas tous le même de temps de réaction.

Nous constatons que l'Histoire de Kemeta a évolué en trois temps après **la découverte des principes (Se djɔdjɔɛ dji)** et la volonté de leur application correcte. Pour satisfaire aux principes de Se djɔdjɔɛ dji, nous avons fait :

- Un premier essai avec **la consécration (application) de Ɖemɔtika** il y a 101.961 ans avant Lumumba ;
- Un deuxième essai avec **la consécration (application) du principe dynastique** il y a 5261 ans avant Lumumba ;
- Un troisième essai avec **la consécration (application) de Duname** il y a 2.775 ans avant Lumumba.

La période dynastique nous a permis de découvrir **le Djiɖuɖu Susu**. Le premier Philosophe est de ce fait Imxotepe, sous Djeser. Cela permet d'ailleurs de comprendre pourquoi *« La pratique philosophique est inséparable de cette autre forme de pratique théorique qu'on appelle la science. »*[536] Le grand mérite de

[536] Paulin J. Hountondji, **Sur la "philosophie africaine". Critique de l'ethnophilosophie**. Page 124. Éditions François Maspéro, 1980. Première édition : 1976.

l'Architecte de Sakara est d'avoir créé des **Centres de Formation**. C'est déjà le Have qui est en germe. Ce qui caractérise cette époque est la formation des leaders. Il faut que des gens soient formés et désignés à des domaines précis : il ne suffit pas d'être cultivé. C'est à ce moment que nous avons découvert que tous ceux qui ont occupé Kemeta les premières années de l'apparition de l'Humanité avaient renié leur animalité. D'où « la société est dans la nature ». C'est un constat qui découlait de la Première Unité et qui a abouti par la création de deux États séparés, séparation qui était une transgression contre la Première Unité. Pour réparer cette transgression, il fallait par conséquent refaire l'Unité : la Seconde Unité sous Nare Mari avec la Réunification des Deux Terres (États). Il fallait redéfinir correctement la Société : elle est comme « un cercle dont chacun de nous est le rayon ». C'est l'expérience de la division, de la séparation qui nous a permis de le découvrir.

La période dynastique existait avant la Seconde Unité qui ne fit que la consacrer, tout comme Ɖemɔtika qui préexistait à sa consécration à Ishango. Au départ, il y avait uniquement l'État du Sud. Après, avec les invasions au Nord, nous avons créé l'État du Nord. Tout cela était sur une base dynastique.

Avec le Djiɖuɖu Susu, nous avons affirmé notre volonté d'abolir la violence dans la Société : c'est l'objet de la Renaissance Wosere sous le règne des Fari.

La Pédagogie viendra tout éclairer ! Après Khe Wɔ Ƒe Se, nous aurons le Have qui viendra compléter l'Éducation donné par la famille et la Formation. Nous avions compris que ces trois éléments constituaient une issue contre la violence dans la société. Nous avons donc trois autres éléments au niveau de l'éducation :

- L'**Éducation** donné par la famille depuis la Première Unité ;
- Les **Centres de Formation** avec Imxotepe ;
- La **Pédagogie avec le Have** par Djesefɔ.

Une fois que nous avions su comment abolir la violence dans la Société, nous nous sommes posé une autre question : comment faire pour que la violence ne vienne pas de l'extérieur (de Kemeta) ? À Kemeta, nous avions aboli la violence dans la nature et dans la société. Mais la violence pouvait venir (et venait d'ailleurs) de l'extérieur. Or « le monde n'a pas d'extérieur » et aucune société ne vit en vase clos. Par conséquent, la violence de l'extérieur pouvait perturber la paix chez nous : la moindre perturbation d'une partie du système (le monde) paralyse le système dans son ensemble (les principes de Sɔ Nublibɔ). De ce fait, il nous fallait abolir la violence provenant de l'extérieur. **Ce qui fut et est encore le rôle des Djidjo qui apportent les principes de Nkumekɔkɔ hors de Kemeta pour éduquer le reste du monde**.

C'est le Fari Ramesu 2 qui règlera cette question de la violence provenant de l'extérieur de Kemeta en inventant la **Dukplɔbati (Diplomatie)** ! Avec la Dukplɔbati (mot à mot : « Bâton pour guider les Peuples ». Du = société, Kplɔ = guider, be = de, Ati = bâton), nous pouvions gérer la violence provenant de l'extérieur. D'où par exemple le Traité suivant entre Kemeta et les Hittites :

« *Auparavant donc, depuis l'éternité, les relations du grand prince d'Égypte avec le grand chef de Khéta étaient telles que le dieu avait prévenu les hostilités entre eux au moyen d'un traité. Mais à l'époque de Mouwattali, le grand chef de Khéta, mon frère, il combattit contre Ramsès II, le grand prince d'Égypte. Par après pourtant, à partir de ce jour, Hattousil, le grand chef Khéta, est lié par un traité pour établir des relations durables que Rê et que Seth firent pour le pays d'Égypte, avec le pays de Khéta, pour ne plus permettre que des hostilités naissent entre eux, et cela, à jamais…*
Le grand chef de Khéta n'entrera pas dans le pays d'Égypte, au grand jamais, pour y prendre quoi que ce soit. Ramsès, le grand

prince d'Égypte, n'entrera pas dans le pays de Khéta, au grand jamais, pour y prendre quoi que ce soit…
Si un autre ennemi se dresse contre le pays de Ramsès II, le grand prince d'Égypte, et que celui-ci fait dire au grand chef de Khéta : « Viens à mon secours contre lui ! », le grand chef de Khéta viendra et le grand chef de Khéta frappera cet ennemi. Mais s'il n'est pas du vouloir du grand prince de Khéta de venir (lui-même), il enverra son infanterie et sa « charrerie » et il frappera l'ennemi…
Si un grand du pays d'Égypte fuit et arrive chez le grand chef de Khéta, ou que se soit une ville du pays de Ramsès, le grand prince d'Égypte, et qu'ils viennent chez le grand chef de Khéta, alors le grand prince de Khéta ne les accueillera pas, mais il les fera ramener à Ramsès, le grand prince d'Égypte, leur Seigneur.

Extraits du traité entre les Hittites et Ramsès II.

Ce traité de paix entre Ramsès II et le roi des Hittites Hattousil, conservé aussi bien dans sa version hittite qu'égyptienne, est ***le premier traité diplomatique international de l'histoire du monde*** *dont le texte nous soit parvenu. Il est daté avec précision de la « 21e année de règne, le 1er mois de la saison de la germination, le 21e jour (donc dans la première quinzaine de décembre) sous la Majesté du roi de Haute et Basse Égypte, Ousermaâtrê-Setepenrê, le fils de Rê, Ramsès-aimé-d'Amon ».*

Il comporte essentiellement des clauses de non-agression et de respect du territoire national de chacun*, une alliance défensive réciproque assurant une lutte commune contre les rebelles, la promesse d'extradition des réfugiés politiques, l'amnistie pour ceux-ci.* ***Le droit international était né****. »*[537]

Après Ramesu 2, Kemeta était enfin prête à vivre dans Duname puisque jusque-là, Se djɔdjɔɛ dji a été complètement

[537] Théophile Obenga, **La Philosophie Africaine de la période pharaonique**, page 445 à 446.

redéfini dans la pratique comme **Constitution du Duname**. Nous avons à nouveau trois étapes :

- La consécration du **Djiɖuɖu Susu** pour abolir la violence dans la société kamit ;
- La consécration de la **Dukplɔbati** pour abolir la violence venant de l'extérieur de Kemeta ;
- La consécration de Se djɔdjɔɛ dji comme **Constitution du Duname**.

À partir de la Renaissance Wosere, les Kamit avaient fini leur mission de Nkumekɔkɔ. De ce fait, ils étaient devenus un **modèle** pour le reste de l'humanité. C'est d'ailleurs parce que nous étions un modèle que les autres nations étrangères vont commencer leur conquête de Kemeta, leurs différentes Occupations : c'est comme ça que les Mésopotamiens sont venus, après eux les Grecs, etc. Les Arabes d'aujourd'hui sont les descendants des Hyksos. **Tout le monde voulait devenir Fari**, puisque le modèle était les Kamit. Il s'était créé un appel d'air qui avait occasionné une sorte de parasitisme eurasiatique qui perdure encore jusqu'à notre époque. En réalité, c'est à partir du moment où nous deviendrions un modèle pour les autres nations que le déclin commencera et que toutes les convoitises et tous les malheurs s'acharneront sur nous. En effet, puisque nous étions les modèles, les autres voulaient nous ressembler. Or pour nous ressembler, il fallait que nous apprenions aux autres comment se gouverner eux-mêmes, comment apprendre à atteindre notre niveau d'excellence, sans toujours attendre tous des autres et aimer la facilité. Ainsi, nos Ancêtres n'hésitaient pas à installer des étrangers sur le trône ou à des fonctions à responsabilité. On les formait afin qu'ils rentrent chez eux (ce qui expliquera par exemple la vague des eurasiatiques à une certaines époques : Énée, Thalès, Platon, etc.) pour apprendre à devenir des « Fari », puisque tout le monde aspirait à cela.

« C'est dire que l'Égypte pharaonique, riche de sa très longue histoire, plus de trois millénaires, n'a subi la loi culturelle d'aucun peuple dans l'Antiquité. ***Tous les « conquérants » se sont tous, sans exception, incorporés dans le moule culturel indigène, autochtone, façonné par les Pharaons et le peuple égyptien de la fertile Vallée du Nil.*** *C'est dire aussi l'ascendant culturel et spirituel de l'Égypte antique, la puissance de ses constructions, l'éclat incomparable de ses œuvres d'art, ses immenses trésors de sagesse.*

Ainsi, l'Égypte a tout naturellement beaucoup apporté à ces peuples « étrangers » au plan décisif de la culture, des sciences, de la spiritualité, de la philosophie. *Par exemple, le papyrus égyptien a été le papier de toute l'Antiquité méditerranéenne et non l'argile sumérienne ou assyro-babylonienne. L'écriture proto-sinaïtique dérive des hiéroglyphes égyptiens, origine lointaine de ce fait des écritures phéniciennes (grecques, latines, écritures actuelles de toute l'Europe), hébraïques, araméennes, sémitiques méridionales (sabéenne, amharique). Diodore de Sicile (1,95) est formel : Darius 1er, roi des Perses, mort en 486 avant notre ère, a étudié la théologie égyptienne auprès des prêtres égyptiens à l'École de Saïs[538] dans le Delta.*

Ce sont les Grecs eux-mêmes, de Thalès à Aristote, qui se réclament des Égyptiens pour les mathématiques (la géométrie), l'astronomie, la conception de l'immortalité de l'âme humaine, le droit, les institutions politiques, la médecine, la théologie, les arts plastiques (la sculpture), la sagesse, la philosophie, les jeux de société, etc… *Les Grecs (d'Asie et d'Europe) n'ont réellement déployé tout leur génie scientifique et philosophique qu'à la suite de l'éducation de leur intelligentsia dans la Vallée du Nil. Thalès, Solon, Pythagore, Xénophane, Anaxagore, Démocrite, Empédocle, Hérodote,*

---

[538] L'École de Saïs signifie l' « École du Bonheur ». Nsaï en Kikongo signifie la « Joie », le « bonheur ».

Hippocrate, Eudoxe de Cnide, Platon, Aristote, Plutarque, etc… ont été dans la Vallée du Nil pour apprendre, étudier, recevoir l'initiation aux « mystères de l'univers ». Les écoles de Saïs, Memphis, Héliopolis, Thèbes, etc… ont tour à tour accueilli ces étudiants grecs si avides et si curieux pour les choses de l'esprit. L'enthousiasme des Grecs pour les savoirs de la Vallée du Nil s'était même transformé en légende nécessaire : ceux des savants grecs qui n'étaient pas dans la Vallée du Nil se croyaient obligés de s'attribuer quelque séjour studieux au pays des Pharaons. ***C'est dire la force de l'attrait de l'Égypte*** *pour les intellectuels grecs, dès l'expansion des Hellènes en Méditerranée. »*[539]

Or ce système éducatif avait fini par nous échapper et par se retourner contre nous-mêmes dans la mesure où les autres nations n'étaient pas encore suffisamment matures et prêtes à devenir matures et à se prendre en charge comme nous (n'oublions pas qu'à cette époque, nous avions déjà plus de 100.000 ans d'Isamame sur les Eurasiatiques qui n'en étaient qu'à leur début). Cette attitude, perçue comme suicidaire avec notre regard d'aujourd'hui pour nous qui analysons notre société et les causes de son déclin, est à remettre dans le cadre du principe de Mansine qui veut qu'on apprenne à chacun à commander, à devenir autonome. Pour cela, nous n'hésitions pas à installer des étrangers à des points stratégiques tels que les mercenaires étrangers dans notre armée. Peut-être étions-nous tellement confiants et sûrs de notre force qu'on ne pouvait soupçonner que les autres nations moins avancées que nous techniquement parlant pouvaient nous handicaper sur le long terme.

La formation des Eurasiatiques s'est déroulée en trois phases essentielles qui se sont chevauchées :

---

[539] Théophile Obenga, **L'Égypte, la Grèce et l'École d'Alexandrie. Histoire interculturelle dans l'Antiquité. Aux sources égyptiennes de la philosophie grecque.** Page 247 à 248. Éditions Khepera et L'Harmattan, 2005.

- Il y a les Djidjo, les voyageurs (Kamit), qui allaient apporter Nkumekɔkɔ dans les pays eurasiatiques mêmes, à la demande bien entendu des Eurasiatiques eux-mêmes, le plus souvent. Arrêtons-nous sur ce point pour préciser à nouveau que les Kamit étaient des navigateurs et des voyageurs depuis belle lurette, et qu'ils sortaient de leur Continent non seulement pour peupler d'autres contrées, mais aussi qu'ils habitaient, pour certains, à l'étranger comme on dit. L'érudition eurasiatique qui veut faire croire que les Kamit ne voyageaient pas avant la Déportation et l'Occupation s'avère sans fondement aucun. Par exemple, on allègue faussement que les Kamit sont arrivés aux Amériques avec ou grâce à la Déportation Eurasiatique, dit improprement Esclavage. Or les données historiques révèlent la réalité selon laquelle non seulement **nous vivions déjà dans ces contrées avant la Déportation** arabo-européenne, mais surtout qu'il y avait un contact permanent entre Kemeta et ses Enfants installés à l'Étranger, Enfants appelés « Ultramontains » et non pas « Diaspora » : le monde n'ayant pas d'extérieur. C'est que ce nous apprend d'ailleurs le Professeur Pathé Diagne en ces termes : « *Tarana est le nom qu'utilisaient avant les conquêtes européennes, pour désigner leur continent,* ***les natifs africains marana****, marranes, marrounes […],* ***restés Outre-Atlantique en contact avec l'Afrique de leurs origines, grâce à une navigation séculaire permanente****.*

C'est en direction de ces populations que Bakari II*, Mansa d'un Empire du Mali […],* ***dirige, en 1312, en connaissance de cause, son expédition transatlantique****. […]*

Ce sont ces populations natives africaines, fondatrices des grandes civilisations précolombiennes des « Têtes nègres géantes » de la Venta que découvre deux siècles plus tard Christophe Colomb, qu'accompagnèrent en 1492 comme guides Pedro Alonzo, Nino Rodrigues Xeres, et Luis Torres. ***Ces navigateurs avaient été choisis pour leur connaissance de***

l'Afrique, de la navigation transatlantique et des langues commerciales de l'époque, *dont le ghanawa, ghuanani-ou garani.*

Les mêmes populations natives africaines vont résister, à partir de 1492, comme « nègres marrounes », aux conquistadores mercenaires [...], envoyés à la fin du XVe siècle par l'Espagne de Christophe Colomb, de Cordoba, de Valiante et de Juan Guerido. [...]

Les migrations natives africaines ont commencé très tôt à peupler les terres de l'Outre-Atlantique, *à partir des corridors de navigation du nord et du sud-équatorial, balisés par des vents et courants marins favorables et permanents. Elles y organisent, dès la préhistoire et l'antiquité, au contact des migrations océano-eurasiennes, des territoires de peuplement, grâce à une navigation continue. Elles y développent, à l'époque du Sahara fertile, des cultures caractéristiques, à prééminence africaine, nilo-transatlantique. Elles y transplantent, des deux côtés de l'océan, la même toponymie et onomastique de noms d'ethnies, de pays et d'États, voire une même géopolitique intercontinentale. »*[540]

- Il y avait ceux parmi les Eurasiatiques qui se déplaçaient et venaient suivre l'éducation et la formation à Kemeta. Ils venaient s'abreuver à la source et retournaient chez eux devenir des leaders.

- Il y a enfin ceux qui sont venus et qui n'ont plus voulu retourner chez eux pour envahir Kemeta. C'est le cas des Hyksos, des Ptolémée, des Arabes, des Afrikaners, etc.

Kemeta, notamment Ta Meri par où les étrangers affluaient massivement à une certaine époque, était devenue une

[540] Pathé Diagne, **Tarana ou l'Amérique précolombienne. Un continent africain**. Page 7 à 8. Éditions Sankoré, 2009 / L'Harmattan, 2010.

sorte de Centre de Formation pour tous ceux qui nous prenaient pour modèle. Tout le monde venait s'y abreuver. Toutefois, seule le Nord de Kemeta était, jusqu'à une époque très récente, accessible aux étrangers. On sécurisait parfaitement le Cœur de Kemeta, Nuba notre Sanctuaire, où ils ne pouvaient et ne devaient d'ailleurs pas pénétrer avant René Caillé[541] au 19e siècle de l'ère européenne.

C'est sous la période dynastique que les Kamit sont devenus un modèle pour le monde. Cela amènera les autres nations à retenir le principe dynastique comme modèle. Or ils n'avaient rien compris à la continuité historique de Kemeta puisque les Kamit, eux, voulaient abandonner partout la dynastie au profit de Duname. L'une des raisons des « guerres puniques » est que les Romains tenaient toujours à la dynastie. Quand nous leur avons dit comment fonctionne Duname, ils ont tout de suite voulu détruire Kemeta (jusqu'à aujourd'hui, la destruction n'a pas cessé) en commençant par la destruction de Katago, le Lieu de la consécration de Duname par notre Mère Elisa. Sur les ruines de Katago, les Romains vont construire « Carthage », pour assouvir leur soif de la dynastie impériale.

« *On ne saurait insister sur le fait que* ***le général carthaginois Hannibal****, qui a failli détruire Rome et qui passe pour* ***l'un des plus grands chefs militaires de tous les temps*** *était un négroïde. On peut dire que c'est avec sa défaite que* ***s'acheva la suprématie du monde nègre*** *[…].* »[542]

Aujourd'hui, nous sommes retournés au paléolithique inférieur, c'est-à-dire à nous référer à l'Unité Continentale (la Première Unité) et à l'application de Se djɔdjɔɛ dji. C'est la Troisième Unité à notre époque !

---

[541] Jusqu'à cette époque, les esclavagistes eurasiatiques n'avaient jamais pu pénétrer le cœur du Sanctuaire, mais razziaient et s'installaient sur les côtes. C'est ce qui explique la présence des comptoirs esclavagistes sur nos côtes.

[542] Cheikh Anta Diop, **Nations Nègres et Culture**, page 184. Éditions Présence Africaine, 1979.

L'Âge Politique coïncide avec la Continuité historique et se présente en cinq étapes :

1° **La définition de Se djɔdjɔɛ dji** ;

2° **L'application de Se djɔdjɔɛ dji à grande échelle avec Ɖemɔtika** ;

3° **L'instauration du principe dynastique pour réparer les erreurs de Ɖemɔtika** ;

4° **L'invention de la Science Politique par laquelle les Kamit ont servi de modèle au reste du monde** ;

5° **La consécration de Duname que les autres Peuples ne font maintenant que commencer à esquisser**.

Parallèlement et toujours dans la continuité historique et politique, nous avons :
1° **L'Éducation familiale** ; 2° **La Formation professionnelle** ; 3° **L'instruction dans tous les domaines** (avec le Have).

L'instruction découle de la Fréquentation des Togbwiwo (Éducation familiale et Formation professionnelle qui sont un aperçu : c'est polytechnique) qui ont précisé les spécialités dans chaque domaine. C'est pour cela que le passage au Have est marqué par la production d'un chef-d'œuvre ou d'un exploit par chacun. L'instruction renvoie à une mission, à un rôle ; ce qui permet à chacun de faire sa place au soleil. L'Éducation et la Formation définissent les conditions d'apparition de l'instruction.
« L'éducation traditionnelle chez les Kongo passait par une notion importante, celle du Houissa (« convaincre, faire comprendre ») : ***le Kihouissa représente tout ce qu'on met en œuvre pour faire comprendre les choses, c'est donc l'équivalent de la pédagogie****.*
Et ce que le Kihouissa enseigne, ce sont les différentes règles de vie ou préceptes touchant des sujets universels, qu'illustrent le plus souvent les proverbes Bingana, sous tendus par la logique Kingana… »[543]

[543] Olivier Bidounga, **Le *Kimuntu*, source de la sagesse Kongo,** page 3. Article, 2009.

Au niveau de l'Axofia, nous avons Se djɔdjɔɛ dji appliqué à petite échelle. L'extension à grande échelle s'appelle Duname. Ce qui signifie que Duname était déjà en germe dans Se djɔdjɔɛ dji. Or **toute graine est saine**, c'est-à-dire protégée contre les contingences : c'est un invariant. L'Âge Politique s'est étendu sous le modèle de la graine et non du bouturage qui correspond à la dynastie. La graine, c'est la pluralité qu'on replante pour trouver la meilleure (aspiration de la) société correspondant aux aspirations des Bantu. La graine est la nouveauté radicale ! C'est Se djɔdjɔɛ dji : ça reproduit la chose à l'identique (l'invariant).

L'Âge Politique se définit par la découverte des Principes Fondamentaux, essentiels et incontournables, Principes qui renvoient, en termes numériques, aux chiffres **3**, **5** et **7**. Chiffres qui sont eux-mêmes des symboles forts dans la Tradition.

Le « 3 » renvoie aux trois principes fondamentaux de Se djɔdjɔɛ dji : Ma djɔ mɔna se, Zon nyie mɔna se, Sɔsrɔn mɔna se.

Le « 5 » renvoie aux cinq fonctions du Hahehe : Blibonɔnɔ, Kɔkɔɖedji, Bɔbɔɖedji, Nukpakpla, Nunyaname.

Le « 7 » renvoie aux sept principes du Djiɖuɖu Susu : Xixe godo la me lì ò ; Awɛkɛ me ye sukala la le ; Akògò ye amesiame nye le eʃe ʃomevi la me ; Ɖe mi le vo ye mi le du ; Hamewɔɖi la dzɔna le gamedzi, alebe nuku adeke trɔ zuna ati aɖe ene ; Tɔtrɔ nyowu la dzɔmɔnu tegbee, ele abena nuɖeviwo ɖo ŋse wu numaɖeviwo ; Azuma ye nye sukalele.

Se djɔdjɔɛ dji (3), Hahehe (5) et Djiɖuɖu Susu (7) constituent les Principes Fondamentaux de la Politique et de la Société ! L'Âge Politique va donc du 3, comme dans l'axiome : « **1 c'est rien, 2 c'est tout, 3 contient toutes les formes de pluralité !** » ; en passant par le 5 comme **les cinq points de la Xɔ Atógo** qui est le symbole par excellence de la Puissance, de la Gloire Éternelle ; pour aboutir au 7, **l'âge de Raison**, comme Hɔluvi qui, dans l'Enea de nyiɖe eye wo, vaut 7. L'Enea de nyide eye wo renvoie à la Mère du dernier couple des jumeaux à la suite de laquelle la jumelle (sœur du jumeau) fait de son fils un légataire universel : Hɔluvi. Il inaugure l'institution du Nɔgbɔnu : la Mère qui donne le Pouvoir à son Fils. Avant le Fari, il y a la Fari-Mère.

LO KIA 16

LE SYSTÈME FONCIER : L'INALIÉNABILITÉ DE LA TERRE

L'exemple le plus remarquable de l'interaction entre écosystème et régime d'exploitation des terres est la différence des systèmes fonciers. À ce sujet, il s'agit de traiter de la question de l'inaliénabilité de la terre dans la Tradition et en fournir les principales raisons.

En Eʋe, on désigne le « continent » par le mot « TO ». En Kikongo, la parcelle de terre se dit « ntoto » qui est en réalité le dédoublement du mot « to ».

Dans la Tradition, on dit qu'**il n'existe que deux opérations qui ont chacune des cas particuliers : l'addition et la soustraction**[544]. Comment se fait-il que l'addition a pour cas particulier la multiplication ? En quoi la soustraction a pour cas particulier la division ?

Quand on dit que « 1 c'est rien, 2 c'est tout », cela veut dire que nous partons de l'indivisible, c'est-à-dire ce dont la division échappe à la sensibilité. La division de l'individu (atome, molécule, plante, animal) équivaut à son anéantissement. Les trois réalités intelligibles fondamentales sont 0, 1 et 2. Nous passons du 0 à 1, de 1 à 2. Et c'est à partir de 2 que nous obtenons une réalité matérielle. Ce système de pensée s'appelle la **numérologie**, c'est-à-dire la signification, le sens des nombres.

---

[544] La commutativité est la relation entre l'addition et la multiplication. Cela s'appelle : nomination. La relation entre la soustraction et la division est du même ordre sauf que c'est une opération de dénomination ; autrement dit une réduction au même dénominateur.

Pour répondre à la première question, nous disons que l'addition comprend tous les nombres possibles : de 0 à 1, il y a l'infini. L'addition peut inclure tous les nombres possibles. Or dès que nous avons une infinité d'unités identiques, nous nous trouvons devant un cas particulier comme 1 x 1 à l'infini ; mais cela ne donne rien si ce n'est toujours 1. Or lorsque nous avons 2 x 2 à l'infini, cela devient une puissance. Dans la Tradition, il est dit que 1 x 1 = 0 puisque 1 c'est rien du point de vue des sciences humaines ! Rien + rien = rien. 2, c'est tout car pour avoir 2, nous passons de 0 à l'infini. En effet, $1^1 = 1$; tandis que $2^2 = 4$ (ce qui est différent de 2). Ceci confirme la puissance.
La multiplication veut dire que 1 x 1 x 1 à l'infini a toujours pour résultat : 1 ; ce n'est pas le cas pour 2 x 2 x 2 à l'infini. Or quand on additionne, nous avons un cas particulier de multiplication 2 x 2 x 2 x 2 à l'infini qui donne aussi 2 + 2 + 2 + 2 à l'infini.
20 est la multiplication de 5 par 4 : ce qui revient à additionner 4 fois le nombre 5. Et comme 20 peut lui-même être multiplié par 5, nous pouvons continuer ainsi jusqu'à tendre vers l'infini. Nous nous trouvons alors dans le domaine de l'humain où les choses ne répondent pas aux mêmes lois que celles de la nature.

Pour répondre à la seconde question, lorsque nous prenons par exemple le chiffre 1, nous divisons 1 par 1 et nous obtenons 1. Mais si nous divisons 2 par 2, nous obtenons encore 1. Dans le domaine des affaires humaines, cela veut dire que 2 – 1 = 1. De deux individus, celui qui en perd un se trouve isolé, et comme pour ainsi dire n'existe plus pour personne : 1 c'est rien[545] ! La division est donc une destruction, et détruire c'est soustraire.

« Gala est un attribut de la divinité des Kôngo. C'est à partir de cet attribut que les Kôngo commencent leurs nombres (Gôle qui signifie deux (2). 2 est le premier nombre. Pour les Kôngo, ***c'est le 2 qui***

[545] En Lari, la sentence « **Bole Bantu bukaka songho** » traduit parfaitement la maxime : « un c'est rien, deux c'est tout ! » Elle traduit l'idée selon laquelle : « l'union fait la force ». Bole = deux ; Bantu = personnes humaines ; Bukaka = solitude (donc 1) ; Songho = tristesse, douleur.

***détient les clés, les plans, les archétypes de la création**. Il est alors le premier nombre. Il est le principe créateur. Galà parle, crée, différencie et apporte l'énergie aux créatures en même temps. »*[546]

En revanche, la multiplication est toujours création, sauf au niveau de 1. Le contraire de la division est la multiplication, c'est-à-dire ce que nous cherchons en tant qu'Êtres pensants. **Pour nous démultiplier, nous devons éviter la division**. Le ntoto, c'est comme la connaissance qui n'a pas besoin d'être divisée pour être partagée à parts égales.

Comment sommes-nous passés du « to » (continent) au « ntoto » (parcelle du continent) ? « Ntoto » est le résultat d'une multiplication. Le « to » est ce qui contient l'ensemble des ressources. Or dans la mesure où le continent appartient aux Ancêtres, tout un chacun en est l'héritier. Par conséquent, chacun doit avoir sa part dans le « to ». C'est à ce moment qu'intervient la multiplication, puisqu'on partage le « to » pour le répartir à chacun des héritiers des Ancêtres. Donner à chacun sa part, c'est faire la multiplication : on passe donc du to au ntoto. On peut donc dire qu'il y a démultiplication. Mais comme le 1 est dédoublé, cela donne 2. La terre ne peut être mise en valeur que quand elle est démultipliée du to en ntoto.
Le « to » (la terre-continent) est un don de la Nature ; il appartient de ce fait à tous les Kamit sans exception. Chacun a en usufruit la totalité de la terre mais n'en utilise qu'une infime partie (comme nos possibilités mentales qui sont infinies, mais nous n'en employons qu'une infime partie). Pour simplifier, disons que tous les Bantu sont les enfants de la terre, notre Mère, et en sont les héritiers. En tant qu'héritiers, chaque individu humain doit recevoir sa part d'héritage de notre mère, la terre, et cette part est le « ntoto ». Le « ntoto » qui désigne le champ familial ou le

[546] Nsaku Kimbembe, **Confins spirituels du Kongo Royal**. Tome 1, page 25. Éditions Cercle Congo, 2010.

terrain communal n'est que le partage du « to » (le centre des ressources) réparti en parcelles mises en valeur (exploitées) par un individu ou un groupe d'individus : chaque unité familiale ou chaque Munusi*f*eti doit avoir son « ntoto » (terroir).

Dans la Tradition, **la terre ne se vend pas**. Il est possible de la mettre en bail, c'est-à-dire de permettre son exploitation en recevant souvent en contrepartie une redevance : la compensation. C'est donc la Communauté qui est bailleur. Avant de consentir aux droits de bail, on vérifie si le futur bénéficiaire (l'exploitant) respecte la Maât et les droits de la Communauté, s'il n'est pas là pour semer le trouble au sein de la communauté.

La terre n'est pas vendable pour trois raisons principales au moins :

1° **Le respect de la Maât** : ceci est le premier argument et le plus fort sans doute. Si la terre est vendue, certains vont exproprier d'autres. Finalement, il y aura des gens qui auront une portion de terre qui est si petite que cela ne pourra pas les nourrir, et d'autres qui n'en auront même pas du tout. Par conséquent, certains auront plus de terre qu'il ne faut, d'autres pas assez de terre qu'il faut, et d'autres encore rien du tout. Or **la justice veut que chacun ait suffisamment à manger, à habiter et à s'habiller**. La vente de la terre est donc une injustice.

2° **L'arbre de vie** : par l'arbre de vie, le Kamit devient rentier : « celui qui a planté un arbre avant de mourir n'a pas vécu pour rien », proclame la Tradition. Chacun doit avoir son arbre de vie. Or si on vend la terre, on vend l'arbre de vie : vendre l'arbre de vie revient à se vendre soi-même ! C'est donc un crime contre l'humanité que de vendre la terre.

Le sens est proportion dans la Tradition. Or si on vendait, certains auraient plus qu'il ne leur faut, d'autres moins qu'il ne leur faut, et d'autres enfin rien du tout de ce qu'il leur faut. Dans

ce dernier cas, c'est comme s'ils étaient privés d'un arbre de vie qui est un principe de prudence : il est une épargne pour son propriétaire.

3° **Le principe d'égalité de tous les Bantu** : nous sommes tous créanciers, spirituellement et matériellement : infini + infini = infini. La mère (la terre est notre mère) traite pareillement ses enfants, fille comme garçon, et ne fait pas de distinction entre eux. Par conséquent, **si la terre nous traite pareillement, nous devons tous avoir la même portion de terre en tant qu'Héritiers**. Pour maintenir cette égalité, la terre ne doit pas être vendue.
Si on ne respecte pas le principe d'égalité, on sombre dans l'esclavage (niveau juridique). Celui qui est dépourvu de tous moyens de production sombre dans l'esclavage puisque la terre est le premier moyen de production. L'égalité est une fonction géométrique (algorithmes) et non pas arithmétique. Ce qui caractérise la fonction géométrique, c'est la constance de l'élément multiplicateur qui permet de passer d'un seuil qualitatif à un autre. À chaque franchissement du seuil, il s'agit d'un bond dans un domaine donné comme battre un record, produire quelque chose d'inédit. Et cela concerne chacun des domaines de l'activité humaine. C'est cela le propre de l'esprit créateur. Ces bonds en avant ne peuvent être faits que suivant des plans, sans que les résultats à obtenir puissent être prévisibles. Ce qui se substitue à la prévision dans le domaine des affaires humaines s'appelle « défis », « paris gagnants » : ce n'est pas un jeu comme font les spéculateurs financiers et économiques.
« Si on t'attache, c'est qu'on te prive du mouvement sans restriction » : l'Amenu wɔna qui est la valeur au-dessus de tous les prix.

On dit que **la personne humaine est comme un arbre** : quand il naît, on enterre son cordon ombilical sous un arbre.

Toutes les graines produites par cet arbre sont la propriété de la personne concernée par l'arbre. L'arbre représente la personne même ! C'est ainsi que « kamit-terre » devient « kamit-personne » : le mot kamit désigne ici d'abord la terre sur laquelle est plantée l'arbre, et ensuite la personne humaine qui est symbolisée par l'arbre de vie. Le produit nourricier passe du cordon ombilical (rapport mère-enfant/fœtus) à la terre nourricière (rapport Terre-Muntu) : **le cordon ombilical est donc remplacé, à la naissance de l'enfant, par la terre qui devient nourricière pour lui**. La terre est notre mère et c'est elle qui nous nourrit. On passe facilement du mot kamit désignant la terre au mot « Kamit » désignant maintenant la personne humaine, dans la mesure où la terre est notre mère : les chiens ne font pas les chats comme qui dirait.

Comme la mère porte et nourrit l'enfant à travers le cordon ombilical dans le ventre, la terre est la mère qui nous porte et nous nourrit durant notre vie ici-bas. Elle est également le fœtus qui porte notre dépouille à travers la sépulture (la poche amniotique) qui est ancrée à la terre ; la terre nous porte durant tout notre cycle de vie : de la conception à la mort. *« Le sexe de la mère représente la porte d'entrée dans la vie, tandis que la tombe symbolise la porte de sortie. »*[547] À sa mort, le Kamit est planté dans la terre **comme la graine qu'on plante pour donner un nouvel arbre (résurrection) ou comme le cordon ombilical qu'on enterre sous l'arbre de vie**.

*« **La terre est « la mère » de la tribu** : si la mère porte durant huit ou neuf lunes un enfant dans ses entrailles, seule la terre le nourrit tout au long de sa vie. C'est elle aussi qui protégera pour l'éternité son âme défunte. »*[548], nous enseigne le Président Jomo Kenyatta.

---

[547] Amadou Hampaté Bâ, **L'étrange destin de Wangrin ou Les Roueries d'un interprète africain**, page 379. Éditions 10/18, 1973/1992.

[548] Jomo Kenyatta, **Au pied du mont Kenya**, page 34. Éditions Maspero, 1960.

Le mot Kamit désigne tout d'abord **la bonne terre** : c'est Kemeta ; ensuite, il désigne **la terre noire** : c'est le limon ; enfin seulement, il désigne **le propriétaire de cette bonne terre**, ceux qui possèdent la bonne terre non pas en fonction de la couleur de la terre mais de sa richesse intrinsèque : les Kamit.
Kamit désigne donc la terre (chose) et ensuite seulement son propriétaire (Muntu). Nous pouvons le traduire par Citoyen, **Enfant du Pays**, Autochtone. Il met en exergue notre rapport à la terre.

La personne humaine étant inaliénable, nous comprenons mieux pourquoi la terre également doit être inaliénable : **elle représente la personne humaine**. Aussi, si la terre est notre mère, nous ne pouvons la vendre : la mère est un Muntu et ne doit par conséquent pas faire l'objet d'une vente. Prohiber la vente de la terre, notre mère, pose le principe de la prohibition de la prostitution dans la Tradition : toute femme étant par définition une mère potentielle (d'après Nɔgbɔnu et Belena), la mère, la femme ne se vend pas !

La production des ressources est toujours supérieure à la croissance démographique. Or comme c'est le Kamit qui est le centre des ressources, **il n'y a pas de croissance économique sans croissance démographique**. De ce fait, il faut beaucoup d'arbres qui produisent des graines. Il faut donner à chacun la possibilité de s'accomplir, de s'épanouir : **devenir soi-même !** C'est de là que vient le principe de Mansine : on donne à celui qui est sur le chemin **ce qu'il faut pour grandir**. Il faut qu'il devienne créateur, producteur ; ce qu'il vend, c'est le surplus.

Aujourd'hui, certaines de nos mères vivant hors de Kemeta et désireuses de respecter le principe de l'arbre de vie ont pris l'initiative d'inventer un concept pour compenser la carence de l'applicabilité de ce principe ailleurs. En effet, elles ont inventé ce

qu'on appelle : « **tontine de l'avenir** ». Nous avons dit que l'arbre de vie est une épargne pour un individu ; celui-ci sait, en cas de crise, où puiser pour s'en sortir (la provision). Chaque enfant doit avoir son épargne personnelle, et cette épargne est l'arbre de vie. La tontine de l'avenir signifie que les parents doivent constituer un capital pour l'enfant, capital qui lui permettra d'assurer son leadership plus tard. Constituer ce capital revient à ouvrir par exemple un compte bancaire pour l'enfant, plus précisément un compte d'épargne : l'épargne est ce qu'on garde sans le dépenser. Au même titre que l'arbre de vie qui est sédentaire (ne bouge pas) et qui produit des fleurs et des fruits, le compte d'épargne (capital fixe) produit des intérêts qui permettront à l'enfant de financer ses projets. L'arbre de vie permet de vendre les fruits sans vendre la graine qui fait l'arbre : il est source d'enrichissement. Cela s'appelle faire des provisions. Un proverbe Kongo enseigne, dans le même sens : « ***Dya maaki mɔɔlɛ, ku sina*** », autrement dit : « tu peux consommer les deux œufs (le fruit), mais pas la poule (le capital) ».

Une autre raison fondamentale précise pourquoi la terre ne se vend pas dans la Tradition. Cela a rapport avec Se djɔdjɔɛ dji et le Patrimoine commun de l'Humanité. En effet, **la terre ne fait pas partie du patrimoine humain mais du patrimoine naturel** : elle n'est pas une création de l'humain mais de la nature. Or les Kamit ont remis en cause le donné naturel : la société est dans la nature mais la société n'est pas la nature. Par conséquent, **nous ne sommes pas propriétaires de la terre puisque nous ne sommes pas en quelque sorte les héritiers de la nature mais ceux de nos Ancêtres**. La nature est un don pour tous les Bantu, donc n'appartient à personne. D'où le riche enseignement suivant :

« ***La terre et, par extension, toutes les richesses qu'elle contient sont la propriété collective****. Elle n'appartient pas au roi, ni à un quelconque guide spirituel.*

L'autorité à qui la gestion de la terre est confiée est le Maître[549] de la Terre. Sur le territoire qu'il a en charge, il distribue un lopin de terre à toute personne qui le souhaite et est en âge de l'avoir en concession toujours gratuite. »[550]

Concevoir des réserves naturelles aujourd'hui à Kemeta, c'est s'approprier nos terres : c'est une sorte d'occupation puisqu'il y a expropriation des terres. La nature n'est plus nature depuis longtemps puisqu'elle a été humanisée par les Kamit. Faire des réserves naturelles est donc un crime car on prive quelqu'un de la terre. **Parler d'écologie chez nous, c'est donc faire une guerre contre nous : c'est un génocide**. D'après la Géographie Sacrée, il est possible de cultiver partout, même en Sibérie (pisciculture et culture d'algues, élevage de rennes).

Les différentes Occupations eurasiatiques de Kemeta ont créé un dysfonctionnement dans l'application normale de notre Tradition. En effet, lorsque les Eurasiatiques sont arrivés, nous leur avons donné des terres (ntoto) puisque ce n'est pas vendables. Or ceux-ci s'en sont appropriés et ont fini par les vendre et par créer des guerres d'héritage entre les Kamit eux-mêmes maintenant. Rappelons que Romulus assassine Remus, son frère jumeau, à cause d'une querelle d'héritage des terres du père. La propriété individuelle de la terre est source de conflits sanglants en Eurasie.

La conséquence de vendre la terre finira par occasionner ce que certains écrivains Kamit ont appelé « l'exil intérieur », c'est-à-dire une situation où l'on devient un étranger chez soi-même et même pour soi-même :

« Si, dans les romans des années cinquante, l'exil est essentiellement géographique, on assiste à partir des indépendances – du fait même de l'émergence des pouvoirs dictatoriaux – à la présence dans les

[549] Son nom Eʋe est Agbledada.

[550] Doumbi-Fakoly, **La colonisation, l'autre crime contre l'humanité**. Page 36. Éditions Menaibuc, 2006.

textes africains de ce qu'on pourrait appeler l'exil intérieur. Privés des libertés essentielles (de presse, d'opinion, etc.), les écrivains étouffent dans leur pays natal et traduisent leur mal être à travers les faits et gestes des personnages qu'ils mettent en scène. De ce point de vue, le titre du roman du congolais Tchichelle Tchivela L'Exil ou la tombe (1986) est très significatif, parce qu'il montre bien qu'entre la liberté et l'oppression il ne peut y avoir de compromis. D'où son ton très corrosif. Mais malgré l'intention annoncée dans le titre, ***les personnages de Tchichelle Tchivela refusent de quitter leur espace natal et décident de combattre la tyrannie de l'intérieur****, tantôt par des tracts incendiaires, tantôt par une parole subversive ironique. […]*

Cette vision de l' « Africain » exilé sur son propre sol natal*, très prégnante dans les textes narratifs des années quatre-vingts, s'estompe progressivement dans les années quatre-vingt-dix au bénéfice de ce que l'on pourrait appeler l'errance assumée. Les personnages des romans produits au cours de cette décennie renouent avec ce fameux voyage initiatique qui les conduit vers l'espace métropolitain, observé déjà chez les romanciers des années cinquante. Mais aux héros de ces années qui retournent en Afrique, brisés après leur séjour en Europe, se substituent des personnages qui n'accèdent à leur plénitude qu'en traversant l'espace européen. Cela est manifeste dans Sur l'autre rive (1992) d'Henri Lopes. […] »*[551]

C'est cette dernière sorte de personnages, devenus malades au fil du temps par la résignation, que le Docteur Frantz Fanon s'est chargé de guérir avec sa thérapie du « miroir », dans son fameux ouvrage « Peau noire, masques blancs ».

Ce que l'on pourrait appeler « réserve naturelle » selon notre Tradition n'est pas là où il est interdit à toute personne non concernée d'aller, mais, au contraire, ce qui appartient à tous les

---

[551] Jean-Baptiste Tati Loutard / Philippe Makita, **Nouvelle anthologie de la littérature congolaise**, page 244 à 245. Éditions Hatier International, 2003.

Citoyens qui peuvent en bénéficier à leur gré, sans le confondre avec une propriété individuelle.

LA GESTION DU TERRITOIRE

En tant qu'Enfants des Premières Terres Habitées, nous savons que toute géographie est géographie humaine, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de territoires sans propriétaires traditionnels. La gestion du territoire consiste dans son aménagement pour améliorer ses possibilités d'hospitalité. Le territoire offre les conditions objectives de la prospérité mais devient d'autant plus hospitalier que la densité de sa population atteint des seuils qualitatifs déterminés. C'est dans ces conditions que Kemeta a toujours été caractérisée par l'habitat dispersé aux dépens des habitats agglomérés.

La dispersion permet de développer des réseaux et des relations humaines de grande qualité. Cela est vrai à tel point que même en situation (il est bien rare) d'agglomération (la mégalopole) à Kemeta, la Tradition maintient ses cellules relationnelles sous forme de quartiers. Les lieux d'accueil sont ainsi démultipliés en plus du point de ralliement que constitue le Centre-ville doté de son propre lieu d'accueil appelé « Maison du Peuple » : **Duhonu**.

De cette manière, il n'est pas possible d'avoir des ensembles démographiques incontrôlables. Et c'est dans ces conditions seulement que vaut la sentence suivant laquelle il n'y a pas de croissance économique sans croissance démographique. En un mot, **il ne suffit pas d'avoir des ressources naturelles ; encore faut-il des gens pour les exploiter**. Cette infrastructure humaine permet à tout arrivant d'avoir immédiatement un interlocuteur valable qui lui indique comment s'intégrer dans la Société.

MUNUSIƒETI

La création du monde est une question scientifique et philosophique. La création du Duta est une conséquence de la création des règles : Se djɔdjɔɛ dji précède l'existence du Duta. Le droit est une chose trop importante pour la confier au Duta : la Justice doit donc être indépendante. La Maât est indépendante du politique puisque c'est elle qui commande même au politique. **Se djɔdjɔɛ dji se réfère à la légitimité** tandis que le Duta se réfère à la légalité.

La ville et l'agglomération rurale sont, à Kemeta, des **lieux d'accueil** car elles ont été inventées pour accueillir ceux qui passent (le concept de commerce). Ainsi, la phrase « **mu nu si ƒe ti** » signifie : « **là où je peux boire** », « le refuge ». C'est ce qui explique pourquoi les premières villes et agglomérations ont été créées près des eaux, mais aussi pourquoi l'eau est la première chose que l'on donne à une personne lorsqu'on l'accueille chez soi. « Ti tsi wo pe » désigne la confluence des eaux : mot à mot « l'eau qui fait des fleurs » ; c'est l'esprit humain qui est créateur.

Le principe des Munusipe se décline en trois concepts : l'**individualité**, la **localité** et la **nationalité**. Les lieux d'ancrage sont donc la Famille, l'Agglomération rurale et la Nation, ce qui correspond à l'universalité.

L'individu est le point de départ, et l'**Ameɖokuitɔ** (l'individualité) se définit comme le siège du langage, de l'harmonie et de la coordination motrice. **La recherche de l'universalité aboutit au concept de liberté**. Culturellement parlant, il y a continuité dans la transmission. Notre Culture exige la durabilité : l'organisation doit être durable, viable.

L'individu est le siège de la liberté qui est mouvement sans restriction, et est le temple de Re. La société est dans la nature comme Re est en l'individu, au même titre que la solution à tous les problèmes est en l'individu. La liberté fait qu'on dit : « ce que tu cherches est en toi ». **Le postulat énoncé est donc la confiance illimitée en l'individu humain**. Apoka li se : « tu dois chercher à te connaître » : c'est voir et être vu.

Pour que la liberté et l'égalité soient universelles, il faut la justice. La justice est le principe actif qui permet de ne pas trouver de contradiction entre la liberté et l'égalité. Comment référer la justice à la liberté sans entrer en contradiction avec l'égalité ? Dans la Tradition, on dit qu'il n'existe pas de surfaces planes : les premières formes de mathématiques sont les fractales. Les fractales coïncident d'ailleurs avec les principes du Djiɖuɖu Susu selon lesquels « chaque individu humain est unique en son genre », et « c'est la réalité de nos différences qui constituent notre raison d'être ensemble ». La Société étant organisée d'après les mathématiques. La justice dépend donc de chaque situation : il faut identifier les situations et placer les choses dans leur contexte pour trouver la solution. **Il faut chaque fois rétablir le sens**, donc penser justice ; sinon il n'y a pas de coordination.

Mathématiquement, l'égalité résulte de ce que chacun de nous a une valeur infinie du fait de sa pluralité interne : moi-

même aussi je suis un autre. De ce fait, il est toute l'humanité, il est chacun de ses parents et est entièrement lui-même. La difficulté est de savoir comment chacun de nous est le résultat d'une individuation phylogénique, c'est-à-dire représente entièrement l'humanité. Cette difficulté est surmontée par la découverte des nombres rationnels, c'est-à-dire la découverte de la forme du rapport entre deux nombres entiers. Or si les deux nombres entiers n'ont pas le même point de départ mais qu'ils se prolongent à l'infini à la manière de deux demi-droites, géométriquement deux demi-droites quelconques finissent par être égales. La liberté est ici symbolisée par la prolongation indéfinie de deux demi-droites parallèles qui finissent par être égales. C'est dans ce sens que c'est la liberté qui définit l'égalité.

2 - NUTO

Elle signifie que **chaque individu est citoyen là où il réside** : le lieu de résidence. Par conséquent, lorsque se pose un problème, il faut le résoudre là où il se pose : quand il y a un problème, il faut en parler. « ***Tout problème humain demande à être considéré à partir du temps***. »[552] Le lieu ici est important. Nuto (la localité) est notre rapport au temps. Le « moment historique » définit ce qu'on appelle la datation de l'invention. Il n'y a pas urgence puisque nous voulons faire les choses dans la durabilité. Toutefois, il y a des choses qu'il ne faut pas faire attendre et qu'il faut régler immédiatement, dans l'instant. Ce principe est rappelé dans l' « Enseignement pour Kagemni » qui énonce : « *Point de hâte si ce n'est lorsqu'elle est appropriée* ».

La présence est un mouvement dans l'instant qui est la plus petite unité du temps. Il y a présence dans l'instant (réaction instantanée : si on m'appelle à tout moment, je suis prêt ; je

[552] Frantz Fanon, **Peau noire, masques blancs**, page 10. Éditions du Seuil, 1952.

réponds de moi-même et de tous les autres : c'est le niveau théologique) et la présence dans le temps (partir en même temps que les autres : réaction simultanée, c'est-à-dire que je ne réponds que si on m'appelle). Partir en même temps que les autres suppose l'évolution sociale. Parler d'évolution sociale revient à montrer la dynamique sociale qui n'est pas le développement, mais bien l'évolution. Nous ne sommes pas contre l'évolution sociale, mais contre le « darwinisme social » qui suppose l'élimination de prétendus moins aptes, puisque la société humaine évolue : nous sommes par exemple passés de Ɖemɔtika à Duname. Par contre, comme Re a cessé d'être perfectible, le Muntu aussi a cessé d'évoluer depuis qu'il est Nunyatɔ ŋtɔ. Dans ce cas d'évolution sociale donc, on arrive à ce qu'on appelle le « moment historique » : **même sans initiative individuelle ou collective, le succès est au rendez-vous**. Ici, tous ceux qui cherchent la même chose la trouvent. D'où la nécessité de la réaction simultanée pour ne pas rater le moment du succès. Toutefois, le succès ne suffit pas : **il faut également savoir par la suite exploiter ce succès**, savoir exploiter la victoire après le succès.

Le moment historique est indispensable à ce que nous appelons l'**Uhem Mesut** et dérive de la formule : « **hu ye me mi su to** » qui signifie, mot à mot : « l'époque où nous avons pu nous faire connaître », autrement dit « **la Renaissance (définitive) de l'Humanité** ». Comme dans la phrase : « Nye ye su » : « j'agis par moi-même, en toute légitimité ! » « Ye su » = « celui qui se suffit à lui-même ! », comme dans « Nɔ sule » = « rester soi-même », « rester pensant » (et non pas être penseur) : penser par soi-même, c'est être indépendant, autosuffisant (Ye su).
Mi su to = nous sommes libres d'aller dehors. Hu ye me = l'époque. Sule = identité. Su = être capable de…, être digne de…

Parler de localité suppose avoir un point de chute, un lieu où se passe un événement, un fait historique.

Localité = **Nuto** : c'est le lieu natal. Chacun a droit à sa part de terre. C'est dans la localité que chacun a son Arbre Généalogique.

3 - DOMEEE

Une nation peut créer plusieurs États. L'histoire des nationalités est liée à l'idée de la Révolution Wosere, la première et la plus importante des révolutions de l'humanité, qui remonte à la date de l'invention du rite d'inhumation. En effet, chaque nation doit pourvoir au rite d'inhumation de ses ressortissants.

*« […] Les philologues ont depuis longtemps mis en évidence une connexion pour ne pas dire une filiation avec **d'autres textes funéraires réputés plus anciens**, tels que les « Textes des Pyramides » (2700-2400 avant notre ère) ou les « Textes des Sarcophages » (première période intermédiaire, 2100 avant notre ère). Ces faits corroborent l'hypothèse d'une source d'inspiration commune remontant au prédynastique récent. »*[553]

Qu'est-ce qui a occasionné la Renaissance Wosere qui a eu lieu sous le règne des Fari ? Une fois qu'on a inventé le Duta et que les choses ont commencé à se faire par la prise en compte de l'opinion de chacun, il y a eu la dérive par rapport au bien commun. On a oublié que la liberté étant infinie, l'égalité est une réalité sociale incontournable : c'est la moindre des choses depuis au moins Ishango. Par conséquent, chacun devait avoir sa tombe, ce qui n'était plus le cas. C'est alors que le Peuple va se révolter contre les notables qui ne respectaient plus le corps humain : chose qui est un attentat à la dignité humaine, notamment celle des moins riches. « Les révolutions sont rares, il ne faut pas les

[553] Jean-Charles Coovi Gomez, **Présentation des thèmes du cours d'égyptologie et des civilisations africaines (2000-2001)**. Revue Ankh n° 8/9, 1999-2000. Page 223 à 224.

rater », proclame la Tradition. C'est ce qu'on appelle le moment historique. Il y a eu des révolutions ratées, ce qui a occasionné des crises. Par conséquent, **la Renaissance Wosere annonça la disparition des Fari, tout comme le Dunameƒe entraînera la chute des tyrans actuels**.

Domeƒe (la nationalité) est le lieu de naissance. Ce lieu n'est pas matériel ; c'est donc le milieu humain dans lequel on est né : c'est cela la Culture. La nationalité a relation avec la terre natale : **Denyigba** = pays natal[554]. Raison pour laquelle la terre ne peut pas être vendue puisqu'elle appartient aux Ancêtres : c'est en étant dans ce milieu que l'individu peut convenablement s'épanouir.

La nationalité ne doit pas être confondue avec l'humanité qui est un milieu plus large. En effet, l'humanité contient tous les Bantu qui vivent maintenant (actualité), tous ceux qui ont vécu avant nous (passé) et tous ceux qui vivront après nous (futur) sans distinction de domicile fixe. **Amexome** (ame = personne humaine et xome, comme dans « Danxome » = maison) signifie la Demeure de l'Être humain, c'est-à-dire le milieu universel (différent du milieu humain : nationalité). **La nationalité implique donc la Culture**.

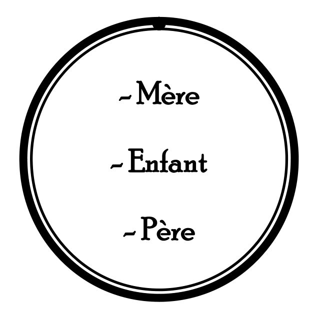
Un peuple, pour exister, doit utiliser sa Culture qui est la remise en cause du donné en particulier. Par conséquent, **la totalité de la Culture n'est pas accessible à une fraction de l'humanité qui ne se réfère pas à l'origine initiale**. En d'autres termes, la grandeur de tous les Peuples dans la Culture n'a pas la même dimension dans la mesure où « les plus grands peuples sont ceux qui ont la plus longue mémoire » comme nous l'a rappelé le Professeur Cheikh Anta Diop. Ce qui est accessible à toute l'humanité, c'est Nkumekɔkɔ qui est la remise en cause du donné

[554] Aimé Césaire nous ouvrit son « Cahier d'un retour au pays natal ».

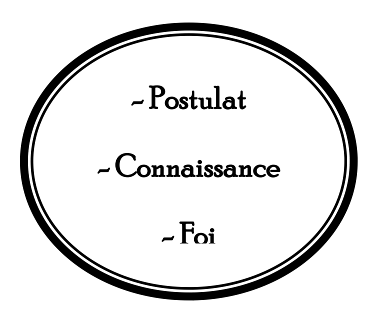
en général. La Culture Kamit a commencé par exprimer l'universel : par exemple, les mathématiques sont un langage et sont de ce fait universels.

Le principe des Munusi*f*eti s'exprime dans des cercles concentriques que nous traçons et présentons ci-après :

1° **SUKALAME TOKA** (Le **Cercle Social**) comprend la **Mère**, l'**Enfant** et le **Père**. L'enfant naît dans un milieu humain. C'est ce qui se trouve dans la Société (littéralement).

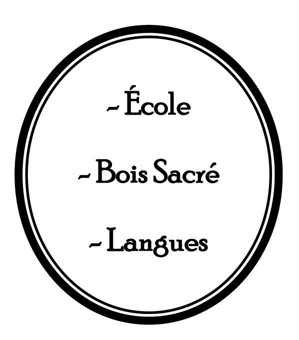


2° **NYAME TOKA** (Le **Cercle Symbolique**) comprend le **Postulat**, la **Connaissance** et la **Foi**. C'est ce dans quoi se trouvent les connaissances.



3° **NUTUNU TOKA** (Le **Cercle Matériel**) comprend l'**École**, le **Bois de l'Excellence** ou **Bois Sacré** et les **Langues**. C'est ce avec quoi on fait les choses (littéralement). Nutunu, c'est ce qui

sert à créer des choses. Nutunu gbantɔ = matière première ; Xɔtunu = matériau de construction.



4° **NUTUME TOKA** (Le **Cercle Factoriel**) comprend l'ensemble des Actions (la Tradition est action !) : l'**Action chimique** (toute vie vient de l'eau), l'**Action thermique** (nous sommes les Enfants du Soleil), l'**Action mécanique** (physique) et le **Temps de réaction** (tout le monde peut agir, mais tout le monde n'a pas le même temps de réaction). Le Nutume Toka est l'ensemble des facteurs sur lesquels il faut passer pour transformer la matière première en produits manufacturés. Le « me » signifie « dedans ». Cela indique qu'il y a un bain dans lequel sont trempés des éléments. Le « tume » indique que c'est un procédé de fabrication.

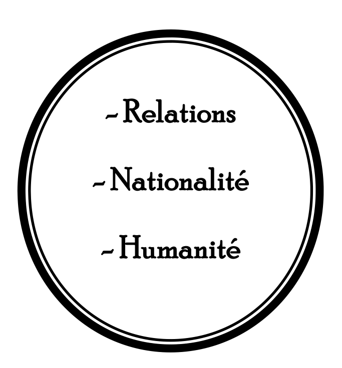


5° **AMEƉOKUI TOKA** (Le **Cercle Personnel**) qui se situe au niveau de l'Individu : c'est la psyché. Il comprend les **Relations** (réseaux) : c'est l'Individualité, c'est-à-dire la conscience de soi-même et des autres. **Do kwi nya nya** = connaissance de soi. En Bambara, nous apprend le Professeur Ki-Zerbo : « « ***Yèrè don*** » *: se connaître soi-même. C'est ce qui est préalable à tous les savoirs, disent les Bambara.* »[555] D'où la formule ƒo (faire) si (eau) tse (produire) : c'est ce qui fait que nous sommes créateurs ; la **Nationalité** (faire partie d'une Culture) ; l'**Humanité** (on reconnaît l'autre comme son semblable).

La Nationalité (Domeƒe = Demetɔ) se définit par l'identité (sule) culturelle aussi bien que par l'Humanité qui comprend toutes les Nations.

Domeƒe = milieu d'origine.

Demetɔ : de = pays natal, palme ; deme = dekame = palmeraie ; tɔ = qui vient de, qui possède (la palmeraie).



[555] *La natte des autres, sous la direction de J. Ki-Zerbo.*

ANKRA

« *L'art égyptien a atteint des sommets insurpassés, et l'architecture, la sculpture, la gravure, la peinture, etc., ont connu de nombreux styles. Elles ont atteint avec aisance au colossal, mais savent aussi camper la banalité des faits quotidiens et la grâce éphémère d'un sourire, telle cette jeune fille d'un bas-relief, tenant d'une main un canard et de l'autre une tige de papyrus en fleur.* »[556]

La résidence intergénérationnelle est le Lieu de Vie, Ankra (Ankh = vie ; Ra = soleil) ou Lieu Ensoleillé, de trois générations successives (Waalde etó wo la), **leur interaction dans le vivre-ensemble sur les bases du lien social**. Elle exprime concrètement la maxime « aƒolɔgo ne sukala ɖo du », autrement dit : « il faut tirer ensemble la barque sociale ». Cela renvoie aux premières activités des Bantu à travers la pêche.

L'apologue est pris dans le sens de la démonstration d'une maxime par un exemple concret. Il n'est donc pas en langues Bantu un simple conte, une simple fable ou un simple récit débouchant sur une morale de l'histoire, mais **l'ensemble des actions constitutives de l'imitation des Justes**, tous Enfants de la Maât. En matière d'habitation, l'apologue est **la matérialisation de Sukalele par une architecture capable d'avoir un bon impact sur le comportement des individus aux fins du renforcement du lien social**.

[556] Joseph Ki-Zerbo, **Histoire de l'Afrique Noire. D'Hier à Demain**. Page 74. Éditions Hatier, 1978.

Dans cette perspective, la résidence intergénérationnelle prend le sens d'un **apologue architectonique**, c'est-à-dire **respectant les règles anthropologiques de l'architecture**. L'analogie de la Barque Ifrikiya, la nécessité du mouvement de l'ascenseur social où tous doivent se tenir pendant trois générations comprenant les vieillards, les enfants et les personnes dans la force de l'âge.
L'ascenseur, symbolisé par les degrés de la Xɔ Atógo, renvoie au statut de la Société dans la nature, se construisant avec l'invariant et les variables de l'Arbre de vie qui porte les personnes selon les trois Waalde. Dans la paramétrie de l'Arbre de vie, le **tronc** est l'invariant signifiant **la population active** tandis que les vieillards et les enfants constituant respectivement ses **fruits** et ses **fleurs** qui sont les variables en œuvre dans **la solidarité de proximité**. Les enfants et les grands-parents sont très proches, contrairement aux enfants avec leurs parents, pour la simple raison que enfants et grands-parents sont proches des Togbwiwo. Les parents, pour résoudre le problème des enfants, doivent passer par les grands-parents. C'est pourquoi il est nécessaire qu'il y ait la proximité entre enfants et grands-parents. Les fruits sont précieux, notamment pour leurs graines ; raison pour laquelle nous les gardons jalousement. Le concept de graine explique aussi pourquoi il n'y a pas d'incinération dans notre Tradition : on enterre la graine qui finit par donner un nouvel arbre avec de nouvelles feuilles et de nouveaux fruits. Mais en aucun cas on ne l'incinère, on ne la brûle !

Sukalele est par définition un inconditionné, c'est-à-dire une valeur universelle absolue ; autrement dit sans restriction : elle n'est ni locale ni nationale ni internationale, mais anthropologique. Dans le domaine de l'habitation, elle détermine le principe du **Mi sɔ nɔ me** (littéralement : nous sommes égaux) qui est le régime d'égalité devant la loi des règles communes. La résidence intergénérationnelle implique par conséquent le respect

par tous les résidents des règles de la solidarité de proximité, des règles égales pour tous au sein et hors des trois Waalde. Ces règles s'appellent en langue bantu : « Ha mabame se wo » (Ha mabame, c'est le contraire de « Habame » qui signifie l'irrespect). La résidence intergénérationnelle, en tant que lieu de vie (Ankra), est une base matérielle pour l'Arbre de vie relatif aux thèmes du Hahehe, sans implication de l'Arbre généalogique. Le concept d'Arbre de vie, ainsi que définie par **ses racines nourricières que sont les règles communes d'une charte de résidence**, a pour objectif **d'éviter la dépendance et la promiscuité malgré l'interdépendance** en menant chacun, à tout moment, à sa propre indépendance à travers le maintien rigoureux de l'autonomie personnelle. Dans la Tradition, les vieillards ne dépendent pas des jeunes et inversement. Chacun est indépendant. C'est dans cette conception de l'autonomie (l'indépendance de chacun) que chacun a sa chambre : la mère a sa chambre, le père à la sienne ainsi que les enfants. Les invités ont également leur résidence dans la résidence familiale, conformément au principe d'Accueil.
Rappelons aussi que jeunesse et vieillesse sont, dans la Tradition, un état d'esprit plus qu'une réalité biologique.

Le concept de Sukalele est clairement affirmé dans un enseignement traditionnel que voici :

1 - Alɔɖe klɔna alɔɖe lo
Ɖusi klɔ na mia
Mia xan klɔna ɖusi lo.
2 - Le xixe siame ken la na sike gble la ga nyo na
Ne fukpekpe ɖe djedji wo la, tsɔ ɖokui wo nanɔvi
Nɔvi la wɔ e na wo
3 - Azuma ye nye
Azuma ye
Azuma ye nye sukalele.

Que nous pouvons traduire par :
1 - Une main lave l'autre / La droite lave la gauche / La gauche lave la droite.
2 - Dans le monde, rien n'est acquis pour toujours / Ce qui va mal un jour pourra marcher demain / L'essentiel, c'est la solidarité
3 - La solidarité, c'est l'essentiel / La solidarité, la solidarité / Voilà l'essentiel !

La Tradition nous enseigne que la vie est un équilibre instable mais qui évolue vers la stabilité. Par conséquent, l'intelligence humaine est adaptation permanente. Cela veut aussi dire que l'Être humain n'est pas un animal puisqu'il ne dépend pas de l'écosystème conçu par la nature mais crée son propre écosystème en s'adaptant partout où il se trouve : la société est dans la nature mais n'est pas la nature. C'est pour illustrer cette adaptabilité de l'Être humain qu'un axiome enseigné à l'Aveganme dit : « **prépare-moi à toutes les formes de vie** ». « Agan ma se », c'est la « loi du caméléon » ; c'est s'adapter à son environnement. C'est dans le souci de créer notre propre écosystème que nous avons conçu l'**Azaka**, dit la « **termitière** ». L'Azaka est le symbole de la climatisation. C'est ce qui fait que l'Être humain s'adapte à tous les milieux terrestres. Elle est également le symbole de la solidarité familiale à travers le concept de résidence intergénérationnelle : celui qui détruit la termitière détruit la famille et disperse ses membres.

« ***La termitière est considérée comme la première maçonnerie de la terre***. *Cet art aurait été enseigné aux hommes par les termites, qui sont donc les maîtres des maçons – de même que l'araignée est en rapport avec le tissage.* »[557]

L'Azaka est constituée d'une place centrale avec un arbre au milieu : c'est la place du Conseil Familial. Tout autour, il y a un

[557] Amadou Hampâté Bâ, **Contes initiatiques peuls**, page 360. Éditions Stock, 1994.

jardin. Et chaque membre de la famille, femme et homme, possède son appartement dans le périmètre. Chaque appartement s'ouvre sur la cour intérieure (et non sur la rue) : il y a un grand portail collectif (et non des sorties individuelles).

« ***Six huttes étaient disposées en demi-cercle autour de la maison principale***. *[...] Le régent et son épouse couchaient dans la même hutte de la main droite ; la sœur de la régente dans celle du centre, et la hutte de la main gauche servait de réserve. [...] Peu de temps après mon arrivée à Mqhekezweni, le régent et son épouse s'installèrent dans l'uxande (maison du milieu) qui, automatiquement, devint la Grande Demeure.* ***Tout près, il y avait trois petites huttes ; une pour la mère du régent, une pour les visiteurs et une que nous partagions, Justice et moi*** »[558].

Très souvent, la « maison communautaire » tourne le dos à la rue comme dans une termitière. Les ouvertures qui se situent soit sur le toit soit sur le côté, reçoivent la lumière du soleil (ankra = lieu ensoleillé), l'oxygène et l'eau.
Ces trois derniers éléments impératifs à la construction d'une termitière (azaka) constituent notre génie civil communément appelé la « géographie sacrée ». Ce dernier concept traduit l'impératif selon lequel avant de bâtir, il faut étudier les lieux, le terrain : toute géographie étant géographie humaine puisque l'Être humain crée son propre écosystème partout où il se trouve. La maison est un produit de l'activité humaine comme la société qui est dans la Nature, et se trouve aussi dans la Nature.

Étudier les lieux suppose trois choses :

- premièrement, il faut que le soleil puisse pénétrer dans la maison ;
- deuxièmement, il faut que l'oxygène puisse également pénétrer (aération : le bon air à respirer) ;
- troisièmement, il faut qu'il y ait une température constante.

[558] Nelson Mandela, **Un long chemin vers la liberté**, page 27. Éditions Fayard, 1995.

C'est en cela que consiste la géographie sacrée. Ce qui produit la température constante, c'est l'eau. Là où il manque d'eau, il n'y a pas de vie. La géographie sacrée traduit l'idée selon laquelle dans une maison, il faut qu'il y ait forcément de l'eau. Chaque maison avait son puits (présence d'eau), puits couvert pour garder l'eau à température constante. Lorsque l'eau sort du puits, elle est mise dans une jarre en terre cuite pour conserver la température constante. C'est également la raison pour laquelle la maison est construite avec des matériaux jouant le même rôle que la terre cuite ou le puits couvert, pour conserver la température constante : c'est cela **la climatisation**. Mentionnons que la termitière naturelle (le nid de termites) est également construite avec de la terre pour produire la climatisation.

La géographie sacrée, c'est choisir un endroit sur lequel bâtir l'Azaka et où il n'y a pas de risques de destruction : il faut éviter les zones à risque. Ce ne sont pas les choses qui doivent faire le mouvement vers nous, mais nous qui devons faire le mouvement vers les choses. C'est nous qui cherchons l'eau, raison pour laquelle nous creusons des puits ou allons à la rivière nous servir. Par contre, ce n'est pas l'eau qui (doit) nous cherche(r) : sinon ce sera elle qui nous boira en inondant la société ou en nous noyant. Par conséquent, nous ne devons pas bâtir en zone inondable par exemple, ou en zone sismique. Voilà les leçons que nous enseigne la géographie sacrée qui répond aux fonctions du Hahehe, à celle de la sécurité notamment.

Le concept de Géographie Sacrée se dit : **Agbenyo Nyigbantinya**. Agbenyo = sacré. Agbe = vie, Nyo = bonne. Nyigbantinya = géographie. Amentinya = psychologie. L'Agbenyo Nyigbantinya, c'est là où la vie est le plus favorable. C'est ce qui est le plus favorable à la vie : le sacré. Ce qui est sacré, c'est ce qui est bon. La Géographie Sacrée est l'endroit le plus favorable à la vie humaine.

« « Si la termitière vit,
Qu'elle ajoute
De la terre à la terre. »
« Si la branche veut fleurir,
Qu'elle n'oublie pas ses racines. » »[559]

L'intergénérationnel se décline sous trois principaux termes : 1° Facteur culturel qui implique la Tradition ; 2° Facteur anthropologique qui implique l'Éthique ; 3° Facteur épistémologique qui implique la Transmission.

La Tradition se rapporte à la Généalogie : notre mémoire qui est la plus longue de l'humanité.

L'éthique signifie que l'Être humain est sacré et qu'on ne peut pas faire n'importe quoi avec son corps. Elle est différente de la morale. C'est en vertu de l'éthique que l'accouchement sous X par exemple est prohibé : chacun étant entièrement sa mère, entièrement son père et entièrement lui-même.

L'éthique est la science du comportement humain en situation normale. « Normale » renvoie à norme : la loi. C'est ce qu'il faut faire pour être normal. C'est le conseil que les parents donnent aux enfants. Un architecte est dans sa situation normale quand il est parmi des médecins. L'éthique est l'ensemble des règles de comportement qu'il faut suivre pour réussir dans son milieu (groupe humain relativement fermé : ça renvoie à la culture). Cela a rapport à l'excellence. On est capable de faire une infinité de choses, mais tout n'est pas permis. C'est la raison pour laquelle la Maât est le principe actif du progrès social.

Le facteur épistémologique signifie que toute connaissance n'est pas scientifique. La transmission des savoirs commence à la maison (langue maternelle) et se poursuit à l'école. **La langue est ce qui produit la connaissance** : elle est le point de départ de toute transmission.

---

[559] Léon Yépri, **Titinga Frédéric Pacere : Le tambour de l'Afrique poétique**, page 14. Éditions L'Harmattan, 1999.

DE L'INVENTION DE LA ROUE À LA MAÎTRISE DE LA VIOLENCE

« *Sans remonter aux anciennes cultures africaines vieilles de plusieurs centaines d'années,* ***on peut affirmer que la contribution du monde noir à la science et à la technique moderne mérite d'être souligné*** ».[560]

S'il avait fallu donner un autre titre à ce chapitre, cela aurait été : « **l'origine et l'usage de la roue** ». La question de l'invention de la roue appelle celle sous-jacente qui est : « **qui a inventé le Djembe** » ?

La découverte de la roue par les Kamit vient de la définition de la société qui marque partout « la remise en cause de l'animalité de l'Être humain ». Cette remise en cause mettra en exergue le principe d'égalité de tous les Bantu avec l'émergence du concept fondamental d'**Amenu wɔna**. En effet, nous définissons la société comme un cercle dont chacun de nous est le rayon. Or nous savons pertinemment que tous les rayons d'un cercle ont la même longueur, donc sont égaux : cela établissant par conséquent l'égalité de tous les Bantu et la naissance de l'Amenu wɔna par la remise en cause de l'animalité de l'Être humain.
La logique mathématique de cette pensée finira par donner naissance au concept de Sukalele si cher à la Tradition. C'est dans ce sens que le septième principe du Djiɖuɖu Susu dispose que « la solution de tous les problèmes réside dans la solidarité ».

[560] Yves Antoine, **Inventeurs et savants noirs**, page 11. Éditions L'Harmattan, 1998.

Lorsque nous étudions le cercle et ses rayons, nous pouvons constater que tous les rayons sont des segments qui joignent un point à un centre ; tous les rayons convergent tous vers la même source : le centre du cercle qui symbolise la société et l'intérêt commun. Cela revient tout simplement à dire que le problème de chaque individu humain dans la société est non seulement le problème de tous (de toute l'humanité), mais également celui de la société elle-même a fortiori. Pour éviter que l'humanité ait des problèmes, il faut éviter toutes sortes d'injustices pouvant léser un individu humain, le rayon parmi tant d'autres, puisque le problème de l'un est celui de tous.

Dans un cercle, lorsqu'un rayon n'a pas la même dimension que les autres, le cercle est défaillant : un handicap se produit indubitablement dans le système par le fait d'un calcul faux, mauvais. Pour éviter l'injustice dans la société (Isfet), nous avons conçu la Maât comme Principe Fondamental, comme Constitution de l'humanité. La Maât étant la Justice, le calcul juste (Mate Mata) !
Aussi, tous les rayons du cercle se trouvent forcément insérés dans le cercle ; ce qui a fait dire à nos Ancêtres que « le monde n'a pas d'extérieur ». Autrement dit, nous nous trouvons tous dans le même bateau : le problème d'un individu humain est le problème de toute l'humanité dans son ensemble, et la réussite d'un individu humain indique la possibilité de la même réussite pour chacun de tous ! C'est encore ici le principe de Sukalele qui est mis en exergue : il n'y a pas d'individus isolés puisque nous nous trouvons tous dans le cercle.

Or l'invention de la roue (le cercle) avait pour finalité **l'abolition de la violence** dans la nature, et donc dans la société humaine qui se trouve dans la nature mais qui n'est pas la nature. Cette invention aura pour conséquence symbolique l'affirmation de **l'égalité de tous les rayons** (les Bantu) du cercle : la société. Ce en dépit de l'attitude bonne ou mauvaise de chacun des rayons,

de la réalité de la différence de chacun des rayons. Par exemple, ce n'est pas parce qu'une personne va commettre un acte répréhensif qu'elle sera privée de l'Amenu wɔna ; ou encore ce n'est pas parce qu'une personne serait plus riche ou plus intelligente qu'une autre qu'elle est supérieure en droit à celle-ci ou doit la mépriser. La découverte de la roue exclura par conséquent le déni d'humanité, puisque le Kamit a remis en cause son animalité, en hissant la devise absolue et inaliénable de l'Amenu wɔna de tous les Bantu.

Qui a inventé la roue ?
« La roue égyptienne existe en fait depuis l'Ancien Empire. ***Elle a été inventée en Égypte même*** *[...]. »*[561]
Nous entendons par « Égypte » ici tout le Continent Kamit : Kemeta ! En réalité, **c'est Wosere qui, le premier, a inventé la roue** avec l'instrument nommé l'**ASABU**. Pour comprendre la nécessité de l'invention de l'Asabu, il faut déjà comprendre qui est Wosere et quel est son rôle. En effet, Wosere est <u>le Gardien de la Végétation</u>, c'est-à-dire de la Nature dont il est le protecteur. Par conséquent, il est également le Gardien, le Protecteur de la Société (le cercle) qui se trouve dans la Nature. La double mission de Wosere a donc été de préserver la biodiversité dans la nature en atténuant la violence qui y sévit et de préserver l'Amenu wɔna et la Sukalele (les rayons qui sont égaux malgré leurs différences) en créant des mécanismes d'abolition ou de bonne gestion de la violence dans la société.

Une fois le rôle de Wosere cerné, nous pouvons poursuivre notre analyse en affirmant que la roue, c'est ce que notre Ancêtre Wosere a inventé <u>pour abolir la violence</u>. L'Asabu, c'est **le filet-épervier**. C'est un **instrument universel** qui sert à faire aussi bien la guerre que la chasse et la pêche. Ce qui distingue l'Asabu

---

[561] Théophile Obenga, **La Géométrie égyptienne, Contribution de l'Afrique à la Mathématique mondiale**, page 32. Éditions L'Harmattan et Khepera, 1995.

des autres filets (la nasse par exemple), c'est le lest de plomb à la **circonférence** qui, dans le jet, dessine la **roue**.

Wosere est un Leader, c'est-à-dire un homme de Susu et de Kete. En tant qu'homme de Susu, il inventa cet instrument qui sera pour nous un moyen de domestiquer les animaux. En effet, avec cet épervier, nous pourrons maintenant capturer et immobiliser les animaux **sans les tuer** ni sans les blesser et sans nous blesser ou s'exposer au danger nous-mêmes. Ici, **on se protège soi-même et on protège l'animal**. Comme la violence est dans la nature, certains animaux sont de ce fait violents. Pour pouvoir les domestiquer, il a fallu inventer un outil de capture des animaux en l'état, sans leur faire le moindre mal. Le lion et l'éléphant par exemple sont des animaux dangereux ; pourtant nous sommes parvenus à les domestiquer. C'est grâce à l'Asabu, l'épervier de Wosere, que nous sommes parvenus à enclencher le processus d'humanisation de la nature par sa domestication. L'humanisation signifie que la violence dans la nature est maîtrisable. Ce processus d'humanisation a même fait que les Kamit puissent donner à manger aux animaux dans leur environnement naturel, donc sans les y extraire. Cette volonté d'humaniser la nature nous conduira assez tôt à inventer l'**élevage** (activité axée sur l'apprivoisement, la reproduction, l'entretien et l'amélioration d'animaux), la **pisciculture** (apprivoisement et élevage de poissons) et l'**agriculture** (domestication des plantes) par exemple. Humaniser la nature signifie abolir la violence qui est dans la nature. L'Asabu est par conséquent à l'origine de l'invention de l'élevage, de la pisciculture, etc.

En tant qu'homme de Kete, Wosere a inventé l'Asabu qui est un instrument (filet) avec lequel on obtient un résultat immédiat puisqu'on attrape forcément un animal. Le résultat, lorsqu'on pose le piège, est au rendez-vous, et on attrape l'animal

vivant et en parfaite santé pour le dresser. Ce filet-épervier **conserve toutes les espèces de la biodiversité** en les rendant compatibles, c'est-à-dire en éliminant les caractéristiques nuisibles. Wosere a permis d'atténuer, de gérer cette violence naturelle avec son invention (sans la faire disparaître définitivement bien entendu).

L'Asabu est également **un instrument de sécurité** : il sert à faire la guerre et permet d'attraper et de maîtriser l'ennemi **sans le tuer**. On préserve la vie de l'ennemi au combat tout en préservant d'abord sa propre vie. Par exemple, si un lion t'attaque, tu jettes le filet sur lui qui l'emprisonne. Cela est également valable à la guerre pour l'Être humain. Wosere a donc inventé **la pratique de la guerre sans destruction** : ici, la violence qu'engendre le camp adverse pendant la guerre est maîtrisée et atténuée grâce à l'Asabu. L'Asabu nous permet de faire la chasse, la pisciculture, la guerre ; tout cela sans la moindre destruction.

Le **sens** de l'Asabu, c'est de dire que ce filet-épervier au lest de plomb à la circonférence est un moyen de contrôler la situation. Son rôle, c'est la capture : la signification profonde est d'affirmer qu'il n'y a pas d'esclaves de naissance dans notre Tradition ; tous les Bantu naissent libres et égaux. Cela répond à la définition et à la fonction de Ɖemɔtika qui se traduit elle-même à travers une chanson de l'Aveganme : « *C'est la sérénité qu'il nous fait. La violence est destruction. L'inaction est pire que la maladie. Dormons assez, rêvons du bien au réveil.* » L'Asabu servait donc à abolir la violence également dans la société.
Aussi, un autre sens de l'Asabu est de montrer qu'on ne peut être aimé que si on entre dans le cercle (le lest de plomb à la circonférence qui, dans le jet, dessine la roue : la société qui est comme un cercle dont chacun de nous est le rayon) : devenir humain, c'est capturer l'animalité en nous et parvenir à le

dompter. C'est cela notre système de pensée, notre système social, et Wosere en est le leader.

À côté de l'Asabu, nous avons inventé l'**ADJA**, le piège flexible ou rigide, qui est un panier de pêche ou de chasse à forme conique, comme une jarre sans fond et semblable à un Djembe sans pied. L'Adja sert à **l'encerclement** des prises actives, par opposition aux prises passives de la nasse. Nous avons ici le concept de cercle (la roue) qui refait surface. On encercle pour **neutraliser**, pour **rendre inoffensif** ; donc pour éliminer. Avec l'Adja, on inclut la violence. Il y a privation de liberté : la liberté étant le point de départ de notre Société.

Le **sens** de l'Adja est qu'**il peut servir à punir** sans porter atteinte à l'Amenu wɔna. Cela signifie qu'il y a des limites à la torture : c'est cela la Maât. Mais même dans la situation où l'on serait porté à tuer, on ne doit pas détruire[562] le corps humain qui est sacré. C'est à nous de faire l'effort nécessaire pour limiter nos actions, car l'Être humain peut exceller dans le bien comme dans le mal.

On dit que nous sommes des Adja. Le mot « Adjanu » qui s'applique aux Kamit désigne :

- le prédateur humain non violent, utilisant la nasse pour attraper vivante sa proie ;
- l'éleveur aquacole et agricole ;
- le protecteur de la biodiversité.

D'ailleurs, Kemeta a la forme de l'Adja : la partie la plus large est tournée vers l'endroit par lequel arrive la prise : les Régions de l'Est et de l'Ouest. Ce qui fait qu'à l'intérieur du Continent, la proie est prise au piège et n'a plus d'issue pour s'en

[562] Contrairement aux Eurasiatiques qui promettent le « malheur aux vaincus » et qui détruisent tout sur leur passage, du corps humain au corps social, passant outre au respect du concept d'Amenu wɔna.

sortir : elle est perdue sans aucune chance de s'en sortir ! La proie étant tous les ennemis de Kemeta. Le rapport à la violence ici est : « tant pis pour toi si tu ne viens pas en ami ! » Waset est la Ville au Cent Portes : « tu entres et tu sors librement seulement si tu viens en ami ».

Pour contrôler la violence avec l'Adja, il faut **circoncire le mal**. Nous abordons avec l'Adja le concept de **légitime défense**, tandis qu'avec l'Asabu, c'est l'abolition de la violence qui est mise en avant. La légitime défense admet la violence : « tu m'attaques ; je me défends en t'attaquant également ».

Circoncire le mal se fait également de façon symbolique. En effet, nous avons vu dans la mort un mal, puisque nous cessons d'exister. Or pour lutter contre la mort (le mal), nous allons remettre en cause la mort : la négation de la mortalité du Kamit. Nous avons défini l'Adja comme un panier de chasse et de pêche à forme conique comme une jarre sans fond et façon Djembe sans pied qui sert à l'encerclement des prises actives.
La négation de la mortalité de l'être humain commencera par l'invention de la médecine qui est le moyen par excellence de lutter contre la mort : la médecine permet de soigner le corps humain, de repousser les maladies, de prolonger l'existence humaine. Mais la médecine ne suffira pas bien évidemment à poser le principe de l'immortalité du Kamit. C'est avec le sentiment de résilience (nous refusons catégoriquement de mourir : Se djɔdjɔɛ dji s'oppose à l'état de fait) que nous inventerons le rite d'inhumation. En effet, la mise sous cercueil revient à mettre le corps humain en boîte de <u>conserve</u>, en attendant le jour de la résurrection (sachant que chacun ressuscite quand il est prêt). Dans cette circonstance, le Kamit, puisqu'il est conservé, ne peut mourir. D'où la formule suivante : « les morts ne sont pas morts ». C'est la raison pour laquelle le corps humain est sacré. À côté de l'inhumation, il y a la momification qui se

pratique encore de nos jours pour conserver le corps humain. 70 jours est le temps nécessaire à la momification du corps (dessiccation). Par l'inhumation et la momification, nous avons posé les bases symboliques de l'immortalité de la personne humaine.
Le chemin pour asseoir notre immortalité nous conduit à l'Adja qui est ce panier à forme conique et qui permet au prédateur humain non-violent d'attraper vivante sa proie. La fabrication de l'Adja et son utilisation nous permettront d'inventer un panier semblable à l'Adja et qui permettra d'attraper vivante et de conserver le corps humain, même mort : la **Xɔ Atógo** ! En effet, la Xɔ Atógo, symbole de la Puissance et de l'Immortalité, est une nasse, un vivier à base carrée et à faces triangulaires qui est calquée sur le modèle et le principe de l'Adja : d'où sa forme et son rôle d'attraper vivante la prise. Le symbole qu'est la Xɔ Atógo signifie que « quand je suis dans la tombe, je reste vivant et sédentaire ». Le mort (le défunt), pris au piège dans l'Adja (Xɔ Atógo), est rattrapé vivant pour l'éternité : **d'où son immortalité**. Le rattrapage, c'est le fait du Gardien Suprême Wosere sortant quiconque de son éventuel égarement.

De l'Asabu, nous sommes passés à l'Adja. De l'Adja, nous sommes arrivés à l'invention du **DJEMBE** il y a 101.961 ans avant Lumumba à Ishango. Le Djembe est un tambour de bois en forme de calice fermé au-dessus de son fût par une peau tendue sur le pourtour **grâce à deux cercles égaux**. Il est constitué d'un ensemble de pièces assemblées ; cela implique qu'on peut détacher les deux **cercles égaux**. Or la construction de la roue implique la maîtrise du calcul de **Pi** (3, 14…) pour que le cercle soit parfait. Pi étant le rapport de la circonférence d'un cercle à son diamètre. Or le Djembe est fait de deux cercles égaux et parfaits : cela montre que nous maîtrisions parfaitement le calcul du nombre Pi (3,14…) à partir duquel nous inventerons non

seulement le Djembe avec ses cercles égaux, mais également et surtout **la roue**. Rappelons que c'est à Ishango que seront inventées les Mate Mata.

Le calcul exact des paramètres du cercle, circonférence et surface, dépend de la valeur d'un nombre sacré qui est « Pi » dont aucun peuple du temps des Fari ne s'est approché autant que nous et les modernes de nos jours. Il y a trois références : la référence eurasiatique donne à Pi une valeur de 3 ; la nôtre, de loin la plus ancienne, lui donne la valeur de 3, 16… ; et le calcul électronique qui donne 3, 14… qui est la valeur exacte mais déjà matérialisée par la circonférence du Djembe qui a servi de base à toutes les coupes, y compris le « calice romain » et le « graal moyenâgeux ». Le Professeur Cheikh Anta Diop confirme d'ailleurs nos propos quant à la valeur de Pi :

« *[…] Les Égyptiens […] connaissaient la formule exacte de la* ***surface du cercle*** $S = \pi R^2$ *avec une valeur de* $\pi = 3, 16$*, donc ils connaissaient très probablement* ***la longueur de la circonférence*** $l = 2\pi R$ *[…].*
La valeur de π extraite de la formule égyptienne = 3,1605 # 3,1416 qui est la valeur exacte. Ce résultat est étonnant lorsqu'on le compare à la valeur adoptée dans la mathématique babylonienne, que les modernes essaient d'ériger en rivale de la mathématique égyptienne : π = 3. Par conséquent, pour les Babyloniens, π n'était qu'un nombre entier parmi d'autres […]. »[563]

Dans l'Asabu, l'Adja et le Djembe, nous retrouvons le cercle. Les deux premiers instruments sont faits avec du fil naturel sans transformation, tandis qu'au niveau du Djembe, il y a transformation de la matière. En effet, il y a, au niveau du Djembe, passage de l'énergie animale à l'énergie mécanique : c'est une question mathématique. Nous passerons par exemple du cheval (sɔ) au vélo (gasɔ, littéralement : « cheval de fer » ; ga = fer. À

563 Cheikh Anta Diop, **Civilisation ou Barbarie**, page 298 et 336. Éditions Présence Africaine, 1981.

Ishango, nous avions déjà le **forgeron** (qui se dit **Motuli** en Mbati) par exemple), grâce aux combinaisons permises par les deux roues (du Djembe).

La conclusion de tout cela est **qu'on ne peut pas inventer la roue sans inventer le cercle, et on ne peut pas inventer le cercle sans inventer la roue**. Avec l'idée des cercles, nous passons à la création des formes parfaites. C'est ainsi que **les Fari inventeront la poulie** (à système de roue) pour monter les blocs de pierre des Xɔ Atógo.

« *En effet, pour élever un monument de 5 millions de tonnes de pierres à 148 m de haut et comprenant des blocs de plusieurs tonnes, **il fallait des notions solides de mécanique et surtout de statistique ; la connaissance de la théorie du levier était indispensable** […].* »[564]

L'énergie mécanique peut être transformée dans toutes les autres formes d'énergie.

« Tel sait telle chose que tel autre ne sait pas ;
Tel ne sait pas telle chose que tel autre sait,
***Clame la poulie**. »*[565]

Le **sens** du Djembe est très profond puisque son étude sérieuse démontre qu'il est un instrument ayant pour symbolique l'abolition de la violence dans la Société, et dans la Nature a fortiori. En effet, le Djembe marque tout d'abord la maîtrise de la parole (la Musique), des sons, par la peau. Or pour éviter les guerres, les conflits, il faut non seulement parler, mais il faut également et surtout savoir bien parler (maîtrise de la parole). Cette attitude fait de la parole un élément majeur dans la Tradition. Cela donnera par exemple l'invention de la diplomatie ; diplomatie qui finira par être élevée au niveau international par le

---

[564] Idem, page 307.

[565] **La charte du Mandé et autres traditions du Mali**. Traduit par Tata Youssouf Cissé et Jean-Louis Sagot-Duvauroux, calligraphies de Aboubakar Fofana. Éditions Albin Michel, 2003.

Fari Ramesu 2. Rappelons que la maîtrise de la parole suppose la maîtrise de l'écoute : pour se comprendre et pour prendre des décisions justes, il faut non seulement bien parler, mais il faut également bien s'écouter mutuellement.
Ensuite, le Djembe appelle à la maîtrise des mouvements (la Danse) par le cercle. En effet, celui qui danse le fait dans un cercle, dans un rayon déterminé duquel il ne doit sortir. Or pour ne pas sortir du cercle, il faut maîtriser ses faits et gestes, il faut se contrôler, contrôler ses mouvements. Celui qui sait se contrôler sait par conséquent éviter tous conflits, toutes guerres. Il ne s'emporte pas systématiquement et ne fait pas usage de la violence chaque fois qu'il est contrarié.
Enfin, la maîtrise de la parole et des mouvements se fait aux fins de diffusions des messages (Mate Mata). On dit qu'**être mathématicien consiste à trouver des formules applicables à la Société**. Ces formules ne sont rien d'autres que des solutions servant à résoudre des conflits, des difficultés de tous ordres. Le but de la diplomatie est de trouver des solutions à la violence afin de l'abolir. Le message diffusé par le Djembe est de l'acousmatique (et non de l'acoustique) qui est un son significatif.

Nous voyons pertinemment que le Djembe est véritablement un instrument politique : c'est à proprement parler le symbole par excellence du Leadership, l'arme qui nous a permis de prendre l'initiative historique, c'est-à-dire la direction des actions collectives : Dje nun gbe !

« C'est ce conte – parfois intitulé « Un rien tue » - qui, en Afrique, sert à illustrer l'adage : « Il n'y a pas de petite querelle, comme il n'y a pas de petit incendie. »
Chez nous, les vieux enseignent aux jeunes : « Dès que vous assistez à une querelle si minime soit-elle, intervenez, séparez les combattants et faites tout pour les réconcilier ! ***Car le feu et la querelle sont les deux seules choses qui, sur cette terre,***

peuvent mettre au monde des enfants plus colossaux qu'eux-mêmes : un incendie ou une guerre. » ».[566]

La roue a donc été inventée par les Kamit, à l'origine pour abolir la violence. Ensuite, cela permettra d'amoindrir l'effort physique humain avec l'invention des machines telles que la poulie à roue par exemple.

Il existe plusieurs mots pour dire « la roue » dans nos langues, selon que nous parlons de la chose (objet) ou de son usage.

Le nom générique de la roue est **Katɔtsrɔ** qui signifie mot à mot « cercle effilé ». Ka = fil ; tsrɔ = rouler ; tɔtsrɔ = roulement.

Lorsque la roue devient un objet plus complexe (par exemple la roue d'une voiture avec une chambre à air et autres compartiments), on parle de **mɔtrɔ**.

Ces deux premiers mots concernent la chose, la roue en tant qu'objet. Lorsque nous voulons parler de la fonction de la roue, c'est-à-dire de l'objet en tant qu'outil en usage dans le déplacement, on parle de **Numlinu** qui signifie mot à mot « la chose qui roule pour transporter ». Nu = chose ; mli = déplacer par roulement. Il est question d'une chose qui se déplace par roulement pour transporter une autre chose (le « nu » du début et le « nu » de la fin).

[566] Amadou Hampâté Bâ, **Il n'y a pas de petite querelle, Nouveaux Contes de la savane**, page 25.

LA SYMBOLIQUE DU CHIEN ET LA SOCIÉTÉ : LA REMISE EN CAUSE DE L'ANIMALITÉ DE L'ÊTRE HUMAIN

La symbolique du chien a tout à voir avec le concept de Se djɔdjɔɛ dji. Nous avons dit que Se djɔdjɔɛ dji revient à **s'abreuver à la source**. La source dont il est question a pour symbole **la mère** (la femme), et s'abreuver à la source signifie symboliquement téter le sein de notre mère qui nous abreuve de son lait. Notre Société étant sous le régime du Nɔgbɔnu, nous sommes tous, filles comme garçons, les enfants d'une mère. Nous allons voir, à travers la symbolique du chien, la remise en cause par l'Être humain de son animalité et comment, avec cette même symbolique, l'Être humain en général, et la mère (la femme) en particulier, peuvent être rabaissés. C'est la question du déni d'humanité : la privation du respect de l'Amenu wɔna due à une personne humaine. Le principe du déni d'humanité se dit « **Amegbe se** ». Ame = individu humain ; gbe = déni ; se = règle. L' « amegbe se » désigne la caractéristique fondamentale du mode de production esclavagiste, despotique et impérialiste qui est eurasiatique.

« Chien ! dit-il. Pendant mon absence, tu seras le gardien de la maison. Tiens-toi ici, à l'entrée de l'enclos. Surveille tout ce qui se passe au-dedans comme au-dehors, et en aucun cas ne quitte ton poste ! Si un incendie se produit à l'intérieur, que le coq, le bouc, le bœuf ou le cheval s'en occupent et remettent de l'ordre s'il le faut. Tu m'as bien compris ?

- Oui maître ! » dit le chien. Et, joignant le geste à la parole, il frétilla de la queue et présenta sa tête pour être caressé. Le maître lui tapota gentiment le crâne, puis, rassuré, partit rejoindre ses compagnons de route.
*[...] **Seul le chien, fidèle à son devoir**, sortit indemne de cette tourmente, et y trouve même une récompense inattendue... »*[567]

Cinq principaux points déterminent la condition du chien (l'animal) :

1° **Le chien est le symbole de la fidélité**. Cela signifie qu'il n'a pas de tradition, parce que dans la Tradition il y a la <u>transgression</u>. Or le chien (**mbwa**, en Kete) ne doit pas transgresser **puisqu'il est dressé** ; il est domestiqué pour obéir à son maître. Les rares cas où il n'est pas fidèle ou n'obéit pas, ce n'est pas parce qu'il l'a choisi (l'animal n'ayant pas la volonté), mais parce qu'il ne comprend pas l'ordre qui lui est dicté.

Contrairement au chien, l'Être humain a une Tradition. Puisqu'il en a une, il peut en toute liberté et à tout moment transgresser. Cela signifie encore que l'Être humain n'est pas dressé, domestiqué, mais bien éduqué (éducation, pédagogie). Pour nous, l'Être humain n'est pas un animal, un chien. La fidélité qu'il a envers son prochain n'est pas celle qu'il a eu à développer du fait d'un dressage, mais du fait de la Tradition. En fondant la société, il a remis en cause son animalité. Et cela vaut pour tous les Êtres humains sans exception : nous sommes tous les Héritiers de Wosere et frères et sœurs de Hɔluvi, notre frère.

Lorsqu'advient le déni d'humanité, que se passe-t-il ? L'Être humain est traité comme un chien puisqu'on lui ôte toute possibilité de transgresser (la Tradition) et lui impose la fidélité animale. Ce déni d'humanité a par exemple donné chez les

[567] A. Hampâté Bâ, **Il n'y a pas de petite querelle, Nouveaux Contes de la savane**, pages 16, 17 et 24.

Eurasiatiques (Européens notamment) le régime dit de l'esclavage dans lequel l'Être humain est privé de toute faculté de transgresser un ordre sous peine d'être puni et même mis à mort par son maître. Dans la cosmogonie eurasiatique encore, **la femme doit être fidèle** à l'homme (sans que l'inverse ne soit obligatoire), comme le chien doit l'être à son maître. La femme (la mère) qui est tirée de la côte de l'homme et qui est fait à son image ne doit jamais transgresser puisque dans les sociétés eurasiatiques, elle est dressée pour obéir, comme on dresse un chien.

La fidélité animale (du chien en l'occurrence) ne doit pas être confondue avec la fidélité humaine (entre les humains), encore appelée amitié basique, qui signifie que tous les Êtres humains sont sœurs et frères et que l'Être humain est sacré ; pour cela, il ne faut pas le rejeter.

2° **Le chien ne trahit pas son maître**, puisqu'il n'a pas de Tradition (à nouveau). Or la Tradition est également trahison. Le chien ne peut pas se remettre en question et ne peut pas remettre la pensée ou les actions de son maître en question. Son instinct est programmé, par le dressage, pour obéir en toutes circonstances.

Contrairement au chien, l'Être humain a une Tradition. Et puisque la Tradition contient la trahison, l'Être humain peut se permettre de faire une autocritique de sa pensée et de son action, ainsi que celles de ses Ancêtres. Par conséquent, l'Être humain n'est pas un animal, un chien. Puisqu'il a remis en cause son animalité, il s'est constitué une société et s'est constitué une Tradition qui lui permet de trahir à bon droit ses Ancêtres et ses contemporains, etc., sous réserve que la preuve du contraire soit faite.

Lorsqu'advient le déni d'humanité, que se passe-t-il ? L'Être humain est traité comme un chien puisqu'on lui ôte toute possibilité de trahir, donc d'avoir une Tradition. Il ne dispose plus de la faculté d'effectuer une autocritique (Cf. Agbogbozan) de lui-

même et du système dans lequel il se situe. Il est privé de toutes formes de liberté. C'est dans ces conditions par exemple qu'on lui interdit de trahir, donc de manifester une critique, en lui disant : « ta gueule ! ». L'Être humain devient ainsi un chien (qui possède une gueule : son museau), un animal puisqu'il n'a plus la possibilité de protester et puisqu'il possède maintenant **une gueule** (et non plus une bouche).

3° **Le chien est un être soumis**. Être soumis, c'est se plier à la volonté de quelqu'un et exécuter ses ordres sans possibilité de trahison, de désobéissance. C'est mettre un individu humain ou un animal dans un état de dépendance, que cet état soit ou non total et/ou permanent. Le chien, en effet, est un animal soumis à la volonté, aux désirs de son maître. Lorsque ce dernier l'oblige de se coucher, il se couche ; lorsqu'il l'oblige d'attaquer, il attaque.

Contrairement au chien, l'Être humain est par définition non soumis ! S'il obéit, c'est parce qu'il a choisi, en son âme et conscience, volontairement ou involontairement, d'obéir à la loi ou à un impératif. Le militaire par exemple se doit d'obéir à l'ordre de son supérieur hiérarchique. Toutefois, si l'ordre de ce supérieur va à l'encontre de toute humanité (ordre de tuer des civils par exemple), le militaire peut être amené à désobéir. Si l'humain est un Être insoumis par définition, cela revient à dire qu'il n'est pas un animal, qu'il n'est pas un chien.

Lorsqu'advient le déni d'humanité, que se passe-t-il ? L'Être humain est traité comme un chien puisqu'il est soumis par d'autres de son espèce. Pour soumettre un être, on le dresse. Or le dressage ne s'applique qu'à l'animal et non pas à l'Être humain qui reçoit une éducation conformément à sa Tradition : le chien est un animal et non une personne ! Tout dressage de la personne humaine constitue par conséquent un déni d'humanité.

La soumission de l'Être humain par son semblable a donné naissance à l'**esclavage** et au **despotisme** qui sont le mode de

production des sociétés eurasiatiques. Dans ce système, l'Être humain est dressé comme on dresse un chien pour obéir et servir en toutes circonstances son maître. Ce dernier le prive de son humanité en le soumettant à ses désirs, à ses ordres, à sa volonté. Généralement, dans le système esclavagiste, la moindre désobéissance conduit à la mort (on tue le chien) de l'esclave (le soumis) qui désobéit. Raison pour laquelle le soumis doit être docile, obéissant : il est par conséquent un Être totalement aliéné ! Ouvrons nos dictionnaires et jetons un œil aux différentes expressions autour du mot « chien », et nous verrons s'affirmer la soumission, l'esclavage, l'irrespect, etc.

La soumission est la marque de fabrique de la prostituée. Cela, Jésus-Christ l'a bien compris et, pour se présenter comme le Seigneur des Barbares du Nord, donc comme Christ, il a suivi leurs mœurs et a voulu faire de tous des Chrétiens, les sujets de sa servitude, y compris les prostitués : *« Mais moi, **je dis de ne pas résister au méchant**. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, **présente lui aussi** l'autre.* » (Matthieu 5, 39)

Or cette coutume chrétienne, nous l'avons compris, n'a rien de compatible avec notre Tradition qui prône la légitime défense (implication de la violence) et la diplomatie par la suite. C'est dans cette philosophie et dans cet état d'esprit que les Kamit, jusqu'à nos jours, affirment qu'ils ne sont et ne seront jamais soumis (résilience). Accepter toutes formes de soumission, c'est renier son humanité. Nous sommes restés de tout temps résilients, et il n'y a pas d'esclaves de naissance dans notre Société. *« « **Andizi, ndisaqula** » (Je n'irai pas, je suis prêt à me battre). »*[568]
Et puisque nous sommes les Gardiens de Se djɔdjɔɛ dji, **la Tradition affirme qu'on ne doit pas soumettre les peuples** ! C'est pourquoi, lorsque nous nous retrouvons chez d'autres peuples, nous respectons leurs traditions, leurs us et coutumes, contrairement aux Eurasiatiques qui imposent les leur lorsqu'ils

[568] Nelson Mandela, **Un long chemin vers la liberté**, page 12. Éditions Fayard, 1995.

vont chez les autres, et pire encore, ils anéantissent le peuple conquis. C'est l'expression de leur maxime « **Vae victis** », autrement dit « le malheur aux vaincus », qui est ici affirmé.

« *Vous savez, **en Afrique ancienne, le droit de conquête n'existait pas**. […] Pourquoi ? Parce que les convictions religieuses des sociétés africaines s'y opposaient […]. Alors il ressort effectivement de cette conviction religieuse que partagent deux peuples […] qu'un allogène ne peut s'établir sur un territoire qui est déjà occupé qu'en obtenant un droit d'établissement. […] **Dans l'histoire de l'Afrique ancienne, c'est une constante** […].*

*Nous sommes aux antipodes de ce qui s'est passé par exemple en Europe. **En Europe, un peuple allogène arrive sur un territoire déjà occupé ; il massacre les indigènes et il occupe le territoire à la place du peuple indigène**. C'est ce que nous montre l'histoire politique en Europe. En Afrique, un tel phénomène ne pouvait pas exister. »*[569]

Le christianisme est donc la soumission des Chrétiens à un Seigneur : le Christ. Le mot Islam signifie : soumission. Les Musulmans sont soumis à Allah, à la Sunna et au Coran. Le judaïsme est la soumission à la loi de Judas, le juif par excellence.

Lorsque nous arrivons au niveau de la femme, de la mère, le déni d'humanité est encore plus conséquent. Chez les Eurasiatiques, en effet, la soumission s'exerce d'abord sur la femme qui, disent-ils, est une « **chienne** », c'est-à-dire une soumise (la femme est soumise à l'homme), une prostituée (qui doit à tout prix satisfaire les pulsions sexuelles de l'homme). C'est ainsi qu'une expression française dit : « femme soumise ». Cet attribut s'appelle l'épithète homérique : femme rime avec soumission. Nous pouvons ainsi lire dans la Bible :

---

[569] Professeur José Do Nascimento (Directeur de l'Arpema), « **Le concept de Pharaon selon le lexique politique des langues africaines**. » Quilombo n° 8, réalisé le 4 février 2011. Présenté par Nzwamba Simanga. Une initiative de Kheperu n Kemet (uhem-mesut.com).

« ***Femmes, soyez soumises à vos maris****, comme au Seigneur ; car* ***le mari est le chef de la femme****, comme Christ est le chef de l'Église, qui est son corps, et dont il est le sauveur. Or, de même que l'Église est soumise à Christ, les femmes aussi doivent l'être à leurs maris* ***en toutes choses****. »*[570]

4° **Le chien, c'est le « symbole de la pute » et de l'immoralité**. Ce qui définit l'Être humain, c'est **la verticalité**, par opposition à l'animal qui est défini par son **horizontalité**. En effet, l'Être humain, quand il s'est mis debout pour marcher (contrairement aux animaux qui sont restés horizontaux), on ne voit plus son sexe qui a cessé d'être exposé, de façon flagrante, à la vue de tous. Aussi, l'Être humain s'est inventé le vêtement pour protéger sa partie génitale de la vue de tous (la remise en cause du donné). Or le chien, dans sa position horizontale, expose ses organes génitaux. Ce qui fait de lui « le symbole de la pute », c'est-à-dire un être qui expose librement et ouvertement son intimité à tout le monde : l'organe génital, mâle et femelle, dans cette position, est saillant. L'horizontalité du chien et la verticalité de l'Être humain montrent véritablement que ce dernier n'est pas un animal.

Dans le Kâma-Sûtra par exemple, une position sexuelle est appelée « levrette ». Pourquoi ce nom ? Parce que la femme se met semble-t-il à « quatre pattes » comme un animal d'après le langage vulgaire, donc non plus dans la verticalité mais dans l'horizontalité comme le chien, et les lèvres de son organe génital deviennent plus visibles et exposées, ainsi que son anus. Dans cette position horizontale, l'homme la « pénètre » « par derrière ». Ce qui distingue la femme de la femelle, c'est qu'elle décide librement de passer de la verticalité à l'horizontalité (elle a la volonté), et décide même d'expérimenter d'autres possibilités

[570] Ephésiens 5, verset 22 à 24. **La Sainte Bible**, page 1189. Traduite par Louis Segond. Éditions Alliance Biblique Universelle.

ou de refuser l'horizontalité. Cela montre bien qu'elle n'est pas soumise et immorale, et qu'elle rejette catégoriquement le « symbole de la pute ». Or la femelle du chien est naturellement et constamment dans cette position horizontale, ce qui fait que le mâle la pénètre toujours dans cette horizontalité. Le danger de cette position est que la chienne, avec son sexe saillant et exposé, attire tous les mâles et ignore souvent qui la pénètre puisque l'acte sexuel se fait dans son dos (un peu comme ce lâche qui vous agresse lorsque vous avez le dos tourné). C'est également ici le symbole de la soumission. L'ignorance du partenaire (n'importe quel chien peut bondir sur elle à tout moment) montre bien le caractère amoral de l'acte sexuel animal qui s'apparenterait à un viol chez l'Humain ; la femelle étant dépourvue de volonté. N'est-ce pas de cette situation que découle l'expression « mâle dominant » ? Contrairement à la femelle, la femme, elle, avant de consentir à l'horizontalité, choisit librement son partenaire et sait pertinemment avec qui elle aura un rapport sexuel.

Lorsqu'advient le déni d'humanité, que se passe-t-il ? L'Être humain est plongé dans l'immoralité et voit sa condition passer de la verticalité à l'horizontalité : il est donc fait animal, chien. Ce déni d'humanité a par exemple donné chez les Grecs la sodomie à travers l'éphébie, la pédérastie : les garçons, de 7 ans jusqu'à la puberté, étaient systématiquement sodomisés par les adultes en guise de rite d'initiation, et peuvent même garder cette relation homosexuelle par la suite comme ce fut le cas pour Socrate et Alcibiade. En effet, « *L'accession des adolescents à la société des adultes sanctionne donc le passage de l'ignorance à la connaissance, de l'irresponsabilité à la conscience des rôles sociaux, de l'absence de sexualité marquée à la vie sexuelle assumée. Au centre de cette triple dichotomie, les rites sacrés, inamovibles, régissent invariablement une transition en trois phases. […]* ***Sous la direction des aîné(e)s****, lors d'un renversement radical des normes sociales habituelles, comprenant rapines, habillements spéciaux, nudité […] ils y sont amenés à subir une mort rituelle qui scelle dans le passé leur statut d'enfants en leur conférant celui d'adultes. […]*

***Des rapports homosexuels de dépendance, masculins ou féminins, sont fréquents**. »*[571]

Toutefois, *« [...] l'amour pédérastique n'est pas sur le plan des passions plus dangereux que l'amour pour les femmes, ni plus scandaleux [...].*
*« **Pénétrer son fils alors qu'il n'a que 5 ans**, cela indique mort pour le fils, comme je l'ai souvent observé... Si le fils a plus de 5 ans, mais est encore au-dessous de 10 ans, l'enfant sera malade [...]. » »*[572]

Dans ces conditions, nous comprenons mieux comment advient le déni d'humanité, lorsque l'Être humain est traité comme un chien, un animal. Cela justifie par exemple pourquoi *« **Platon range l'enfant du côté des animaux et des esclaves** ; c'est un être privé de raison et qui serait entièrement négatif s'il n'était perceptible. »*[573]

Dans l'islam, des éphèbes sont au service des hommes arrivés au paradis. Il est également ici question de sodomiser les jeunes garçons au paradis musulman, comme en témoigne la citation suivante :

*« En plus de ces Houris, le Coran mentionne la présence au paradis de jeunes gens et d'**éphèbes** au paradis :*
***Des jeunes gens** (ghilman) placés à leur service circuleront parmi eux semblables à des perles cachées (52:24).*
***Des éphèbes** (wildan) immortels circuleront autour d'eux (56:17).*
***Des éphèbes** (wildan) immortels circuleront autour d'eux. Tu les compareras, quand tu les verras, à des perles détachées (76:19).*
***Un auteur musulman estime que ces jeunes sont destinés aux rapports homosexuels des élus**. »*[574]
Cela se passe de tout commentaire !

---

[571] Pierre Bonnechere, **Le sacrifice humain en Grèce ancienne**, page 23. Éditions Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 1994.
[572] Jean Pierre Néraudau, **Être Enfant à Rome**, page 360 à 361. Éditions Société d'Édition « Les Belles Lettres », 1984.
[573] Idem, page 89.
[574] Sami Aldeed Abu-Sahlieh, **« Sexualité licite et illicite en droit musulman »**. Source : www.sami-aldeeb.com ; saldeeb@bluewin.ch, 1999.

À la femme, est consacré un nombre d'expressions vulgaires telles que : « je l'ai prise à quatre pattes », pour rappeler cette horizontalité du chien, de l'animal.

À toute cette barbarie, nous ne pouvons répondre que ceci :

« *« **La femme est un trésor de cristal**, magnifique [...], elle porte et donne la vie ; cadeau de l'Être suprême. Symbole de la tolérance, de la compréhension, porteuse du lait nourricier de l'espèce humaine, **son corps est quelque chose de sacré** qui ne doit pas être Sali.*
***L'enfant est le futur du monde**, le symbole de la pureté, de l'innocence, de l'espoir de toute une vie. Violenter, violer, vendre un enfant est un crime contre l'Humanité.*
Ensemble, les femmes et les enfants doivent être protégés, préservés et respectés. »

À toutes les femmes victimes de la prostitution dans le monde
À toutes les femmes victimes de toutes formes d'esclavage et de violence
À toutes celles qui y ont laissé leur vie
À tous les enfants victimes de la prostitution, d'inceste, de pédophilie et de toutes autres formes de violences
À tous ces petits anges assassinés par les adultes. »[575]

On dit souvent que Seti, frère de Wosere, est représenté avec une tête de chien. Cela fait-il de lui un chien, un animal ? Non. Seti est certes représenté avec une tête de chien, mais sur un corps d'homme qui est la partie sacrée et qui affirme parfaitement sa verticalité, son humanité. La tête de chien symbolise la finesse d'esprit par analogie au flair de cet animal dans les activités de recherche du gibier ou du criminel : c'est le Legba. Seti, n'est-il pas

---

[575] Amély-James Koh Bela, **La prostitution africaine en Occident. Vérité-Mensonges-Esclavages. Sexe, Drogue, et Crimes, la face cachée de la prostitution des Africains en Europe**, page 2. Éditions CCINIA Communication, 2e Édition, 2005.

celui qui a trouvé de l'eau dans le désert, c'est-à-dire là où on ne s'y attend pas ? Dans la Tradition, c'est le corps qui compte, notamment sa position. C'est pourquoi on dit que l'âme se trouve dans le cœur, dans les viscères. Si Seti est représenté avec une tête de chien, cela veut dire que le chien est son animal totémique : nous savons capter des énergies que nous conservons dans le totem (ce fait n'est absolument pas religieux).

5° **Le chien peut être tué, abattu**. Tuer le chien, c'est le saigner. C'est le traitement réservé aux vivants non humains. C'est pourquoi chez les Kamit, on ne mange que l'animal vidé de son sang (en l'égorgeant). Nous retrouvons également ici le principe selon lequel on ne doit pas avoir de relations sexuelles avec une femme qui a ses règles. L'Être humain, puisqu'il se nourrit de plantes et d'animaux, est obligé de les abattre, de les saigner. Avec ce principe ainsi affirmé, la Tradition refuse toute possibilité non seulement de tuer (saigner) l'Être humain, puisque c'est le traitement réservé aux vivants non humains, mais surtout toute possibilité et faisabilité du cannibalisme, donc de manger, de consommer la chair humaine.

Toutefois, le Kamit ne détruit pas abusivement les plantes et les animaux. Il tue en cas de force majeure (la faim) et de façon raisonnable. Il détruit donc avec précaution, puisque les forces positives l'emportent sur les forces négatives. « *L'action positive représentera la somme des forces qui tentent d'établir la justice sociale en abolissant l'exploitation et l'oppression par une oligarchie. L'action négative représentera la somme des forces qui tendent à prolonger la sujétion et l'exploitation coloniales. L'action positive est révolutionnaire, l'action négative, réactionnaire.* »[576]

Les Kamit sont les **Gardiens de la vie** : ils cultivent les plantes et élèvent les animaux. Avant l'apparition de l'Être humain, il y avait la violence dans la nature mais personne pour

[576] Kwame Nkrumah, **Le Consciencisme**, page 150. Éditions Payot, 1964.

l'atténuer. Alors quand l'Être humain est apparu, il a atténué cette violence. Il n'y a par conséquent pas plus écologique que le Kamit. Le respect de la vie est un principe absolu dans notre Culture, comme le traduit le passage suivant :

« ***La première de ces règles est celle de respecter la vie (Lunji****), sacrée par essence chez les Kongo, Soundi et Lari, parce que donnée par Nzambi-Pungu :* ***à la chasse on ne tue que le gibier dont on a besoin****, ayant soin d'invoquer au préalable le concours des ancêtres.* ***Pour ce qui est de la vie de l'homme (Lunji tshia Muntu), on ne peut l'ôter impunément*** *: tuer (Wonda) est un interdit majeur, qui ne peut même pas effleurer l'esprit. Tandis que le tueur (Wondélé) sera jugé à mort, celui qui a tué sans préméditation*[577] *(tshi Wonzu Wonzu) sera condamné par la société à réparer l'acte commis (Futiri Maambu)... Comme dans d'autres cultures,* ***l'exception de l'interdit concerne l'état de guerre (Nzingu)****.* »[578]

Lorsqu'advient le déni d'humanité, que se passe-t-il ? L'Être humain est traité comme un chien, un animal. Puisque le chien peut être tué, l'Être humain est saigné, tué par son prochain. Il est ainsi considéré comme un animal. C'est à travers ce déni d'humanité qu'il en vient à commettre des crimes, des meurtres ; qu'il en vient à assassiner son prochain. Puisque l'Être humain est devenu un chien, et puisqu'il est possible de détruire sans précaution, la notion de génocide par exemple verra le jour et qualifiera le massacre généralisé de l'Être humain par son semblable. Dans ces conditions l'homme devient un loup pour l'homme, selon la formule eurasiatique. Cette formule est une affirmation flagrante du déni d'humanité puisqu'elle en est une illustration parfaite. En effet, le loup ou la louve en vient souvent à manger ses propres petits, les louveteaux, en cas de famine notamment. Or dire que l'homme est un loup pour l'homme veut également dire qu'il est permis à l'homme de manger l'homme, de consommer la chair humaine : le cannibalisme est dans ces

[577] C'est le cas de Seti qui a accidentellement causé la mort de Wosere.
[578] Olivier Bidounga, **Le *Kimuntu*, source de la sagesse Kongo,** page4. Article, 2009.

conditions toléré. Nous comprenons mieux pourquoi certaines sociétés eurasiatiques tolèrent le cannibalisme, et pourquoi certaines de leurs sectes venaient piller nos tombes et voler nos momies pour les manger ensuite. C'est d'ailleurs ce que nous apprend le Professeur Cheikh Anta Diop :

« *Pendant tout le Moyen-Age* ***l'Europe était la principale importatrice de poudre de momie****. Celle-ci était sensée posséder des vertus magiques contre les diverses maladies. Les guérisseurs l'administraient aux malades par voie buccale effectivement. Des tonnes de momies disparurent de la sorte, par ce commerce qui était très lucratif.* »[579]

Le cannibalisme se vérifie d'ailleurs parfaitement en Eurasie. Pourtant, chez tous les peuples de la terre, la proie du loup n'évoque jamais rien d'autres que l'agneau.

Toute cette philosophie donnera par exemple naissance au totalitarisme en Europe. En effet, le totalitarisme a pris naissance au 20e siècle européen. C'est l'une des formes eurasiatiques de division de l'humanité en races différentes, et cela a abouti au fascisme. Le fascisme, c'est transformer tous les citoyens en militaires (l'arme étant la valeur supérieure en Occident). De là est née en Allemagne la notion de « peuple élu » à partir du concept de « race supérieure ». Le « peuple élu », à partir de la « pureté de la race », est celui qui doit dominer. À ce stade, ce ne sont plus des militaires mais des **militants**, puisque cela passe au point de vue politique : les Européens sont passés du fascisme (militaires) au nazisme (militants).

Ce qui est commun à toutes ces idéologies, c'est le concept du parti unique avec à sa tête un chef unique charismatique (Führer, Duce, etc.) qui dirige un peuple unique (*ein volt*). Aussi, nous avons dans ces systèmes la notion du patriarcat qui s'affirme avec vigueur : Staline est le petit père des peuples, et Hitler le Guide

579 Cheikh Anta Diop, **Antériorité des Civilisations Nègres : mythe ou vérité historique ?** Page 42. Éditions Présence Africaine, 1967.

des Aryens. L'objectif du totalitarisme est de créer l' « homme nouveau ». L'erreur, c'est le culte de la force physique, matériel : on supprime tous ceux qui sont apparemment handicapés, faibles, inférieurs. C'est l'eugénisme ! Cette création d' « homme nouveau » est commune au stalinisme, au nazisme et au fascisme. Les trois sources pour chercher l'origine du totalitarisme sont donc Mussolini, Hitler et Staline.

Nous avons dit que tuer le chien, c'est le saigner. Chez les Eurasiatiques, pour dénier à la femme son humanité, ils la mettront du côté du chien puisqu'elle saigne, puisqu'elle a ses menstrues. C'est pourquoi on dit chez eux qu'il faut fuir la femme qui a ses règles. Ce qui confirme bien, dans la pensée eurasiatique, que la femme est une « chienne ». D'ailleurs, cela se vérifie très clairement : *« Chez les Indo-Européens […], la femme menstruée est impure : c'est* ***l'être le plus impur après le cadavre*** *[…]. »*[580] À ce même sujet, dans le Coran, la Bible musulmane, il est dit ceci : « -*Et ils t'interrogent sur la menstruation des femmes. - Dis : "****C'est un mal****. Éloignez-vous donc des femmes pendant les menstrues, et ne les approchez que quand elles sont pures. […] »*[581] L'unité culturelle eurasiatique est parfaitement visible et démontrable.

Terminons sur un air positif :

« L'humain ne se fait pas humain
sans compagnie humaine.
L'humain ne se fait pas humain
à son insu.
C'est pour cela qu'on dit :
l'ultime remède de l'être humain,
c'est son prochain*. »*[582]

---

[580] Bernard Sergent, **Les Indo-Européens, Histoire, Langues, Mythes**, page231. Éditions Payot et Rivages, 1995.
[581] **Le Coran**, Sourate 2, Al-Baqarah (La vache), verset 222. Traduction de Mouhammad Hamidullah.
[582] **La charte du Mandé et autres traditions du Mali**. Traduit par Tata Youssouf Cissé et J.-L. Sagot-Duvauroux, calligraphies de Aboubakar Fofana. Éditions Albin Michel, 2003.

LA QUESTION DE LA NUDITÉ

La question de la nudité dans la Tradition est très importante et significative. Sa signification varie selon le contexte donné.

Le niveau le plus élevé pour évaluer le sens de la nudité est le **niveau politique**. D'un point de vue politique, la nudité est revendicative ; elle est protestation. Ici, la partie du corps qu'on dénude et qu'on montre est celle qui se trouve en dessous de la ceinture (partie resserrée du corps situé entre le thorax et l'abdomen).

Lorsque les femmes sortent nues (Nɔgbɔnu étant notre régime social), **cela signifie qu'il y a prise de pouvoir**. La nudité est sacrée. Quand les femmes se mettent nues, cela veut dire que **tout leur est permis**. S'il fait mauvais temps, il n'est pas possible aux femmes de se mettre nues pour prendre le pouvoir. Dans ce cas, la nudité est remplacée par un autre symbole : le **rouge** (la couleur). En effet, en cas de mauvais temps, les femmes vont s'habiller en rouge pour protester, pour revendiquer. Pourquoi le rouge ? Le rouge est le symbole de la nudité. C'est la couleur du désert qui est par définition nu (absence de végétation et présence du soleil qui semble être rouge) ; et cela évoque la mémoire de notre Ancêtre Seti qui est le Gardien des Oasis. La nudité est donc **le symbole de la prise du pouvoir**.

D'ailleurs, à l'**Agbogbozan** (Carnaval ou Fête des Primeurs ou Fête des Premiers Fruits), les Carnavaliers qui vont prendre les

clés de la Ville sont souvent nus. Le but de l'Agbogbozan est de dire que le Peuple est en pleine possession de lui-même.

« *Les forces non maîtrisées de Mpanzu sont celles de l'agitation psychologique. Cela correspond à un âge enfantin où la méchanceté, la force physique et la violence suscitent admiration ; l'agitation devient un mode d'existence.* ***Au moment où l'agitation de la jeunesse était un acte politique qui comptait dans la vie du pays, le ministre de cette jeunesse était un homme originaire de Mpângala*** *; cela ne pouvait pas mieux tomber. Les forces brutes de Mpanzu ne pouvaient que s'exprimer librement dans des individus plongés dans ce milieu. Elles sont actives dans une certaine tranche d'âge donnée.* »[583]

L'Agbogbozan est le lieu de la découverte de l'égalité humaine, un lieu de rencontre entre les vivants et les Ancêtres. Faire l'Agbogbozan[584] c'est pour ainsi dire renouveler la

---

[583] Kimbembe Nsaku Sêngele, **Ntangu Yi Fweni/Voici venu le temps. Contribution de la Cosmologie et de la Spiritualité Kôngo à la Renaissance Kamit**. Page 181 à 182. Éditions Amouna Hungan Ga, l'an 50 de l'ère Lumumba.

[584] Kemeta doit aujourd'hui renouer avec la Tradition de l'Agbogbozan afin que le Peuple sache que le Pouvoir lui appartient, mais aussi afin que les Dirigeants sachent à qui appartient réellement le Pouvoir : au Peuple. Tout dirigeant doit savoir qu'il est là pour remplir un mandat. S'il ne le fait pas ou s'il le fait mais pas correctement, le détenteur du pouvoir qui l'a fait roi doit être en mesure de l'éjecter de son siège : donc le défaire. L'Agbogbozan sert à rappeler au Peuple qu'il est l'unique législateur : c'est l'objet de sa volonté qui doit être traité par l'élu.
De nos jours, le Peuple a perdu sa fonction de législateur. Il a énormément de doléances notamment pour la reconnaissance de la dignité humaine et de la justice. Or en l'absence d'Agbogbozan, cela ne peut être entendu. Si tu as faim, tu dois être en mesure de dire à celui que tu as élu que tu as faim, et lui, de son côté, doit impérativement tout faire pour que tu n'aies plus faim. Nous devons renouer avec cette tradition qui se situe au niveau politique : la mère se met nu pour protester, la société suit le modèle de la mère en se mettant nu pour protester. Cette pratique sert à remettre les pendules à l'heure et à rappeler à l'élu qui est véritablement souverain.
Malheureusement, l'Agbogbozan aujourd'hui a perdu son sens puisqu'il est devenu une sorte de cérémonie folklorique où on s'amuse. C'est le cas par exemple du Carnaval au Brésil. Ce n'est plus une expression de la volonté politique du Peuple, mais une fête où on s'exhibe tout simplement.
Chez les Eurasiatiques, ce qui est symbole de vigilance, de réveil et d'éveil, c'est-à-dire au fond de contestation et de lutte, devient, après récupération, un simple divertissement appelé « fête ». Ainsi, en était-il des panathénées chez les Grecs et du mois de mai chez les Européens. Les panathénées, c'est la « fête des femmes », le seul jour où les femmes pouvaient sortir. C'est durant cette cérémonie qu'elles pouvaient plaider pour leur condition dans la société. Mais cela a

conscience des valeurs. C'est pourquoi le jour de l'Agbogbozan, on demande au Magistrat les clés de la Ville pour affirmer que le pouvoir est au niveau du Peuple qui l'a fait Autorité Politique. La clé dont il s'agit est la clé de lecture des valeurs sociales : c'est la légende, c'est-à-dire comment il faut lire.
Mbutu = « Me Bu Tu » qui signifie : « Ma disparition est apparition des valeurs ». Sɔ Nublibɔ veut dire que l'Univers est le **Grand Livre** de la Nature. C'est dans ce sens que le système solaire est un Mbutu.

« « Dieu est l'explication ultime de l'origine de la substance de l'homme et de toutes les choses. Il est le créateur et celui qui nourrit l'homme. Les esprits sont faits d'êtres surhumains et d'esprits d'hommes morts longtemps auparavant. Les esprits expliquent la destinée de l'homme. L'homme comprend les êtres humains qui sont en vie et ceux qui sont sur le point de naître. ***Les animaux et les plantes ou le reste de la vie biologique, n'existent que pour l'homme****. Car il est le centre autour duquel gravitent les animaux, les plantes, les phénomènes naturels et les objets, qui constituent le milieu où il vit, et lui procurent les moyens d'exister. L'homme est l'une des cellules éternelles de la conscience infinie, qui ne peut être détruite ; Il est venu au monde par un acte de volonté, pour s'épanouir dans la plénitude de son être. »*

Chaka a toujours été adepte de cette philosophie [...]. ***Sous son règne la grande cérémonie sacrée des Premiers fruits était toujours célébrée****. Chez les Zoulous elle était une des nombreuses manifestations de l'omniprésence des ancêtres. »*[585]

Être nu, **c'est être authentique**. La graine nue (arbres à graines nues) montre sans discrétion l'authenticité, ce qu'est

---

été récupéré et transformer en simple divertissement. Au mois de mai, c'est la « fête du travail ». Les salariés ont lutté pour avoir des droits. Or pour le leur faire oublier, on dira de cette commémoration qu'elle est une « fête », un simple divertissement, oubliant souvent ainsi qu'il s'agit d'une lutte.

[585] Titiane N'Diaye, **L'Empire de Chaka Zoulou**, page 155 et 156. Éditions L'Harmattan, 2002.

véritablement la graine. La nudité consiste donc à montrer qu'on existe. C'est (se) voir et se faire voir, c'est montrer et se montrer tel que nous sommes ! Être nu, c'est aller droit au but : nous sommes là pour agir et non pour discuter. Par exemple, se mettre nu c'est refuser le viol ou les mutilations génitales féminines.

« Mais forts de la nudité riche des peuples [...]
nous marcherons sereins parmi les cataclysmes. »[586]

Nous avons également le **niveau esthétique**. La nudité, c'est montrer l'esthétisme. Le visage par exemple est nu et affirme l'esthétisme de l'individu humain. C'est au visage qu'on reconnaît la personne comme unique en son genre. La nudité **met en valeur les justes proportions** du corps humain. « Justes proportions » signifie que nous sommes dans un rapport physique tel que le mouvement puisse être sans restriction. Par exemple, les « Dieux du Stade » d'Éthiopie et du Kenya ont ces proportions royales. Ce concept de « justes proportions » répond à ce que le Professeur Cheikh Anta Diop appelle la « section d'or » ou le « nombre d'or » :

« Il serait intéressant de susciter des recherches dans le domaine d'une esthétique [...] qui consisteraient à soumettre à l'analyse harmonique l'ensemble des différents styles de sculpture africaine. On verrait ainsi si l'art nigérian d'Ife, si réaliste, respecte la section d'or ou non.

Dans le même ordre d'idée, on étudierait ce que nous pourrions appeler la « loi d'écart » des différents styles expressionnistes africains. Autrement dit, la loi exprimée sous forme d'un rapport numérique, selon laquelle tel style s'écarte délibérément et invariablement de la section d'or ; ce rapport mathématique

[586] Guy Tirolien, **Balles d'Or**. Éditions Présence Africaine, Paris.

abstrait correspondrait toujours à une invention plastique, un mode d'expression sur le plan du rendu des formes.

En effet, la section d'or n'est qu'une valeur moyenne, celle qui correspond au naturalisme le plus parfait, au rythme de développement de la nature, qu'il s'agisse de la croissance des plantes ou du rythme d'espacement et de réduction des spirales d'un coquillage. Elle traduit donc les proportions a priori ni trop massives ni trop filiformes. […]
Il serait en particulier instructif d'analyser sous cet angle un masque expressionniste Dan et un masque d'une bobine Gouro*. »*[587]

Le niveau esthétique de la nudité montre l'excellence : l'Être humain étant une merveille ! Avec l'esthétique, il y a de la perfection dans le beau et dans le laid ensemble. Par conséquent, le jugement esthétique est un jugement universel sans concept. Autrement dit, c'est absolu, inconditionné : il suffit d'avoir les mots pour le dire. Ce qui est esthétique est ce qu'on ne peut apprendre sans un engagement corporel ; c'est ce que personne ne peut faire sans avoir appris. Sous ce rapport, « le nu » est l'**Akaɖemɔ**, la valeur intrinsèque (Ka) qui montre ([n]a) le modèle à suivre (ɖemɔ).

Nous avons encore le **niveau éducatif et sanitaire** de la nudité. Dans le système d'enseignement à l'Aveganme, au cours du cursus, les étudiants, filles et garçons, sont mis nus sous la pluie : c'est pour montrer qu'ils sont non seulement sains d'esprit, mais également physiquement (la pluie (l'eau) lave !). C'est montrer ici qu'on a l'intégrité corporelle et spirituelle.

[587] Cheikh Anta Diop, **L'antiquité Africaine par l'image**, page 13. Éditions Présence Africaine, 1998 (2e édition).

Aussi, dans l'éducation, il y a des cours d'éducation sexuelle : les garçons et les filles sont nus, notamment pour les épreuves du contrôle de soi.

Au **niveau social**, la nudité se retrouve par exemple dans la pratique du Viɖeto. En effet, le jour du Viɖeto, l'enfant est présenté nu au monde. « À la naissance, on n'est pas vêtu ; c'est tout nu qu'on est né », dit la formule traditionnelle.

En définitive, nous pouvons remarquer que la nudité n'a jamais été un complexe ou une question taboue pour les Kamit. En effet, la pudeur a toujours été un sentiment malsain et récent. Toutefois, depuis que les Eurasiatiques sont arrivés à Kemeta, ils nous ont tellement frustrés avec cette affaire de nudité en nous dénigrant et en disant que nous n'avons jamais inventé ou porté le vêtement, qui se dit **Nledi** en Kikongo et **Elamba** en Lingala par exemple, ce qui est totalement faux sur toute la ligne ! Le plus comique, c'est qu'en Eurasie, nous pouvons remarquer que les statues sont souvent nues dans les lieux publics comme privés. Le nudisme (qui n'a rien à voir avec la nudité) également est une coutume eurasiatique, de même que la pornographie ou la prostitution par exemple. Dans tous ces cas, l'Être humain est montré nu !

AKPE DƆWƆBA

Le bénéfice de « Yayra me » s'accentue sur trois postures de sanction qui incombent à celui qui a commis la faute et qui marquent le principe de Justice :

1° Celui qui est à l'origine d'une faute doit reconnaître la faute commise : **la reconnaissance de la faute commise**.

2° Celui qui est à l'origine d'une faute doit la réparer moralement car on ne pardonne qu'à celui qui a préalablement demandé pardon : **la réparation morale de la faute commise**.

3° Celui qui est à l'origine d'une faute doit la réparer matériellement : **la réparation matérielle de la faute commise**.

« *Il est important de souligner dès l'abord que si le répertoire négro-africain des peines est très varié, voire imagé, il était rarement appliqué tel quel (…). En effet, la finalité de tout jugement étant le rétablissement de l'harmonie dans la communauté (…), son objet n'est pas de châtier, mais de réparer. Quant à la victime, son souci est moins de se venger que d'obtenir réparation du tort qui lui a été causé. Au service de cette fin, différents moyens sont mis en œuvre (…). »*[588]

Ayifadi = la réparation pour la partie civile.

Cependant, **pardonner ce n'est pas oublier** ! C'est ce qu'on appelle : **Akpe dɔwɔba** !

---

[588] Fatou Kiné Camara, **Pouvoir et justice dans la tradition des peuples noirs. Philosophie et pratique.** Page 37. Éditions L'Harmattan, 2004.

« Le devoir de mémoire doit être appréhendé et revendiqué avec davantage de force comme l'une de nos armes dans la lutte pour un ordre mondial plus juste. *»*[589]

L'Akpe dɔwɔba (le devoir de mémoire) fait partie de la morale (maxime universelle de la conduite individuelle), non sans exercer une influence réelle sur la politique. Le devoir, en tant qu'élément constitutif de la morale, s'impose à tous les Êtres humains malgré l'infamie[590] dont les Barbares du Nord (Eurasiatiques) l'entourent maintenant. De même, la politique s'impose à tous les peuples comme élément constitutif du vivre-ensemble terrestre. Dans notre expérience de la continuité historique, nous avons un Akpe dɔwɔba égal envers tous nos Héros. Or parmi eux, certains, parmi les plus grands, sont morts jeunes. Et c'est sans doute de là que vient aujourd'hui la peur d'agir.

Le Testament de ces Héros contient **toutes les exigences du devoir de refus du malheur**. L'une de ces exigences est à l'origine de l'idée de Résurrection, et surtout de Renaissances dont témoigne l'Histoire de notre Peuple à plusieurs reprises. L'élément commun de chacun de ces testaments, avec celui de Wosere, tient en deux propositions au sein d'une même phrase :

*« **Agbe li xo ɖe, ku ko mi fá yɔna ɖa** » : « **La vie est pérenne, et c'est la mort seule qui pose problème** ».*

L'idée de résurrection nous donne la solution de ce problème. C'est cela qui fait dire à nos Poètes que les morts ne sont pas morts. S'il en est ainsi, et nous en sommes convaincus, il

---

[589] Aminata Traoré, **L'Étau. L'Afrique dans un monde sans frontières.** Page 172. Éditions Actes Sud, 1999.

[590] En nous demandant notamment de faire table rase du passé et d'oublier leurs crimes millénaires. *« Mais avec véhémence, / Je réclamais une audience à ma conscience /* ***Car ma mémoire m'incitait à ne pas oublier*** *: / AMANDLA AWETHU (libres nous serons) ! »* Fulele Do Nascimento, Maât Ma Muse, page 98. Éditions Amouna Hungan Ga, l'an 51.

ne nous reste plus qu'à prendre modèle sur la masse nombreuse de nos Héros qui ont vécu longtemps puisque la moyenne donne comme minimum de durée de la vie individuelle le nombre **144 ans** que la médecine, grâce aux progrès de nos Ancêtres, promet de dépasser.

Que nous reste-t-il donc à faire en matière d'Akpe dɔwɔba ? Trois choses, à savoir :

1° **Suivre l'enseignement ancestral en matière de connaissance et d'établissement de nos propres lois**. Il s'agit ici d'écrire l'histoire des personnages illustres de Kemeta qui ont agi en suivant, depuis Ishango, le principe suivant (repris par la suite par les autres peuples du monde[591]) :

[591] Hors de Kemeta, les Barbares du Nord, depuis leur Antiquité jusqu'à la fin de leur Moyen Âge, n'ont juré que par Aristote qui reprochait aux Grecs de prétendre faire la loi pour les Citoyens de l'Europe du Nord : « Les Lacédémoniens ne font pas les lois pour les Scythes. » Dans la même Antiquité occidentale, c'est César qui a marqué la mémoire de l'Europe en enseignant que « Chaque Continent doit faire ses propres lois » (Cujus regio, ejus religio). Par regio, César entend un Continent, le continent européen qui, comme dirait De Gaulle, s'étend de l'Atlantique à l'Oural ; par religio, il n'entend pas la religion mais l'ensemble des lois qui constituent le lien social.
Aujourd'hui encore, le droit européen n'est que le droit romain actualisé par Napoléon, de même que **le prétendu « droit international »** n'est que **la reprise du droit césaro-napoléonien par l'Organisation des Nations Unies** (ONU), dans lequel **« Nations Unies » s'entend pour nous : « Europe Unie »**. Les Kamit ne sont par conséquent pas concernés par ce genre d'organisations. Ce qui a fait dire au Docteur Fanon :

« Il ne fallait pas faire appel à l'ONU. L'ONU n'a jamais été capable de régler valablement un seul des problèmes posés à la conscience de l'homme par le colonialisme, et chaque fois qu'elle est intervenue, c'était pour venir concrètement au secours de la puissance colonialiste du pays oppresseur. […]

Il n'est pas vrai de dire que l'ONU échoue parce que les causes sont difficiles.

En réalité, l'ONU est la carte juridique qu'utilisent les intérêts impérialistes quand la carte de la force brute a échoué.

Les partages, les commissions mixtes contrôlées, les mises sous tutelle sont des moyens légaux internationaux de torturer, de briser la volonté d'indépendance des peuples, de cultiver l'anarchie, le banditisme et la misère.

*[…] **L'ONU, dans l'état actuel, n'est qu'une assemblée de réserve, mise sur pied par les grands, pour continuer entre deux conflits armés la « lutte pacifique » pour le partage du monde**. »*

(Frantz Fanon, **Pour la révolution africaine. Écrits politiques**, page 215 à 217. Éditions La Découverte, 2006.)

« Djiehetɔwo me li na se ne Anyiehetɔwo o » :
*« **Les Nordiques ne font pas les lois pour les Méridionaux** ».*

C'est la phrase du Fari Nare Mari à ses Compatriotes du Delta lors de la seconde reconstruction de l'Unité de Kemeta. Cela veut dire que toute nouveauté reconnue à Kemeta, d'où qu'elle vienne, doit s'inscrire dans la continuité de notre expérience historique : donc **Ishango**, le Sud[592]. Nous avons le devoir de nous rappeler ce principe et d'honorer celui qui, le premier, l'a formulé en tant qu'enfant d'Ishango : le Fari Nare Mari.
Notre premier Akpe dɔwɔba commence ainsi par le respect de la chronologie la plus rigoureuse situant à Kemeta Se djɔdjɔɛ dji[593], avant même l'apparition de n'importe quel autre peuple. Ce premier devoir, pour nous, s'inscrit dans le contexte de notre spiritualité au sens séculier du terme.

2° **Le deuxième Akpe dɔwɔba se réfère à des réalités matérielles constituées par les langues, les fossiles et les monuments historiques**. De ces trois éléments, nous devons nous rappeler en quoi les langues jouent le même rôle que les monuments historiques puisque sur les fossiles, le doute n'est pas

---

Toute la force des « Nations Unies » réside dans son « Conseil de sécurité » où figurent majoritairement les Européens et leurs descendants hors d'Europe, soit trois sur cinq membres ayant le droit de véto. Et cela sans aucun représentant permanent de Kemeta. C'est à croire que les Kamit n'étaient pas les premiers à définir correctement Se djɔdjɔɛ dji dont tout le monde parle maintenant sans pouvoir en situer ni l'origine ni la nature réelle et la portée illimitée dans le temps.

[592] Si depuis le Fari Nare Mari tous les Fari à sa suite portent la Double Couronne représentant le Royaume du Nord et celui du Sud, nous pouvons remarquer que sur de nombreuses iconographies, les Fari ou Hommes et Femmes d'État ont très souvent, uniquement et à l'exception de la couronne du Nord, la couronne blanche du Sud. Cela traduit bien le fait que le Sud, avec Ishango pour Capitale, avait une prépondérance dans la gouvernance de l'État. Aussi, nous pouvons remarquer que même au Royaume des Ancêtres, Wosere porte dans son Tribunal la Couronne Blanche d'Ishango (et non la couronne du Nord, ou encore la double couronne). C'est donc avec gravité que nous pesons les mots d'Amadou Hampâté Bâ lorsqu'il parle d'Ishango comme du « paradis terrestre » : le macrocosme étant la réplique du microcosme dans ces conditions (c'est sur le modèle d'Ishango que le Paradis Céleste sera conçu : Re a fait l'objet d'une découverte tardive).

[593] Un exemple de l'étroitesse d'esprit à ce sujet hors de Kemeta est de substituer à Se djɔdjɔɛ dji le respect des seules lois nationales qui trouvent leurs sources dans le droit positif et non pas dans Se djɔdjɔɛ dji.

possible. Le rapport entre les langues et les monuments historiques se révèle dans la **toponymie** (qui est une branche de l'**onomastique**) ou l'**étude des noms des lieux**. Cette science qui est une branche du travail des linguistes met à notre disposition un prodigieux gisement de connaissances sur notre histoire et sur notre longue mémoire. Le toponymiste est à la fois historien et géographe.

« - Chez nous, ***les très vieux villages ont souvent pris le nom de ceux qui les ont fondés****, il y a de cela des siècles. (Ils envoyèrent chercher une carte et me désignèrent un point :) Vous voyez, ici, c'est le village de Kinté-Koundah. Et, non loin de là, celui de Kinté-Koundah Djanneh-Ya.*

Et ils m'apprirent alors quelque chose dont je n'aurais jamais osé rêver : dans les villages les plus reculés, on trouvait encore des hommes de très grand âge, ***les griots, qui étaient véritablement des archives vivantes de la tradition orale****. Le griot émérite, celui que l'on sollicitait dans les grandes occasions pour raconter l'histoire séculaire des villages, des clans, des familles, des héros, avait largement dépassé la soixantaine [...].* ***Dans toute l'Afrique noire, des chroniques orales s'étaient transmises depuis les ancêtres.*** *Quelques griots légendaires avaient* ***emmagasiné un tel trésor d'événements historiques*** *qu'ils pouvaient littéralement parler trois jours sans s'arrêter – et sans jamais se répéter. »*

Devant mon étonnement, ces Gambiens me rappelèrent que tout être remonte ancestralement[594] à un temps où l'écriture n'existait pas ; les hommes ne disposaient que de leur seule mémoire pour conserver la trace des faits, de leur bouche et de leurs oreilles ***pour en assurer la transmission****. Rares sont les hommes de culture occidentale, me dirent-ils, qui peuvent* ***mesurer ce dont est***

[594] C'est de la nécessité de la généalogie dont il est question ici !

***capable une mémoire exercée**, conditionnés qu'ils sont par la « béquille de la chose imprimée ». »*[595]

Nous avons comparé l'Être humain à un arbre, et tout le monde sait que la chronologie peut s'établir à partir de la dendrologie qui est l'étude des cercles annuels des aubiers des arbres que nous avons fait entrer dans la chronologie de l'histoire, et plus loin encore, dans la préhistoire.
Les langues de Kemeta sont des équivalents des aubiers des arbres qui nous permettent d'établir avec précision des séries de dates sur les lieux même de l'usage de ces langues, à partir d'époques différentes. À partir de ces lieux et de leurs noms, nous nous retrouvons par un voyage dans le passé à des siècles et des siècles, et même à des millénaires du temps présent, dans l'écoute et le dialogue repris sans fin par l'Être humain avec son milieu.

« « ***Toute langue est l'archive première, la « boîte noire »**[596]* ***d'une civilisation et de son histoire.*** »[597] », nous enseigne le Professeur Alain Anselin.

C'est dans cette même perspective de dates des traces historiques que nous considérons les fossiles de Kemeta comme des éléments de notre mémoire. **L'Akpe dɔwɔba consiste ici dans la pratique et la recherche en archéologie**.

« *Ainsi conçue, l'archéologie n'est pas loin d'être « l'arme absolue » qui permet au chercheur africain de faire la lumière sur les grands problèmes de l'histoire africaine et particulièrement dans le domaine qui nous intéresse, c'est-à-dire celui des relations entre*

---

[595] Alex Haley, **Racines**, page 730 et 731. Éditions J'ai lu, 2008.
[596] En aéronautique, la boîte noire est un **dispositif d'enregistrement automatique** des commandes effectuées durant le vol d'un avion.
[597] Cité dans : « **Writing violence in Francophone West Africa : A study of representative oral and written texts** ». Par Siendou Konate, State University of New York at Binghamton. Page 156. ProQuest, 2006.

l'Égypte ancienne et l'Afrique Noire. Elle permet en effet de forcer l'adhésion par la découverte d'éléments concrets dont la négation serait très difficile pour qui essayerait cet ultime recours afin de se soustraire au verdict de la science. »[598]

Pareillement, les monuments historiques pour nous vont de tous les chefs-d'œuvre d'art à la Xɔ Atógo de Guze, sans oublier les mégalithes et autres éléments de pompes funèbres érigés en l'honneur de nos illustres Prédécesseurs (Togbwiwo). Comme ceux-ci l'ont fait, c'est ainsi que nous devons les suivre sur le même chemin en créant les nouveaux monuments historiques d'aujourd'hui, à commencer par **les découvertes à faire sur le site archéologique d'Ishango**, pour finir au moins par le plus important à notre époque : **le monument en l'honneur de Lumumba**.

3° Notre Akpe dɔwɔba, outre ce qui a déjà été dit, exige **la matérialisation des honneurs rendus et à rendre aux membres du « kpa ta tɔ wo »** relativement à trois séries de termes :

a) **les noms collectifs successifs de notre Continent (noms de territoires)**, entre autres Ifrikiya (origine de l'eau : importance donnée aux voies navigables), Atiwoƒe (origine de la végétation), Kemeta (origine de Se djɔdjɔɛ dji : rapport à la terre[599]) ;
b) **les noms de célébrités historiques** frôlant les temps légendaires, c'est-à-dire tous ceux qui se trouvent dans l'Enea de nyide eye wo ;

---

[598] Aboubacry Moussa Lam, **Le Sahara ou la Vallée du Nil. Aperçu sur la problématique du berceau de l'unité culturelle de l'Afrique Noire**. Page 7. Éditions Menaibuc/Khepera, 2004. Deuxième édition.

[599] Pourquoi par exemple la « terre » (Gebe) dans notre généalogie ? C'est parce que les Ancêtres, avant de ressusciter, sont passés par l'inhumation et que outre la poussée végétale, nos libations et nos prières passent par la terre pour parvenir à nos Ancêtres.

c) **les noms des principaux Fondateurs** comme Wosere (l'Égalité Humaine), Elisa (Duname) et Lumumba (la Souveraineté Politique).

« *Dans la culture africaine en général et celle du Cameroun en particulier, le chant qui est un support important dans les épopées et les contes est un outil efficace de transmission des savoirs.*

Les épopées sont chantées non seulement pour la transmission des savoirs*, mais aussi* ***pour glorifier certaines figures historiques*** *comme l'indique cet extrait qui met côte à côte quelques héros africains et le messie :*

Et pour préparer la naissance d'un grand homme
C'est toujours ainsi avant les messies
C'était ainsi avant Soundjata le buffle lion du Manding
Et ainsi avant Roumben
L'arc-en-ciel pilier des accapareurs
Je te chante la merveille du fond des temps… »[600]

L'Akpe dɔwɔba dont nous ne venons que d'évoquer très brièvement quelques éléments nous introduit dans **la nécessité des datations** de façon à préciser de plus en plus finement les bases chronologiques de notre passé, depuis l'époque contemporaine jusqu'au début de l'humanité qui, à Kemeta, remonte à plusieurs millions d'années.

Akpe dodo = prière, action de grâce, hommage rendu aux Togbwiwo. **Akpe dɔwɔba** = (mot à mot) « travail obligatoire de reconnaissance ». Dɔwɔba, c'est l'équivalent moral du Dodji que le vendeur fait à l'acheteur. Dɔwɔba = travail obligatoire, devoir. Wɔba = faire plus qu'on doit pour le passé. Haba = faire plus pour le présent. Akpe = action de grâce, reconnaissance, merci.

---

[600] Alice Delphine Tang, **Écriture féminine et tradition africaine. L'introduction du "Mbock Bassa" dans l'esthétique romanesque de Were Were Liking**. Page 21 à 22. Éditions L'Harmattan 2009.

ABLƆWOMA

Le brevet d'invention dans notre Tradition est un contenu de savoirs. Le savoir est ce qu'un individu humain peut donner à tous les autres sans s'en priver lui-même. La conséquence est que bien que les autres membres de la société soient en mesure de bénéficier de la création d'un individu, ce dernier lui-même en reste possesseur mais également bénéficiaire. C'est à l'instar de la mère qui transmet à l'enfant sa langue sans qu'elle-même la perde : l'enfant et la maman parlant et bénéficiant de cette langue donnée par la mère. Ici, la Tradition veut qu'on pose comme principe **l'impossibilité de déposséder l'auteur de son œuvre**, de son invention : c'est comme la terre dans Se djɔdjɔɛ dji. Autrement dit, l'auteur d'une invention en reste l'unique propriétaire, quoi qu'il arrive…

À Kemeta, lorsqu'on dépose un brevet d'invention, il y a toujours la recherche d'antériorité : on cherche à savoir si, auparavant, quelqu'un n'a pas déjà été l'auteur d'une telle invention, de la même création. Cette recherche d'antériorité consiste à démontrer que celui qui se revendique comme l'auteur d'une invention, d'un produit, en est réellement l'auteur : c'est ce qu'on appelle la **datation de l'invention**. Une fois la recherche aboutie, si celui qui se présente comme l'inventeur d'un produit en est véritablement à l'origine, le brevet lui est accordé. Au cas contraire, il lui est refusé.

La recherche d'antériorité au sens large se situe d'abord au niveau des Peuples en termes d'historicité. Elle répond à la

question : « quel peuple a pris la première initiative dans tel domaine donné ? » Ensuite, elle se situe au niveau des époques en termes de moment historique. Sur ce point, elle répond à la question chronologique à l'intérieur de l'histoire de chaque peuple et de l'humanité. Elle répond à la question : « quel peuple a fait cela ? » Enfin, ce n'est pas seulement un problème du passé, contrairement à ce que pourrait suggérer le concept d'antériorité. Elle concerne donc la période contemporaine et répond à la question : « quel peuple, au moment historique donné, a le premier produit l'événement ? » À ce dernier stade, c'est une question de compétition entre les peuples de la même époque actuelle.

Dans la Tradition, l'individu humain est une ressource infinie : il donne sans compter et sans se priver lui-même. Dans ce cas, ce n'est pas celui qui paye qui commande mais bien celui qui crée qui commande : c'est la définition du Leadership. Le créateur d'une œuvre reste le chef, le propriétaire de son œuvre : d'où le chef-d'œuvre. Celui qui crée apporte à l'humanité une valeur spirituelle : le savoir et même le savoir-faire. Celui qui crée est le leader, c'est-à-dire celui qui a pris l'initiative : Dje nun gbe (prends l'initiative) ! C'est ainsi que nous affirmons que notre Tradition est Tradition de Nuyeye fiɔfiɔ, et que la finalité du système éducatif est basée, pour chacun, sur la réalisation d'un chef-d'œuvre qui est la matérialisation de l'excellence. Raison pour laquelle le **Nunala** (l'auteur, l'inventeur) est **celui qui donne la chose** : nu = chose ; na = donner ; la = article.

On dit que le commencement est comme un dieu. Autrement dit, c'est celui qui commence, donc qui prend l'initiative, à qui il faut rendre grâce ! Nous comprenons mieux pourquoi l'eau, le Nun, qui a été au commencement et qui est à l'origine de l'initiative, a une place très importante dans la Tradition. Mais nous comprenons encore mieux pourquoi la mère, source de la vie humaine, est autant vénérée : la mère est le lieu

du commencement ; elle est donc comme Re. Raison pour laquelle nous lui rendons perpétuellement grâce.

En Eurasie par contre, le dépôt du brevet d'invention relève véritablement du parcours du combattant et s'assimile à de la spoliation, de l'usurpation, de la dépossession. Celui qui crée est souvent dépossédé de son invention ; le producteur est dépossédé de son produit. En effet, en Eurasie, il n'est pas nécessaire d'être l'auteur d'une invention pour en déposer le brevet : c'est celui qui paye qui commande. Le maître est possesseur de biens matériels. Celui qui crée n'a pas forcément les moyens financiers pour assurer la protection de son invention, ni même de déposer son brevet. Aussi, une fois le brevet vendu, il n'appartient qu'à l'acheteur, et l'auteur se trouve devant l'interdiction d'exploiter son propre produit.

La conséquence pratique est que dans les deux cas (à Kemeta et en Eurasie), on paye pour déposer un brevet d'invention. Toutefois, celui qui n'est pas l'auteur, pour avoir l'exclusivité de l'invention, prétend payer plus que l'auteur.
En Europe, le prix à payer pour protéger une invention va être plus cher qu'à Kemeta où le dépositaire du brevet est nécessairement l'auteur : il serait incohérent de lui faire payer cher à tel point qu'il ne puisse pas le déposer. Puisqu'il apporte quelque chose de nouveau à la société et à l'humanité, il est donc juste de ne pas lui faire payer cher et de lui permettre de déposer son brevet. Tout créateur doit pouvoir déposer son brevet selon Sɔ Nublibɔ qui veut que la moindre cause produise des conséquences incalculables : d'où le fait que payer le brevet ne coûte pas cher, contrairement à la pensée européenne.

Le brevet d'invention chez les Eurasiatiques n'est pas dans la perspective de l'universalité car on ramène tout à soi. Chez les Kamit, puisque ce sont les Ancêtres qui ont offert l'individu au

monde, le brevet d'invention est un patrimoine commun, un bien commun. L'Être humain est un possesseur du mouvement sans restriction. Il n'est pas interdit de passer commande pour créer ou fabriquer et de s'approprier le résultat en payant une fois pour toute. Dans ce cas, il n'est pas question de commander parce qu'on a payé, mais plutôt parce qu'on a signé en qualité de preneur de l'initiative.

En un certain sens, le brevet chez les Eurasiatiques ne respecte pas le principe d'antériorité, le droit d'auteur, d'inventeur. Je peux inventer une chose avant toi. Mais si je ne brevète pas, quelqu'un peut m'en déposséder, c'est-à-dire me retirer la qualité d'inventeur initial, de premier inventeur, et par conséquent, me priver de tous les droits que j'ai sur la chose par ma qualité d'inventeur. Ainsi, c'est comme si c'est lui qui, le premier, a réalisé l'œuvre. La recherche d'antériorité ne porte donc pas sur la réalité de l'invention : date réelle de l'invention et la personne réellement auteur de l'œuvre ; mais sur la réalité du brevetage : date réelle du dépôt de brevet et prise en compte uniquement de la personne ayant le premier, non pas inventé, mais réellement déposé. La date du dépôt du brevet est ici plus importante que la date réelle d'invention. C'est ainsi que les Eurasiatiques sont venus à Kemeta et y ont trouvé nos inventions ; mais ils se les sont appropriés (spoliation) en les brevetant chez eux et en se faisant passer pour les véritables inventeurs. Chez eux, l'acte de dépôt du brevet signifie que tu es l'inventeur, même si tu ne l'es pas réellement. Dans ces conditions, c'est celui qui paye qui commande et qui est auteur, et non celui qui réclame son dû, c'est-à-dire le véritable concepteur.
Le fait d'exiger de l'inventeur de payer cher pour le dépôt de son brevet est injustifiable dans la mesure où tous les États sont souverains pour défendre leurs citoyens dans leurs activités sur le marché mondial.

Si tu n'as pas breveté ton invention, tu n'es généralement pas considéré comme inventeur chez les Eurasiatiques, sauf démonstration de la preuve de l'antériorité. Or chez les Kamit, tu es inventeur dès le départ, c'est-à-dire dès la prise d'initiative. La question du brevetage à Kemeta part du Have et ne dépend pas nécessairement d'une institution qui surenchérit pour déposer son invention. En effet, après la naissance et le Viɖeto, l'enfant est rangé dans sa waalde respective, c'est-à-dire l'ensemble des enfants nés en un même lieu et à la même période. Dans le Have, chaque mois, on a la liste des enfants nés dans ce mois-là, liste qui les classe jour par jour. Et puisque chaque enfant doit réaliser un chef-d'œuvre, on sait pertinemment que c'est telle ou telle personne qui en est l'auteur. Il y a donc un suivi précis grâce au waalde. Et même si la personne invente après le Have, donc tout au long de sa vie, on sait qu'elle fait partie de tel waalde, et en fonction de cela on a catalogué ses œuvres : l'importance de ce suivi permet aussi de faire l'éloge funèbre de la personne, c'est-à-dire présenter l'ensemble de ses œuvres, de sa naissance à sa mort.

Et contrairement au brevet eurasiatique qui a des fins individuelles, toute invention, dans notre Tradition, a un but universel : il profite à tous les Êtres humains et est mis à la disposition de tous ! C'est ce qui fait par exemple de tous les humains des légataires universels, puisque nous héritons des inventions et Nuyeye fiɔfiɔ de nos Ancêtres. Notre brevet signifie qu'on reconnaît l'auteur d'une invention, et que cet auteur, tout en restant auteur toute sa vie, en fait bénéficier au monde. C'est dans ce sens de l'universalité et du bénéfice à tous que notre brevet répond à la sentence qui précise que « l'humanité n'abandonne jamais ce qu'elle a inventé de bon ». Par conséquent, toutes les inventions humaines non seulement son répertoriées, mais aussi ne sont pas oubliées. Ce que l'on peut oublier, ce sont les effets néfastes d'une invention qu'on épure au fur et à mesure : c'est ce que Se djɔdjɔɛ dji appelle la rectification.

Dans tous les cas, celui qui exploite le brevet d'invention doit payer au dépositaire les droits d'auteur (royalties), c'est-à-dire une redevance versée au propriétaire d'un brevet.

Le brevet d'invention est un **certificat d'innovation**. Le mot pour le dire en Eʋe est **Ablɔwoma** ou **Ablɔtigbale** selon qu'il est kamit ou non. Woma = papier (au sens de feuille) ; Gbale (comme dans sɔsrɔn gbale) = papier (au sens d'écrit de plusieurs pages) ; Ablɔ = liberté ; Ti = ruine. Ablɔwoma, c'est le modèle kamit qui préserve la liberté (Ablɔ) ; et Ablɔtigbale, c'est le contre-modèle européen qui, en privilégiant la quantité, brouille les pistes et porte atteinte à la liberté (ablɔti). À Kemeta d'ailleurs, « Ablɔti » désigne l'Europe (Eurasie) comme « Catastrophe pour la Liberté », tandis que Kemeta se dit « Ablɔta », c'est-à-dire « Terre de la Liberté ».

LES NORMES ET LA QUESTION DE LA PROTECTION DE NOTRE ESPACE TERRITORIAL

« Il s'agira essentiellement mais de manière engagée :

- ***D'instaurer une symbiose entre les structures de recherche et celle de production économique** tant en aval qu'en amont ; en favorisant la création de structures para-publiques (Sociétés Mixtes, PME, PMI) à côté des grandes entreprises [publiques] chargées de l'expérimentation, puis de l'exploitation. […]*
- ***D'instituer un système de prix** (thèse, invention, découverte, etc.) au niveau national ;*
- ***De concevoir un système juridique de protection des produits de la recherche, de toute propriété intellectuelle**. A cet effet, il s'agira non seulement de déterminer un cadre de livraison de brevets pour tout procédé de fabrication ou d'adaptation originale, mais aussi de faire face à la piraterie, d'instaurer des dispositions punitives de nature juridique. »*[601]

Un État souverain est un État qui obéit à ses propres normes, c'est-à-dire aux normes édictées par son propre Parlement et pour servir ses intérêts propres. La norme, c'est-à-dire la mesure qui convient pour aisément exister, a toujours été l'un des moyens d'expression privilégiés de la souveraineté d'une Nation, d'un État. Autrement dit, **une Nation doit se**

[601] Joseph Ki-Zerbo (sous la direction de), **La natte des autres. Pour un développement endogène en Afrique**., page 252. Une intervention de Medjomo Coulibaly. Éditions CODESRIA, 1992.

représenter avec les symboles propres à sa Culture, avec des critères répondant à sa Tradition et à son érudition. La norme sous-entend le concept de volonté, de pouvoir décisionnel, c'est-à-dire la capacité d'une Nation à déterminer et à produire elle-même et pour elle-même les conditions de sa vie politique, culturelle, sociale, économique, technique, etc.

Une norme peut être implicite ou explicite, coutumière ou écrite. Elle définit un type concret ou une formule abstraite de ce qui doit être, et est un ensemble de règles techniques, de critères définissant un type d'objets, un produit donné, un procédé. Elle est l'ensemble des données (mesures, caractéristiques, qualités, formules de composition) définissant un matériau, un produit, un objet ou un procédé permettant de rendre la production (d'un matériau), la mise en œuvre (d'un procédé) plus simple, plus efficace, rationnelle ou économique, et de servir ainsi de référence pour résoudre les problèmes répétitifs. En d'autres termes, elle est la spécification technique qui concerne la fabrication d'un produit ou la réalisation d'une opération, et qui est établie à des fins de qualité, de sécurité ou d'uniformisation (originalité). C'est la condition que doit respecter une réalisation donnée, l'état habituel qui constitue le point de référence dans une matière donnée et qui permet de sécuriser l'espace territorial et national contre d'éventuelles agressions extérieures en tous domaines. La question des normes implique la maîtrise de son espace territorial.

Les normes sociales sont indispensables à l'organisation et à la cohésion du groupe. Elles constituent la Loi Fondamentale commune aux membres d'une société, Loi qui leur permet de vivre ensemble. Les normes techniques définissent les caractéristiques d'un produit. De manière générale, elles garantissent la qualité d'un produit et le protègent contre une éventuelle concurrence déloyale. Toutes les sociétés n'ont pas les mêmes normes. Suivant leur histoire ou leur culture, tous les pays n'ont pas la même définition de ce qui est normal ou ne l'est pas.

L'absence de normes établies et appliquées entraîne à la régression. En effet, un État qui n'a pas ou n'a plus de normes, c'est-à-dire de règles que lui-même édicte dans tous les domaines possibles pour son propre compte et au service de ses propres intérêts, est un État sans réelle souveraineté. Cet État a perdu par conséquent sa majorité juridique, militaire et économique, et est appelé à régresser. Nous entendons par régression l'état de perte des acquis antérieurs, de décroissance jusqu'à disparition, d'opération d'un recul quantitatif et qualitatif. Il s'agit en d'autres termes d'une transformation en sens inverse du progrès, d'une évolution qui ramène à un degré moindre.

La notion de régression est occasionnée par un manque de prise d'initiatives tant étatique que citoyenne, donc l'absence d'un leadership perspicace de la part de l'État et/ou des Citoyens eux-mêmes, individuellement ou collectivement. Celui qui régresse est celui qui se trouve dans l'incapacité ou dans l'impossibilité de concevoir lui-même des normes, des lois, des règles qui vont régir et défendre son espace territorial, par conséquent lui-même, et l'ensemble des inventions et innovations issues de sa Société. Cela occasionne un handicap net qui renvoie au monde un signal de sa propre faiblesse. Le manque de normalisation qualitative par un État des produits réalisés sur son territoire est un manquement grave (faute politique) à Se djɔdjɔɛ dji sous sa seconde formule, puisque la régression prive les citoyens de leur droit au progrès. C'est un manquement à l'Isamame.

À partir de là, le monde qui nous observe conçoit des normes au service de son propre intérêt et qu'il impose à l'État défaillant.
Lorsque je demande des aides financières ou alimentaires, l'autre accepte ou refuse selon ses propres normes qu'il m'impose. L'autre est en situation de force et peut abuser de sa supériorité sur moi. De ce fait, je perds ma souveraineté, ma capacité à me prendre en

charge moi-même et à me gouverner. C'est donc l'autre, et généralement les autres, qui me gouvernent et qui me dictent ma façon de penser, d'être, d'agir, etc. Cela rentre totalement en contradiction avec Se djɔdjɔɛ dji qui m'octroie un leadership !
Lorsqu'un État est incapable de définir sa propre Constitution selon sa Culture et malgré ses constitutionnalistes, ce sont d'autres États étrangers qui mettront à sa disposition leurs constitutionnalistes et leurs normes qui n'ont très souvent rien à voir avec la Culture autochtone, afin de rédiger la Loi fondamentale de cet État défaillant.
Lorsqu'une entreprise anglaise crée un lecteur DVD, si nous l'achetons, nous sommes obligés d'adapter notre société aux normes de ce lecteur : achat de prises électriques particulières, achat du mode d'emploi, achat d'un téléviseur de DVD compatibles avec le lecteur anglais, etc. Nous sommes obligés de nous « angliciser » et d' « angliciser » notre société parce que les normes utilisées ne sont pas les nôtres, donc ne sont pas compatibles avec nos références.

L'absence de normes et l'état de régression rendent toute société perméable à toutes sortes d'idéologies, comme un passoir qui laisse tout passer. Nous retrouvons ici le syndrome, la marque de fabrique de la prostitution. Ce syndrome consiste en l'état d'une personne ou d'une chose qui se laisse abuser (dans tous les sens du verbe) par toute autre personne ou chose, très souvent volontairement. C'est le syndrome de celui qui ne sait pas ou jamais dire « non ! », et qui consent naïvement ou non à toute chose.
Un État qui se laisse dicter des normes par un autre État étranger souffre du syndrome de la prostitution. Une Nation qui est incapable de concevoir et qui demande et accepte tout le temps de l'aide souffre également de ce même syndrome.

De nos jours, Kemeta semble présenter les symptômes de ce syndrome déconsidérant. En effet, au niveau politique par

exemple, la plupart des États postcoloniaux se sont fait rédiger leur Constitution, donc la Loi fondamentale, par les Étrangers. Et même quand ce n'est pas fait par des Étrangers, elles sont rédigées avec les normes, l'idéologie, la manière de faire des Étrangers. Autant dire que nous n'avons pas actuellement d'États dignes de ce nom. De ce fait, nous subissons un viol pour ainsi dire désiré par nous-mêmes, un viol de notre imaginaire puisque nous acceptons de recevoir sans dire « non ».

Le problème rencontré avec la Constitution est également le même avec nos Hymnes nationaux actuels : le constat amer est que la majorité de ces hymnes censés être « nationaux » sont rédigés et chantés en langues étrangères, donc non nationales. Qu'en est-il par conséquent de la Souveraineté Nationale ?
Au niveau économique, la plupart des entreprises, notamment les plus importantes, ne sont pas le fait des Kamit eux-mêmes mais d'Étrangers qui, à nouveau, apportent et dictent leur loi. Le peuple se prostitue pour ainsi dire puisqu'il n'est à la recherche que de la facilité (les autres conçoivent pour lui) et ne semble vouloir prendre aucune initiative.
Aujourd'hui, nous sommes christianisés par-ci, islamisés par-là ; francophonisés par-ci, anglophonisés par-là : cette disparité montre non seulement notre infantilisation et notre incapacité à concevoir, à avoir des normes, mais surtout crée des conflits entre nous-mêmes puisque nous ne nous réclamons plus de notre Unique Tradition, mais de celles des autres que nous défendons ardemment et contre nos propres aspirations culturelles et traditionnelles. Nous sommes déracinés ! Celui qui a reçu un enseignement en Russie n'a pas la même conception des choses et les mêmes normes que celui qui a reçu ses cours en Afghanistan ou en Belgique, etc. C'est d'ailleurs ce que confesse le Président Kwame Nkrumah :

« Tout naturellement, ***la division de l'Afrique affecta l'instruction des Africains*** *colonisés. Il allait de soi que les étudiants des pays anglophones se rendent en Angleterre, tout comme il allait de soi que ceux des pays francophones se rendent en France. De la sorte, le besoin de formation théorique, que les étudiants africains ne pouvaient satisfaire qu'au prix d'un grand effort, de beaucoup de volonté, et de grands sacrifices,* ***se heurtait aux barrières dressées par le système colonial****. »*[602]

Comment, dans ces cas, avoir une armée efficace par exemple, si les uns sont formés en Allemagne et les autres en Israël, tout en sachant que ces deux pays n'ont pas les mêmes normes, les mêmes stratégies de guerre ? Comment faire l'Unité Continentale lorsque les théories apprises hors du Berceau de Nkumekɔkɔ nous opposent et font de nous des « frères ennemis » ? Le Juif, le Musulman et le Chrétien ne s'entendent originellement et naturellement pas ! Lorsque les Kamit adhèrent à ces religions, il est clair qu'ils adoptent ces comportements de haine les uns envers les autres. Ce qui explique pourquoi, de nos jours, le Kamit islamisé méprise malgré lui son frère christianisé, et inversement par exemple. Comment faire dans ces conditions l'Unité tant désirée par tous, avec des idéologies qui nous desservent et qui nous divisent au fond ? Cela, le Fari Chaka nous le précise clairement :

« Et après avoir bien observé les Hottentots convertis par les colons, Chaka sera encore plus cynique. Il dira à Issanoussi que :

« Les colons européens sont très habiles. En convertissant certaines populations africaines, ***ils les ont encore mieux neutralisées que par les armes****. Cette entreprise s'est révélée encore plus efficace que l'esclavage barbare auquel sont soumis les hommes qu'ils ont importés d'Angola ou de Madagascar.* ***Car les***

602 Kwame Nkrumah, **Le consciencisme**, page 9.

***chaînes les plus dures à briser sont celles de l'esprit**. Regardez les Hottentots, ils entrent dans les lieux sacrés des Blancs pour ne prier que des idoles qui ont la même couleur que leurs maîtres. **Voilà pourquoi nous ne devrons jamais adopter leurs valeurs religieuses, ce serait un marché de dupes**. » »*[603]

Nous défendons ardemment la francophonie, l'anglophonie, la lusophonie, au détriment de nos propres langues que nous négligeons. Cela s'apparente à un génocide culturel désiré par nous-mêmes !

Si aujourd'hui Kemeta présente les symptômes de ce syndrome, c'est parce qu'elle s'est éloignée de ses propres normes : Se djɔdjɔɛ dji et Maât. En effet, Se djɔdjɔɛ dji nous apprend que nous ne devons accepter des lois qui proviennent de l'Étranger : chacun étant législateur chez lui-même et pour lui-même. Elle ordonne de protéger par tous les moyens notre espace politiquement, économiquement, juridiquement, militairement, techniquement, etc., et d'y défendre la liberté d'expression et de conscience.
Les raisons pour lesquelles Se djɔdjɔɛ dji et Maât ne constituent pas un danger pour Kemeta par rapport aux autres nations, malgré Sukalele, sont les suivantes :

1° La légitimité : elle fait référence à la légitime défense. L'amitié basique (Sukalele) suppose qu'on accueille que ceux qui viennent chez nous en amis. Si tu viens en ennemi, le droit de légitime défense me permet de me défendre à tout moment et avec l'arme la plus dissuasive. La liberté est le refus de la soumission ; or tous les Êtres humains rejettent la soumission. Par conséquent, tant pis pour celui qui s'en prend à Kemeta et qui veut soumettre un Kamit : il risque de se brûler les mains et de voir son cœur sur la balance de Maât.

[603] Tidiane N'Diaye, **L'Empire de Chaka Zoulou**, page 154. Éditions L'Harmattan, 2002.

2° La légalité : elle nous ordonne chez nous d'exiger des autres le respect de nos lois, de la même façon que nous respectons nous-mêmes les lois que nous faisons chez nous et les lois des autres chez eux. Selon la légalité, chaque nation fait sa loi ! Aucune nation n'a le droit de faire la loi d'une autre nation. À partir du moment où il y a ingérence dans les affaires de mon État, la légitimité intervient.

« *La réponse du monarque africain ne se fit pas attendre :*

*« - **De tout temps, répondit Cétiwayo, un Zoulou n'a respecté que les lois zouloues**. […] La seule souveraineté légitime chez les Zoulous est celle incarnée depuis Chaka, par ses chefs qui n'ont pas d'ordre à recevoir d'une femme étrangère et qui se prétend « Reine de toute l'Afrique ». » L'empereur se tournant vers ses chefs de guerre et ses conseillers qui assistaient à l'entrevue, leur dit encore :*

*« - Ce sont les colons qui sont venus me combattre chez moi. Ils veulent me dicter leur volonté et non le contraire. **Donc, ma seule intention maintenant, est de défendre mon propre pays**. […] » »*[604]

Par exemple, il ne peut pas y avoir d'organisations non gouvernementales (ONG) hors du territoire légal de l'État sur lequel elles agissent : elles sont donc soumises aux lois d'un gouvernement local. Aussi, au sens de la légalité, il ne peut y avoir de droit international puisque chaque État fait sa loi. Ce qu'on appelle ici fort improprement le « droit international » n'entre que dans le cadre du respect des traités qui sont révocables comme c'est le cas des traités sur l'intangibilité des frontières héritées de l'Occupation eurasiatique de Kemeta ou celui des accords avec le FMI (fonds monétaire international).

[604] Tidiane N'Diaye, **L'Empire de Chaka Zoulou**, page 26 à 27. Éditions L'Harmattan, 2002.

3° La solidarité : nous, Kamit, sommes les seuls à être dans le bain originel, dans la continuité historique sans faille. Par conséquent, nous sommes les seuls à gérer le Patrimoine de l'Humanité, Se djɔdjɔɛ dji. Les autres nations s'excluent elles-mêmes de cette gérance. Le Kamit est celui qui a fait l'expérience de toutes les situations de la vie : de la violence à la justice. Par conséquent, il est capable du pire comme du meilleur. Si tu t'en prends à lui, il puise dans le Patrimoine toutes les expériences de défense en cas de violence et s'en sert contre toi.

Raison pour laquelle il est absolument temps que Kemeta réaffirme et détermine ses propres normes, selon sa Culture et son Imaginaire traditionnel, afin d'éviter tout viol de l'étranger. Nos savants et inventeurs doivent inventer des produits qui sortent des normes des autres, notamment pour le marché local. Pareil pour les politiques qui doivent cesser de tout calquer sur les autres. Le Peuple doit refuser tout viol en prenant des initiatives. Notre Nation doit être une Nation d'inventions et d'innovations, comme la Tradition, et non d'importations. L'autosuffisance matérielle et spirituelle doit être une réalité effective chez nous, et c'est le surplus que nous devons exporter, conformément à l'idée que nous nous faisons du commerce comme étant significatif seulement sur le marché intérieur et normalement moins important sur le marché dit extérieur.

GBANTAKU

« *Tp désigne la « tête », le « sommet ». Dans ce sens,* ***tpj.t*** *« ce qui est au sommet », « ce qui est à la tête » (d'un processus), « ce qui est au début (horizontalement, verticalement, spatialement et temporellement).* ***Sp tpj*** *peut être rendu en luba par «* ***cia kumutu*** *» (= ce qui est à la tête). Et cia-kumutu est, dans certains contextes, synonyme de «* ***cia-m-bangili*** *» (= ce qui est au commencement) et de «* ***n-taku*** *» (= fondement). »*[605]

Ntaku = partie profonde des choses. (G)bantaku (pluriel) = premiers principes.
Ntaku = nuta(ku) = choses du dessus ; Ku = Gu = puits, partie souterraine, noyau.
Butame = réfléchir ; Buta ɖe nti = justifier.

1. Le Fondement et les fondements

Le Fondement est le Principe Universel qui donne sa valeur incontestable à toute action humaine : **Butaku**.
Par exemple, en politique, la Constitution est un Fondement dans la mesure où elle équivaut à une Loi Fondamentale. Par exemple encore, le mode de production esclavagiste est sans Fondement dans la mesure où son principe ne peut être érigé en loi universelle. Être sans Fondement signifie que le caractère de vérifiabilité disqualifie l'existence a priori de la vérité. Cela veut

[605] Mababinge Bilolo, **Les cosmo-théologies philosophiques d'Heliopolis et d'Hermopolis. Essai de thématisation et de systématisation**. Volume 2, page 22. Éditions Menaibuc, 2005.

dire deux choses : tout le monde ne peut pas être esclave puisque l'esclavagisme implique qu'il y ait des maîtres ; de la même façon, tout le monde ne peut pas être maître puisqu'il faut qu'il y ait des esclaves. Un troisième exemple : la dialectique du maître et de l'esclave aboutit à un cercle vicieux dans la mesure où, pour que l'esclavage persiste, il faut que l'esclave révolté contre le maître et vainqueur sur lui réduise à son tour celui-ci en esclavage. Pour sortir de l'impasse esclavagiste, il faut non seulement que tous les Humains soient libres et égaux, mais surtout qu'ils se considèrent tous, chacun, comme une fin pour autrui.

Ce qui s'oppose au mode de production esclavagiste et despotique est l'Ablɔɖeha qui impose le Principe de Mansine et la Maât : c'est Duname. C'est dans cette mesure que notre mode de production a un Fondement, c'est-à-dire un Principe Universel applicable à l'humanité dans son ensemble. Par exemple, le Vodu (Principe du Vivre-ensemble) conduit à Sukalele (Maât) qui est un Principe Universel. Sukalele est ce sans quoi il ne peut y avoir d'Amenanyo possible et de Tradition : il est question ici de l'intérêt de l'humanité dans son ensemble. C'est ainsi qu'il est inapproprié de parler de « solidarité familiale » puisqu'au sein de la famille, c'est le désir qui unit. Le désir définit la famille qui est sacrée et se situe par conséquent sur le plan des affects, tandis que l'universalité situe Sukalele dans l'espace inconditionnel des concepts !

Le Butaku (Fondement) est différent des Gbantaku (fondements). À chaque domaine d'action correspond sa maxime, c'est-à-dire son principe actif, et son fondement devient pluriel : son nom est le postulat. Le postulat est le principe fondamental qui régit un système donné. C'est la référence, le point de départ qui définit l'organisation du système, son rouage. Chaque société a donc un postulat, c'est-à-dire un principe de départ qui organise

et régit son sein. Ce postulat est ce qui définit le mode de production de chaque société donnée.
Nous entendons par mode de production le fait originaire qui sert de critère dans une société pour résoudre les contradictions en son sein. Il est un postulat structurel de chaque société permettant de résoudre les contradictions en son sein.
Le principe, c'est ce qui est au commencement. La structure est un principe d'organisation matérielle sociale ou culturelle. C'est quelque chose de particulier à un domaine considéré et qui ne se retrouve pas nécessairement d'un domaine à un autre, bien qu'il puisse avoir une permanence certaine.

Notre mode de production, l'Ablɔɖeha, est le système d'une société qui considère que chaque individu humain est un élément du système. Il faut donc qu'on marche ensemble : c'est le Vodu ! Cela ne signifie pas qu'on attend que tout le monde marche : c'est la définition du Leadership. Dans ce système, **chacun est considéré comme un centre d'initiative potentiel, de leadership**. L'Ablɔɖeha signifie que l'Être humain doit être considéré non seulement comme un moyen, mais surtout comme une fin. C'est l'humilité qui est ici mise en avant.

Le mode de production reconnu comme européen est « esclavagiste » : esclavage antique, servage moyenâgeux et capitalisme moderne. On appelle système esclavagiste le système d'une société qui considère que dans la majorité de sa population, un petit nombre seulement est né libre et un grand nombre est esclave de naissance.
Le mode de production reconnu comme asiatique est « despotique » : le leader est un homme providentiel, chef unique et charismatique. Cela exclut aux autres toute possibilité de devenir ou d'espérer être un leader.
Dans le mode de production eurasiatique qui inclut l'esclavagisme et le despotisme, c'est l'arrogance qui est mise en avant.

Qu’est-ce qui justifie la présence de ces deux modes de production de l’humanité : l’un kamit et l’autre eurasiatique ? Le Professeur Cheikh Anta Diop en apporte une explication logique. D’après lui, c'est la Nature perceptible, notamment l'Environnement, qui a forgé, modelé, chacun de ces deux modes de production à une certaine vision du monde. Il ressort de son analyse que « ***L'histoire de l'humanité sera confuse aussi longtemps que l'on ne distinguera pas deux berceaux primitifs où la nature a façonné les instincts, le tempérament, les habitudes et les conceptions morales des deux fractions de cette humanité*** *avant qu'elle ne se soit rencontrée, après une longue séparation datant de la Préhistoire. »*[606]

Par conséquent, selon le type d'environnement ayant abrité l'humanité, cette dernière verra sa conscience, son caractère, sa maxime, forgés selon la générosité ou la férocité de la Nature. En effet, *« Le premier de ces berceaux, comme on le verra dans la partie consacrée à l'apport de l'Égypte, est la vallée du Nil, depuis les Grands Lacs jusqu'au Delta, en passant par le Soudan dit « anglo-égyptien ».* ***L'abondance des ressources de la vie, le caractère sédentaire et agricole de celle-ci, les conditions spécifiques de la vallée du Nil, vont engendrer chez l'homme, c'est-à-dire, le Nègre, une nature douce, idéaliste et généreuse, pacifique, imbue d'esprit de justice, gaie****. Toutes ces vertus étaient, pour la plupart, indispensables à la coexistence quotidienne.*

Par la voie des exigences de la vie agricole, des conceptions, telles que le matriarcat, le totémisme, l'organisation sociale la plus perfectionnée, la religion monothéiste naquirent. […] On pourrait continuer à expliquer tous les traits fondamentaux de l'âme et de la civilisation nègre, à partir de ces conditions matérielles de la vallée du Nil. »[607]

Dans l’environnement eurasiatique « *par contre,* ***la férocité de la nature dans les steppes eurasiatiques,***

[606] Cheikh Anta Diop, **Nations Nègres et Culture**, page 173. Éditions Présence Africaine.
[607] Idem, page 173 à 174.

l'infertilité de ces régions, l'ensemble des conditions matérielles dans ce berceau géographique, forgeront chez l'homme les instincts nécessaires à son adaptation au milieu.
Ici, la nature ne permet aucune illusion sur sa bonté : elle est implacable et ne permet aucune négligence : l'homme tirera son pain quotidien à la sueur de son front. Il apprendra, avant tout, au cours de cette longue et pénible existence, à compter sur ses propres moyens, ses propres possibilités. Il ne peut pas se payer le luxe de croire à un dieu bienfaiteur qui lui prodiguerait, avec abondance, les moyens d'existence : son esprit enfantera surtout des divinités maléfiques et cruelles, jalouses et rancunières ; Zeus, Javeh, etc.

Dans cette activité ingrate que le milieu physique imposait à l'homme était déjà impliqué le matérialisme, l'anthropomorphisme qui n'en est qu'un cas particulier, l'esprit laïque. C'est ainsi que le milieu forgea, peu à peu, ces instincts chez les hommes qui ont vécu dans cette région, chez les indo-européens en particulier. ***Tous les peuples de ce berceau, qu'ils soient blanc ou jaune, auront l'instinct de conquête, parce qu'ils auront tendance à s'évader de ce milieu hostile****. Ils sont chassés par le milieu, il leur faut partir ou succomber, tenter de conquérir une autre place au soleil dans une nature plus clémente et l'ébranlement des invasions ne s'arrêtera plus, dès qu'un premier contact avec le monde nègre méridional leur apprendra l'existence de pays où la vie est facile, les richesses abondantes, les techniques florissantes. Ainsi de 1450 avant l'ère chrétienne jusqu'à Hitler, en passant par les barbares des IVe et Ve siècle Gengis-khan, les Turcs, ces invasions d'Est en Ouest, ou du Nord au Sud, sont ininterrompues ; il serait plus exact encore de dire ces évasions.*

L'homme de ces régions est resté longtemps nomade. Il est cruel.
Le climat froid engendrera le culte du feu qui, depuis le feu de Mithra, jusqu'à la flamme du soldat inconnu de l'Arche de Triomphe et les Flambeaux olympiques anciens et modernes, restent vivaces. Le nomadisme engendrera l'incinération : on transportait ainsi dans de petites urnes les cendres de ses ancêtres.

Cet usage se perpétua chez les Grecs ; les Aryens l'introduisent en Inde après 1450, et c'est ce qui nous explique l'incinération de César, et de Gandhi à notre époque.
Ainsi qu'on le voit, l'homme était le pilier d'une telle vie ; le rôle de la femme dans la vie économique était beaucoup plus réduit que dans la société agricole nègre. Aussi la famille patriarcale nomade est-elle le seul embryon d'organisation sociale. Le principe du patriarcat réglera toute la vie des indo-européens, depuis les Grecs et les Romains, jusqu'au code Napoléon, jusqu'à nos jours. C'est pour cela que la participation de la femme aux affaires publiques sera plus tardive dans les sociétés européennes que dans les sociétés nègres. Si on trouve apparemment le contraire aujourd'hui dans certaines parties de l'Afrique Noire, cela est dû à la superposition de l'influence islamique. »[608]

Nous sommes en présence de deux groupes humains abrités au sein de deux environnements climatiques distincts qui ont façonné un postulat primordial approprié à chacun d'entre eux, qui leur ont inspiré un imaginaire différent pour concevoir une vision de l'univers et un choix de société (dans son organisation et son fonctionnement). En réalité, ce changement de caractère de l'humanité et cette division du monde en deux principaux modes de production a tout à voir avec le concept de Se djɔdjɔɛ dji. En effet, il faut savoir **que les Kamit ont commencé par former des associations de bienfaiteurs** d'où provient Se djɔdjɔɛ dji. En s'écartant du Berceau de l'humanité et des Sciences, les humains vont tellement perdre en humanité qu'ils ont agi pour leur propre destruction, raison pour laquelle la majeure partie des légendes eurasiatiques commencent par le meurtre. En s'éloignant de la Source, les humains se sont appauvris en capacité de bienfaisance et ont développé des capacités de nuisance. C'est pourquoi **les Eurasiatiques ont commencé par des associations de malfaiteurs**.

Par exemple, Thésée est le premier roi d'Athènes parce qu'il a convaincu son peuple qu'il faut faire régner l'ordre, ce qui implique l'apologie de la violence. Romulus est le premier roi de Rome et l'est devenu en tuant son propre frère jumeau, Remus. En

---

[608] Idem, page 174 à 176.

effet, « *On sait la suite : les jumeaux, ayant grandi entre les bergers du Latium se disputèrent l'honneur de fonder leur ville. […] Il ne restait plus à Romulus qu'à punir le sacrilège :* ***il massacra son frère sur place****, ce qui du même temps le débarrassait d'un concurrent gênant. Tacite formula cela plus tard de façon plus élégante et concise : insociabile regnum, le pouvoir ne se partage pas.* »[609]

Ce que Thésée et Romulus ont en commun, c'est qu'ils sont tous les deux des tueurs, des meurtriers, comme d'ailleurs la plupart des Chefs d'État eurasiatiques actuellement qui créent des guerres partout dans le monde et occasionnent des génocides. En ce qui les concerne, c'est la résolution des conflits sociaux par la violence. Chacun des deux voulait être le premier dans un domaine qui appartient à tous : la politique. Dans les deux cas donc, il y a culpabilité ! Comme le souligne madame Plumelle-Uribe, « ***L'exercice institutionnalisé de la barbarie développe nécessairement une culture de la destruction****. Une culture qui, une fois enracinée, peut continuer à évoluer indépendamment des causes l'ayant initialement provoquée, surtout lorsque son fonctionnement institutionnel a eu largement le temps de s'épanouir. La légalité (si ce n'était la légitimité) de cette barbarie a duré aussi longtemps que le système lui-même.* »[610]

Cette « institutionnalisation de la barbarie » en Eurasie se résume aussi en une maxime, à savoir « *Mais s'il y a un accident, tu donneras vie pour vie,* ***œil pour œil, dent pour dent****, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, meurtrissure pour meurtrissure.* »[611]

Cela justifie pourquoi « *Chez les Juifs, le condamné était livré au peuple qui le lapidait ; chez les Grecs, l'homme condamné à perdre la vie prenait, dans la prison, au milieu de sa famille et de ses amis, un poison préparé de manière à lui procurer une mort prompte et dans douleur. On donnait à son supplice l'apparence d'une mort volontaire.*

---

[609] Lucien Jerphagnon, **Histoire de la Rome Antique, les armes et les mots**, page 23. Éditions Tallandier, 2002.

[610] Rosa Amélia Plumelle-Uribe, **La férocité blanche, des Non-blancs aux Non-aryens. Génocides occultés de 1492 à nos jours.** Page 57. Éditions Albin Michel, 2001.

[611] La Sainte Bible. **Exode 21**, verset 23 à 25. Éditions Alliance Biblique Universelle, page 85. Traduite par Louis Segond.

En Judée, comme à Rome, le peuple exécutait la même sentence. Les Gaulois, quant à eux, choisissaient volontiers des criminels pour leurs sacrifices humains. Plus tard, il est vrai, les licteurs, furent chargés de cette exécution. Mais bien rares sont les cas où l'expiation du crime fut l'œuvre d'un seul. Le coupable était poursuivi par le peuple jusqu'au haut de la roche Tarpéienn, d'où il se précipitait. Dans certaines sociétés, le soin d'exécuter était laissé à la famille de la victime : c'était en sommes la vendetta organisée. Cependant, l'idée de dissuasion se développa parallèlement à celle de punition, et la peine capitale fut rarement simple dans les sociétés même déjà évoluées. Elle était assortie et précédée de supplices divers, qui visaient tous à intimider les futurs criminels. C'étaient, entre autres, le pal oriental, les supplices chinois particulièrement raffinés, la crucifixion, l'écartèlement, le bûcher, etc. […]

En France, il faut arriver au treizième siècle pour trouver trace d'un individu chargé de fouetter, marquer, pendre, décapiter, rouer et brûler au nom de la loi. Il était désigné alors sous le nom d'exécuteur de la haulte justice, ou maître des hautes œuvres, et chaque grand bailliage en possédait un. Il accomplissait ainsi les hautes œuvres du seigneur local. C'était d'ailleurs un métier qui demandait un certain apprentissage, car il fallait, suivant le texte d'une ancienne ordonnance que le bourreau sceut faire son office par le feu, l'espée, le fouet, l'écartelage, la roue, la fourche, le gibet, pour traîner, poindre ou piquer, couper les oreilles, démembrer, flageller ou fustiger, par le pillory ou eschafaud, par le carcan et par telles autres peines semblables, selon la coutume, mœurs et usages du pays, lesquels la loy ordonne pour la crainte des malfaiteurs. »[612]

Or chez les Kamit, même si Seti est la cause de la mort de Wosere, ce fait n'est pas de même nature que chez les Eurasiatiques : la mort de Wosere n'est pas un fait politique. Lorsque se produit un homicide, on demande de trouver le mobile. Chez les Eurasiatiques, le mobile est politique. Or Seti possédait déjà son État avant l'homicide involontaire : il était l'Autorité Politique du Désert (le Nord), et Wosere avait également le sien : il était l'Autorité Politique de la Végétation (le

[612] Danielle et Michel Demorest, **Dictionnaire historique et anecdotique des Bourreaux**, page 7 à 8. Éditions Généalogiques de la Voûte, 2007.

Sud). Au-delà du mobile, il faut trouver la raison de la mort de Wosere : celui-ci est mort d'un accident de chasse, et c'est Seti qui a commis l'erreur (ce qui n'est pas une faute). Mais il fallait désigner le coupable, qui toutefois n'a pas été défini comme « criminel ». Cette erreur de Seti n'est même pas mise sur le compte d'un homicide involontaire puisque le responsable n'est pas forcément un coupable. Ici, nous avons la notion de responsabilité en dehors de toute culpabilité !

L'histoire de Seti et de Wosere n'est pas l'histoire d'Abel et Caïn. Dans ce dernier cas, Caïn ne répond pas de son frère et clame haut et fort qu'il n'est pas « le gardien de son frère » : *« Cependant, Caïn adressa la parole à son frère Abel ; mais, comme ils étaient dans les champs, **Caïn se jeta sur son frère Abel, et le tua**.*
L'Éternel dit à Caïn : Où est ton frère Abel ? Il répondit : Je ne sais pas ; suis-je le gardien de mon frère ? »[613]

Tandis que Seti répond de son frère Wosere, et inversement ; raison pour laquelle Seti liera le Sematawy avec Hɔluvi, son « neveu » et fils de Wosere. Seti est le Gardien des Oasis et gère le Désert où il fait le plus chaud, tandis que Wosere est le Gardien de la Végétation et gère la forêt où il fait le moins chaud (humidité). Entendons par Végétation la Nature, l'Environnement, l'Univers du vivant, etc. L'excès de chaleur est un danger : Seti est habitué à vivre dans le danger ; mais ce n'est pas un ostracisé : on ne le rejette pas. Entre ces deux Ancêtres donc, il n'y a pas de sentiment de rivalité. D'ailleurs, n'est-ce pas Seti qui accompagne Re (Wosere) lorsqu'il traverse le domaine du Serpent Aƒewoƒese ?
Seti, c'est celui qui connait les lois de la nature. Il est en guerre contre tout ce qui va détruire la vie. Wosere lutte pour tout ce qui va préserver la vie. Seti incarne la maxime qui dit : « prépare-moi à

[613] Louis Segond, **La Sainte Bible, Genèse 4, verset 8 à 9**, page 12. Éditions Alliance Biblique Universelle.

toutes les formes de vie ». Cela ne veut pas dire qu'il vivait dans le désert, mais qu'il a été préparé, comme l'Être humain, pour s'adapter à toutes les situations au désert, où on survit. D'ailleurs, Seti, sur certaines fresques, est représenté en train de diriger la Barque de Re (Wosere) dans le monde du Serpent Aƒewoƒese : cela est une situation périlleuse dont lui seul a la maîtrise ! Il affronte le monde d'Aƒewoƒese qui peut être dangereux, même pour Re. Par conséquent, seul Seti, symboliquement, peut survivre à cette épreuve périlleuse, à ce parcours dangereux !

Précisons ici que « le monde d'Aƒewoƒese » n'est pas l' « enfer » comme on le prétend souvent, mais le chemin pour se rendre au Djiƒofiadume. Il ne faut suivre que les sentiers battus pour arriver au Djiƒofiadume, et c'est Seti qui le sait. Aƒewoƒese sert de chemin, de pont : ceux qui dévient du chemin peuvent se noyer. Le serpent montre le chemin, ce qu'il faut faire pour y arriver, pour arriver à bon port. Il symbolise le chemin qui mène du monde des vivants au monde des morts. Or la traversée du fleuve n'est jamais sans risque, ce qui est représenté par les ondulations du serpent. Or la barque doit aller droit pour éviter de couler à cause des ondulations du fleuve, représenté par le serpent. Pour éviter de sombrer, il faut donc des conducteurs expérimentés : Seti. Celui qui survit aux ondulations d'Aƒewoƒese prouve par là qu'il est digne d'entrer dans le Séjour des Ancêtres, des Bienheureux. Par conséquent, le Serpent Aƒewoƒese n'est pas le Mal, mais celui qui nous montre que nous sommes sur le bon chemin. Il incarne la maxime qui dit : « sachez marcher parce qu'il y a un précipice autour de vous », ce afin qu'on ne tombe pas dedans. Littéralement, Aƒewoƒese signifie : « Lieu favorable aux familles ». Ainsi, le Défunt retourne après sa mort à la Grande Maison Céleste : le Djiƒofiadume. On peut encore dire : Lavafaƒe : le lieu de la paix durable. C'est l'indication du lieu où tu auras la paix éternelle.

Pour nous, le Héros du Nkumekɔkɔ est Wosere qui est le Gardien de la Végétation : il protège et sauve la forêt (écologie). Il est le principe, le symbole de l'épanouissement (concept de Yayra me). Chez les Eurasiatiques, le héros civilisateur est Gilgamesh qui est le Dieu de la ville ; la ville étant un lieu d'errance, c'est-à-dire d'existence sans point d'attache. La ville est le symbole de l'individu considéré comme isolé. Cela signifie que Gilgamesh veut détruire la Végétation. Wosere a inventé l'Asabu pour abolir la violence (préserver la vie de son prochain) ; Gilgamesh a utilisé l'arme à feu pour perpétrer la violence (détruire la vie de son prochain). Wosere a inventé la roue pour lutter en permanence contre la violence dans la société ; Gilgamesh s'est servi de la roue pour perpétrer la violence dans la société (le supplice de la roue, en Eurasie, est le *« supplice qui consistait à* ***attacher le condamné sur une roue et à lui rompre les membres*** *»*[614]).
Quand tu rencontres quelqu'un dans le désert, s'il a des provisions, il ne partage pas vu leur rareté. Or pour manger dans ces conditions, il faut tuer son prochain. Cela est à inscrire dans le domaine de la Ville (Gilgamesh) : l'individu y est comme isolé !

« Mais ce qui suit soit dit aussi pour les barbares.
Assurément, le vil Asiatique, c'est quelqu'un d'incommode
À cause de l'endroit où il se trouve,
Rare en eau, inaccessible par son abondante broussaille,
Alors que ses chemins sont difficiles du fait des montagnes.
Il ne réside pas dans un seul lieu,
Car la recherche de nourriture fait mouvoir ses pieds.
Il combat depuis le temps de Hɔluvi. »

Enseignement pour Merikare (*4081-4011 avant Lumumba).*

Chacun des deux modes de production qui veut ramer à contre courant est toujours rattrapé par ses racines. Certains Kamit, bien qu'ils soient aujourd'hui mauvais, sont récupérables

[614] Dictionnaire Le Robert, page 1260. Édition de 1996.

puisque leurs Ancêtres ont commencé par des Associations de bienfaiteurs. Ce qui n'est pas le cas des Eurasiatiques qui pourront toujours s'améliorer sans jamais atteindre le niveau des Kamit, faute d'avoir une mémoire aussi longue que la nôtre. C'est le fait de la Culture. Partout, il y a ce qu'on appelle l'esclavage involontaire[615] : on t'aliène à ton insu. Cela est différent de la servitude volontaire propre aux Occidentaux.

Aujourd'hui, la majorité des Kamit subissent la servitude involontaire. Mais il y a la possibilité d'en sortir. Quelque soit le degré d'aliénation, il faut se réjouir que cette majorité n'a pas été à l'école des Occidentaux (servitude volontaire). Une infime minorité d'entre nous se situe dans la servitude volontaire qui est Eurasiatique. C'est dans ce sens que nous disons : « tu peux être Kamit et ne pas agir en Kamit », c'est-à-dire agir conformément à Se djɔdjɔɛ dji. La servitude volontaire eurasiatique se manifeste encore fortement de nos jours puisque nous pouvons observer que les salariés se battent pour sauver des entreprises qui les rejettent. C'est une manifestation flagrante de la servitude volontaire car l'esclave veut toujours dépendre du maître, comme le serf de son seigneur. C'est d'ailleurs dans ce sens qu'il faut interpréter les mouvements syndicaux eurasiatiques qui ne sont pas là pour mettre fin au système esclavagiste, donc l'abolir, mais qui sont là uniquement pour l'amélioration des conditions de travail sans vouloir sortir de la dépendance du maître, l'employeur, pour agir politiquement.

C'est également dans ce cadre qu'il faut inscrire la Déportation des Kamit par les Arabes et les Européens par exemple et analyser le kidnapping honteux des Bantu. En effet, celui qui vend de plein gré commet un délit d'humanité, et celui qui achète un esclave perd sur l'échelle des valeurs humaines qui postule l'égalité de tous les individus humains. Mais cette perturbation de l'équilibre social humain exige réparation de la

[615] Avec l'éducation (école) par exemple, chacun vit selon les concepts qui lui sont enseignés.

part de l'acheteur et non pas du vendeur tel que c'est le cas dans le domaine de la valeur matérielle. L'achat d'un Être humain est rupture du lien social. La compensation est rétablissement du lien social, puisqu'il n'y a pas de compensation suffisante possible dans le domaine humain. Ce qui est dans le domaine humain est différent de ce qui est dans le domaine non-humain. **Il y a également l'impossibilité de l'oubli du crime (kidnapping, déportation, occupation), même si ce crime est pardonné**. Là où l'oubli n'est pas possible, on ne peut pas mettre en place un remède : par conséquent, le traumatisme perdure. Si notre Tradition dit qu'il est bon d'oublier, cette sentence ne s'applique toutefois pas dans ce cas de tentative de déshumanisation. Le traumatisme est dû par le fait de celui qui instaure ce système inhumain, et non du fait de celui qui le subit, puisque c'est l'instaurateur qui perd en humanité. Dans notre conception du marché, on condamne dans ce cas uniquement le lieu de distribution, et non pas le lieu de collecte et les relais. C'est pourquoi on ne condamne pas celui qui subit le système, même s'il y participe malgré lui, mais celui qui instaure le système. C'est en ce sens que l'argument du consentement est insuffisant et que celui du « contrat social » restera toujours une erreur historique.

« *La nécessité et les circonstances peuvent forcer les hommes à devenir voleurs.* ***Mais les voleurs d'hommes, d'enfants, qui tendent des pièges aux Nègres et qui violent leurs droits communs pour s'enrichir, sont toujours misérables, méchants et détestables****. Celui qui ôte aux hommes leur liberté et les accable par l'esclavage est le voleur le plus coupable et le plus opposé aux préceptes des lois divines, qui commandent que « tout homme aime son prochain comme lui-même, et ne fasse pas à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît ».* ***Comme toutes les autres lois ont été portées par les voleurs d'esclaves eux-mêmes, elles ne peuvent pas être d'un meilleur genre ni d'un meilleur caractère qu'eux****.*

Peut-il y avoir de l'honnêteté parmi des voleurs ? Cette comparaison m'a paru dure ; mais elle est si vraie qu'elle seule peut exprimer mes pensées et mes sentiments. J'espère que le lecteur impartial voudra bien excuser de tels défauts comme provenant d'une mauvaise éducation et du ressentiment des cruels coups de

fouet appliqués sur les épaules de mille hommes, pour mille fois moins de crimes que je n'en pourrais reprocher dans cet écrit à ***la méchanceté prodigieuse et à l'avarice brutale des colons et des marchands****.*

Il est bien décourageant pour un homme comme moi de me rappeler la flétrissure dont quelques écrivains ont voulu accabler les Nègres, en disant « qu'un Africain ne peut parvenir à aucun degré de vrai savoir, qu'il est incapable de s'imbiber d'aucun sentiment de probité, et qu'il est né pour être esclave ». ***Je pense que ceux qui ne se font pas de scrupule de traiter l'espèce humaine comme des bêtes de somme sont non seulement des brutes, mais sont encore méchants et bas, et que leurs flétrissures sont injustes et fausses****. »*[616]

L'Ablɔɖeha a pour fondement Sɔ Nublibɔ, tandis que le mode de production esclavagiste et impérialiste a pour fondement le paradigme. Le paradigme est dépassable pour cause d'épuisement et d'obsolescence. Il correspond effectivement aux réalités d'un moment historique déterminé, et donc disqualifié l'époque suivante. Le capitalisme est le paradigme de la modernité eurasiatique actuelle, après l'épuisement du servage moyenâgeux. De l'esclavage antique au libéralisme moderne, l'Eurasie est passée d'une société ouvertement d'oppression à **une société ouvertement de répression qu'on appelle la « politique du tout sécuritaire »**. Aujourd'hui, avec le capitalisme moderne qui n'est qu'une tradition de l'esclavage antique et du servage moyenâgeux, le patron a le droit de vie ou de mort économique sur ses salariés. Le patron tire profit de ses salariés. Il peut les vendre puisque ces derniers sont des esclaves. Aucun pas ne sépare la notion de déportation de celle de délocalisation : ce dernier concept n'étant qu'une traduction du premier. En effet, l'esclavagiste antique et moyenâgeux déportait ses esclaves. De nos jours, le patron, esclavagiste de la modernité eurasiatique, peut délocaliser, déplacer à volonté son salarié, c'est-à-dire de façon arbitraire. C'est le cas de l'affectation des fonctionnaires dans le territoire étatique, ou à l'extérieur de l'État (hors du territoire) dans le privé. Le Kidnapping et la Déportation des

[616] Ottobah Cugoano, **Réflexion sur la Traite et l'esclavage des Nègres**, page 27 à 28. Éditions La Découverte, 2009.

Kamit, ainsi que l'Occupation de Kemeta, par les Arabes et les Européens, doivent s'insérer dans ce cadre. Quand ces derniers arriveront à Kemeta, ils kidnapperont les Kamit et les déporteront pour les soumettre au travail forcé[617]. Même à Kemeta, ils s'empareront des terres et institueront le travail forcé, le mode de production esclavagiste et despotique.

La continuité logique et historique du mode de production eurasiatique est clairement traduite à travers la citation suivante :

« *D'autre part,* ***de nouvelles définitions doivent être trouvées pour identifier l'esclavage contemporain*** *qui ne résulte (en principe) plus de l'abusus mais de l'usufruit à distance de l'homme par l'homme. [...]*

Au cours de ce siècle, cependant prodigue en mensonges, ***l'illusion de l'abolition de l'esclavage*** *relègue parmi les vieilles lunes les balivernes politiques les plus tenaces sur le bonheur des peuples...*

[...] ***L'esclavage n'a jamais à ce point prospéré que depuis qu'il est aboli !***

Le second auteur que nous venons de citer propose trois nouveaux critères de définition de la servitude contemporaine : la séquestration, la confiscation des papiers et l'absence de rémunération légale. Notre thèse est que ***les critères de l'esclavage moderne sont extrêmement larges****, que les liens entre maîtres et esclaves se développent de façon incoercible, qu'en d'autres termes,* ***l'esclavage a toujours et sera toujours comme inhérent au progrès économique*** *[...]*

1/ ***L'esclavage apparaît dans chaque secteur de l'économie*** *au fur et à mesure que celle-ci se forme [...]. L'esclavage se répand de proche en proche dans tous les secteurs dans toutes les régions du monde. Telle est la règle de l'internationalisation de la servitude inéluctable.*

---

[617] Awɔbadɔ = travail forcé. Lebledɔ = travail, lié, aliéné. Lebledɔwɔla = personne soumise au travail, personne victime de l'injustice à vie (esclave de naissance). Le = attraper ; ble = lier, soumettre, enchaîner ; dɔ = travail.

*2/ **Chaque étape de libéralisation du travail ou du progrès économique porte paradoxalement le germe d'une nouvelle forme de servitude**. […]*
*3/ Des exclusions bien connues dans les domaines racial, religieux, artistique et politique résultent souvent des haines **héritées d'un passé et d'un présent esclavagistes** et de la prétention d'élites supposées […] aux emplois, aux sinécures et aux passe-droits. »*[618]

Le paradigme fait partie des fondements en tant que principes provisoires par la connaissance et l'action, mais se trouve parmi d'autres fondements, d'autres principes fondateurs de la durabilité, de l'universalité et du définitif. Un exemple de ce qui est définitif est l'apparition de l'Être humain moderne en tant qu'Ata nunyatɔ ŋtɔ.

2. Mecanismes d'expression du « Besoin d'Exister »

Chez les Eurasiatiques, pour **exister**, il faut dominer, vaincre, tuer, éradiquer complètement l'autre. C'est : « œil pour œil, dent pour dent », « malheur aux vaincus » ! Dans ce contexte du mode de production eurasiatique, nous ne devons pas nous étonner de voir émerger des théories certes de bonne foi (puisqu'elle s'insère dans un mode de production donné), mais erronées (puisqu'il n'y a pas l'universalité : le systémique) comme le « Darwinisme » qui explique le monde par la théorie de la « sélection naturelle », c'est-à-dire que c'est le plus fort qui l'emporte au détriment du plus faible (tant pis pour le faible !) qui est appelé à disparaître ou à se soumettre complètement. Dans le Capitalisme, la formule pour traduire cela est : c'est celui qui paye qui commande ! Les plus faibles sont systématiquement éliminés (dans tous les sens du terme) au profit des plus forts qui demeurent et qui s'imposent, s'affirment et affirment de ce fait leur existence, leur besoin de montrer qu'ils existent.

*« **Ainsi, l'objet le plus élevé que nous soyons capables de concevoir – la production des animaux supérieurs – est la***

---

[618] Maurice Lengellé-Tardy, **L'esclavage moderne**, page 5, 6, 8. Éditions Presses Universitaires de France, 1999. Collection Que sais-je ?

suite directe de la guerre de la nature, de la famine et de la mort. »[619]

Le Darwinisme, conséquence logique du mode de production eurasiatique, justifie la violence dans la société et explique le pourquoi de l'esclavage, du despotisme et de l'impérialisme : les faibles (les animaux inférieurs) sont soumis, réduits, tandis que les forts dominent. Dans la nature, on justifie (constat) la violence et explique ainsi la disparition de certaines espèces. Mais dans ces conditions, comment expliquer la disparition brutale des dinosaures par exemple qui, pourtant, étaient les plus forts et les plus robustes des animaux ? Et surtout comment expliquer la pérennité d'espèces plus faibles de la nature, telles que l'espèce humaine qui fut, d'après la Tradition, l'espèce la plus faible de la nature ? En tout cas, cette pensée darwiniste (paradigmatique) sera à l'origine des différentes conquêtes militaires des Barbares du Nord : l'esclavage et le despotisme qui sont un fait, une réalité dans leur propre société. Le besoin de transporter ce mode de production de la violence dans les sociétés d'autres nations (puisque dans la leur, les plus forts ou les plus riches règnent et les plus faibles ou les plus pauvres sont au service des plus forts ou plus riches, ou sont carrément abattus, tués) ; les différentes Occupations et destructions des patrimoines culturels d'autres nations ; destruction de l'identité culturelle, destruction de groupes humains (le cas des Amérindiens par exemple) au profit du groupe des Prédateurs, etc.

Lorsque le Darwinisme est contredit dans et par les faits, et que l'espèce dite « inférieure » ne disparaît pas au détriment de la « supérieure », celle qui se prétend « supérieure » (en parlant des humains principalement, puisque seuls eux ont la volonté) est amenée volontairement et sciemment à tuer la prétendue « inférieure » pour asseoir effectivement l'idéologie darwiniste. Ainsi, les Barbares du Nord ont dit des Kamit qu'ils sont inférieurs à eux. Or puisque dans les faits nous n'avons pas disparu (avec les prétendus « pygmées » supposés idéologiquement constituer le « chaînon manquant » entre l'humain et le singe) pour laisser la

[619] Charles Darwin, **De l'origine des espèces**, 1859, in fine.

place aux prétendus « supérieurs » (c'est la prétendue sélection dite naturelle), les Eurasiatiques auront pour dessein de nous supprimer physiquement. C'est d'ailleurs l'action entreprise par les Allemands et par Adolf Hitler lorsqu'ils voulurent nous exterminer dans leurs « Camps de concentration ». En effet, nous ne pouvons ne pas mentionner l'origine expérimentale de ces Camps de la mort, de ces Cellules d'extermination de la vie humaine par ces mêmes Allemands, sur la Nation Herero à Kemeta, avant de les expérimenter sur les mêmes Kamit en Allemagne lors de la Seconde Grande Guerre Eurasiatique. C'est ce que nous rapporte Serge Bilé :

« *Le bilan est effrayant :* ***soixante mille morts, soit plus de 80 % de la population herero éliminée en quelques mois****.* ***Un véritable génocide****. Mais en Allemagne, quelques voix finissent par s'élever en réalisant que cette boucherie allait priver la colonie de… mains-d'œuvre. L'ordre d'extermination de von Trotha est finalement levé.*

Les quinze mille survivants herero, essentiellement des femmes, sont faits prisonniers et regroupés dans ce que les Allemands appellent déjà des konzentrationslager, des « camps de concentration ». Le terme est utilisé officiellement pour la première fois dans un télégramme de la chancellerie daté du 14 janvier 1905.

Dès leur arrivée dans ces camps de travaux forcés clos par de hauts barbelés, les Herero sont tatoués de ces deux lettres : GH, pour Gefangener Herero, ce qui signifie Herero capturé.

La suite c'est un témoin britannique de ce drame, Hendrik Fraser, qui la raconte : « Lorsque je suis entré à Swakopmund, j'ai vu beaucoup de prisonniers de guerre herero. Les femmes devaient travailler comme les hommes. Le travail était harassant.

Elles devaient pousser des chariots chargés à ras bord sur une distance de dix kilomètres. Elles mouraient littéralement de faim. Celles qui ne travaillaient pas étaient sauvagement fouettées. J'ai même vu des femmes assommées à coups de pioche. Les soldats allemands abusaient d'elles pour assouvir leurs besoins sexuels. »

Autre témoignage, tout aussi terrifiant, celui d'un chef herero, Traugott Tjienda, expédié lui aussi dans l'un de ces camps : « Notre

peuple qui sortait du bush fut astreint immédiatement au travail. Les hommes n'avaient plus que la peau sur les os. Ils étaient si maigres qu'on pouvait voir à travers leurs os. Ils ressemblaient à des manches à balais. »
Malnutrition, mauvais traitements, exécutions sommaires des malades et des plus faibles, au bout d'un an, ce sont pas moins de 7862 Herero, soit la moitié des détenus, qui meurent en captivité.

Mais le calvaire ne s'arrête pas là. ***Les Allemands, trop heureux de disposer dans ces camps d'une main-d'œuvre gratuite, en profitent pour réaliser toutes sortes d'expérimentations anthropologiques, scientifiques et médicales, transformant du coup ces malheureux prisonniers herero en véritables cobayes humains****.*
Des recherches qui seront conduites sur place par l'un des généticiens racialistes allemands les plus influents de l'époque, le docteur Eugen Fischer. Il dissèque à la chaîne des crânes et des corps de pendus herero et expédie quelques cadavres dans les universités allemandes afin de partager ses expériences avec ses premiers disciples.
Il mène également des travaux de stérilisation sur les femmes herero pour s'assurer que les rapports sexuels qu'elles entretiennent avec les colons ne menacent pas la pureté du sang allemand. C'est la meilleure façon, à ses yeux, d'empêcher la mixité raciale qui conduit inévitablement, selon lui, à la « disparition par dilution de la population blanche. »
De retour en Allemagne, Eugen Fischer dirige, à l'avènement de Hitler, l'institut d'anthropologie, d'hérédité humaine et d'eugénisme de Berlin. ***Il collabore naturellement avec les SS, épaulé par son fidèle assistant, le futur bourreau d'Auschwitz, Josef Mengele****.*
Fischer et Mengele appliqueront par la suite dans les nouveaux camps de concentration tout ce qu'ils ont appris et expérimenté

impunément en Namibie. Mais cette fois à une plus grande échelle. »[620]

Cela explique encore pourquoi les enfants et les vieilles personnes étaient systématiquement tués, éliminés en Eurasie, notamment, en ce qui concerne les enfants, les plus faibles et les malformés. L'initiation (le cas des Spartiates par exemple) consistait à abandonner les enfants dans la nature : s'ils revenaient à la maison, ils étaient considérés comme forts ; dans le cas contraire, ils mouraient. Les vieux et les enfants sont confondus et associés pour leur prétendue faiblesse naturelle et laideur. C'est qui est traduit dans la pensée eurasiatique suivante :

*« Les vieillards délirent par excès d'âge et les enfants par mollesse et leur nature d'enfant. […] **On disait d'un vieillard qu'il retombait en enfance**, ou, ce qui revient au même, qu'il méritait qu'on lui mît à nouveau la bulle des enfants. C'étaient des injures courantes et familières […]. »*[621]

Ce besoin de domination, d'autoritarisme, est à l'origine du capitalisme, de l'impérialisme, du totalitarisme, du nazisme… Tout cela étant prédation ! Mais cette prédation, au fond, ne répond qu'à un seul souci : le besoin d'exister (c'est la prétendue question de la « survie de l'espèce »), le besoin de montrer qu'on existe, c'est-à-dire d'être, de se faire voir, de dire (au monde ?) qu'on est là. Ce désir d'attirer l'attention sur soi, comme cet enfant qui se comporte de façon agitée afin qu'on ait toujours un regard sur lui : pour parvenir à ce résultat, l'enfant crée une situation pour attirer le regard des parents, des autres, en faisant par exemple des bêtises.
Si le besoin d'exister (question psychologique, psychanalytique, etc.), d'être vu des autres et de se voir soi-même pour affirmer sa présence, son existence, se traduit à travers la volonté de dominer, de tuer, d'éliminer, de soumettre, c'est parce que le postulat (choisi par les Eurasiatiques) de leur mode de production est esclavagiste et despotique : c'est-à-dire qu'il y a la nécessité, si ce

[620] Serge Bilé, **Noirs dans les camps nazis**, page 10 à 13. Éditions Le Serpent à Plumes, 2006.
[621] J. Pierre Néraudau, **Être Enfant à Rome**, page 91 et 95. Société d'Édition « Les Belles Lettres », 1984.

n'est la volonté, l'impératif d'avoir des maîtres (les plus forts ou les plus riches) et des esclaves, les soumis (les plus faibles ou les pauvres). Si les Eurasiatiques se comportent ainsi, c'est parce que leur volonté n'est pas d'abolir la violence dans la société, ni même dans la nature (puisqu'ils polluent sans cesse l'environnement), mais plutôt de la perpétrer non pas uniquement pour nécessairement éliminer l'autre, mais surtout dans le souci d'exister, dans le souci qu'on parle de soi (surtout en tant que maître absolu). C'est un problème existentiel.

Or ce comportement décimant du mode de production eurasiatique est dû à l'ignorance du principe du Vodu qui enseigne que c'est la réalité de nos différences qui constitue notre raison d'être ensemble. En effet, exister chez les Kamit, ce n'est pas vivre en vase clos, c'est-à-dire être un individu isolé, mais plutôt **Sukalele** qui est un anticorps social. Dans ce système, le faible a besoin du fort pour être fort et le fort a besoin du faible pour Être humain : c'est le principe de l'humilité ! Il est question ici d'établir l'équilibre social dans la mesure où il n'y a ni fort et ni faible, puisque chacun de nous est unique en son genre et puisque tous les individus humains sont égaux. Tu peux être fort dans un domaine et faible dans un autre : la compensation vient donc de l'autre qui nous apporte le plus (la logique de Mansine). Sukalele permet ici non pas d'éliminer les autres (question de la « survie de l'espèce » ou de la prétendue « sélection naturelle »), mais de se serrer les coudes pour qu'ensemble nous pérennisons la vie. La « survie » est donc promue par Sukalele, et c'est ensemble qu'on lutte contre la « sélection naturelle » afin que personne ne disparaisse : la solution à tous les problèmes réside dans la solidarité.

Dans le système eurasiatique, on tue pour pérenniser l'espèce, ou plutôt (ce qui est une déviation résultant du postulat initial) pour préserver la « pureté de l'espèce » (ignorant ainsi que l'espèce est un invariant, qu'elle est ce qu'elle est comme elle se présente (confère « Amenene ») et restera telle quelle quoi qu'il arrive). Dans le système kamit, on est mutuellement solidaire pour pérenniser l'espèce, la vie, la nature : l'Être humain étant le plus faible de la nature, il a inventé Sukalele pour en devenir le

plus fort non pas pour détruire les autres espèces mais au contraire pour les fortifier aussi au point de devenir le Gardien de la Vie. Dans notre système, le darwinisme n'a pas lieu d'être et se voit automatiquement, si ce n'est impérativement remplacé par Sɔ Nublibɔ qui s'inscrit dans l'universalité (et non dans l'individualisme). On existe que parce que les autres existent avec nous et à nos côtés : le monde n'a pas d'extérieur. Chez les Eurasiatiques, on existe qu'à condition de dominer les autres. Dans le Vodu, moi-même aussi je suis un autre ; tandis que dans le paradigme, moi-même je ne suis pas un autre puisqu'il faut que je domine l'autre pour pouvoir exister (« Suis-je le gardien de mon frère ? »).

3. L'IMAGINAIRE

Le mode de production de chaque société est défini par l'imaginaire social à travers la cosmologie qui le détermine. C'est le principe qui va donner naissance et façonner l'imaginaire de chaque peuple. Du principe primordial déterminé du fait d'un certain environnement, jaillira un imaginaire approprié aux caractères de l'être humain, tels que forgés dans son berceau primitif, et qui lui permettra de développer une cosmologie correcte pour comprendre et justifier son être et l'environnement dans lequel il demeure. C'est après avoir compris et justifié sa propre existence et celle de son environnement qu'il concevra et organisera sa société à l'image de cet imaginaire. Le principe qui sert de point de départ à l'organisation de chaque société de ses origines à nos jours n'est plus à proprement parler un paradigme mais ce qu'on appelle un mode de production.

L'imaginaire peut être défini comme le domaine de l'imagination posé comme intentionnalité de la conscience, ou encore comme le registre essentiel du réel et le symbolique au sens psychanalytique, caractérisé par la prévalence de la relation à l'image du semblable. Il est souvent lié, dans notre esprit, à l'art, à la littérature, à la réalité de tous les jours et à tous les éléments et événements donateurs de sens.

Aussi, l'on peut concevoir l'imaginaire comme une fabrique d'images, de représentations, de visions d'un individu ou d'un groupe humain donné, pour exprimer sa façon de concevoir sa relation à l'altérité, c'est-à-dire la reconnaissance de l'autre dans sa différence, et au monde. L'imaginaire apparaît comme une fonction centrale de la psyché, c'est-à-dire l'ensemble des phénomènes psychiques constitutifs de la personnalité humaine dès son apparition dans le monde. L'individu humain ne peut s'enrichir ou s'appauvrir dans le temps. Seul s'enrichit l'imaginaire qui maintient ses racines des origines à nos jours.

Sur le plan social, la production des mythes répond également à une nécessité cruciale pour le groupe d'articuler ses valeurs dans un récit des origines et des fins qui fait tenir le monde dans une narration cohérente. Chaque groupe humain construit un imaginaire qui lui est propre, mais dépend de la longueur de ses racines dans le temps.
Sur le plan individuel, l'imaginaire témoigne de la subjectivité de la personne. Il intervient dans les fantasmes, dans les rêves, et nous influence dans nos intentions, nos pensées, nos activités, et appartient à la singularité de l'histoire personnelle. C'est l'ontogenèse qui n'est pas cependant sans rapport avec ce qui dépend de l'espèce humaine et qu'on appelle la phylogenèse.

Un imaginaire violé, traumatisé, affecte nécessairement la maxime. Ce traumatisme crée un trouble comportemental chez l'individu, l'empêchant d'exister en conformité avec les normes dues au mode de production de sa société et de déployer l'étendue de son génie créateur.

Un imaginaire est sujet permanent à changement. Il faut également dire qu'il peut se modifier et même se changer radicalement à cause d'une influence interne (par exemple pour régler des contradictions propres à une société) ou externe (par exemple, lors d'une conquête, le conquérant impose souvent au conquis son paradigme).
C'est l'imaginaire qui donne naissance aux produits de la maxime : la cosmogonie (géométrie qui est la distinction du rond et du non rond) et la cosmologie (algorithme). Dans la cosmogonie kamit

domine **le rond** selon lequel la société est comme un cercle ou une sphère dont chacun de nous est le rayon.

4. Cosmogonie, expression du mode de production

Généralement et à la suite d'une observation scientifique des sociétés humaines, nous pouvons affirmer que l'organisation et le fonctionnement d'une société donnée sont le fruit du **mythe fondateur** de ladite société, exprimé à travers la cosmogonie illustrant la maxime de cette société. Comme le rond dans le cercle et la sphère, l'Ablɔɖeha situe la ville dans la forêt et ne l'isole pas du reste de la nature : Wosere n'est pas Gilgamesh qui privilégie la ville métropole et mégalopole.

La cosmogonie peut être définie comme le système de formation de l'Univers. En effet, des récits oraux et écrits de cosmogonie fondent presque toutes les spiritualités et sociétés traditionnelles, en se basant sur les origines possibles de l'univers. Depuis la nuit des temps, l'Être humain a toujours cherché à expliquer son existence et celle des éléments qui l'entourent, la raison des phénomènes naturels bénéfiques ou destructeurs, et sa place dans cet ensemble hétérogène. C'est ainsi qu'il sera emmené à concevoir une cosmogonie pour justifier cette existence. On regroupe sous le terme de cosmogonie les différentes croyances liées à la création de l'Univers, de son fonctionnement et de la place de l'être humain et des différents éléments composant la Nature dans cette création.

Ainsi une cosmogonie est l'illustration vivante des schèmes mentaux prises ensemble, formant la maxime d'une population donnée. Elle sert à légitimer des faits sociaux, un état social, un mode de production. C'est dans ce sens que les faits précèdent la cosmogonie. C'est à l'intérieur de cette cosmogonie que l'individu peut trouver la liberté d'exercer ses vertus sociales sans aliéner sa validité et sa singularité. La cosmogonie en place doit être comprise comme un ensemble autorégulateur relativement clos à partir duquel la société peut rayonner. C'est l'étude du cosmos qui permet l'inclusion de la cosmogonie dans la cosmologie et permet

sa mise en cohérence. Le cosmos représente symboliquement le monde invisible dit des esprits, à partir duquel les génies interagissent avec les humains.

La variété des récits de création du monde, derrière une théorie des origines, semble aussi exprimer le besoin immuable de décrire et de justifier les transformations radicales du monde observable, de la terre et de la société humaine. Nombre des milliers de légendes de création du monde et de récits cosmogoniques traditionnels relatifs aux origines du monde, appartiennent à la catégorie des Mythes fondateurs. Les figures idéales et les modèles intemporels y ont donc une place importante.

C'est en s'inspirant du modèle de création originel, donc du Génie créateur, que l'Être humain est parvenu à façonner tout d'abord une société, mais surtout à la façonner selon un schéma bien précis : **son organisation et son fonctionnement**. Par exemple, la cosmogonie va expliquer l'existence de l'État dans la société, le fonctionnement d'un État d'une société donnée et le rôle de cet État.

L'une des cosmogonies justifiant le mode de production esclavagiste et despotique est le « Rigsthula[622] ». On y explique comment l'un des dieux indo-européens de l'époque vint sur Terre pour créer une société esclavagiste, une société où il y a des exclus. On voit à travers ce poème que les Eurasiatiques ont déjà, à l'époque, senti le besoin de justifier à travers leur cosmogonie la présence d'une société hiérarchisée (races) dans laquelle ceux qui occupent le bas de l'échelle seraient obligatoirement des parias. Présenter à cette couche de la population le caractère naturel de sa situation est voulu par Rig, le dieu eurasiatique.

Nous voyons bien que depuis les périodes de Déportation de nos populations par les Arabes et les Européens (tous des Eurasiatiques) jusqu'au capitalisme globalisé actuel, l'Occident essaye d'organiser le monde conformément à ce qui est décrit dans le Rigsthula, et la condition des Kamit en tant que Peuple

[622] Nous renvoyons le lecteur à l'étude de cette cosmologie eurasiatique que nous reproduisons et traitons dans notre ouvrage intitulé « **Les Noirs. Au Cœur d'une Institution millénaure Eurasiatique** », aux Éditions Amouna Hungan Ga.

tend actuellement à ressembler au personnage de Thraell, l’Esclave.
Dans tout ce que l'Occident a fait et fait aujourd'hui, il y a un fil conducteur qui remonte étrangement à leur cosmogonie originelle et qui tend à organiser le monde selon un schéma trifonctionnel dans lequel les populations dites “non blanches” seraient réduites à partager le sort du mythique personnage de Thraell, d'où “**Tiers-Monde**” (Trois fonctions), ou Tiers-État au Moyen-âge européen. Et dans cette théorie de la tri-fonctionnalité, l'occupation normale du noble est la guerre. Aujourd'hui, les promoteurs de la guerre dans le monde appartiennent à une néo-noblesse qui fait la promotion et la défense militaire du Capitalisme globalisé qui n’est que la généralisation abusive au niveau international du mode de production eurasiatique qui est foncièrement esclavagiste et despotique.

Dans tous les cas, la réalité pratique organisée à partir d’une part des principes de l’Ablɔɖeha et d’autre part du paradigme esclavagiste sont d'ordre spirituel, c'est-à-dire politique, et ne résultent pas des contradictions alléguées au nom du judaïsme, du christianisme et de l'islam.
Mawuntinya est moniste. Re est le même pour tous : il est unique et Mawuntinya comme tous les discours à son sujet sont apparus à une période récente, et de toute façon postérieurs au Yewɔɛ qui fonde le rite d'inhumation.
Par contre la spiritualité comme élément de la culture et qu'on confond abusivement avec la religion qui en fait partie est pluraliste parce qu'elle est nourricière. Rappelons qu’il est impensable de donner à manger (du pain) sans donner à boire (de l'eau), et qu’il est même entendu que la composition de l'eau est plus diverse que celle du pain.

5. Definition de notre Fondement de la societe : la Maat

Notre fondement de la société humaine se définit par rapport à la connaissance (qui est la clé des portes de la liberté) et à l'action (qui est le mouvement de l'exercice de la liberté). La liberté et son exercice ont une finalité qui est la réalisation de

l'égalité humaine dans le domaine du droit (le Juste). De ce point de vue, la Maât est le fait de savoir ce qui est exact dans le domaine de la connaissance. Dans le domaine de l'action, c'est le fait qui nous permet d'établir qu'une action est juste.
Outre ces deux sens, la Maât en tant que concrétisation de la Justice est le principe actif de l'évolution sociale. Cela signifie que la société humaine évolue, l'Être humain non ! L'individu humain est une finalité autorégulée (il est législateur et légi), mais il est collectivement le régulateur de la société.

La finalité de la liberté et de son exercice est ce que nous devons être, c'est-à-dire notre **Ntalulu** qui nous permet d'être **Unu Maâ,** d'être dans un état d'esprit de celui ou celle qui conçoit le monde et organise la société selon les vertus de la **Maât**. Le Ntalulu, c'est la manière de voir les choses ; autrement dit : notre imaginaire.

Donnons un exemple pour illustrer notre propos, à travers la Proclamation de la Constitution de l'État du Manden :

« « Maintenant que nous sommes maîtres de notre destin, déclara-t-il, ***nous allons installer la patrie sur des bases solides et justes****. Pour ce faire, édictons des lois que les peuples se doivent de respecter et d'appliquer. »*

Au terme de l'assemblée plénière, la charte suivante fut solennellement proclamée sur la grand-place de Dakadjalan, en présence du « Manden tout entier » :

Le Manden fut fondé sur l'entente et l'amour, la liberté et la fraternité. Cela signifie qu'il ne saurait y avoir de discrimination ethnique ni raciale au Manden. Tel fut notre combat. Par conséquent, les enfants de Sanènè et Kontron font à l'adresse des douze parties du monde et au nom du Manden tout entier la proclamation suivante :

1) *Les chasseurs déclarent :*
   Toute vie [humaine] est une vie.
   Il est vrai qu'une vie apparaît à l'existence avant une autre vie,
   Mais une vie n'est pas plus « ancienne », plus respectable qu'une autre vie.

De même, qu'une vie n'est pas supérieure à une autre vie.

2) *Les chasseurs déclarent :*
Toute vie étant une vie,
Tout tort causé à une vie exige réparation.
Par conséquent,
Que nul ne s'en prenne gratuitement à son voisin,
Que nul ne cause du tort à son prochain,
Que nul ne martyrise son semblable.

3) *Les chasseurs déclarent :*
Que chacun veille sur son prochain,
Que chacun vénère ses géniteurs,
Que chacun éduque ses enfants,
Que chacun entretienne, [pourvoie aux besoins] des membres de sa famille.

4) *Les chasseurs déclarent :*
Que chacun veille sur le pays de ses pères.
Par pays ou patrie,
Il faut entendre aussi et surtout les hommes ;
Car « tout pays, toute terre qui verrait les hommes disparaître de sa surface
Deviendrait aussitôt nostalgique.

5) *Les chasseurs déclarent :*
La faim n'est pas une bonne chose,
L'esclavage n'est pas non plus une bonne chose ;
Il n'y a pas pire calamité que ces choses-là,
Dans ce bas monde.
Tant que nous détiendrons le carquois et l'arc,
La faim ne tuera plus personne au Manden,
Si d'aventure la famine venait à sévir ;
La guerre ne détruira plus jamais de village
Pour y prélever des esclaves ;
C'est dire que nul ne placera désormais le mors dans la bouche de son semblable
Pour aller le vendre ;
Personne ne sera non plus battu
A fortiori mis à mort,

Parce qu'il est fils d'esclave.

6) *Les chasseurs déclarent :*
L'essence de l'esclavage est éteinte ce jour,
« D'un mur à l'autre » du Manden ;
La razzia est bannie à compter de ce jour au Manden ;
Les tourments nés de ces horreurs sont finis à partir de ce jour au Manden.
Quelle épreuve que le tourment !
Surtout lorsque l'opprimé ne dispose d'aucun recours.
Quelle déchéance que l'esclavage !
L'esclave ne jouit d'aucune considération,
Nulle part dans le monde.

7) *Les gens d'autrefois nous disent :*
« L'homme en tant qu'individu
Fait d'os et de chair,
De moelle et de nerfs
Se nourrit d'aliments et de boissons ;
Mais son « âme », son esprit vit de trois choses :
Voir celui qu'il a envie de voir,
Dire ce qu'il a envie de dire,
Et faire ce qu'il a envie de faire ;
Si une seule de ces choses venait à manquer à l'âme,
Elle en souffrirait
Et s'étiolerait sûrement.
En conséquence, les chasseurs déclarent :
Chacun dispose désormais de sa personne,
Chacun est libre de ses actes,
Dans le respect des « interdits », des lois de la Patrie.
Tel est le serment du Manden
À l'adresse des oreilles du monde entier. »[623]

Dans la mesure où le monde n'a pas d'extérieur, ce qui est dans la vie terrestre s'applique également dans la vie après la mort. C'est dans cette mesure que cette foi en l'Être humain et cette forte aspiration à la Liberté et à la Justice, la Maât,

[623] Youssouf Tata Cissé/Wâ Kamissoko, **Soundjata, la gloire du Mali. La grande geste du Mali – Tome 2**. Page 39 à 41. Éditions Karthala- Arsan, 1991.

s'expriment également à travers les « 42 Préceptes de la Maât » suivants :

« Ô Celui qui marche à grandes enjambées, originaire d'Héliopolis, je n'ai pas commis l'iniquité.
Ô celui qui étreint la flamme, originaire de Kher-âha, je n'ai pas brigandé.
Ô Nasique, originaire d'Hermopolis, je n'ai pas été cupide.
Ô Avaleur d'ombres, originaire de la Caverne, je n'ai pas dérobé.
Ô le Terrible de visage, originaire de Rosetaou, je n'ai tué personne.
Ô Routy, originaire du ciel, je n'ai pas diminué le boisseau.
Ô Celui dont les deux yeux sont de flamme, originaire de Létopolus, je n'ai pas commis de forfaiture.
Ô l'Incandescent, originaire de Khetkhet, je n'ai pas volé les biens d'un Dieu.
Ô le Briseur d'os, originaire d'Héracléopolis, je n'ai pas dit de mensonge.
Ô Celui qui active la flamme, originaire de Memphis, je n'ai pas dérobé de nourriture.
Ô le Troglodyte, originaire d'Occident, je n'ai pas été de mauvaise humeur.
Ô Celui aux dents blanches, originaire du Fayoum, je n'ai rien transgressé.
Ô Celui qui se nourrit de sang, originaire de la Place d'abattage, je n'ai pas tué d'animal sacré.
Ô Avaleur d'entrailles, originaire de la Place des Trente, je n'ai pas fait d'accaparement de grains.
Ô Maître d'équité, originaire de Maâty, je n'ai pas volé de ration de pain.
Ô l'Errant, originaire de Bubastis, je n'ai pas espionné.
Ô le Pâle, originaire d'Héliopolis, je n'ai pas été bavard.
Ô le Vilain, originaire d'Andjty, je ne me suis disputé que pour mes propres affaires.
Ô Ouememty, originaire de la Place de jugement, je n'ai pas eu commerce avec une femme mariée.
Ô Celui qui regarde ce qu'il apporte, originaire du temple de Min, je n'ai pas forniqué.
Ô Chef des Grands, originaire d'Imou, je n'ai pas inspiré de crainte.
Ô le Renverseur, originaire de Houy, je n'ai rien transgressé.

Ô le Causeur de troubles, originaire de Lieusaint, je ne me suis pas emporté en paroles.
Ô l'Enfant, originaire d'Héqa-âdj, je n'ai pas été sourd aux paroles de vérité.
Ô Celui qui annonce la décision, originaire d'Ounsy, je n'ai pas été insolent.
Ô Basty, originaire de la Châsse, je n'ai pas cligné de l'œil.
Ô Celui dont le visage est derrière lui, originaire de la Tombe, je n'ai été ni dépravé, ni pédéraste.
Ô le Brillant de jambe, originaire des régions crépusculaires, je n'ai pas été faux.
Ô le Ténébreux, originaire des Ténèbres, je n'ai pas insulté.
Ô Celui qui apporte son offrande, originaire de Saïs, je n'ai pas été brutal.
Ô le Possesseur de plusieurs visages, originaire de Nedjefet, je n'ai pas été étourdi.
Ô l'Accusateur, originaire d'Outjenet, je n'ai pas transgressé ma condition au point de m'emporter contre Dieu.
Ô l'Encorné, originaire d'Assiout, je n'ai pas été bavard.
Ô Nefertoum, originaire de Memphis, je suis sans péché, je n'ai pas fait de mal.
Ô Tem-sep, originaire de Busuris, je n'ai pas insulté le roi.
Ô Celui qui agit selon son cœur, originaire de Tjebou, je ne suis pas allé sur l'eau de quelqu'un.
Ô le Fluide, originaire du Noun, je n'ai pas été bruyant.
Ô le Commandeur des hommes, originaire de…, je n'ai pas blasphémé Dieu.
Ô Celui qui procure le bien, originaire de Houy, je ne me suis pas donné de l'importance.
Ô Neheb-kaou, originaire de la Ville, je n'ai pas fait d'exceptions en ma faveur.
Ô Celui à la tête prestigieuse, originaire de la Tombe, je n'ai été riche que de mes biens.
Ô In-dief, originaire de la Nécropole, je n'ai pas calomnié Dieu dans ma ville. »[624]

Ce texte, comme tout ce qui est compris dans les cosmogonies non kamit, est le résultat d'une retranscription et

[624] Doumbi-Fakoly, **Les chemins de La Maât**, page 68 à 72. Éditons Menaibuc, 2008.

d'une adaptation de nos Préceptes par les auteurs grecs de cette époque à eux-mêmes. Il date en effet de la période de décadence définitive des Fari à partir de la période ptolémaïque notamment. Il faut le considérer à la manière dont notre cosmologie de **la rotondité de la terre** a été rabattue par projection sur le plan horizontal de la même façon que les Grecs d'alors pensaient que la terre était plate.
Notre problème est de retrouver le modèle qui a été ainsi falsifié. Il s'agit en fait d'une reprise des 42 Préceptes de nature théologique contenus dans le « Livre pour Sortir au Jour ». Même dans notre théologie, il n'y a qu'un seul « Dieu » désigné sous plusieurs noms différents de deux sortes pour le ciel et la terre, et qui se ramènent à Re, Wosere et Esise qui sont indissociablement nos Aïeux connus aussi sous le nom de Mawu et Tɔhonɔ. Toutes les autres entités auxquelles s'adressent nos prièrent sont de trois sortes : les Serviteurs directs de Re, les Saints et les Justes. Leur présence avec nous prend la forme de **représentations des principes directeurs** autrefois **incarnés par nos Ancêtres et définitivement portés à leur plus haut niveau d'efficience**. Ces représentations sont des images en deux ou trois dimensions matérialisant des concepts théologiques. Les principes ainsi représentés ne sont pas des principes moraux mais des principes directeurs pour préserver le corps humain jusqu'à la vie éternelle. Nous n'y incluons pas leur incarnation individuelle sous la forme de notre voix intérieure ou Legba qui nous avertit, à chaque occasion, d'erreurs. Cette voix intérieure est ce que d'autres théologies appellent « ange gardien ».

Pour retrouver l'équivalent de ce texte du « Livre pour Sortir au Jour », il faut se référer à Ishango dont les Fari eux-mêmes se réclamaient en tant qu'héritiers des **Ata Lantɔ**. En fait, il s'agit d'une **confession négative** que le Défunt apprend de son vivant pour les reproduire devant le Tribunal Céleste dont Wosere ouvre la porte à tous. En somme, c'est notre kyrie en vue de la miséricorde de l'Être infiniment bon qui gouverne le Djiƒofiadume ou Royaume de l'Au-delà. À chacune des étapes devant les Magistrats de Wosere (42 Juges), nous sommes accompagnés par la Mère de l'Humanité, Esise, qui nous soutient de son autorité. L'équivalent des 42 Préceptes s'exprime de la façon suivante :

1. Ô Ata Lantɔ, toi qui as pu me mettre à l'abri de l'esclavage, j'ai renoncé à l'injustice définitivement.
2. Ô Alaga, toi qui approuves la révolte contre l'injustice, je n'ai pas pris l'initiative de la violence.
3. Ô Anana, toi qui exiges le maintien du lien social par le savoir et la sagesse et prescris l'honnêteté, j'ai renoncé à la cupidité.
4. Ô Kekpli, l'Astre du matin qui permet de tout voir, je n'ai pas pris le bien d'autrui en recélage.
5. Ô Sakpatɛ, protecteur du corps et régénérateur de la santé, je n'ai tué personne.
6. Ô Re, Soleil de Midi, je n'ai triché personne.
7. Ô Hɔlugan, toi dont les yeux font voir le sens de la justice, je n'ai commis aucun crime.
8. Ô Xebieso, toi dont les trésors sont comme des braises, je n'ai pas touché aux biens du Temple.
9. Ô Seti, toi qui protèges les Bantu contre les violences naturelles et contre la mauvaise foi, je n'ai pas dit de mensonges.
10. Ô Kpatatɔ, toi l'Esprit créateur et restaurateur des vivants, je n'ai pas dérobé de nourritures.
11. Ô Atum, toi qui me délivres des mauvaises ondes et donnes la sérénité, je n'ai pas succombé à la colère injustifiée.
12. Ô Sao, Patronne de la Grande Maison et Protectrice des Ancêtres, je n'ai rien transgressé de tes lois.
13. Ô Legbagbo, indicateur du bon chemin et protecteur de la vie, je n'ai pas inutilement tué d'animal qui te soit réservé.
14. Ô Tɔtɔadji, origine de toutes vies, je n'ai privé personne de grains.
15. Ô Anyanya, toi qui préserves des blessures et donnes à manger à tous les êtres, je n'ai privé personne de pain.
16. Ô Shango, toi qui foudroies quiconque viole les secrets, je n'ai espionné personne.
17. Ô Nukpekpe, Monstre au visage pâle qui impose le silence à ceux qui ne savent pas parler, je n'ai pas été bavard.
18. Ô Wosere, Prince des Ancêtres, je ne me suis jamais battu pour des querelles égoïstes.
19. Ô Wɔamementi, toi qui exiges le respect de chacun, je n'ai offensé aucune personne mariée.

20. Ô Ogun, toi qui regardes bien ce que je fais, je n'ai commis de viol sur aucune personne.
21. Ô Aƒemeto, toi qui ne tolères pas l'impunité, je n'ai été source de craintes pour personne.
22. Ô Kesidjikpola, Gardien du Patrimoine Commun, je n'ai détourné aucun bien public.
23. Ô Zigiditɔ, toi qui interdis la calomnie, je n'ai dit de personne des paroles insupportables.
24. Ô Agbetɔbevi, né du même esprit que moi, je n'ai pas été sourd aux cris des innocents.
25. Ô Selaneketo, toi qui annonces la sanction, je n'ai pas manqué de respect au juge.
26. Ô Bubasiti, toi qui demandes la vigilance, je n'ai pas manqué d'attentions.
27. Ô Anyidohodo, toi qui vois tout au ciel et sur terre, je ne me suis pas mis nu sans raison.
28. Ô Agbahunzo, toi qui dénonces les erreurs, je n'ai jamais été un faussaire.
29. Ô Togbwi Dangbwi, toi qui n'aimes pas que ça chauffe, je n'ai insulté personne.
30. Ô Afa, Initiateur de l'Isamame et qui exclus la violence dans la société, je n'ai pas été brutal.
31. Ô Nedjefete, toi qui veux que chaque chose soit à sa place, je n'ai pas été étourdi.
32. Ô Agbowɔadan, toi qui, même face à la mort, ne renonces pas au combat, je n'ai pas manqué d'humilité.
33. Ô Agbodrafɔ, toi qui nous recommandes la sérénité et préfères l'action à l'agitation, je n'ai pas manqué de faire montre de calme.
34. Ô Nefatɔ, Gardien de la Paix, je n'ai pas commis de délit.
35. Ô Temasekpo, Pilier de la Capitale, je n'ai pas commis de crime de lèse-majesté.
36. Ô Jilan, toi qui n'as pas d'état d'âme, je n'ai troublé l'eau de personne.
37. Ô Shala, toi qui sauves des ennoyages, je n'ai pas pataugé.
38. Ô Ra, toi qui as donné aux Bantu les 42 Préceptes, je n'ai pas blasphémé.
39. Ô Mami Ata, toi qui distribues les biens, je n'ai pas demandé au-delà de ma part.

40. Ô Mamadjɛn, Redresseur des torts, je n'ai pas fait de trafics d'influence ni manqué d'observer la loi.
41. Ô Hatɔ, Magistrate de la Ville, je n'ai été riche que de mes biens.
42. Ô Tefenutɔ, toi qui réserves à chacun sa place au Djiƒofiadume, je n'ai pas manqué de rendre gloire à Re dans ma vie sur terre.

Les regroupements qui suivent datent de la période du « Moyen Empire » qui va de - 4061 à – 3541 de notre ère, après la Renaissance Wosere. De ce temps, on ne pouvait pas trouver des noms Gréco-romains. Chaque ville était représentée par trois figures, ce jusqu'à la Renaissance Wosere. Parmi ces trois figures, il y a les parents et l'enfant (cercle social).

1° Memphis = **INEBU** (Capitale de l'Ancien Empire (4739-4061 avant Lumumba)). Inebu signifie « **Les murs blancs** ».

- Hɔlu Ameɖaxo ou Hɔlugan (Horus l'Ancien) ;
- Hatɔ (Hathor). Hatɔ signifie la « Conductrice de la Société », le « Guide de la Société » ;
- Hɔlu Sematawy (Harsomtous).

2° Eléphantine = **ABU**. Abu est la Ville-Capitale, et signifie « l'Éléphant ». L'Éléphant, c'est le Dufia.

- Wosirese (Osiris) ;
- Esise (Isis) ;
- Hɔluvi ou Hɔlu Dekadje (Horus).

3° Edfou = **DJEBAU** : la Ville du flotteur (d'où Ifrikiya : village de pêcheurs).

- Kehonu (Khnoum) = source d'eau potable (eau de source ou eau bénite) ;
- Setidji (Satis) = Gardienne des sources ;
- Anuketo (Anoukis) = étancheuse de soif.

4° Abydos = **ABUDU** = la Ville de l'Éléphant (le Fari).

- Kpa ta tɔ (Ptah) = l'Esprit créateur ; Esprit de la création ;
- Se ke ho ma le tɔ (Sekhmet) = Destructrice de la haine (des ennemis) ; aussi appelée Mamadjɛn = la Dame rouge (le rouge symbolise l'amour, qui s'oppose à la haine. Djɛn = rouge). C'est la Lionne ;
- Nefatɔ (Nefertoum) = Lion à la fleur de lotus : le Gardien de la paix.

→ LES CINQ FILLES DE RE :

- Hatɔ ;
- Tefenutɔ (Tefnout) ;
- Mami Ata ;
- Bubasiti (Bastet) ;
- Mamadjɛn.

Les filles de Re ne sont pas des déesses. Mais nous les invoquons dans nos prières au même titre que les Saints et les Justes que sont nos Ancêtres. De la même façon que dans le Mahabharata, Krishna est un humain qui, pour avoir sauvé le monde de la destruction, est divinisé dans l'hindouisme et fait l'objet d'une dévotion toujours vivace encore de nos jours. Son père est Ra, devenu ici Indra ; en d'autres termes : le dieu des Indous (Indou-Ra = Indra).

Bastet = Bubasiti = Leur Ville (mot à mot). Autrement dit, la Dame de la Ville, comme Yamusukro. Pour rassembler ses enfants, Bubasiti fait de la musique puisque la ville, dans la Tradition, c'est le désert : on s'y perd car c'est un lieu d'errance.

→ LISTE DE CERTAINS CONCEPTS :

Très souvent, l'ensemble des mots que nous citons ci-dessous sont qualifiés de « dieux ». En réalité, il ne s'agit pas de « dieux » (à l'exception de Re sous ses diverses déclinaisons), mais de **représentations d'un principe**.

1° Onu ou Onu-lunu = Héliopolis.

2° Selenaketo (Serket) = Protectrice de la vie (temporelle). Mot à mot = tu dois mettre dehors l'ennemi. Aussi appelée Dagba (Scorpion). C'est une Reine du Nouvel-Empire. C'est le premier personnage politique par excellence. Elle a restauré le Nɔgbɔnu : désormais ses enfants porteront son nom, garçon ou fille. Elle a donné son nom à ses enfants, ce qui fait que nous avons des Dagba fille et garçon.

3° Re = Wɔɛ = le soleil = Dieu (Mawu : Ma = mère ; wu = dessus). Re, c'est Dieu à Ishango. C'est le Soleil de Midi. « *Oyu**we**. – Ce terme sert également à désigner le soleil. C'est l'espace de temps compris entre dix et quinze heures, c'est-à-dire le moment où le soleil fait le plus sentir sa présence.* »[625] Re, le Soleil de Midi (sous l'équateur) a envoyé la chaleur, Shu, pour libérer les 5 premiers Aïeux de tout esprit d'inaction, de paresse et de résignation. Chez les Moose, « Dieu du Ciel » ou « Dieu du Soleil » se dit : Wênaam. Nous retrouvons ici le « Wê » (Wɔɛ) originel, qui donnera Re, Ra, etc.

4° Ra ou Amon-Ra = le soleil = Dieu à Ta Meri (Inebu, Waset) du temps des Fari.

Ra me su se (en Eʋe = We (Re) me (su) se) :

a) Je me suis rendu capable d'écouter Re ;
b) Je me suis rendu digne de Re ;
c) Je suis le fils de Re.

5° Atoum = Tum = « Tume wɔɛ » qui signifie mot à mot : délivre-moi ; celui qui délivre. C'est le Dieu rédempteur. Tum est le Soleil du Soir.

6° Khepri = Kekpli = le Soleil du Matin.

7° Amon = le Soleil qui va du matin au soir. C'est le 4e Soleil.

8° Ató = le Soleil des Antipodes. C'est le 5e Soleil qui brille pour tout le monde sans arrêt. Le Fari Akehenató a dit que l'antipode commence à Kemeta. N'est-ce pas ce Soleil que les

---

[625] G. Niangoran-Bouah, **La division du temps et le calendrier rituel des peuples lagunaires de Côte d'Ivoire**, page 32. Thèse pour le doctorat de troisième cycle. Paris, 1964.

Kongo appellent « Mama Wa Ndombi » ? (Confère les travaux de Nsaku Kimbembe sur la spiritualité Kongo).

9° Ne Fá Etɔ Ya Se (Nephtys) = celle qui dompte le vent des eaux.

10° Seti (Seth) = le Saharien. Il domine la canicule et les vents (des sables) comme l'harmattan.

11° Aƒemeto (Apis) = c'est la Mère nourricière, avec sa corne d'abondance (raison pour laquelle on parle des périodes des vaches maigres). Mot à mot, Aƒemeto signifie le « buffle domestique ».

12° Tɔtɔadji ou Djehuty (Thot) = l'Ancêtre reptilien, origine de toutes vies (le caïman qui sert de Barque pour traverser le Lac pour aller du monde temporel au monde de l'Au-delà). Du point de vue profane, Tɔtɔadji conduit l'humanité sur le chemin malgré les obstacles. C'est à lui que la Reine Abra Kƒoku a fait appel au cours de sa guerre de libération après la mort de son fils.

13° Neit = Sao (comme dans Sao-Tomé) ou Sow = l'Ancêtre Mère. C'est la Protectrice sous le règne des Fari, l'équivalente de la Mère Esise à Ishango, la Diseuse de la Maât.

14° Anyigbanu fiɔ (Anubis) = le Chef de la terre (même au Djiƒofiadume, on est sur terre). Sur terre, il est le Chacal de Wosere, c'est-à-dire le chien qui sait suivre les traces de tout être vivant. À l'entrée du Djiƒofiadume, il assiste l'âme du défunt afin qu'il rentre pur. Anu ba nuba = les Kamit sont les Guides de l'Humanité. Il est le Compagnon du défunt sur le chemin vers l'éternité. Divinité à tête de chacal, il dépose le cœur du défunt sur la Balance.

15° Anana = Divinité de la pluie et des naissances (Grand-mère). C'est l'accoucheuse (quand la pluie tombe, les graines germent). Anana est la représentation du principe de la résurrection. Les adorateurs d'Anana se nomment Avlesi.

16° Alaga = c'est la justicière ; le Principe de la révolte qui conduit les combats de la résistance.

17° Legba = le Guide des chemins ; le Génie tutélaire. Il indique (dans les carrefours) le bon chemin. C'est le Lion de Guze, le Sodjata.

18° Agbonu Legba = Génie (principe) tutélaire de la Société. Le Legba, c'est le Sodjata : le Lion carnivore.

19° Agbame Legba = Génie tutélaire du Foyer.

20° Sakpatɛ = Protecteur du corps, Principe de la Santé.

21° Xebieso = Principe de la Guerre.

22° Shango : Dieu de la Guerre.

23° Anya nya ou Anyako = Principe qui rend invulnérable, qui protège contre les blessures.

24° Agba Hunzo = Divinité qui calme la colère ; Principe de la sérénité.

25° Ogun = Dieu des Armées.

26° Shu ou Shala = celui qui porte secours à ceux qui sont tombés dans l'eau ; celui qui repêche les rescapés des naufrages ; celui qui sauve des inondations ; celui qui lutte contre l'hydrocution.

27° Tefenutɔ ou Djidala = la Créatrice de l'atmosphère ; elle renouvelle l'atmosphère et empêche l'effet de serres.

28° Nukpekpe = la violence dans la nature. C'est ce qui provoque les mauvaises rencontres. C'est aussi le vent froid. Mupepe en Kikongo, c'est le vent qui provoque la violence naturelle. Le remède est de se mettre à l'abri et garder le silence. Nukpekpe, c'est le principe des réalités monstrueuses.

29° Anyidohodo = l'arc-en-ciel qui nous protège contre les intempéries : c'est le parapluie de Wosere.

30° Agɛ = le Principe des merveilles.

31° Ayitutu = l'oiseau de malheurs (le hibou) ; l'annonciateur des malheurs. Il exprime le froid, la nuit, la mort. Positivement, il permet de découvrir la science de guérison des maladies psychiques (mentales) et somatiques (physiques) : science et médecine.

32° Jilan = le dragon ; le symbole de la terreur.

33° Dangbwi = le Python ; Symbole des oracles et de la prévision (c'est lié à la science).

34° Agbowɔadan = le bélier, symbole du courage.

35° Agbodrafɔ = représentation du principe de la sécurité.

36° Ata Lantɔ = Ata = Ancêtre ; Lan = chair (incarnation) ; tɔ = celui qui (possède).

Ata Lantɔ, c'est le Premier Incarné. Ata Lantɔ, c'est en vertu de quoi le corps humain est spirituel, est sacré. C'est ceux qui ont créé la science : le Peuple d'Ishango (donc bien avant les Fari qui en sont des Héritiers). Ata Lantɔ est le Principe de l'intégrité physique, donc qui est contre la torture et l'humiliation (cf. Testament de Wosere).

37° Wosere : Incarnation du dévouement à la Communauté.

38° Afa = Ife (Yoruba). Nous retrouvons la racine « Ife » dans le nom que porte une communauté au Sud de Kemeta, chez les Zulu : « Ifénilenjas ».

39° Imen = foi en arabe. C'est une déformation de « Amen » qui est un mot kamit, comme dans le nom du Fari Ameneƒese (« Amenophis » des Grecs). C'est le « Bo te » = se mettre sous la protection du verbe. Amen vient de « amenene » qui signifie : « la personne telle qu'elle est », « la personne telle qu'elle se présente ». Ame = personne ; ne = éternelle. Amene = la personne en tant qu'éternelle. De là découlera la traduction gréco-latine : « ainsi soit-il ! », pour dire « telle que », « en tant que ».

40° En Téké, le bélier ou le mouton se dit « Ntaba » ; en Lingala, la chèvre se dit aussi de la même façon. Or il est bien curieux, si ce n'est étrange, de savoir que l'une des fêtes de l'Islam, une religion arabo-musulmane, porte le nom de « Tabaski », et se rapporte effectivement à la fête du mouton. Nous savons combien cet animal a son importance dans notre Tradition, et même Amon est représenté par le bélier avec ses cornes de l'abondance. La question que nous posons est de savoir comment ce mot kamit s'est retrouvé dans une pratique religieuse arabo-musulmane ?

« Le bélier tient une place de choix dans le panthéon mandingue. Il est l'animal sacrificiel par excellence. Selon sa robe, la forme de ses cornes, les signes dont il est marqué, etc., il porte le nom de djinè saka ou saga, « mouton des génies », yougouba saga, « mouton à laine qui se trémousse », saka kirike tigui, « mouton porteur de selle », substitut du cheval dans le code sacrificiel. L'ancêtre de tous les moutons porte le nom de Djigui Makan Djigui, « l'éminent [bélier] descendu du ciel du Maître ». Dieu l'aurait créé, puis sacrifié au ciel pour consolider l'Univers menacé d'effondrement [...]. Au début du règne de Faro, ce bélier aurait ressuscité et serait alors sorti de la mare sacrée, siège de Faro, suivi de neuf brebis. [...] »[626]

[626] Youssouf Tata Cissé/Wa Kamissoko, **La grande geste du Mali**, page 215 à 217. Éditions Karthala-Arsan, 2000.

Tableau comparatif du Fondement kamit (Maat) et eurasiatique (Rig)

MAÂT		RIG
Maât est le Ka (Force Spirituelle) de Re qui se manifeste à travers **la Justice**. Étant conceptualisée sous une forme féminine, elle est la **fille de la Force Créatrice de l'Univers** (Sat Râ).	CONCEPTUALISATION DU FONDEMENT EN TANT QUE CONSTITUTION SOCIALE	Rig est le dieu eurasiatique qui surveillait les frontières de l'Asgard, venu sur terre pour **instaurer le principe des classes sociales** (fonctionnement tripartites de la société humaine). Étant conceptualisé sous une forme masculine, il est le **fils d'Odin, le roi des dieux eurasiatiques**.
INCLUSION SOCIALE Maât est le principe de l'inclusion sociale. L'inclusion sociale est fondée par un ensemble de principes prônant l'intégration sociale et le respect impératif de soi-même et d'autrui.	NATURE DU FONDEMENT	EXCLUSION SOCIALE Rig est le paradigme de l'exclusion sociale. L'exclusion sociale est fondée par un ensemble de principes prônant la marginalisation sociale et le mépris fondamental des autres par égo.
HUMANITÉ L'idéal de la Maât est l'humanité. L'idéal d'humanité est le respect de la personne humaine dans tous ses états, un ensemble de principes qui garantissent l'entière maîtrise de sa personne et de son esprit, le libre choix de ses décisions et de ses actions dans le respect d'autrui, et	IDÉAL VÉHICULÉ PAR LE FONDEMENT	MERCANTILISME ABSOLUTISTE L'idéal de Rig est la domination mercantiliste absolutiste. Le mercantilisme absolutiste est une propension à n'être poussé que par l'appât du gain en asservissant au maximum son prochain dans l'intérêt excessif et malsain d'obtenir une aisance économique par tous les moyens nécessaires, au détriment

l'entier accomplissement de soi.		de l'humanité en chaque personne individuelle.
AUTOUR DE LA MERE La société selon le principe de Maât est organisée autour de la mère. Maât elle-même est conceptualisée sous une forme féminine. C'est ce système social que l'on qualifie de Nɔgbɔnu.	ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ EN FONCTION DU FONDEMENT RESPECTIF	**AUTOUR DU PERE** La société selon le paradigme de Rig est organisée autour du père. Rig lui-même est conceptualisé sous une forme masculine. On trouve dans cette forme sociale la volonté d'imposer le primat de l'homme sur la femme. Il s'agit du patriarcat qui est une forme d'organisation sociale dans laquelle l'autorité familiale, politique, économique est détenue par le père ou par les hommes. Rig est par excellence l'archétype des sociétés indo-européennes et sémites, fondées sur l'impérialisme masculin.
LES 42 PRÉCEPTES DE LA MAÂT Les « 42 Préceptes » de la Maât est un texte qui instaure les fondements de notre maxime. Il s'agit d'un ensemble de principes (d'actions) dont doit s'imprégner l'être humain dans sa société, ce qui détermine son comportement sur terre pour espérer réussir l'épreuve du Tribunal de Wosere, à sa mort (rapport au salut : résurrection).	TEXTE DE RÉFÉRENCE DU FONDEMENT	**RIGSTHULA** Le Rigsthula, ou Chant de Rig, est le texte qui instaure les fondements du paradigme indo-européen et sémite. Il s'agit d'un poème dessinant les contours qui seront ceux de l'organisation et du fonctionnement de la société eurasiatique (rapport au salut : réincarnation).

SƆ NUBLIBƆ

« Ne jamais renoncer à son point de vue, mais ne jamais diaboliser ceux qui en ont un autre. »

Sɔ Nublibɔ implique la liberté de faire la preuve du contraire, c'est-à-dire de rechercher l'innovation permanente de sorte à chercher les solutions pour **éliminer ou favoriser les causes**, au lieu d'agir au niveau des conséquences. Cette méthode tient compte des causes, c'est-à-dire qu'elle **traite le mal à la racine, à la source** (c'est aller au cœur de la chose, prendre la chose par la racine), et se conçoit à partir de trois principes au moins :

1° La moindre perturbation des normes justes quelque part dans le monde, à toute époque, produit partout, pour tous (le monde n'a pas d'extérieur), durablement, des conséquences difficilement contrôlables.

2° Toute activité créatrice est un travail collectif selon le principe de Sukalele qui est une exigence universelle de la bonne méthode.

3° Tout acte procède d'une interaction réciproque des éléments de son domaine et nécessite comme condition de sa menée à bonne fin une considération de son impact.

Il s'agit d'une « ***méthode correcte d'investigation dans la nature pour connaître tout ce qui existe, chaque mystère, tous les secrets****. [...] Par le scribe Ahmes, qui a copié cette copie [...].* »[627]

627 Théophile Obenga, **La géométrie égyptienne. Contribution de l'Afrique antique à la Mathématique mondiale**, page 290. Éditions L'Harmattan/Khepera, 1995.

Le postulat traditionnel est le suivant : « je crois avoir raison sans être sûr d'avoir raison ». Dans ce cas, je me donne **le droit à l'erreur**. Par conséquent, ce que je dis ne peut être contesté que par la preuve du contraire. Il est question ici de faire apparaître le sens dans l'épreuve du doute.
Le droit à l'erreur est ce qui est permis une fois et qu'il ne faut pas répéter. En cas d'erreurs, nous savons comment réparer en faisant l'exercice de la raison : la raison est inaliénable.

Sɔ Nublibɔ est différente de la posture paradigmatique qui conduit à des résultats dont la capacité d'innovation s'épuise au cours de chaque époque. À nouvelle époque, nouveau paradigme. Ce qui conduit à une illusion de rupture avec le passé qui apparait alors comme un obstacle à l'invention, exercice de simple imitation. Le danger réel est la condamnation de la Tradition. C'est cela la pratique qui a dominé en Europe depuis les Judéo-gréco-romains et qui continue encore à servir dans la pensée eurasiatique. La posture paradigmatique ne peut être valable que comme méthode tactique. Le paradigme permet donc de gagner une bataille, mais pas la guerre.

Le point de vue paradigmatique qui est propre à l'Europe, à l'Occident, repose sur la dialectique du Maître et de l'Esclave dans des conditions qui déterminent des situations sans issues : on ne peut pas mettre fin à l'esclavage quand on prend pour objectif de libération de l'esclave la réduction du maître en esclave. Le paradigme est le contraire du Principe de la méthode qui est systémique. Le point de vue systémique, où se place notre Tradition, donne les conditions de possibilité de l'élimination définitive de l'esclavage. Puisque ce point de vue demande au maître de contribuer à l'émancipation de l'esclave et à l'esclave de laisser au maître sa liberté, de sorte que tant qu'il y aura un esclave dans le monde, la guerre contre l'esclavage restera d'actualité. C'est d'ailleurs ce que nous pouvons comprendre à travers le témoignage suivant :

« Les captifs étaient répartis selon les mérites des guerriers. Ceux d'entre eux qui n'étaient ni vendus ni rachetés demeuraient chez nous en tant qu'esclaves. Mais quelle différence entre leur condition et celle des esclaves des Indes Occidentales ! ***Chez nous, ils n'accomplissent pas plus de travail que les autres membres de la communauté, ni plus que leur maître*** *; leur alimentation, leur habillement et leurs logements étaient presque similaires aux leurs […] ; presque* ***aucune autre différence*** *ne les distinguait […]. »*[628]

Dans ces conditions, il n'y a pas de travail servile dans notre Société, ni a plus forte raison de travaux forcés puisque chacun est traité selon son statut afin d'éliminer tout risque de déclassement. Si le travail est toujours une activité collective, selon l'Ablɔɖeha, il ne peut être forcé.

Sɔ Nublibɔ **permet de voir tous les aspects d'un problème**. Elle est le fondement de la Maât, la Justice. La moindre perturbation bouleverse l'ensemble du système. Nous luttons contre les injustices. Pour nous, le problème n'est pas dans les inégalités parce que l'égalité, c'est quelque chose qui va sans dire : c'est évident ! L'égalité réside dans l'Amenu wɔna qui est la valeur au-dessus de tous les prix (le prix définit le matériel). Or le Bantu est **essentiellement spirituel** : il se trouve au niveau du **qualitatif** et non du quantitatif.

La systémique n'a rien à voir avec le mysticisme religieux puisqu'elle est une méthode scientifique qui s'applique parfaitement avec efficacité à <u>tous les domaines de la réalité</u> et peut donc concerner au moins partiellement Mawuntinya, mais seulement d'une manière hypothétique. Du point de vue théologique, ce qui est pris pour systémique peut relever du domaine des illusions et même du délire. La confusion vient de la définition équivoque de Yayra me qui n'est pas seulement un phénomène religieux.

---

[628] Par Régine Mfoumou-Arthur, **Olaudah Equiano ou Gustavus Vassa l'Africain**, page 27.

LES PRINCIPES DE LA RECHERCHE

« Les idées se prouvent en s'éprouvant ; les concepts s'éprouvent en se prouvant. »

Quand on dit que n'importe quel point de départ est bon pourvu que nous arrivons au but recherché, cela n'est vrai que du point de vue de la pensée pure, mathématique, logique ; donc déductif ou inductif. La déduction est un bon point de départ ; l'induction aussi, et tout cela mène à un genre de vérité. Mais du point de vue de la réalité matérielle, somatique et historique, seule l'induction qui prend appui uniquement sur des faits et ne confond pas la chronologie avec l'antériorité logique, est le bon point de départ.

Là où coïncide logique et chronologie, c'est la priorité logique où, du point de vue de la pensée pure et de toutes pratiques, il y a ce qui vient avant et ce qui vient après (à ne pas confondre avec le « principe dualiste » qui prend en compte ce qui est prioritaire et ce qui est secondaire).
La chronologie est nécessairement prioritaire, mais la logique ne l'est pas. Quand on parle de priorité logique, il y a ambiguïté, et c'est cette ambiguïté qui génère toutes les erreurs d'interprétation.

Le dérochage est l'opération mécanique qui permet de dégager ce qui couvre la chose pour arriver à voir la chose même au-delà de ses apparences trompeuses. Il faut partir de la réalité matérielle. Avant que le sens n'apparaisse, il faut indiquer la chose même, indiquer le lieu et le temps de son apparition (pour une bonne critique).

Croire avoir raison sans attendre d'être sûr d'avoir raison est essentiel. Pourquoi ? Parce que :

1° **Le rendement est toujours inférieur à l'unité** :
La physique est la science du cosmos.

2° **Les résultats ne sont jamais à la hauteur de l'effort** :
La psychologie est la science du Ka.

3° **Le mérite ne correspond pas à la valeur réelle** :
La sociologie est la science de la Maât.

4° **Il existe de bons résultats qui ne font pas partie de nos objectifs initiaux**.

5° **Les faits qui résultent de nos actions peuvent aboutir à des résultats non seulement différents mais aussi contraires à ce que nous avons entrepris de réaliser**.

6° **Il n'est pas possible de prévoir toutes les portées d'une action humaine**.

7° **L'effort n'est jamais perdu** :
Ce qui en reste est toujours positif : les forces positives l'emportent sur les forces négatives.

La méthode de recherche est différente de la méthode d'exposé. La recherche a en effet pour finalité d'aboutir à des découvertes de la façon dont s'accomplit la compétence d'un maçon par exemple. Mais il y a un abîme entre savoir construire un mur et apprendre à le faire à autrui. Cette dernière tâche s'accompagne nécessairement de discours explicatifs. C'est ainsi que l'induction est une méthode de recherche et la déduction, une méthode d'exposé. C'est dans la méthode d'exposé que la déduction révèle son efficacité dans la mesure où le discours explicatif est toujours une argumentation.

La méthode d'argumentation consiste en l'exposé des principes et d'une démonstration dans la pratique.

À tout cela, il faut ajouter le **Principe de l'Innovation** selon lequel il ne suffit pas d'inventer (ce qui est la condition nécessaire), mais **il faut surtout mettre les conséquences des inventions à la disposition de tous** (la collectivité) ! Le Principe de l'Innovation est une exigence du Principe de Mansine.

MAATE KPƆ YE NYE MIA DJIDODOFE

(NOTRE ESPOIR RESIDE DANS LA JUSTICE)

La Maât est le principe de notre Constitution : son rétablissement est notre raison d'être sur Terre. Elle est en d'autres termes la manifestation spirituelle et matérielle du Juste.
Nous entendons par **Constitution** la norme juridique d'une société qui se place par décision collective au-dessus de toutes les autres normes sociales dont ces dernières s'inspirent. Une Constitution est régie par une maxime (son principe actif) qui détermine la **conception du mond**e, **façonne** l'organisation et le fonctionnement d'une société, pour donner naissance à un certain type d'État.

En tant que Constitution, la Maât est la **Loi Fondamentale**, la Loi Supérieure et Primordiale, **intégrée à la substance même des différents éléments pouvant constituer** notre Imaginaire et notre Société dans son organisation et dans son mode de fonctionnement.

La Maât doit rythmer nos pensées, nos paroles, nos actions et notre société dans son ensemble aux sons de l'**Harmonie**.
En effet, elle peut tout simplement être définie comme « l'**Harmonie Universelle** », la « Raison harmonieuse ». Elle est l'Harmonie de Re (la source créatrice de l'univers). Source qui est elle-même la créatrice de la Maât : c'est dans ce sens que Maât est le Ka de Re, autrement dit sa Force Spirituelle. C'est l'Harmonie qui engendre le Juste, l'Excellence.

La Maât s'oppose à l'Isfet qui est une tendance naturelle des Humains qui les poussent à commettre l'Injustice. Celui qui enfreint les règles de l'Équilibre Universel (Ubuntu) installe l'Isfet dans son cœur. **Pour que le règne de la Maât soit rétabli**, il faut que celui de l'Isfet soit aboli. L'Isfet suppose une absence d'Harmonie. Sans Harmonie, il ne peut y avoir de Justice qui suppose l'harmonie du droit et des lois à la société et à ses

citoyens. L’Injustice suppose par contre une absence d'harmonie et la Nuisance, dit Isfet, n'a rien d'harmonieux.

Le Sage Neferty, en son temps déjà, nous avertissait sur les conséquences d'un monde privé de Maât. Citons-le :

« Chaque homme n'aura du courage que pour lui-même, et l'homme négligent et blême, accroupi dans son coin, sera le meurtrier de son voisin.
Je te fais connaître qu'un mari sera l'ennemi de sa femme, et qu'un fils sera le meurtrier de sa mère. Que chaque pleine lune isolera un peu plus le pays, et que toutes bonnes choses disparaîtront de sa surface. Que les décrets seront lettres mortes, car la destruction sera sur le pays.
Que les lois seront entre les mains de ceux qui n'ont jamais légiféré. Et qu'un homme pourra en livrer un autre à l'envahisseur. [...]
Les humains parleront, et massacreront dans ce pays qui ne sera plus administré, car les lois, multipliées à loisir, se contrediront entre elles, et ceux qui possédaient seront désormais dans le besoin. Tout sera déréglé, et les divinités mêmes ne seront point épargnées. [...]
Les humains vivront dans la pauvreté et attendront ardemment l'heure du dernier voyage. »

Les Bilaka (Prophéties, en Kikongo) de Neferty (4021-3931 avant Lumumba)

Tous ces concepts tournant autour de la Liberté, la Solidarité et la Justice ne sont que les différentes visions et définitions issues du concept d'Harmonie dont ils sont engendrés.

Qu'entendons-nous par harmonie ?

L'harmonie est l'état juste, donc mathématique, des choses. Il s'agit d'une combinaison spécifique formant un ensemble dont les éléments divers et séparés se trouvent dans un rapport de convenance, lequel apporte à la fois satisfaction et agrément. Il y a harmonie lorsque la convenance des parties d'une chose manifeste un état qui est immanent à la chose même sans être imposé par le regard ou le jugement du spectateur, ou encore par l'oreille de l'auditeur. Cet état suppose un minimum de régularité des formes. L'harmonie implique la proportion juste. Ce

concept concerne toutes sortes de choses : du temporel à l'intemporel.

En tant qu'Harmonie Universelle, la Maât se définit comme un rapport d'adéquation, une relation de convenance existant entre les éléments de l'univers, entre les personnes et les groupes de personnes entre elles, entre les divers éléments constituant la Nature et la Société. Elle est également l'effet qui en découle. La Maât est cohérence, ajustement, accord entre les divers éléments sur lesquels elle agit et se manifeste. Elle est le principe qui assure la disposition rationnelle et qui façonne les proportions justes des différents éléments procréés par la Nature et par la créativité humaine (la Société), conjuguant ainsi une manifestation de beauté. Elle constitue également l'Intelligence ancrée dans ces différents éléments, qui permet leur juxtaposition harmonieuse.

Pour comprendre le mode de fonctionnement de la Maât, il nous faut observer le fonctionnement de la Nature. Dans la forêt par exemple, il y a des plantes et des animaux qui ont existé avant nous. Or tous ces différents éléments de la Nature vivent en parfaite harmonie malgré leurs différences. L'animal respecte la condition de l'arbre qui lui-même respecte celle des animaux. C'est cela la Maât : **pouvoir vivre avec nos différences tout en demeurant dans l'harmonie**. Autrement dit : « c'est la réalité de nos différences qui constitue notre raison d'être ensemble ». C'est accepter l'autre avec ses différences et œuvrer ensemble en rétablissant perpétuellement la Maât. La différence ici est bien de fond et non de forme dans la mesure où le formel peut nous couper de la réalité.
Toutefois dans la Nature, des organismes étrangers nuisibles affectent l'harmonie de la biodiversité de différentes façons : déplacement d'espèces, maladies, parasitisme, hybridation, prédation, destruction de la niche. Ce sont là autant de facteurs qui causent le déclin ou la disparition de populations constituant la biodiversité et la transformation ou la dégradation d'écosystèmes : à côté de l'harmonie donc, il y a également la violence dans la Nature.

Par conséquent, la Nature s'organise elle-même pour réduire les effets de la violence en son propre sein afin de préserver la biodiversité et empêcher une destruction encore plus grande d'écosystèmes. Tant que chaque espèce reste dans sa niche, elle n'est pas nuisible ; elle défend par contre son territoire contre des corps étrangers.

Tout comme la Nature s'occupe de la régulation de l'environnement, nous avons pour notre part la responsabilité de sauvegarder la biodiversité qu'engendre l'Harmonie dans nos sociétés, responsabilité de lier la biodiversité dans la nature à la **diversité humaine** dans les sociétés.
Il est de notre devoir d'empêcher l'introduction d'idéologies et de croyances destructrices des marchands de rêve qui pourraient troubler l'harmonie de la diversité, de veiller à ce qu'aucune force contraire à la Maât tente de plonger le monde dans le chaos, et d'établir perpétuellement les règles de l'Équilibre universel.
Enfin, étant acteur à part entière de l'Harmonie dans la diversité, il incombe à chacun d'entre nous d'être attentif tant à son propre égard qu'à l'égard des autres, au respect et à l'application de la Maât, mais surtout d'appréhender toutes tendances néfastes propres à déséquilibrer l'Harmonie qui est le pilier même de notre Société.
Il est question dans ce dernier point d'une **prospective** visant à repérer et à anéantir tout état relevant de l'Isfet.

La Maât est l'expression de l'Harmonie sur tous les plans de la vie.

1- Sur le plan individuel, elle rend l'Humain Unu Maâ, c'est-à-dire un Juste dans sa pensée et dans son action. Se conformer à la Maât, c'est donc réaliser concrètement l'ordre universel en soi, et vivre en harmonie avec le tout ordonné.
2- Sur le plan politique, elle s'oppose à l'Isfet. Le Garant du Duta a pour seule obsession de **rétablir le règne de la Maât** et de prohiber l'Isfet.
3- Sur le plan social, être Unu Maâ revient à **vivre en conformité avec les principes de la Maât** : avoir conscience de la Justice.

Dans notre Ntalulu, l'Être humain occupe une place essentielle dans la société, dans la mesure où il participe à son organisation et au maintien de son équilibre. L'Être humain est le fondement de l'histoire qui donne à la durée son sens et son contenu, et constitue réellement l'univers en miniature, microcosme au sein du macrocosme, et s'identifie ainsi au Ka (la Force Spirituelle, le réservoir des énergies inépuisables) de Re (la Force créatrice de l'univers).

Notre psychologie est fondée sur une **connaissance** de soi dans la société et dans l'univers, mais aussi de l'univers lui-même, une vision à double caractère : introverti et extraverti.

Nous aspirons à une élévation intellectuelle et procédons à une sublimation spirituelle qui nous permet de vivre en pleine harmonie avec tous les éléments constituant l'univers.

Notre Culture nous entraîne vers l'Autre. Ainsi, notre société se fonde sur un principe : « **Agis pour celui qui agit** », qui suppose de fait que l'on « pense l'un pour l'autre », que l'on agit pour la personne qui a posé des actions concrètes. De la sorte, il est **aberrant** d'adhérer au concept du « **nul n'est prophète chez soi** », tel que répandu dans d'autres univers culturels. Par conséquent, il nous est **contre-nature** de faire subir à nos plus valeureux érudits un sort tragique comme c'est le cas dans d'autres contrées (martyrs et persécutions des Saints, brûler des scientifiques sur des bûchers comme au Moyen-âge européen, autodafés, etc.).

De ce fait, nous prenons conscience de notre existence auprès de l'autre. Ce qui assure une réalité cohérente qui rend possible un environnement de confiance et de réussite. La Culture a donc une fonction humaine, elle est efficace pour rapprocher les Êtres les uns des autres.

Dans notre Tradition, la **Parole a une grande importance**. Elle est une substance vivifiante. Nous vivons aussi de nos propres paroles, parce qu'elles sont le moyen/ milieu qui relie l'individu à la communauté. C'est ainsi que le Nzonzi, le Matuba, le Djeli est recherché parce qu'il est prolixe, parce qu'il maîtrise à souhait le verbe auquel il a le don de tordre le cou pour mieux dynamiser, pour faire rire, pleurer ou rappeler à la conscience collective sa

mission de défense de l'intégrité du corps social et son devoir de consolidation de l'unité de la Nation.
Là où la parole s'arrête, la violence prend le relais. Le Djeli est le lien indissociable entre l'être et l'esprit, entre l'individu et son histoire, entre la société et son sang vivificateur. Il est le miroir et la mémoire du peuple.

« En tant que telle, la palabre met en jeu ***une dimension fondamentale de la Parole : sa créativité****. La parole est capable de jeter des ponts et produire la communion tout comme elle peut la détruire. Elle est quelque chose de dynamique et d'efficace. La fonction de la palabre est de veiller à ce qu'une parole dite dans la communauté ne soit pas productrice de mort, mais de vie.* ***Dans la logique de la palabre, tous ont droit à la parole****. En ce sens, la palabre garantit l'égalité et l'accès de tous à la parole en vue de l'édification de la communauté. La décision finale à laquelle on aboutit au terme du processus « palabrique » est le fruit non pas d'un compromis mou ou d'une votation selon le principe de majorité, mais d'un solide consensus entre tous les membres. Un tel consensus redynamise la vie commune en tous et en chacun et ouvre un chemin à parcourir ensemble. L'expérience fondamentale qui est au fondement de la palabre est la communication.* ***Celle-ci exige une prise en considération de tous les membres de la communauté en tant que sujets parlants****. »*[629]

Mais **l'Écoute cependant garde une préséance** sur la parole car elle atteste la confiance conférée à la parole juste. *« Qui veut connaître l'avenir / Écoutera le Silence / Qui, dès lors, sera d'or. »*[630] L'Écoute fait le « Vieux », c'est-à-dire le Mature, le Sage. L'Individu qui est fermé à l'Écoute s'exclut tout seul de l'Agir l'un pour l'Autre. Celui qui est sourd à la Maât **s'exclut** tout seul de la vie. « Eto » signifie mot à mot : « l'oreille » qui est le « symbole de l'intelligibilité ». « Leto » = « Se », au sens d'écouter, comprendre. D'où le nom de notre Ancêtre : Wo Se Re : Toi qui as écouté Re.

Les qualités du Nunlonla sont : **Leto** = écouter, et **ɖoto** = se taire. La qualité du Leader est **Se** = écouter, suivre, obéir.

---

[629] Bénézet Bujo/Juvénal Ilunga Muya, **Théologie africaine au XXIe siècle**, page 124. Éditions Academic Press Fribourg, 2005.
[630] Fulele Do Nascimento, **Maât Ma Muse**, page 28. Éditions Amouna Hungan Ga, l'an 51.

Celui qui n'écoute pas, dit la Tradition, n'est pas normal. C'est dans cette mesure qu'on proclame : « Se nu, se nu, bozo wo sa wo a », qui signifie : « écoute, écoute, à moins qu'on ne t'ait jeté un mauvais sort ». (Bozo = mauvais sort, parole brûlante).

« Il est bon d'écouter pour un fils qui entend,
parce que tout ce qui est entendu pénètre celui qui écoute
et celui qui écoute devient un homme à qui on écoute.
Si l'écoute est bonne, la parole est bonne
et celui qui écoute possède quelque chose de bien.
Écouter c'est utile pour celui qui écoute,
écouter c'est meilleur que toute chose qui existe,
car il en résulte que l'amour sera parfait.
Comme c'est bon quand un fils accepte ce que son père dit,
car il parvient par cela à la vieillesse.
C'est un homme que Ra aime
que celui qui écoute, celui qui n'écoute pas sera haït par Ra.
C'est le cœur qui fait son possesseur
écoutant ou non écoutant ;
le cœur d'un homme est sa vie, prospérité et santé.
Celui qui écoute, c'est celui qui entend ce qui est dit,
*mais **celui qui aime à écouter, c'est celui qui fait ce qui est dit**. »*

Enseignements de Kpatatɔ-Xotepe.

Rétablir la Maât, c'est donc entreprendre des actions au contenu spécifiquement justes. Ce contenu aura pour conséquence immédiate de créer du Juste. Réfléchir selon le principe de Maât nous permet d'avoir des paroles et des actions justes. La Maât est la mesure de l'Équilibre inhérent à toute chose.

Aujourd'hui, les marchands[631] de rêve ne proposent aucune conception humaine du monde, si ce n'est la sauvegarde de leurs

[631] Nous devrions plutôt qualifier ces personnes de « **marchands de la mort** » dans la mesure où ce qu'ils vendent et imposent à l'humanité, c'est très souvent la mort, la violence ! Deux exemples historiques illustrent parfaitement nos propos : à Rome, à l'époque de Jules César par exemple, **les jeux** du cirque avaient pour règle que les gladiateurs, dans l'arène, **s'entretuent gratuitement**. La formule employée, avant le début de chaque, était un adieu fait à César, à la loge impériale et au public, en ces termes : « **Ave Caesar, morituri te salutant !** » ; traduit par : « **César, Ceux qui vont mourir te saluent !** » Nous sommes ici dans un cirque, et **le divertissement** offert aux spectateurs est l'assassinat (la mort) d'un individu par un autre, en

intérêts économiques aux dépens de l'humanité toute entière et de sa dignité. Ceux-ci, par immaturité intellectuelle, ont fini **par briser les espoirs de l'humanité** dans son ensemble. En effet, la détresse humaine aujourd'hui s'étale partout dans le monde : famine, guerre, injustices de toutes sortes, maladies meurtrières, désastres écologiques, angoisses, etc. Obstinés jusqu'à la limite de l'irresponsabilité, les marchands de rêve ne font qu'anéantir au jour le jour les songes et les réelles aspirations de l'humanité. **Nous n'avons plus de songes parce que nous n'avons plus d'espoir répondant aux réelles aspirations de l'humanité.**

Le seul espoir qui nous est aujourd'hui présenté comme **certitude** est celui qui appartient à l'univers culturel des marchands de rêve et qui nous maintient dans l'immobilisme (refus résolu de tout changement) le plus absolu. Ce faux espoir (certitude), en partie véhiculé par le biais d'institutions et d'idéologies religieuses, nous enseigne entre autres qu'il faut être pauvre pour accéder à un monde meilleur et idéal, et nous pousse à une résignation qui nous conduit à sous-estimer notre génie créateur :

- tout d'abord par la répétition de prières vainement adressées à un sauveur (espoir « **certain** »), appartenant à l'univers culturel du marchand de rêve, qui est appelé à concevoir et à réaliser nos aspirations à notre place ;
- ensuite par la théologie, présentée comme la révélation « **certaine** », d'une fin du monde cataclysmique très proche

---

direct, au combat. Les Eurasiatiques organisent donc des jeux pour vendre la mort au public (les spectateurs). D'ailleurs, cette logique du cirque criminel est la même chose qu'ils continuent d'organiser à Kemeta dans la mesure où aujourd'hui, les Kamit s'entretuent entre eux (le cas des Hutu et Tutsi en est l'illustration) dans une arène dont les seuls instigateurs et maîtres du jeu sont les Eurasiatiques. Les gladiateurs de notre époque sont donc, parmi tant d'autres, les Kamit victimes du mode de production criminel eurasiatique qui crée des guerres partout dans le monde comme si cela n'était à leurs yeux qu'un simple divertissement (logique du cirque, des arènes romaines).
Un autre exemple, contemporain celui-ci, est la commercialisation des cigarettes de toutes sortes. En effet, sur les paquets de cigarettes, les inscriptions suivantes sont marquées : « **Fumer tue !** », « **Les fumeurs meurent prématurément** », « **Fumer nuit gravement à votre santé et à celle de votre entourage** ». Or si nous sommes conscients que « fumer tue », **pourquoi continue-t-on à vendre au public massivement et sans se cacher ni avoir honte quelque chose qui tue ?** Nous avons encore ici un cas flagrant du commerce de la mort par les marchands de la mort. Le Capitalisme, des origines à nos jours, ne travaille pas pour la pérennisation de la vie comme nous le demande notre Ancêtre Wosere, mais œuvre, manœuvre et lutte pour détruire la vie ! Et c'est contre tout ce qui veut détruire la vie que Seti, notre Ancêtre, se bat.

qui décourage la conception, le travail, et qui encourage à l'attentisme dans la prière vaine, dans l'espoir « **certain** » d'une rédemption des pécheurs.

Toutes ces « **certitudes** » qui nous sont présentées s'apparentent clairement à une **intoxication mentale** pour mieux nous soumettre totalement afin de satisfaire les angoisses et les aspirations des marchands de rêve.
Les marchands de rêve sont des personnes contaminées par le complexe de supériorité et qui créent des illusions, par leur influence, pour endormir la conscience de Justice des autres afin d'assouvir leurs besoins de dominer et servir leur idéal, le mercantilisme absolutiste. Ce sont des personnes qui laissent un avenir à leurs illusions.

En ces temps de tourmente, de violence et d'Injustice (Règne de l'Isfet), ayons donc l'**audace** et la **détermination** de renouer avec **l'ESPOIR**, l'Espoir réel, la **Seule Certitude** héritée de nos Ancêtres et qui a été éprouvée sous toutes ses coutures, la **Maât**. Ce concept duquel les marchands de rêve nous ont éloignés à l'aide des **pseudo-certitudes** alimentées de vastes propagandes de **peur** et d'**incertitude** pour mieux nous **racketter** et nous faire adhérer à leurs angoisses par solidarité. Ces pseudo-certitudes sont en réalité un vaste programme politique visant à **assujettir** les Nations. Contrairement à ces pseudo-certitudes, l'expression de notre espoir, la Maât, nous pousse au travail, à la sublimation de notre génie créateur et à la réalisation certaine de notre volonté de Nkumekɔkɔ. La Maât nous permet d'être ambitieux, d'une ambition juste et audacieuse, d'une audace avec discernement et détermination, d'une détermination de **Bâtisseurs de Nations**.

En effet, seul l'espoir permet l'émancipation d'un peuple. Malgré l'évanouissement de nos songes, il subsiste encore en nous un **immense espoir** :

- l'espoir de pouvoir donner le meilleur de nous-mêmes dans la reconstruction de notre Être tourmenté, de nos sociétés déstructurées et de nos économies démantelées ;
- l'espoir qui nous permet de restaurer la confiance en nos valeurs de culture, de rééduquer notre regard sur nous-

mêmes, de réformer notre pensée à travers des actions concrètes, visibles et palpables.

C'est cet espoir dans l'humanité, la **Maât** que nous avons hérité de nos Ancêtres afin de chasser devant nous l'ère ténébreuse de l'**Obscurantisme** qui nous a été apportée par les marchands de rêve.
La Maât, étant l'Harmonie Universelle, seule elle a le pouvoir d'engendrer l'**Espoir**, **Espoir de** créer, d'oser, de faire, de dire, etc. Seule elle, qui est notre **ESPOIR** et notre **Certitude**, nous sortira de la morosité intellectuelle, de l'état actuel de fragilité de l'humanité, de la gestion calamiteuse actuelle du monde, en forgeant en nous, par son effet de catalyseur, une mentalité de **Bâtisseurs de Nations**.
En la distillant dans l'Éducation, nous serons des Individus responsables, des Bâtisseurs de Nations, des entrepreneurs en action transformatrice. La Maât pousse l'individu à trouver les solutions à ses difficultés, à ses problèmes. En exprimant sa créativité, **elle ordonne l'Initiative personnelle de tout un chacun dans la société. Dje nun gbe = Djembe = « prends l'initiative !** »

L'Initiative Personnelle est l'action de décider, de proposer et d'entreprendre selon sa propre maxime (ici la Maât), sans avoir une psychologie d'assisté : **attendre tout des autres**, le plus souvent des marchands de rêve. C'est l'aptitude à prendre des décisions ou à agir selon sa propre **détermination**, c'est le pouvoir d'être celle ou celui qui propose ou agit au premier chef. En d'autres termes, **c'est développer l'offre au-delà de la demande existante** : **c'est cela créer le marché**.
Dans le marché sous cette forme, tel qu'il doit exister partout dans le monde, il y a **plus de vendeurs que d'acheteurs**, **plus d'offres que de demandes** et par conséquent pas de pénuries, à moins que celles-ci (pénuries) soient organisées comme c'est le cas sous le règne du capitalisme marchand. C'est artificiellement qu'il y a maintenant par exemple des crises alimentaires, que l'offre des produits alimentaires est insuffisante alors que l'Agbledede fournit toujours, depuis son invention, plus qu'il ne faut pour nourrir tous les individus à chaque époque.

L'Initiative Personnelle est une action issue de la Maât et qui rend un Individu responsable de lui-même **et des autres**, qui est donc en plein mouvement, en plein **Kheper**. Un Individu qui se prend en charge sans attendre une **aide extérieure**, un miracle provenant d'un quelconque ciel. Un Individu rationnel qui n'attend pas non plus qu'un État ou quelque autre organisme fassent tout pour lui, ou l'arrivée d'un prétendu ou certain messie, *« [...] en insistant sur* ***l'importance fondamentale et incontournable de l'Africain comme agent de tout projet d'étude des phénomènes africains****. »*[632]

Le monde d'aujourd'hui a besoin d'espoir, d'audace et de détermination. D'un espoir vrai et non illusoire qui changera le cours de l'état lamentable dans lequel l'humanité est plongée. Un espoir humain qui soigne par sa puissance toutes sortes de fatalités, de maux, d'aliénations, d'angoisses, d'injustices.
Et à nouveau, seule la Maât, auréolée de ses preuves de succès millénaires incontestées, a le pouvoir de créer l'Espoir dans nos cœurs, dans nos mentalités, dans notre vie collective, dans nos entreprises les plus diverses.
Voilà pourquoi nous devons nous en remettre aujourd'hui à la Maât et faire d'elle le **fondement** de notre vie et de nos entreprises. Elle doit constituer la Force indispensable sans laquelle nous ne pouvons nous manifester et ainsi être actifs, en plein mouvement, en pleine transformation.

La Maât est notre seul Espoir. Pourquoi dans le fond ? Parce qu'elle seule fait de nous des **concepteurs forts et puissants**. Elle nous invite à faire un **travail de conception** et nous sort de l'immobilisme : « **l'inaction est pire que la maladie** », proclame la Tradition ! Elle nous invite à **concevoir** notre avenir, notre univers. Notre succès, celui de notre Nation, est dans la **conception**. Qui dit conception dit Génie créateur, dit Bâtisseurs de Nations. Il nous faut élaborer un nouveau concept du jeu politique capable de garantir la circulation des **Conceptrices et Concepteurs de notre Devenir**, improprement appelés « élites », au pouvoir. Il nous faut élaborer un nouveau concept en

[632] Ama Mazama, **L'Impératif Afrocentrique**, page 7.Propos recueillis dans l'avant-propos de Molefi Kete Asante. Éditions Menaibuc, 2003.

matière de distribution de l'énergie, de déploiement des infrastructures, etc. Seule la Maât nous permet d'avoir un **état d'esprit** qui nous pousse à l'innovation selon **nos propres intérêts** et non pas à des **attitudes mimétiques** qui servent les intérêts des marchands de rêve.

Maât est Espoir : elle seule a le pouvoir de nous restituer nos songes volés.
Maât est Espoir : elle seule a le pouvoir de construire un état de sérénité entre les différentes Nations qui peuplent ce monde.
Maât est Espoir : elle seule a le pouvoir de nous apporter le bonheur paisible et de pourvoir à la réussite absolue, au succès indéfectible de toutes nos initiatives personnelles mais surtout collectives.
Maât est Espoir : elle seule nous permet d'agir et de concrétiser favorablement nos projets, nos désirs, avec confiance et assurance.
Maât est Espoir : elle seule est la Forgeronne qui fait de nous des Bâtisseurs de Nations en nous sortant de l'immobilisme.
Maât est Espoir : elle seule a le pouvoir de rendre harmonieuses les relations humaines mais également de rendre la symbiose parfaite entre les Humains et leur environnement (la Nature).
Maât est Espoir : sa Justice est parfaite et son mode opératoire est la Liberté.

Rétablir le règne de la Maât supprime de fait toutes sortes d'injustices pouvant apparaître dans les rapports humains et nuire à ceux-ci, chacun sera jugé à la juste mesure.

Grâce à la Maât, nos Ancêtres ont bâti de somptueuses Cultures telles que celles d'Ishango, de Ta Meri et tant d'autres. C'est grâce à cela qu'ils ont pu :

- rendre possible et concrétiser leurs rêves, leurs espoirs ;
- éradiquer la faim dans leur Nation en faisant des provisions de toutes sortes sur le long terme ;
- apporter le bonheur et la paix dans la société durant des millénaires ;
- empêcher des génocides ;
- faire naître un environnement de Justice, de Sagesse, de Raison, de Sciences au service du bien-être de l'humanité ;
- concevoir une société viable et juste dans les droits et dans les devoirs ;

- mettre en pratique toutes les sortes de libertés humaines et réaliser l'égalité de tout un chacun devant la Loi ;
- faire de chacun dans la société un individu raisonnable à son propre égard mais également à l'égard des autres ;
- etc.

L'Espoir, selon la Maât, est cette conception concrète du monde qui nous ordonne :

- d'**agir les unes/uns pour les autres**, Ubuntu, afin que l'Injustice (la Nuisance) et la Paresse (l'Immobilisme, la Régression, la Facilité, etc. : la Maât exige donc l'Effort !) ne s'installent pas dans nos cœurs et dans le monde ;
- d'**être à l'écoute les unes/uns des autres**, Ubuntu, afin de répondre concrètement aux nécessités des unes/uns et des autres selon la Loi de la Maât.

L'Espoir, selon la Maât, est également ce principe qui rend possible un leadership harmonieux au sein de la société humaine en posant des actions justes, concrètes, pertinentes et efficientes.
Par conséquent :

- S'en tenir à la Maât, c'est croire à un État juste, avec des **Dirigeants-Concepteurs** posant des actes et des paroles ayant la vertu de la Justice ;
- S'en tenir à la Maât, c'est croire à une Société où les besoins des uns font les préoccupations des autres ;
- S'en tenir à la Maât, c'est croire à un monde qui fait de la Femme la Jumelle Parfaite de l'Homme, et qui chasse toutes formes de déshumanisation de celle-ci dans l'Imaginaire collectif ;
- S'en tenir à la Maât, c'est croire à un monde qui met en avant le Génie créateur de tout un chacun, dans son domaine d'activité, et qui crée également un environnement permettant la manifestation concrète, non pas illusoire, de ce Génie créateur ;
- S'en tenir à la Maât, c'est être ambitieux, audacieux et déterminé à vaincre l'Injustice avec discernement.

Attention, la Maât n'est pas le « Messie » d'une quelconque religion pour y déposer toutes nos attentes et **attendre un miracle**, caractéristique de ce qui maintient l'individu dans

l'attentisme. L'attentisme étant l'espoir que les choses s'arrangent d'elles-mêmes avec le temps ou par l'action d'une force mystérieuse téléguidée par on ne sait qui.

« *La Maât c'est aussi tout ce qui a trait à l'objectivité soit **le sens de la géopolitique** (conscience et poursuite de ses intérêts), la science, la technologie. **Si la Maât triomphe de Isfet ce n'est pas par la force miraculeuse de la vertu mais parce qu'elle recommande de mettre la Force, symbolisée par Seth, au service du Droit, symbolisé par Heru**. C'est bel et bien Seth qui accompagne Rê lorsque celui-ci va combattre Apep.*
*Cela signifie qu'il nous faut éviter une interprétation strictement morale ou religieuse de la Maât. **Lorsque pharaon veut rétablir la Maât, il lève son armée et va combattre**. Il doit veiller à ce que sa stratégie militaire soit conforme à la Maât.*
*Lorsque nous nous faisons berner, nous n'exagérons pas la Maât au contraire cela veut dire que nous nous écartons de celle-ci car une bonne application de **la Maât invite à faire une analyse critique**.*
»

JOSE DO NASCIMENTO, directeur de l'ARPEMA.

L'Espoir, selon la Maât, consiste à faire de nos préceptes un Code de vie, un mode de vie que nous devons scrupuleusement intérioriser, mettre en pratique et en valeur. L'application de ce Code selon la Maât porte sur l'Être spirituel et physique qui est fondamentalement transformé et qui devient un acteur privilégié de la Société, en s'appropriant à nouveau le ressort de l'historicité. La Maât introduit dans l'individu un rythme aux sons de l'harmonie, une nouvelle vie de l'humanité, un nouveau langage. Elle est véritablement création d'Êtres humains adaptés à toutes les situations de la vie humaine.
Mais cette création ne reçoit sa légitimité d'aucune puissance surnaturelle si ce n'est de l'individu lui-même et de la société qui décident d'intégrer un nouveau processus humain en se libérant des chaînes du paradigme **des mercantilistes jusqu'au-boutistes**. **Toute personne ayant, à présent, conscience de son Ka (sa Force Spirituelle) doit faire rejaillir la Maât qui est demeurée enfouie dans son être**. **La Maât est en nous, Ubuntu est en nous !**

« Dis la Maât, pratique la Maât
car elle est grande, elle est efficace,
elle dure et sa puissance est prouvée.
Elle seule conduit à l'état d'Imakhu. »
Enseignements pour Merikare (4081-4011 avant Lumumba)

Un Imakhu est ***"un être accompli, juste de pensées, juste de paroles, juste d'actions"***[633].

Nos Ancêtres ont fait du rétablissement de la Maât une ambition plurimillénaire couronnée de succès à chaque génération et qui nous éblouit encore aujourd'hui depuis les profondeurs des Âges.

« Grande est la Maât, durable et puissante,
Elle n'a pas été perturbée depuis le temps de Wosere. »
Les Maximes de Kpatatɔ-Xotepe (4524-4384 avant Lumumba).

La Maât dans toute sa gloire est fille de Re, Justice de l'Humanité pour :

- un monde d'amour, d'amitié, de paix, de créativité, de justice [Rétablissement de la Maât] ;
- un monde sans famine, sans guerre, sans égoïsme, sans brimades, sans injustices [Anéantissement de l'Isfet].

Ainsi, nos Ancêtres ont rétabli la Maât (Ubuntu) de génération en génération. Reprenons à présent ce Flambeau qui a fait ses preuves après une brève interruption due à la Grande Tragédie (Déportation, Occupation et Capitalisme Globalisé) et **redonnons Espoir à l'Humanité dans l'Audace de nos actions et la Détermination de réussir avec discernement**.

Nos Ancêtres l'ont incarnée avec succès dans le passé pour accroître leur force d'actions chaque fois qu'ils étaient menacés de ruine. Nous devons les suivre dans cette voie du réveil, maintenant qu'il n'est pas erroné de sonner l'alarme.
Le combat pour la Justice est une guerre contre l'Injustice, et le monde entier nous en sera reconnaissant ! La Maât est notre seule et unique Certitude !

---

633 Doumbi-Fakoly, **Les chemins de la Maât**, page 14. Éditions Menaibuc, 2008.

SIGIDI[634]

PAR LE DOYEN **MESSAN AMEDOME-HUMALY**

Nous sommes ceux qui, les Premiers, avons pris **l'Initiative Historique** dans le monde. **Nous sommes le plus grand Peuple du monde**, puisque la Nation Kamit est la seule au monde à avoir la plus longue mémoire. Kemeta a été et reste le principal Centre d'Initiative Historique depuis l'apparition de l'Humanité et depuis l'invention de la Langue Mère de toutes les langues passées, présentes et futures.

Après l'acousmatique du Djembe 98.787 ans avant Ramesu 2 et l'invention des Mathématiques 10.000 ans plus tard, à la même époque, nous avons fait la première Révolution du genre Ɖemɔtika dite « Wosere » dès le paléolithique inférieur, précédé de la Première Unité Kamit, selon la géographie des « Premières terres habitées ».
Plus tard, lorsque les crises du Ɖemɔtika ont divisé notre unique Nation en deux États[635] du Sud et du Nord, nous avons refait la Seconde Unité Kamit suite à la chute de l'Ancien Empire grâce à ce que Cheikh Anta Diop a appelé la « Révolution Osirienne » dans son ouvrage « Civilisation ou Barbarie ».

[634] Le ***Sigidi*** est un cri de guerre zulu qui annonce le début d'une vaste offensive militaire. Il s'adresse ici tout particulièrement **à la Jeunesse Kamit**. En Eʋe, on dit : **Zigidi**.
[635] Amadou Hampâté Bâ parle d'un pays, le Wâlo, avec ses deux capitales : Heli et Yoyo. Cela évoque le « Nord » et le « Sud ».

À chaque époque a correspondu son Empire (Période « Intermédiaire », Moyen-Empire) jusqu'au Bas-Empire où l'invasion des Barbares Eurasiatiques, à des périodes successives : Hyksos au 2e millénaire avant l'ère actuelle, Grecs au 1er millénaire à la même époque, a mis fin au règne des Fari en 1991 avant Lumumba.

« *Mais ceux que les Égyptiens **abhorraient par-dessus tout c'était les bergers asiatiques de toutes sortes, depuis les « Sémites » jusqu'aux Indo-Européens** : ils n'avaient pas d'épithètes assez injurieuses pour les désigner.*

*Ils les traitaient d' « **Asiatiques ignobles** » (d'après Manethon). De Hyk (= roi, dans la langue sacrée) et Sos (= berger, dans la langue populaire), est venu le nom de Hyksos donné aux envahisseurs.*

*Ils les traitaient encore de « **maudits** », de « **pestiférés** », de « **lépreux** », de « **pillards** », de « **voleurs** », d'où Sati = archers ?... ; en valaf, le mot signifie voleur.*

*Ils appelaient également les Scythes la « **plaie de Schéto** ». »*[636]

Il nous a fallu former des **Gardiens déguisés en lions (Ba Ntu)**, pour garder nos rives de la Méditerranée après la création de Duname 409 ans après Ramesu 2 par l'Aʋadada Elisa. À cette époque, les peuples Sémites et Celtes émergeaient à peine de ce que les Historiens ont appelé les « époques obscures », c'est-à-dire « préhomériques ». Au temps d'Athènes, quand Platon stigmatisait la démocratie et rêvait de la république, **Duname était donc déjà dans les faits chez les Kamit**.

« *Par conséquent, dire que [...] **Per Aa signifie « Dépositaire de l'Intérêt Général »**, cela signifie donc que 3000 ans avant Jésus-Christ, **les Africains avaient déjà accédé à la conception***

[636] Cheikh Anta Diop, **Nations Nègres et Culture**, page 113. Éditions Présence Africaine, 1979.

***républicaine de l'État**. […] La modernité politique a été inventée, et donc conquise, en Afrique […]. **La République […], la notion de l'État en tant que représentant de l'Intérêt Général, […] nous la retrouvons en Afrique ancienne depuis l'Égypte ancienne, et nous la retrouvons particulièrement à travers le concept de Pharaon dans son étymologie africaine : Per Aa**. Per Aa : la Grande Maison. Il est la Grande Maison parce qu'il est le Représentant de l'Intérêt Général. […] **Pharaon est le Symbole par excellence de la notion de République**. »*[637]

Des hauts faits de notre Peuple jusqu'aux invasions Romaines (guerres puniques) et Ottomanes, les traces indélébiles sont dans nos archives inaccessibles aux Occupants même au temps de la Déportation des Kamit et de l'Occupation de Kemeta. À la fin du premier siècle avant Lumumba, des Luttes Glorieuses des Mouvements de Libération Nationale n'ont pas empêché les catastrophes politiques.

C'est pourquoi notre volonté commune pour tous est de prendre le flambeau de la nouvelle Renaissance allumée par Lumumba, et poursuivie, après son assassinat, par Kwamé Krumah, Cheikh Anta Diop et autres Nelson Mandela. À chaque « moment historique », tous les individus qui s'intéressent à l'intérêt général ont trouvé les moyens quel que soit le peuple auquel ils appartiennent. Après plus de 103.000 ans de modernité, Kemeta prend du retard. Qui l'en sortira sinon les Kamit eux-mêmes ?

Pour ma part, j'ai donné le meilleur de moi-même, de mes 3 à 75 ans aujourd'hui, et je continue. Convaincu que tous dans les générations présentes de mes enfants et petits-enfants, vous tous, vous ferez encore mieux !

MESSAN AMEDOME-HUMALY

[637] Professeur José Do Nascimento, « **Le concept de Pharaon selon le lexique politique des langues africaines**. » Quilombo n° 8, réalisé le 4 février 2011. Présenté par Nzwamba Simanga.

DJATA GBEƉULA WO ƑE (BE) MƆTRATRA

(L'IMPASSE DES LIONS HERBIVORES)

« *Le pouvoir doit être d'abord* ***l'affaire d'un peuple conscient****.* »[638]

« *Ce n'est que maintenant que* ***nous commençons à approcher l'Afrique correctement****, et c'est là la raison pour laquelle la conscience collective est plus imminente que jamais. […]*
La conscience précède l'unité*. […]* »[639]

PAR **NZWAMBA SIMANGA**[640]

À l'adresse de celles/ceux qui ont des oreilles pour entendre et celles/ceux qui ont des yeux pour voir.

Aujourd'hui comme hier, il existe au sein de notre communauté un besoin réel d'unité. Disons plutôt une soif insatiable d'unité et un désir d'en finir avec les tribulations que nous traversons depuis cinq siècles. La question qui est sur toutes les lèvres, de nos jours, se résume généralement à celle-ci : "*Pourquoi n'arrivons-nous pas à nous unir ?*" La question peut sembler simple mais la réponse est mystérieusement complexe et

[638] Thomas Sankara, **« Oser inventer l'avenir »**, page 42. Éditions Pathfinder et L'Harmattan, 1991.
[639] Molefi Kete Asante, **L'Afrocentricité**, page 54 à 55. Éditions Menaibuc, 2003.
[640] Architecte de l'Uhem Mesut, Membre de Kheperu n Kemet qui est le Centre de conception du Devenir de Kemeta et l'Observatoire des armes de domination.

les solutions élaborées depuis lors, pour résoudre cette énigme, n'ont réellement abouti à rien jusqu'ici. Mais alors quel est le problème ? Ne devrions-nous pas plutôt dire : « quel est **NOTRE** problème ? » Car il s'agit plutôt de NOTRE problème et non pas d'un problème qui pourrait être présenté comme une vérité générale touchant tous les peuples de la terre. Nous avons constamment le regard envieux envers les autres communautés qui semblent si soudées, si unies devant l'adversité et formant un seul corps pour défendre leur intérêt de Civilisation.

Mais au fond, qu'est ce qui fait d'eux des gens si "spéciaux" au point que nous n'arrivons pas, comme eux, à créer au sein de notre propre communauté des dynamiques d'unité viables ? Eh bien, c'est parce qu'ils sont **EUX-MÊMES**. Sommes-nous nous-mêmes ? La réponse est **NON**. Mais qu'est-ce que tout cela veut donc dire ?

Faisons une analogie pour mieux cerner le problème. La nature nous montre que les lions sont carnivores par nature et leur mode de vie ne saurait être semblable à celui des gazelles. En clair, on sait instinctivement qu'un lion ne peut être herbivore. Si par la force des choses il arrive qu'un lion le devienne, il serait perçu comme malade par les autres lions qui sont restés eux-mêmes, soit carnivores. Pareil du point de vue des gazelles qui verraient ce lion comme un cas pathologique. Cependant, nous qui avons une signature culturelle radicalement différente des autres depuis les origines, sommes-nous nous-mêmes ou nous comportons-nous comme ce lion herbivore ?

Hélas, beaucoup d'entre nous sont prisonniers du même état d'esprit que ce lion herbivore. Lorsqu'il s'agira pour les lions d'élaborer une stratégie de chasse commune pour la prochaine saison, y aura-t-il entente entre les lions qui sont restés eux-mêmes et ceux qui sont devenus herbivores ? Bien sûr que non ! Entre temps il se peut même que certains d'entre les lions herbivores aient fini par **développer une solidarité** envers les gazelles, qui sont comme on le sait, elles-mêmes herbivores. La solidarité entre gazelles naturellement herbivores et lions pathologiquement herbivores viendrait compliquer les ambitions de chasse des lions, carnivores, qui ont encore toute leur tête.

« - Fa, disait-il, ces Noirs ne sont pas comme nous. Leurs os, leur sang, leur force, leurs mains, leurs pieds ***ne leur appartiennent pas****. Ils ne vivent et ne respirent que pour les toubabs,* ***et non pour eux-mêmes****. Ils ne possèdent rien – leurs propres enfants ne sont pas à eux. Ils sont nourris et élevés afin de servir encore d'autres toubabs, et non d'aider leurs parents. Mère, disait-il encore, ces femmes s'enroulent la tête d'une étoffe, mais elles ne savent pas la nouer […].*

Mais Kounta ne devait surtout pas oublier que ***ces Noirs****[641]* ***ne valaient pas mieux que les toubabs****. […] C'était tout de même un Noir – ce Samson – qui l'avait à moitié tué de coups, et c'étaient des toubabs qui l'avaient flagellé, et blessé par balle, et qui lui avaient coupé le pied. »*[642]

Nous voyons bien ici que le désir d'unité parmi les lions est une mission impossible quoi qu'ils fassent. L'impasse s'installant ainsi dans la communauté des lions, l'unité devient donc impossible. Pour que les lions, demeurés carnivores, ne meurent pas de faim à la prochaine saison à cause des débats houleux avec les lions herbivores, ils sont contraints de faire camp à part et de réfléchir de leur côté afin de sauver leur espèce de la disparition en attendant que les lions herbivores retrouvent toute leur tête par un processus de guérison qui pourrait, selon le cas, être long ou court. Mais alors, qu'est-ce qui explique cette différence dans la durée de la guérison des lions herbivores ? **LA PEUR DE L'INCONNU** alimentée par une amnésie culturelle entretenue par des préjugés sur les carnivores qu'ils se sont eux-mêmes inventés par aliénation ou les préjugés véhiculés par les gazelles, sur les carnivores, afin de renforcer la solidarité entre herbivores. L'habitude devenant une seconde nature, l'idée même de plonger dans l'univers des carnivores et de changer son régime alimentaire peut devenir inacceptable pour certains lions imperturbablement herbivores.

À l'image des lions herbivores, le principal obstacle à l'unité dans notre communauté est la **SOLIDARITÉ**

---

[641] Les herbivores !

[642] Alex Haley, **Racines**, page 299 et 315. Éditions J'ai lu, 2008.

RELIGIEUSE. La Solidarité (Sukalele) pour les Kamit est politique et culturelle avant tout comme élément prioritaire de la vie politique, d'après les principes de notre Philosophie Politique selon laquelle l'Être humain est un Être essentiellement spirituel. Il est évident que la spiritualité dont il s'agit concerne d'abord la vie humaine terrestre et temporelle. C'est de cette temporalité spirituelle que résulte la spiritualité théologique à titre de sous-produit parmi d'autres choses dont la moindre n'est pas la Culture. C'est pour cette raison que dans notre Histoire, il n'y a jamais eu de guerres religieuses. Or c'est sous la forme de guerres de religion que se font toujours les guerres politiques[643] contre nous en vue d'une hégémonie mondiale.
En effet, comment des personnes regardant chacune dans des directions spirituelles opposées peuvent-elles se mettre d'accord sur des points stratégiques de survie qui, par ricochet, pourraient éclabousser dangereusement leurs coreligionnaires du camp d'en face et fragiliser durablement, voire rompre, cette prétendue solidarité religieuse ?

À Kheperu n Kemet, nous avons fait l'expérience suivante parmi celles et ceux qui se disent "Africains purs et durs", "Black Power" et autres. Les résultats ont été stupéfiants mais sans surprise. Nous les avons mis en situation dans le but de **prouver leur fidélité** à notre Continent Mère et Terre Sacrée de nos Ancêtres. Par ce fait, nous avons voulu éprouver toutes leurs contradictions les plus intimes à travers la mise en situation suivante :

"Supposons qu'un jour dans le cadre de l'Unité déjà réalisée, nous nous retrouvons en guerre contre l'Arabie Saoudite pour des raisons qui rendent le conflit armé inévitable et que nous décidons de rayer de la carte ***la Mecque*** *en guise de représailles au cours d'une campagne militaire.*

Dans quelle armée vous enrôleriez-vous pendant ce conflit ? La nôtre ou la leur ? La question est aussi valable pour le ***Vatican, Jérusalem*** *et autres villes dites « saintes » appartenant aux*

[643] **C'est ceux qui n'ont plus d'idées politiques qui s'attachent à la religion**, proclame la Tradition. C'est le cas des promoteurs des religions dites « révélées » et de toutes leurs variantes, donc des Eurasiatiques.

religions que nous avons adopté, avec le temps, par le glaive et le canon.

*Pour ceux qui auraient la mémoire courte, nous rappelons qu'au 27e siècle avant Lumumba, Cambyse le Perse a fait brûler notre Ville Sainte **Waset** au cours d'une de ces campagnes militaires contre nous.*

*Voici de quoi mettre à l'épreuve la détermination d'**UNITÉ** dont nous nous réclamons souvent et qui doit être logiquement effective dans les meilleurs moments comme dans les pires.*

Maudits soient ceux[644] qui aiment la paix lorsqu'on leur marche sur les pieds et malheur à leur descendance !"

Eh bien, là où nous devions nous attendre logiquement à un ralliement patriotique instinctif de la part des "Black Power", ce fut plutôt la désertion massive des troupes. Chacun préférant rallier "**sa**" ville sainte située en terre étrangère plutôt que de défendre sa "chère" Afrique "adorée". En quelques minutes, nous avions la confirmation de la thèse selon laquelle la prétendue solidarité religieuse est **l'obstacle numéro 1** à notre Unité. Dans cette mise en situation, on a vu que dans les pires moments où cette « Afrique » aurait pu avoir besoin de tous ses enfants pour la sauver de l'humiliation suprême, eh bien c'est bel et bien ses propres enfants qui seraient **spontanément** prêts à la précipiter à sa ruine afin de préserver leur allégeance aux idéologies des étrangers qui militent pour une vie qui vaut plus la peine d'être vécue dans leur Au-delà que sur Terre et encore moins sur une terre, l'Afrique, où le nombre de prétendus "païens", de "mécréants", à "sauver" est, pour eux, considérable. Le parallèle peut être fait avec la solidarité entre les gazelles herbivores et les lions herbivores qui fut un obstacle majeur aux ambitions de chasse des lions carnivores restés psychologiquement eux-mêmes, donc sains d'esprit.

Dans notre expérience, nous avons remarqué qu'il n'y avait aucune émotion dégagée par rapport à la destruction de notre

---

[644] C'est de leur propre faute s'ils ont perdu de vue que chez les Kamit, ce sont le Fari et le Nunlonla qui partent en guerre et commandent les opérations, et non pas les théologiens et les prêtes. Dans notre hiérarchie sociale, tout le monde a un droit inaliénable à la culture, mais la direction des affaires communes incombe au Chef politique et non pas au chef religieux uniquement chargé de gérer la vie quotidienne en toutes circonstances.

Ville Sainte Waset, mais les émotions étaient à leur paroxysme à l'idée même de rayer de la carte la Mecque, le Vatican ou Jérusalem[645]. Le parallèle peut être fait avec les lions herbivores qui n'en avaient rien à faire du besoin en viande des lions restés eux-mêmes, soit carnivores. Seul le désir de saboter les ambitions de chasse envahissaient les esprits de ces lions herbivores.

En d'autres termes, quand on en vient à prier le prétendu Dieu de son envahisseur, c'est qu'il y a fondamentalement un problème. Pourtant, 1400 ans d'esclavage (kidnapping et déportation des nôtres en vue d'une tentative de déshumanisation) sans interruption auraient dû nous interpeller sur le fait que les religions des envahisseurs ne sont pas faites pour nous. Comment peut-on prétendre mieux comprendre ou mieux prier le prétendu Dieu de ceux-là même qui ont fait preuve de banditisme chez nous depuis le début de la rencontre ? Comment ceux-là même qui sont responsables de crimes de guerres et de génocides peuvent-ils nous apporter un message spirituel qui est supposé être de portée universelle ? Il y en a même, parmi nous, qui donne l'impression d'avoir mieux compris cette "Bonne Nouvelle" que les Envahisseurs eux-mêmes. C'est à croire que toutes réflexions logiques n'habitent plus leurs têtes. Cette attitude de schizophrénie culturelle ne peut donc pas favoriser un climat d'unité dans notre Communauté **car elle ne sert pas nos intérêts**.

Il existe un argument, très répandu, qui veut que "*les gens fuient notre spiritualité ancestrale car plusieurs s'en servent pour faire du mal aux autres*", et c'est cela qui motiverait donc ces mêmes gens à se tourner vers les religions dites "révélées". À cela, nous répondons que c'est une "sage décision" pleine de "bon sens". Mais alors, pourquoi ceux qui défendent cet argument, lorsqu'il s'agit de notre spiritualité ancestrale, ne prennent-ils pas tout aussi la même sage décision de quitter, voire fuir, ces mêmes religions auxquelles ils ont adhéré et dont nous pourrions retourner les mêmes griefs, à savoir "*l'usage de ces mêmes religions*

[645] Jérusalem, Rome et la Mecque n'ont-elles pas surgi à une date trop récente pour se substituer à toute Kemeta qui, avant toute autre terre, a découvert le Dieu Unique universel ne serait-ce qu'à Aketató, pour ne pas citer Ishango ? Étant universel, le Dieu de tous ne saurait s'enfermer en aucun lieu prétendu plus éternel que d'autres.

pour faire du mal aux autres" ? En effet, la liste qui incrimine ces religions dites « révélées » et leur usage est longue.

Par exemple :

• le 8 janvier 1454 de l'ère chrétienne, le pape Nicolas V autorisa, dans sa bulle papale Romanus Pontifex, le roi du Portugal d'aller nous réduire en esclavage, esclavage qui rappelons-le est fondamentalement le mode de production des sociétés eurasiatiques ("*usage de la religion pour faire du mal*") ;
• le génocide culturel des « missionnaires » dans leurs tentatives de gommer en nous notre identité en tentant par tous les moyens d'européaniser le "sauvage" ("*usage de la religion pour faire du mal*") ;
• les multiples scandales de pédophilie qui éclaboussent régulièrement l'Église Apostolique et Romaine ("*usage de la religion pour faire du mal*") ;
• les razzias judéo-chrétiennes pendant 400 ans en vue de nous réduire en esclavage sous le prétexte d'être païens ("*usage de la religion pour faire du mal*") ;
• les razzias arabo-musulmanes pendant 1400 ans en vue de nous réduire en esclavage sous le prétexte d'être mécréants ("*usage de la religion pour faire du mal*") ;
• le génocide culturel arabo-musulman dans leur tentative de gommer en nous notre identité en voulant par tous les moyens nous arabiser ("*usage de la religion pour faire du mal*") ;
• et la liste est kilométrique en faveur de **TOUTES** les religions dites "révélées" pour leur usage en vue de faire le mal et de perpétuer la violence, les crimes, les génocides.

Lorsque de telles évidences accablantes sont mises sur la table contre ces religions, ceux-là même qui argumentaient fuir notre Spiritualité Ancestrale, pour l'usage criminel que certains en font, n'arrivent plus à être logiques avec eux-mêmes lorsqu'il s'agit des griefs similaires contre les religions eurasiatiques. Pris en souricière, l'argument magique devient donc le suivant : "*il s'agit des hommes et non de la Parole de Dieu. Ce sont les hommes qui ont perverti la Parole de Dieu*". Que d'indulgences et de compréhensions lorsqu'il s'agit de prendre la défense de l'univers

spirituel de ceux-là même qui les méprisent et qui rêvent de les anéantir.

Un tel trouble du comportement est bien connu des psychiatres et est généralement catalogué comme étant le **syndrome de Stockholm**. Ce syndrome a ceci de particulier que la victime, ayant été vaincue psychologiquement par une cohabitation prolongée avec son bourreau, finit par se ranger dans le camp de son oppresseur et par le défendre âprement contre toutes accusations de crimes. La victime devient en quelque sorte le meilleur avocat de son bourreau. Ce comportement paradoxal se remarque bien souvent dans des situations de prises d'otages où la victime développe inconsciemment à la longue une sympathie envers son bourreau dans le cadre d'un réflexe de survie. En effet, en s'attirant une sympathie progressive de son bourreau, la victime s'éloigne petit à petit du danger qui pourrait lui être fatal en cherchant à contrôler les sauts d'humeur de son agresseur. Il est clair que ce comportement est dicté par **la PEUR**[646] de la victime d'être anéantie par son bourreau.

Il en est de même pour ceux qui pointent constamment d'un doigt accusateur nos traditions comme source de tous nos maux tout en restant muets sur les contradictions des religions qu'ils embrassent. À ceux-là, nous disons ceci :

• les Arabes accusent-ils leur tradition pour les actes de banditisme qu'ils ont pu perpétrer chez nous sur plusieurs siècles ? En sachant qu'ils n'ont jamais pris la peine de s'excuser pour les actes de génocide, de kidnapping, et de barbarie liés à l'esclavage ;
• les Européens accusent-ils leur tradition pour ce qu'ils ont fait et continue à faire chez nous, comme génocide humain et culturel ?
• les Chinois accusent-ils leur tradition pour leurs ambitions à l'échelle de la planète et tout ce que l'on peut leur reprocher ?

La réponse est **NON**. Cette façon de s'autoflageller ou d'être solidaires des crimes des autres, dans le style du "*Nous aussi on a*

[646] Maintenant que le désarroi règne dans les rangs des impérialistes qui, désormais, doutent d'eux-mêmes, la peur commence à changer de camp au point de disparaître : il ne nous reste plus aucune raison d'avoir peur !

fait tels crimes et autres crimes...", est tout simplement pathologique.

Nous devrions plutôt faire preuve de bravoure, ne serait-ce que par légitime défense, et cultiver la même assurance qu'un jeune lion à l'image de nos mères, les Lionnes de Nder, de l'État du Walo (Sénégal actuel), qui en l'an 142 avant Lumumba préférèrent se sacrifier collectivement au lieu de tomber entre les mains des esclavagistes arabes. Cet acte de bravoure fut privilégié afin que l'histoire retienne d'elles **la dignité** au lieu de l'humiliation et la soumission dans l'esclavage. Cet épisode de notre histoire est raconté dans le livre de Sylvia Serbin, "*Reines d'Afrique et héroïnes de la diaspora noire*" dont voici un extrait :

« *L'histoire de l'Afrique est riche de hauts faits et d'actes d'héroïsme. Mais pour les Sénégalais, « Talata Nder », qui se traduit par le « Mardi de Nder », est resté dans les mémoires comme un épisode particulièrement tragique de leur passé. Ce fameux mardi, en effet,* ***les femmes de Nder, capitale du petit royaume du Walo, attaquées par des esclavagistes, se sacrifièrent collectivement pour ne pas tomber entre les mains de leurs assaillants****. [...]*

Amazones d'un jour, ces femmes se battirent avec l'énergie du désespoir. Servantes, paysannes, aristocrates, jeunes, vieilles, elles s'engagèrent, animées de leur seul courage, dans une terrible confrontation avec l'ennemi. Dans leurs chants de célébration à la mémoire de ces femmes d'exception, les griots, illustrateurs des pages de l'histoire africaine, ***assurent que ce jour-là elles tuèrent plus de trois cents Maures****. [...]*

Face à la farouche détermination des survivantes qui, bien que désarmées, étaient supérieures en nombre à la colonne ennemie, le chef Amar Ould Mokhtar donne à ses troupes l'ordre de dispersion*. Les cavaliers du désert rangèrent leurs sabres effilés, prirent leurs blessés en croupe et retraversèrent le lac.* ***D'abord vexé d'avoir été tenu en échec par de simples femmes****, le chef maure avait en effet compris que ces dernières à*

bout de forces ne résisteraient pas bien longtemps malgré leur bravoure. »[647]

Heureusement l'histoire humaine nous enseigne qu'il existe **deux types d'individus** : ceux qu'on suit et ceux qui suivent. Au stade actuel, il ne s'agit donc pas de faire l'unité des moutons ou avec les moutons mais d'organiser **l'unité des bergers**, ceux qu'on suit, afin de mettre sur les rails la locomotive de notre Renaissance. Notre communauté a donc besoin de **constituer un leadership fort** selon nos propres intérêts d'abord avant de s'éparpiller dans quelconques aventures. Aujourd'hui, c'est l'absence de ce leadership qui nous handicape.

Par ailleurs, celles et ceux qui arrivent à franchir le cap en rompant avec le prétendu Dieu des Envahisseurs négligent souvent un dernier point, et non le moindre, à savoir : **rompre définitivement avec le vocabulaire d'emprisonnement** hérité de plusieurs siècles de barbarie. En effet, le vocabulaire relié à notre identité et à notre environnement, que nous utilisons généralement, a été conçu par l'Occupant dans l'unique but de nous enfermer dans des **prisons identitaires** et de **réduire notre perception** de l'environnement dans lequel on évolue. En effet, comment comprendre le Monde avec une langue où l'on a placé des pièges lexicaux spécialement conçus contre nous ?

Souvent, le vocabulaire utilisé pour nous décrire se résume à ceci :

• des peuples ou rivalités "ethniques", "tribales" ;
• des minorités "culturelles" (on ne parle pas de majorité culturelle), des minorités "visibles" (cela suppose qu'il existe des "invisibles") ;
• des arts "premiers" (à défaut de dire "primitifs") ;
• des noirs, des blacks (bien que dans nos langues ancestrales ces allusions à la biologie n'existent pas !) ;
• des systèmes de pensée ;
• des dialectes ;

---

[647] Sylvia Serbin, **Reines d'Afrique et héroïnes de la diaspora noire**, page 58 et 60. Éditions Sepia, 2004.

• des indigènes ;
• la brousse ;
• des villageois et des paysans ;
• et bien d'autres...

Pour l'Occident, on utilise volontiers un **vocabulaire parfumé**. Ainsi, on a :

• des langues et non des dialectes ;
• des rivalités "linguistiques", des guerres "économiques", une guerre "froide" et un rideau de fer (à défaut d'être "ethnique" et "tribale") ;
• des villages mais pas de "villageois" ni de "paysans" ;
• des campagnes sans "campagnards" ;
• la philosophie (et non des systèmes de pensée) ;
• le bois (et non la brousse) ;
• des Bretons, des Québécois, des Basques (sans dire **ethnie** basque ou bretonne à l'instar de l'**ethnie** tutsi ou autres, pas d'indigènes) ;
• la communauté internationale (quand 3 ou 5 pays "occidentaux" se réunissent ; et quand 40 Chefs d'États kamit se réunissent, on parle de Chefs d'États kamit et non de la communauté internationale) ;
• et bien d'autres...

Voici donc les deux facteurs qui rendent l'unité impossible, dans notre Communauté, et qui pavent la voie à la schizophrénie culturelle : la prétendue **solidarité religieuse** et le **vocabulaire d'emprisonnement** que nous utilisons au quotidien. La prétendue solidarité religieuse car elle ne sert les intérêts que de ceux qui hébergent les villes saintes de leur religion respective. Le vocabulaire d'emprisonnement car il favorise dans nos esprits une perception étroite de notre identité, de nous-mêmes, et de l'environnement dans lequel nous évoluons.

Cet état de **schizophrénie culturelle** ne nous permet même pas de remarquer des évidences qui sauteraient aux yeux de n'importe quel individu sain d'esprit. Par exemple le fait que l'Europe, chrétienne dans son essence, perçoit comme une menace le désir d'adhésion de la Turquie musulmane au lieu de la

voir comme un enrichissement. Nous pouvons faire le même constat dans la péninsule arabique notamment en Arabie Saoudite où les non-musulmans ont intérêt à se faire très petit, la Chine où le prosélytisme religieux est perçu comme une atteinte à la sureté de l'État, les communautés juives, etc. Tous les indicateurs montrent clairement et sans ambiguïté que le monde est ainsi organisé ailleurs sauf chez nous où nous sommes un déversoir de toutes les idéologies spirituelles de la planète. Nous nous opposons entre nous en fonction des oppositions des propriétaires de ces idéologies. Quand les autres sont contre les Juifs, par pur suivisme nous devenons subitement contre les Juifs, etc. Cet état de cécité intellectuelle due à une schizophrénie culturelle avancée, nous fait donc croire naïvement que tous ces enjeux spirituels et linguistiques ne sont que secondaires.

Par conséquent, à l'image des lions demeurés carnivores par nature, ceux qui se réclament de la Tradition (non polluée) de leurs Ancêtres, dans notre Communauté, doivent faire front et former cette unité tant désirée car le fait de partager ce socle commun permet forcément de regarder dans la même direction et servir de façon décomplexée nos propres intérêts. En effet, c'est la constitution de ce noyau dur qui garantira la survie de notre identité, de ce que nous sommes et de ce que nous comptons demeurer pour l'éternité en attendant la guérison effective de ceux et celles qui traversent les terres arides de la schizophrénie culturelle (prétendue solidarité religieuse + vocabulaire d'emprisonnement) et qui se laissent guidés par **la PEUR** de leur propre patrimoine culturelle. Ainsi, la période utopique du "*tout noir ensemble*" doit prendre fin dans le but de constituer une masse critique de leaders jaloux de leur Patrimoine Culturel afin de nous sauver de la disparition programmée de notre Identité Culturelle, de la chronique d'une mort annoncée. Jusqu'à ce jour, l'obsession du "*tout noir uni et ensemble*" a éparpillé les énergies de celles et ceux qui sont restés eux-mêmes. Ces derniers, au lieu de rechercher **d'abord** leur propre unité afin de constituer ce socle à partir duquel notre Renaissance se fera et s'organisera, ils ont malencontreusement perdu beaucoup d'énergie et de temps à essayer de rassembler celles et ceux qui de toutes les façons, par instinct, suivent et admirent les règles du plus fort.

Les enjeux en présence sont tellement déterminants qu'on ne peut se permettre le luxe de s'en remettre aux hésitations de ceux qui sont dominés et contrôlés par leur propre instinct de **PEUR** et d'angoisse maladive de leur patrimoine culturel. Ils sont devenus des bombes psychiques téléguidées dont on excite les émotions avec des mots-clés savamment choisis tels que "vodu", "mfumu", "bokono", etc. Bref tout ce qui a un rapport direct avec leur patrimoine culturel ancestral. Il devient donc facile à comprendre que ceux qui se fuient désespérément font plus partie du problème que de la solution. En clair, **on ne construit pas une nation avec des émotions** ! Et d'ailleurs, les chrétiens disent ceci : "*Ainsi, parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vomirai de ma bouche*." Apocalypse 3 : 16. Il est clair que même dans leur propre idéologie, les gens tièdes sont considérés comme faisant partie du problème et non de la solution.

Pour finir, l'état d'alerte maximal est ainsi donné, pour l'éternité, au sein de celles et ceux qui tiennent à cœur la Tradition (non polluée) et la Parole Juste (par opposition au vocabulaire d'emprisonnement) en attendant la guérison effective de celles et ceux qui nagent dans les eaux troubles de la **schizophrénie culturelle**. Pour ces derniers, les enseignements de Cheikh Anta Diop et de ses suivants doivent leur servir d'exorcisme tout en considérant ces enseignements non pas comme un sujet d'études mais **un nouveau mode de vie**. Donc, l'unité de tous les "Nègres" sous le prétexte qu'il suffit d'être "Nègre" pour entrer dans les rangs est une idée grotesque, irresponsable et suicidaire comme l'est la réunion des lions carnivores et herbivores dans le but de déterminer une stratégie de chasse commune. À ce stade, la psychologie retenue est une psychologie dont la stratégie est asymétrique sur la longue et très longue durée et ce de génération en génération. C'est la méthode retenue afin que notre fureur de vaincre ne prenne pas une seule ride dans le temps.

C'est le moment pour ceux qui ont l'habitude de critiquer nos chers tyrans à longueur de journée pour leur manque de patriotisme, **de prouver le leur**. C'est effectivement au pied du mur que l'on reconnaît le vrai maçon.

"Pour eux, nous dévoilerons la mascarade qu'est ton rugissement. Pour eux, nous serons les bergers qui te ferons paître, toi le lion herbivore. Pour eux, nous te sortirons de ton distrait et maléfique envoûtement. Ils ne veulent entendre d'autres chants que ceux de ton repentir. Nous jouerons donc des sons démentant toutes déclarations te haussant au rang de martyr. Nous plaquerons des accords qui révéleront ton ignorance, ton ignominie. Nous serons la frontière de ce torrent que tu es. Nous incarnerons la contrainte qui dévoilera ton esprit. Eux veulent que l'élue de ton cœur l'ouvre. Nous voulons que la peur révèle tes craintes. Eux veulent que la vérité t'accorde sa pitié. Nous voulons que l'humilité soit ton salut. Nous unirons nos voix pour que leur insondable harmonie te rende ce cœur fraternel perdu pour avoir cru qu'il suffisait de se frotter à une pyramide pour égaler la hauteur de son sommet."

EN MEMOIRE DES ANCETRES (rédigé en l'an 45).
Poème de FULELE DO NASCIMENTO[648].

Nous ne pouvons pas clôturer cette démonstration sans présenter, enfin, un aspect important du comportement humain dont nous devons prendre garde car malgré tous les remparts érigés pour nous mettre à l'abri de l'adversité, l'ennemi capitalise toujours énormément sur un trait de caractère qui interpelle tous les humains : **la cupidité**.

En attendant que chacun fasse son examen de conscience, celles et ceux qui tiennent à cœur la Tradition (non polluée) et la Parole Juste (par opposition au vocabulaire d'emprisonnement) attendent l'adversité les pieds fermes.

Que celles/ceux qui ont des oreilles pour entendre entendent et celles/ceux qui ont des yeux pour voir voient.

NZWAMBA SIMANGA

[648] Architecte de l'Uhem Mesut, Membre de Kheperu n Kemet qui est le Centre de conception du Devenir de Kemeta et l'Observatoire des armes de domination.

DU MEME AUTEUR,
AUX EDITIONS AMOUNA HUNGAN GA

- L'EXCISION
  AUX SOURCES D'UNE LONGUE TRADITION ET COUTUME EURASIATIQUE.

- LES NOIRS
  AU CŒUR D'UNE INSTITUTION MILLENAIRE EURASIATIQUE.

- DUNANYO
  LES CLES DE LA PROSPERITE ECONOMIQUE ET DU BIEN-ETRE HUMAIN.

- DJIƉUƉU SUSU
  LA PHILOSOPHIE POLITIQUE EMANANT DE LA MAAT.

- NUKPLAƉAŊƉONYA
  L'ÉVEIL DU GENIE CREATEUR ET LES FONDEMENTS DE L'ÉCOLE KAMIT.

CHEZ LE MEME EDITEUR

- NSAKU KIMBEMBE
  NTANGU YI FWENI / VOICI VENU LE TEMPS
  CONTRIBUTION DE LA COSMOLOGIE ET DE LA SPIRITUALITE KONGO A LA RENAISSANCE KAMIT.

- FULELE DO NASCIMENTO
  MAAT MA MUSE
  RECUEIL DE POEMES.

Duname

Que signifie le concept de « **Se djɔdjɔɛ dji** », c'est-à-dire « l'état de droit » ? Quelle est la réelle définition du concept de **Maât** ? Cet ouvrage met en exergue la **Tradition Kamit** dans son ensemble en fournissant les outils et les solutions concrètes pour une édification du **Dunameƒe**, l'État Kamit Moderne, à travers le cadre de l'Uhem Mesut (Renaissance). Cet État Moderne organisera notre Société comme espace de libertés, de prospérité matérielle, de responsabilité politique, d'inventivité, de sciences, de techniques et de spiritualité.

« ***L'Afrique doit s'unir*** », comme l'a prédit le Wosadjefo **Kwame Nkrumah**, et elle doit le faire suivant ses propres principes, ses propres fondements qui sont ici exposés.

« Par conséquent, il n'y a qu'un seul salut: c'est la connaissance directe ! Et aucune paresse ne pourra nous dispenser de cet effort. **Il faudra absolument acquérir la connaissance directe**. »

Nunlonla **Cheikh Anta Diop**

En effet, seule la connaissance directe permet de nous éloigner des élucubrations d'une prétendue histoire qui se veut "officielle" et dont on n'a rien à tirer si ce n'est l'avilissement. C'est en ce sens qu'on comprend très bien l'assertion suivante:

« **L'AFRIQUE ECRIRA SA PROPRE HISTOIRE ET ELLE SERA AU NORD ET AU SUD DU SAHARA UNE HISTOIRE DE GLOIRE ET DE DIGNITE.** »

Fari **Lumumba**



Architecte de l'Uhem Mesut, **Amouna Ngouonimba** est Membre de Kheperu n Kemet qui est le Centre de Conception du Devenir de Kemeta et l'Observatoire des armes de domination mentale.

Avec une préface du Doyen **Messan Amedome-Humaly**



ISBN 978-2-36272-003-1

Amouna Hungan Ga